J. V. Filteau

LA

REVUE NATIONALE

MAGAZINE MENSUEL ILLUSTRÉ

VOLUME I.

FÉVRIER, 1895–JUILLET, 1895

J.-D. CHARTRAND, DIRECTEUR
35, 37, 39, Rue St. Gabriel, Montréal

TABLE DES MATIERES

DU VOLUME I

FÉVRIER, 1895—JUILLET, 1895

A

B

C

E

J

L

M

N

P

R

S

T

U

V

Illustrations : 44 portraits et 207 dessins dans le texte et hors texte.

A l'épée : LA FORCE
A la plume : LA PRUDENCE

PRINCIPES GÉNÉRAUX

Notre revue sera, avant tout, un recueil de littérature canadienne-française, dû à la plume de nos principaux hommes de lettres nationaux. Nous ferons en outre un appel chaleureux et cordial à tous les jeunes talents, afin de mettre en évidence des écrivains encore ignorés.

En principe, les écrits, signés du nom de leurs auteurs ou d'un pseudonyme cachant une personnalité connue de la direction, seront rémunérés d'une manière libérale.

Les sujets traités embrasseront le champ le plus vaste.

Les questions religieuses et d'éducation, étudiées avec un soin tout particulier par des écrivains compétents, tiendront une place d'honneur dans nos colonnes.

Les hommes les plus distingués du pays et des spécialistes très appréciés du public fourniront à la *Revue Nationale* des études intéressantes sur la littérature, l'histoire, les voyages, les arts, les sciences, la politique, la finance, le commerce, l'industrie, l'agriculture, etc., etc.

La partie gaie et agréable ne sera aucunement négligée, et notre revue, quoique sérieuse et grave de caractère, saura parfois se dérider et sourire.

On évitera soigneusement les polémiques personnelles, les questions irritantes, enfin tout écrit vif d'attaque ou de riposte. Car, ayant pour but principal la diffusion pacifique des idées et des connaissances, notre revue s'efforcera d'être simplement un foyer de lumière intellectuelle et non un champ de lutte et de combat.

La liste des rédacteurs de notre premier numéro démontre amplement nos intentions, et la direction n'hésitera pas un seul instant, quoique bien à regret, à se séparer d'un de ses collaborateurs, quelle que soit sa notoriété, qui voudrait essayer de traiter dans nos colonnes des questions brûlantes ou personnelles. Car enfin, si pareil état de choses était toléré, notre revue n'aurait plus sa raison d'être, étant donné les nombreuses publications existantes, où les conflits personnels quotidiens des esprits et des idées trouvent un terrain propice et illimité.

La *Revue Nationale* n'a donc qu'une prétention, c'est de devenir un recueil intéressant de lectures canadiennes-françaises, instructives et variées, où la morale la plus saine et la plus sévère sera soigneusement sauvegardée, afin de pouvoir être mis, sans crainte, entre les mains de tous.

En un mot, notre revue sera un drapeau à l'ombre duquel se grouperont les esprits les plus divers, les talents les plus variés, enfin l'élite intellectuelle de tous nos concitoyens du Canada, et, chacun, en s'abritant sous cette bannière, oubliera les luttes ardentes du dehors, pour se souvenir simplement qu'un même cœur de patriote, de catholique et de chrétien bat dans toutes les poitrines de ses collaborateurs.

Elle frappera chaque mois aux foyers des villes et des campagnes, en amie conciliante et affectueuse, qui viendra causer avec ses lecteurs, sur tous les sujets intéressants et d'actualité.

Aidée et soutenue par le concours dévoué et éclairé de ses éminents collaborateurs et par la bienveillance des lecteurs, la direction se croit en droit d'avoir une confiance légitime dans la réussite de son œuvre, si difficile qu'elle soit.

La Direction

Mon cher compatriote

Celui qui te parle est un de tes vieux amis, que les hasards et les circonstances de la vie avaient jeté loin de son cher Canada, et qui, le cœur plein de joie, revient reprendre sa place au milieu des siens, après bien des années d'absence.

Tu vas peut-être te dire :

—Mais, comment ? voilà un des nôtres qui, sans soutien et sans appui, s'en va prendre du service en France, où, en quelques années, il arrive au grade de capitaine, après avoir été nommé chevalier de la Légion d'Honneur pour faits de guerre, après avoir rempli plusieurs positions honorifiques et acquis des droits comme publiciste, etc., et voilà que cet homme abandonne une situation brillante pour revenir parmi nous fonder une revue littéraire, oui, une revue littéraire ! la chose la plus ingrate, parait-il, qui puisse être exploitée ici au Canada ? Oui, comment se fait-il que ce capitaine canadien de chasseurs alpins quitte son corps d'élite et la France pour revenir au Canada ?

Voilà assurément ce que tu vas te dire, mon cher compatriote, en lisant mon nom au bas de ces pages.

Ecoute ma réponse maintenant.

Tu as raison, ma situation était belle en France où j'ai été admirablement traité, Le pays là-bas est magnifique, le climat, excellent, les français sont très aimables et les françaises, élégantes et charmantes. Oui, cela est vrai, et malgré tous ces attraits irrésistibles, j'ai quitté cette belle France pour revenir parmi les miens.

Pourquoi ? . . . .

Tu me le demandes, mon cher ami, mais réfléchis donc un instant, et tu te le diras à toi-même pourquoi.

La France et l'Algérie sont des pays merveilleux, mais le Canada n'a-t-il pas ses charmes ?

Regarde donc ton cher pays au printemps. Où pourras-tu trouver plus belles et plus immenses nappes d'eau ? où verras-tu verdure plus fraîche et plus chatoyante, collines boisées plus coquettes, travaux d'art plus grandioses, habitations des campagnes et des villes plus confortables et plus somptueuses ? Dis-moi, où pourras-tu trouver rien de plus beau ? N'est-ce pas que tu m'approuves en ceci ?

Et les françaises sont belles et séduisantes, les français, hospitaliers, pleins de cœur et d'esprit, c'est vrai, j'en conviens assurément. Mais les canadiennes et les canadiens, qu'en dis-tu ? N'ont-ils pas également à tes yeux toutes les qualités de cœur, d'esprit et de beauté que nous reconnaissons aux français de France ? Mais, vois donc passer cette gentille jeune fille, cette adorable femme, aux yeux vifs et gais, pétillants de feu et de caresses, à la démarche animée, à la tournure élégante, portant comme une reine les plus brillantes toilettes ! . . . . .

Ici encore, je sens bien que tu es de mon avis, mon cher compatriote. Et bien alors, tu ne t'étonneras plus de me voir revenir au pays.

Mais il y a encore autre chose.

Vois-tu, je vivais dans une nostalgie noire de mon cher Canada, et mon cœur avait des aspirations irrésistibles qui m'ont ramené sur les bords de notre grand fleuve. Car la patrie, sais-tu, pour l'homme mûr surtout, qui a longtemps vécu au loin, c'est le petit pays, la ville ou le village qui l'a vu naitre. C'est le bon vieux curé qui a guidé nos premiers pas dans les sentiers du devoir, c'est le docteur, c'est le notaire, c'est le cultivateur de la grande côte ou du petit rang, c'est le forgeron d'en face, c'est le marchand du coin, c'est la rivière où nous avons pris nos premiers plongeons malgré la défense de nos parents ; ce sont les beaux arbres, les grands noyers où nous avons déchiré nos premiers fonds de culotte,

les érablières, avec leur sucre et leurs parties de plaisir, ce sont les *fricots* de l'hiver, avec les *tourquières* les *croquinolles* et les succulentes tartes; oui, mon ami, c'est tout ça réuni, la patrie.

Et ensuite, il y a là encore, près de l'église patriarcale, le petit cimetière un peu sauvage, plein de grandes herbes tristes, où dorment nos vieux parents, auprès de qui nous espèrons un jour dormir tranquillement à notre tour. Et puis enfin, je t'aime, mon vieil ami, et le plus grand de mes bonheurs maintenant, c'est de vivre avec toi. Alors, peux-tu me blâmer d'être revenu pour terminer mes jours ici? ....

Je connais ton cœur, va, et je vois sur ta figure franche et honnête un sourire d'assentiment.

Donc, j'ai gagné ma cause, et, si tu le veux, je viendrai chaque mois causer amicalement avec toi et je te ferai part de bien des choses que j'ai vues. Avec ton aide, la *Revue Nationale* atteindra tous les foyers, sera une compagne dans les longues soirées d'hiver, et une amie toujours.

Mes collaborateurs, tu les connais, ce sont les premiers hommes du pays ; ce sont de tes compatriotes également, et eux aussi te feront part chaque mois de leurs idées et de leurs connaissances.

Je les remercie bien sincèrement ces collaborateurs dévoués à qui je souhaite une bienvenue cordiale dans les colonnes de notre recueil. Je dis notre, car la *Revue Nationale* sera l'œuvre de tous et elle se conduira avec tous en chef qui estime et encourage ses soldats, outils de sa gloire et de son succès. Les conduisant au combat, elle sera à leur tête dans la victoire, en les récompensant, et, dans la défaite, elle puisera un nouveau courage dans leur solide amitié.

Le succès dépend beaucoup de toi, mon cher compatriote. Avec ton concours, nous pouvons tout oser, mais sans ton concours, nous succomberons. Vois maintenant si nous méritons ton estime et ton approbation.

Je viens de te parler un peu familièrement, mon cher

ami, mais pardonne ce langage à un vieux soldat habitué à dire sa pensée simplement et sans emphase. Je n'ai pas voulu faire ici de rhétorique ni de grandes phrases, j'ai seulement visé à te parler franchement.

J'ai essayé d'aller droit à ton cœur et à ton amitié, et si j'ai réussi à faire entrer dans ton âme une parcelle de l'amitié que j'ai pour toi, mon but est atteint et je t'en remercie.

J.-D. CHARTRAND

Hotel du Gouvernement

(Privée)

Québec, le 29 décembre, 1894

Capitaine J.-D. Chartrand
Directeur de la "Revue Nationale"

Cher Monsieur

J'ai bien reçu votre lettre datée du 12 décembre, accompagnant l'envoi d'une notice exposant les principes généraux, que vous désirez voir présider à l'œuvre de la "Revue Nationale", dont vous annoncez la publication pour le mois de février prochain.

Vous me demandez de contribuer au premier numéro de cette revue par un court écrit en faveur de votre publication, soit sous la forme d'une lettre d'approbation, ou d'un article spécial. Je dois d'abord vous dire qu'en parcourant la liste des collaborateurs que vous vous proposez d'avoir pour cette revue, je me vois en société d'hommes de lettres dont les œuvres font l'éloge, et que le pays est fier de compter parmi ses enfants les plus distingués. Je n'ai pas la prétention d'être un homme de lettres ; aussi, je vous prie de me compter seulement comme un des amis de votre projet, qui a toutes mes sympathies et mon approbation, comme j'espère qu'il aura l'encouragement du public canadien en général. Vous entreprenez une tâche qui fait honneur à votre courage comme à votre patriotisme, car vous n'ignorez pas, sans doute, que la publication d'une revue littéraire n'est pas chose facile dans un pays où le nombre de souscripteurs à ces sortes de publications est nécessairement

restreint. Beaucoup d'autres avant vous ont tenté cette entreprise, avec des résultats plus ou moins heureux ; mais je sais que vous êtes armé pour la lutte, et votre carrière est là comme garantie de votre persévérance, c'est-à-dire de votre succès, car il est rare que la fortune ne sourie pas aux persévérants.

Vous embrassez dans votre programme un cadre aussi vaste pour vous et vos collaborateurs qu'attrayant pour vos lecteurs. Vous avez raison de défendre l'entrée de votre revue à toute polémique personnelle, soit sur les questions religieuses, soit sur les questions politiques. Mais vous ne pourrez éviter, et je suis bien d'opinion que vous auriez tort d'éloigner les discussions, même de questions brûlantes, puisque vous voulez traiter des questions religieuses et d'éducation, d'histoire, de science et de politique générale, pourvu que ces discussions se fassent sur un terrain d'où les animosités et les aigreurs soient bannies. Pour cela, le choix de vos collaborateurs vaudra mieux que tous les règlements que votre direction pourrait faire.

Sans vouloir aller jusqu'à dire que votre revue est un besoin qui se fait sentir au Canada,—ce qui serait peu généreux pour les publications du même genre et très recommandables qui existent déjà—je suis sûr qu'il y a place encore, au grand foyer de la publicité, pour une revue comme celle que vous présentez au public. Du travail, de l'activité, du soin que vous ne pouvez manquer de donner à cette création de votre choix, dépendra votre succès, succès auquel j'applaudis d'avance et pour lequel je fais les vœux les plus sincères.

Que ce succès soit le plus complet, le plus brillant possible : voilà le souhait le plus sincère et le meilleur que je puisse vous faire à l'occasion de la nouvelle année.

Votre bien dévoué

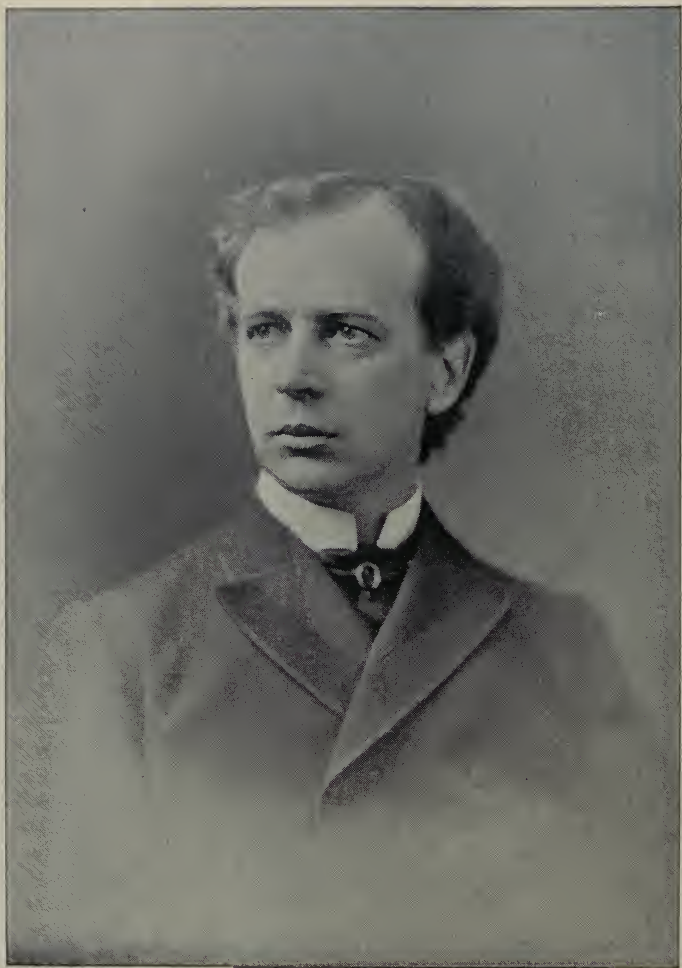
J.-A. CHAPLEAU



L'honorable M. J.-A. CHAPLEAU

Lieutenant-Gouverneur de la province de Québec.

Photographie de Quéry, frères.



L'honorable M. WILFRID LAURIER

Chef de l'Opposition, à Ottawa

Arthabaskaville, 15 janvier, 1895

Cher Capitaine CHARTRAND

Vous connaissez la cause qui m'a empêché de vous préparer l'article que vous m'avez demandé. Je suis chagrin de n'avoir rien à vous adresser pour votre premier numéro. Du reste, il va être si bien rempli que ma présence n'y pourrait rien ajouter.

Je souhaite succès et longue vie à la *Revue Nationale.*

J'ai bien l'honneur d'être

Cher Capitaine Chartrand

Votre tout dévoué

WILFRID LAURIER

Capitaine CHARTRAND
Montréal

Québec, le 15 janvier, 1895

Mon cher ami

Je regrette infiniment de ne pouvoir vous donner l'article que vous me demandez pour le premier numéro de la *Revue Nationale.* Vous connaissez mes occupations pendant la session et vous savez que mon temps est très pris. Mais j'espère bientôt pouvoir contribuer à votre œuvre que j'approuve sincèrement, et qui réussira certainement, grâce à votre énergie et à votre persévérance dont vous nous avez si souvent donné des preuves, surtout en France.

En effet, j'ai beaucoup observé les hommes et les choses dans mon voyage en Europe et en Terre-Sainte, et sous peu j'en pourrai causer avec vos lecteurs.

Bien à vous affectueusement

G.-A. Nantel

A M. le Capitaine Chartrand
Directeur de la *Revue Nationale*, à Montréal



L'honorable M. G.-A. NANTEL

Commissaire des Travaux Publics, à Québec.

Photographie de Quéry, frères.



L'Honorable M. F.-G. MARCHAND

Chef de l'Opposition, à Québec

Assemblée Législative, Québec, 7 janvier, 1895

Cher Monsieur Chartrand

Je suis on ne peut plus flatté de l'honneur que vous me faites en m'inscrivant au nombre de vos collaborateurs à l'intéressante revue dont vous m'avez transmis le prospectus.

Mes occupations parlementaires m'empêchent de contribuer à votre premier numéro ; mais je tâcherai, dans un avenir prochain, de réparer cette omission.

Votre tout dévoué

F.-G. Marchand

Mon cher Directeur

Vous avez imprudemment pris en mon nom des engagements que je ne puis tenir aujourd'hui. Mes souvenirs du *Bien Public* sont bien vivaces et bien chers ; mais dans l'état actuel des choses, je n'ai réellement ni le temps ni les moyens de les retracer. Laissez-moi seulement vous dire combien je suis heureux de vous voir fonder une *Revue* vraiment *Nationale.*

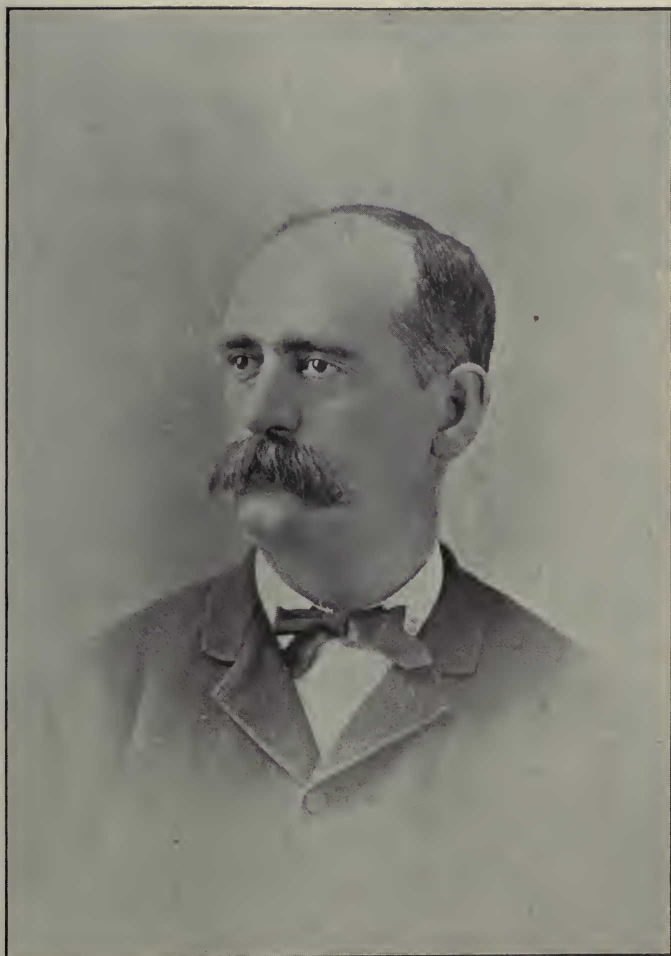
Nul, mieux que vous, qui avez porté si haut et si loin, l'honneur du nom canadien-français, n'était digne d'entreprendre une tâche, à la fois si ardue et si honorable. Le succès ne peut manquer de couronner les efforts d'un homme qui possède à la fois l'énergie, l'amour du travail, l'expérience et les vastes connaissances qui vous distinguent.

Agréez, mon cher directeur, mes souhaits de succès et croyez-moi

Votre tout dévoué

C. Beausoleil

Montréal, 22 janvier, 1895



M. CLEOPHAS BEAUSOLEIL

Député, à Ottawa.



M. L.-O. DAVID

Président de l'Association Nationale, la Saint-Jean Baptiste

Montréal, 15 janvier, 1895

Mon cher Monsieur Chartrand

J'applaudis à la bonne pensée que vous avez eue de revenir au pays et de fonder une revue qui sera nationale de nom et de fait. Ce sera un appoint, une force de plus pour les bons combats, un nouvel élément de progrès intellectuel. Je vous ai connu au *Bien Public*, journal dont la carrière a été courte, mais bien remplie. J'ai appris alors à apprécier le talent et l'énergie qui vous ont distingué dans les différentes phases de votre existence et jusque dans les rangs de l'armée française.

Vous revenez mettre au service de votre patrie une intelligence mûrie par l'étude et l'expérience, un cœur vraiment français.

Je fais des vœux pour votre succès et vous promets de vous aider autant que je le pourrai à accomplir la noble tâche que vous avez entreprise.

Bien à vous.

L.-O. David

Montréal, 15 janvier, 1895

M. J.-D. CHARTRAND
Directeur de la *Revue Nationale*

En réponse à votre demande, c'est avec plaisir que je vous donnerai ma collaboration, lorsque les circonstances le permettront. Pour le moment, je suis engagé ailleurs. Du reste, avec la liste de collaborateurs que vous annoncez, ce n'est pas la matière qui manquera à la *Revue Nationale.*

Bien à vous

J.-X. PERRAULT



M. J.-X. PERRAULT

de la Chambre de Commerce



L'honorable M. JOSEPH ROYAL

LES AMOURS D'UN NOTAIRE

(*Fragments d'un Journal*)

Mardi, 29 juin, 1886

. . . .
. . . Ma femme est partie pour la Malbaie sous la garde de sa mère qui l'emmène avec nos deux enfants et les servantes. J'étais du voyage, et, comme à l'ordinaire, tous nos préparatifs étaient faits lorsqu'il m'est survenue une affaire très-importante qui m'a empêché. J'ai bien essayé quelques timides arguments pour engager belle-maman à m'attendre quelques jours ; mais c'était de l'égoïsme, et je ne me fis pas le redire. D'ailleurs, la saison des eaux est si courte que la raison autant que la mode veulent que le lendemain de la St-Jean-Baptiste tout le beau monde déserte Montréal pour s'en aller à plusieurs cents milles s'installer le plus mal possible sur quelque grève du bas du fleuve. Cette année, il n'est resté dans la grande ville poudreuse que la police, les pompiers et moi. Les autres voyagent ou font semblant, ce qui revient au même.

Ma belle-mère, encore jeune, se croirait assez coupable pour porter la chose à confesse si le premier de juillet la trouvait encore à Montréal. Notre bébé toussotait depuis quelques jours ; ma Gabrielle, qui a quatre ans, perdait sensiblement l'appétit ; Henriette paraissait souffrir des chaleurs plus que de coutume : tels sont les motifs que la mère de ma femme a fait valoir pour ne pas retarder d'une

heure leur départ. Seul le changement d'air pouvait ramener la santé de tous ces êtres chéris.

—Huit jours seront vite passés ; pourquoi ne pas changer d'air tous ensemble ?

—Non, ce sera trop tard ; et puis, ce ne sera plus la même chose

—Mais, belle-maman, l'air de la Malbaie est grand, et il me semble que celui de la semaine prochaine sera tout aussi pur que celui de la semaine précédente.

—Vous dites des sottises, mon gendre.

Ma femme, pour avoir la paix, m'a prié de les laisser partir en me fesant promettre de les rejoindre aussitôt que possible. Moi aussi, pour avoir la paix, cette excuse banale des concessions dans les bons ménages, j'ai consenti ; et vers sept heures, ce soir, je suis allé reconduire à bord du *Canada* ma petite famille qui me laisse.

—Ecris-moi sans cesse, il me faut une longue lettre tous les jours, m'a dit Henriette les larmes aux yeux ; je veux savoir l'emploi de tout ton temps. Ce sera une façon de rester l'un près de l'autre ; tu sais si les heures vont m'être longues lorsque tu ne seras pas là. Les enfants : oh ! sois tranquille, je ne les perdrai jamais de vue. Je t'enverrai des nouvelles tous les matins.

Ces chers petits comme je les ai caressés et embrassés ! Le bébé, un gros bonhomme de deux ans, brun comme son père, ne voulait pas se séparer de son papa. Il m'a fallu le faire emmener par la bonne qui lui a promis de lui montrer des poissons gros comme ça. Ma Gabrielle, qui est une sensitive, est devenue toute pâle quand elle a entendu les paroles de sa mère et vu qu'en réalité je restais. Elle n'avait pas cru la chose possible, parceque dans son petit cœur il n'y avait qu'un seul raisonnement :—j'aime papa, papa m'aime, par conséquent nous ne pouvons pas nous quitter. Elle m'entourait le cou de ses petits bras en sanglotant ; elle me reprochait de les abandonner ; non, je ne les aimais pas ni maman, ni bébé, ni elle. Puis, elle me suppliait de les garder

avec moi, et nous partirions ensemble. Elle tournait du côté de sa maman ses beaux yeux pleins de larmes, et la suppliait de m'emmener.

J'ai eu grand mal à me défendre de ces trois chères âmes qui emportent mon cœur avec elles.

Je viens de rentrer ; il est neuf heures et demie. Ceci est mon journal. Pas la peine de l'envoyer à Henriette ; je le garde. C'est un exercice pour voir quelle mine aura demain celui que je lui ai promis.

Avant de nous marier nous avions pris naturellement, comme tous les amoureux, l'habitude de correspondre souvent. Je suppose que nos lettres n'étaient ni meilleures ni pires que celles de nos semblables ; mais, comment se fait-il que ce besoin d'écrire soit si impérieux avant le mariage entre deux personnes qui s'aiment ? Tous ou presque tous y succombent ; l'attitude ou la grammaire seule varie. Ensuite, pourquoi, une fois mariés et se trouvant momentanément séparés, sommes-nous délivrés de ce besoin au point qu'ayant un infinité de choses plus sérieuses à se dire on s'écrive bien moins souvent ? Un amoureux fera dix lettres par jour à la jeune fille qu'il aime ; au contraire, un mari sera cité comme le modèle des époux si pendant une absence quelconque, il met chaque soir une lettre à la poste pour sa femme.

La solution de ce problême me rend rêveur. Est-ce que par hasard l'amour deviendrait réellement muet après qu'il a dit son dernier mot qui est le mariage ? Cela pourrait bien être.

En tout cas, cette réponse me satisfait ; un notaire sait se contenter de peu.

A l'heure qu'il est, Bébé et ma Gabrielle doivent dormir bercés dans leur cabine par le sourd et monotone tremblement du gros vapeur à roues. Je n'étais pas là pour le bonsoir si affectueux qui précède invariablement leur coucher. Entre deux baisers, Bébé a le privilège de me tirer les moustaches, et mes grimaces le font toujours s'éclater de rire, de son rire clair et perlé. Il rit de si bon cœur. Sa sœur,

dans sa petite toilette toute blanche, attend frôlée sur moi son tour avec impatience. Elle se mêle à nos jeux que la maman contemple en souriant. Ses grands yeux bleus, ceux de sa mère, épient l'instant favorable, et tout-à-coup elle grimpe sur mes genoux libres et m'accable d'adorables petites caresses enfantines qu'elle continue de la voix et du regard tant que la porte ne s'est pas refermée sur mon Henriette et les deux petits anges qu'elle entraîne par la main. Oh ! les belles et saintes joies de la famille.

Puis, de ma chambre, j'entends Bébé qui se couche dans le bruit doux des draps et des oreillers remués ; Gabrielle a dit bonsoir, et le murmure de sa prière d'enfant vient jusqu'à moi avec les dernières caresses de la jeune mère qui les a bénis tous deux et s'éloigne sur la pointe du pied.

Cette scène de nos bons jours s'est présentée à moi avec une telle intensité de vrai que je me suis levé de ma table, et, dans le silence qui emplit toute la maison, j'ai gagné la chambre de nos enfants. J'en suis revenu aussitôt, le cœur serré. Il semble que la mort, la terrible mort, a passé par là. Une housse grise recouvre chacun des petits lits, rigides, sans oreillers, dépouillés de leurs rideaux blancs et de leurs dentelles comme le sont de leur feuillage et de leurs roses les rosiers à l'automne. Pas de jouets trainés jusque-là et oubliés par Bébé ; les poupées de Gabrielle qu'elle couche tous les soirs près d'elle avec mille tendresses de petite mère ont disparu aussi. Sans doute, elles sont allées chercher un changement d'air. Les murs sont nus de leurs saintes et naïves images ; les persiennes sont fermées, et j'ai cru respirer cette odeur fade de renfermé particulière aux maisons vides.

Je me suis raisonné afin de secouer la tristesse qui me gagnait ; dans quelques instants, je demanderai au sommeil de me transporter en songe auprès de mes chers voyageurs.

———

Mercredi, 30 juin

Hier soir j'ai mis du temps à m'endormir, seul, sans les miens, sans entendre dans notre chambre les silencieuses allées et venues de mon Henriette toujours en arrière d'une dizaine de chapelet. Grâces à Dieu, au moment où je descendais à mon déjeuner j'ai trouvé près de ma serviette, à côté de ma *Minerve*, un télégramme de ma femme qui m'apprend l'heureuse arrivée à Québec de tout mon monde. J'ai respiré librement et suis allé à mon bureau le cœur plus léger. Elles ont dû arriver ce soir à la Malbaie.

Pourvu que l'affreux mal de mer n'ait rendu malade ni Bébé, ni Gabrielle, ni Henriette, ni belle-maman non plus, car c'est elle qui commande en chef l'expédition. Je le saurai demain matin ; j'ai bien hâte tout de même.

Je ne suis pas venu chez moi à midi. La chaleur est accablante, et j'ai pris mon déjeuner au Cercle où mon entrée a fait sensation parmi mes connaissances qui s'étaient déshabituées de m'y voir. Ces repas d'hommes d'affaires, comme je les trouve ennuyeux ! On se salue ; on s'assied au hasard de la table et des voisins ; on lit la dernière lettre reçue en attendant d'être servi ; ou bien, pour s'éviter de causer on à l'air de s'enfoncer dans la contemplation profonde des titres fantastiques sous lesquels le menu baptise ses infects *stewed kidneys*. Puis, on mange à la hâte, farouche, presque en silence, et on s'en va au milieu d'hommes qui entrent ou qui sortent l'esprit déjà repris par la besogne interrompue. Avant mon mariage, je m'attardais quelquefois avec un ami, durant les jours brûlants de la canicule, à prendre une tasse de café noir mêlé de glace et de rhum ; celui que me fait Henriette est tellement délicieux que si je restais aujourd'hui je suis sûr que je me croirais empoisonné.

Et songer qu'il y a des quantités de gens qui vivent de cette vie de club, où les mêmes scènes d'hommes buvant,

jouant, dînant, fumant et médisant se renouvellent dans une stupéfiante monotonie du premier janvier au trente et un décembre. "Le club est la famille de ceux qui n'en ont " pas encore, de ceux qui n'en auront jamais, et de ceux qui " s'ennuient dans la leur."

Them is my sentiments, comme dirait Paddy.

Cette après-midi, en rentrant à la maison, j'ai fait, je crois, une rencontre étrange. Au moment où je tournais l'angle de la rue St-Denis pour prendre la rue Sherbrooke deux dames m'ont croisé rapidement, et l'une d'elles m'a semblé avoir réprimé un petit mouvement de surprise en m'apercevant. J'ai cru la reconnaître aussi. Mais, non ; Blanche du Perré est aux Indes, au Japon, en Europe, en Afrique, en un mot partout ailleurs qu'en Canada. Cette dame s'est méprise et moi de même sur une fausse ressemblance. N'importe, cette rencontre a subitement éveillé mille souvenirs en mon esprit, souvenirs qui me hantent en ce moment jusque chez moi, ce qui n'arriverait pas, je crois, si mon Henriette était ici ou moi à la Malbaie.

Bah ! je suis seul, bien seul : quel mal à rêver un instant à ce passé bien mort et bien enterré sous les bonheurs du présent ? Je ne cours pas le moindre danger de me laisser accrocher aux idylles de ma vingtième année. Les joies courantes ont effacé tout cela dans mon cœur ; et si ma mémoire me fait me retourner pour voir ce qui est passé, mes yeux, charmés par ce qui m'entoure, n'aperçoivent plus, noyées dans les brumeux lointains, que les traces fuyantes de félicités éphémères quasi disparues.

Blanche du Perré fut mon premier amour ; son père, le notaire du Perré, fut mon patron. C'était une brunette pleine d'entrain et d'esprit. Sans être belle, elle était grande, distinguée et de tournure agréable. Elle sortait du Sacré-Cœur dans le même temps que je passais mon brevet d'études avec maître du Perré. Et vrai, la première fois que je l'aperçus je l'aimai comme un fou, comme on aime à vingt ans. Mes graves études de notaire faillirent sombrer à

jamais dans ce tourbillon de flammes, que je cachais avec soin et qui me dévorait. Ne pouvant la voir, je m'épanchais dans des lettres sans fin où je lui peignais mon amour sans espoir, mes jours sans soleil et mes nuits sans repos. Il est probable que je fus éloquent autant que la majorité de ceux qui ont passé par là, et j'ignore si je trouvai des accents nouveaux pour chanter l'éternelle chanson des premières amours. Ce qui est certain c'est que jamais je n'envoyai ces lettres à celle qui était l'objet de mon feu. Ce qui est non moins certain c'est que les épîtres amoureuses remplacèrent sur mon pupître les Donations et les Contrats, et que le nom de Blanche dansa plus souvent devant mes yeux que celui de l'illustre Cujas. Je ne voyais qu'elle et je l'apercevais partout. Toute ma vie était comme éclairée d'une lumière douce qui mettait aux choses les plus banales les contours et les aspects les plus charmants. Je cessai un moment de travailler, ce qui est une mauvaise chose pour un jeune homme pauvre mais amoureux.

Un jour, mon patron m'invita avec quelques-uns des clercs du bureau à aller passer à Ste-Anne de Bellevue, chez lui, son dernier dimanche de villégiature, la famille devant revenir à Montréal le lendemain. Je rencontrai mes compagnons dans le train ; nous fîmes en route la connaissance d'un monsieur un peu plus âgé que nous, également invité par monsieur duPerré. C'était le fils unique d'un client important et riche, M. Hannois, et je dois dire que ses propos bêtement voltairiens m'indisposèrent contre lui au premier abord. Il me parut ignorant et sot, ayant en plus des prétentions de joli homme.

Dans le cours de l'après-midi je me trouvai à plusieurs reprises près de Blanche à qui mon trouble ne parut point trop déplaire. Les amoureux transis ne sont point exigeants. Toujours est-il que lorsque je revins le soir le cœur me débordait de joie. J'étais heureux et je trouvai presque de l'esprit à M. Hannois.

Je retournai assez souvent dans le cours de l'automne

chez mon patron, et je me rappelle non sans plaisir les bonnes veillées que je passai au milieu de la famille dont tous les membres me témoignaient des égards. A part quelques attentions discrètes dont le sens ne pouvait échapper à Blanche, personne ne soupçonna jamais l'ardente affection dont j'étais épris. J'osai pourtant un soir être plus explicite ; quel ne fut pas mon désespoir lorsqu'au même moment, et avant que Blanche eût pu me dire un mot, M. du Perré s'en vint à moi, tout souriant, m'annoncer qu'elle était fiancée au petit voltairien.

Evidemment, mon honorable patron croyait me plonger dans la joie, comptant sur ma sympathique amitié pour tout ce qui intéressait les siens. A ses yeux mes attentions pour Blanche n'avaient jamais eu d'autre signification, cela était évident, que l'accomplissement des devoirs que contracte tout étudiant notaire bien élevé envers son patron, envers les filles et la dame du patron et envers lui-même. Je n'étais pas encore le parti que je suis devenu plus tard, et en amour je ne comptais pas : j'étais une quantité négligeable.

—J'ai cru, me dit-il, vous faire plaisir, à vous mon clerc et l'ami de Blanche, en vous annonçant cette heureuse nouvelle, et je suis sûr que vous serez fier de préparer demain son contrat de mariage avec M. Nestor Hannois.

Je m'inclinai sans répondre ; M. du Perré s'éloigna.

—Est-ce que je rêve, ou tout cela est-il vrai ? demandai-je à Blanche d'une voix altérée.

—Mon pauvre ami, reprit-elle très-émue, pardonnez-moi si je n'ai pas eu le temps de vous répondre tout à l'heure, et je déplore la malencontreuse idée qu'a eue mon père de vous apprendre mon mariage dans un tel moment. Oui, je me marie dans huit jours, et je puis vous assurer que c'est la raison surtout qui a guidé mon choix. Mon pauvre père n'est pas riche ; il est vieux et malade, et souvenez-vous que je suis l'aînée de dix enfants.

—Comment, m'écriai-je, vous allez épouser cet homme ;

mais ignorez-vous que vous n'avez et ne pouvez avoir rien de commun avec lui ?

—Chut ! fit-elle, et sa voix tremblait. Je sais que je puis avoir pour mon mari tout le dévouement et la patience dont je suis capable et que m'enseigne la religion. Il paraît m'aimer, Dieu m'aidera à faire le reste.

Je m'en allai le désespoir dans l'âme, et j'eus, une fois rentré dans ma chambre, une bonne crise de larmes durant laquelle je crus vraiment que j'allais trépasser de chagrin. Il n'en fut rien. Je ne dirai pas que le lendemain je m'éveillai guéri, le cœur dépris et prêt pour une nouvelle affection ; non, mais je puis bien m'avouer que la rédaction de leur contrat de mariage et les cérémonies de la noce où je dus paraître un instant me laissèrent plus froid que je n'avais espéré. Les époux partirent pour un long voyage ; l'apaisement se fit peu à peu dans mon cœur, et quand on m'apprit leur retour j'allais moi aussi me marier. Depuis, on m'a dit qu'ils voyageaient sans cesse.

Telle est l'histoire de mon premier amour que Blanche a peut-être deviné mais que personne n'a jamais su. J'ignore comment tout cela m'est revenu ce soir avec tant de netteté de détails et de situations. Assurément, ce ne peut être la rencontre que j'ai faite. En tout cas, l'affaire qui m'a retenu à Montréal est en train de se bâcler assez rapidement, et je ne désespère pas de partir dans deux ou trois jours pour aller surprendre là-bas ma chère Henriette et mes deux bébés.

Jeudi, 1 juillet.

Je ne m'étais pas trompé ; Blanche est à Montréal avec son mari depuis deux jours.

Ce matin, nouveau télégramme d'Henriette qui m'apprend que le mal de mer les a toutes épargnées, et qu'elles sont

installées d'une façon à peu près convenable. Ces nouvelles me font du bien, et j'en remercie le ciel.

Mes bureaux aujourd'hui n'ont pas désempli, et tous mes clercs sont sur les dents. En voilà des braves gens à qui un changement d'air ferait du bien ! Vers trois heures une éclaircie s'est produite, et je me préparais à sortir un moment quand je reçois une carte.

—Ce monsieur, me dit le clerc, demande si vous pouvez le recevoir, sinon il se présentera demain matin.

La carte était ainsi conçue :



—Faites entrer.

C'était bien le Hannois d'autrefois, sauf qu'il était un peu ridé, pas mal vieilli et avait le crâne déplumé. Il portait un monocle, et sa tournure sentait l'étranger.

—Bonjour, mon cher la Chesnaie, s'écria-t-il en s'avançant vers moi les mains tendues : tu me reconnais, n'est-ce pas, malgré tant d'années de séparation ?

Et en disant ces choses qu'il grasseyait, il me secouait la main dans une étreinte amicale à laquelle je ne me croyais certainement aucun droit. Il paraît que cela se passe ainsi à Paris.

—Bonjour, mon cher Hannois, lui répondis-je. Je te reconnais à merveille quoique tes voyages t'aient un peu changé. . . .

—Oh ! pour le mieux, n'est-ce pas ? fit-il en minaudant, C'est ce que tu veux dire, cela va de soi. Il n'y a que

ma femme qui s'entête à n'en pas convenir. A propos de madame Blanche Hannois, née du Perré, c'est principalement à son sujet que je suis ici. Nous ne nous entendons plus guère; elle veut revenir au Canada, moi je prétends finir mes jours au Caire ou ailleurs ; or, j'ai pris le parti le plus raisonnable. Je l'ai ramenée dans son pays où je prétends la laisser pour toujours, et j'entends reprendre ma liberté. Bref, c'est un acte de séparation en bonne et due forme que je viens te prier de préparer sans délai. Je constitue à ma femme une rente suffisante, ce qui abrègera les pourparlers.

Je l'examinais comme une bête curieuse pendant qu'il me donnait les notes nécessaires à la rédaction de son triste document, et je me rappelais ce qu'on m'en avait dit. Au sortir du collège, ce pauvre garçon, mal pourvu de foi et de religion, s'était jeté dans les lectures malsaines et les mauvaises compagnies. Plus tard, il affichait stupidement son incroyance et sa morale devant de jeunes imbéciles comme lui ; puis, après avoir épousé la fille de mon patron, il s'était mis à courir le monde. Au moins, nous n'aurons pas sa scandaleuse présence à Montréal, me dis-je en allant le reconduire.

Il doit revenir demain avec sa femme qui, la pauvre infortunée, en arrivant, a appris coup sur coup la mort de son père et le départ de sa famille pour Manitoba où l'aîné de ses frères est établi.

La nuit dernière j'ai rêvé que j'arrivais à la Malbaie à bord d'un étrange navire rempli de tous mes clients. Sur la grève j'apercevais ma femme et mes enfants tout éplorés qui m'appelaient et me sollicitaient d'aller à eux. Malgré les efforts du pilote, le navire ne pouvait approcher de la côte. Une vague noire, énorme, se soulevait chaque fois que nous faisions mine d'accoster et rejetait le vaisseau bien loin. J'allais de désespoir me jeter à l'eau pour gagner la terre lorsque je m'éveillai. Mon Dieu ! est-ce qu'un malheur menacerait toutes ces têtes chéries ?

Je ne me comprends plus : j'avais presque promis de noter

pour mon Henriette mes actes et jusqu'à mes pensées de chaque jour ; j'ai tenu ce journal, mais je ne sais pourquoi il me semble préférable de le garder ici, et d'envoyer à la Malbaie l'assurance de mon amour et de mes affections sous une autre forme. Je ferai partir demain ma deuxième lettre.

Vendredi, 2 juillet.

Jour à jamais mémorable ! car c'est la première fois qu'un drame de famille est venu se dénouer dans mon bureau ; mais n'anticipons pas, comme disent les romanciers.

Monsieur et madame Hannois se sont présentés ensemble "en l'étude du soussigné" sur les quatre heures et en sont partis environ deux heures après. C'est fait ; ils sont séparés de consentement mutuel, et Blanche se fixe temporairement ici auprès d'une vieille tante, pendant que Nestor ira se faire pendre ailleurs. Je pouvais m'attendre à une scène de larmes et de reproches amers d'un côté et de l'autre ; il n'en a rien été. Mais que de sous-entendus pleins d'amertume dans les quelques phrases que les malheureux conjoints ont dû nécessairement s'adresser pour me faire part de leur décision mutuelle !

Elle, un peu pâle sous sa voilette, s'est montrée pleine de dignité froide.

—Qui aurait pensé, il y a huit ans, que ce serait vous qui, après avoir préparé mon contrat de mariage, auriez encore la tâche de rédiger celui de mon divorce, m'a-t-elle dit simplement en entrant et en m'offrant sa main gantée.

J'ai répondu quelques mots. Non, heureusement, le divorce n'existait point pour les catholiques ; l'église reconnaissait bien une séparation quelconque pour un temps et des raisons valables, mais le lien restait.

—Dites la chaîne, reprit brutalement Hannois.

—Ou le boulet, ajoutai-je en m'adressant à Blanche.

—Voyons, mon cher tabellion, reprit Hector un peu sèchement, nous ne discuterons pas de ces matières ensemble; elles nous mèneraient trop loin, et j'ai hâte d'en finir.

Blanche ne releva point l'insulte grossière que lui avait jetée son mari, mais je vis ses doigts se crisper sur son ombrelle. Hélas! par quelle affreuse série de dissentiments, de heurts intimes, d'affronts d'honnête femme et d'humiliations d'épouse, n'a-t-elle pas dû passer pour en arriver à cette dédaigneuse indifférence qui est le mépris quand ce n'est pas la haine?

L'affaire ne fut pas trop longue à régler. La rente viagère assurée par Nestor est ample et bien plus considérable que je ne l'aurais imaginée. Evidemment, le gredin veut à tout prix éviter un procès qui mettrait au jour les turpitudes de sa vie. Il est rare de rencontrer un sans-religion avec du cœur; la place est généralement prise par toute espèce de mauvais sentiments.

Madame Hannois m'a demandé si demain elle me trouverait à mon bureau pour parler affaires; et sur l'assurance que je lui en donnai, elle est partie fière, calme, sans même voir Nestor qui, le monocle à l'œil, s'avançait en souriant pour lui faire ses adieux.

Il sortit presque aussitôt.

Je vais relire tout à l'heure, avant de me coucher, une longue lettre que j'ai reçue ce soir de ma petite femme. Cette lecture m'a déjà reposé le cœur et l'esprit de la pénible scène de séparation des époux Hannois.

Ma femme me décrit son installation à la Malbaie.

" Les enfants couchent dans ma chambre, et Bébé cherche " partout le soir son papa avant de consentir à se laisser " endormir. Gabrielle, plus raisonnable, s'ennuie de toi comme " une grande fille. Elle confie à sa poupée ses peines et ses " chagrins ; puis, par un phénomène assez commun chez les " enfants, elle l'appelle tout à coup Gabrielle et tâche de la " consoler de l'éloignement de son papa chéri.—" Je le connais " bien ton papa, lui dit-elle, en caressant ses cheveux de

" filasse bouclés ; il est bon pour sa petite Gabrielle, et il " l'aime bien gros, bien gros. Va, ne pleure pas ; ta maman " m'a assuré qu'il viendrait demain. En attendant fais dodo, " et sois bonne fille."—Le jour, mon monde va et vient sur les " grèves, se promène en calèche aux environs, renoue les " connaissances faites l'an passé et se distrait du mieux " possible. Mais tu n'es pas là, et pour moi il n'y a personne. " Il me semble que je suis exilée et que le soleil ne luit pas. " Finis bien vite tes vilaines affaires et accours embrasser ta " femme et nos deux chérubins qui ne peuvent vivre sans toi."

Samedi, 3 juillet.

Il y a déjà quatre jours que dure notre séparation : advienne que pourra je suis décidé à ne pas tarder davantage, et je partirai lundi pour aller rejoindre ma femme et mes enfants. J'aurais dû envoyer ma belle-mère se promener lorsque, rebutée par Henriette, elle s'est rabattue sur moi ; j'ai manqué de fermeté.

Et pourtant, ma belle-mère n'a pas une mauvaise nature, loin de là. Mais elle s'était vue un jour enlever par un étranger sa fille en qui depuis la mort de son mari s'était concentrée toute sa vie, et elle en avait éprouvé un tel déchirement que son premier mouvement avait été celui d'une répulsion invincible pour l'homme qui lui volait ainsi son enfant, simplement parce qu'il l'aimait.

Et elle, est-ce qu'elle ne l'aimait pas aussi cette fille, cette enfant, le seul lien qui, dans les heures de larmes et de deuil l'avait rattachée à la vie, le seul être qui lui rappelait le compagnon inoubliable de ses plus belles années ? Que valait mon amour, né d'hier, auprès des vingt années de dévouement durant lesquelles, jour et nuit, le sien ne s'était jamais démenti ? Elle m'avait cédé sa fille ; mais le sacrifice

avait été si grand qu'il lui donnait à son tour le droit d'ignorer dans l'avenir mes sentiments, ou du moins d'agir comme s'ils ne comptaient pour rien chaque fois qu'il s'agirait d'elle.

Elle s'était sacrifiée ; n'était-il pas naturel qu'elle exigeât de moi toute espèce de petits et de grands sacrifices, sous le prétexte qu'elle savait mieux que moi ce qui convenait ou ce qui ne convenait pas à ma femme ?

C'est là, je crois, tout le secret de ce singulier état d'âme assez fréquent des belles-mamans à l'endroit de leurs gendres. Elles prétendent aimer mieux et plus aimer, ce qui n'est pas loin d'être de la jalousie d'une certaine espèce. Mais, si les chères créatures pouvaient s'imaginer le mal souvent irréparable qu'elles font à leur fille dans leur rivalité inconsciente avec le jeune mari de leur enfant, je crois vraiment qu'elles changeraient de conduite.

Mon Dieu ! je veux bien à l'occasion décocher à ma belle-mère les vieux traits—*telum imbelle sine ictu*—que depuis Eve les gendres respectueux mais un peu gais se sont transmis d'âge en âge ; mais je le déclare solennellement, ces faciles plaisanteries ne nuisent ni au respect que je lui porte, ni au pouvoir que je lui reconnais. En somme, nous nous arrangeons assez bien, et j'aime assez ma femme pour payer sans rechigner la dette que j'ai contractée envers sa mère. Tout de même, je m'accuse d'avoir manqué de fermeté ; je n'aurais pas dû consentir à me séparer pour si longtemps d'Henriette, de Bébé et de Gabrielle.

Me voilà derechef à écrire des choses qu'il vaudra mieux ne pas envoyer à ma femme. Sûrement, mon journal est destiné à n'être lu que de moi, ce à quoi personne ne perdra rien. Au fond, qu'est ce que cela peut bien faire à tout autre qu'à moi ou à mes clercs de savoir que demain je terminerai la préparation de la charte et des règlements de la *Compagnie des Tramways-Réunis,* travail considérable qui m'a empêché de partir ? Quel intérêt peut avoir qui que ce soit à apprendre que madame Hannois a eu avec moi aujourd'hui une entrevue d'affaires ? Elle s'est présentée un

peu tard dans l'après-midi, alors que tous les clercs n'y étaient plus, sauf le plus jeune dont le devoir est de m'attendre. Voulait-elle éviter par là d'être moins dérangée et avoir plus de temps pour m'entretenir de ses intérêts ? Toujours est-il que l'énoncé de ses plans pour l'avenir l'a graduellement amenée à faire un retour rapide sur son passé.

—Je vous ennuie, me dit-elle, tout-à-coup en s'interrompant ?

Je protestai ; elle continua. Certes, elle est belle dans l'épanouissement de ses trente ans ; la douleur a marqué de son cachet imbrisable ses traits pâles, affinés ; et ses yeux semblent avoir gardé tout au fond l'image assombrie de son bonheur à jamais perdu, tellement parfois ils prennent une expression de douleur intense. Avec cela distinguée, d'une élégance sobre et de bon goût dans ses vêtements d'où la note gaie est exclue. Lorsqu'elle eut fini :—

—A votre tour, maintenant, de me parler un peu de vous, fit-elle ; je sais que vous êtes marié ; dites-moi si vous êtes heureux. Je serais si contente d'apprendre que la destinée vous a mieux traité que moi ! Et pourtant il me semble que je méritais mieux. C'est vrai, je n'aimais pas mon mari, mais je croyais dans mon ignorance que l'attachement à mes devoirs, l'estime et le respect remplaceraient aisément l'amour : combien j'ai été cruellement trompée ! Les brutalités et les incroyances de cet homme, vous le savez désormais, auraient dû me tuer dix fois ; et cependant je vis, malgré toutes mes prières à Dieu de me retirer du monde. Bien des fois je me suis rappelé, non sans amertume, la cruelle coïncidence qui voulût que mon pauvre père vous fit part de mon fatal mariage juste au moment où vous me déclariez vos sentiments. Croyez bien que tout le mal que vous en eûtes fut bien involontaire de mon côté : m'avez-vous pardonné ?

Le ton simple et si franchement amical de ces paroles m'émut plus que je n'ose en convenir. Cependant, j'eus peur instinctivement de ces confidences, et je me mis à lui

parler de ma femme et de mes enfants avec tant de sincérité et de feu que les larmes lui en vinrent aux yeux, ce dont je lui sus gré.

—Remerciez-en la providence, Pierre, me dit-elle en se levant et en me tendant la main; mais au nom de votre bonheur présent, ne m'abandonnez pas; j'ai besoin de vos conseils, ne me les refusez pas. Permettez-moi de revenir.

Pourquoi à cet instant ai-je été lâche devant le devoir de ma conscience et de mon cœur ? N'était-ce pas le moment de dire à cette infortunée qu'un notaire n'est pas un médecin des âmes,—que son étude est un endroit où l'on rédige des contrats et non des prescriptions sentimentales ;—que je savais faire un bail, mais que j'ignorais comment prodiguer des consolations à une femme jeune et charmante, et cætera, et cætera. Allons ; je jure bien qu'à sa prochaine visite je m'empresserai de lui donner l'adresse de mon confesseur qui est un saint prêtre, et qui a les grâces d'état pour traiter comme il le faut cette classe de clientes si compromettantes pour un notaire.

Dimanche, 4 juillet.

J'ai assisté ce matin à l'office du Gésu dont j'aime le caractère, car les églises ont, ce me semble, un caractère particulier tout comme une personne vivante. Le bon Dieu sans doute habite dans tous ses temples; mais n'empêche que vous êtes diversement touché et remué selon le génie intérieur du lieu saint. Le style de l'architecture, le degré et l'aménagement de la lumière, la perspective des autels dont vous apercevez les statues et les fleurs à travers les colonnes pressées, le silence mystérieux, les allées et venues de ceux qui viennent prier et s'en vont consolés, une saisissante harmonie de couleurs et de formes, certains souvenirs de grandes douleurs apaisées ou de grâces obtenues : tous ces traits attachent à une église plutôt qu'à une autre. Le dimanche ce sont les mêmes offices dans toutes les églises :

est-ce la même gravité dans les cérémonies, le même goût dans les parures; est-ce le même chant, est-ce la même prédication, est-ce le même monde qui vous entoure?

Au sortir de la messe j'ai regardé dans la foule bruissante et parée; je voulais emmener un ou deux amis. Hélas! tous partis, ou du moins en ayant l'air. J'ai dû m'asseoir seul à ma table que j'ai trouvée démesurément longue, et m'écouter manger et boire ce qui, d'ailleurs, n'a pas été long. Subitement, l'envie, une envie folle de partir dans quelques heures pour la Malbaie, s'est emparée de moi. Quelle joie d'aller surprendre ma chère petite famille, et de gagner ainsi vingt-quatre heures de félicité! Qu'est-ce qui m'en empêche? —Bien des raisons.—Voyons, quelles sont-elles, car je ne puis me permettre de coups de tête qu'à la condition d'en peser toutes les conséquences. On me tient pour un homme sérieux et pour un notaire pondéré. Ainsi, par exemple, que diraient mes clercs demain matin si, sous l'excuse banale que je leur laisserais, ils allaient, ce qui ne serait guère malaisé, deviner le véritable motif de ma fugue de mari amoureux? Je vois les sourires discrets de tous; j'entends le premier clerc surtout, un grand pâle, s'efforçant d'adoucir le courroux des clients à qui j'ai donné rendez-vous et qui refusent de comprendre comment j'ai pu les planter là sans aucune cérémonie.

—Sa femme ou ses enfants sont-ils malades?

—Non, du moins pas que je sache; mais le patron nous a paru inquiet, tourmenté, distrait; il ne tenait plus en place. D'ailleurs, voici le billet que j'ai trouvé ce matin en arrivant au bureau.

Et alors on lirait ma lettre; on secouerait chacun des mots pour ramasser ce qui en tomberait; d'autres clients viendraient se joindre aux premiers qui, à leur tour, fouilleraient entre les lignes pour voir si je n'y aurais rien laissé traîner. Oh! oui, on se rappelait maintenant: deux jours de suite, une dame inconnue, distinguée, était venue; la première fois un monsieur, également inconnu, l'avait accompagnée; hier, elle

s'était présentée de nouveau, mais seule, et était restée longtemps avec le patron Alors quelqu'un, le meilleur soi-disant de mes amis, risquerait une question.

—Etes-vous bien sûr que c'est la route de la Malbaie qu'il a prise?

—Hélas! ajouterait un autre de mes amis dévoués, on a beau être notaire, l'homme est toujours faible; et patati, patata. Bientôt tous, avec des mines diverses et de petites exclamations sournoises, finiraient par s'en aller en convenant qu'un tel départ était inexplicable, oui, bien inexplicable, vraiment.

J'ai la conviction que ces braves gens ne songeraient même pas à la raison la plus naturelle, la plus claire et la plus simple de mon départ; et cependant, tous ou à peu près sont de mes amis ou de mes clients qui ont la plus entière confiance en mon honneur.

Dans l'après-midi, à la banque, à la poste, sur le seuil des bureaux, dans le tramway, mes connaissances se passeraient discrètement la nouvelle de main en main avec les oh! et les ah! les plus hypocrites. Et le soir, un journal, plus friand que les autres, annoncerait à mots couverts le départ subit d'un homme de profession, jeune et éminent, pour une destination mystérieuse:—"Cherchez la femme" ajouterait finement le reporter en terminant.

Voilà pourtant à quel misérable fil tiennent dans ce monde cruel et méchant la réputation et la fortune; et voilà ce qui m'arriverait si mon cœur en ce moment fesait taire ma raison!

Je jetai de dégoût le cigare que j'avais allumé, et je sortis pour donner à mes pensées une tournure un peu moins sombre.

Je fus passer la soirée chez un vieil ami de mon père dont la maison est restée la mienne. J'y rencontrais assez souvent Blanche avant son mariage; c'est là aussi que j'avais vu Henriette pour la première fois. Magistrat retiré depuis quelques années, monsieur Chaboillez continue avec sa femme de recevoir chez eux leurs amis tous les dimanches soir.

Henriette, qui leur est un peu parente, leur envoyait de ses nouvelles et m'avait chargé de mille choses pour madame Chaboillez qu'elle appelle sa tante. J'y trouvai madame Hannois à qui la maison fesait fête. Il y avait outre Blanche, Chaboillez fils et sa femme, grande amie de la mienne ; puis, une toute petite dame gaie, remuante, spirituelle, qu'on me dit être l'auteur d'un roman canadien très-remarqué, et un homme encore jeune, un journaliste, garçon distingué dont une brochure sur le *Problême national* venait de faire la réputation. Tout ce monde était assis ou debout près d'une table couverte de livres et de revues au-dessus de laquelle une grosse lampe, coiffée d'un immense abat-jour rose, jetait ses flots d'une lumière douce qui donnait du teint aux plus pâles. Le juge, dans un grand fauteuil tout auprès, calotte en tête, pantouffle aux pieds, fumait sa longue pipe tout en sirotant un grand verre, son unique grog de la journée. Sa fine tête de vieillard se détachait vivement sur le velours bruni du dossier.

Nulle gêne dans ce cercle intime ; tout respirait et inspirait le bon ton dans la forme et les manières. Jadis, la musique, un peu de danse et beaucoup de fleuretage emplissaient d'ordinaire la veillée, pendant que madame Chaboillez, avec une grâce discrète, dirigeait le courant, le surveillant au besoin, et répandait sur l'essaim jeune et rieur ce charme impressionnant que donnent le tact naturel et l'habitude de la bonne compagnie. Mais, cela était devenu peu à peu de l'histoire ancienne. Les habitués, toujours fidèles, avaient insensiblement passé, avec les années, du plaisant au grave et du doux au sévère. Le commerce intellectuel avait fini par détrôner la valse, et la galanterie aimable les escarmouches amoureuses. Il était d'habitude maintenant d'entendre discuter des questions d'art, d'histoire ou de littérature aux dimanches de madame Chaboillez, et c'était plaisir et profit d'écouter les observations pleines d'originalité dont le juge, homme instruit et de goût sûr, piquait la conversation. Sa femme avait également l'esprit orné, et ne le cédait à personne lorsqu'il s'agissait d'apprécier le dernier article du journal en

renom ou le livre tout frais publié. Mais c'était surtout par le suprême éloignement de tout ce qui était vulgaire et par la bienveillance de son cœur que madame Chaboillez subjuguait et attirait. De vieille souche canadienne, sa haute distinction était naturelle comme sa politesse était exquise sans aucun effort. Chez elle, on causait, ce qui est devenu bien rare aujourd'hui qu'on bavarde tant. Ce n'était pas pourtant un salon dans le sens que plusieurs en France attachent à ce mot, car on y détestait la coterie. Les jeunes ambitionnaient d'y être admis, et les étrangers de renom, d'être présentés. C'était par excellence la maison où l'on accueillait avec le plus de bonté et d'intérêt les jeunes écrivains et les journalistes arrivés :—" Toutes nos espé-" rances religieuses et nationales, disait souvent le juge, " reposent en grande partie sur la presse." Il suffisait d'avoir du talent, des principes honnêtes et de la dignité dans sa vie pour être bien accueilli. Que de fois n'ai-je pas admiré le vénérable magistrat dans ses entretiens avec ses hôtes préférés ! S'élevant au-dessus des opinions contestées, il trouvait une noble jouissance à les entretenir des luttes héroïques dont notre histoire est remplie,—et l'image de la patrie se dressait devant tous les yeux dans un idéal puissant, épuré, agrandi.

J'avais pris place sur un siège bas ; madame Chaboillez me parlait d'Henriette et des enfants ; il y avait un groupe formé autour de Blanche dont j'entendais la voix. Le journaliste s'était rapproché du juge à qui il communiquait le thème d'un vigoureux écrit qu'il se préparait à publier sur les devoirs de la jeunesse instruite de Montréal.

L'arrivée de nouveaux visiteurs ajouta au bruit et à la vivacité des conversations, et je me proposais de me retirer moi-même quand je vis madame Hannois se lever pour prendre congé : il était neuf heures.

—Pierre, fit madame Chaboillez, vous êtes libre, soyez donc assez bon pour accompagner Blanche jusque chez elle, après quoi vous reviendrez car j'ai à vous consulter.

Je sortis avec Blanche; j'avoue que j'étais un peu mal à l'aise. Comme nous allions passer à travers une foule qui barrait le trottoir à la porte d'une église protestante, je dus lui offrir mon bras: elle le prit.

—Monsieur la Chesnaie, dit-elle tout-à-coup, en vérité que se passe-t-il à mon égard? J'arrive après quelques années d'absence; mes amies, qui sont aujourd'hui toutes mariées et qui savent ma triste histoire, semblent me reconnaître à peine. Pas une seule, sauf notre excellente madame Chaboillez, ne m'a fait accueil; et vous-même, vous sur qui je me permettais de compter à cause du passé, me traitez avec une froideur glaciale. Voyons, éclairez-moi car ma raison s'égare, et je suis bien près de m'abîmer dans un doute horrible. Et pourtant, reprit-elle d'une voix sourde et comme en se parlant à elle-même, depuis si longtemps que je soupirais après ce retour dans mon pays, au milieu des miens dont les chaudes sympathies me feraient oublier les ignominies et les brutalités dont je mourais.—Est-ce que l'on m'accuserait, dit-elle violemment en laissant mon bras?

J'essayai de la calmer de mon mieux. Il fallait compter avec les exigences sociales, avec la situation exceptionnelle que lui fesait l'abandon de son mari et attendre avec patience. Ses amies lui reviendraient peu à peu lorsqu'elles seraient mieux renseignées, et cætera. Mais à cet instant je perdis pied; le terrain était si glissant, et lui faire comprendre l'irrégularité de sa position me devenait si difficile que je m'embrouillai au point de ne savoir plus ce que je disais. Croyez bien, ajoutai-je en manière de conclusion, que j'ai pour vous le plus entier dévouement, et comme notaire. . . .

—Mon Dieu! qu'ai-je à faire du notaire en ce moment, fit-elle en éclatant d'un rire nerveux?

Au bout de quelques minutes, elle continua dolente:

—Vous voyez bien, Pierre, que c'est de bonnes paroles que j'ai soif; vous savez que je suis absolument seule dans cette grande ville puisque je n'y ai trouvé ni mon pauvre père qui est mort, ni ma famille qui est partie: est-ce que

pas une main ne se tendra vers moi ; est-ce que pas un mot d'encouragement et d'espérance ne se fera entendre dans ce silence effrayant qui m'épouvante ?

Elle se tut ; je m'aperçus qu'elle pleurait. Oh ! les pleurs d'une femme. . . . ce que je lui répondis je ne m'en souviens guère ; mais lorsque j'ouvris ma porte pour rentrer chez moi il était bien près de dix heures.

Je suis tout bouleversé : quels conseils lui ai-je donnés, je n'en sais rien ; quelles consolations lui ai-je fait entendre, je l'ai oublié. Ce que je ressens, c'est le regret, c'est le mécontentemnt de moi-même. J'ai été lâche, et me suis englué une demi-heure durant dans une intimité de paroles et de sentiments dont j'ai honte. Non pas que j'aie manqué au respect que je dois à Blanche comme à toute autre femme, Dieu m'en garde ! Mais j'ai troublé dans mon cœur les pures et saintes affections qui y dorment en paix ; j'ai presque volontairement laissé le voleur venir obscurcir de son ombre vilaine le seuil lumineux du charmant et pieux édifice qui abrite tout mon bonheur et mes seules amours. J'ai beau m'efforcer à me rappeler les traits de mon Henriette et de mes bébés, chose étrange cela m'est impossible. Je ne vois que l'image persistante de Blanche, toute pâle, levant sur moi ses beaux yeux humides, priant et implorant.

Je suis retourné dans la chambre de mes enfants, avant que de passer dans la mienne ; il m'a semblé qu'ils étaient partis depuis des mois. Ma propre chambre m'a paru froide ; je n'y ai pas trouvé aussi vibrant le souvenir d'Henriette qui, hier encore, l'emplissait toute entière : pourquoi donc ce pieux et doux pèlerinage me laisse-t-il presqu'indifférent ? Qu'est-ce qui change autour de moi ; ou plutôt, non, est-ce que par malheur, ce serait moi qui ne serais plus le même ? . . . . . .
. . . .



Lundi 5 juillet.

Dieu soit béni! je pars dans une heure pour la Malbaie; mon roman a bien fini. Voici les deux lettres qui en forment le dernier chapitre.

(*à madame Hannois*)

Chère madame,

J'ai longuement réfléchi à notre conversation d'hier soir, et je m'aperçois du peu que vous pouvez attendre de moi dans la situation exceptionnelle où vous êtes placée. Toute mon ancienne affection, si elle pouvait renaître, n'y suffirait pas. Je suis sûr de manquer de clairvoyance lorsque vous en appellerez à mes lumières. Vous l'avouerai-je? La direction d'une femme qui n'est pas la mienne me paraît chose si délicate que je n'oserai jamais porter sur l'arche, qui doit rester sainte aux yeux de tous, des mains trop profanes ou trop novices. A qui aller, me disiez-vous? Dans la maison où je vous ai rencontrée hier soir, à madame Chaboillez. Elle seule me paraît avoir l'expérience, la vertu et la discrétion nécessaires pour lui permettre d'exercer envers vous le rôle de seconde mère. Fiez-vous à son jugement qui est droit et à sa charité qui est inépuisable: devenez sa fille, et je vous promets un apaisement de femme chrétienne que je ne saurais jamais vous donner et dont vous avez besoin.

Veuillez, chère madame, voir dans cette lettre la preuve de ma très vive amitié pour vous, et de l'intérêt sincère que prend à votre bonheur celui qui se dit le plus dévoué comme le plus respectueux de vos serviteurs.

P. LA CHESNAIE.

Dimanche soir

(*à Monsieur la Chesnaie*)

Cher monsieur et bon ami,

Moi aussi j'ai tâché de mesurer toute l'étendue de mon malheur et des devoirs qu'il m'impose. Avec la grâce de Dieu je n'y faiblirai pas. Mais ne m'en voulez pas si, dans l'épouvante des premiers moments, cherchant autour de moi le secours qui ne venait pas, je me suis souvenue d'instinct que vous seul pourriez me le donner. Ça été la lumière vers laquelle, toute affolée des terreurs de cette nuit d'isolement, je me suis précipitée comme un pauvre papillon en détresse.

Comment pourrais-je jamais vous remercier de votre conduite si délicate et si fraternelle ? Vous avez mille fois raison de me conseiller de m'adresser au cœur de notre vieille et bonne amie, madame Chaboillez. Vous le dirais-je ? J'y songeais moi-même. Il n'y a que la religion qui pourra me permettre de corriger par les bonnes œuvres tout ce que ma triste position a d'irrégulier et d'anormal.

Maintenant, partez, Pierre ; allez rejoindre votre femme que vous aimez et vos chers bébés si charmants. Mes vœux et mes prières vous accompagnent ; soyez heureux.

BLANCHE.

Lundi matin

JOSEPH ROYAL.

Janvier, 1894

A MA

PETITE LOUISE

LE JOUR DE SA PREMIÈRE COMMUNION

Il est déjà lointain — car le temps est agile —
Ma Louise, le jour cher et béni pour nous,
Où Dieu te déposa, bébé rose et fragile,
Doux chérubin captif en sa prison d'argile,
Sur mes genoux.

Tu parus à mes yeux comme on voit la fleur naître ;
Ton petit poing frappait à mon cœur mal fermé ;
Et — ce souvenir-là trouble encor tout mon être —
J'ouvris mon cœur, ainsi qu'on ouvre sa fenêtre
Aux jours de mai.

Notre bonheur pourtant ne fut pas sans mélange ;
Car, comme un pauvre oiseau tombé dans un filet,
Tu nous apparaissais prisonnière en ton lange ;
Et, tout pensifs, ta mère et moi, songions à l'ange
Qui s'exilait.

Nous croyions voir encor frémir ta petite aile ;
Ta voix semblait l'écho des célestes chansons ;
Et nous disions : — Hélas ! chère âme, saura-t-elle
Passer sans effeuiller sa couronne immortelle
A nos buissons ?

Nos orages, plus tard, à sa fleur d'innocence
N'enlèveront-ils pas l'éclat et le parfum ?
Et les anges, qui voient notre reconnaissance,
Ne pleureront-ils pas, après les jours d'absence,
L'ange défunt ?

Craintes vaines ! jamais, ma douce colombelle,
Devant ton pur regard le ciel ne se voila ;
Jamais aux voix d'en haut ton cœur ne fut rebelle ;
Et ton âme est encore aussi blanche, aussi belle
Que ce jour-là.

Ta lèvre n'a jamais du mal goûté l'absinthe ;
Ton rêve est étranger aux remords flétrissants ;
Et, quand ton pas ému franchit l'auguste enceinte,
Ta prière d'enfant monte à Dieu, vierge et sainte,
Comme l'encens.

Aussi, dans ta candeur, tu ne saurais comprendre
Le bonheur, qu'aujourd'hui je ressens encor plus,
De pouvoir dire à Dieu : — Seigneur, venez la prendre :
L'ange que vous m'aviez prêté, je puis le rendre
Tel que je l'eus.

Oui, je te rends, ma fille, à Dieu, l'être suprême
Qui t'ouvre en ce grand jour ses trésors infinis ;
Je te rends le front ceint des lys de ton baptême ;
Et, parce que tu fus toujours bonne, et qu'il t'aime,
Je le bénis !

Louis Fréchette.



M. LOUIS FRECHETTE

NOTRE CLIMAT

ET SON ACTION SUR NOUS

Le climat d'un pays doit toujours être considéré comme étant d'une importance primordiale dans le bien-être de l'humanité, et celui du Canada est donc pour nous d'un intérêt majeur.

Autrefois, une prophétie peu rassurante nous prédisait que le climat de notre pays était si contraire à la race blanche que tôt ou tard, bien plus que le tomahawk de l'homme rouge, il serait la cause de l'extinction de notre peuple, qui laisserait enfin l'aborigène jouir en paix de ce sol si longtemps disputé.

Cette prophetie s'est-elle réalisée ? C'est ce que nous allons maintenant examiner.

***

En guise de préface, on peut poser ici en principe que le climat d'un pays influe beaucoup sur la taille, la force, la complexion, etc., de ses habitants ; qu'il apporte la maladie, ou la modifie, et souvent la guérit ; qu'il peut prolonger la vie et parfois la diminuer. Enfin, l'influence du climat est d'autant plus évidente qu'elle est moins entravée par d'autres circonstances, comme par exemple les conditions spéciales, que créent la richesse et le confort.

Les effets du climat sont moins sensibles chez l'homme que dans la nature brute ou chez l'animal, parce que celui-ci y est toujours exposé d'une manière continue, tandis que l'homme s'ingénie à apporter continuellement des modifi-

cations à ses influences. C'est ainsi que l'on voit beaucoup d'animaux devenir presque méconnaissables après plusieurs générations. Certaines variétés d'arbres, de plantes et de fleurs n'échappent pas non plus à cette loi naturelle, et se modifient également d'une manière très sensible après nombre d'années.

L'homme est lui-même affecté également par le climat, mais plus lentement, quoique d'une façon aussi certaine. Nous donnerons comme exemple l'israélite, dont la généalogie nous est parfaitement connue : dans l'ouest de l'Europe, il a une complexion claire et rosée, avec une chevelure châtaine ; en France, en Italie et en Espagne, il devient plus brun, et, quand on le rencontre aux Indes, on peut à peine le distinguer de l'hindou avec lequel il a vécu pendant plusieurs siècles.

Cependant le changement de climat n'est pas absolument nécessaire pour donner une empreinte particulière à l'apparence extérieure de l'homme, et même à ses capacités intellectuelles. L'Irlande, malheureusement, nous fournit un exemple frappant de l'effet que les besoins matériels peuvent produire sur une race, autrement très forte physiquement et bien douée sous le rapport de l'intelligence. En arrière des montagnes de Connemara, on découvrait, il y a quelques années, une fraction du peuple irlandais, qui avait cherché là un refuge contre les persécutions. La forme de la tête s'était modifiée, le front était devenu étroit et déprimé et la mâchoire inférieure, proéminente. Ainsi, cette malheureuse fraction de notre humanité s'était insensiblement empreinte de l'apparence de l'homme primitif vivant dans les cavernes.

Les qualités de race peuvent donc être permanentes, mais elles sont néanmoins presque toujours modifiées par le climat.

***

Avant d'étudier les effets de notre climat, je dirai quelques mots de ce climat lui-même, en les faisant précéder

d'un court examen de la géographie physique de notre pays, pour démontrer l'influence que la configuration du sol peut apporter à la température. Il s'agit aussi de ne pas passer sous silence les conditions barométriques et hygrométriques qui influent encore sur ce même climat.

Je serai très court cependant, car ce serait une tâche trop vaste pour le cadre d'une revue, si j'épuisais ce sujet.

En passant, à l'aspect de la grandiose nature, se révélant sous des formes si multiples, on peut chanter avec Cartier :—

" *O Canada, mon pays, mes amours !* "

Oui, car nous chantons un pays aussi grand, aussi étendu en superficie que presque tous les pays de l'Europe réunis.

L'aspect physique de l'immense surface du Canada diffère beaucoup de caractère, sans que cependant l'harmonie de l'ensemble en soit troublée par des bouleversements de détails.

La chaîne des montagnes, qui nous environnent, exerce sur les vallées habitées une influence tempérée, mais les audacieuses Montagnes Rocheuses produisent des changements trop brusques dans les indications thermométriques et hygrométriques, tandis que les collines de Notre-Dame, d'un côté, et les Laurentides, de l'autre, nous procurent un *home* et un séjour confortables, qui, sans elles, seraient inhabitables.

Nos étendues d'eaux sont si vastes, que sur les flots de ces grandes nappes humides, les navires de toutes les marines du monde pourraient naviguer à l'aise pendant des jours entiers sans s'apercevoir mutuellement.

A travers cette belle vallée du St-Laurent, s'écoulent vers la mer plus de la moitié des eaux douces du globe entier. Celles qui passent devant la ville de Montréal, quand ces eaux sont basses et que les petits cours sont presque à sec, peuvent se chiffrer aproximativement par vingt à trente millions de pieds cubes, quantité plus que suffisante pour

apaiser la soif, et satisfaire les besoins domestiques et industriels du monde entier.

Au printemps et à l'automne, cette quantité est presque doublée.

Pour un œil pratique, cette énorme masse d'eau, provenant en grande partie des vapeurs humides de l'Océan Pacifique, serait considérée comme un magnifique véhicule pour le commerce et les moyens de transports ; mais pour l'homme réfléchi, ces eaux ont une mission bien supérieure : celle de tempérer le climat des saisons et de nous procurer par là une vie pleine de santé et d'agréments.

***

Il me resterait encore beaucoup d'autres aspects de la question à étudier, mais l'espace me force à n'examiner que le plus important, c'est-à-dire, le peu d'élévation du sol au-dessus du niveau de la mer.

Pendant que d'autres parties du continent—comme le Mexique, par exemple—nous dominent de près de mille pieds, nous sommes heureux et reconnaissants d'habiter un pays bien moins élevé. Une moyenne de trois cents pieds d'altitude est amplement suffisante.

Ainsi Montréal, aux eaux basses, n'est que de dix-huit pieds au-dessus du niveau de la mer.—Et cette altitude est des plus favorables pour notre climat.

Si nos plateaux de la côte nord étaient aussi élevés que ceux du sud, la végétation se composerait exclusivement de mousses, et la vie animale deviendrait presque impossible. Mais, heureusement que toutes nos pentes qui s'inclinent vers les océans du nord sont longues et douces.

Donc, si la configuration de notre continent n'était pas celle qu'il a maintenant, nous serions exposés, du nord, d'un côté, et de l'Océan Pacifique, de l'autre, à de telles vicissitudes de température, si soudaines et si immenses

dans leur portée, que l'homme n'y pourrait résister, malgré son ingéniosité et l'ampleur de ses ressources pour les combattre.

***

La meilleure preuve que le climat dont nous jouissons, à cause de la latitude et la longitude de notre situation et des conditions physiques de la surface de notre pays, n'entrave en rien la vie végétale, la plus claire évidence de ce fait, dirons-nous, apparaît dans le spectacle de nos magnifiques forêts et des riches herbages qui couvrent notre sol.

La variété des essences de nos bois commence aux espèces les plus dures, comme l'érable et le chêne, pour parcourir toute la gamme intermédiaire et s'étendre jusqu'aux épinettes les plus tendres et les cèdres les plus délicats. Ces forêts, variées à l'infini, sont les indices les plus convaincants de la bienfaisance de notre atmosphère et de la fertilité de notre sol.

Ces multiples diversités dans les essences de nos forêts se répercutent sur les habitants de notre pays et leur procurent des qualités supérieures de vigueur et de santé.

La vaste portée des variations de notre climat nous est très familiere, avec un hiver aussi froid qu'à St-Petersbourg, et un été d'une chaleur comparable à celle du midi de la France.

Les manifestations électriques de l'atmosphère sont en outre remarquables et très sensibles par n'importe quelle température. Par un ciel clair et pur, ou durant une tempête de neige ou de grêle, l'électricité est vitreuse, mais, quand les nuages galopent au firmament, elle devient négative. Par un grand froid d'hiver elle est généralement positive.

Et toutes ces conditions de l'atmosphère ont une influence bien connue sur l'énergie des habitants, en les stimulant à développer leurs forces.

La sécheresse de l'air est sensible dans ses effets sur les parties exposées de notre peau. L'européen, après un séjour plus ou moins long avec nous, éprouve des transformations

remarquables : les hautes couleurs, qui brillent sur ses joues et rougissent sa peau, se fanent quelque peu ; l'épiderme en général devient moins souple, la chevelure, plus brune et plus rude—s'assimilant en ceci quelque chose du type indigène—les dents se carient également dans un âge plus tendre, et les chairs, qui rembourrent les muscles et donnent de la rondeur à l'aspect général extérieur, deviennent aussi moins abondantes. Il n'y a aucun doute cependant que certains de ces changements sont dus à des habitudes de vie nouvellement acquises.

Si, maintenant, nous comparons la température du Canada à celle de la Russie, en hiver, et à celle de la France, en été, on observe que dans notre pays ces variations extrèmes du froid et de la chaleur sont plus facilement supportables ici que là-bas.

En été, la sécheresse de l'air, en stimulant les glandes poreuses de l'épiderme, contribue à rafraîchir la surface du corps, et, en hiver, l'absence de moiteur dans l'atmosphère, rend le froid moins pénétrant. Et encore en hiver, les manifestations électriques de l'air engendrent également sur la peau une action stimulante contre les grands froids. Des statistiques ont démontré qu'une température de 45% Farenheit au-dessous de zéro, a pu être facilement supportée quand le vent ne soufflait pas.

Les effets des grands froids sont donc loin d'être ceux prédits par Dubois, car ils n'ont aucunement amené un refroidissement de l'imagination.—Des froids encore bien plus terribles n'ont même pas agi dans ce sens sur les Esquimaux, qui vivent heureux et satisfaits autant que peuvent le désirer des peuples aussi primitifs, dont les aspirations vers le bonheur se résument à bien peu de désirs.

***

La proportion des mortalités en Canada est de beaucoup moins élévée ici qu'en France ou en Angleterre. Le gouver-



M. le docteur W.-H. HINGSTON

Photographie de Quéry, frères.

nement anglais considère le Canada comme un des pays les plus sains de l'Empire et, autrefois il y envoyait fréquemment ses soldats pour récupérer leurs forces débilitées par le climat des Indes. Aux Etats-Unis, il est reconnu que les stations militaires croissent en salubrité en raison directe de leur proximité de leur frontière du nord.

Les maladies, ici, suivent, dans leurs évolutions, une marche plus rapide qu'en Europe ; quant à leur nature, beaucoup ressemblent à celles qui sévissent ailleurs, mais par contre, un grand nombre, qui existent en Europe, n'ont pas leur équivalence chez nous. Les fièvres intermittentes, qui autrefois règnaient dans la province d'Ontario, y deviennent de plus en plus rares, et elles sont presque inconnues dans la province de Québec. Quand notre sol aura été complètement assaini, il n'y a aucun doute que ces fièvres disparaîtront entièrement.

Contrairement à ce que l'on suppose d'ordinaire, les qualités de notre atmosphère ne sont pas contraires aux maladies de poitrine. Depuis de nombreuses années, les médecins anglais nous envoient ici beaucoup de leurs phtisiques pour y passer l'hiver—la sécheresse de l'air leur procurant un grand soulagement—Car, pour cette maladie, une température égale et sèche est de la plus haute importance, et aucune partie du monde ne peut nous la procurer dans des proportions aussi grandes qu'ici.

Les stations hivernales favorites de l'Europe sont alternativement exposées, d'un côté, aux vents chauds du midi, et de l'autre, à la température glacée des montagnes du nord, tandis que chez nous, nous sommes rarement en butte à de ces manifestations aériennes, qui viennent parfois troubler l'harmonie de l'ensemble.

Il y a évidemment, chez les poitrinaires, certaines conditions des poumons qui peuvent être grandement soulagées par le climat : je veux particulièrement faire allusion aux difficultés de respiration qui se rencontrent au début de la maladie et

qu'on retrouve également, à la fin,—à la période de *consolidation*.

Dans cet état particulier des poumons, où la respiration est imparfaite, le murmure respiratoire, moins perceptible, interrompu ou suffocant — période supposée favorable à l'intrusion du germe tuberculeux—dans cet état particulier, disons-nous, où le savoir du médecin soupçonne la maladie avant que l'instrument ait acquis la certitude de sa présence, le climat du Canada est très favorable, même à l'époque de *dépôt* ou *d'induration*—le premier pas dans l'étude de cette terrible maladie—et, quand les poumons ne présentent encore ni cavités, ni effets d'irritation des bronches, le climat du Canada est encore d'un secours inappréciable.

Comme je l'ai déjà dit plus haut, un grand nombre de médecins européens ont reconnu ces qualités de notre température, et nous ont souvent envoyé des patients, principalement de ceux qui étaient sensés recevoir un grand secours des expéditions de chasse à la baleine. On détourne maintenant ces malades de leurs projets primitifs pour les expédier au Canada, où ils vivent dans le bien-être et trouvent un grand soulagement à leurs maux.

Je ne m'arrêterai pas ici à désigner les principaux endroits à choisir pour amoindrir les effets de la tuberculose, car cela m'amènerait beaucoup trop loin, bien au-delà de l'espace qui m'est ici réservé.

***

La salubrité du climat du Canada nous est encore démontrée par les statistiques des compagnies d'assurance sur la vie, car, jusqu'à l'âge de 37 ans, nos primes annuelles sont inférieures à celles de l'Europe. Mais après cet âge, la statistique est en faveur de l'européen, qui reconnaît, à bon droit, que le canadien est, beaucoup plus que lui-même, soumis à des conditions de tension nerveuse et musculaire excessive dans sa lutte pour la vie.

D'un autre côté, si nous considérons qu'un pays augmente en population en raison directe de sa salubrité, nous sommes ici à l'aise pour constater que le Canada tient le premier rang parmi toutes les nations.

Il est admis par tous les écrivains spécialistes que la fécondité des êtres humains augmentent en raison inverse de leur petit nombre, et qu'une population phlétorique est bien moins prolifique que celle qui est clair-semée.

Cet aperçu de la question cependant n'a pas dû être tiré des statistiques du Canada, où les naissances ont toujours conservé leur progression ascendante malgré l'augmentation des districts ruraux.

Nous devons maintenant faire ici une réflexion réjouissante qui nous porte à constater que l'augmentation de la population a surtout été remarquée parmi les descendants des premiers occupants, ceux qui détiennent le sol depuis la première heure.

L'anglais, l'irlandais et l'écossais se sont maintenus dans leurs positions, mais le canadien-français nous donne l'exemple d'une fécondité sans pareille dans l'histoire des peuples. Les descendants de soixante mille, il y a cent trente ans, se comptent maintenant par millions.

Un malaise compréhensible se fait quelques fois sentir à l'occasion des mortalités nombreuses qui surviennent parmi les enfants canadiens-français. Sans aucun doute, cette mortalité est grande, mais elle est proportionnelle aux naissances et aucunement inhérente ni à un vice de constitution, ni aux intempéries du climat, quoiqu'elle soit due parfois à une nourriture mal comprise.

En Europe on constate un maximum de mortalités en hiver ; ici, c'est le contraire.

En hiver, la mortalité est moindre chez nous que dans n'importe quelle autre saison : la plus élevée, appartenant à l'été, au printemps et à l'automne, avec des variantes.

En été principalement, nous voyons que cette mortalité augmente avec la température, comme si chaque degré de

chaleur dégageait un gaz pernicieux, qui se serait tenu coi par une température moins élevée.

Il y a encore a considérer la difficulté, en été, de conserver dans de bonnes conditions, les aliments nécessaires à l'existence, et un exemple entre autres à citer particulièrement, c'est le lait qu'il est très difficile de se procurer frais à l'époque dont nous parlons.

***

Jusqu'ici, je me suis contenté de parler de l'influence du climat, pur et simple ; mais le climat signifie toutes les circonstances sous lesquelles nous vivons dans chaque lieu et qui ont été admirablement définies par un écrivain français.

En conséquence, les influences du climat ne peuvent être séparées des habitudes du peuple, mais ce sujet serait trop vaste à étudier et comprendrait trop de ramifications pour que je puisse les examiner ici.

Quoiqu'il en soit, à part quelques privilégiés qui vivent dans le luxe, les classes pauvres, principalement dans nos campagnes, sont frugales et tempérantes, et quoique sans apparence extérieure de richesse, elles possèdent suffisamment de bien-être pour leur permettre de montrer un bonheur et un contentement légitimes.

Soit comme résultat de notre situation particulière, soit comme résultat de notre vie politique heureuse, exempte des bouleversements familiers à la vieille Europe, nous avons ici un peuple grand et puissant, fort et plein de santé, possédant une élasticité, une vigueur d'esprit et une énergie corporelle capables d'éliminer tout ce qui lui est contraire et de s'assimilir tout ce qui lui est favorable, et les enfants de la Nouvelle-France, les plus vieux en date dans la possession du sol, sont de beaucoup supérieurs au français de France, en énergie physique et en force de résistance. Pendant plus de deux cents ans le Canada n'a montré aucun signe de décadence physique ou mentale.

D'un autre côté, les descendants des anglais, des irlandais, des écossais et des allemands, ont plus que conservé intacte la force physique dont jouissaient leurs pères au-delà de l'Océan. Ils ont toujours progressé en énergie et en vigueur physique, renversant ainsi les données sur la génération, que Knox émettait autrefois, avec tant de tristesse résignée.

W.-H. HINGSTON.

LE FORT FRONTENAC

1673-84

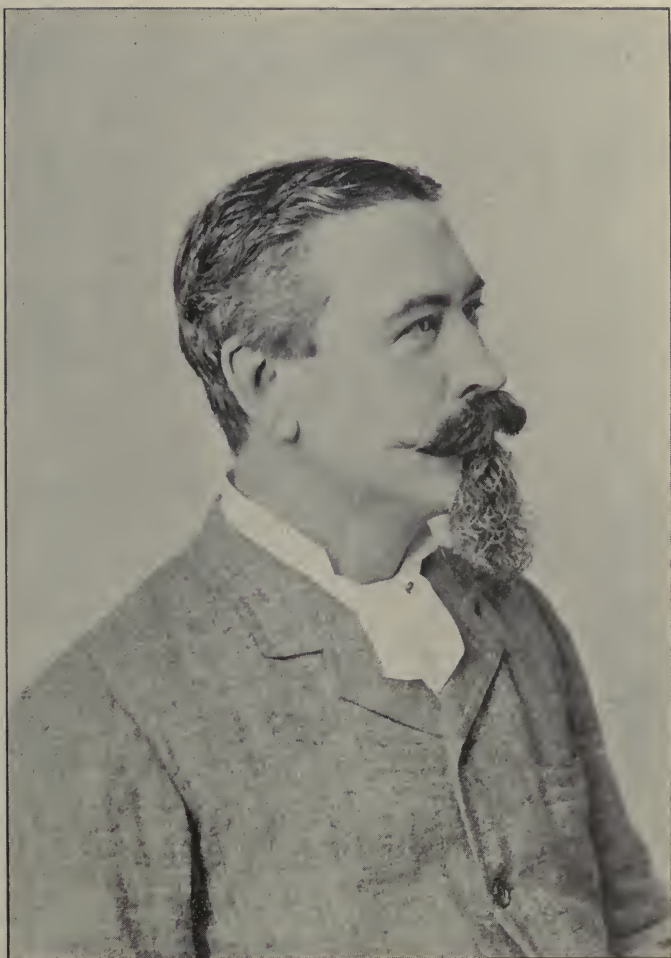
Pour nous faire une idée de la construction de 1673, il suffit de dire que l'on avait creusé des fossés formant un carré ; que les terres provenant des déblais, rejetées au milieu de ce carré, l'exhaussaient au dessus du sol environnant ; que la palissade, en gros pieux, défendait ce plateau, lequel mesurait soixante toises ou trois cent soixante pieds de tour, soit quatre faces de quatre-vingt-dix pieds chacune. Dans cette enceinte étaient placés les logements et bâtiments nécessaires au maintient du fort.

Le coût de cette construction s'élevait à dix ou douze mille francs, ce qui couvre probablement les frais du voyage et de la nourriture des hommes de travail, comme aussi des milices, qui escortaient le convoi. Il n'était point question de salaire ou de gages puisque le tout était conduit sur le principe de la corvée royale.

L'objet du comte de Frontenac était d'empêcher les Iroquois, qui chassaient dans le Haut-Canada, de vendre leurs pelleteries aux Hollandais d'Albany, et, pour les attirer à son fort, il accorda la permission d'y faire la traite à deux marchands bien connus, Jacques Le Bert, de Montréal, et Charles Aubert de La Chesnaye, de Québec.

Au cours des années 1673-75, les deux associés eurent la jouissance du fort, des logements et des magasins, à charge de les tenir en bon état. Ils y dépensèrent neuf mille francs, soit en réparations, soit autrement.

Au mois de mai 1675, le roi passa le fort à Cavelier de la Salle, à condition qu'il le rebâtirait en pierre ; qu'il y



M. BENJAMIN SULTE

entretiendrait vingt hommes pendant deux ans et, après cela, une garnison pareille à celle de Montréal ; qu'il placerait une colonie de cultivateurs dans le voisinage ; qu'il rembourserait le roi des dix mille francs ci-dessus mentionnés, ainsi que Le Bert et La Chesnaye des neuf mille francs par eux dépensés dans la place, moyennant quoi la Salle pouvait faire seul le trafic du lac Ontario et plus loin même, durant les trois années finissant le 12 mai 1678.

L'été de 1677, le nouveau fort était terminé ; il mesurait trois cent soixante toises de tour, ou six fois plus que l'ancien. Du côté de la terre, la muraille avait quatre-vingt-treize toises de longueur, trois pieds d'épaisseur et quinze pieds de hauteur, déclare la Salle dans un mémoire au ministre. Elle n'était pas achevée du côté de l'eau ni en 1678 ni en 1684. Nous y reviendrons.

La Salle disait, vers 1683, que la garnison lui coûtait dix-huit mille francs par année ; il prétendait aussi avoir fait venir sur les lieux plusieurs habitants avant 1682, mais en 1677, il n'en cite que quatre, et encore faut-il admettre qu'il y en avait deux passablement adonnés à d'autres occupations. Quant aux remboursements, tant pour le roi que pour Le Bert et La Chesnaye, ils eurent lieu avant l'année 1678.

En même temps qu'il renouvelait le fort et l'agrandissait, la Salle faisait construire des barques pontées pour naviguer sur le lac Ontario et traiter avec les Iroquois. Il s'assura les services de Robert Cuillerier, de Lachine ; de l'économe du Séminaire de Montréal, dit un mémoire du temps ; aussi des sieurs Pougnot, Aubuchon, Le Bert, La Chesnaye, Gauthier de Comportée, tous traiteurs de pelleteries. Vers la fin de 1679, les sommes versées à la Salle par ces personnes, ne rencontraient plus les dépenses du fort Frontenac, de sorte que les créanciers firent saisir les pelleteries et les transportèrent à Montréal. Parmi les intéressés dans cette dernière opération, il y avait des commerçants appelés Migeon, Péloquin, Giton et F. Charron, tous hommes alors bien connus dans le trafic du Canada. Cela montrerait que l'on avait eu

confiance dans l'entreprise que M. de la Salle commencait aux Illinois, mais la marche sur le bas Mississipi, et les mécomptes qui accompagnèrent cette découverte furent la cause d'un revirement complet.

Le comte de Frontenac se rendit à Cataracoui en septembre 1677 pour passer en revue les travaux exécutés et se rendre compte du personnel de l'établissement. Sur ce dernier article, voici comment étaient les choses :

1 major commandant,
2 Pères Récollets,
1 chirurgien,
1 sergent,
12 soldats,
1 domestique,
11 hommes de métier,
8 travaillants ou journaliers,
1 pilote,
2 colons mariés,
2 autres non mariés, et
15 hommes employés au transport, de Montréal à Cataracoui.

En tout cinquante-sept, à part la Salle lui-même et Péré. (1)

Parti l'automne de 1677 pour se rendre à Versailles, le sieur de la Salle obtint, le 12 mai 1678, la continuation de son privilège de traite durant cinq autres années, et il était entendu qu'il pourrait construire des forts sur les grands lacs et y développer son commerce. Le génie des aventures était trop dans le caractère de la Salle pour que cette dernière concession du roi tournât à l'avantage du fort Frontenac.

L'été de 1679, la Salle dirige toutes ses forces du côté de Chicago et de la rivière des Illinois et se ruine dans cette entreprise. S'étant procuré de nouvelles ressources, il

(1.) Pour tout ce qui précède voir la collection de mémoires et documents de Pierre Margry, I. 437, 295-98 ; II. 10-12, 25 ; III. 30.

repart en 1680 pour les mêmes contrées et prolonge ses courses si loin que, le 9 avril 1682, il était à l'embouchure du Mississipi. Un mois plus tard, son privilège de traite expirait et toute une révolution allait avoir lieu dans le gouvernement du Canada par suite du rappel de M. de Frontenac.

Les créanciers de la Salle, ne voulant pas tout perdre, avaient placé François Lenoir dit Rolland, marchand de Lachine, à la tête des affaires sur le lac Ontario.

En 1681, le jeune Nicolas de la Salle (d'une autre famille que celle du Découvreur) passant au fort Frontenac, nous en donne l'idée suivante : un carré à quatre bastions; d'un angle flanqué à un autre angle, quinze toises ou quatre-vingt-dix pieds. Les trois quarts de la maçonnerie sont en pierre dure. La muraille est épaisse de trois pieds et haute de douze, mais, en un certain endroit, elle n'a que quatre pieds, faute d'être achevée. Le reste est fermé de pieux. Il y a une maison de bois équarri de cent pieds de long, une forge, un corps de garde. une maison pour les officiers, un puits et une étable à vaches. Les fossés sont larges de quinze pieds. Il y a quantité de terres défrichées et ensémencées aux environs, dans lesquelles, à cent pas ou à peu près, il y a une grange pour serrer la récolte. Tout proche du fort se trouvent plusieurs habitations de Français, une église, un couvent de Récollets et une bourgade de Sauvages.

Le fort de 1681 n'était donc pas plus grand que celui de 1673 ; pour que le Découvreur nous le dépeigne six fois plus vaste, il faut qu'il y comprenne les constructions élevées en dehors des murailles.

La Salle prétendait avoir fait défricher plus de cent arpents de terre et que, en 1680-83, on y récolta de fort bon blé. Chaque arpent, ajoute-t-il, vaut cent-dix francs au Canada, mais beaucoup plus au fort Frontenac. Un état de la situation, en 1681, porte qu'il y avait alors treize ou quatorze familles auprès du fort, vingt-cinq bêtes à cornes au moins et des volailles.

Le sieur François Daupin de la Forest commandait à

Cataracoui et avait sous ses ordres le poste de la rivière Niagara, avec lequel il communiquait par la voie du lac. Des naufrages survenus en 1678, 1679, que la Salle attribue à la négligence ou à la perfidie de ses mariniers, et des vols domestiques, des enlèvements mystérieux de marchandises avaient en partie paralysé ce côté des opérations, mais on rebâtit une barque de trente-cinq tonneaux et une autre de vingt-cinq pour continuer le transport.

En octobre 1682, la Salle, se voyant dans l'impossibilité de maintenir le fort, demanda à M. de Frontenac d'en prendre soin, avec l'entente que François Lenoir dit Rolland, acquitterait la solde de la garnison. Lenoir était l'agent de François Plet, marchand de Paris, cousin et créancier de la Salle.

M. de la Barre, arrivant ce même automne pour remplacer le comte de Frontenac, fit retirer la garnison du fort. Lenoir entreprit d'y entretenir des hommes à ses frais; alors le nouveau gouverneur lui intima l'ordre de livrer les effets déposés en ce lieu à Le Bert et à La Chesnaye, déjà mentionnés, ce qu'il exécuta, ne pouvant résister.

Dans un mémoire, rédigé pour défendre la Salle, il est dit que les bestiaux nombreux amenés de Montréal avant 1682, se trouvaient réduits à vingt têtes en 1683, par suite des agissements des hommes de M. de la Barre. La différence entre ce chiffre et celui de 1681 est faible. Reste à savoir ce que l'on entend par bestiaux nombreux, lorsque le fort ne parait pas en avoir possédé plus de vingt-cinq dans ses meilleures années. Un autre mémoire de 1683 se plaint de ce qu'on a laissé pâturer les champs ensemencés et que l'on a tué une partie des bestiaux; que l'on a consommé les blés et autres provisions de M. de la Salle, nonobstant que M. de la Barre eut fait monter de Montréal des farines au nom du roi.

Le 9 mai 1683, M. de la Barre signa une ordonnance déclarant que le privilège accordé à M. de la Salle (alors

aux Illinois) était expiré, et que ce dernier devait se rendre à Québec pour recevoir des ordres.

Le Bert et La Chesnaye, ayant renvoyé les soldats de la Salle du fort Frontenac, empêchèrent Laforest d'y séjourner, à moins que de s'adjoindre à leur société, ce qú'il refusa, si je ne me trompe.

M.de la Barre voulant faciliter la gestion de M.de La Chesnaye, qui dirigeait, plutôt que M. Le Bert, la traite au-dessus de Montréal, envoya au fort Frontenac quantité de marchandises sous la conduite du sergent Champagne, lequel se hâta de trafiquer avec les Anglais, selon les chroniques du temps. On ajoute même que M. de la Barre avait dans les bois plus de trente canots qui faisaient le commerce des pelleteries d'accord avec La Chesnaye, sous la conduite de Duluth.

Le baron de La Hontan écrit de Québec, le 8 novembre 1683, que la Salle s'embarquera le lendemain pour la France. La sieur la Forest a dû partir en même temps que ce dernier. Le gouverneur-général faisait savoir au ministre à cette même date, que "le sieur de la Salle ayant, dès l'automne dernier, abandonné le fort de Frontenac, quelques fripons de Montréal ont voulu s'en emparer au commencement du printemps, ce qui m'a obligé de détacher le premier sergent de la garnison de ce fort (Québec) avec douze soldats pour y aller tenir garnison; et comme il leur faut de nécessité fournir les vivres, le sieur LeBert, de Montréal, y a fait voiturer le contenu en l'état çi-joint, dont vous aurez agréable de lui ordonner le remboursement. Il y restera quelques farines qui fourniront à la nourriture de ces gens pendant cet hiver et, comme j'espère recevoir vos ordres dans le commencement du printemps, par les premiers vaisseaux qui partiront en mars, vous me marquerez ce que vous souhaitez que l'on fasse de ce fort, puisque vous verrez par la copie des lettres du sieur de la Salle que la tête lui a tourné; qu'il est assez hardi pour vous donner avis d'une découverte fausse, et qu'au lieu de revenir pour apprendre ce que le roi

désirait qu'il fit, il s'écarte de moi dans la pensée d'attirer les habitants à plus de cinq cents lieues d'ici, dans le milieu des terres, pour tâcher de se faire un royaume imaginaire, en débauchant tous les banqueroutiers et fainéants de ce pays. J'ai envoyé, dès le commencement de mai, le sieur chevalier de Baugy lui porter les intentions de Sa Majesté, mais il s'est si fort éloigné que je n'en ai pu avoir de réponse. . . . . L'état des affaires avec les Iroquois ne me permet pas de souffrir qu'il assemble tous leurs ennemis pour se mettre à leur tête, sans autre utilité pour le Canada que de nous les attirer pour ennemis de deça. Tous les gens qui m'apportent de ces nouvelles l'abandonnent et ne parlent point de retourner, et disposent des pelleteries qu'ils apportent comme choses à eux appartenant ; ainsi, il ne pourra pas se maintenir davantage dans ce poste, éloigné d'ici de plus de cinq cents lieues."

Le gouverneur niait la découverte des bouches du Mississipi, blâmait la création d'une colonie française sur la rivière des Illinois, prétendait que la Salle attirait par ses démarches une guerre avec les Iroquois et finalement, il a l'air de trouver tout naturel les pillages dont les employés de la Salle se rendent coupables envers lui.

La guerre qui éclata en 1684 eut deux causes qui n'en font qu'une seule : les hommes de LeBert et LaChesnaye maltraitèrent des Iroquois qui traitaient avec eux ; une bande d'Iroquois enleva plusieurs canots portant des marchandises de M. de la Barre.

Le 15 avril 1684, à Versailles le roi ordonne à M. de la Barre de prêter main forte à M. de la Forest qui retourne prendre possession du fort Frontenac du lac Ontario, et du fort St-Louis des Illinois, rendus tous deux à M. de la Salle. (1)

(1) Pour tout ce qui précède voir Margry, I. 438, 548 ; II. 25, 33, 335-7, 415 ; III. 31-33. M. Daupin de la Forest n'est pas le même qui se rencontre à la baie d'Hudson quelques années plus tard.

Ainsi, M. de Frontenac avait bâti un poste fortifié pour le bénéfice de LeBert et Chesnaye ; le roi l'avait passé à la Salle ; M. de la Barre l'avait rendu à LeBert et LaChesnaye ; le roi le retire à ceux-ci pour le rendre à la Salle. Au bout du compte, l'Etat supportait le coût de ces entreprises plutôt que les particuliers.

Ce dernier triomphe du pauvre la Salle coïncidait avec une reddition de compte entre lui et ses créanciers. Le ministère épousait l'idée d'une expédition par mer que la Salle s'engagait à conduire aux bouches du Mississipi pour y établir des colons et s'emparer ainsi du Centre-Amérique. Il résulta de ce projet un désastre que tout le monde connaît ; va sans dire que M. de la Forest eut beau retourner au fort Frontenac et M. de Tonti aux Illinois, pour le compte de M. de la Salle, tout l'échafaudage des entreprises du Découvreur croula, et comme je ne me suis imposé que la tâche de parler du fort Frontenac, du temps dè la Salle, ma page d'histoire est écrite.

Benjamin Sulte.

ETUDE FINANCIERE

J'ai eu l'honneur et le plaisir d'être invité par le fondateur de cette revue à devenir un de ses collobarateurs comme rédacteur financier.

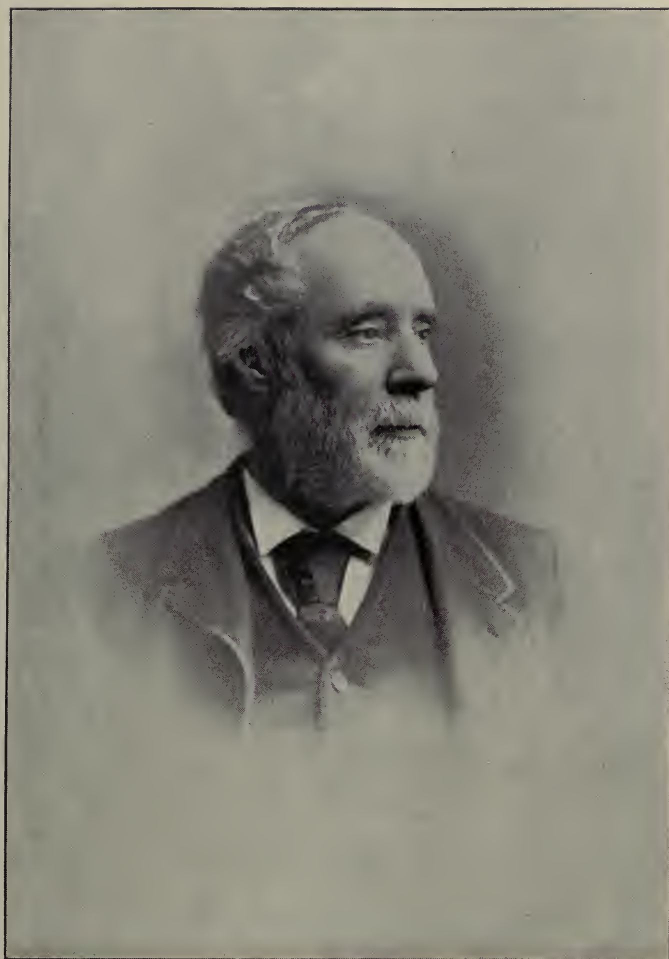
En prenant possession de mon poste, je désire faire quelques remarques préliminaires.

En premier lieu, je suis heureux d'avoir à traiter des questions, qui, en tout temps et en toutes circonstances, ont besoin d'être étudiées d'après des principes élevés. La solidité de ces principes est reconnue par tous les hommes de finances, banquiers, marchands et écrivains spécialistes, dont les décisions, basées sur l'étude et l'expérience, font autorité partout.

Me souvenant aussi que mes lecteurs ne sont pas de la même race que moi, je suis heureux également d'avoir à parler de choses qui ne donnent aucunement prise à la tentation de rompre avec le vieux dicton français :—

" *Il ne faut pas mettre le feu aux étoupes.* "

D'ailleurs, aucune tentation de ce genre ne pourrait m'atteindre, car je considère que le premier devoir d'un canadien est d'entretenir des sentiments de conciliation parmi toutes les classes de la société, et principalement de respecter toutes les opinions religieuses. Si mon directeur maintient les autres parties de sa revue aussi indemnes de questions douteuses ou irritantes que le seront mes colonnes, sa course vers le succès ne sera nullement entravée par des sujets délicats, comme ceux qui agitent trop souvent notre cher *Dominion.*



M. JOHN HAGUE

Je n'ai pas l'intention d'introduire ici des colonnes de chiffres, mais cependant si cela était parfois nécessaire, je m'efforcerais de le faire sous une forme claire et simple, facilement compréhensible pour tous ceux qui n'ont pas l'habitude d'étudier les données statistiques de la finance ou du commerce.

***

L'histoire financière du monde remonte jusqu'aux époques les plus reculées.

Dans aucune autre branche de l'activité humaine, peut-on trouver un plus formidable entassement de faits d'expérience, de précédents et d'avertissements que dans celle de la finance. C'est ainsi que de nos jours, aucun événement affectant la vie monétaire, aucune théorie sur la circulation des capitaux et des billets, sur les affaires de banque ou sur les études financières diverses, enfin aucun mouvement quelconque ne peuvent être proposés, suggérés ou accomplis sans que le parellèlle ne puisse se trouver dans l'histoire.

"*Il n'y a rien de nouveau sous le soleil*" s'applique tout particulièrement aux choses de la finance.

La satire la plus amère contre le pouvoir de l'argent se trouve dans le sarcasme mordant que Juvénal adressait à un empereur romain, à l'occasion d'une taxe impopulaire; et, pour exprimer toute la puissance de l'or nous n'avons rien de plus vigoureux ni de plus sévère que les anathèmes lancés par Cicéron ou les écrits d'Horace.

Le mot : *Dieu Dollar*, est une traduction rude et concise de ces classiques anciens, comme le sont aussi le proverbe :—

"*Une clef d'or ouvre toutes les serrures,*"

ou bien encore la sentence danoise qui dit :—

"*avec la pauvreté, la tristesse, avec la richesse, aucun repos.*"

Si, aux Etats-Unis, les avocats de l'argent qui désirent assigner à ce métal monnayé une parité proportionnelle avec l'or, voulaient simplement étudier les antiques registres des paiements commerciaux, ils découvriraient dans leurs recherches un principe de finance fatalement contraire à leur théorie.

Ainsi, l'examen de l'histoire est incontestablement une mine d'instruction pour l'étudiant en finances.

***

L'année, qui vient de s'écouler, sera à jamais mémorable comme ayant été témoin de désastres financiers sous lesquels a été écrasée une colonie impériale, et comme faisant suite à une autre année, également célèbre par les paniques, qui ont assailli l'Australie et les Etats-Unis.

Quoique le Canada ait échappé à la tempête, qui a causé le naufrage des intérêts commerciaux de ces divers pays, il en a cependant souffert jusqu'à un certain point, et il doit surtout y trouver des leçons d'expérience, que nous ferions bien d'étudier avec le plus grand soin.

Les bouleversements de l'Australie proviennent directement de l'accroissement fabuleux de sa richesse, du à la découverte de grands gisements aurifères, en 1851. Ce qui, avec de la prudence, de l'économie et un peu de patience, aurait dû établir les finances de cette colonie sur des bâses plus solides que n'importe quel autre pays, a été précisément la cause de sa ruine.

Quoique les mines d'or de Victoria aient déjà produit plus d'un milliard de dollars,—ce qui représente à peu près mille dollars par tête ou cinq mille cinq cents par famille,—cependant, des hommes qui font autorité dans le pays, prétendent que la colonie aurait été aussi riche sans la découverte de ces énormes trésors, ou bien encore, si ces mêmes trésors avaient été exploités avec moins de précipitation.

Ces précieuses trouvailles ont produit sur le peuple le même effet que cause à un jeune homme, doué d'un immense talent de gaspillage, l'acquisition soudaine d'une fortune inattendue. Une richesse, si rapidement acquise, conduit son possesseur, non-seulement à la dépense complète de son avoir, mais encore, à toutes sortes d'embarras provenant des nécessités d'emprunter pour se maintenir dans sa situation nouvelle.

Victoria a non-seulement gaspillé son immense fortune de douze cents millions de dollars, mais elle est, en outre, la créancière de l'Angleterre pour l'énorme somme de cinq cents millions de dollars. Ainsi, en référant à notre statistique ci-dessus de la répartition de la fortune nationale par tête et par famille, nous trouvons que, depuis la découverte de l'or, la colonie de Victoria a dépensé seize cents dollars par tête, et huit mille cinq cents par famille, et que, malgré toutes ces formidables ressources, elle est, en ce moment, plus pauvre qu'autrefois.

En dépit de leurs puissants capitaux, malgré leurs immenses fonds de réserves et le vaste volume de leurs dépôts bien supérieurs à ceux de nos banques canadiennes, toutes les banques australiennes tombèrent les unes après les autres comme les quilles d'un jeu de boules, ou les châteaux de cartes des enfants.

Une banque, avec un capital de $25,000,000, égal à 40 0/0 du capital réuni de toutes les banques du Canada, fit une faillite si désastreuse qu'à la liquidation les créanciers ne reçurent pas même un cent dans le dollar.

Maintenant quelle est la conclusion que nous devons tirer de pareils événements ?

C'est que l'accumulation de grands capitaux dans un pays, n'apporte pas nécessairement la prospérité au peuple, ni la stabilité dans les institutions financières.

Si ce capital est investi dans des entreprises industrielles, ou dans des opérations commerciales rémunératrices, alors c'est un bienfait, car il n'impose aucun fardeau au peuple et

apporte aux revenus du pays un supplément substantiel. Mais si ce capital est employé à des travaux non rémunérateurs, ou à des exploitations commerciales improductives, ou bien encore à des spéculations de terrains qui ne rendent aucun bénifice, alors cette prétendue richesse au lieu d'être un bienfait est une amère dérision, car il écrase le peuple sous des charges intolérables.

Les banques de l'Australie s'écartèrent du champ des entreprises légitimes de banque pour devenir prêteuses d'argent aux spéculateurs de terrains. Le résultat fut qu'elles devinrent inévitablement les propriéraires d'immenses surfaces de terres ne rendant aucun profit, par là même invendables, par là même d'aucune valeur. Leur fonds de cautionnement et de garantie qu'elles devaient posséder comme toutes nos banques canadiennes, afin de pouvoir parer à toute éventualité ou rencontrer leurs billets et dépôts sur demande, furent pour ainsi dire enfouis dans le sol, qui malheureusement ne pouvait être converti en argent.

Ces grandes calamités australiennes nous apportent un enseignement précieux : que le bien-être d'un Etat naît de son industrie, de son agriculture, et d'un commerce prudemment conduit, où l'achat et la vente ne dépassent pas les possibilités de paiement ; que ce bien-être provient également de l'absence de travaux publics ambitieux dont le coût amène des charges annuelles si oppressives, enfin des habitudes personnelles d'économie et d'habilité qui poussent chaque homme à protéger son crédit, de telle sorte que les efforts individuels contribuent ainsi à consolider la situation économique de toute la communauté nationale.

***

La cause principale qui a amené une panique aux Etats-Unis est en quelque sorte semblable à celle qui a sévi aux antipodes ; dans l'un c'était l'or, dans l'autre, l'argent.

Cependant nous voyons que l'or à sa venue a été de suite

absorbé au complet par les besoins financiers, tandis que l'argent est sorti des mines américaines en qualité bien supérieure aux besoins de la consommation universelle.

De là, naissait une mesure des plus échevelées, pour ne pas dire plus, qui forçait le gouvernement américain à acheter, chaque mois, une forte masse d'argent, afin d'être simplement un marché pour un produit déprécié et empêcher ainsi l'argent de subir les effets naturels de l'offre et de la demande, comme toute autre marchandise.

En investissant ainsi d'immenses sommes dans un métal d'une valeur réelle inférieure, pendant que ces mêmes sommes étaient si nécessaires pour répondre aux créanciers européens des Etats-Unis, le résultat fatal fut d'effrayer ces créanciers qui multiplièrent leurs demandes de paiement en les rendant de plus en plus pressantes et générales. En termes plus clairs l'Amérique était *assommée*, et, par là même, acculée à l'impossibilité de répondre aux appels ; de là, l'effondrement du crédit national, la panique et les bouleversements désastreux de 1893-94.

Ainsi, c'est peut-être paradoxal, quoique absolument exact cependant, que les paniques austaliennes et américaines provenaient primitivement de l'excessive richesse de ces pays en or et en argent, la catastrophe éclatant ici comme là, à la suite du gaspillage effréné de l'un par le peuple, et de l'achat et l'enfouissement de l'autre par le gouvernement.

Les leçons à tirer des désastres des Etats-Unis, sont les suivantes : Le danger pour un gouvernement d'intervenir dans la marche ordinaire des entreprises commerciales ; l'inutilité d'essayer par mesures législatives de créer des marchés fictifs pour l'écoulement du surplus des produits d'un pays ; l'impossibilité d'enrayer la loi naturelle de l'offre et de la demande, ce qui est un effort aussi vain que d'essayer de changer la course des sphères planétaires.

***

Le Canada, l'année dernière, et pendant la période aiguë de la détresse des Etats-Unis, restait ferme et solide sur ses finances, comme un navire dans un port bien protégé. Il fut cependant quelque peu ému, comme les eaux d'un havre bien abrité se ressentent légèrement de la fureur des vagues du dehors, mais aucun vaisseau ne fit naufrage pendant la grande tempête du Sud. Bien mieux, nous devons nous rappeler que, au plus fort de l'orage, nos banques furent sollicitées de venir en aide aux établissements de Chicago et New-York, et qu'elles le firent dans la mesure de leurs moyens.

Nous n'avons pas l'intention d'entrer aujourd'hui dans une exposition complète de notre système de circulation monétaire ni d'affaires de banque, auquel nous devons notre quiétude financière, mais nous en dirons deux mots seulement.

Nos banques, à quelques exceptions près, ont de fortes ressources, et leur solidité donne une grande stabilité aux affaires de tout le pays, les petites villes étant desservies par des succursales des maisons principales et non par de faibles institutions locales comme aux Etats-Unis. Et ce système a amené une grande confiance dans la vigueur de nos banques, car chaque succursale a, derrière elle, une organisation puissante qui la soutient. Et, ensuite, la circulation de nos billets de banque n'est pas comme aux Etats-Unis appuyée sur des bons du gouvernement qui, en temps de panique, ne peuvent être convertis en or; au contraire, cette circulation repose sur une base solide, et augmente et diminue selon les demandes du commerce.

***

Nous avons peu à dire sur les désastres de Terreneuve, qui a toute notre sympathie.

Son commerce est soumis à des conditions draconniennes ; sa dépendance des capitaux anglais entraine des charges très lourdes ; ses ressources sont continuellement saignées pour aller enrichir les gens du dehors ; elle n'est pas heureuse en politique ; son climat est très rigoureux et tout ce que le peuple terreneuvien gagne, c'est à la suite d'un rude combat contre la mer.

La Grande-Bretagne n'a pas été pour elle une mère généreuse, et parfois elle s'est même montrée très sévère pour un de ses enfants les plus vieux.

Ainsi, il nous est impossible de bien nous rendre compte jusqu'à quel point le peuple de Terreneuve est responsable des désastres qui l'ont frappé, et nous devons croire plutôt qu'il a été la victime de personnages qui touchent de bien plus près à la Grande-Bretagne, qu'au pays du poisson et des brunes.

***

La finance canadienne vient de traverser une année molle et difficile ; son histoire peut se résumer en quelques mots : elle a été soumise à une grande dépression, mais non à un désastre.

Les banques ont fait des affaires moins importantes, mais leurs dépôts se sont grandement grossis. Les importations ont diminué mais les exportations ont augmenté, de là, quoique les ventes aient été amoindries et que nécessairement les profits furent inférieurs, nous pouvons dire avec orgueil que le crédit commercial du Canada est en ce moment à un niveau plus élevé que jamais, et que le ciel financier, quoique encore nuageux et très assombri, est percé de ci de là de jets lumineux, d'échappées rayonnantes, qui nous font prévoir pour 1895, une année plus féconde et plus souriante.

JOHN HAGUE.

A TRAVERS LA VIE

GRAND ROMAN DE MŒURS CANADIENNES

PAR

JOSEPH MARMETTE

PREMIÈRE PARTIE

AU COLLÈGE

CHAPITRE I

SOUVENIRS DU JEUNE AGE

Parmi les deux cents élèves qui, en 1860, étaient internes au collège de S***, se trouvait un camarade dont la vie m'a paru assez intéressante pour en faire le sujet d'une étude de mœurs contemporaines.

Lucien Rambaud, qui faisait cette année-là sa quatrième, était, je dois l'avouer, un assez médiocre élève.

Cette classe, dans laquelle on commence à s'imprégner la cervelle des rudiments de la langue d'Homère, est sans conteste la plus ingrate, la plus ennuyeuse de tout le cours d'études classiques. Comme la majeure partie du travail y consiste dans un effort constant de la mémoire, cette année-là est extrêmement redoutée du liseur et des paresseux. Aussi



M. JOSEPH MARMETTE

notre ami Rambaud, qui préférait de beaucoup lire et rêver que passer des heures en tête-à-tête avec les maussades verbes contractes, ou déterrer le sens des racines grecques sous un fratras de mots quelquefois apparemment contradictoires, passa-t-il *en silence* la plus grande partie de ses récréations. Il avait, du reste, pris l'immuable détermination de ne travailler que tout juste assez pour ne pas *doubler* sa classe.

—Tu ne saurais croire comme j'aime lire, me disait-il un jour où son professeur, habituellement impitoyable envers lui, avait sans doute oublié de le mettre en retenue. Or, comme je lis et à l'étude et en récréation, au lieu d'y apprendre bêtement la leçon qui m'a valu mon pensum, ce n'est pas moi qui suis le volé, c'est le professeur.

Lucien avait seize ans. Il était petit, frêle ; il avait les yeux noirs, vifs, le front haut, le teint pâle. Autant par suite du repos forcé où le tenait son maître, que par indifférence pour les amusements du collège, il jouait peu. Quand il lui arrivait de prendre part aux exercices violents auxquels les autres enfants se livraient avec tant d'ardeur, c'était par caprice passager, tout d'un coup, pour une demi-heure ; puis, il allait tranquillement reprendre le fil de ses rêveries.

Né à Saint-Omer, bourg situé sur la rive sud du fleuve Saint-Laurent, quelques lieues en aval de Québec, il appartenait à l'une des bonnes familles du pays. Son père était avocat ; par sa mère, il tenait des Beaupré, qui, depuis et même avant la cession du Canada, y ont joué un rôle considérable dans le commerce, au barreau et dans la politique. De sa mère, il tenait beaucoup d'imagination et une extrême sensibilité, ce qui fait les poètes ; de son père, de la volonté et de l'énergie, trop souvent affaiblies pourtant par le tempérament nerveux, mélancolique et timide qu'il devait à sa mère.

Quand il ne lisait pas à l'étude, il rêvait, et, comme nous étions voisins et même intimes, il me faisait part de ses rêveries . . . .

Lucien avait pour sa mère une affection très vive ; il était

l'aîné, elle l'avait gâté plus que ses autres enfants. Dans ses ressouvenirs, il la revoyait souvent : maladive, pâle, blonde, elle lui apparaissait dans son attitude favorite du soir, douillettement enfouie dans un grand fauteuil et lisant, tandis que là-haut, dans le salon, M. Rambaud jouait de la flûte.

Parmi les morceaux que son père affectionnait, il y avait un certain boléro qui avait beaucoup frappé Lucien.—

" Un très curieux air, me disait mon compagnon qui était quelque peu musicien et avait une fort jolie voix de ténor. Figure-toi un air de danse très-vif, écrit en mineur. Le ton plaintif de ce mode musical avec le rythme alerte du boléro forment le plus étrange contraste. Cet air me frappa tellement, la première fois que je l'entendis, que je me rappelle encore ce que je lisais ce soir-là ; il y a sept ans de cela et j'en avais neuf. C'est une étude historique de Henri Berthoud, dans le *Musée des Familles,* intitulée *La Madone de Torquato Tasso.* Les personnages qui s'agitent dans cette nouvelle imprégnée de tristesse, comme le sont du reste tous les écrits du sympathique Berthoud, sont le Tasse, l'illustre poète, le grand peintre flamand Rubens, et le philosophe Michel de Montaigne. Chaque fois que je me rappelle ce boléro, je me revois à côté de ma mère, regardant à la lumière d'une bougie, dont la lueur brille douce entre nous deux, une gravure qui représente le cadavre du Tasse porté au capitole sur un char triomphal. Il passe, traîné par quatre chevaux richement caparaçonnés, revêtu de la toge romaine, le front ceint de laurier, le poète immortel, tout roidi par la mort, l'amant infortuné d'Eléonore, sa barbe noire se découpant en pointe sur le ciel clair de Rome ; il dort enfin d'un sommeil éternel et dont les fiévreux transports d'une passion malheureuse ne doivent plus le réveiller. Hier encore, pauvre, emprisonné, fou, maintenant mort, on le mène au capitole en triomphateur. Quelle ironie du sort que ces honneurs tardifs au cadavre du sublime auteur de la *Jérusalem délivrée !....* Je revois cette gravure et j'entends le boléro qui jette dans la maison, d'ailleurs silencieuse, ses notes à la fois sautillantes et tristes."

En dépit de ces impressions mélancoliques, autant dues à ses lectures, considérables pour un adolescent, qu'à son organisation de poète, Lucien n'était pas sans avoir des réminiscences plus gaies et plus communément de son âge.

Alors, dans son imagination si vive revenaient en foule les souvenirs joyeux de ses plaisirs d'enfance, et, suivant la saison, il se remémorait les différents jeux qui avaient marqué ses premières années.

Souvent, l'automne, peu de temps après la rentrée, pendant l'heure et demie d'étude qui précède le souper, quand il n'avait rien à lire qui l'intéressât, le front perdu dans la main, il pensait :

—Voici le temps de la cueillette des prunes. Autrefois, quand, à quatre heures, je sortais de l'école, mon père me disait :

—“ Lucien, le temps est venu de cueillir les prunes, allons ! ”

Balançant au bout de mon bras un fort panier d'osier, je partais derrière lui, faisant de grandes enjambées pour le suivre.

Et nous allions dans le verger, tandis que sous nos pas criaient les feuilles jaunes que le vent d'automne avait arrachées des arbres.

“ —Tiens, commençons par les plus mures,” me disait mon père en s'approchant d'un prunier couvert de beaux fruits bleus. Et, moi dessous, il donnait, de son bras vigoureux, une forte secousse à l'arbre. Il me tombait sur tout le corps une abondante pluie de prunes ; ce qui me faisait rire aux éclats et mon père aussi. Alors, tout en croquant les plus appétissantes, j'en jetais à pleines mains dans le panier. Quand notre arbre était épuisé, nous passions à un autre, et la joyeuse averse de recommencer, et nous de rire, lui de plaisir à la vue de son fils, autre lui-même, croissant en âge, et de son verger qui, planté par ses mains, produisait une belle moisson de fruits. Une fois le panier rempli et devenu trop lourd pour mes bras, mon père s'en emparait et le portait à la maison, tandis que mes pas s'efforçaient de s'emboîter dans les siens

et que j'attrapais au vol, gourmand insatiable, les plus beaux fruits de la cueillette, le dessus du panier."

Quand les premiers froids de l'hiver venaient faire geler les eaux de la rivière du Sud, auprès de laquelle M. Rambaud avait sa résidence, Lucien exhumait ses patins de la vieille armoire en chêne, et, après en avoir bien lié les courroies à ses pieds, il s'élançait avec un long cri de joie sur la glace polie comme un miroir.

C'était surtout les jours de congé que lui et ses camarades d'école s'en donnaient à cœur joie. Du matin jusqu'au soir, tous ces infatigables petits pieds, couraient, glissaient, tournaient en capricieux zigzags. C'était à qui ferait les plus hardies voltiges. Ou bien on allait à toute vitesse, les uns poursuivant lés autres qui s'efforçaient de leur échapper par mainte ruse, par des écarts imprévus.

Quelquefois, quand la rivière était tout arrêtée et qu'il n'était pas tombé encore assez de neige pour empêcher le patin de glisser sur la glace, on remontait un mille ou deux en amont, s'arrêtant de ci et de là pour examiner les curieux caprices de la gelée, selon les remous, les courants ou les rapides.

Dans les endroits où la glace était le plus mince, souvent on faisait halte, on se couchait à plat ventre, pour mieux voir, à travers le transparent cristal, s'agiter les petits poissons ; l'on s'émerveillait que ces pauvres bêtes pussent vivre dans cette eau si froide et ne pas étouffer sous la couche de glace qui pesait sur les eaux.

Et puis, l'on se remettait en marche en échangeant ces singulières réflexions ; et, à droite, à gauche, défilaient les champs dénudés et saupoudrés d'une légère couche de neige, pendant que, sur les bords, les saules dénudés laissaient pendre leurs branches noires, sur lesquelles on voyait parfois se balancer un nid depuis deux mois abandonné.

Tout au fond s'élevaient les montagnes, dépouillées de leur manteau de verdure et maintenant d'un bleu rougeâtre avec des taches blanches sur les plateaux défrichés.

Le silence de la campagne déserte n'était troublé que par les aboiements lointains d'un chien qui jappait à la lune, dont le disque pâle commençait à monter dans le ciel assombri par le jour fuyant. On s'en revenait alors, l'estomac sonnant l'heure du retour et du souper.

Lorsqu'une épaisse couche de neige avait rendu impraticable l'exercice du patin, venaient les plaisirs de la glissade.

Le jeudi, surtout, les enfants du village qui possédaient un traîneau se dirigeaient tous vers la grande côte du moulin, et, là, toute la journée, le soir même, il fallait voir comme ils allaient, glissant avec une rapidité d'éclair sur la pente raide de la côte et gravissant la rude montée durant des heures, infatigables gaillards, couverts de neige, les joues rougies par le mouvement et l'air vif, sans se lasser jamais.

Ou bien encore, on creusait des cavernes dans les bancs de neige ; on élevait des forteresses et alors il y avait bataille pour les prendre et les défendre.

Et les yeux pochés, les nez déformés que plusieurs combattants rapportaient le soir à la maison, témoignaient qu'il y avait eu rude jeu de guerre.

Enfin, le soleil finissait par avoir raison de l'hiver. La rivière du Sud, gonflée par les torrents de neige fondue qui s'échappaient des montagnes, soulevait, broyait son fardeau de glace avec de rauques grondements de joie et le jetait dans le grand fleuve, où ces débris épars finissaient par s'émietter et se fondre au soleil en descendant à la mer.

C'est alors, avant que les jours chauds fussent revenus que le père Pigeon, le tourneur, avait de la besogne ! Il ne suffisait pas à fournir de toupies toute la marmaille de Saint-Omer. Quoiqu'il se fût mis à l'ouvrage bien avant Pâques, sa provision s'épuisait dès les premiers jours.

"—Une toupie, monsieur Pigeon ? demandait un retardataire qui n'avait pu se procurer plus tôt les trois sous que coûtait l'objet de sa convoitise."

—Eh ! petit, il n'y en a plus.

"—Ah !...... faisait le gamin en se passant sous le nez la manche de sa blouse ; et demain qui est jeudi !......"

Il y avait tant de regret douloureux dans cette exclamation, que le père Pigeon se laissait attendrir, et défaisant de son tour un pied de couchette qu'il était en train de tourner pour quelque jeune gars qui devait se marier après les semailles, il ajustait au tour un bon morceau de cœur de merisier en disant au gamin :

—Petit, reviens demain, tu l'auras, ta toupie.

—Vrai ! s'écriait l'enfant qui sortait radieux, tandis que le bon vieux homme mettant la lourde roue de son tour en mouvement, grommelait à part soi :

—Après tout, il n'est pas si pressé que ça avec sa couchette, le petit Louison Minville !....

Et dans son petit œil, aux paupières toutes ridées dans les coins, se reflétait un sourire égrillard, tandis que les copeaux se tordaient sous le tranchant de sa gouge qui mordait dans le bois.

Le jeudi matin, sur les neuf heures, les bambins des environs, tous amis de Lucien, se réunissaient auprès de la maison de M. Rambaud.

Sur un plateau d'où la neige avait disparu plus tôt qu'ailleurs et que le soleil avait déjà séché, on traçait un grand cercle avec le clou d'une toupie et le jeu commençait.

Le moins impatient de la bande se résignait à mettre au blanc, dans le cercle, sa toupie que chacun des joueurs visait à tour de rôle. Les toupies qui ne touchaient pas la sienne, il les *étouffait* dans le rond ou les attrapait au vol en les lançant en l'air avec sa corde et les plaçait prisonnières à côté de la sienne, jusqu'à ce qu'un autre joueur la fît sortir du cercle et lui rendît la liberté.

Comme l'on riait de bon cœur lorsqu'un joueur adroit faisait sauter un éclat de quelque toupie !

Il y avait surtout le grand Thomas Fournier avec sa grosse toupie de gaïac, chaque fois qu'il frappait en ahanant, il y avait plaie ou trou dans le tas. Aussi restait-il longtemps

dans le cercle quand une fois on l'y avait pris ! Tous se liguaient contre lui ; et, l'une après l'autre, les plus habiles joueurs allaient cueillir les toupies qui environnaient la sienne.

—Attends un peu, Thomas, lui disait-on, tu vas tout nous payer à la fois !

Et lui riait de sa bonne et large face rouge épanouie !

Ça n'a l'air de rien ces jeux de l'enfance, tant ça tient à peu de chose ; et pourtant comme les heures s'enfuient rapides à ces simples amusements. et quelle santé tous ces enfants aspirent à pleins poumons, dans une pareille journée d'exercice, sous le bienfaisant soleil du bon Dieu !

Les bourgeons des peupliers et des trembles faisaient éclater leur enveloppe duveteuse ; les feuilles perçaient et se développaient ; les branches se couvraient de verdure et les arbres fruitiers de fleurs blanches ; les oiseaux, revenus des régions du midi, construisaient avec des cris de joie, sous ces ombrages odorants, des nids nouveaux pour abriter leurs amours nouvelles ; les champs ensemencés peu à peu se couvraient d'herbe fine, et sur la campagne ensoleillée se promenait le souffle fécondant de la nature en travail.

C'est alors que se réchauffaient les eaux de la rivière et que le poisson se remettait à mordre.

Près du pont rouge, tout à côté de la maison de M. Rambaud, Lucien donnait ses premiers coups de ligne. Alors que la rivière était encore gonflée par la crue des eaux du printemps, le goujon et la carpe abondaient dans le grand remous formé par le premier pilier, à l'entrée du pont.

A tour de bras, comme les enfants, Lucien lançait sa ligne qui sifflait avant de s'enfoncer dans l'eau ; et, les jambes écartées, serrant sa perche, la tête penchée, il attendait.

— Toc, toc, la ligne se raidissait avec deux petits coups secs.

—Ça c'est un " gardon," pensait Lucien.

—Toc, toc, répétait le goujon, que Lucien lançait à tour de bras sur la berge.

La pauvre poisson tressautait convulsivement, laissant sur

les cailloux quelques-unes de ses écailles argentées ; le petit pêcheur l'embrochait sans pitié sur une branchette coupée *ad hoc*, mettait un nouveau ver sur l'hameçon et rejetait sa ligne à l'eau. Quant le fil s'agitait avec une tension douce et régulière :

—C'est une carpe qui suce mon appât ! se disait Lucien.

Il laissait faire. Lorsqu'il sentait la traction devenir plus pesante, il donnait un bon coup, et tout son être tressaillait d'aise à la vue d'une grosse carpe rougeâtre qu'il sortait bruyamment de l'eau et qu'il envoyait tomber loin derrière lui, pour ne pas la manquer.

Du haut du pont, son bonnet bleu sur la tête, le brûle-gueule aux lèvres, le père Normand, le gardien, appuyé sur le garde-fou, souriait, tout en chauffant ses vieux membres au bon soleil de juin.

Mais les vraies parties de pêche se faisaient l'été, durant les vacances.

Alors, on partait trois ou quatre, la ligne sur l'épaule, et l'on remontait la rivière, courant les fossés, cherchant les bons trous, les endroits connus pour être poissonneux.

Lucien se rappelait bien le jour et l'endroit où il avait manqué son premier *achigan*.

C'était dans la grande fosse, vis-à-vis le champ de Joseph Nichol, dont la maison blanchie à la chaux se dressait en face, de l'autre côté de la rivière, avec son toit rouge et ses contrevents verts.

On était en août et le soleil dardait tous ses feux sur les champs jaunis. Assis sur une grosse pierre, au bord de l'eau, sous un orme gigantesque dont l'ombre se projetait jusqu'au milieu de la rivière, Lucien attendait patiemment, sa perche appuyée sur le genou gauche, que quelque poisson voulût bien mordre ; ce qui, ce jour-là, se faisait attendre. Lassé de regarder la ligne qui s'enfonçait immobile dans l'eau, profonde à cet endroit, il examinait avec curiosité tout un tableau qui se reflétait sur la surface calme de la rivière.

De l'autre côté, sur la rive opposée, une femme et deux

hommes, en retard dans la fenaison, chargeaient de foin une charrette. Comme ils se trouvaient sur le point culminant de la rive, et tout près du bord, les travailleurs, la voiture et le cheval étaient réfléchis dans l'eau. Seulement, les gens et l'animal s'y mouvaient la tête en bas, près d'un gros nuage blanc qui, du fond du ciel, se mirait aussi dans l'eau couleur d'acier bruni. A droite, une clôture dévalait sur la grève, suivant la pente abrupte de la berge, et, sur un pieu dont la base trempait dans l'eau, une corneille lissait ses plumes en poussant de temps à autre un rauque croassement ; vers la gauche, une vache, la tête passée par-dessus la clôture du champ voisin, ruminait lentement et de ses grands yeux paisibles observait les travailleurs.

La chaleur du jour, le cri monotone et continu des cigales et des sauterelles qui chantaient à côté de lui, plongeaient Lucien dans un engourdissement semblable à celui du sommeil. Il oubliait qu'il tenait une ligne entre ses mains, quand il fut soudain rappelé à la réalité par une brusque secousse qui fit tremper dans la rivière le petit bout de sa perche. Vivement il la raidit, et tout en voyant la ligne courir dans l'eau, il sentit qu'il y avait au bout quelque chose de lourd. Un bond le mit sur pied.

Le poisson était enferré et entraînait avec lui l'hameçon en tournant éperdument.

—Un achigan, et un gros ! se dit Lucien qui connaissait la manière vorace avec laquelle attaque ce poisson.

Il se mit à tirer de toutes ses forces en faisant quelques pas pour remonter la berge. Il entrevoyait sa proie dont le ventre brillait entre les cailloux du bord. Il lâcha sa perche et se mit à tirer sur la ligne. Déjà l'animal touche terre, lorsque, d'un vigoureux coup de queue, il casse l'empile, et, en deux sauts, se rejette à l'eau. Lucien se précipite pour le retenir, glisse sur une roche couverte de limon et tombe à plat ventre dans la rivière.

Comme il se relevait tout navré, penaud, la corneille s'envolait de l'autre rive en jetant un cri moqueur.

CHAPITRE II

EN VACANCES

Nous avons déjà dit que la quatrième fut pour Lucien la classe la plus ennuyeuse, la plus dure de tout son cours d'études. Aussi vit-il arriver le temps des vacances avec une satisfaction facile à comprendre. Avec sa paresse systématique, il avait su conserver assez de points dans ses compositions de l'année pour passer en troisième au mois de septembre.

Ce modeste succès suffisait à son ambition, et il n'envia nullement la gloriole de ses condisciples qui remportèrent les prix de thème et de version grecs.

Quoique le bulletin de fin d'année fût assez peu satisfaisant, M. Rambaud, qui avait promis un fusil à Lucien s'il travaillait bien, ne put s'empêcher d'écouter ce que lui disait son cœur de père, et, quand il alla chercher son fils au collège, il lui acheta l'arme que celui-ci convoitait depuis longtemps.

A peine arrivé à la maison, Lucien voulut essayer son fusil, malgré les protestations de sa pauvre mère, qui, les larmes aux yeux, reprochait à son mari de permettre à un enfant un jeu aussi dangereux.

—Bah ! un enfant ? repartit M. Rambaud, Lucien a seize ans ; sais-tu bien que c'est un homme à présent ?

Lucien se rengorgeait et regardait, enchanté, son père qui n'avait pas l'air moins heureux que lui. Autant pour rassurer sa femme que pour éviter un accident, M. Rambaud apprit à son fils la manière de se servir de son fusil, de façon à ne blesser ni lui-même ni ceux qui seraient avec lui.

A Saint-Omer habitait un cousin de Lucien, Paul Morel. D'un an moins âgé, Paul faisait aussi ses études à S.. et allait entrer en quatrième. C'était un gros garçon, rougeaud, blond, remuant, aimant le rire et le bruit ; quelquefois cepen-

dant rêveur aussi. L'on comprend que Paul étant l'ami, le compagnon naturel de Lucien, il lui fallut bien, lui aussi, avoir un fusil cette année-là.

Par une journée torride de juillet, le sac à plomb et la poire à poudre en sautoir, le fusil crânement jeté sur l'épaule droite, nos deux héros se mirent en marche pour gagner un petit bois voisin. Ils faisaient résonner sur le trottoir les lourdes bottes qu'ils avaient cru devoir chausser pour la circonstance, et regardaient d'un air vainqueur les fillettes qu'ils rencontraient

Bientôt ils arrivèrent en rase campagne, et, quoiqu'il fît une chaleur de quatre-vingt-dix degrés, ils allaient à grandes enjambées, soulevant la poussière du chemin sous laquelle disparut en un moment le vernis de leurs belles bottes de chasse.

Les foins mûrs jaunissaient à perte de vue dans la plaine, et on aurait cru que les champs allaient flamber au feu du soleil.

A cette époque de l'année le gibier est plus que rare ; aussi nos deux chasseurs ne se firent-ils aucun scrupule de tirer sur les pauvres oisillons qui, posés innocemment sur les clôtures ou sur quelque épis de blé, eurent le malheur de se trouver à portée de fusil.

A l'entrée du bouquet de bois, isolé comme un îlot au milieu d'une mer de champs, Lucien dit sérieusement à Paul :

—Si nous allions rencontrer un ours ?..

—Mais, fit Paul d'un air décidé, n'avons-nous pas nos fusils ?

—Et tu crois pouvoir tuer un ours avec du petit plomb ?..

—Ah ! c'est vrai !..

—Eh bien ! j'ai prévu le cas, moi ! Tiens, fit Lucien, en sortant de sa poche deux balles de calibre. Si nous en voyons *un*, je glisse une balle dans mon fusil, et l'ours n'a qu'à bien se tenir !..

Ils entrèrent dans le bocage à la recherche de quelque aventure terrible, rêvant d'un formidable massacre de bêtes fauves.

Le soir, couverts de poussière et de sueurs, traînant le pied, ils revenaient au logis avec une demi douzaine de tout petits oiseaux, plus un malheureux écureuil, qu'ils tirèrent triomphalement de leurs poches, comme preuve de leur adresse. Ce carnage avait bien exigé vingt coups de fusil.

M. Rambaud leur reprocha de tirer ainsi de pauvres petits êtres qui ont leur utilité en débarrassant les champs d'insectes nuisibles, et qui n'ont pas été faits pour la nourriture de l'homme.—Autant de nids déserts qui ne retentiraient plus des joyeux chants que modulaient naguère encore ces gosiers délicats maintenant éteints par la mort.

Les deux cousins eurent honte de leur cruauté et décidèrent qu'en attendant l'arrivée des alouettes de grève, aux premiers jours d'août, ils tireraient à la cible.

Et pendant plusieurs jours les champs qui avoisinaient le village retentirent d'une fusillade des mieux nourries.

L'exercice du fusil ne devait pourtant pas absorber tout leur temps.

Entre autres enfants que les vacances avaient amenés à Saint-Omer, se trouvait une cousine de Lucien et de Paul et dont les parents habitaient la ville. Madame Morel avait invité sa nièce, Alphonsine Ménard, à venir passer quelque temps chez elle.

Agée de treize ans, Alphonsine était blonde, toute mignonne, avec de grands yeux bleus déjà rêveurs. Elle avait, avec ses robes courtes et ses jambes encore grêles, cette gaucherie qui n'est pas sans charme chez les fillettes et les fait ressembler aux jeunes oiseaux à qui les plumes viennent de pousser. Sa voix, qui n'était pas encore faite, avait parfois des inflexions rudes comme celle des garçons. Mais en dépit de ces imperfections—qui, du reste, allaient bientôt disparaître,—la délicatesse de ses traits, la gentillesse de ses manières, ses câlineries, une étincelle qui scintillait parfois dans son œil bleu profond, laissaient déjà percer la femme qui avant longtemps aimerait.

Paul avait une sœur, Juliette, son aînée de deux ans, et qui en comptait seize. Comme sa cousine elle était blonde, mais grassouillette et potelée déjà comme une caille bien à point. Douce et franche était sa figure, avec des lèvres un peu fortes, mais appétissantes, comme cerises de France.

Naturellement, les deux jeunes filles étaient inséparables, et du matin au soir on les voyait se promener, les bras entrelacés, du parterre au jardin, et, le soir, sur le large trottoir qui avoisine l'église. Très souvent, durant la journée, Juliette et Alphonsine se rencontraient avec Lucien et Paul ; mais les jeux bruyants de ces messieurs qui avaient presque toujours entre les mains fusils, pistolets, poudre et balles, effrayaient les deux jeunes filles qui se sauvaient en jetant des cris d'oiseaux effarouchés, quand l'un des deux cousins faisait mine de les coucher en joue.

Car c'était la manière de ces gamins de se venger des airs mystérieux qu'avaient habituellement ces demoiselles, de leurs confidences échangées à voix basse, de leurs chuchotements, de leurs éclats de rire à tout propos.

Un jour qu'Alphonsine lui avait gentiment ri au nez, en passant près de lui avec Juliette, Lucien lui cria en courant après elle :

—Ah ! tu te moques de moi ! Eh bien, je vais t'embrasser.

Et il poursuivit Alphonsine qui s'enfuit, criant, tandis que Juliette entraînait sa cousine en riant à tue-tête, et faisant un grand froufrou de soie avec sa robe longue qui s'embarrassait autour de ses pieds.

Lucien n'eut pas de peine à rejoindre son espiègle cousine qui, se cachant la figure dans les deux mains, reçut un gros baiser dans le cou.

A partir de ce jour-là, il y eut entre eux plus de contrainte que par le passé. Ce baiser, appliqué par Lucien, tout comme il aurait donné une poussée amicale à un camarade, l'avait laissé penaud, après qu'il eut senti ses lèvres effleurer le cou tiède et parfumé de sa cousine, tandis que celle-ci, sous

l'étreinte et le baiser de Lucien, avait tressailli par tout son être d'un frisson étrange.

Aussi, quoique se recherchant plus que par le passé, se sentaient-ils embarrassés, maintenant, quand ils se trouvaient en présence ; et, souvent, lorsqu'ils cueillaient des fruits dans le verger où le soleil, qui tombait d'aplomb sur les arbres immobiles, mûrissait les cerises et les prunes, leurs mains venant à se toucher, le sang affluait aux joues des deux enfants, qui allaient cesser de l'être.

Ces jours-là, il leur semblait que le chant des oiseaux était plus doux et que les bouffées de brise qui passaient à travers le jardin étaient plus chaudes et plus embaumées. En même temps, des voix inconnues jusqu'alors murmuraient en eux des mélodies indécises qui les plongeaient dans une langueur et une tristesse pour eux indéfinissables.

C'est que leur enfance insoucieuse prenait fin et que pour eux commençait l'adolescence avec le pressentiment des joies troublées, des amertumes de la vie.

On commence toujours par aimer sa cousine, a dit quelqu'un bien longtemps avant moi. Alphonsine et Lucien s'aimaient donc d'un amour encore enfantin, il est vrai, et qui s'ignorait presque lui-même ; mais enfin ils sentaient qu'un grand travail se faisait en eux, et tout un monde nouveau, immense, rayonnant de charmantes chimères, s'ouvrait à leur pensée dans une lointaine perspective.

Mais, comme depuis l'enfance jusqu'aux derniers jours de la vieillesse, l'homme ne saurait goûter un plaisir pur, Lucien sentit aussitôt la dent venimeuse de la jalousie le mordre au cœur.

Un jour, Paul Morel arriva chez M. Rambaud avec un portefeuille que lui avait cédé Alphonsine, en échange d'un canif qu'il lui avait donné.

Plus jeune d'un an que Lucien, Paul n'éprouvait que de l'amitié pour sa cousine et lui préférait certes de beaucoup son beau fusil tout flamboyant. Alphonsine n'était pour lui qu'une sœur, qu'un camarade de jeu.

Apparemment pourtant que Lucien n'en jugeait pas ainsi ; car, en apercevant le portefeuille qu'il avait souvent remarqué aux mains de sa cousine, il s'écria :

— Oh ! donne-le moi ? Veux-tu ? . . . .

— Non, fit Paul, qui avait longtemps convoité l'objet, parce qu'il le trouvait gentil.

— Tu ne veux pas ? . . . fit Lucien dont l'œil brilla de colère.

— Non, non !

Lucien, pour lui enlever le portefeuille, s'élança sur Paul.

Celui-ci poussé brusquement en arrière, tomba dans une tranchée profonde de cinq à six pieds, et qui avait autrefois servi de pertuis à un moulin. Heureusement qu'il y avait au fond un lit de branches sèches et de terre molle que l'on y jetait tous les ans pour combler peu à peu l'excavation, et que la chute de Paul en fut amortie.

Il n'en sortit pas moins un peu meurtri mais beaucoup sali, et s'en alla furieux chez son père. Les deux cousins furent huit jours sans se voir, Paul, irrité, ne voulant plus parler à Lucien et celui-ci, tout honteux, n'osant pas se montrer chez M. Morel.

Les parents s'aperçurent bien de leur bouderie, mais se gardèrent d'intervenir, et leur laissèrent le soin de régler à l'amiable une querelle dont ils étaient loin du reste de soupçonner la cause.

Vers la fin d'août, Alphonsine Ménard dut retourner à la ville. Pendant les deux jours qui précédèrent le départ de sa cousine, Lucien devint tout mélancolique et parut dégringoler dans un abîme de réflexions. Quand il se trouvait seul, il tirait de sa poche un crayon, avec un chiffon de papier, et, le front soucieux, l'air profondément absorbé, il griffonnait quelques lignes, jamais plus de quatre, qu'il raturait sans cesse.

Enfin, le jour où elle devait quitter Saint-Omer, Lucien, se trouvant un moment seul avec Alphonsine, lui glissa dans la main une petite enveloppe contenant une feuille de papier à

billet, à tranche dorée — c'était alors d'usage — sur laquelle il avait écrit de sa plus belle main le quatrain suivant :

" Tu vas partir, chère Alphonsine,
Pour le couvent ;
A ton cousin, chère cousine,
Pense souvent. " (1)

Tel fut le premier et bien modeste fruit qui naquit du commerce de Lucien avec la Muse.

Alphonsine rougit jusqu'au front, et cacha l'innocent papier dans la petite poche de son tablier. Elle partit le lendemain.

Lucien s'ennuya bien d'abord de ne plus la voir chaque jour ; mais les plaisirs excitants de la chasse aux alouettes dissipèrent bientôt ses regrets, et remplirent bruyamment les dernières journées de cette vacance.

Tant à cet âge les impressions sont aussi promptes à s'effacer qu'à naître !

JOSEPH MARMETTE.

(1) Ces vers de haute envolée ne sont pas de moi. Ils appartiennent, en légitime propriété, à un grand poète contemporain. S'il les réclame pour siens publiquement, je les lui abandonne volontiers. Mais, vrai, je ne crois pas qu'il l'ose !

J. M.

(*à suivre*)



LE CAPITAINE CHARTRAND

Photographie de Query Frères

CHRONIQUE DE L'ÉTRANGER

La situation politique et militaire de l'Europe s'est bien modifiée depuis quelques mois. La mort a enlevé plusieurs grands chefs et leur successeurs sont arrivés avec certaines idées, qui ont quelque peu donné une orientation nouvelle à la direction générale des affaires.

Un court examen nous permet de nous rendre compte facilement de l'état actuel des puissances européennes, dans leurs rapports mutuels. Nous voyons que l'Europe est pour ainsi dire séparée en deux camps : d'une part, la Triple-Alliance comprenant l'Allemagne, l'Autriche et l'Italie, et de l'autre part, la France et la Russie. L'Angleterre est, dans ce concert militaire et diplomatique, l'instrument difficile à caser, mais la mort du czar de Russie a aplani certaines difficultés, et avant d'entrer dans quelques détails sur la probabilité d'une évolution dans la politique européenne de la Grande-Bretagne, nous allons jeter un coup d'œil rapide sur la situation actuelle des principaux pays de l'Europe. Négligeons les Etats d'importance secondaire pour ne voir que ceux qui dirigent la marche générale dans le grand mouvement diplomatique d'ensemble.

***

Guillaume II, le jeune empereur d'Allemagne, est sans contredit l'âme de la Triple-Alliance. François-Joseph et Humbert ne sont pour ainsi dire que deux généraux en chef d'armée sous ses ordres supérieurs.

En étudiant un moment le caractère et les actes du sou-

verain allemand, nous pouvons de suite nous rendre compte de l'esprit général de la Triple-Alliance. Guillaume II est un jeune homme d'une trentaine d'années, très intelligent, très autoritaire, un peu mystique, fantasque à ses heures, mais toujours maître de lui, sous des apparences de casseur de vitre. Il a fallu à cet homme une terrible énergie pour lancer par-dessus bord, dès son avènement, ce puissant et formidable Bismark, qui avait mené son grand-père par le bout du nez. Imbu de son autorité sans recours, moderne dans ses aspirations, il faisait de suite couler un sang jeune et vigoureux dans toutes les veines de sa vaste organisation civile et militaire. Il flanquait à la retraite tous ses vieux généraux, écrasés de gloire et d'années, et les remplaçait par des hommes nouveaux. Les anciens diplomates eurent le même sort aussi que la plupart des grands politiques du pays. Doué d'une activité quelque peu maladive, il parcourait rapidement tout son territoire, se montrait partout, discourait beaucoup et enfin, à ses débuts, il apparaissait sur la grande scène du monde comme un enfant terrible, inspirant à tous une crainte pleine de malaise et d'inquiétude

Je soupçonne fort cet empereur d'être un acteur parfait, car, partout où il commettait soi-disant des gaffes énormes, il savait aussitôt rattrapper ses paroles au vol, avec une souplesse merveilleuse.

D'abord agressif vis-à vis de la France, il ne laissait par la suite échapper aucune occasion de lui faire de petites risettes aimables. Ainsi, quand Jules Simon alla à Berlin, à un congrès international, il le faisait asseoir à sa droite au banquet et ne cessait de causer avec lui pendant tout le repas. Aux grandes manœuvres militaires, il recherchait la société des généraux français et entrait en discussion technique avec eux. On se rappelle l'incident du général Le Mouton de Boisdeffre, qui, dans une discussion, avait émis des idées contraires à celles soutenues par l'empereur. Guillaume II, piqué au vif, prit la peine de faire une longue étude écrite de sa main, pour défendre sa thèse et l'adressait

personnellement, sous seing-privé, au général français. Ces petites attentions ont une grande portée de la part d'un souverain. Puis l'empereur, à chaque occasion favorable, ne cessait de remarquer d'une façon flatteuse l'ambassadeur de France, à Berlin.

Tout dernièrement, à l'occasion de l'assassinat du président Carnot, il écrivait une lettre autographe à madame Carnot, lui faisant part de sa douleur personnelle et de celle de sa femme et de ses enfants, en priant Dieu de lui donner la force et le courage de supporter le terrible malheur qui venait de la frapper. Tout cela ajouté à d'autres faits, tels que la libération des deux officiers français détenus dans une forteresse allemande pour espionnage, l'envoi d'une magnifique couronne aux obsèques de MacMahon, tout cela, dis-je, dénote chez Guillaume, je ne dirai pas une certaine amitié pour la France, mais à coup sûr une grande courtoisie.

L'empereur d'Allemagne est trop intelligent pour désirer la guerre, car il a tout à y perdre et rien à y gagner, si ce n'est peut-être un peu de gloriole personnelle. Héritier d'un royaume immense, conquis en partie et réuni sous son sceptre par son grand-père Guillaume I, il aurait grandement tort de risquer cet héritage dans une guerre hasardeuse, où les probabilités de succès sont bien minimes. Son caractère, quelque peu fantasque, comme je l'ai dit plus haut, nous porte à croire qu'il est capable de faire un jour un coup de tête, et de dire brusquement à la France :—" Au commencement du siècle, vous nous avez battu à plate couture ; en 1870, nous avons pris notre revanche. Nous sommes quittes ; mais vous avez l'air grognon, quelle est donc la cause de votre mauvaise humeur ? l'Alsace-Lorraine ? Oui, et bien pour en finir, faisons un plébiscite, et si la majorité décide en votre faveur, vous la prendrez, sinon, je la garde. Ça vous va, alors faites une petite risette et soyez donc de meilleure humeur."

Je ne sais comment telle proposition serait reçue des deux

côtés du Rhin, mais, il n'en est pas moins vrai qu'elle est dans l'ordre des choses possibles.

Toutes ces considérations examinées, nous sommes en droit de croire que le feu ne sera pas mis aux poudres européennes par l'empereur allemand, par là même, par la Triple-Alliance.

***

Voyons maintenant la France et la Russie. L'assassinat du président Carnot a fait naître un sentiment de sympathie universelle pour la France. Les français, qui sont très accessibles aux bonnes attentions, ont été touchés de ces manifestations générales et leur aigreur légitime, à l'égard de l'Allemagne principalement, s'est quelque peu adoucie.

Mais voilà qu'en ce pays, un événement important vient de frapper de stupeur le monde entier : le président Casimir-Perrier a subitement donné sa démission à la suite de la chute du cabinet Dupuy.

Les causes de cette démarche inattendue de M. Casimir-Perrier remontent à son avènement même à la présidence de la République. Il avait alors pour concurrent sérieux M. Henri Brisson, républicain probe et désintéressé, mais s'appuyant un peu trop sur les gauches radicales. M. Burdeau remplaçait M. Casimir-Perrier au fauteuil présidentiel de la chambre des députés, mais à sa mort, arrivée dernièrement, M. Brisson était élu à sa place, et réélu de nouveau, à une forte majorité, à l'ouverture de la sesssion de janvier.

M. Casimir-Perrier, ami intime de M. Burdeau, vit un échec personnel dans le succès de M. Brisson, comme une désapprobation de ses actes dans ses fonctions de premier magistrat du pays. La chute du cabinet Dupuy, qui suivit de près l'élection de M. Brisson, mit le comble à sa mauvaise humeur et dans une lettre un peu raide il adressait séance tenante sa démission au Sénat et à la Chambre.

Cet acte de M. Casimir-Perrier est diversement commenté par la presse française et étrangère. La note dominante paraît être l'appréciation que M. Casimir-Perrier à déserté son poste au moment du combat.

Chatouilleux à l'extrême, enfant gâté de la fortune, héritier d'un grand nom historique, très instruit et très intelligent, il n'a eu qu'à se laisser faire pour arriver à tous les honneurs. Il a beaucoup désappointé tous ses amis et les autres par sa pétulance presque enfantine en jetant ainsi sa démission à la face du pays, sous un prétexte passablement grave cependant, quoique futile pour un homme dans sa situation. Il a agi comme un capitaine, qui passerait à un autre le commandement de sa compagnie au moment d'aller au feu.

Voilà en substance, l'appréciation générale que formule l'opinion publique universelle.

Elle semble justifiée à première vue, mais l'événement est encore trop près de nous et le télégraphe nous joue trop souvent de mauvais tours, pour que nous puissions nous prononcer en toute connaissance de cause.

M. Félix Faure, vient d'être élu président par le Congrès des Chambres réunies à Versailles. Cette nomination a pris tout le monde par surprise. C'est un *outsider* qui passe entre MM. Brisson et Waldeck-Rousseau.

***

M. Faure est un grand armateur et a été autrefois ministre de la marine. C'est un homme politique remarquable, mais qui n'a pas toute l'ampleur qu'on désirerait chez un président d'une république européenne. Ses deux concurrents étaient plus en vue et plus dans la note pour la situation de premier magistrat de France. Mais l'un représentait des idées extrêmes vers la gauche un peu inquiétantes et l'autre avait des attaches trop marquées avec l'opportunisme. Un troisième survient et gagne la bataille. Voilà encore la note générale qui se dégage de toutes les dépêches.

Quoiqu'il en soit, soyons sans inquiétude sur le sort de notre chère France. Ce sont là secousses inévitables et caprices passagers du régime parlementaire, qui, comme toute institution humaine, est sujet à des faiblesses.

Pour nous canadiens, nous voyons en France un nouveau président, qui arrive au pouvoir sans efforts ni heurts et qui saura bien tenir dans sa main ferme la direction des affaires françaises comme ses prédécesseurs l'avaient fait jusqu'à ce jour.

***

D'un autre côté,avec sa largeur de vues et sa haute intelligence, le Souverain Pontife, Léon XIII, pénétré de la puissance de sa mission divine, a été le plus grand conciliateur des français sur le terrain religieux.

Nous voyons donc par ce qui précède que la paix intérieure en France, sans être parfaite, est presque un fait accompli.

Mais quelles seraient alors les aspirations extérieures de notre ancienne mère-patrie ?

Il est évident qu'elle a encore sur le cœur sa terrible défaite de 1870, et que cette blessure, toujours cuisante, est cruellement avivée par le morcellement de son cher territoire. Si on consultait le peuple à ce propos, il lâcherait certainement, le cultivateur, sa charrue, et l'ouvrier, son outil, pour prendre un bon fusil. Mais une république n'est pas une royauté autocratique ; elle ne peut déclarer la guerre sans la majorité des deux chambres réunies. Et vous pensez bien que les chambres françaises ne sont pas pour partir en guerre sans motifs légitimes. Ici, encore, comme en Allemagne, nous ne voyons aucun signe de danger de mise de feu.

***

En Russie, la mort du czar Alexandre III, a amené un nouveau facteur dans le problème européen. Nicolas, son

fils, est un prince doux et timide, qui est resté comme frappé de stupeur à la vue de l'immense tâche, qui lui incombait à la mort de son père. Mais, heureusement pour lui, qu'il avait à ses côtés son oncle, le prince de Galles, qui l'a soutenu et encouragé. L'entrée en scène du prince héritier anglais dans le monde politique russe a été un vrai coup de théâtre. L'Europe toute entière avait les yeux tournés vers Livadia et Moscou, et les oreilles attentives de ce côté.

L'éventualité d'une entente anglo-russe a pris de suite une importance primordiale, quoique, jusqu'à cette époque, russes et anglais fussent comme chiens et chats.

Et la France, qu'en faisons-nous dans tout cela ?

Mon opinion, que j'ai déjà émise, il y a plus de cinq ans, dans plusieurs journaux français, et canadiens, et notamment dans la *Patrie*, à l'époque où personne ne paraissait s'occuper de pareille alliance, mon opinion, dis-je, est que bientôt nous serons témoins d'une alliance entre la France, l'Angleterre et la Russie. C'est aussi fatal, aussi humain et aussi pratique que l'amalgamation de deux compagnies rivales de chemins de fer ou de navigation, ou bien encore de simples compagnies de gaz d'éclairage ou d'électricité. Après s'être longtemps battues aux dépens de leurs propres deniers, après s'être affichées en spectacle à la galerie, qui rit d'eux et compte les coups, ces mêmes compagnies finissent un jour par se dire : " Mais nous sommes bien bêtes de nous manger les sangs pour faire rire les autres, unissons-nous, et à notre tour maintenant de taper sur le public et de rire à ses dépens. "

Il en est absolument de même avec les peuples. Quand ils en ont assez de se cogner mutuellement, ils se donnent la main.

Mais, dira-t-on, la haine traditionnelle du français et de l'anglais, et les rivalités irritantes des russes et des anglais, qu'en faites-vous donc dans tout ceci ?

Je me suis déjà prononcé vingt fois à ce sujet, dans des journaux et des livres. En politique, comme en affaires, il

n'y a que les intérêts qui priment, les sentiments viennent en dernier lieu.

Ainsi, je déteste un marchand, est-ce une raison de ne pas acheter sa marchandise, qui me convient? Ce serait absurde.

De cette *Triple-Alliance Extérieure*, nom que je lui ai donnée autrefois par opposition à la Triple-Alliance Centrale, doit fatalement naître une ère de paix et de tranquillité en Europe.

Si la France, la Russie et l'Angleterre s'unissent, qui oserait lever un doigt en Europe sans leur permission? Ils ont la force et l'argent, avec ces deux puissances on fait la loi à tous en politique.

La France et l'Angleterre se tailleraient de magnifiques colonies en Afrique, et la Russie s'accommoderait de l'Asie entière, sauf les parties qui appartiennent déjà à ses alliées. Et quand les associés viendraient à se quereller dans le partage des dépouilles, comme cela arrive presque toujours entre toutes parties contractantes, et bien, ils recommenceraient à se cogner mutuellement.

Mais, en attendant cette perspective, notre génération aura disparue, car j'espère bien que la France, l'Angleterre et la Russie seront assez sensées pour conclure un traité qui durera au moins trente ans.

De cette causerie nous pouvons tirer les conclusions suivantes : L'Europe est en ce moment toute à la paix.

***

En Asie, nous avons deux peuples qui se battent, ou plutôt un peuple qui bat l'autre, sans savoir au juste pourquoi.

La Corée n'a été qu'un prétexte pour le Japon de tomber sur la Chine. Le Japon est moderne et son armée est dressée à l'européenne.

Des missions militaires françaises, anglaises et allemandes ont à tour de rôle façonné l'organisation militaire de ce pays

à l'image des armées européennes. Le Japon est vaniteux, et il a voulu essayer son outil nouveau. De là à trouver un prétexte, il n'y a qu'un pas à faire. La Corée est proche et le prétexte était tout trouvé.

Les chinois n'ont pas seulement l'embryon d'une organisation militaire. Leurs soldats sont des bandes nombreuses, sans cohésion, sans discipline et sans chefs. Mais la Chine a 380,000,000 d'habitants et le Japon n'en a que 38,000,000. Dix contre un. Si la guerre continuait en amenant chez les chinois un réveil énergique et un groupement sérieux de leurs masses, le Japon succomberait fatalement. Mais les chinois dorment toujours et les japonais sont agressifs à l'extrême. Je ne sais comment tout cela se terminera, et à vrai dire, ça doit nous préoccuper que médiocrement.

***

Ici, en Amérique, nous avons le Brésil qui s'agite encore. D'ailleurs, le Brésil s'agite toujours. Tout ce qui nous arrive de ce pays est tellement contradictoire, qu'il est impossible pour nous d'en débrouiller le pour et le contre.

Aux Etats-Unis, on se bat dans des élections partielles. La ville de New-York, qui est comme le pouls national de la grande république voisine, vient de terrasser les démocrates. Cette défaite est peut-être un indice de la victoire future des républicains. L'avenir seul pourra nous donner une solution exacte.

Nous voyons encore à nos portes un pauvre petit peuple qui se débat dans la misère et dans les tracas financiers et politiques.

J'ai beaucoup de sympathie pour le peuple de Terreneuve. C'est un *plucky* petit peuple. Il se défend en beau diable contre les éléments et contre toutes les questions politiques qui le ruinent.

Aussi, comme il a été maltraité par ses ancêtres, ce pauvre

peuple. De quel droit nos pères ont-ils pu ainsi lier l'avenir d'un peuple par des traités aussi draconiens que ceux que subit en ce moment Terreneuve ! Cette malheureuse île, qui tire sa subsistance en grande partie de la mer, n'a pas même le droit de station et de pêche sur la majeure partie de ses côtes. Ce sont des étrangers au pays qui y viennent leur ôter le pain de la bouche.

Je trouve souverainement injustes les traités politiques éternels. Rien n'est éternel ici-bas, et les traités politiques, comme les traités commerciaux, ne devraient pas être conclus pour une période de plus de trente ans.

Ainsi, figurez-vous que nos pères auraient engagé notre avenir et l'avenir de nos petits enfants, en nous forçant par testament à suivre telle ou telle profession à l'exclusion de toute autre ; où bien qu'ils auraient donné à des étrangers la possession perpétuelle d'une chambre de notre maison, ou encore qu'ils auraient légué à perpétuité aux chinois, par exemple, la libre pratique exclusive du quai Victoria, à Montréal, ou de la terrasse Dufferin, à Québec. Cela vous semblerait absurde à l'extrême, n'est-ce pas ? Et bien, Terreneuve se trouve, en ce moment, dans une situation analogue. Ce sont des étrangers qui viennent lui arracher ses biens en vertu de traités datant de près de deux siècles.

Je comprends très bien que les bénéficiaires de ces traités, profitent de leurs droits et les fassent valoir, mais je ne puis m'empêcher de plaindre le peuple de Terreneuve, et de trouver injustes les conventions dont il est la victime. Si j'étais le gouvernement canadien, j'ouvrirais mes bras à Terreneuve et je lui dirais : " Viens à moi, mon pauvre ami, il y a de la place pour toi dans le grand *Dominion* du Canada.

***

En résumant cette déjà longue causerie, nous voyons que l'Europe est à la paix en ce moment. Difficile de trop s'y

fier cependant, car la guerre, comme vous le savez, suit de bien près la paix, et elle éclate souvent comme un coup de tonnerre dans un ciel pur.

Quoiqu'il en soit, notre tâche est remplie pour aujourd'hui, et le mois prochain, nous examinerons l'horizon étranger, et si nous y voyons poindre quelque nuage menaçant, nous l'observerons ensemble.

CH. DES ECORRES.

LE MÉCANISME PHOTOGRAPHIQUE DE L'ŒIL

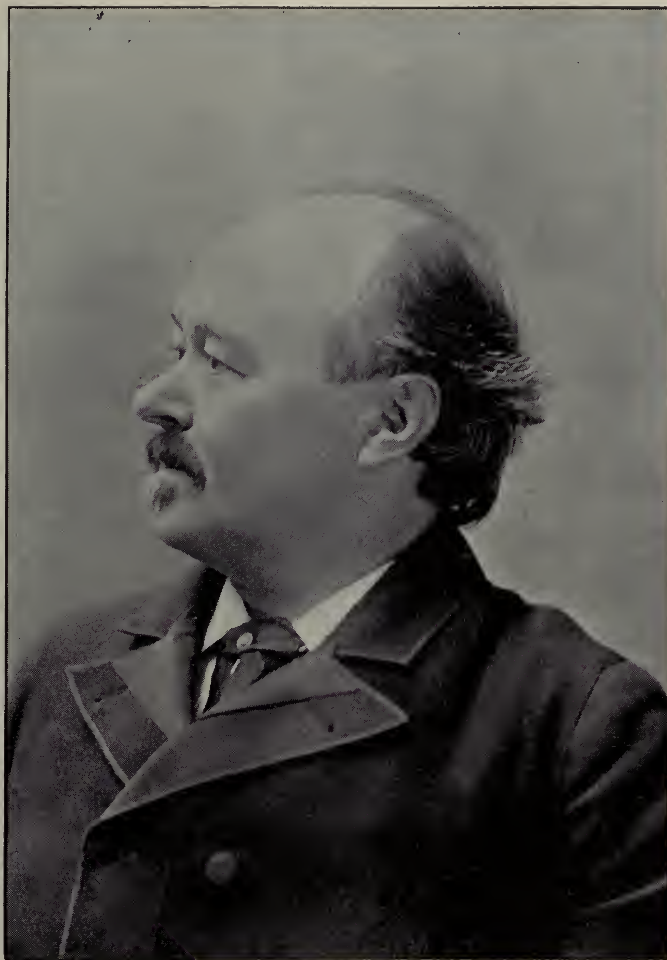
De tous les phénomènes tangibles et matériels qui nous environnent, la vision est certainement le plus admirable mystère. Elle est la suprême expression de l'existence, de la volonté, du jugement. Quand Dieu examina l'œuvre de la création, "il *vit* que c'était bon." L'œil est l'organe le plus rapproché du cerveau, selon notre faible entendement le siège de l'âme, afin qu'il lui transmette plus sûrement et plus promptement les impressions de l'extérieur et qu'il reçoive ses premiers ordres.

Je n'ai pas l'intention de toucher au côté psychologique de ce merveilleux instrument, qui transforme les sensations matérielles en impressions métaphysiques. Quelest l'alambic extraordinaire qui dissout les éléments jusqu'à l'immatérialité et qui donne de l'incorporalité aux substances ? Quel est le point de contact entre le principe organique, la matière, qui, par sa nature même, repousse essentiellement l'idéalisme métaphysique, et ce concept impalpable, impondérable, invisible, insaisissable, tout d'esprit, qui est l'antithèse même de l'existence physique : l'âme humaine ?

Nous voyons bien ce qui se passe sur une des surfaces de l'appareil visuel ; mais que s'opère-t-il à l'intérieur ?

Du côté cosmique de l'œil, rien que des images sensibles ; du côté éthique, rien que des sensations mentales, de l'abstraction et du spiritualisme, sans aucun intermédiaire apparent de transition.

Mais, comme il ne nous sera jamais donné de voir opérer les vibrations du nerf optique sur le sensorium, tenons-nous en à l'hémisphère que nos sens peuvent explorer. Il y a, là, encore bien des choses intéressantes à étudier. La plus actuelle est la rétention des impressions extérieures sur la rétine. C'est la presse américaine qui vient de la remettre à l'ordre du jour à propos du meurtre de Lakewood.



M. ARTHUR DANSEREAU

Photographie de Quéry, frères.

En examinant le cadavre de madame Shearman, le Coroner a prétendu découvrir dans les yeux de la victime l'image de l'assassin. De là, grand émoi parmi la foule ; car, on le sait, les masses sont, par une vieille tradition populaire répandue un peu partout, prédisposées à croire que le portrait du meurtrier peut rester photographié dans la prunelle du mort.

Quoiqu'en disent quelques médecins américains, et surtout le surintendant de la police de New-York, qui s'en moque, cette singulière notion repose sur une base scientifique sérieuse. Le docteur Henry P. Loomis tranche, dans son sens, la question carrément, en déclarant qu'une fois mortes les cellules de la rétine ne peuvent rien retenir. Le docteur Lusk est un peu plus sur ses gardes. Il ne nie pas la persistance de l'image après la mort ; mais il prétend que la rétine est composée d'un réseau de fibres fort délicates, qui s'affaissent avec l'écoulement de la vie et qui, par conséquent, déformeraient toute image.

Ce ne sont pas pourtant les données que les observations scientifiques nous transmettent ; et la démonstration de la vision photographiée est si simple qu'il n'est pas nécessaire d'être médecin pour la discuter. De fait, les connaissances anatomiques n'y entrent pour presque rien, puisqu'il s'agit d'un phénomène purement physique inaccessible à la pathologie ; et l'on ne fait que de constater la composition des matières contribuant à transmettre les images au cerveau. L'œil est peut-être le seul organe dont la constitution ait été inconsciemment imitée avant qu'on en eut pénétré le secret. La daguerrotypie fut inventée antérieurement à la découverte du fait que l'œil est un système photographique complet.

L'œil a les mêmes pièces de montage que la chambre noire du photographe. L'iris de l'un et le diaphragme annulaire de l'autre ont, tous deux, l'identique mission de controler l'étendue du champ : dans un cas, pour la pupille, et, dans l'autre, pour l'ouverture variable de l'instrument. Les pouvoirs réfringents du cristallin dans l'œil ou de la lentille convergente dans la camera sont également similaires. Les modèles, réduits à la même échelle diminutive, se réfractent d'une manière analogue pour concourir à un point correspondant : la couche sensible de la rétine ou

la couche sensible de la plaque. Seulement, la rétine n'est ni un corps solide, ni même une pellicule ; elle n'est que la réunion d'une foule de fibres qui composent, par leur ensemble, le nerf optique. Tous ces petits tendons vibrent à leur manière et transmettent au cerveau les impressions de passage. Mais s'ils étaient seuls à recevoir ces manifestations du dehors, ils communiqueraient au cerveau un message fort infidèle ; car, comme ils n'offrent pas une surface unie en vertu de leur superposition, ils enverraient au centre oval une image tout à fait rugueuse et bistournée. C'est ici qu'un autre médecin américain, cité par le *Sun* de New-York, semble, tout en acceptant la possibilité de l'impression persistante d'un objet après la mort, ignorer le rôle, car il en sait l'existence, d'un autre élément découvert par Boll et qui porte son nom : *Pourpre rétinien de Boll.* Cette matière, dont les auteurs de médecine ne parlent que depuis peu, est un enduit répandu sur la rétine ; c'est, véritablement, une peinture qui recouvre le réseau terminal du nerf optique et qui en calandre la surface, de même qu'elle peut obvier aux affaissements des tissus. On l'appelle *pourpre*, parcequ'elle est de couleur rouge.

Le pourpre joue sur la rétine le rôle de la gelatine bromurée sur le verre photographique ; c'est-à-dire qu'il est d'une sensibilité extrême et qu'il prend instantanément les images venant de l'extérieur. Si le rayon n'avait pas un endroit où se fixer au fond de l'œil, le cerveau n'aurait pas le temps de saisir l'impression qu'on lui transmet. Ce serait une succession de scintillations, de brasillements qui réduiraient tous les spectacles à un jeu d'aurores boréales ou de feux follets. C'est comme si l'on faisait vibrer constamment un fil ou une lame ; nous n'aurions pas le temps de les distinguer

Donc, il est nécessaire pour la vision que l'image soit reçue temporairement par un organe. Il y a, par conséquent, ce fait indéniable qu'une image s'imprime sur la rétine. Je ne peux pas comprendre à quoi se rattache le docteur Loomis lorsqu'il dit que l'image dans une rétine vivante est simplement *une réflexion, une chose intangible, qui disparaît quand la lumière ou l'objet s'en vont.*

L'image est une chose tellement tangible qu'on peut maintenant produire des rétines factices en recueillant ce pourpre des yeux de l'animal. Il va sans dire qu'on ne l'extrait pas plus à la lumière du jour qu'on ne lave la plaque photographiée en plein soleil. Il faut travailler le pourpre rétinien dans une chambre noire à la lumière du rhodium. Quand on l'étend, dans ces conditions, sur une feuille quelconque, on a, dans cette lamelle, une plaque sensibilisée, qui joue le même rôle que les verres photographiques. C'est-à dire que ce papier empourpré, si on le présente subitement à une fenêtre prend l'empreinte du paysage en face. Seulement, et voilà où le parallèle se continue d'une manière admirable entre le travail de l'œil et celui de la Camera ; si vous laissez à l'air le verre photographié avant d'y avoir fixé le dessin par l'acide pyrogallique, ce dessin disparaîtra. De même, si vous laissez à l'air le pourpre rétinien avant de l'avoir lavé avec une solution d'alun, l'image s'en ira pour céder le pas à une autre.

Cette expérience prouve au-delà de tout doute que les objets, loin de produire dans l'œil une *réflexion intangible*, y impriment, au contraire, des traits positifs. En voulez-vous une preuve sur vous-mêmes ? Fixez pendant quelques minutes un point noir ou colorié ; puis, portez vos regards sur un écran ; vous continuerez à y voir l'objet observé, parceque vous l'aviez imprimé sur votre rétine plus profondément que les objets ordinaires, qui ne restent que le temps voulu. Comment, lorsqu'un flambeau est agité circulairement, pourrions-nous y voir un rond de feu, si chaque point de rotation ne s'imprimait pas dans l'œil ?

La promptitude du pourpre à enregistrer l'image d'un objet, puis à la perdre lorsqu'elle reste à la lumière, est la base de la vision. En effet, si l'image demeurait plus longtemps, nous ne pourrions pas passer au sujet suivant et y voir autre chose. C'est la synthèse du mouvement. Il faut qu'une impression s'en aille promptement pour faire place à une autre. Dans la vie, ce régime est indispensable. Dans la mort, c'est la fixité qui s'impose ; et il y a, à cette phase, des règles à observer. Pour constater quelle est la dernière impression restée sur la rétine d'un défunt, il

faut avoir le soin d'ouvrir l'œil dans une chambre noire et à la lumière du rhodium, comme on le fait pour les verres de photographie. Du reste, ce point n'est plus à prouver ; il a été établi par des expériences indiscutables.

Mais, il ne faut pas oublier que tous les meurtres ne se commettent pas de la même manière. L'image de l'assassin ne se trouvera pas dans l'œil de la victime, si celle-ci a été assaillie par l'arrière, ou, si après avoir reconnu son bourreau, elle n'a pas immédiatement fermé les yeux. Il n'est pas à présumer qu'une personne assaillie aura la présence d'esprit ou la lâcheté de baisser immédiatement la paupière. Si elle a le temps de se défendre, elle résistera ; et il peut se faire que, dans la lutte, ou même dans les efforts suprêmes de l'agonie, le dernier objet qu'elle verra ne soit pas l'assassin.

Mais, cette découverte scientifique comporte d'autres points de vue plus consolants et plus poétiques. Quand la mort passe dans une maison, quand les grandes et inévitables douleurs de la séparation ont déchiré les cœurs d'une famille unie, une fleur nouvelle montrera sa pointe délicate au milieu des larmes et du désespoir. L'âme regrettée a laissé son enveloppe mortelle ; mais, avant le soupir final, le défunt a jeté un dernier regard vers les siens, et la mort, à ce moment même, est venue sceller, sur la rétine cessant de vibrer, ce tableau des figures aimées qui entourent le chevet. L'épouse, la fille, la sœur pourront se dire, en toute réalité, que, non seulement, leur souvenir est resté dans l'âme appelée à Dieu ; mais qu'elles sont encore toutes là, dans ces deux foyers éteints, qui retiennent leur dernier trésor de la terre.

ARTHUR DANSEREAU.



FRANÇOISE

MODES ET MONDE

Dans cette grande *Revue Nationale* qui fait aujourd'hui sa révérence au public, M. le directeur désire qu'il y ait toujours un petit coin pour les dames. Et comme on veut bien me confier le soin de vous en faire les honneurs, chères lectrices, j'accepte avec plaisir.

Ainsi, il est convenu que ces pages "Modes et Monde" vous seront dorénavant toutes consacrées et que nul autre regard profane ne devra s'égarer par ici.

Ça me met à mon aise pour vous parler d'un tas de choses, mais d'un tas de choses que je n'aurais jamais osé aborder dans ces grands journaux quotidiens que les messieurs lisent chaque jour d'un bout à l'autre, pour y puiser leurs informations sur la politique et la Bourse.

Si vous me le permettez donc, mesdames, nous allons causer ensemble, vous et moi, comme si nous étions dans un de vos coquets boudoirs, dans la plus douce des intimités.

* * *

D'abord, attaquons le sujet des modes.

Mais que vous dirais-je que vous ne sachiez déjà?

Il y a quelques années, un millionnaire, amateur de bonne peinture, demanda à un célèbre artiste de lui peindre, pour sa galerie, une série de tableaux qui devaient représenter les modes de chaque pays du monde à différentes époques.

Savez-vous ce que fit le peintre pour représenter la mode du moment? Comme il possédait autant d'esprit et d'originalité que de talent, il se contenta de représenter une jolie femme sur les bras de laquelle on voyait des étoffes de toutes sortes, des gazes aux mille tissus variés, symbole d'une mode si capricieuse, si changeante dans ses multiples évolutions, qu'il était impossible de la fixer sur la toile.

L'idée était bien trouvée, et si, de nos jours, la même commande était faite, on aurait, je le crois, plus de difficultés encore à représenter la fashion actuelle.

La tendance se porte tellement vers les exagérations que je ne sais ce que nous allons bientôt devenir.

Avec nos manches énormes et le bas des jupes qui va s'élargissant tous les jours, les femmes ressembleront à des aérostats. Avouons qu'il nous faut des têtes bien lestées pour que le vent ne nous enlève pas dans les plaines éthérées. Mais c'est égal, avec tout ce fagotage, les plus jolies tailles se trouvent complètement dissimulées.

C'est absurde, j'en conviens facilement avec le sexe fort, qui se moque de nous Dieu sait ! Toutefois, il ne doit pas rire si haut, car nous trouvons chez lui certaines faiblesses qui n'ont pas moins leur côté ridicule.

Ainsi, par exemple, l'habit s'arrondit, s'allonge ou devient plus court ; le pantalon s'élargit ou se colle sur le mollet ; la cravate a des nœuds mystérieux pour tout autre que les initiés, et jusqu'au chapeau dont les bords deviennent plus ou moins évasés, sans que l'on ait de bonnes raisons à donner pour motiver ces transformations subites.

C'était bien pis encore au temps de nos grands-pères, au temps où l'on portait les bas de soie, le soulier à boucle, le jabot de dentelle, et surtout l'habit de couleur, rouge vif, ouvrant sur un gilet bleu de ciel !

Et cela pourrait bien revenir. On dit même que quelques beaux Brummels ont ressuscité ces antiquailles à des bals qu'il y a eus, l'an passé, à New-York. Alors, force sera à ces beaux moqueurs de suivre eux aussi le caprice du moment.

Car, il n'y a pas à se le dissimuler, la mode est un tyran implacable qui ne pardonne pas qu'on désobéisse à ses ukases. Les révolutions, le nihilisme, la dynamite ne parviendront jamais à faire périr ce despote. Aussi bien, il vaut mieux éviter de se singulariser par une rébellion trop ouverte.

Le dicton : il ne faut jamais être la première à suivre la mode, ni la dernière à la quitter, a parfaitement raison.

D'ailleurs, il y a tant de diversités dans les parures et les ornements que nous pouvons toujours faire une sorte de tri. Le grand point, c'est de trouver ce qui convient à soi et non point aux autres.

Tel chapeau qui sied parfaitement bien à cette petite figure chiffonnée, ne conviendra pas du tout à un profil de madone ; telle forme de robe qu'on admire sur une taille svelte et élancée, épaissira davantage un buste déjà porté à l'embonpoint. Et ainsi de suite. Voilà de grandes règles générales posées et dont il ne faut point se départir.

On doit avoir le courage de se regarder bien en face et de se demander : suis-je jolie ou ne le suis-je pas ? Le plus ou moins de beauté fait toutes les différences du monde.

Quand une femme est belle,—ou jolie disons,—rien ne la dépare ;

elle peut même se permettre quelques excentricités dans sa toilette que l'on regardera d'un œil indulgent.

Dans le choix d'une toilette, comme en tout autre chose, il faut du tact, beaucoup de tact. C'est cette qualité rare qui vous dira, sur la manière de s'habiller, plus que tout ce que je pourrais en écrire.

Le velours n'a rien perdu cette année de la vogue qu'il a obtenu l'hiver dernier. Tant mieux. Rien n'habille mieux et ne fait autant ressortir la blancheur de la peau comme le velours. L'effet en est splendide sur de belles épaules.

Je me rappelle avoir particulièrement admiré, l'an dernier, à une réception, une robe de velours noir, dont le corsage coupé assez bas pour laisser voir de jolies épaules, était garni d'une berthe de riche dentelle. Cela donnait à celle qui portait ce costume un fort grand air et un cachet de distinction qu'on ne pouvait s'empêcher de remarquer.

Naturellement, pour les jeunes filles, cette toilette serait un peu écrasante, mais je recommanderais à un joli minois une robe comme j'en ai vu une, l'autre jour, à une jeune américaine, de passage en cette ville : jupe de bure blanche,—qui est l'étoffe classique par excellence,—avec corsage en velours mordoré, garni du grand col Louis XIII, en dentelle très fine dont je ne me rappelle plus la manufacture.

C'était joli, oh ! mais il fallait voir. Les belles mondaines en eussent rêvé tout éveillées.

Pour la rue, on m'a parlé d'une petite toque en velours noir ou de couleur avec manchon de même étoffe. Le manchon est retenu autour du cou par deux rubans, et si à ces rubans on peut ajouter deux petites boucles en argent, on a atteint le comble de l'élégance.

Pour les robes de soirée, les jeunes filles trouveront une foule de jolies fantaisies dans les crépons façonnés laine et soie, les lainages ondulés ou le voile uni, brodés de pois de couleur, toujours dans des nuances extrêmement claires et douces ; faites avec goût, ces toilettes simples et peu coûteuses peuvent être tout à fait charmantes.

En fait de tissus sérieux, on recommande la grosse serge et la cheviotte. On parle aussi d'un lainage bouclé, très confortable, d'une grande solidité et qui ne demande que très peu d'ornements.

L'hiver étant à peu près terminé, je ne donnerai pas d'autres détails sur ces costumes, qui, pour la plupart, sont achetés depuis le commencement de la saison, et qu'on ne devra renouveler que l'automne prochain.

***

Bien que le carnaval soit très long cet hiver, les amusements n'ont pas été très nombreux, du moins au moment où j'écris ces lignes, car, on ne

8

doit pas oublier que les articles d'une revue mensuelle sont donnés un peu à l'avance et ne peuvent avoir l'actualité d'un journal quotidien.

Avant le jour de l'an, le programme des mondanités s'est réduit à peu de choses : quelques *at home*, quelques thés le dimanche, et voilà tout. C'est bien mince.

Quelle différence avec l'an dernier où nous nous amusions si franchement aux réceptions du dimanche de madame Mathieu, aux mardis de madame de Martigny, sans compter les bals, les *driving-parties*, les *progressive euchre*, et que sais-je encore !

Une réception de lord et de lady Aberdeen promettait de rompre cette uniformité par trop monotone, mais l'événement n'a pas réussi. On peut même dire qu'il a été presque un fiasco ; à dix heures et demie, tout était fini, et l'équipage vice-royal s'en retournait déjà en galopant reconduire Leurs Excellences chez elles.

Ce sont les voiles et les plumes de cour qui ont effarouché tout le monde. Nous ne sommes point habitués à cet apparat extraordinaire, et nous sommes un peu trop démocratiques pour que ce cérémonial fleurisse chez nous.

Cependant, ce voile et ces plumes étaient très seyants. Ils étaient gracieux sur de jeunes têtes et donnaient un air très digne à nos respectables matronnes. Je passe sous silence les quelques malheureuses exceptions qui ont attiré sur leurs têtes les sourires des malicieux.

Quant à la révérence, elle a été difficile, paraît-il, surtout chez les anglaises. Ce qui ne m'étonne pas, eu égard à leur raideur proverbiale. Admettons que les révérences de cour sont un joli tour de force en même temps qu'une gymnastique très compliquée.

—C'est comme une révérence de couvent, me disait quelques-unes.

Beaucoup plus profonde, en vérité, mesdemoiselles. Et quand on songe qu'il faut à la fois être gracieuse et conserver son équilibre, il n'est pas surprenant que madame Sans-Gêne ait trouvé la besogne si rude.

Aussi bien, la cérémonie était des plus gênantes ; pas une note de musique pour réjouir les échos de la vaste galerie, pas de conversations animées pour jeter un peu de chaleur dans l'air. Rien qu'un défilé froid et solennel entre une haie d'habits rouges d'un côté, le personnel de la maison de Leurs Excellences et les invités privilégiés de l'autre. Ni l'accueil bienveillant du Gouverneur-Général, ni le sourire aimable de lady Aberdeen n'ont pu dissiper cette gêne oppressante qui planait dans l'atmosphère de l'appartement.

Je ne veux pour cela d'autres témoignages que ceux d'un jeune médecin et d'une jeune demoiselle qui m'ont avoué avoir passé à travers cette épreuve le cœur battant et une sueur froide qui leur baignait le front.



Le théâtre français, assure-t-on, est une des causes de la rareté des soirées. Je le crois sans peine, car c'est peut-être un amusement autrement plus intelligent que de sauter sans mesure, ou de resasser de banales mièvreries sur les marches d'un escalier.

Lorsque l'hiver dernier, M. Beaugrand a donné dans ses salons une jolie soirée théâtrale, il n'y eut qu'une voix parmi ses invités pour louer le charme tout nouveau de cette fête.

—C'est bien ce que nous devrions faire, dit alors une dame présente ; chercher, inventer, trouver quelque chose pour varier un peu le programme de nos soirées.

C'est aussi ce qui a lieu dans les salons parisiens où pour amuser leurs hôtes, les maîtres de céans paient de jolies sommes à des divettes en renom, à des comédiens en vogue pour rendre leurs fêtes plus brillantes encore.

On vient de ressusciter, en France, la mode des tableaux vivants.

Lady Aberdeen s'est sans doute inspirée de ce divertissement, qui fait fureur là-bas dans les salons élégants, pour donner sa représentation du mois de janvier.

C'est sous le Second Empire que sont nés les tableaux vivants et pendant quelque temps ce fut une véritable course au clocher pour obtenir un de ces rôles muets si facile à remplir et si gracieux à la fois.

Napoléon III et l'impératrice Eugénie y prirent goût et des tableaux vivants furent représentés aux Tuileries comme à Compiègne. On retrouve quelques détails sur ce genre de divertissements dans les lettres d'Octave Feuillet, et dans *Bel-Ami*, Guy de Maupassant parle d'un tableau vivant dans lequel son héros remplit le rôle principal.

Les tableaux n'ont de succès qu'en autant qu'ils sont nombreux, variés, et qu'ils se succèdent avec assez de rapidité pour ne pas fatiguer les spectateurs par une longue attente.

Si la mode en prenait au Canada, elle serait aussi, je crois, fort goûtée. Tout le monde ne peut pas être acteur, mais chacun peut figurer dans un rôle muet à son plus grand avantage.

C'est des charades mimées que les tableaux vivants tirent leur origine.

Les charades ! voilà encore un amusement très-agréable pour peu qu'on s'y prête de bonne grâce.

—Amusement de nos grand'mères, dites-vous.

Sans doute, mais nos grand'mères n'étaient-elles pas aussi intelligentes que leurs petites-filles ? Et puisque la mode est de rafraîchir les antiquailles, pourquoi pas celle-là comme les autres ?

L'été dernier, à la Malbaie, j'ai gardé le souvenir d'une très-aimable soirée passée à jouer des charades mimées. Ce que nous nous sommes amusées à fouiller partout : les gardes-robes, les tiroirs pour se composer les costumes les plus ébouriffants !

Tout était mis à contribution, depuis les toilettes les plus fraîches jusqu'aux vieilleries les plus démodées, et les acteurs ont obtenu des succès fous comme peuvent l'attester deux gentilles montréalaises qui faisaient partie de la réunion.

Qu'on essaye et l'on verra.

Sur ce, je vous dis : au revoir.

Françoise.

Note.—Le caractère général d'une Revue n'embrasse jamais les événements d'actualité toute récente.

C'est ainsi que, pressée par le temps et l'espace, je dois remettre à un autre numéro de plus amples détails sur les amusements de la nouvelle année : les réceptions et le concert vice-royaux, le bal de madame Beaubien, les splendides réceptions de mesdames Arthur Dansereau, de Martigny et Rodrigue Masson, le thé de madame Azarie Brodeur, les *at home* de mesdames Alfred Merrill, P. E. Leblanc, et beaucoup d'autres qui surgiront encore, même avant que ce numéro ait paru devant le public.

F.

A l'épée : LA FORCE
A la plume : LA PRUDENCE

Montréal, le 18 février, 1895

MONSIEUR J.-D. CHARTRAND
Directeur de la "Revue Nationale"

Cher Monsieur,

J'ai reçu avec grand plaisir le numéro de la Revue que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser. J'ai lu avec un vif intérêt le programme tracé pour votre publication, ainsi que la série de lettres et travaux littéraires qui remplissent si brillamment le cadre de cette première livraison. Vous pouviez difficilement entourer votre publication à son berceau d'un groupe de noms plus distingués et plus sympathiques. La pensée que vous avez eue de joindre à sa signature le portrait de chacun de vos collaborateurs devra, il me semble, augmenter chez le lecteur l'intérêt qui s'attachera à leurs écrits. L'on aime toujours à revoir les figures déjà connues de nos hommes publics, celles en particulier des écrivains qui ont su donner du lustre à notre littérature nationale. N'y a-t-il pas aussi un attrait spécial à satisfaire cette curiosité qui vous entraine à rechercher les traits de personnages dont les écrits signés d'un nom de plume vous avaient depuis longtemps intéressé.

Dans votre passé, dans le nom que vous avez donné à votre Revue, parmi la liste de vos collaborateurs, je trouve la garantie que la direction s'inspirera toujours des traditions

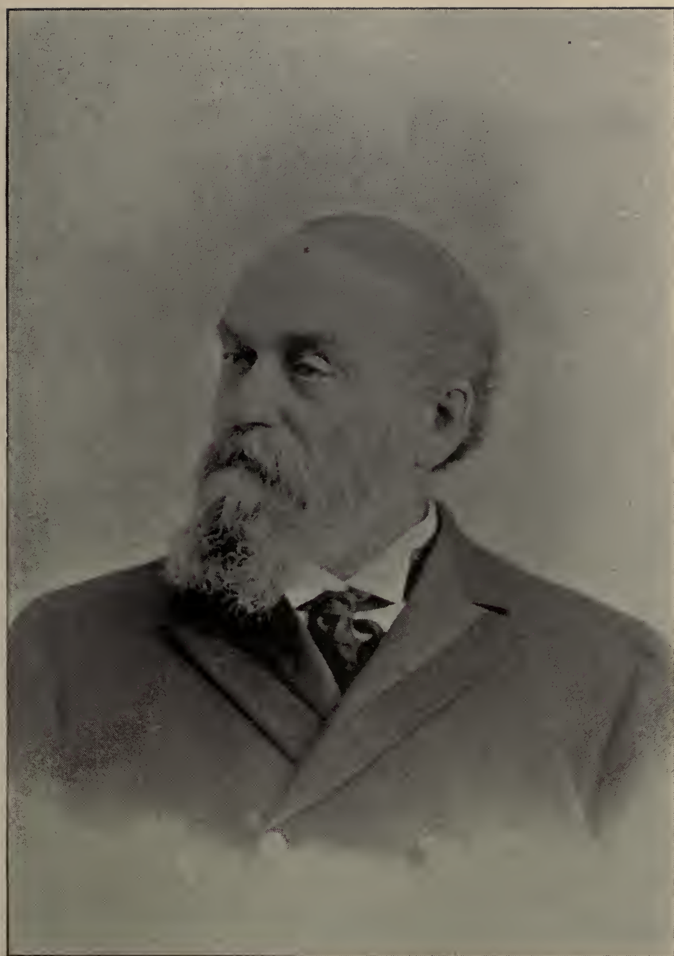
et des principes qui ont fait l'honneur et la force de notre vie nationale. Vous pouvez donc compter que je serai l'un de vos lecteurs les plus assidus.

Mais vous me demandez davantage : une contribution à la rédaction de la Revue. Vous dire oui dès maintenant serait prendre un engagement pour le moins téméraire.—J'ai depuis longtemps déjà laissé tomber de mes mains la plume qui s'activait il y a de quinze à vingt ans à alimenter pour une bien modeste part les polémiques parfois ardentes des journaux de l'époque

Vous avez soupçonné sans doute mon embarras puisque vous m'accordez terme—cela me permettra peut-être un jour ou l'autre, en éveillant quelques souvenirs ou en faisant analyse de quelques faits sociaux, économiques ou autres, offrant matière à observation, de présenter à votre Revue la contribution que vous me demandez.

Veuillez agréer, cher Monsieur, mes félicitations sur l'éclat de votre début et mes souhaits sincères de succès.

ALPH. DESJARDINS.



L'honorable M. ALP. DESJARDINS,
Président de la Banque Jacques-Cartier.

RESTONS NOUS-MÊMES

CONSEIL AUX JEUNES

Chaque race a ses mœurs particulières qui lui donnent un cachet d'intéressante originalité.

Nos compatriotes anglo-saxons et leurs cousins de la grande république possèdent des qualités spéciales que nous admirons et que, pour notre avantage, nous devons tâcher d'acquérir.

Nous avons aussi les nôtres qu'ils ont tout intérêt à s'approprier.

Mais il ne faut pas que, de part et d'autre, nous poussions le travail d'assimilation jusqu'à nous emprunter mutuellement nos défauts et nos ridicules.

Le canadien français n'a rien à envier aux autres éléments de population qui l'entourent en fait de bonne tenue, et lorsqu'après un séjour plus ou moins prolongé au-delà de la frontière, il nous revient transformé, c'est très rarement pour le mieux.

Il n'a souvent réussi qu'à s'adapter les travers de l'étiquette, ou plutôt le *snobysme* yankee.

Ainsi, pour citer un seul exemple entre plusieurs, il n'offre plus, dans la rue, son bras à une dame, il l'enlève pour ainsi dire d'assaut, en la saisissant au coude, lui remonte l'épaule au point de la faire paraître infirme, et la pousse de l'avant

à la manière d'un sergent de ville qui la conduirait au poste.

Rien de plus disgracieux que ce spectacle.

Jeunes gens, à qui la passion de l'originalité fait commettre de pareilles infractions aux règles les plus élémentaires du bon goût, renoncez, de grâce! à singer les petits crevés américains dans leurs excentricités inconvenantes, et restez fidèles aux bonnes vieilles traditions de la politesse française.

Vous conserverez ainsi, dans les choses du savoir-vivre, l'originalité de bon aloi qui vous est héréditaire, et vous ferez preuve d'intelligence et de patriotisme.

F.-G. MARCHAND.



M. ADOLPHE POISSON.

LE BILLET DE LOTERIE

NOUVELLE



N soir, dans la chambre de notre ami Paul T. nous étions trois ou quatre à deviser ensemble et à raconter les aventures plus ou moins étranges qui nous étaient arrivées, lorsque notre hôte, qui jusque là nous avait écoutés sans avoir prononcé un mot, sortit de son mutisme pour nous dire que, malgré les récits intéressants qu'il venait d'entendre, le plus singulier était encore à venir, et qu'il se chargeait de nous tenir en suspens avec une histoire invraisemblable et pourtant réelle et exacte en tous points.

Puis, jetant les restes de son cigare à demi éteint, il nous fit le récit suivant :

“ Vous vous rappelez tous sans doute la vie misérable que je menais en l'an de grâce 18.. époque où soudain un changement inexplicable se fit dans mon existence. Vous n'avez pas été lents à me demander le mot de l'énigme, mais mon silence mystérieux a déjoué votre curiosité, et de guerre lasse vous avez cessé toute tentative de me faire parler.

Sans doute j'ai souffert des soupçons de quelques personnes

toujours disposées à la malveillance et qui semblaient attribuer à des manœuvres malhonnêtes cette transformation subite dans ma manière de vivre.

Je laissai dire, satisfait de savoir que vous, mes amis, vous me saviez incapable d'une mauvaise action.

J'avais assez souvent affiché mon mépris pour l'argent mal acquis qu'il ne vous est jamais venu à l'idée, j'en suis sûr, que je pouvais avoir commis une injustice, encore moins un vol. Aussi je n'ai jamais senti le besoin de me justifier auprès de vous ; jamais je n'ai surpris dans vos regards une arrière-pensée de reproche ou de soupçon, et quoique j'aie mis votre amitié à rude épreuve par un silence qui aurait pu vous paraître compromettant, vous ne m'avez pas retiré votre confiance, vos mains sont toujours tombées franches et sincères dans la mienne, en un mot vous n'avez pas cessé un instant de me croire un honnête homme.

Et je vous en remercie. Je n'ai pas besoin de vous dire quel effort il m'a fallu faire pour garder un secret qui me brûlait les lèvres, mais aujourd'hui que chacun a fait sa confidence je vous dois à mon tour le récit de ce qui vous a si longtemps intrigués."

Cette entrée en matière nous avait singulièrement intéressés, et nous nous rapprochâmes instinctivement du conteur afin de ne pas perdre un mot d'une narration qui promettait d'être piquante. Il parut satisfait de l'intérêt qu'il excitait et continua :

" Un jour, c'était dans l'été de 18 . . j'errais dans les rues de Québec, sans position, presque sans avenir, lorsque mon regard fut attiré par un chiffon de papier froissé qui gisait par terre à trois pas de moi.

Cet objet vulgaire ne me disait rien ; il s'en rencontre tous les jours sous la vue des passants, mais je ne sais quelle curiosité intense s'empara de moi. J'allais quand même passer outre, ne voulant pas être remarqué par la foule qui à cette heure de l'après-midi encombrait l'étroite rue St-Jean.

Cependant je me sentis si irrésistiblement entrainé vers

ce morceau de papier que, bravant tout respect humain, je me penchai d'un geste rapide et je l'enlevai de terre. J'allais de dégout le laisser tomber sur la chaussée lorsque je remarquai qn'il servait d'enveloppe à un autre papier de couleur différente.

Prenant alors une rue plus déserte et me trouvant seul je les dépliai.

C'était un billet de la loterie de la Louisiane pour le tirage du 26 juillet que contenait la feuille jaunie qui l'enveloppait. Et nous étions au 15 !

Cette trouvaille étrange à l'heure où j'errais dans la ville, malheureux et désolé, éveilla dans mon esprit d'ordinaire peu superstitieux une pensée d'espoir. Les chiffres du billet lui-même avaient quelque chose de cabalistique, car il portait le No 33333 !

Qui sait, me dis-je, c'est peut-être le salut. Les secours ne viennent pas toujours d'en haut !

Et je serrai les deux papiers tout humides dans mon agenda.

L'impression que cet incident avait produit sur moi se dissipa vite, et trois semaines plus tard je n'y pensais plus, lorsqu'un soir, lisant le *Monde* à l'Institut Canadien, mon regard tomba sur la liste des numéros gagnants. J'eus à peine le temps d'y jeter un coup-d'œil rapide que je vis dans un subit éblouissement les cinq chiffres mystérieux danser devant mes yeux. Coup de fortune inouï ! le billet me faisait gagner un quart du gros lot ! sans doute pour me récompenser de l'avoir sauvé de la fange ou du crochet du chiffonnier. J'étais riche de vingt cinq mille piastres.

Fou de joie, je sus cependant me contenir et je gagnai vite ma chambre afin de donner libre cours à mon émotion.

Le premier moment d'excitation passé, j'eus un scrupule. Ce billet appartenait à quelqu'un qui sans doute l'avait perdu. Mon devoir était donc tout tracé. Je devais, me criait ma conscience, rechercher le propriétaire ou du moins publier

un avis dans les journaux. Mais une objection se présentait sérieuse, presqu'insoluble, et j'étais trop intéressé pour ne pas m'y accrocher. Quelle preuve pourrais-je avoir de la propriété de ce billet ? Un imposteur alléché par l'aubaine pouvait se présenter et le réclamer sans aucun titre. Pouvais-je me dessaisir de cette petite fortune sans courir le risque de la donner à une personne qui n'y avait aucun droit ? Après tout j'en étais bien le légitime propriétaire tant qu'il ne me serait pas clairement démontré que le premier possesseur l'avait perdu.

J'étais dans ces idées perplexes, roulant le billet entre mes doigts, lorsqu'il me prit fantaisie de le déplier complètement et de l'examiner avec plus d'attention. Quelle ne fut pas ma surprise de distinguer sur le papier qui contenait le billet, et que par distraction j'avais conservé, quatre lignes tracées en caractères si fins et si serrés qu'un examen minutieux seul pouvait me les faire remarquer.

Je ne pus d'abord en découvrir le sens, le contact de la boue ayant rendu plusieurs lettres illisibles. Voici ce que je pus d'abord lire.—Et pour mieux nous faire comprendre il nous passa une feuille de papier sur laquelle se lisait ce qui suit :

J'o..re .a .a.n, la..é d'a.ten.re
Av.t qu. tu ..is fa..e ou c..dre
Un pl.. he.r..x te ..ou..ra
Et l. ..os lo. l'....ch.r.

Maintenant, dit-il, devinez ce qui manque pendant que je vais fumer un cigare."

Nous prîmes la feuille pour y chercher l'énigme.

Ce sont des vers, à n'en pas douter, dit Alfred qui est poète à ses heures, et voici justement deux rimes que je trouve à l'instant : *attendre* et *cendre*.

C'est bien cela, dis-je, mais pour aller plus vite il faut d'abord se représenter la position exacte du possesseur du

billet. Il est évident qu'il s'en est défait après avoir écrit ces vers. Je le vois à sa table, placé près d'une fenêtre, écrivant puis jetant le papier par la croisée. Justement la première partie du vers doit être :

" J'ouvre la main.

C'est le geste qu'il a fait pour lancer le billet. Et voyez, en reconstituant les mots et en y plaçant les lettres qui manquent nous trouvons ce premier hémistiche du vers.

Et moi, dit Jacques, qui ne voulait pas être le dernier dans cette petite gymnastique de l'esprit, j'ai aussi trouvé quelque chose, ce n'est ni plus ni moins que le reste du vers.

" Non pas ! se récria Alfred, puisque j'ai découvert le mot *attendre*."

Mais, reprit Jacques, que peux-tu faire avec ce mot isolé si je ne viens à ton secours avec le mien qui est la clef du vers. Je lis donc le premier vers comme suit :

J'ouvre la main, lassé d'attendre. . .

Bravo ! nous écriames-nous, tous satisfaits d'ailleurs d'y avoir contribué.

Intrigués par ces vers mystérieux dont trois restaient encore à deviner, nous avions oublié le récit de Paul, et transformés en Champollions, nous poursuivions nos recherches pendant que notre ami souriait de nos efforts à trouver l'énigme qui n'en était plus une pour lui car le lendemain de sa découverte, ainsi qu'il nous le dit, il avait réussi à en saisir le sens.

Aussi il s'amusait de notre embarras et n'était pas fâché du répit que nous lui donnions. Du reste c'était sa faute puisqu'il avait le premier excité notre curiosité en nous mettant sous les yeux ces quatre vers tronqués. L'auteur de ce quatrain devait se préoccuper du sort de cette feuille qu'il livrait à l'espace. Le dernier mot du deuxième vers nous l'indique : *cendre*. Il devait aussi, dis-je, songer à la

boue de la rue et ce doit être le mot *fange* qui se déguise sous les lettres *fa . . e* . . . On doit donc lire fange ou cendre.

" Avant que tu sois fange ou cendre ! "

s'écria triomphant Alfred qui n'aurait pas changé sa découverte pour celle de l'Amérique.

Nous fumes forcés d'avouer qu'il avait été plus perspicace que nous, et nous jurâmes de prendre notre revanche avec les deux vers suivants, qui nous paraissaient plus difficiles à trouver, puisque nous n'avions pas cette fois les deux rimes pour nous guider dans la voie du bon sens.

Nous étions à chercher depuis quelques minutes lorsque Jacques fit la reflexion suivante :

—" L'auteur a dû songer que quelqu'un pourrait bien le ramasser, ce qui peut s'expliquer par le dernier mot du troisième vers qui finit par une terminaison de verbe indiquant le futur."

" Te trouvera . . . doit être le mot, dîmes-nous tous ensemble. Pas un cette fois ne pouvait se vanter d'être plus habile que les autres.

Jacques cependant réclama avec assez de raison l'avantage puisque sa réflexion nous avait mis sur la piste.

Il s'agissait maintenant de lui rendre des points en déchiffrant la première partie du vers. C'est alors que me vint à l'esprit une idée qui me donnait la clef du mystère ; c'est que l'auteur sans y croire sérieusement aurait soudain songé qu'un passant ramasserait peut-être ce billet et serait plus heureux que lui. Alors le troisième vers serait tout trouvé :

Un plus heureux te trouvera,

leur dis-je. Incrédules d'abord, ils s'assurèrent que les lettres manquantes s'adaptaient parfaitement aux espaces, et le troisième vers fut unanimement considéré comme acquis.

C'était notre troisième conquête, mais il nous en restait

une quatrième à faire et non la moins difficile, car vous connaissez le proverbe latin : *In cauda venenum.* Pourtant l'idée était facile à deviner. C'est que si un plus heureux le trouve, il gagnera quelque chose. Mais de quelle expression l'auteur s'était-il servi ? Là encore la rime nous aida. " Trouvera " " devait évidemment rimer avec un mot ayant une terminaison de même consonance, à moins que l'auteur n'eut aucun souci des rimes riches. Avec ces données il nous fut facile de trouver le mot : *enrichira.* C'était beaucoup, mais il nous fallait prendre le vers à rebours. Il en est peut-être qui se lisent mieux comme cela. Mais pour le cas qui nous occupait, avoir le commencement aurait probablement mieux valu que d'être maître de la fin. Les quatre lettres " os " et " lo " formaient-elles partie d'un seul mot ou de deux ? Là se trouvait le nœud gordien.

Nous étions à nous creuser la tête lorsque, Paul désireux de continuer son récit, eut pitié de nous et nous dit négligemment :

—" Songez, mes amis, qu'il s'agit d'une loterie."

Ce fut pour nous comme un éclair dans la nuit. Les lettres manquantes vinrent comme d'elles mêmes se ranger à leur place, et tous ensemble encore une fois nous nous écriâmes : " Et le gros lot l'enrichira." C'était un quatrain que nous avions sous les yeux, un quatrain écrit dans un moment de découragement. Nous pûmes alors lire couramment :

J'ouvre la main, lassé d'attendre.
Avant que tu sois fange ou cendre,
Un plus heureux te trouvera
Et le gros lot l'enrichira !

On dit que les poètes sont prophètes, et ce quatrain venait donner raison à une sentence souvent menteuse. Certes en découvrant ces vers nous ne nous faisions pas illusion sur leur valeur. Le prophète était bon, le poète plus que médiocre. Et qui était-il ce barde inconnu qui jetait ainsi ses vers par la fenêtre ?

Paul qui brûlait de reprendre son récit nous dit que si nous l'écoutions encore il nous ferait faire connaissance avec cet être singulier. Nous songeâmes tout honteux au récit si longtemps interrompu, vantant sa longanimité et lui promettant un religieux silence. Cet incident donnait d'ailleurs plus d'attrait à ce qui allait suivre.

" Vous jugez facilement, reprit Paul, quelle fut ma surpise et surtout ma joie lorsque j'eus déchiffré ces vers. J'ai dit ma joie, car ces lignes m'enlevaient tout scrupule. En effet l'intention de l'auteur était évidente. Déçu déjà bien des fois peut être, il renonçait au bénéfice de ce billet. Le fait de l'avoir jeté de plein gré, ainsi que l'indique le premier vers, soulageait ma conscience et je me sentais complètement déchargé de toute obligation envers ce malheureux qui n'avait pas cédé à un mouvement de générosité mais à un accès de dépit. Etait-ce ma faute s'il venait de repousser la fortune à l'heure où elle consentait à lui sourire? Une preuve qu'il avait agi avec délibération c'est que, connaissant sans doute les règlements et instructions de la loterie, il avait écrit ces vers sur une feuille séparée, afin que le billet, si jamais trouvé, ne fût pas nul.

Ma conscience en repos, il fallait songer à retirer cet argent inespéré, cette petite fortune représentée par un misérable chiffon de papier. Le contempler avec ravissement n'en convertissait pas la valeur en bonnes espèces, et d'un embarras de conscience je tombais dans une difficulté d'action. Faire voyager ce billet par la poste était trop risqué, aussi je n'y songeai pas une minute. Confier ma fortune au hasard de la route aurait été une imprudence folle. Et lors même que le billet se serait rendu à destination, en aurai-je eu des nouvelles? Puis quelle réclamation légale aurais-je pu invoquer contre une institution non reconnue par l'Etat? Me confier à un ami là-bas? Mais je n'y connaissais personne. Il ne me restait donc qu'une ressource, entreprendre ce long voyage.

Là encore je me butais à un obstacle presque insurmon-

table, car je n'avais pas même les cinq sous du juif errant et mon budget lourd de passif était du côté de l'actif d'un poids insignifiant. Emprunter ? mais on ne prête d'ordinaire qu'à ceux qui ont déjà de l'argent. Aussi mon crédit réduit à sa plus simple expression me défendait de faire aucune démarche auprès de mes amis. D'ailleurs je vous savais guère plus fortunés que moi. Dévoiler mon projet à un ami sûr et en état de me venir en aide me paraissait la seule alternative possible, surtout si je l'intéressais dans cette étrange affaire.

J'allais me décider à cette démarche, quand l'idée de partager une fortune si péniblement acquise me retint. C'était payer trop cher le service que je voulais demander. La suite de ce récit va vous démontrer que bien m'en avait pris d'avoir eu ce calcul égoïste, car autrement il ne me serait rien resté.

J'en étais à me tourmenter le cerveau pour résoudre ce nouveau problême lorsque je me rappelai avoir en ma possession une bague de prix, don de ma mère mourante, et que je conservais précieusement comme une relique de famille. L'idée de m'en défaire définitivement ne me vint pas un seul instant à l'esprit, car jamais dans mes heures de pire détresse je n'avais songé à m'en séparer. Je résolus donc de la déposer au Mont-de-Piété.

Cette institution n'existait pas à Québec, mais un vieux juif qui prêtait à la petite semaine et à gros intérêt y suppléait. Pour chaque objet déposé entre ses doigts crochus il prêtait le quart de la valeur. Je le connaissais pour avoir été souvent plumé par lui.

Je lui portai cette bague dont je connaissais le prix, l'ayant fait examiner par un orfèvre consciencieux qui l'avait évaluée à deux cents piastres.

Le vieux juif, après l'avoir palpée et retournée sur tous les sens, fit la moue, comme je m'y attendais, et son regard de fauve eut en même temps un éclair de convoitise qui le trahit.

“ Sur cette bague, me dit-il, je vous prête cinquante

piastres," puis il ajouta d'un ton hypocrite que seul l'intérêt qu'il me portait lui faisait faire une offre aussi généreuse.

Je refusai avec indignation car il me fallait au moins le double. J'allais le laisser lorsque le vieux ne voulant pas manquer l'occasion d'une excellente aubaine se décida à m'avancer les cent dollars que je désirais.

Tous les obstacles étant levés, je ne fus pas lent à partir. Je laissai la ville si précipitamment que j'oubliai de vous notifier de mon départ. D'ailleurs il me plaisait de faire du mystère ; le sujet s'y prêtant si bien.

Je ne vous raconterai pas les incidents du voyage ; ils furent peu intéressants. Je voyageais d'ailleurs très modestement, car de la somme que m'avait prêtée l'Harpagon de la rue St-Valier il ne me restait que vingt dollars. Ce fut une course rapide à travers l'Amérique. Aussi ne me demandez pas une étude de mœurs. Je ne voyais que le magot qui m'attendait là bas. L'horizon vers lequel m'emportait le train se teignait d'or, reflet de ma fortune, merveilleux mirage que je craignais de voir s'évanouir comme les étranges illusions d'optique du désert.

Enfin après trois jours d'une course non interrompue je saluais la Nouvelle-Orléans nonchalament couchée sur les rives basses du Mississipi et je courais au bureau de l'administration de la loterie que je m'étais fait indiquer. Moi d'ordinaire si flegmatique, je sentais mon cœur livré à des mouvements désordonnés. Comment serait reçu cet étranger venu de si loin ? Mille objections me venaient à l'esprit maintenant que je touchais au moment décisif. J'eus même un instant le regret d'avoir entrepris ce voyage sur la foi d'un chiffon de papier qui serait peut-être refusé. S'il n'était pas authentique ? Il me semblait entendre du fond de sa boutique ricaner le vieux juif.

Il me vint subitement à l'idée d'avoir un témoin lorsque je livrerais mon billet. Justement comme j'arrivais au bureau je vis un jeune homme qui, débouchant d'une autre rue, se dirigeait vers le même endroit que moi. Il avait bonne

mine; aussi malgré ma répugnance à lui livrer une partie de mon secret, je lui expliquai le but de mon voyage et le service que j'attendais de lui.

" D'où venez-vous ? " me dit-il.

A peine lui avais-je répondu que je venais de Québec qu'il s'exclama :

—" Le billet de loterie que vous avez, vous ne l'avez pas acheté ; vous l'avez trouvé ! "

Jugez de ma stupéfaction ! S'il disait vrai, j'étais en face du premier possesseur.

" Ce billet était à moi, reprit-il, lorsque dans un moment de désespoir je m'en défis. J'étais alors de passage à Québec, car je demeure à Détroit. Me trouvant sans le sou, j'avais offert ce billet pour la bagatelle de trois piastres sans pouvoir trouver un acheteur. Dans un moment de dépit j'écrivis quelques vers que vous avez dû trouver sur la feuille qui accompagnait le billet lancé par la fenêtre, gardant cependant dans ma mémoire le chiffre fantastique qu'il portait. De retour chez moi je vis par hasard la liste des numéros gagnants et je n'ai pas besoin de vous dépeindre le regret et l'angoisse que j'éprouvai en constatant que le billet que j'avais traité avec un si superbe dédain m'aurait rendu possesseur d'une somme de vingt-cinq mille piastres. Je m'accrochai à un dernier espoir, c'est que le billet aurait pu être retrouvé. Au cas d'une éventualité aussi douteuse je devais en informer l'administration. Pour mieux sauvegarder mes intérêts je résolus même d'entreprendre le voyage. Voilà pourquoi je suis ici depuis hier, ne vous devançant que d'une journée."

Peu satisfait de l'attitude d'incrédulité qu'il remarquait chez moi, il voulut me convaincre par une preuve qui devait faire cesser tous mes soupçons, et il se mit à réciter le quatrain écrit sur la feuille qui accompagnait le billet.

Je ne pouvais plus douter, j'avais bien devant moi son premier possesseur.

Cet écroulement de mon rêve me jeta dans un état de

stupeur voisin du désespoir. Revenu de mon trouble, je lui dis que j'admettais ses droits mais que sans moi, sans le hasard qui m'avait fait ramasser ce chiffon il n'avait rien du tout.

" J'ai songé à tout cela, me dit-il, aussi je veux vous faire une proposition que vous allez agréer, je l'espère. Partageons également ; la part sera bonne, et ce sera un arrangement équitable. Le hasard nous ayant favorisés ce serait faire injure à la faveur qu'il nous fait que de nous disputer le magot. D'ailleurs l'administration est avertie, et nous ne toucherons l'argent que par une entente entre nous. La position est simple ; vous ne pouvez rien sans moi ; je ne puis rien sans vous."

Ce raisonnement était inattaquable ; aussi je répondis que je souscrivais volontiers à sa proposition.

Il ne nous restait plus qu'à toucher notre argent, ce qui fut fait le jour même non sans pourparlers car l'administration était fort intriguée de ce cas tout-à-fait nouveau pour elle.

Je ne sais par quel calcul fantaisiste, que nous dûmes accepter comme correct, il ne nous fut remis que vingt-trois mille dollars que nous empochâmes sans réclamer, après avoir partagé également.

Le lendemain nous nous séparions bons amis, lui plus heureux que moi puisque par une chance inespérée il touchait la moitié d'une somme qu'il croyait perdue par sa faute, tandis que j'étais à demi satisfait d'avoir à partager ce que je croyais m'être échu en entier.

Ne voulant pas voyager avec une somme aussi considérable je déposai mon argent dans une banque réputée la plus sûre institution financière de l'Etat, après m'être muni de l'argent nécessaire pour mon retour.

Inutile de vous dire que ce retour s'opéra joyeusement et que je me payai le luxe d'un char palais dans lequel, après l'excitation des derniers jours, je dormis d'un sommeil où le rêve le plus extravagant n'aurait pas été plus surprenant

que l'étrange réalité que je venais de traverser. Délivré de tout souci et rendu complétement à moi-même, je songeai à vous, mes amis, à l'inquiétude que vous aviez dû éprouver à mon sujet, et je vous adressai alors ce télégramme qui vous annonçait mon retour du pays de Cocagne. Je me rappelle encore l'air mystifié que vous aviez lorsque vous êtes venus à ma rencontre. Et lorsque je vous donnai ce petit souper fin dont vous vous léchez encore les barbes, oh ! les coquins, vous avez voulu me faire boire afin de découvrir au fond de mon verre le secret qui enveloppait d'un profond mystère les deux semaines qui venaient de s'écouler. Mais j'étais sur mes gardes et vous m'avez trouvé à cette occasion des habitudes de tempérance auxquelles je ne vous avais pas habitués.

Vous savez comment depuis j'ai fait fructifier cet argent qu'un hasard m'avait fait trouver dans la boue.

Et maintenant vous allez me demander pourquoi je ne vous ai pas fait plus tôt ce récit où il n'y a rien dont j'ai à rougir. Je vous avouerai que c'est l'amour-propre qui m'a fait garder le silence. J'ai voulu attendre que le public fut en état de juger que j'étais digne de ce sourire inespéré de la fortune. Preuve est faite, n'est-ce pas, mes amis ? Aujourd'hui nul ne reconnait dans le financier prudent le dissipateur d'autrefois. Tout de même j'ai assez longtemps souffert des soupçons de quelques uns, mais je savais que le plus grand nombre ne s'occupait plus de cet incident, pour donner encore une fois raison à cette sentence si vraie : " On ne s'informe pas d'où viennent les richesses, il suffit d'être riche."

Comme il achevait son récit l'horloge sonnait une heure de la nuit.

Etonnés de la rapidité avec laquelle les heures avaient fui, grâce à cette narration piquante d'intérêt, nous prîmes congé de notre hôte, non sans avoir bu à sa prospérité.

Nous étions déjà sur le seuil lorsqu'il nous cria :

" Cette histoire, va sans dire, n'est plus un secret. Racontez-la à qui vous voudrez."

Et voilà pourquoi les lecteurs de la *Revue Nationale* en ont la primeur. Je crois même que ma plume a été plus diligente que les lèvres de mes amis.

Un bon point pour eux ou pour moi, comme il vous plaira !

ADOLPHE POISSON.



LES ETATS-UNIS ET LE CANADA

LES BANQUES COMPARÉES

Parmi toutes les entreprises humaines, en exploitation à la fin de ce siècle, nous devons assurément donner la plus haute importance aux affaires de banque, qui doivent être établies sur des bases solides et dirigées d'après des méthodes pleines de sécurité et de confiance.

Les opérations de banque, en l'univers entier, dans le passé comme dans le présent, fournissent un vaste champ d'expérience, où les hommes pratiques peuvent trouver des enseignements précieux, pour les guider dans leurs travaux. Car tous les problèmes de ce genre ont déjà été résolus d'une manière aussi mathématique que ceux d'Euclide. Et si cette assertion n'était pas exacte, ce serait à désespérer de l'intelligence humaine, si solidement outillée à la suite d'une dure expérience et de terribles déboires, qui ont amenés des souffrances inouies à tous les peuples.

Les esprits les plus distingués y ont mis leurs plus grands efforts intellectuels, et nous pouvons dire sans crainte qu'ils sont enfin arrivés à des solutions absolument pratiques et sûres. De là, nous serions en droit d'affirmer que les institutions financières qui périclitent, doivent attribuer leur défaite, non à un défaut d'expérience, mais bien plutôt à la mauvaise application des principes rigides sur lesquels doivent reposer tout opération de ce genre.

***

Les regards du monde civilisé sont aujourd'hui fixés sur la République Américaine et étudient avec un intérêt sympathique les prodigieux efforts que font nos voisins pour diriger leur barque financière avec sécurité, à travers les orages, jusqu'au port bien abrité, ou, pour mieux rendre notre pensée : les efforts que font les américains pour faire sortir un *monde* du *chaos*.

Nous avons une confiance absolue dans le résultat final, car nos voisins sont, non seulement bien pourvus en ressources matérielles, mais ils ont en outre un bagage d'intelligence, de cœur et de patriotisme, qui est un garant de succès.

Pour bien comprendre les causes de l'état pénible actuel des finances américaines, il faut se rendre compte de la terrible saignée produite chez elles par la guerre de Sécession. L'aspect inquiétant de leur système de banque et les bouleversements de leur crédit national qui ont amené la panique de 1893, ont pris racine dans cette affreuse convulsion nationale.

Cette malheureuse guerre a placé les Etats-Unis entre les mains des capitalistes européens, et a amené le fléau du papier monnaie, qui, dans son fonctionnement actuel, est absolument contraire aux intérêts du commerce.

Quand il est question de l'organisation financière des établissements de banque américains, nous devons dire : les *systèmes americains*, parceque ces établissements sont régis d'après des lois variées, promulguées soit par les *états*, soit par le gouvernement de Washington—nous dirions ici lois provinciales ou fédérales.—

Tandis qu'en Canada toutes nos banques sont organisées d'après des lois uniques, qui en assurent le fonctionnement régulier et uniforme.

Les deux principales divisions aux Etats-Unis sont :

Les banques nationales,

Les banques des états.

3756 banques sont régies d'après des lois nationales ; 4359 doivent leur existence à des lois des états. Chacun de ces 8115 établissements a une organisation indépendante et est gouverné par son conseil d'administration, avec tout son état-major sous un même toit.

Ces institutions n'ont pas de succursales au dehors, et toutes atteignent le succès ou marchent à la ruine selon les ressources locales.

Une sphère d'actions aussi restreinte amène fatalement des résultats problèmatiques et souvent désastreux. Il est facile de concevoir qu'une banque, établie dans un centre prospère, doit nécessairement acquérir chez elle un crédit solide et qu'elle a beaucoup plus d'intérêt à prêter ses capitaux sur place, ce qui lui permet de surveiller de près ses emprunteurs, tout en rendant ses engagements plus fructueux.

Maintenant se présentent beaucoup d'inconvénients, car si une banque est trop sévère dans ses méthodes, et qu'elle veuille un peu étendre ses opérations au dehors, elle suscite des froissements locaux. Ses clients s'inquiètent de voir leurs capitaux placés au loin, et bientôt un établissement rival se fonde pour lui faire de la concurrence. C'est ainsi qu'avec un capital de $5,000 seulement, nous constatons la création de plusieurs de ces institutions, établies dans ces conditions de rivalité, avec l'engagement formel de n'exploiter que les ressources locales.

Et aussi beaucoup de ces banques culbutent et chaque semaine les statistiques américaines nous apportent la nouvelle de la fermeture de quelques unes de ces faibles institutions. L'année dernière en 1894, 106 de ces maisons abandonnèrent les affaires, soit volontairement, soit à la suite de faillite, et sur ces 106, 5 seulement furent réorganisées sur de bases nouvelles.

***

Il est évident qu'un pareil système qui entraîne de si fréquentes défaites, doit être absolument condamné, et qu'il est la cause principale du discrédit actuel qui pèse sur toute l'organisation financière de nos voisins. Car chez eux, le mot *banque*, qui doit être synonyme de force financière, devient par dérision, presque l'équivalent d'instabilité.

Les méthodes américaines du jour entraînent encore fatalement le voyage à l'extérieur des capitaux quand il y a pléthore de fonds chez elles, et ces capitaux, placés dans des maisons avec lesquelles il n'existe aucun rapport organique, sont exposés à des évolutions sur lesquelles la maison principale ne peut avoir aucun contrôle efficace.

Et cependant ce système défectueux de prêter au dehors est pratiqué sur une grande échelle aux Etats-Unis. C'est ainsi que d'après une statistique récente, nous voyons que les banques nationales se doivent mutuellement $343,692,000, les banques des états : $183,167,000, ce qui fait l'énorme somme de $526,859,000 de dettes réciproques.

A la même époque, les statistiques canadiennes ne mentionnaient que deux de nos banques comme étant endettées à des maisons voisines et le montant de leurs dettes ne s'élevait qu'à $62,645.

Il faut cependant remarquer ici, qu'en vertu de notre organisation qui permet à nos banques d'avoir des succursales, nous savons qu'il existe toujours un gros montant de dettes entre les maisons principales et les succursales. Mais ces dettes, somme toute, ne sortent pas de la famille, et sont toujours sous le contrôle des gérants principaux, qui les augmentent ou les réduisent selon les besoins locaux.

Tandis qu'aux Etats-Unis, ces dettes mutuelles échappent absolument à pareille surveillance, car les banques, ayant partout des intérêts différents et une organisation indépendante,

poursuivent naturellement leur avantage particulier. De là surgissent souvent des conflits préjudiciables pour toutes, et en temps de crise, comme les plus fortes se défendent comme elles le peuvent sans songer aux voisines, les plus faibles succombent et disparaissent.

Chez nous, au contraire, les maisons principales aident leurs succursales, et prennent toutes les dispositions voulues pour ne pas les embarrasser.

Et aux Etats-Unis les fortes banques n'ont aucun intérêt à supporter les maisons voisines, et elles les laissent se débattre sans les secourir.

Nous pouvons comparer notre système de banque canadien à une armée compacte, homogène, où le soldat est solidaire avec son chef, tandis que le système américain amène l'effort individuel, sans cohésion, sans ensemble, où chaque institution est comme un tirailleur qui combat sans contact avec ses voisins et avec le seul appui de son propre jugement ou de ses propres forces.

Aux Etats-Unis, nous trouvons une banque pour 8,000 habitants, ici au Canada 128,000 habitants sont servis par un seul établissement,

Chez nos voisins la moyenne du capital des 3756 banques nationales n'est que de $179,000 et les banques des états ont encore une moyenne bien inférieure à ce chiffre.

Chez nous, la moyenne se chiffre par la somme considérable de $1,600,000. Ainsi le capital payé de nos banques s'élève à une somme près de dix fois supérieure à celle des banques américaines.

Aux Etats-Unis le plus fort capital payé est de $5,000,000; ici, avec une population plus de treize fois inférieure, nous avons une banque avec un capital de $12,000,000, et deux autres avec $6,000,000. Et c'est à cette concentration des ressources financières que nos banques doivent leur solidité, l'absence de toute faillite chez elles, la confiance générale et légitime dans leur force, l'éloignement de tout scandale et la sage administration de leurs moyens qui leur permettent

de diriger facilement leurs puissants navires à travers la tempête, tandis que les faibles barques américaines sont par centaines jetées à la côte, comme en 1893.

Les banques puissantes, comme les nôtres, sont non-seulement en état de résister aux bourrasques, mais elles peuvent en outre s'assurer les services de gérants expérimentés, qui leur évitent des défalcations comme celles qui se présentent si fréquemment chez les officiers des banques américaines.

***

Nous inscrivons ici les rapports des principaux établissements américains :

Articles	Banques nationales	Banques des États	Autres banques	Totaux
Prêts	1,991,874,273	665,988,823	1,477,640,155	4,125,503,251
Titres des E. U......	240,154,979	604,055	122.934,317	363,693,351
Autres titres.	193,300,072	83,937,673	802,772.185	1.080,009,930
Capital...........	668,861,847	244,435,573	154,299,817	1.067,597,237
Surplus et profits .	334,121,082	102,453,402	249,971,692	686,545,866
Dépôts........	1,742,160,267	658,107,494	2,315,246,607	4,715.574.368
Ressources totales...	3,473,922,055	1,077,164,813	2,791,310.184	7,342,397,052

Dans la colonne "*Autres banques*" sont comprises : Les *banques d'Epargnes*, les *compagnies de prêts et de confiance* et les *banques particulières*, qui toutes, d'une manière générale, agissent en affaires comme les *banques nationales* ou d'*états*.

***

En raison du différent mode d'opération employé dans les reports des banques américaines, il nous est impossible d'en pousser bien loin la comparaison avec nos banques domestiques.

Mais en examinant les dépôts des banques principales—soit des banques nationales et d'états,—nous voyons que ces dépôts arrivent à la même proportion que ceux des banques canadiennes, c'est-à-dire, s'élèvent à peu près à trois fois le montant de leur capital payé. La même proportion se retrouve entre les chapitres :—*Capital* et *surplus*—ou *fonds de réserve*,—qui, dans les deux pays, se chiffrent par la moitié du capital total de l'ensemble de toutes les institutions. Entre les dépôts et les prêts la comparaison s'équilibre également de part et d'autre.

Mais dans les banques d'épargne des Etats-Unis, il existe une différence énorme entre le capital et les dépôts. Ainsi ces institutions, avec un capital de $30,579,000 reçoivent des dépôts s'élevant à l'énorme somme de $1,777,933,000, soit dans la proportion de $1 à $58. Les compagnies de prêts et de confiance, avec un capital général de $97,068,000, ont $471,298,000 de dépôts, et les établissements privés, au capital total réuni de $26,000.000 arrivent à en recevoir pour $66,000,000.

***

La différence frappante qui existe entre les banques américaines et les banques canadiennes se montre principalement dans l'émission de leurs billets.

Les banques canadiennes sont autorisées à émettre des billets pour une somme égale au total de leur capital-payé. Ces émissions de billets ne sont nullement protégées, ni par

une réserve particulière de titres du gouvernement, ni par aucun montant spécial en espèces métalliques, mais elles font parties du premier article de l'actif des banques intéressées, et un fond équivalent à 5 0/0 de la circulation de ces billets est retenu par l'Etat pour en protéger les porteurs. Actuellement, chaque billet de banque canadien de $1.00 est soutenu par $10.00 de l'actif de chaque banque. Notre circulation générale des billets de banque n'a jamais dépassé 61 0/0, des limites autorisées et elle varie entre 32 et 38 millions, augmentant et diminuant selon les circonstances.

La circulation des billets de banque aux Etats-Unis repose sur des principes absolument différents. Elle est entièrement établie sur des titres du gouvernement. L'Etat dit par exemple : " Prêtez-nous $110.00 et je vous permettrai d'émettre pour $100 de billets. Ainsi, en pratique, les billets de banque ne sont simplement que des titres de l'Etat divisés en fractions minimes de papier-monnaie.

Les institutions ne retirent aucun bénéfice de ce système qui est plutôt une source de déficit pour elles. Il en est assurément ainsi quand les billets émis descendent au-dessous du montant des sécurités données par l'Etat, car ces sécurités donnent un intérêt très minime et étouffent d'autres fonds qui seraient demandés par les prêts commerciaux.

D'après les statistiques les plus récentes, le montant des titres d'Etat retenus par les banques, pour assurer la circulation de leurs billets, se monte à $206,463,000, et les billets au large ne se chiffrent seulement que par $182,959,000.

Ainsi nous voyons que ces établissements immobilisent ainsi une somme de $23,504,000 qu'elles doivent garder pour rencontrer les clauses de leurs engagements avec l'Etat, et qui se trouve complètement en dehors des opérations fructueuses auxquelles ces millions auraient pu servir.

Aux Etats-Unis nous voyons donc que le permis de circulation des billets n'est accordé que pour l'absorption des titres de l'Etat, et que tous ces billets ne concourent qu'à l'enrichissement du gouvernement.

Tandis que, au Canada, l'émission du papier-monnaie de banque a été réglementée dans l'intérêt du bien-être commercial de toute la communauté nationale.

Notre système assure la solidité à nos banques et répond comme un baromètre à la température financière du pays.

Aux Etats-Unis, les méthodes employées entraînent souvent des désastres, en restreignant le champ d'action des établissements financiers, qui, tout en étant débordants, ne peuvent porter secours à ceux qui sont en danger.

En conclusion, nous dirons hardiment que le système de banque américain paralyse les forces générales, les anémie et les tue par l'isolement.

C'est un système qui malheureusement est contraire à tous les principes de saine gestion financière.

JOHN HAGUE.

CHRONIQUE DE L'ETRANGER

Nous avons bien peu de choses à glaner en ce moment dans les dépêches transatlantiques.

Les affaires extérieures sont généralement tranquilles et rien de saillant n'est venu exciter la curiosité universelle pendant le dernier mois.

En Angleterre, nous avons eu la traditionnelle ouverture du Parlement avec le non moins traditionnel discours de la Reine.

C'est un document modeste, très peu chargé, rassurant comme toujours, par lequel, le Gouvernement anglais, au nom de Sa Majesté, rend compte à l'Angleterre et au monde entier, des choses de son administration et de ses relations avec les pays étrangers.

Nous y trouvons une petite querelle franco-anglaise, à propos des frontières de Sierra Léone et les possessions françaises limitrophes, qui a été réglée à l'amiable, comme toujours, depuis que les deux services diplomatiques français et anglais se montrent d'une énergie égale.

L'Arménie, théâtre de récents massacres, est également l'objet de la sollicitude de la Reine, et elle espère amener bientôt une solution favorable à cette question, grâce à l'entente unanime des puissances intéressées.

Puis viennent des considérations générales d'un ordre usuel, et le message prend fin par l'expression d'un espoir légitime dans l'accomplissement ordinaire des devoirs législatifs et administratifs de tous ses fidèles et loyaux députés, lords et ministres.

La motion sur l'adresse au discours du trône a été finalement votée avec toute la dignité possible, à la suite d'un petit conflit faisant ressortir l'opposition intempestive de Lord Roseberry à la Chambre des Lords.

Donc, là, aucune question brûlante, tout au plus un petit feu bien pâle, suffisant pour réchauffer les graves débats des Chambres Anglaises.

En France, selon l'usage immuable, un peu plus de brio, un brin de tapage, de surrexcitation nerveuse, tel qu'il convient à un peuple prime-sautier, bouillant, aussi prompt à l'attaque qu'à la riposte, quoique doué cependant d'un imperturbable sang-froid dans les circonstances graves.

M. Faure, comme on devait s'y attendre, a été très discuté ou très admiré, ainsi qu'il est d'usage pour toute personnalité, relativement effacée la veille, qui jaillit en pleine lumière par sa seule puissance et son propre mérite.

Le président, en homme politique rompu aux affaires, a pris possession de son poste avec toute la dignité d'un homme éprouvé, et les quelques bruyants personnages qui criaient à ses trousses, se sont fatigués et tus.

Le ministère a été une chose plus laborieuse à former. Dans tout pays comme la France—et ils sont bien rares—où il existe une multitude d'hommes supérieurs en politique, le choix est difficile, car la compétition est grande.

Le président, se trouve un peu, pour le choix de ses ministres dans un embarras de jolie femme, qui hésite, tâtonne

et finalement cueille une toilette de bal, parmi les centaines qui s'étalent à ses yeux.

M. Bourgeois, l'homme presque indispensable depuis quelque temps, ayant renoncé à l'honneur d'être premier, M. Ribot, encore un autre homme indispensable, a repris et mené à bonne fin la formation d'un cabinet.

Ce ministère vivra-t il longtemps ou mourra-t-il après une existence éphémère ? Peu importe, la France continuera toujours comme par le passé à être la puissante et vigoureuse nation que tout le monde craint, déteste, aime ou apprécie sans jamais lui témoigner d'indifférence.

Les ministres passent, les présidents disparaissent, les partis s'agitent, se tordent, se bousculent, mais la France reste ferme sur son immuable piédestal et, nous canadiens-français, nous sommes heureux et fiers de sa force et de son prestige universel.

Une grande figure militaire française vient de disparaître : le maréchal Canrobert, le dernier maréchal de France et le doyen des généraux du monde entier.

Né en 1809, à vingt-trois ans, il était sous lieutenant en Afrique. Après une carrière bien remplie, nous le trouvons plus tard général, commandant en chef, en Crimée. En 1859, il jouait un des premiers rôles, dans la guerre d'Italie, et il terminait enfin sa longue et brillante carrière, en 1870, comme chef du 4e corps.

Ce fut le type du brave soldat de la vieille école, toujours prêt à se porter au danger, plutôt homme d'action que général de stratégie.

En 1870, déjà âgé, il émerveillait et électrisait ses soldats par une splendide insouciance. Montant un magnifique cheval, qu'il maniait admirablement, il se portait aux points

les plus dangereux, au petit galop de chasse, avec une aisance souriante. Les cheveux longs et flottants en boucles soyeuses, toujours un couvre-nuque sous sa casquette, il assistait en amateur aux luttes gigantesques des environs de Metz, exposé à tous les coups, donnant tranquillement ses ordres, un peu au désespoir de son état-major, qui tombait comme mouches à ses côtés.

Avec Canrobert disparaît une belle et glorieuse tradition.

———

En Russie, rien de particulier. Le jeune czar, un peu ballotté entre le désir de faire du bien à son peuple et la crainte de déplaire à sa puissante bureaucratie, ne paraît pas avoir encore tout conquis son individualité.

Pour le moment, la bureaucratie et la noblesse semblent tenir le premier rang dans ses faveurs, mais les bourgeois et le peuple veulent lui déclarer la guerre. Et nous savons tous que si des milliers paient leur opposition de leur liberté ou de la mort, le czar finit quelquefois par succomber dans la lutte.

Souhaitons au jeune souverain russe, ami de la France, qu'il saura surmonter les difficultés rencontrées aux débuts de son règne.

M. de Giers, le ministre des affaires étrangères russes vient de mourir dernièrement. C'est une grande perte pour la Russie.

Avec lui disparaît une des plus hautes figures diplomatiques de ce siècle. Dès l'âge de dix-huit ans, il entrait dans la carrière qu'il n'a quittée qu'à sa mort.

En 1882, il succédait à Gortschakoff comme grand-chancelier, et depuis il n'a cessé d'être l'apôtre de la paix universelle.

En Allemagne, absolument rien à trouver.

L'empereur Guillaume s'agite comme toujours. Il donne des bals merveilleux, dont tous les journaux du monde rendent compte avec force éloges. Le souverain allemand est très amateur de réclame et il est passé maître dans l'art de faire savoir au public ses pas et démarches. C'est assurément un grand talent que beaucoup de journalistes—hommes parfois friands de publicité—doivent absolument lui envier.

Guillaume a de grands projets sous roche. Il se propose de régénérer le monde, de changer notre vieille société un peu ébranlée et de ramener partout la bonhomie heureuse de l'âge d'or. Ce sont là des intentions assurément dignes d'éloges, et comme ami de notre pauvre humanité, je dois lui souhaiter plein succès.

Le souverain allemand ne serait pas complet s'il ne préparait également de formidables et intéressantes grandes manœuvres. Cette fois, tous les chefs de la Triple-Alliance assisteront à ses triomphes de stratége : François-Joseph d'Autriche, Humbert d'Italie, le roi de Saxe et d'autres menus souverains d'importance moindre. Le plan de ces manœuvres n'est pas encore connu mais il sera certainement vaste comme tout ce qu'entreprend le jeune empereur allemand.

———

En Italie, absence complète également de tout événement important.

De Rome, le Souverain Pontife a lancé une encyclique au monde américain. Ce document, est comme tous les précédents d'une ampleur et d'une profondeur de pensée et d'intentions absolument admirables.

Cette encyclique donne l'historique du catholicisme aux

Etats-Unis. Elle explique le but de la mission de Monseigneur Satolli, et enjoint aux évêques et aux fidèles de se soutenir entre eux et d'encourager les établissements catholiques du pays. Par une conduite exemplaire, les catholiques feront l'admiration des protestants et contribueront grandement à les ramener sous l'égide de l'Église de Rome.

Un procès retentissant vient de se terminer en Belgique. Madame Joiniaux, femme d'un ingénieur en chef des ponts et chaussées d'Anvers, a été trouvé coupable de trois empoisonnements et condamnée à mort. Cette sentence, en dernier lieu, a été commuée en celle des travaux forcés à perpétuité.

Cette terrible punition est très justifiée d'aprés les débats émouvants qui ont fait ressortir la culpabilité de cette malheureuse et maintenant célèbre criminelle.

Prodigue, hautaine, très lancée dans le monde où elle voulut longtemps soutenir un rang au-dessus de sa fortune, elle s'était vue acculée à des impasses fermés par des dettes criardes. Elle ne trouvait pas d'autres moyens d'en sortir que de prendre des assurances sur la vie pour sa sœur, son oncle et son frère, et, ensuite, de les empoisonner tous les uns après les autres pour toucher les primes.

A ce jeu dangereux, on épuise bientôt ses forces et madame Joiniaux finissait enfin sa carrière sur les bancs de la Cour d'Assises, d'où la prison l'a cueillie pour toujours.

La vie de récluse perpétuelle doit lui sembler rude après une existence de mondaine belle et adulée.

Le mois dernier a été témoin de trois des plus dramatiques événements maritimes de l'époque.

En premier lieu, nous apprenions que l'*Elbe*, grand vaisseau allemand transatlantique, avait été coulé en dix minutes par le vapeur anglais, le *Crathie*.

C'était le matin, tout le monde dormait. Soudain un grand choc, une horrible bousculade, un tourbillon qui s'engouffre partout, puis le grand silence de la mort. Trois cents personnes périssaient ainsi en quelques instants.

Le vapeur anglais, accusé de n'avoir pas essayé de sauver les naufragés, se défend avec énergie, alléguant que la rapidité de la catastrophe a paralysé des deux côtés tout moyen de sauvetage. Ceux qui ont voyagé sur mer savent très bien que pareils arguments sont acceptables, car dans tout accident de cette gravité, il se produit, chez les âmes les mieux trempées, un moment de stupeur qui dure toujours quelques minutes. Les officiers les plus énergiques ne peuvent surmonter la panique générale et donner des ordres clairs, précis et exécutables qu'après un certain laps de temps.

Dans le cas de l'*Elbe* la chose nous paraît avoir été impossible. Le bateau, crevé dans le flanc, culbute à bâbord, noyant les chaloupes de ce côté, rendant presque impossibles les manœuvres de celles de tribord, à cause de l'inclinaison effrayante du pont.

Personne, d'après nous, n'est réellement à blâmer dans cette catastrophe, qui doit être purement attribuée à une cause toute accidentelle.

Les journaux américains rapportent le récit d'un essai de sauvetage émouvant opéré sur une barque naufragée.

Le bateau de sauvetage s'approche du navire en détresse et le patron fixe sa lorgnette sur les mâts, où sont accrochés sept formes humaines. Trois sont pendues par les pieds et les quatre autres se tiennent immobiles dans les cordages.

Pendant la nuit, les trois malheureux marins étaient morts, et leurs corps, raidis par le froid, avaient pivoté la tête en bas,

retenus aux vergues par les cordages qui leur liaient les jambes aux mâts.

Les quatre autres paraissent en vie.

Le patron du bateau de sauvetage leur lance une corde. Rien ne bouge à bord. Un autre cordeau jeté un peu plus près d'un des marins attire son attention et il essaie de le saisir. Lentement il s'en approche, fait des efforts pour le prendre, hésite, puis, tournant des yeux tristes et mornes du côté des sauveteurs, avec des hochements de tête, il retourne à son poste et s'entoure de voiles et de cordages.

Un autre essaie après lui, mais sans plus de résultats.

La mer absolument démontée, empêchait les sauveteurs d'aborder le navire, et pendant plusieurs heures, ils assistèrent impuissants à l'agonie et à la mort des malheureux naufragés.

Un autre épisode maritime, moins triste dans ses effets, quoique terrible par l'anxiété qu'il a causée pendant une semaine, vient d'avoir un dénouement heureux par l'arrivée de la *Gascogne,* grand paquebot de la Compagnie Transatlantique.

Le voyage de ce bateau a été des plus pénibles et des plus dramatiques.

Parti du Havre, avec des machines neuves, trois jours après un des pistons moteurs se brisait et le désemparait complètement. Les mécaniciens se mettaient de suite à l'œuvre et réussissaient bientôt à monter un appareil de fortune.

Le navire reprit sa route à une vitesse bien diminuée.

Quelques jours après, par une tempête affreuse, la machine se détraquait de nouveau et pendant quarante-huit heures le bateau fut ballotté sans contrôle par une mer affolée. Les mécaniciens, malgré leurs efforts courageux, ne parvinrent pas à réparer la machine.

Enfin, après neuf jours de retard, la *Gascogne* arrivait à New-York, sans avoir eu de secours de personne, et tout le monde à bord était sain et sauf.

De ce voyage mouvementé se dégage un sentiment de sécurité pour ceux qui s'aventurent à traverser l'Atlantique. Avec les solides navires modernes, même quand ils sont désemparés, l'expérience est faite qu'il n'y a pour ainsi dire aucun danger grave. En dehors des collisions, des explosions et du feu, éventualités très rares, on n'a rien à craindre des fortes tempêtes.

Les collisions sur l'Atlantique ne sont guère probables, car les navires vont tous dans une direction parallèle, aller et retour ; aucun vaisseau important naviguant du nord au sud dans ces parages. Les collisions sont plutôt à craindre dans les petites mers où les bateaux se croisent en tous sens. L'*Elbe* a été la victime d'un pareil accident dans la mer du Nord.

Il y a encore une constatation réconfortante à faire à l'occasion de l'aventure de la *Gascogne* : c'est le calme souriant, le sang-froid, le dévouement et la force de résistance des marins français, dans les grands dangers.

Le rapport du capitaine de la Gascogne est un modèle de simplicité, de laconisme et de modestie. Dix lignes pour raconter un des plus dramatiques voyages qu'il soit possible de se figurer.

Un étranger qui assiste à l'arrivée ou au départ d'un navire français, est en droit de se dire que tous ces gens-là sont des emballés. Dieu ! qu'il se trompe, car toute cette belle ardeur bruyante, tout ce tapage sont absolument superficiels. Vienne une épreuve sérieuse et on est tout surpris de voir ces gens à cris et à courses devenir froids comme glace, clairs et précis dans leurs commandements, prompts et agiles dans l'exécution des ordres. Et cela avec une prodigieuse rapidité.

Oui, qu'on ne s'y méprenne pas : le caractère exubérant du français est entièrement factice, car je ne crois pas qu'il existe au monde une race plus maîtresse d'elle même, quand elle a un danger à vaincre.

J'aurai souvent l'occasion de revenir sur ce sujet qui a besoin d'être développé avec de nombreux exemples à l'appui.

En attendant, mon papier est fini pour ce mois-ci. Au Revoir !

J.-D. CHARTRAND.

CHEZ NOS VOISINS

SOMMAIRE

La politique américaine.—Revue rétrospective.—Les candidatures prés dentielles.—L'épuration à New-York.—Les religieuses en Pensylvanie. — Le fanatisme dans le Nébraska. — Les Canadiens de Danielsonville et Mgr Satolli.—Indigents et Millionnaires.—Le problème de l'immigration.

L'étranger qui suit de loin les événements politiques de la République Américaine, se basant, pour s'en former une opinion, sur les rapports, variés à l'infini, de la presse du pays qui, comme celle du Canada, ne voit toutes choses qu'à travers les lunettes du directeur de la rédaction, doit, depuis plusieurs mois déjà, en être réduit aux abois.

De fait, il y a en ce pays même une foule de politiciens, ayant pourtant la réputation—bien méritée d'ailleurs—de se tenir au courant des variations spasmodiques du baromètre de notre politique, qui se trouvent complètement désorientés à l'heure actuelle et sont activement occupés à faire des recherches pour retrouver leur boussole égarée.

***

Les difficultés actuelles remontent à quatre ou cinq années passées, quand, sous l'administration républicaine de Harrison, le Congrès, ayant une puissante majorité pour appuyer les



M. CHARLES R. DAOUST.

vues du dernier président, adopta sans broncher la politique ultra-protectionniste de McKinley, alors membre du Congrès, aujourd'hui gouverneur de son état, l'Ohio.

Le pays, soulevé par les virulentes dénonciations des adversaires du nouveau système fiscal,—qui y voyaient une menace pour nos institutions dans l'enrichissement trop rapide des capitalistes et manufacturiers *protégés* aux dépens de la classe travaillante,—subit une crise de frayeur et renvoya dans leurs pénates tous les protectionnistes enragés, à commencer par McKinley lui-même.

Le nouveau Congrès, élu en 1890, comptait une bonne majorité démocratique qui fut augmentée aux élections générales de 1892, lorsque l'apôtre même de la réforme du tarif, Grover Cleveland, fut réélu à la présidence. Choisi par le collège électoral en décembre 1892, celui-ci ne pouvait entrer en fonctions qu'au mois de mars 1893.

Le nouveau Congrès lui-même ne devait, de par la constitution, siéger qu'à la fin de l'année 1893.

Mais le parti démocratique, qui commandait alors la majorité dans les deux branches de la législature et qui avait le contrôle de l'exécutif, était engagé par son programme de Chicago à reviser le tarif, à réduire les droits sur tous les articles de consommation et à les abolir complètement sur un certain nombre d'entre eux.

Les manufacturiers, anxieux de se venger de ce qu'ils appelaient l'aveuglement de l'électorat qui avait décrété de leur enlever les privilèges que leur avait accordés le bill McKinley, et incertains, d'ailleurs, sur l'étendue de la réforme qu'opèreraient les nouveaux représentants élus par le peuple, provoquèrent une crise industrielle dont les effets se firent sentir par toute la république.

Les manufactures fermèrent leurs portes, les banques mirent leurs fonds sous double-clef, les capitalistes serrèrent la poigne—et la classe ouvrière, fut plongée dans une misère extrême.

Pour compléter leur œuvre, les protégés du McKinleyisme

attribuèrent le désarroi financier, dans lequel se trouvait le pays, aux démocrates qui avaient eu le grand tort d'être préférés à leurs adversaires protectionnistes par les deux tiers de l'électorat.

On ignorait à dessein que le pays était encore sous l'effet des lois adoptées par des majorités républicaines sous une administration républicaine, que la nouvelle administration démocratique n'avait d'autre devoir, dans le moment, que de faire exécuter, jusqu'à nouvel ordre, une législation républicaine qu'elle condamnait, mais qu'elle devait subir en silence.

Sur ces entrefaites, Cleveland convoqua le nouveau Congrès en session extraordinaire.

Attribuant la crise à l'effet de la loi Sherman sur la monnaie, il enjoignit aux législateurs de rappeler au plus tôt la clause 5 de ce bill, qui forçait le gouvernement à acheter mensuellement quatre millions de dollars valant en argent brut. Après bien des tergiversations et des tiraillements, et grâce surtout au concours de plusieurs républicains, plus patriotes que partisans, la clause néfaste à laquelle on attribuait tous les malheurs du temps, fut enfin rappelée.

Le pays respira plus librement pendant quelques jours, mais la crise se continuant quand même, nos hommes d'Etat réalisèrent qu'ils n'avaient enlevé qu'une épine du membre blessé et que l'opération n'avait été faite qu'à demi.

A la session régulière qui s'ouvrit à la fin de 1893, les démocrates se rémirent à l'œuvre avec un nouveau courage, ayant pour but cette fois-ci de réformer le fameux tarif McKinley, selon la promesse qu'ils en avaient faite au pays.

Le résultat de cette longue session est connu ; c'est l'histoire d'hier.

Les chefs démocratiques les plus sincères rencontrèrent sur leur passage un obstacle qu'ils n'avaient point prévu ; la dissension se mit dans leur propre camp. Ils s'étaient crus assez forts pour exécuter le programme tracé ; ils se rendirent compte que la tâche était impossible.

Après des mois et des mois de délibérations, de concessions,

d'échecs de toutes sortes, ils ne réussirent à donner au pays que la loi hybride connue sous le nom de Gorman-Wilson Bill.

Personne n'en fut satisfait. Les protectionnistes étaient furieux du renversement de leur idole, le bill McKinley; les réformateurs du tarif étaient mécontents des concessions qu'ils avaient dû faire et de la demi-mesure qu'ils avaient été forcés d'accepter.

Le peuple, constatant l'incapacité des démocrates, prononça leur déchéance.

La condamnation fut formelle. A tel point que, dans tous les états du Nord, il y eut à peine dix démocrates élus sur un total de deux cents représentants, et dans le Sud, qu'on s'était toujours complu à appeler le *Solid South*, plusieurs candidats républicains furent élus.

Cette nouvelle chambre des représentants, aux deux tiers républicaine, ne siégera qu'en novembre prochain; mais le peuple a parlé et il a déclaré qu'il était fatigué du système actuel.

Pourtant, aujourd'hui, il est admis, des deux côtés politiques, que la loi fiscale ne sera plus amendée et que toute la discussion se fera sur la question de la monnaie.

La réserve d'or du Trésor, fixée à cent millions de dollars, est sans cesse entamée par nos exportations et la situation en est devenue des plus critiques.

Voilà deux fois déjà que le secrétaire du Trésor, alarmé, a dû émettre de nouvelles *débentures* de $50,000,000 et aux derniers rapports, le fonds était de nouveau baissé à $62,327,080. Il faudra lancer de nouvelles obligations à courte échéance.

Le secrétaire Carlisle — secrétaire du Trésor — a soumis au Congrès un projet de loi qui, d'après lui, préviendra la banqueroute inévitable.

Mais le malheur est qu'il y a des représentants qui croient en connaître bien plus long que lui sur ce sujet et qui ont chacun un projet de loi différent. Tous admettent la nécessité impérieuse d'un changement dans notre système de

monnaie ; mais il n'y a pas d'accord sur la manière de l'améliorer.

Il est probable que la discussion se terminera, comme celle sur la réforme du tarif, par l'adoption d'une loi qui ne satisfera personne.

***

Dix-huit mois seulement nous séparent des grandes conventions nationales des différents partis politiques pour le choix d'un candidat à la présidence. Et de tous côtés on se trémousse déjà pour celui-ci ou pour celui-là.

Les succès récents des républicains donnent naturellement plus de poids—ou d'importance, si l'on veut,—aux divers candidats du parti républicain. Occupons-nous d'abord de ceux-ci.

Aujourd'hui surtout, après le choix fait par les différents états de l'Union des nouveaux membres du Sénat des Etats-Unis, les candidatures républicaines s'imposent.

La lutte en 1896, à la convention républicaine, se fera, s'il faut en croire les pronostics, entre Harrison, Reed et McKinley.

A moins d'un *dark horse*, c'est entre ces trois hommes-là que la convention nationale républicaine aura à choisir.

Aussi, au fur et à mesure que tel ou tel état élit ses représentants au Sénat, les partisans de l'un ou l'autre candidat possible se remettent à computer leurs chances de succès.

Jusqu'à ce jour, les amis de Harrison, l'ex-président, prétendent avoir pris de l'avant.

Ils réclament l'élection d'Elkins, dans la Virginie Occidentale, comme un signe précurseur de victoire. Elkins a été secrétaire de la guerre sous Harrison et il est toujours dévoué à son vieux chef. Il obtiendra certainement le vote des délégués du Sud pour le porte-étendard de 1888.

Il faut ajouter à cet appui, celui du général Lewell, de New-Jersey, de Carter, dans le Montana, et de Dolph, dans l'Orégon.

Mais les amis de Reed n'ont pas été inactifs. Le vétéran du Maine a pour lui toute la Nouvelle-Angleterre.

D'abord, M. Frye, du Maine aussi,—celui qui tout probablement le mettra en nomination,—a été réélu sénateur dans son état. Hoar, du Massachusetts, et Chandler, du New-Hampshire, sont aussi pour lui. Dans le Nord-Ouest, Burrows et Walcott sont pour Reed.

McKinley a gagné un bon point dans la Caroline du Nord, M. Pritchard.

Il est admis aujourd'hui que Harrison a de son côté les meilleurs agents d'élection et Reed, les meilleurs orateurs du parti.

McKinley n'a pour le supporter que son prestige comme auteur du projet de loi qui porte son nom. Il aura ses amis dans la convention.

Son plus terrible adversaire sera Reed, qui gagne des partisans tous les jours.

Harrison n'a guère que l'influence de son premier terme comme président.

D'après nous, tout indique que Reed sera le candidat républicain à la présidence.

***

Du côté démocratique les candidatures se dessinent moins.

Hill, de New-York, aurait une bonne chance, sans son opposition systématique à Cleveland.

Gorman était le préféré jusqu'à ce qu'il se fût livré au syndicat du sucre.

Les deux démocrates les plus en vue sont le sénateur Harris, du Tennessee, qui a servi le parti dans la Législature depuis près d'un demi siècle et l'honorable M. Wilson, de la Virginie Occidentale, l'auteur du projet de réforme du tarif.

On ne parle guère aujourd'hui de l'ex-gouverneur Russell, du Massachusetts, mais il est un candidat qui n'est pas à dédaigner. Il remporterait la Nouvelle-Angleterre et New-York mieux qu'aucun des autres ci-dessus nommés.

Le nom du vice-président actuel, l'honorable M. Stevenson, est aussi mentionné et il a d'autant plus de chance d'arriver qu'il ne porte aujourd'hui ombrage à personne et qu'il est le mieux qualifié. Stevenson est de l'Illinois.

Une chose certaine, c'est que, dans les deux partis, on donnera la préférence à un candidat de l'Ouest, qui sera à peu près certain de remporter l'état de New-York.

Faute d'autre, pour gagner la victoire, les républicains choisiront le gouverneur actuel de New-York, l'honorable M. Levi P. Morton, ex-vice-président des Etats-Unis.

Le choix de Plower, ex-gouverneur de cet état, s'imposera peut-être à l'attention de la convention démocratique.

Plower et Morton ont, tous deux, un gros sac et cela décidera probablement l'un et l'autre parti, car, aux Etats-Unis, peut-être plus que partout ailleurs, le dieu de l'argent a son trône et les pauvres gens lutteront des années avant de faire reconnaître leurs droits parce qu'ils faut trop de courbettes au pied de ses autels.

* * *

Il y a un peu plus d'un an, les républicains, ayant obtenu le contrôle de la Législature dans l'état de New-York, décidèrent de donner le coup de mort à leur plus rude adversaire, le Tammany Hall, de la cité de New-York.

Etabli depuis plus d'un demi siècle sur des bases rendues solides par un système de spéculation politique établi par la force même des circonstances, Tammany Hall avait la réputation d'être inexpugnable.

Ses adversaires, comprenant le point faible de cette institu-

tion, résolurent de tenir une enquête sur le système municipal de New-York, le chateau-fort des Tammanistes.

Le sénateur Lexow, qui avait proposé cette motion, fut nommé président du comité d'enquête.

Ceux-ci eurent un champ magnifique à exploiter ; le système était pourri jusqu'à la moëlle des os.

Jamais dans l'histoire de la république une organisation, politique ou autre, n'avait porté plus loin un mode de spéculation plus corrompu.

Les révélations faites devant le comité Lexow ont étonné les plus ardents adversaires de Tammany Hall par la grandeur même de la dépravation de cette institution.

Le résultat de l'enquête fut tout ce que les républicains pouvaient désirer: un écœurement général et un soulèvement de l'opinion publique.

Comme l'on devait s'y attendre, il y eut un revirement étonnant aux élections qui survinrent sur ces entrefaites. Tous les candidats républicains aux plus hautes fonctions de la ville et de l'état furent élus par des majorités surprenantes ; c'est à peine même si les démocrates réussirent à faire élire six représentants au Congrès sur un total de trente-quatre.

Mais l'épuration promise n'a pas encore eu lieu.

Les coupables véritables n'ont pas été punis et le parti des " honnêtes gens," qui est aujourd'hui au pouvoir, est en bonne voie de damer le pion à ceux qu'on a convaincus des fautes les plus graves.

Comme cela se pratique dans tous les pays du monde, les sauveurs du peuple, les hardis vengeurs de la morale publique, font preuve à leur tour d'une grande faiblesse, et tout indique que le système de corruption se continuera avec la seule différence que ceux qui en profiteront appartiennent à l'autre parti politique.

Les *bosses* du Tammany Hall sont aujourd'hui impuissants, mais les grands chefs républicains, Boss Tom Platt en tête, vont essayer à prouver bientôt au pays, qui a les yeux fixés

sur eux, que dans la voix du *boodlage* ils valent bien leurs devanciers.

Il n'y a guère qu'un ou deux apôtres indépendants de la morale publique et encore plusieurs doutent de leur sincérité.

Le plus sur de l'affaire c'est que les républicains ont réussi à merveille dans la partie hardie qu'ils ont engagée et, qu'ayant tous les atouts en mains, ils vont jouer à leur profit l'ancien jeu qu'ils avaient tant décrié.

Avec Morton pour gouverneur, Strong pour maire et le Boss Platt pour tirer les ficelles qui font danser les marionnettes à Albany, les républicains pourraient bien perdre en peu de temps tout le terrain qu'ils ont gagné dans l'estime du public.

L'avenir le dira !

***

Il y a partout des bigots et des fanatiques ; on en a découvert jusque dans la Pensylvanie, le grand état fondé par l'apôtre du libre arbitre par excellence.

Il y a quelques mois on y a traduit devant les tribunaux des religieuses auxquelles on reprochait un crime capital : celui de porter leurs robes sévères et modestes dans les écoles où elles avaient la permission d'enseigner.

Toutes les cours de l'état donnèrent gain de cause aux bonnes religieuses en décidant que chaque institutrice avait le droit de porter le costume qu'elle préférait, du moment où celui-ci ne blessait ni les convenances ni la morale.

Mais les fanatiques, furieux de cet échec et surtout du ridicule dont ils s'étaient couverts aux yeux de tout ce que le pays compte d'hommes aux vues larges et libérales, ne se sont pas tenus pour battus à si bon marché.

Ils ont décidé de s'y prendre autrement et de faire poursuivre par la Législature même l'habit religieux en ce qui concerne les institutrices.

Aucun d'eux n'a l'audace de dire un seul mot contre le caractère individuel des religieuses, ni même contre leur travail dans les écoles ; car les protestants les plus fanatiques admettent qu'elles sont les meilleures institutrices possibles.

Ce qui les fait enrager, c'est l'habit seul des bonnes sœurs.

Il est admis que l'*apaïsme* est plus puissant dans la Pensylvanie que dans aucun autre état du Nord et, pourtant, tous sont portés à croire que jamais la Législature de cet état n'aura une majorité assez bigote, fanatique et dépourvue de sens commun pour prêter l'oreille aux demandes ridicules des ennemis jurés des bonnes robes noires.

Ce serait un comble, surtout chez les pensylvaniens qui vantent chaque jour l'esprit libéral du fondateur de leur état.

C'est pour cela que personne ne croit ici que les bigots aient chance de succès.

La richesse et l'influence sont du côté des descendants de Penn et de ses disciples, et ceux-ci ne favoriseront jamais une loi qui proscrirait un habit de quaker si une femme de cette conviction religieuse jugeait à propos de porter le vêtement particulier à son sexe suivant cette croyance.

Aussi longtemps qu'on conservera en Pensylvanie le caractère neutre des écoles publiques, les électeurs de cet état ne sauraient exclure les religieuses de leurs institutions scolaires ; ce qui arriverait infailliblement si on les forçait à changer leurs vêtements caractéristiques.

***

Une autre espèce de détraqué, du même moule que ceux auxquels nous venons de faire allusion, vient de se distinguer dans un état plus éloigné, dans le Nébraska.

Son nom est Meyers, et il représente le comté de Brown dans la législature de l'état.

Sa marotte à lui, c'est l'expulsion de Mgr Satolli, le délégué

apostolique, qui a le grand tort de représenter le Souverain Pontife en ce pays.

Il vient de proposer à la législature une motion ayant pour effet, si elle est adoptée, d'insister sur le renvoi du saint prélat.

Le préambule déclare que la présence du légat italien est un empiètement sur la liberté individuelle par un pouvoir ecclésiastique étranger.

La résolution elle-même se lit comme suit :—

" Résolu par la Législature de l'Etat du Nébraska que nos sénateurs et nos représentants au Congrès soient requis d'obtenir que le représentant non reconnu du pouvoir ecclésiastique, Mgr Satolli, soit renvoyé au delà des frontières des Etats-Unis d'Amérique."

Cette proposition a été référée au comité des résolutions qui ne la renverra probablement pas en chambre pour discussion.

Même en ce cas, il est fort douteux que la majorité la prenne en considération.

Que diront M. Meyers et les quelques autres exaltés de son acabit, quand le Vatican aura élevé Mgr Satolli à la charge de nonce papal auprès du gouvernement américain, comme cela est fort probable dans un avenir très rapproché ?

***

A propos de Mgr Satolli, on doit lui soumettre ces jours-ci, un cas qui nous intéresse spécialement, nous, canadiens des Etats-Unis.

Nos frères de Danielsonville, Conn., ont à se plaindre de leur évêque.

Celui-ci, n'a pas cru devoir accorder à nos compatriotes de cette ville le droit d'avoir au milieu d'eux un prêtre parlant et comprenant le français.

Ils forment les neuf dixièmes de la paroisse, ils ont élevé

l'église à leurs frais et dépens, ils ne comprennent pas l'anglais, généralement parlant, et malgré tout cela Sa Grandeur veut leur imposer un curé et un vicaire irlandais, qui ne parlent pas un mot de la langue immortelle des Lamartine, des Victor Hugo et des Lafayette.

Le Dr Leclaire, un brave patriote de la localité intéressée, a été choisi pour se rendre auprès de Mgr Satolli auquel il doit exposer ses griefs.

Nous n'avons pas le moindre doute que sa mission sera couronnée de succès et que Monseigneur de Danielsonville rendra ensuite justice à nos compatriotes.

***

Pour beaucoup de gens, les Etats-Unis ont été regardés depuis des années comme la Terre Promise. La très grande majorité sont bien revenus de cette illusion, mais on en rencontre encore un grand nombre qui croiront toujours et quand même qu'il suffit d'y venir planter sa tente pour arriver millionnaires en peu de temps.

On ne comprendra jamais, en certains quartiers, qu'il faut y travailler aussi fort qu'ailleurs pour amasser sa petite fortune, et que, si le soleil de l'or y luit pour tout le monde, ses rayons ne se font pas également sentir pour tous ceux qui recherchent sa lumière bienfaisante.

Un fait certain, cependant, c'est que, toutes choses considérées, la république américaine compte plus de millionnaires qu'aucun autre pays du monde.

Mais parce qu'on a des millions en est-on plus heureux ?

Les rapports récents de la presse semblent indiquer le contraire.

En effet—pour n'en mentionner que quelques-uns, en passant :—M. J.-K. Vanderbilt est en délicatesse avec sa femme à propos d'affaires d'intérieur.

Drayten, qui a épousé la fille du millionnaire Astor, est

aussi en instance auprès des tribunaux à propos églaement de dissentiments intimes.

Et ainsi de suite. Elle n'est guère gaie la vie du millionnaire américain.

Mais même si nous comptons des centaines de millionnaires, il ne faut pas oublier que nous avons en ce pays des milliers de pauvres gueux qui, bien que ne mourant pas de faim, sont convaincus que le Pactole ne coule dans aucun des quarante-quatre états de notre République.

La grande sécheresse de l'été dernier a créé une extrême misère dans plusieurs parties des états de l'Ouest central, surtout dans le Nébraska.

D'après les compilations du *Manufacturers' Record*, basées sur les rapports officiels du département de l'Agriculture, il appert que la récolte de 1894 n'a donné dans le Nébraska, que treize millions de minots contre cent-cinquante-sept millions, en 1893.

Dans le Dakota-Sud, que l'ont vient d'ouvrir à la culture, on n'a récolté qu'un million et demi de minots l'année dernière contre vingt millions et demi de minots, l'année précédente. Le Kansas a diminué de cent millions à quarante et un, et l'Iowa, de deux cent cinquante millions à quatre vingt-un.

Ainsi le déficit total dans ces quatre états seulement a atteint le chiffre énorme de 361,000,000 de minots, soit en argent, la valeur de cent cinquante et quelques millions de dollars.

On peut se faire par là une idée de l'indigence et du dénuement des cultivateurs de l'Ouest.

Et personne ne s'imagine—on est trop pratique pour cela en ce pays—que ceux qui ont des millions à jeter par les fenêtres, vont se donner la peine de porter leur or si loin pour venir en aide à des milliers qui sont menacés de mourir de faim.



Il s'est fait récemment un mouvement parmi nos représentants dans le Congrès ayant pour but de restreindre les lois de l'immigration.

Il y a place en ce pays pour des millions et des millions, mais encore faut-il que les nouveaux arrivants ne soient pas de cette classe dangereuse qui menace aujourd'hui la civilisation dans le vieux monde et qui pourrait avoir ici un champ plus libre pour mettre à exécution leurs projets impossibles de régénération sociale. Cependant, s'il faut en croire les chiffres fournis par le bureau des statistiques à Washington, il n'y a guère lieu de s'alarmer outre mesure.

En effet, on a constaté que le nombre total d'immigrants venus ici en 1894 n'a été que de 288,020 contre 440,793, en 1893.

On s'attendait à un décroissement, à cause de la crise générale qui s'est produite, mais on ne croyait pas qu'il serait aussi considérable.

Et pourtant il y a encore mieux que cela.

Si l'on compare ces chiffres à ceux du bureau d'émigration—c'est-à-dire au nombre d'américains émigrés pour ne plus revenir—on constate que la population n'a augmenté, que de 97,180.

En effet, on a compté que 190,840 personnes étaient parties du pays pendant l'année écoulée.

Si ces statistiques officielles ont une signification quelconque, elles veulent dire que l'immigration s'est restreinte d'elle-même, sans la nécessité de lois à cet effet, et que, d'un autre côté, le surplus de notre population s'en va à l'étranger se créer de nouvelles demeures.

On ne sait à quelle catégorie de citoyens appartiennent ceux qui sont partis, mais il est connu que la majeure partie de ceux qui nous sont arrivés sont de cette classe

d'immigrants que le bon oncle Sam aimerait mieux voir chez eux qu'ici.

Aussi il est plus que probable que le projet de loi, ayant pour but de restreindre l'immigration, sera adopté sous peu par le Congrès.

Cela n'empêchera pas nos frères du Canada de venir grossir notre petit million, car, de tous les immigrants, les américains préfèrent les nôtres aux représentants de toutes les nations européennes.

Pour le bien du Canada, nous préfèrerions que nos compatriotes n'abandonnent pas leur cher pays, mais quel est l'homme qui osera s'opposer aux décrets de la Providence, qui dirige vers nous le flot incessant de l'émigration canadienne ?

Nous n'invitons personne à venir grossir notre nombre, mais à tous ceux qui croient devoir se joindre à nous, nous souhaitons la plus cordiale bienvenue.

Fall River, Mass.

Charles R. Daoust.

A TRAVERS LA VIE

ROMAN DE MŒURS CANADIENNES

PAR

JOSEPH MARMETTE

PREMIÈRE PARTIE (*suite*)

AU COLLÈGE

CHAPITRE III

LA VIE AU COLLÈGE

Après ces vacances bien remplies, nous retrouvons Lucien Rambaud au collège de S***, sur le déclin d'une des premières journées de septembre, 186*. Depuis deux mois, les échos, endormis dans ces murs séculaires et maussades, n'ont pas été réveillés dans leurs niches poussiéreuses par messieurs les élèves. C'est le jour de la rentrée.

Après nous être frayés un chemin malaisé à travers une infinité de véhicules, remplis d'effets de tout genre, et qui bloquent les abords de la porte d'entrée, après nous être glissés entre des entassements de malles, de matelas, de lits de sangle et de lave-mains, nous parvenons dans le grand

corridor, près d'un groupe d'élèves qui s'agitent, parlent, crient et rient tous à la fois.

— Bonjour Lucien !

— Bonjour Jules !

— Tiens, Paul !

— Ça va bien !

— Merci, et toi ?

— Très bien.

A la conversation animée de ces messieurs, à leur désinvolture, au laisser-aller de leur *capot*, (1) de leur ceinture et de leur casquette crânement aplatie sur l'oreille droite, nous reconnaissons tout de suite en eux des *anciens* et des *bons vivants*. Le type en est partout le même, classique comme les auteurs sur lesquels ils pâlissent depuis septembre jusqu'en juillet.

Pour être ancien au collège, il faut avoir fait au moins un pèlerinage de deux ou trois années dans les sables arides des déclinaisons et des verbes latins, usé trois ou quatre paires de manches sur l'épitomé, avoir eu enfin les honneurs d'une présentation préliminaire aux héros de l'antiquité par l'entremise de l'assommant auteur du " De viris illustribus."

Mais ces avantages ne suffisent pas à un ancien pour lui mériter le titre de bon vivant. Ennemi du silence et des leçons, cauchemar des maîtres de salle, victime du maître d'étude et souffre-douleur des professeurs, le bon vivant a toujours un pensum en perspective, un pion à ses trousses et un livre prohibé dans son pupître ou dans la doublure de son capot. Il parle quand il devrait se taire et se tait quand il lui faudrait parler, devenant tout à coup muet à l'heure redoutable de la leçon. Ayant du reste généralement bon cœur, du talent et beaucoup d'amis.

Si le jour de la sortie des classes lui représente l'idéal du

(1) Le *capot* fut à l'origine une imitation du costume des coureurs de bois et remonte, avec ses lisérés blancs, à l'époque de Mgr de Laval. Ceci, me dit M. l'abbé H.-R. Casgrain, est mentionné dans l'histoire manuscrite du séminaire de Québec.—J. M.

bonheur, celui de la rentrée en est bien l'antipode. Pendant deux mois il a nargué la férule, les pensums, le latin et le grec, fait fi des maîtres, des excentricités et des abominations culinaires, ainsi que des odeurs rances du réfectoire ; pendant huit semaines il s'est roulé dans le plaisir et la joie, comme l'abeille dans le calice et le pollen d'or des fleurs, et, le dernier jour des vacances arrivé, il lui faut brusquement tourner le dos à toutes ces jouissances et reprendre mélancoliquement le chemin cahotant qui mène à la science entre deux haies épaisses dont l'une est faite toute d'abnégation, tandis que l'autre laisse pendre aux bords de la route quelques fleurs souvent, hélas ! trop près des épines.

Deux mois de vacances ! Que c'est long.... avant la sortie, mais court quand on se retrouve après quelques semaines de francs et joyeux ébats ! Mais le bon vivant a un grand fond de philosophie à lui. Ça l'ennuie ferme la rentrée, mais il n'en laisse rien paraître. Aussi semble-t-il déjà tout entier à ses amis qu'il revoit avec plaisir, et aux *nouveaux* qu'il va bien taquiner un peu pendant quelques jours.

Le nouveau ! En voici un dont l'existence n'est pas rose aux débuts de la vie collégiale ! Voyez cet adolescent au teint rosé, aux cheveux fraîchement coupés sur un front candide. Le *capot* boutonné jusqu'au menton, la ceinture de laine verte, vierge de plis et de taches et dont les franges lui descendent modestement sur la hanche gauche, la casquette roide sur la tête comme le couvre-chef d'un pompier, il passe sans bruit entre les groupes d'anciens, les regarde étonné, va furtivement de ci, de là, hésitant, sans trouver ce qu'il cherche. Enfin il se hasarde à demander en rougissant où se trouve le dortoir.—La première chose à faire pour l'élève est d'aller placer son lit et ses effets dans cet entrepôt du sommeil, endroit chéri des paresseux.

Par malheur, notre ingénu s'est adressé à Paul Morel, grand joueur de tours, et qui lui indique la première porte en vue. Le nouveau s'y dirige, traînant son lit de sangle à

la remorque. Il ouvre la porte et va entrer quand de grands éclats de rire l'arrêtent sur le seuil. C'est la salle d'étude.

—Ah ! ah ! s'écrie Paul en s'esclafant de rire, tu n'as pas besoin de porter ton lit à l'étude. On y dort assez bien sans cela !

Grâce à quelque camarade moins facétieux, le nouveau trouve enfin le dortoir, habituellement situé sous les combles et où il place naturellement son lit dans un endroit bien exposé aux regards du maître : les anciens, le bon-vivant surtout, plus expérimentés, ayant eu soin de s'emparer tout d'abord des meilleurs postes, de ceux où l'on est caché par une cheminée, par l'angle d'un mur et derrière lesquels on peut s'ébaudir et se livrer à quelque gaminerie sans être aperçu du maître qui surveille le coucher.

Laissons le dortoir, où il reste à peine assez de place entre chaque lit pour y laisser passer un maigre écolier, et descendons rejoindre le gros des élèves.

La cloche se fait entendre. Il est six heures du soir, heure néfaste où prennent fin les jeux non-interrompus de huit semaines de liberté, pour commencer les dix longs mois de contrainte qui composent l'année scolaire. A ce signal, auquel ils sont habitués d'obéir comme des troupiers au clairon, les anciens prennent le chemin de la salle. Les nouveaux suivent, emboîtant le pas derrière leurs aînés.

Pour donner une idée du contraste qui devait si désagréablement frapper Lucien, entre la vie libre qu'il menait au grand air pendant les vacances et la réclusion pénible dans laquelle il lui fallut, durant sept années, passer dix interminables mois, nous allons résumer la vie d'un interne depuis l'heure du lever jusqu'à celle du coucher. En analyser un jour, c'est faire l'histoire de toute l'année scolaire.

A part un pensum de plus ou de moins, une aile de poulet aux jours de très grandes fêtes, la visite d'un parent au parloir et quelques-unes de ces escapades qui excitent la hire et font redoubler la vigilance des maîtres de salle et

d'étude, tous les jours de la vie collégiale sont tissus de la trame la plus uniforme.

A cinq heures du matin, l'été, durant l'hiver, à cinq heures et demie, premiers coups de cloche dont les tintements, désagréablement prolongés, agacent le tympan des dormeurs. Le maître se précipite hors de sa chambre et fait faire un saut de carpe aux plus endormis, en criant d'une voix de stentor :

—*Benedicamus Domino !* . . .

S'il m'en souvient bien, cette injonction de louer le Seigneur rencontre assez peu d'enthousiasme chez le plus grand nombre des élèves qui ont, du reste, pour excuse, d'avoir les idées encore un peu noyées dans les brumes du sommeil. Adieu, repos ! adieu, beaux songes ! et toi, cher bon lit, si douillettement chaud en hiver, il faut s'arracher brusquement de tes enlaçantes couvertures !

Le temps accordé à la toilette est des plus restreints, et si les miroirs sont tolérés au dortoir, c'est qu'il est bien établi que l'élève n'a pas le temps de s'y regarder. Quinze minutes après le réveil, la cloche fait entendre de nouveau sa voix impitoyable et tous doivent être prêts à partir. Malheur à celui dont la main trop empressée a fait sauter le bouton qui retient le faux-col à la chemise ; on ne lui accorde pas dix secondes pour y suppléer ! Il lui faudra remplacer par des épingles, à la salle ou à l'étude, le bouton absent ; opération qui offre le double agrément d'être fort ardue et de gêner les mouvements du cou pour le reste de la journée.

On se dirige vers la salle. Lorsque le bon vivant a décidé de dormir à l'étude du matin, il a soin de s'y préparer de la manière suivante. Il s'habille en deux tours de mains et se jette sur son lit en attendant qu'on laisse le dortoir. Et puis, il se lève bien doucement, ne regarde que d'un œil l'aurore qui flamboie à travers les fenêtres, et marche le plus lentement qu'il peut derrière ses chefs de file ; de cette façon il garde au logis ses facultés somnolentes qui lui tiendront fidèle compagnie jusqu'à l'heure du déjeuner.

Mais si quelque lecture attrayante, ou une fièvre de paresse, ne lui a pas permis de faire son thème ou sa version aux heures d'étude de la veille, il lui faut se tenir bien éveillé pour réparer tant bien que mal, le matin, tout le temps perdu le soir précédent. A cet effet, il se remue le plus possible en descendant du dortoir. Il donne un croc-en-jambe à celui qui le précède, guette le détour d'un corridor pour pousser brusquement Lucien sur Paul qui dort en marchant, et ne finit ses taquineries que lorsque, la prière du matin terminée, il se voit mis à la question *ubi, quo, quâ, undè,* empêtré dans une tournure latine, tenu en échec par la césure introuvable d'un hexamètre sien aussi boiteux de rythme que dépourvu d'idée.

Cette heure d'étude qui précède le déjeuner est la plus silencieuse de la journée ; chacun s'y occupant, à part les dormeurs obstinés, à errer dans les steppes arides de la syntaxe latine, à brouter les chardons du jardin des racines grecques, à tendre toutes les fibres de son cerveau sur les verbes contractes, ou à éculubrer un thème qui vaudra probablement au moins une heure de retenue à son coupable auteur.

A sept heures, nouvelle volée de cloche qui coupe ici un vers en deux, met là, fin aux divagations d'un traducteur de Platon en train de prendre Criton pour le Christ, arrête plus loin un malheureux fabricant de thème sur l'écueil d'un dix-septième barbarisme, et tire brusquement du sommeil un élève de quatrième endormi par la cadence monotone d'une décade rétive aux freins de la mémoire.

Sautons à pieds joints par-dessus le maigre quart-d'heure d'un déjeuner plus maigre encore et dont le pain et le beurre, avec une espèce de liquide rougeâtre désigné sous la dénomination fantaisiste de thé ou de café, faisaient autrefois tous les frais.

Suivent dix minutes de récréation et puis la messe basse, qui se dit habituellement au chant des cantiques. La messe terminée, les internes après avoir été prendre à

l'étude leurs livres de classe, se rendent à la grande salle où ils attendent silencieux que l'on appelle à son tour chaque division.

Peu à peu la pièce se vide, et les portes des différentes classes disséminées dans le vaste édifice se referment sur leurs habitués de tous les jours.

Quelles sont longues pour le bon vivant les soixante minutes qui précèdent neuf heures ! Chacune de ces trois mille six cents secondes renferme ses angoisses et son cauchemar. Heure redoutable entre toutes, pendant laquelle la crainte et l'espérance, l'abattement ou la joie finale tiraillent tour à tour les cerveaux indolents ; temps où l'écolier fautif oublie tout autre chose pour concentrer ses facultés mentales sur une seule et muette interrogation : *me la demandera-t-il?*...., heure plus lourde que le rocher d'Encelade, heure de remords et d'expiation, heure de la leçon, c'est de toi qu'il s'agit enfin !

Le maître et les élèves se sont assis.

Pendant que le professeur range solennellement ses livres sur sa tribune, et met à portée de main son redoutable cahier de notes, avec le crayon qui les doit marquer, tout à côté de sa tabatière et de son mouchoir à larges carreaux rouges, ceux d'entre les élèves qui ne savent pas la leçon du jour se précipitent sur le livre qui la contient et dilatent tout leur être dans les aspirations effrénées d'une mémoire aux abois. Courbés sur le volume, se bouchant les oreilles pour n'être pas distraits par les chuchotements des voisins, les muscles du front saillants par suite d'une immense tension d'esprit, ils sont là immobiles, pompant avec une avidité fébrile tout ce dont leur mémoire—éponge parfois mal formée par la nature et souvent durcie par la paresse—peut s'imprégner en quelques instants.

Hélas ! ce zèle intempestif cause la perte de plus d'un malheureux. Le maître—souvent malin—avise le plus absorbé des étudiants, et, d'une voix qui tonne à l'oreille de celui qui est interpellé, comme retentira la trompette de l'archange au jugement dernier :

—Monsieur Rambaud ! dit-il en se mouchant bruyamment.

La première victime ainsi désignée sent un frisson courir jusque dans la moelle de ses os, et se lève en brûlant du regard les premières lignes à réciter.

Avec quelque assurance, Lucien part, passe sans broncher sur la première phrase, hésite un peu, puis s'embarrasse à travers la seconde, s'arrête, en jetant un regard navrant de détresse sur son voisin pour qu'il lui souffle ce qui doit suivre —tricherie aussitôt prévenue par l'œil d'Argus du professeur—et finit, après un pénible silence de plusieurs secondes, par retomber sur son banc, écrasé par cette apostrophe terrifiante du maître :

—Vous ne savez pas votre leçon ! Vous me l'étudierez pendant la récréation, *en silence*, jusqu'à ce que vous me l'ayez récitée !

Et le maître passe à un autre cancre qui, ayant eu cinq minutes de plus que le premier, bredouille une phrase en sus et s'assied bientôt à son tour avec la triste perspective d'être privé d'une heure ou deux de récréation. (1)

Enfin, l'heure terrible a égréné sa dernière seconde sur la classe silencieuse, et l'on passe à la traduction des auteurs latins ou grecs.

(1) Il n'y a pas très longtemps que l'on a changé, dans plusieurs de nos collèges, le genre de punition qui consistait à faire étudier les élèves négligents pendant *toutes* les heures de récréation, ainsi que les jours de congé. Autrefois, pour peu qu'un maître s'acharnât contre un élève—cela s'est vu, je le sais !—celui-ci pouvait être privé d'exercice durant la plus grande partie de l'année, ce qui était on ne peut plus préjudiciable à la croissance de l'adolescent.

Nous avons connu des victimes de cette absurde et barbare coutume, qui, pendant les dix mois de l'année scolaire, ne prenaient pas quinze jours d'exercice. Aussi ces enfants finissaient-ils par devenir parfaitement abrutis et anémiques, et ni le professeur, ni l'enseignement ne gagnaient rien à une discipline aussi cruelle qu'inconsidérée

Aujourd'hui, je crois, on se contente, dans la plupart de nos collèges, de faire passer les paresseux trois heures à la salle d'étude pendant les jours de congé ; ce qui est suffisant pour les punir et ne saurait du moins affecter leur santé.

Habituellement, le bon vivant ne fait pas grand effort pour écouter ce que disent ces doctes mais peu récréatifs auteurs, et se livre alors à une foule d'occupations qui n'ont rien de commun avec les graves écrits des anciens. Il lit à la dérobée, orne de dessins fantastiques les marges de ses livres, découpe des hiéroglyphes sur la table avec la pointe de son canif, badine avec son voisin, si celui-ci lui ressemble, ou le fait endêver s'il est soupçonné d'espionnage.

A dix heures, l'on prend un quart d'heure de récréation après lequel on se rend à l'étude. L'heure qui suit voit peu de travailleurs frénétiques; beaucoup lisent, un grand nombre flânent, et quelques-uns, enfin, mâchent en ruminant l'herbe coriace de l'instruction classique.

A onze heures et quart, on ferme livres et pupitres pour aller marmotter à la salle un court chapelet après lequel a lieu le dîner.

Il parait que sur ce dernier article, il y a encore eu amélioration dans nos collèges en ces derniers temps. Aussi en offrons-nous nos félicitations cordiales à messieurs les directeurs de nos pensionnats, et surtout aux élèves—Car tous ceux de mon temps se rappellent l'abominable cuisine collégiale qui a fait de presque nous tous une génération de dyspeptiques à outrance. —Le coût de la pension n'était pas bien élevé, c'est vrai; mais vraiment aussi la table ne valait pas cher, et notre estomac justement rancunier a gardé une aversion éternelle pour les infâmes ragoûts *spartiatiques* qui composèrent la pitance ascétique de notre adolescence.

Après le dîner, une heure de récréation, toujours passée dans la cour, les jours de beau temps. L'amusement de fondation est le jeu de balle, et c'est celui que pratiquent le plus grand nombre d'élèves. Quelques-uns, cependant, doués d'une nature moins remuante, se promènent par groupes qui adoptent chacun son coin et n'en sortent pas; mal reçu serait l'intrus qui oserait s'y aventurer, surtout dans celui des bons vivants qui n'aiment pas les mouchards.

Entre une heure et deux, étude suivie de deux heures de

classe dont la première partie est traversée par les mêmes angoisses que l'heure de la leçon du matin.

Après la classe vient une demi-heure de récréation pendant laquelle on grignotte à belles dents autrefois le pain sec de la collation. C'est alors que le liseur fait le tour de la salle pour emprunter un livre amusant. Car l'heure et demie d'étude qui va suivre est pour lui le temps de grande débauche de lecture. Quel plaisir n'a-t-il pas alors, lui, captif, à battre les prairies et les bois avec les héros aventureux de Fenimore Cooper, de Gustave Aymard ou de Gabriel Ferry dont l'admirable *Coureur des Bois* a exalté et fera rêver encore bien des jeunes cervelles.

Un livre qui avait beaucoup de vogue parmi les collégiens de mon temps, c'est le siège de la Rochelle, roman archidémodé de Mme de Genlis. Cette œuvre fadasse a fait soupirer bien des cœurs adolescents et suscité les perquisitions sévères de plus d'un pion flairant quelque brochure suspecte.

Si la surveillance est rigoureuse à ce sujet, les ruses pour la déjouer n'en sont pas moins ingénieuses. Il est très facile au maître de s'apercevoir, de la tribune élevée où il préside, si un élève lit ou étudie. La tension d'esprit étant moins forte chez le liseur, sa physionomie offre une expression plus calme qui le trahirait tout de suite, quand même le mouvement des pages qu'il lui faut tourner souvent ne le dénoncerait pas.

Mais la question est de reconnaître ceux qui font de la lecture de contrebande et de les surprendre en flagrant délit de roman. Là git la difficulté, les liseurs de livres défendus au collège étant habituellement gens d'esprit fort inventif de leur nature. Aussi se méfie-t-on de ces Machiavel en herbe et les place-t-on sur les bords de l'allée qui coupe perpendiculairement les rangées de pupitres par le milieu, et dans laquelle rôde souvent le pion qui, *sicut lupus, circuit quærens quem devoret,* et jette, en passant, un regard scrutateur sur les livres qui sont à la portée de son regard.

Cependant, comme ce douanier à l'affût de contrebande de brochures prohibées ne saurait rester debout pendant une heure et demie, il faut bien qu'il s'en retourne s'asseoir.

A peine a-t-il tourné le dos pour gravir les trois ou quatre degrés de la tribune que plusieurs délinquants, placés près de l'allée, ont vite fait de replacer par-dessus la grammaire latine ou grecque, ouverte en évidence sur le pupitre, un livre qu'ils avaient fait glisser sur leurs genoux en voyant le gardien descendre de son observatoire.

Une fois là, celui-ci n'est guère à craindre et les coupables s'enfoncent dans la sécurité de leur crime, derrière un rempart de livres de classe savamment élevé sur le point culminant du pupître, dès le commencement de l'étude, et jetés là avec une négligence que l'on dirait innocente.

Mais, " toujours ce beau désordre est un effet de l'art," d'un art affiné, tout comme ce petit trou de la grosseur d'un pois et percé dans la grande visière verte dont beaucoup d'élèves se coiffent, soit disant pour se protéger la vue contre la lumière du gaz. C'est par ce mâchicoulis que le liseur, sans qu'il y paraisse, observe l'ennemi et fait disparaître d'un coup de doigt félin la pièce du délit, si la sentinelle soupçonneuse vient à descendre de son poste d'observation.

Il en est de plus retors qui feignent l'inquiétude, l'anxiété, pour attirer sur eux l'attention du pion et se faire confisquer quelque production bénigne de la bibliothèque de Mame et qui, tandis que le ravisseur s'en retourne glorieux avec ce trophée dû à sa vigilance et à sa perspicacité, sortent sournoisement de leur *capot*, un vrai roman, recouvert de papier gris, comme un livre de classe, et le lisent effrontément au nez du maître dont l'âme candide ne saurait soupçonner une pareille dépravation. (1)

(1) Que l'on n'aille pas conclure qu'il s'agisse habituellement de mauvais livres. Pendant nos sept années de collège l'un des romans les plus osés qui ait circulé parmi nous fut l'anodin *Siège de la Rochelle* que nous avons mentionné plus haut. On voit qu'il n'y avait pas de quoi fouetter un maigre chat.—J. M.

De six heures à six heures et demie, on dit le chapelet et l'on fait une lecture spirituelle qui souvent ne doit pas l'être outre-mesure, puisque bon nombre s'endorment à la voix monotone du lecteur.

Suit le souper, autrefois composé de pain et de beurre, ainsi que d'un hachis auquel son apparence et sa saveur équivoques ont valu depuis longtemps une dénomination des plus naturalistes.

L'heure de la récréation du soir est surtout celle de la causerie, vu qu'on la passe généralement à la salle. Les plus avancés, les studieux, parlent sciences, lettres ou histoire, tandis que les autres causent des mille et un riens qui peuvent s'ébattre dans la cervelle d'un écolier de douze à dix-huit ans : souvenirs de vacances, récits de niches faites aux maîtres de salle ou d'étude, sourdes imprécations contre la vie d'internat, aspirations à voir se rompre bientôt la monotonie d'une existence détestée de la plupart.

Les trois-quarts d'heure d'étude subséquents sont les plus silencieux de la journée. Peu de travailleurs ; quelques-uns lisent ou rêvent, à moitié éveillés, les autres dorment sur les deux poings. Il n'est pas jusqu'au maître lui-même qui ne subisse l'influence de cette atmosphère de somnolence répandue dans la salle et qui ne se surprenne à dodeliner de la tête.

Enfin, neuf heures sonnent et toute la communauté prend le chemin béni du dortoir.

Tandis que chacun se déshabille, il se fait à haute voix une lecture édifiante, tirée de la vie des saints et que personne n'écoute, pas même souvent le maître qui préside au coucher. Ainsi, il me souvient que nous lûmes pendant plusieurs semaines toujours la vie du même saint personnage qui, au dire de son biographe, avait eu la mésaventure de mourir de la pierre. Ce qui, tous les soirs, nous procurait un moment de douce gaieté.

Une facétie de ce genre réussit moins à Lucien Rambaud qui ayant à dire que saint Benoît passait ses jours entre les

jeûnes et les veilles, lut hardiment qu'il les passait entre les jeunes et les vieilles ! Lucien connaissait déjà cette figure du discours si drôlement appelée contre-petterie ; mais mal lui en prit de l'avoir trop hardiment appliquée.

—Benêt vous-même! Allez vous coucher, et vous me copierez mille vers ! hurla le pion, au milieu de l'immense éclat de rire provoqué justement par les prétendues mortifications peu édifiantes du très grand saint.

Les lumières s'éteignent, les lits de sangle craquent sous le poids de ceux qui s'y installent en y cherchant la position la plus agréable. Déjà quelques ronflements grondent dans le vaste dortoir, et puis un rire étouffé s'échappe d'un coin perdu dans l'ombre.

—Silence ! hurle le maître qui se dirige vers l'endroit d'où est parti le bruit. Mais le farceur, qui feint d'abord de dormir du sommeil du juste, finit bientôt par être la propre victime de sa ruse et s'endort en paix avec sa conscience qui, après tout, n'a pas grand'chose à lui reprocher.

Et, tandis que cent bruits divers font encore tressaillir au loin la ville, le silence étend ses grandes ailes d'oiseau nocturne sur le collège endormi.

D'après cet aperçu de la vie d'interne, l'on comprend combien Lucien Rambaud, avec son tempérament sensible et rêveur, était peu fait pour une existence aussi monotone et d'une rigidité monacale. Aussi, à mesure qu'il croissait en âge et que ses penchants pour les choses miroitantes du monde se développaient en lui, sentait-il s'accroître de jour en jour son aversion pour la vie collégiale.

Pendant l'année qui suivit les vacances où il s'était épris d'Alphonsine Ménard, il chercha à se consoler de l'éloignement de sa cousine en se jetant dans les bras de la poésie. La Muse se vengeait de la violence que Lucien lui avait fait subir, en poursuivant à son tour le jeune homme de ses taquineries.

Il emprunta d'un voisin le traité de versification française que l'on n'étudie qu'en seconde—il n'était encore qu'élève de

troisième—et se mit à chercher en tâtonnant l'art de rimer en français cadencé. Pour ce qui est des vers latins, il en évitait la fréquentation avec une terreur profonde, ne se sentant jamais si malheureux que lorsque le devoir du jour consistait à aligner une douzaine d'hexamètres.

En cachette,—il était sévèrement défendu de faire en français la cour aux vierges du Parnasse—Lucien se mit à rimailler à toute heure du jour. Il va sans dire que le nom d'Alphonsine figurait dans la plupart de ces élucubrations remplies d'*yeux bleus comme les cieux*, de *soupirs*, de *zéphirs*, inondées de *pleurs* et de *fleurs*.

Comme ces productions étaient par trop débordantes de sentimentalité et qu'elles auraient pu attirer quelque mauvaise affaire à leur deux fois coupable auteur, il avait soin de les porter sur lui, dans un calepin qui renfermait une rose que lui avait donnée sa cousine.

En dépit de ces incursions furtives, souvent répétées dans les plates-bandes de la Muse Erato, Lucien n'en fit pas moins une assez bonne année ; les compositions françaises que l'on commence à écrire en troisième l'intéressant assez pour qu'il y apportât toute l'attention dont il était capable. Avec ses nombreuses lectures et sa grande imagination, il fut tout aussitôt le premier de sa classe en composition ; succès qui le réhabilita de beaucoup aux yeux du professeur et de ses camarades, car il n'avait guère brillé jusque là. Aussi cette année lui parut-elle moins désagréable que les précédentes. Ce qui n'empêcha point qu'il vit arriver de nouveau les vacances avec une ultime satisfaction.



CHAPITRE IV

PREMIÈRES AMOURS



UCIEN Rambaud avait maintenant plus de dix-sept ans. Quoiqu'il fût encore assez petit de taille, on ne pouvait plus le considérer comme un enfant, dans la supposition même où le léger duvet noir qui se dessinait en accent-circonflexe sur sa lèvre supérieure n'y eût pas encore élu domicile. Il est vrai que ce léger indice de virilité représentait aussi bien des coups de rasoir !

Cette année-là, Alphonsine Ménard ne vint pas à Saint-Omer. ce qui fut cause qu'une autre la remplaça, mais plus sérieusement cette fois, dans les aspirations amoureuses et poétiques de son cousin.

Deux jeunes parentes de M. Morel, invités au mariage d'une de leurs amies qui habitait non loin de Saint-Omer, profitèrent de l'occasion pour aller passer quelques jours chez leur cousin Morel qui les en avait souvent priées. Celui-ci était l'hospitalité personnifiée, et il faisait bon voir son excellente figure apparaître, lorsqu'il allait au-devant de ses hôtes, dans l'encadrement de la porte au-dessus de laquelle il avait fait graver, en lettres d'or, cette invitation si charmante dans sa simplicité : ASILE CHAMPÊTRE.

Ce fut par une tiède soirée de juillet, que Paul Morel amena chez son père son cousin Lucien Rambaud, pour le

présenter aux deux étrangères arrivées durant l'après-midi. Celles-ci, en compagnie de la famille Morel, se tenaient accoudées sur la balustrade d'une terrasse qui s'étend autour de la maison.

L'une des deux jeunes filles, Mlle Julia Beauvais, était brune et de carnation chaude. Ses yeux étaient noirs, vifs, gais ; et ses lèvres, d'un dessin spirituel, étaient sans cesse caressées d'un sourire qui burinait aux joues de mignonnes fossettes. D'abondants cheveux noirs, frisés, suivant la mode du temps, encadraient de leurs torsades épaisses cette figure pleine de jeunesse, qui respirait le plaisir de vivre et le communiquait.

L'autre, Mlle Caroline de Richemond, était frêle, pâle et blonde. Ses grands yeux bleus étaient pleins de ciel et de rêverie quand elle était au repos ; mais, venait-elle à parler, ils s'animaient soudain, et l'étincelle qui jaillissait des prunelles éclairait d'un vif rayonnement la finesse de la pensée, qui s'élançait ailée de ses lèvres fines contractées alors par une délicieuse moue de raillerie bienveillante. L'apparence générale de sa physionomie était pourtant rêveuse, même un peu triste ; et son nez droit, un peu long, comme celui des statues grecques, accentuait l'expression sérieuse de sa figure. Svelte, mais élégante dans sa démarche, comme dans son langage et dans ses manières, Mlle de Richemond, qui appartenait à l'une des grandes familles historiques du pays, était bien le type qui devait impressionner tout d'abord Lucien le rêveur, le poète en herbe. Aussi s'empressa-t-il de lui adresser la parole après les présentations d'usage.

Quant à Paul Morel, les jeunes filles commençaient à faire chanter en lui une corde qui ne vibrait pas encore dans son organisme, l'année précédente, et la voix cristalline de Mlle Beauvais, ses yeux noirs, ses dents de nacre, ses allures pétulantes, faisaient depuis trois heures frémir l'adolescent, comme une guitare que pince une main savante.

Lucien et Paul s'appuyèrent sur la balustrade, auprès des

jeunes filles, et se mirent à échanger avec elles des phrases d'abord insignifiantes mais qui, partant de la bouche de ces demoiselles, résonnaient comme un chant suave aux oreilles de nos deux jouvençaux.

Le soleil se couchait, et ses derniers rayons jetaient une poussière d'or sur le faîte d'un bosquet d'ormes qui se dressaient à deux cents pieds, en face, au-dessus d'un étang calme comme la nuit tombante.

Sur la gauche, dans un ravin qui sépare l'étang de la maison, s'élevait le moulin seigneurial dont la lourde masse carrée commençait à se fondre avec l'ombre qui envahissait la profondeur du vallon.

Sur les eaux bleues et polies de l'étang, à travers les massifs de feuillage qui vaguement s'y réfléchissaient, se mira bientôt la figure blonde de la lune qui se levait comme le soleil venait de s'enterrer à l'occident, derrière les Laurentides.

Le silence de la soirée n'était troublé que par le sourd grondement des meules du moulin, et par les coassements d'une centaine de grenouilles qui se donnaient, sur le bord de l'étang, l'innocent plaisir d'un concert de famille.

Dans ce calme de la nature assoupie, Lucien sentait la sève de la jeunesse qui fermentait dans son cœur dont les battements devenaient plus vifs. C'est que, tout à son côté, une épaule gracieusement arrondie effleurait son bras, tandis que deux yeux troublants de femme se fixaient par moment sur les siens avec une langueur pénétrante, et que sur le cou blanc de sa compagne, où frissonnait un duvet de follets cheveux blonds, il lui prenait des envies de poser ses lèvres brûlantes.

Mais il sentait bien que si, dans un moment de vertige, il eût eu pareille audace, il serait tombé, là, éperdu de honte, aux pieds de la fière jeune fille.

Comme ses yeux allaient tour à tour de la figure de sa voisine au paysage qui se déployait devant eux, il aperçut, à la surface et au bord de l'étang, la réflexion de l'étoile du

soir dont les rais sintillaient sur l'eau brunie, au milieu d'une échancrure creusée dans le rocher du rivage.

— Oh ! voyez donc, s'écria-t-il, ne dirait-on pas un diamant dans son écrin de velours bleu ?

—Vous êtes poète ? lui demanda Caroline, après avoir admiré la gracieuse image de l'étoile.

—Malheureusement non, mademoiselle, répondit Lucien. Mais en vous contemplant, il me semble que je pourrais le devenir.

—Savez-vous que ce n'est pas mal tourné, pour un collégien, ce que vous dites-là ?..

—Mon Dieu, mademoiselle, il se trouve, au collège comme ailleurs, des âmes pour sentir le beau, des yeux pour l'admirer et des lèvres pour exprimer l'impression qu'ils en ressentent.

—De mieux en mieux ! repartit en souriant Mlle de Richmond. Eh ! savez-vous, ajouta-t-elle, pour corriger l'effet désagréable que le mot *collégien* paraissait avoir produit sur son interlocuteur, savez-vous que l'on rencontre dans le monde, parmi les beaux moineaux qui daignent nous accorder leur attention, très peu de ces messieurs qui sachent si bien dire ?

Lucien, encore peu habitué à ces joutes de salon qui, la plupart du temps, consistent dans un échange de mots d'autant plus sonores qu'ils sont plus creux, restait un peu confus et à bout de réplique, lorsque M. Morel pria ses hôtes de rentrer pour faire un peu de musique. Chez les Morel, on est musicien de père en fils, et de la bonne école.

Ce soir-là, Mme Morel avait invité une belle jeune femme de passage à Saint-Omer, Mme Desîles, qui chantait à ravir. Elle se mit au piano et chanta cette romance plaintive d'Abadie, alors très en vogue, *Les Feuilles Mortes*, que toute une génération d'amoureux a roucoulée avec langueur et soupirs.

Tout en écoutant la voix chaude et sympathique qui savait ajouter encore à la note si triste de cette composition attendrissante, Lucien regardait à la dérobée Mlle de Richemond

assise auprès de lui. Lorsque la chanteuse attaqua pour la dernière fois le refrain :

> " Quand vous verrez tomber, tomber les feuilles mortes,
> " Si vous m'avez aimé, vous prierez Dieu pour moi ! "

leurs yeux attendris se rencontrèrent, et il y eut entre Caroline et Lucien une communion d'âmes dans un même élan de poétique mélancolie.

Lucien n'oublia jamais le souvenir de cette romance ni celui de la jeune femme qui l'avait si bien interprétée. Ce fut même une des impressions les plus douloureuses de sa vie quand il revit cette dame, quinze ans plus tard. Hélas ! ce n'était plus la jolie jeune femme, aux joues rosées, aux yeux rayonnants d'espérance et de vie. Quinze années de ménage, de revers de fortune, de maladies et de douleurs morales avaient flétri ce visage, maintenant parcheminé, qu'avaient creusé les pleurs. Tous les déchirements d'une vie malheureuse avaient passé par là, ne laissant que des ruines à la place des fleurs de la vingtième année. La vue de ces ravages fît monter un sanglot à la gorge de Lucien, tandis que le refrain de la romance qui l'avait autrefois tant ému traversait douloureusement sa pensée :

> " Quand vous verrez tomber, tomber les feuilles mortes,
> " Si vous m'avez aimé, vous prierez Dieu pour moi ! "

Cependant, les autres invités se firent entendre à tour de rôle. Mlle de Richemond, qui avait la voix fraîche et agréable, chanta : " S'il voulait m'aimer un peu ! ", romance d'Arnaud. Lucien dut aussi s'exécuter et interpréta la composition du même auteur : " En parlant de ma mère," avec une chaleur qu'il n'avait jamais éprouvée ni fait ressentir, et qui lui valut un long regard des beaux yeux de Caroline.

Mais le succès de la soirée était réservé à Mme Desîles. Priée de charmer encore ceux qui avaient eu la jouissance de l'entendre, elle se recueillit un instant, et, d'une voix frémissante d'émotion, elle chanta cette poignante mélodie :

" Le Crucifix," qu'inspirèrent au compositeur Gariboldie les accents profondément douloureux arrachés à Lamartine par la mort d'une femme aimée :

" Toi que je recueillis sur sa bouche expirante,
" Avec son dernier souffle et son dernier adieu,
" Symbole deux fois saint, don d'une main mourante,
" Image de mon Dieu !

" Que de pleurs ont coulé sur tes pieds que j'adore,
" Depuis l'heure sacrée où du sein d'un martyr,
" Dans mes tremblantes mains, tu passas, tiède encore
" De son dernier soupir.

" Le vent qui caressait sa tête échevelée,
" Me montrait tour à tour ou me voilait ses traits,
" Comme l'on voit flotter sur un blanc mausolée
" L'ombre des noirs cyprès.

" De son pieux espoir son front gardait la trace,
" Et sur ses traits empreints d'une auguste beauté,
" La douleur fugitive avait empreint sa grâce,
" La mort, sa majesté ! "

Cette jeune femme à voix d'ange avait comme un pressentiment de ses futures souffrances. La voix prophétique du malheur se lamentait dans son âme, et voilà pourquoi elle chantait si bien les humaines tristesses !

Lucien retourna chez lui complètement fasciné par les yeux rêveurs de Mlle de Richemond. Une vie chaude, exubérante, courait dans tout son être et bouillonnait dans ses artères. En lui des voix suaves murmuraient des mélodies étranges qui le ravissaient dans une telle extase, qu'il lui semblait plutôt flotter dans l'air que marcher sur cette misérable terre. Sa tête voyageait dans les nuages, en compagnie des étoiles, dont le doux rayonnement jetait une clarté mystérieuse sur le village endormi.

JOSEPH MARMETTE.

(*à suivre*)

PAGES OUBLIÉES

DÉBUTS DE L'OFFICIER AU RÉGIMENT

Voici notre jeune homme officier. Sa première épaulette, gaie et sautillante, le fait loucher de bonheur et de satisfaction.

Il est très jeune. Vingt ans à peine, dix poils de moustache, un jarret bien tendu, de l'œil, de la dent, tous ses cheveux, beaucoup d'illusions, de l'ambition, et une très grande bonne volonté. Et puis de la hardiesse, une ferme envie d'arriver, une solide confiance en son étoile, beaucoup de recommandations—ceci de très grande importance—et avec cela des connaissances et une forte instruction militaire.

Il débute dans un régiment d'Afrique.

Il arrive, modeste, soumis, poli; les anciens lui ont appris que les officiers de l'armée d'Afrique sont généralement de vieux durs à cuire. Il s'agit de faire bonne impression à l'arrivée.

Il débarque un peu désenchanté, car la mer l'a remué un tantinet, et les côtes dénudées del'Afrique lui ont laissé un certain froid, coupant un peu les ailes aux idées poétiques qu'il a puisées dans les bouquins du cru.

Il arrive enfin au régiment.

Au rapport du matin, le colonel lui fait un accueil parfait, les camarades sont très affables, les hommes le guignent avec une curiosité bienveillante.

Puis il cherche un logement.

Tous s'empressent pour lui donner des renseignements. Généralement, il se case dans un trou quelconque, affectant de mépriser la molesse, voulant montrer à ses amis qu'il se contente de peu. S'il a de la fortune, il se garde bien de le montrer, craignant de froisser ses camarades moins favorisés. Il est correct en tout.

Vient la question de l'ordonnance.

Il consulte son capitaine qui lui donne un brave garçon, bon paysan généralement, très heureux d'être aux petits soins pour son officier.

Au cercle, chaque jour, il fait la partie des anciens, perd sans désinvolture, gagne sans bruit, consulte un peu l'annuaire pour faire comme les autres, paraît écouter avec intérêt les vieilles histoires de campagne, empressé sans obséquiosité, le cœur sur la main, généreux partout avec discrétion.

C'est l'âge d'or.

Puis les exercices deviennent un peu fatiguants.

Diable, aussi, tous les jours debout à 3 h., deux lieues pour aller au champ de manœuvre, deux heures d'exercice et encore deux lieues pour revenir, par un soleil de feu, à 9 h., ça commence à secouer les belles illusions.

Et avec cela que ça ne marche pas toujours comme sur des roulettes.

Les hommes ne manœuvrent pas très bien, le capitaine grinche, le commandant critique parfois durement et le colonel arrive avec ses remarques sévères.

Tout cela jette un peu de froid dans l'âme du jeune homme.

Et puis. à la pension, les discussions sont souvent fouettées d'une certaine aigreur. On est exigeant, les mets sont toujours exécrables, et, notre jeune camarade, comme dernier arrivé, est chargé de transmettre, à chaque repas, les plaintes générales au patron de l'établissement.

Après la pension. au cercle, le journal favori est toujours en main, le café est mauvais il manque un quatrième à la partie, le capitaine, qui a raté sa manœuvre le matin, est maussade. Ça ne va pas du tout.

De là, il faut aller à la caserne, où quatre heures de surveillance et d'explications sont peu récréatives.

Le soir, quelques distractions, qui laissent souvent des regrets, et le lendemain, ça recommence.

C'est l'âge d'argent.

Il faut maintenant faire des visites aux femmes des officiers.

Madame la colonelle d'abord. Elle est bienveillante, très gracieuse, mais un peu blasée et distraite. Elle en voit tant de ces petits officiers. La conversation languit un peu et ne sort pas des banalités d'usage.

—Etes-vous heureux, monsieur, d'être venu au régiment?

—Mais, oui, madame ; je l'avais demandé avec instance, car mon père servait autrefois dans un régiment d'Afrique.

—Ah ! vraiment, il a bien dû s'ennuyer dans ce pays exécrable, car les habitants sont insupportables, les relations, impossibles.

—Ah ! j'aurais cru le contraire cependant, madame, répond le sous-lieutenant, un peu défrisé.

—Ho ! Ho ! Détrompez-vous, monsieur, allez, vous changerez vite d'opinion.

Chez la commandante.

Il sonne deux fois et pas de réponse. Enfin un troisième coup de sonnette amène une querelle à l'intérieur.

—On a sonné, François, n'avez-vous pas entendu? Toujours la même chose. Jamais à votre service. J'en rendrai compte au commandant qui vous apprendra votre métier.

C'est une voix de femme fâchée qui parle.

La porte s'ouvre. Une ordonnance, en savates éculées, un tablier de toile grise sur le ventre, les bras nus jusqu'aux coudes, introduit le visiteur dans un petit salon sans feu.

Attente d'une grosse demi-heure. On grelotte là-dedans.

Madame arrive enfin, souriante, empressée, demandant pardon du retard, accusant l'ordonnance qui ne l'a pas prévenue qu'un visiteur était au salon.

—Il est bien difficile, monsieur, de se faire servir. Tous les quinze jours je suis forcée de renvoyer mes ordonnances. Impossible de leur apprendre quoi ce soit.

—Je croyais pourtant, madame, que les soldats étaient très dévoués et faciles à dresser.

—Ah! monsieur, si vous saviez comme ils sont bêtes. Tenez, ici dans ma maison, il n'y a absolument rien à faire ; le marché, la cuisine, les appartements, quelques raccommodages, promener les enfants, soigner les chevaux du commandant, cirer les chaussures, brosser les effets, à part cela, rien du tout. Et jamais le moindre reproche. Et bien, malgré cela tous demandent à s'en aller au bout de quinze jours. Ils sont bien stupides, allez.

Le sous-lieutenant garde un respectueux silence. Après une pause pénible :

—Vous êtes allé voir madame la colonelle, monsieur ?

—Oui, madame.

—Elle est charmante, n'est-ce pas, un peu poseuse, un peu raide avec les nouveaux officiers, mais bonne personne cependant, je l'aime beaucoup.

—En effet, madame, elle est charmante.

—Ah ! elle nous a fait beaucoup de mal, mais je ne lui en veux pas. Mon mari devait être proposé cette année pour la croix d'officier de la Légion d'Honneur et je sais, de sources certaines, que c'est elle qui a défendu au colonel de le faire. Elle mène son mari par le bout du nez. C'est une bien méchante femme.

? ....

Chez la capitaine, même accueil, même conversation aimable, avec une petite pointe légère de critique.

Le sous-lieutenant rentre chez lui, pensif.

Il est convaincu que ces dames s'aiment entre elles d'un amour tendre, car, dit le proverbe, " *Qui aime bien, châtie bien.*" Pour la première fois, il éprouve le désir de se marier, de s'unir à une gentille petite femme, qui le dorlotera bien. Qu'importe si parfois elle casse du sucre sur le dos de ses compagnes et maltraite un peu son ordonnance pourvu qu'elle

aime son logis, qui, en ce moment, semble bien froid dans sa banalité de garni.

Trois mois se sont passés. C'est le capitaine adjudant-major qui parle :

—Monsieur, vous étiez en retard de dix minutes hier à la manœuvre. Vous garderez les arrêts simples pendant quarante huit heures.

C'est décidément l'âge de fer qui commence.

L'officier rentre chez lui, triste, avec des illusions bien brouillées. Réflexion faite, il reprend courage, car si tout se déchire aux ronces de la réalité, il lui reste toujours le devoir à accomplir. Et cela lui suffit.

Je mets en garde les personnes délicates contre les serrements de cœur que cette petite peinture réaliste pourrait leur causer. L'officier est un être humain ordinaire. Il a ses déboires, ses ennuis, ses mille tracasseries quotidiennes, mais il n'en est pas plus malheureux qu'un autre pour cela.

Les compensations sont nombreuses, et si quelquefois, les règlements serrent la vis un peu trop fort, il se console en philosophe, savourant les joies quand elles se présentent, dédaignant les tristesses de rencontre, en songeant que l'honneur de servir son pays eomme offlcier vaut bien quelques épines.

CH. DES ECORRES.

VENISE ET LA PROVINCE DE QUÉBEC

EN 1881.

Souvenirs de voyage dédiés, avec permission, à Leurs Excellences madame la comtesse d'Aberdeen, et monsieur le comte d'Aberdeen, gouverneur-général du Canada.

FAUCHER DE SAINT-MAURICE.

I

En 1881, je recevais, à Paris, l'ordre d'aller représenter la Province de Québec à l'Exposition Internationale de Géographie, tenue à Venise. Cette agréable mission m'était confiée par mon vieil ami, l'honorable M. Paquet, alors secrétaire de la Province. Devant cet acte de courtoisie de mon protecteur, de mon futur collègue à l'Assemblée législative, il n'y avait pas à hésiter. Je courus acheter mes billets pour l'Italie. Nous étions au 8 septembre ; le congrès international allait s'ouvrir.

A six heures et demie du soir j'étais en route pour la gare de Lyon. Il pleuvait à verse : à peine pouvais-je, du fond du fiacre, entrevoir le dos du cocher. Cet automédon après m'avoir infligé trois quarts d'heure d'embarras de voiture, s'arrête et se met en tête d'allumer ses lanternes. Je crie, je hurle, je tempête. Il reste impassible comme la pluie qui tombe. Ses allumettes ne partent pas, mais le train part et me passe au nez comme un éclair. Je ne veux pas rester battu pour si peu et je prends l'express qui ne quitte qu'à 8 heures 30. Nous sommes cinq voyageurs dans un compartiment de première, et de la nuit il m'est impossible de fermer l'œil. Mon voisin est un ancien militaire. Il a la goutte, me prend pour un lit d'ambulance, étend sans façon sa jambe sur mes genoux sans se douter le moindrement que je suis l'ambassadeur de Québec



M. FAUCHER de SAINT-MAURICE.

auprès de l'ex-sérénissime république de Venise, et mâche entre ses dents des jurons qui n'auraient pas déparé ceux de Cadillac ou les vivacités du capitaine Tic. En face de moi se prélasse un couple d'amoureux. A tout instant le pigeon pousse un soupir étouffé et roucoule :

—Ah ! si nous pouvions être seuls !

—Et moi donc, saperlipopette ! pensai-je, comme je dormirais ! Ah ! ce n'est pas vous, mes amours, qui me donnerez les tentations de Saint-Antoine ; d'autant plus que ce grand saint ne se laissait pas embêter, ni par pigeons, ni par tourterelles.

Mon service d'ambulance et de gâte-sauce dure ainsi jusqu'à six heures. Il fait jour : nous sommes à Lyon, dans la seconde ville de France. C'est d'ici, de la terrasse de Notre-Dame de Fourvières, que l'on peut jouir d'une des plus belles vues de l'Europe. L'œil ne saurait se rassasier de ce spectacle. L'hôtel de ville mérite d'être visité ; il y a aussi une fort belle statue du maréchal Suchet ; d'admirables peintures d'Hyppolite Flandrin dans l'église d'Ainay : une très belle chapelle de Saint-Louis ; un palais des beaux-arts. Il renferme des collections précieuses, des tableaux admirables des écoles française, italienne, hollandaise, flamande, allemande. J'y ai vu des Philippe de Champaigne : pas un seul n'est aussi beau que le "*Jésus chez le Pharisien*," conservé au monastère des Ursulines de Québec. Charles Blanc dans son *Histoire des Peintres*, le croyait perdu. Ce sont les filles de Sainte-Ursule de notre vieille cité de Champlain, qui sont les propriétaires de ce chef-d'œuvre du peintre que Paul Bourget nous représente comme " maître vigoureux mais sobre, ardent mais judicieux, dans les portraits duquel vous trouvez toujours à admirer plus et qui ne vous laisse jamais rien à rabattre à la réflexion."

Victor Duruy, dans son admirable " *Introduction à l'Histoire générale de la France*," dit en parlant de cette ville et de ses grands hommes :

" A Lyon et aux environs se trouvent Ballanche, qui montre le côté mystique de la grande cité, un des premiers et encore aujourd'hui un des plus ardents foyers du catholicisme ; de Jussieu, Ampère, Jacquart, qui en sont l'expression scientifique et industrielle ; J.-B. Say qui en est l'économiste. Lémontey, le juge sévère de Louis XIV, reproduit l'esprit critique de cette classe bourgeoise et marchande qui ne se laisse pas éblouir par le coûteux éclat de la gloire."

Cette nuit nous sommes passés par Fontainebleau connu par son château, ses carpes, ses échalas, sa forêt, les adieux de l'Empereur et l'hospitalité si large de ses habitants ; Montereau, ville de bataille où Alexandre Dumas père a placé la scène de l'un de ses romans de cape et d'épée ; Montbard la patrie de Buffon ; Dijon la ville à la moutarde, la cité préférée des ducs de Bourgogne. le coin de terre de France où l'on rencontre le plus de maisons historiques, et curieuses ; Dijon la patrie de Saint-Barnard, de Bossuet, de Madame de Sévigné ; Beaune la reine des vins qui trône sur

ses sujets les clos Vougeot, Volney, Pomard, Nuits, Muersault et Chambertin ; Maçon la bien-aimée de Lamartine et des dégustateurs de vieux crûs.

Plus tard, je devais visiter Saint-Point, le château du grand poëte. Il se trouve à deux petites lieues de Maçon.

— C'est dans les profondeurs du parc, disait Lamartine, que j'ai bu la solitude jusqu'à l'ivresse, jamais jusqu'à la satiété.

"Au moyen âge, assure M. Duruy, la Bourgogne renfermait les plus grands monastères de France ; Cluny, de qui relevaient en Europe plus de 2,000 maisons religieuses ; Cîteaux, d'où sortirent quatre papes, un grand nombre de cardinaux, et qui fonda Clairveau et Morimond, l'un chef d'ordre de 3,252 monastères, l'autre qui posséda 700 bénéfices et eût sous sa dépendance les ordres militaires de l'Espagne et du Portugal."

En quittant Lyon on passe Avignon, où Pétrarque, l'*inamoroto* de Laure, a écrit ses plus fraîches, ses immortelles poésies. L'ancienne ville papale est aussi célèbre par son pont. C'est de là que fut précipité le maréchal Brune, cet ancien prote, devenu maréchal de France. En parlant de lui, à Sainte-Hélène, l'Empereur disait :

—J'ai eu tort de ne pas me confier à Brune en 1815. Il connaissait tous les vieux de la révolution ; il avait conservé de nombreuses et importantes relations avec les meneurs des faubourgs de Paris : pour eux il était resté le *prote* de 1787.

Avignon est renommée par son palais et par son petit Château-Neuf du Pape. Ce clos produit un vin délicieux qui ne coule que dans les gosiers des banquiers juifs ou des princes qui ne sont pas encore trop décavés.

Voici Tarascon, encore mieux connu dans l'univers par le Tartarin de Daudet que par ses chasseurs de casquettes qui—le croira-t-on —ont véritablement existé. Demandez-le à leurs voisins, aux gens de Beaucaire. Ils habitent de l'autre côté du pont, et ils le savent mieux que Daudet ; celui-ci n'osant plus se risquer parmi les tarasconais.

Arles me laisse le profond souvenir de ses grands profils de femmes taillés en camées antiques. Belles, fraîches, imposantes on dirait qu'elles viennent de sortir des Arènes, et qu'elles ont encore au bout de leurs doigts de fées le signe de clémence ou de condamnation, qui sauvait ou faisait mourir le gladiateur vaincu. Rognac nous laisse assez froid ; enfin nous arrivons à Marseille, Marseille l'antiqûe cité des Phocéens, la ville de Notre Dame de la Garde, de la Cannebière, du palais de Longchamp, des *cap de Diou !* du *té mon bon !* des *as pas pour bagasse !* de l'*aioli*, de la bouille-à-baisse, de la cuisine si délicate de Roubion Réserve ; Marseille la patrie de Barbaroux, "le plus intrépide des girondins," le paradis des gens d'imagination, des poëtes, des têtes chaudes, des cœurs larges, des mains loyales, des toits hospitaliers.

J'ai parlé de toutes ces villes dans mes précédentes relations de voyages. Ne quittons donc pas le chemin de fer et prenons le train omnibus. Il nous dirige vers Toulon. Pour y arriver nous traversons une zone couverte par un immense champ d'oliviers ; cette culture constitue une des grandes ressources de ce riche pays. Toulon est au bout de ce jardin. C'est une belle ville, encastrée dans des collines. Elle est depuis longtemps un point militaire important. Napoléon Ier—retour de Sardaigne—où il fit son premier coup de feu, lors de l'expédition maritime entreprit contre l'ilôt de la Magdalena, dans le mois de février 1793—y débuta comme grand artilleur et comme grand capitaine. Aujourd'hui Toulon est le premier port militaire de France.

Un officier de marine qui est aussi un écrivain distingué, me décrivait ainsi une des parties les plus curieuses de Toulon.

—" C'est une visite bien intéressante, que celle de notre grand port de la Méditerranée. Seul, avec Cherbourg, il s'étale en longueur sur le bord de la mer, tandis que Rochefort, Lorient, Brest sont situés le long d'une rivière, ce qui nuit à l'aspect de l'ensemble. L'arsenal de Toulon occupe la moitié des bords d'une superbe rade qui peut contenir les flottes les plus nombreuses. C'est une véritable ville et des plus mouvementées. Les chantiers, les ateliers, les magasins, les hangars, les immenses bassins de radoub s'y touchent, et sans cesse on doit multiplier les uns et les autres, car les besoins du port augmentent chaque jour. Dès qu'on a franchi la porte d'entrée, on est frappé de l'activité qui y règne. Le bruit des marteaux résonne sur le fer, les chaloupes à vapeur lancent leurs coups de sifflet stridents, les panaches de fumée s'élèvent au-dessus des toitures par les hautes cheminées. Les quais, aux assises de pierre, sont sillonnés par des rails laissant courir des wagons et des locomotives jusqu'aux portes des ateliers. Des chalands remplis de matériaux sont déchargés au moyen de grues placées de distance en distance. Ici les canons, les boulets s'amoncellent en piles régulières, là, les ancres rangées parallèlement ; plus loin de gigantesques tas de charbon de terre mettent de grosses taches noires dans un paysage presque toujours éblouissant de clarté sous le beau soleil de la Provence. Et dans chaque coin des trois énormes darses qui forment ce vaste port, sont amarrés, tout près les uns des autres, des navires des genres les plus divers, vaisseaux cuirassés, transports, gardes-côtes, avisos, torpilleurs. Voici d'abord un navire à moitié gréé, ses mâts sont à demi guindés, mais l'équipage y est en pleine activité. les ouvriers y travaillent, la muraille extérieure est couverte d'échafauds pour les charpentiers, les calfats ou les tôliers ; c'est un bâtiment en armement qui bientôt va prendre la mer. Il faut enfouir, caser, arrimer dans les profondeurs de ses flancs, l'innombrable matériel nécessaire pour accomplir une campagne lointaine. A côté, c'est un navire en désarmement. Le mouvement n'y est pas moindre, l'agitation n'y est

pas moins vive, car il faut restituer un à un dans les magasins tous les objets qui avaient été pris avant le départ.

" Et tout autour de ces navires s'entre croisent dans un pêle-mêle pittoresque les corvettes, les remorqueurs, les chaloupes, les baleinières, les chalands, les citernes, tous allant et venant dans un sens et dans un autre. Une intensité de vie coule incessante à côté de ces géants de la mer, enchaînés le long des quais, immobiles, inoffensifs, semblables à de gros monstres marins captifs."

Toulon maritime ne saurait être mieux décrit; quant au vieux Toulon c'est une ville à rues noires, visqueuses, où les savants ont les plus précieuses découvertes bactériologiques à faire. Passons donc vite et enfonçons-nous dans les terres. D'ici à St-Raphaël nous ne verrons que des oliviers, encore des oliviers, toujours des oliviers. A St-Raphaël tout change : là commence à proprement parler le merveilleux chemin de la Corniche. C'est dans cet endroit charmant qu'Alphonse Karr, fatigué de sa découverte, Etretat—la perle des bains de mer de la Manche—était venu cultiver des roses et mener la vie calme de l'horticulteur et du pêcheur. C'est l'homme de St-Raphaël; son nom y est dans toutes les bouches. De cette plage ensoleillée le chemin de fer va maintenant longer la Méditerranée jusqu'à Gênes. Nous faisons la plus belle route du monde; en certains endroits les embruns de la mer viennent toucher presque le remblai de la voie ferrée. C'est ainsi que nous côtoyons le golfe de Napoli; Cannes et ses villas recouvertes en tuiles; les rivages du golfe Touan d'où, j'aperçois en passant l'escadre de la Méditerranée; Antibes; Nice et ses anglais; Monaco, ville féérique jetée sur un promontoire pour avertir le passant qu'il peut y perdre tout, même l'honneur; Menton avec ses grottes préhistoriques; Vintimille et ses douaniers.

Ici nous sommes en Italie. Les gabeloux italiens se montrent courtois et le train se remet en marche, défilant Bordighera, célèbre par la bataille de ce nom, San-Remo, Oneglia, Albenga, Savone, pour nous déposer sur le quai de la gare de Gênes.

Il est minuit; nous ne partons qu'à trois heures. Ereinté, je vais coucher à l'*Hôtel du Commerce*, rue Victor Emmanuel; ancien hôtel, où ma foi, il faut se mettre au lit en ayant à sa portée un revolver et une boîte d'insecticide.—vicat.

J'avais déjà visité Gênes en 1869—(1).

(1) C'est dans cette ville que dix ans auparavant, le 12 mai 1859, on pouvait lire cette proclamation adressée par le syndic, aux Italiens à l'occasion de l'arrivée des troupes françaises.

" Après avoir épousé notre cause avec une incomparable magnanimité, l'empereur des Français, non content d'envoyer instantanément une armée formidable à notre secours, vient lui-même, accompagné des vœux de toute la France, en prendre le commandement . . .

" Exprimons donc, avec toute l'abondance du cœur, nos profonds sentiments d'admira-

L'aspect de ses rues étroites, tristes, m'avaient frappé. Je m'étais figuré qu'elle avait mérité le nom de la ville de marbre que lui donnent tous les touristes. Très vrai, si vous ne vous rappelez que des palais de la via Nuova, de la via Balbi, de ses églises, de son université, du palais Ducal, des palais Spinola, del Municipii, de Brignole Sale, de Durazzo, de Balbi, du palais Royal, de celui d'André Doria. Ces splendeurs ne peuvent arracher de mon souvenir l'aspect du port. Tout y est v ûté, visqueux, moisi. On m'assure que cela a été refait; je veux bien le croire et je passe outre; mais avant de quitter Gênes je veux me rappeler un rêve que j'y ai vu il y a vingt cinq ans. C'était jour de fête religieuse. Des femmes drapées dans le *mezzaro*, voile blanc qui les enveloppait de la tête au buste, suivaient la procession. On m'a assuré alors que c'était le costume national, mais qu'il tendait à disparaître Existe-t-il encore? Ce serait vraiment dommage de voir disparaître l'usage de ce nuage diaphane qui allait si bien aux génoises et leur donnait si grand air.

Quatre heures de la nuit nous surprend à traverser les plaines de la Lombardie. Voilà les terrains les plus fertiles du monde, on y fait en ce moment—14 septembre,—une troisième récolte. Hélas! de la mort nait la fécondité! Nous sommes en ce moment à l'endroit où se sont décidées les plus grandes batailles de l'humanité.

La Lombardie se prête admirablement aux combinaisons stratégiques. Le terrain est plat, entrecoupé de bouquets d'arbres. Le paysan lombard est né cultivateur; il fait plaisir surtout de voir combien il a soin de ses bois.

Partout où l'œil peut atteindre il ne voit que d'immenses rideaux de ce peuplier qui s'est si bien acclimaté au Canada. Cet arbre a sa légende, et M. Marmier me racontait un jour pourquoi le peuplier avait été condamné à un frémissement perpétuel.

—Dans une église, me disait-il, au sommet d'une montagne, résonne une suave mélodie, une musique religieuse. La Sainte Vierge s'approche pour l'entendre et tous les arbres se taisent à l'exception de l'arrogant peuplier. Alors la mère de Dieu lui dit:—" Presque tous les autres arbres porteront des fruits; toi seul n'en porteras pas, et tu soupireras et tu trem-

tion et de reconnaissance pour l'auguste chef de cette grande nation qui, tendant une main fraternelle à l'Italie, vient l'aider efficacement à conquérir enfin l'indépendance si longtemps convoitée."

Le 28 décembre 1894, la dépêche suivante nous arrivait de Gênes:

" La cour d'appel a confirmé purement et simplement le jugement du tribunal de San-Remo qui condamne le capitaine français Romani à quatorze mois de prison."

Tout commentaire serait superflu, ajoute le *Courrier des Etats-Unis* en rappelant ces faits.

bleras sans cesse, même dans les jours les plus calmes de l'été, même quand aucun vent léger ne soufflera sur tes rameaux."

Très jolie n'est-ce pas la légende? mais nous avons bien d'autres choses à faire que de vivre ainsi dans le merveilleux.

—*A la partanza !* En route ! nous crie le chef de train. Et bientôt l'écriteau de la gare suivante nous indique que nous sommes à Novi. Encore une bataille et toujours une victoire française. Passons "oultre": nous en saluerons presque partout sur cette terre lombarde.

La station la plus importante qui nous attend maintenant est Alexandrie, une des grandes villes fortes de l'Italie. En retour, elle est aussi ennuyeuse que Turin, ce qui n'est pas peu dire. Ses rues sont alignées au cordeau, tout comme les villes ordinaires des Etats-Unis, et ce n'est pas pour voir ce que l'on peut observer chez nos voisins que l'on se donne la peine de traverser l'Atlantique.

D'Alexandrie nous passons par Pavie que " Lautrec livra au pillage pendant sept jours, pour la punir de la joie qu'elle avait montrée de la captivité de François I." Montebello défile devant nous avec ses souvenirs du grand Empereur et de son fidèle Lannes ; puis nous entrons à Milan tout comme la *Fille du tambour-major.* La cathédrale, le *Dôme* est simplement une pétrification des *Mille et une nuits.* On ne saurait rêver rien de plus aérien, de plus mystique, de plus divin. C'est à Milan que St-Augustin, dont je devais plus tard revoir le tombeau à Hippone, reçut le baptême. De là, il retourna en Afrique, "pour y servir le Dieu de sa jeunesse auquel, il venait de se consacrer (1).

Brescia se montre tout-à-coup : la locomotive dévore l'espace. Par le store soulevé du wagon nous entrevoyons, assise au pied de ses montagnes, Dezenzano. Elle annonce Solferino. Encore le sang ! toujours le sang dans cette plantureuse et riche Lombardie ! A Dezenzano, nous côtoyons le lac de Garde, nappe d'eau ravissante : elle a été chantée par Catulle dans ses heures de mélancolie.

Vérone, ville unique en son genre, se montre bientôt à nous. Presque tous les guides d'Italie font naître ici les Scaliger, ce qui est une erreur. Le vaniteux Jules-César Scaliger, philosophe et médecin italien, naquit à Padoue et mourut à Agen en 1558. Son fils, Joseph-Jules, encore plus célèbre que lui, naquit dans cette dernière ville en 1540 et mourut à Leyde en 1609.

A la fin du siècle dernier, la garnison française de Vérone, fût massacrée et les corps jetée dans l'Adige.

—Quatre cents soldats tant malades que blessés, disait Napoléon à Sainte-Hélène, furent inhumainement égorgés dans les hôpitaux . . , . . Malgré les ordres du Directoire qui avait été en partie corrompu par les

(1) Gaston Boissier—" Revue des deux mondes."

Véronnais, je déclarai la guerre à la vieille république de Venise. Baraguay d'Hilliers y entra avec sa division, renversa l'oligarchie, et bientôt tous les Etats vénitiens furent *républicanisés.*

De Novare nous passons à Vicenze "riche en monuments d'architecture," dit notre cicerone, que nous croyons sur parole—il nous coûte assez cher — Padoue, la ville universitaire sur laquelle j'aurai l'occasion de revenir, enfin Mestre qui n'est plus qu'à trois kilomètres de la lagune, et nous voilà à Venise !

II

Dans Venise la rouge
Pas un bateau qui bouge
Pas un pêcheur dans l'eau
Pas un falot.

Seul assis à la grève
Le grand lion soulève
Sur l'horizon serein
Son pied d'airain.

Autour de lui, par groupes,
Navires et chaloupes
Pareils à des hérons
Couchés en ronds,

Dorment sur l'eau qui fume
Et croisent dans la brume
En légers tourbillons
Leurs pavillons.

Et les palais antiques,
Et les graves portiques,
Et les blancs escaliers,
Des chevaliers ;

Et les ponts et les rues,
Et les mornes statues,
Et le golfe mourant,
Qui tremble au vent.

Tout se tait, hors les gardes
Aux longues hallebardes
Qui veillent aux créneaux
Des arsenaux.

Venise a toujours exercé sur Alfred de Musset le prestige de sa mélancolie et de sa sauvage solitude. En la quittant il écrivait à son frère Paul :

— Au retour je vous apporterai un corps malade, une âme abattue, un cœur en sang, mais qui vous aime encore.

Plus tard quand la maladie, le découragement, le dégoût des choses de la terre, la présence continuelle de "la face humaine et de ses mensonges" s'en vinrent démontrer à Alfred de Musset que tout n'était ici-bas que cendres, que fleurs fanées, que promesses violées, qu'amities perfides, il parlait encore de Venise, à la sœur Marcelline qui le soignait à son chevet. C'est au sortir d'une de ces conversations, que pendant une nuit de fièvre il lui adressait ces vers qui ne se trouvent pas dans ses œuvres complètes :

Pauvre fille, tu n'es plus belle.
A force de veiller sur elle,
La mort t'a laissé sa pâleur :
En soignant la misère humaine,
Ta main s'est durcie à la peine,
Comme celle du laboureur.

Mais la fatigue et le courage
Font briller ton pâle visage
Au chevet de l'agonisant.
Elle est douce ta main grossière
Au pauvre blessé qui la serre
Pleine de larmes et de sang.
....

Poursuis ta route solitaire,
Chaque pas que tu fais sur terre
C'est pour ton œuvre et pour ton Dieu.
Nous disons que le mal existe
Nous dont la sagesse consiste
A savoir le fuir en tout lieu :

Mais ta conscience le nie,
Tu n'y crois plus, toi dont la vie
N'est qu'un long combat contre lui :
Et tu ne sens pas ses atteintes,
Car ta bouche n'a plus de plaintes
Que pour les souffranees d'autrui.

En le quittant la sœur Marcelline remit à son convalescent une plume qu'elle avait brodée avec des fils de soie de diverses couleurs, et sur laquelle on lisait :

" *Pensez à vos promesses religieuses.*" A dix-sept ans de là, cette plume, ainsi qu'une petite amphore en laine tricotée, furent enfermées dans le cercueil du poète.—C'était une de ses dernières volontés. Voilà ce qu'affirme son frère Paul dans la vie d'Alfred de Musset.

Venise m'a subjugué comme tous les autres, mais j'y apportais plutôt les pensées de l'homme mûr que les élans de cœur et les ardeurs de la jeunesse.

Lors de mon retour de la vieille cité des Doges, M. Marmier, qui voulait bien m'honorer de son amitié, me disait :

—" Sauf les cités de l'Inde et de la Chine, où s'il plait à Dieu, j'espère bien aller un jour, j'ai visité les capitales du monde entier, et ce que j'ai éprouvé à Venise, je ne l'ai éprouvé nulle part : rien de si étrange, de si grandiose, hélas ! et de si triste. Car. tout ce qu'on a devant soi, autour de soi, sur cette place élevée au milieu des flots, c'est le cœur même de Venise. C'est là que pendant quatorze siècles, s'est concentrée l'action, la vie de ce peuple étonnant qui, du sein de ses barres de sable, donna des lois à la Grèce, subjugua Constantinople, prit le royaume de Lusignan. C'est là qu'il recevait les rois et les papes ; c'est là qu'il amassait les trophées de ses victoires et de son commerce. C'est là que ses peintres, ses sculpteurs, ses mosaïstes consacraient leur génie à glorifier ses saintes traditions, ses épopées populaires.

Puis sa voix prenant un ton mélancolique, M. Marmier ajouta :

—" Toute ma vie j'ai été voyageur ; j'ai vu toute la terre excepté mon rêve : la Polynésie et la mer de l'Inde. A mon âge il faut s'arrêter : il y a le voyage de la mort qui intercepte tout.

—" Et pourtant," ajoutai je, " il n'y a pas de reporters là-bas.

M. Marmier avait en horreur le reportage.

Il me regarda fixement et me dit lentement ces mots que je n'oublierai jamais :

—" Si, mon ami ; il y a la trompette du jugement dernier. Chacun de nous, qui sommes appelés à faire le " saut dans le trou noir,' ainsi que disait Hobbes, sera réveillé par le clairon qui sonnera la diane de la Résurrection ; alors tous ceux qui sont disparus dans les régions du formidable silence se lèveront. Ils proclameront la Vérité.

C'était le 23 septembre 1881, dans son modeste logement du numéro 1, rue Saint-Thomas d'Aquin, que M. Marmier me disait ces grandes paroles. Le 11 octobre 1892, ce véritable ami du Canada et des Canadiens-français entrait à son tour dans " le trou noir," après avoir pendant 85 années fait connaître au monde et à sa compagnie l'Académie française, tout ce que peut laisser derrière elle une plume saine conduite par une main

honnête, bien dirigée par une âme droite, respectueuse des dons de Dieu.

Le Canada français peut s'incliner devant cet homme. La Société Royale du Canada peut s'honorer de l'avoir compté au nombre de ses membres.

Un autre écrivain, M. Charles Yriarte décrivait ainsi le souvenir que lui avait laissé Venise:

—" Pour que le voyageur ressente dans toute sa plénitude l'impression que cette ville peut produire pour la première fois, il faut qu'il y arrive par l'Adriatique, à midi, en plein soleil. A mesure que le vaisseau qui le porte entre dans les passes, il verra la ville sans pareille émerger peu à peu du sein de la lagune avec ses fiers campaniles, ses aiguilles dorées, ses dômes argentés et ses coupoles grises. En avançant dans les étroits canaux, les pilotis et les estacades, qui tachent d'un ton noir cette nappe d'eau, donneront un corps à ce rêve en faisant des premiers plans réels et solides à la prestigieuse toile du fond. Tout à l'heure, tout ce monde enchanté, cette architecture féérique flottait dans l'azur; peu à peu tout est devenu distinct; les points vert-sombre forment la pointe des jardins; cette masse d'un rouge sombre c'est la ligne des fabriques de la marine avec ses vieilles maisons atteintes de la lèpre et ses cales noirâtres où se dressent les vertébres des polacres et des felouques en construction; la ligne blanche éclatante sous les rayons du soleil, c'est la rive des Esclavons, toute frémissante de son monde bariolé de gondoliers, de marchands de *pepini*, de matelots grecs et de Chioggiotes. Le palais rose aux arcs trapus, c'est le palais Ducal. Le bâtiment va jeter l'ancre devant la Piazzetta; il côtoie l'île blanche et rose qui porte Sainte Marie Majeure, la fille du Palladio, dont le campanile ferme et d'une élégance grecque se détache sur le ciel. En face de lui, à la proue, le voyageur a le Grand Canal avec la Douane, où la Fortune tourne au vent avec sa boule d'or; devant elle se dressent les doubles dômes de la *Salute* avec leurs grandes consoles renversées, faisant à cette avenue liquide, bordée de palais, la plus majestueuse des entrées.

" Celui qui aborde ainsi pour la première fois Venise a réalisé un rêve; le seul qui soit peut-être dépassé par la réalité, et s'il a le bonheur de jouir des choses de la nature, s'il fait sa joie d'un reflet dans l'eau, d'un ton rose qui se mêle à un gris d'argent, s'il aime la lumière et la couleur, le mouvement pittoresque des places et des rues italiennes, la bonhomie du peuple et son doux parler qui semble un gazouillemant d'oiseau, il aura devant lui tout un avenir de jouissances sans secousses, rien qu'en se laissant vivre pendant quelques jours sous le ciel vénitien."

Hélas ! je n'ai pas eu cette chance. Je suis arrivé chez la Reine de l'Adriatique, à minuit, et en passant par le viaduc du chemin de fer. La gare est encombrée de voyageurs et de bagages. Ne pouvant avoir le mien et tout

abasourdi par ces cris, ces bousculades, ces jurons, je prends le parti de m'en remettre à un commissionnaire. Il a grand air, l'œil honnête, n'est pas quémandeux comme ses collègues. Cela m'engage à lui confier mon billet. Il me conduit à une gondole, et comme dans la chanson de cet excellent Pranishnikoff.

Vogua ! vogua sur la mare !

Etudiant, quand on songe à Venise on ne rêve que gondoles, sérénades : si l'imagination se tourne du côté de l'Espagne ce ne sont plus que des cliquetis de castagnettes ce ne sont plus que *boleros* et *fandangos*. Eh ! bien rira de moi qui voudra, mais j'ai frissonné en mettant le pied dans ma première gondole. Il m'a semblé que j'entrais tout vivant dans un corbillard. Elle en avait les draperies, la forme, et je crus à une mystification de mon commissionnaire. Mais il n'y avait plus à s'en dédire, nous avions poussé au large et j'étais à la recherehe d'un hôtel pour y passer la nuit. C'est alors que je puis me rendre compte de l'impression que son arrivée à Venise, par la voie que je suivais avait causé sur un ancien officier devenu aujourd'hui homme de lettres :

"Quelle étrange impression ! Glisser silencieusement en pleine nuit sur des eaux sourdes et noirâtres, voir passer à droite et à gauche des falots qui tremblotent, entendre le bruit d'une rame qui effleure l'eau, défiler entre des haies d'architecture, des processions de palais fugitifs qu'on sent plutôt qu'on ne les voit comme dans une eau forte de Piranèse ; passer sous des ponts, entendre des cris dont on ne saisit pas le sens, frôler à tout moment de noirs catafalques qui glissent dans l'ombre aussi silencieuse que votre gondole ; puis de temps en temps, apercevoir, comme dans un rapide éclair, une silhoutte qui se penche à l'avant sur sa rame, une lampe qui brûle au coin d'un canal tournant et se reflète violemment, une fénêtre éclairée qui fait un trou flambloyant ; s'engager dans des ruelles étroites, tourner, virer, naviguer, sans avoir le sentiment du mouvement, et aborder tout d'un coup à un escalier qui plonge ses marches dans l'eau, dans un grand vestibule noble et fier, d'une haute architecture, dans un palais tout ruisselant de lumière, plein de vie et de mouvement, encombré d'hommes d'affaires qui nous rappellent, après ce singulier voyage, aux banalités de la vie d'auberge; c'est certainement le plus étrange des songes et une sorte de cauchemar idéal."

Cauchemar idéal ! me plait.

Cette nuit là nous avons fait les hôtels de l'*Europe*, l'*Hôtel Danieli*, *Beau Rivage*, le *Grand Hôtel*, l'*Hôtel d'Angleterre*, sans pouvoir trouver à se gîter. Venise est débordée par ses visiteurs, et de guerre lasse je propose à mon conducteur de passer le restant de la nuit dans sa gondole.

—Mais si Son Excellence n'était pas trop difficile, je la conduirais chez mon beau-père ?

—Va ! pour le beau-père, lui répondis-je ; j'ai toujours eu un faible pour eux.

Et nous repartons cette fois-ci pour la *rue du Lion*. La gondole accoste à la *corte* San Antonio, et me voilà installé chez il signor Giovanni Panizotti. Pour dix lires par jour ou plutôt par nuit, j'ai le droit de me prélasser dans un lit vénitien de cinq pieds de largeur sur six de longueur. Comme supplément, on me sert le plus moustique de tous les moustiques ; le comte de Puyjalon, j'en suis certain n'en a pas rencontré de semblables au Labrador.—Dans la rue qui est large de 10 pieds, cinq de plus que mon lit—on fait un tapage infernal. Un chaudronnier lutte de bruit avec un marchand de poulets.—Le chaudronnier bat du marteau ; le marchand de poulets fait chanter ses coqs et glousser ses poules. Un piano est installé au-dessus de ma tête : on joue à grand renfort de pédale et d'arpéges.

La dona emobile.

Partout on prélude, on détonne, on crie. Les odeurs du canal sentent la moisissure. N'importe, je suis à Venise. J'ai quatre jours de chemin de fer sur les reins, et je m'endors au bourdonnement des cousins, aspirant à pleins poumons les odeurs d'ail et de fromage qui montent de la rue du Lion, convaincu qu'il faut tirer le meilleur parti de tout ce qui arrive, et riant de mes amis du Canada qui, en ce moment, s'entendent unanimement pour envier mon sort.

Mon sommeil ne fut pas long. A huit heures mon fidèle commissionnaire m'éveillait. Il avait mes bagages ; sa gondole m'attendait à la porte de son beau père. De suite je suis allé à la place Saint-Marc—au palais des Doges où se tenaient les séances du Congrès International de Géographie. J'ai exhibé mes lettres de créances. On me fait entrer dans la salle du Conseil des dix. M. de Lesseps parlait, puis la parole fut donnée au prince Teano, puis au maire de Venise, M. Allighieri, l'un des descendants du Dante. J'étais tellement ébloui par les merveilles de sculpture, de peinture, d'architecture que je voyais que mon oreille distraite ne put suivre complètement les paroles de bon accueil que nous donnaient ces savants et ces illustrations. Tout ce que je sais c'est qu'en sortant, je me suis trouvé tout près du Roi et de la Reine d'Italie. J'allais saluer, lorsque celui-ci me prévenant porta la main à son casque. A cette époque le roi Humbert était un jeune homme. Il a forte carrure, a l'œil bon, le visage souriant. Il ressemble à s'y méprendre à l'un de nos principaux magistrats de Québec. Une foule chamarrée et couverte de décoration le suivait. Celui qui me guidait en avait à gauche, à droite, au milieu. Il était chauve : et quand la foule, en le coudoyant, le forçait à me tourner le dos, il se complétait alors ; vu par derrière, ce disque argenté faisait l'effet d'une plaque de Commandeur. Enfin je sors de cette fournaise humaine et j'arrive sur

la place Saint-Marc au coup de canon du midi. Que de pigeons ! grand saint protecteur de Venise, que de pigeons ! Ils sont bleus comme les nôtres, mais là où ils diffèrent des nôtres c'est qu'on ne les mange pas· Une colombophile quelconque leur a légué, il y a quelque 80 ans, une rente destinée à leur nourriture. Aussi faut-il les voir au coup de deux heures s'abattre sur la place pour y prendre leur déjeuner. Cette vue me fait penser que je n'ai pas encore songé au mien, et ma bonne étoile me conduit chez *Quadri* où je fais la connaissance de mon voisin de table, le directeur de la revue maritime de Barcelone. A cette époque là, en 1881, on commençait déjà à parler de socialisme et d'anarchie, en Espagne ! Depuis, Barcelone a tenu parole et a donné raison aux prophéties de mon voisin de chez *Quadri*. Une promenade de digestion nous mène aux Procuraties. Ces galeries sont tout simplement admirables. On y voit des boutiques où ruissellent des rivières de diamants, de pierres précieuses. Les coraux, les mosaïques, les petites gondoles en or, en argent, les verreries de Murano, les filigranes, les bijoux, tout cela passe devant vous comme dans un rêve. Tout à coup vous vous sentez arrêter doucement. C'est une gentille bouquetière qui vient mettre une fleur à votre boutonnière. Vous voulez la payer : nenni : le compte ne se règlera qu'à votre départ. Elle saura bien vous retrouver. Sous certains aspects les Procuraties ressemblent au Palais Royal de Paris, mais ce dernier est aux Procuraties ce que seraient les communes de Versailles au château du Roi Soleil. Je me trouvais en face du Campanile. Deux personnes causaient ensemble. L'une me regarde fiexment et se précipite dans mes bras.

—Vous ici ? quelle joie !

—Mais oui toute la joie est pour moi ; mon cher de Breganze.

—Eh ! bien vous jouez le bonhenr, voici notre vieil ami Viola.

Et Viola me donne à son tour l'accolade.

De Breganze, le comte Viola, Tomasoni, de Padoue, faisaient leur tour du monde en 1876. Ils étaient venus à Québec où j'avais fait leur connaissance.—L'un d'eux—Viola—était même tombé gravement malade à l'hôtel St-Louis ; je lui avais fait donner des soins par l'éminent docteur Vallée. Celui-ci l'avait sauvé, et depuis Viola avait voué un souvenir de reconnaissance à Québec et aux Québecquois. Je connaissais ce faible de mon ami et je savais lui faire plaisir en priant l'honorable M. Paquet de me l'adjoindre comme représentant de notre Province à l'Exposition Internationale de Venise, ce que le ministre avait gracieusement fait. Viola était un de ces savants modestes, âpre au travail, ayant beaucoup d'entregent malgré une certaine froideur ; de Breganze était le type du beau, du hardi lombard, l'œil énergique, pénétrant, fort bien pris de sa personne et n'ayant pas l'air d'y songer, toujours d'une élégance qui dénotait bien l'homme du monde, et non pas le *dude* fin de siècle, tel qu'on nous le sert maintenant. Le comte d'Orsay l'eut trouvé fort con-

venable et son esprit aurait frappé le duc de Morny. Tout de même, il n'aurait pas été du goût de lord Arsouille, ou du prince Citron. Tomasoni avait une tête de magistrat : il était jurisconsulte recherché dans son pays ; ses connaissances géographiques en avaient fait un spécialiste qui honorait par ses travaux plusieurs sociétés savantes d'Italie et de l'étranger. Pour tout dire, il était de Padoue, la célèbre ville universitaire. Il y avait passé la plus belle partie de son existence et il y était mort trois mois avant mon arrivée à Venise. Quand Viola et de Breganze m'annoncèrent ce départ, je ne pus m'empêcher de songer à ce cri de l'âme de Jean Racine :

—Plus je vois décroître le nombre de mes amis, plus je deviens sensible à ceux qui me restent.

Après m'avoir demandé des nouvelles de ses connaissances du Canada, le comte Viola me dit :

—Vous êtes mon hôte ; dites-moi où envoyer quérir vos bagages ?

—Je suis chez Panozetti, rue du Lion.

—Vous habitez l'une des plus petites rues de Venise, dirent-ils, et ils se mirent à rire aux éclats.

Une heure après j'étais installé dans le palais du comte, place san Stefano.

On me présente à la famille. La comtesse est charmante ; le père du comte, vieux militaire, est le type de la discipline et de la bonté ; puis il y a un petit chérubin au milieu de tout cela qui donne un air de fraîcheur et de gaieté aux meubles antiques, aux grandes salles, aux portraits d'ancêtres qui nous entourent. En m'intallant dans la chambre d'honneur, Viola m'embrasse et me dit.

—Vous êtes chez vous.

Oui, je suis chez moi ; j'ai pour chambre à coucher une salle de 35 pieds de long sur 25 de large. Elle est dallée en mosaïque. Les murs sont à fresques, encadrés d'obsidienne et de cuivre. Au plafond il y a une peinture ovale qui réprésente un sujet mythologique. Les meubles sont en vieux palissandre, les tables, les chaises, en ébène incrustée de cuivres repoussés.

Ce soir nous faisons un dîner charmant. Les murs de la salle à dîner du palais sont entourés d'anciennes tapisseries ; sur le canapé sont couchées deux levrettes ; le vieux comte caresse sa barbe de doge et nous raconte ses campagnes. Vraiment, en fermant les yeux et en se reportant vers le passé, on se croirait au lendemain de l'un des succès de Marco Polo. J'aime cette hospitalité simple, douce, sans faste, et qui pour cela n'en est pas moins princière. La société vénitienne ouvre ses portes difficilement, mais une fois dans la place, on est de la famille et l'on est traité comme tel.

Après le dîner, nous montons en gondole et faisons le grand Canal dont la ligne d'un moiré sombre fait détacher en colonne de feu la façade

de Saint-George Majeur. Toute l'église est illuminée en l'honneur des Congressites, et ce mur d'or est soutenu par des pilotis faits avec des lanternes aux trois couleurs d'Italie. Plus tard, je devais m'extasier dans ce temple devant les stalles du chœur. Elles sont au nombre de quarante-huit, et, sur chacune d'elle, le flamand Albert de Brûle a sculpté, d'une façon magistrale, l'une des scènes de la vie de Saint-Benoit.

Le grand Canal est encombré par les gondoles ; au milieu de la cohue nous arrivons à la place Saint-Marc et nous allons au palais ducal visiter la section du Canada, puis celle de France. Des fenêtres de ma section nous embrassons tout le coup d'œil. Le spectacle est féérique. Toutes les Procuraties ruissellent de lumières ; à droite le Campanile porte au front une étoile formée par des feux électriques ; au fond la basilique de Saint-Marc se détache comme un coffret mauresque en filigrane d'argent. Je regarde maintenant ce que la main humaine peut créer de plus artistique, de plus éblouissant. Je me rassasie de toutes ces splendeurs, je ferme les yeux pour mieux me les fixer dans la mémoire, puis je les rouvre pour m'en rassasier encore. Sur la place, à mes pieds, des milliers d'hommes et de femmes passent et admirent. Tous les costumes se dessinent dans cette mer lumineuse, pendant qu'audessus de nous, dérangé dans leur quiétisme séculaire, les pigeons de Saint-Marc tournaient affolés.

A minuit nous quittons le côté droit des Procuraties pour passer à celui de gauche ; nous allons chez un ami du comte Viola. Il y a soirée chez lui ; l'on me présente aux dames. La société ici est très accueillante, rieuse, spirituelle, peu méchante. Les hommes se font de grandes démonstrations d'amitiés et s'embrassent trop fréquemment.

Les Vénitiens sont noctambules ; de chez l'ami de Viola nous allons à la *brasserie Bauër*. Les femmes s'y rendent en gondole ; nous, nous jouons des coudes dans les rues étroites et nous finissons par arriver. Tant bien que mal nous nous entassons dans un coin, et la bière viennoise aidante, nous finissons par faire un vrai pic-nic de fromage de Palerme et de ces gros saucissons d'Italie qui ressemblent à des troncs d'arbres sciés. J'aurai l'occasion de revenir sur cette brasserie Bauër, qui joue un grand rôle dans le *high life* vénitien. A deux heures du matin la gondole de Viola vient se mettre à nos ordres, et glissant au fil de l'eau nous allons ainsi rêvant, causant, fredonnant par le grand Canal, jusqu'à ce que la petite rue de San Vidal nous avertisse que nous sommes près du palais hospitalier du comte. Nous nous disons bonsoir ; je ferme les volets, par crainte des moustiques, je bois un doigt de vin de Breganze, je prie pour les miens et je m'endors comme un simple mortel passé à l'état de Vénitien.

Décidément on se fait à tout.

FAUCHER DE SAINT-MAURICE.

(à suivre)

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

La médecine et l'hygiène.—Pasteur et la théorie des germes.—Le choléra et la consomption.—La montagne tremblante.

Il paraît que le veau d'or qui a toujours eu ses adorateurs, est à la veille d'être jeté par terre et brisé avec son piédestal : la découverte de gisements immenses de cet affolant minerai menace en effet de réduire à l'humble médiocrité les louis d'or, qui ne seraient peut-être bons, avant longtemps qu'à servir de boutons à deux ou quatre trous, ou sans trous du tout, puisque les trous eux-mêmes disparaissent.

Quel est le dieu, ou quelle est la déesse qui remplacera cette divinité tombée ? nous n'essaierons pas de répondre à l'intéressante question, qui nous *intéresse* bien peu d'ailleurs ; nous mentionnons seulement le fait extraordinaire, parce que la plume semble aujourd'hui avoir été donnée à l'homme, pour écrire du nouveau, de l'extraordinaire, du merveilleux, et cela tout le temps, à chaque ligne, tellement nous sommes, depuis un quart de siècle, dans une période de mutations subites, de découvertes étonnantes. C'est ainsi que, lorsque nous étudions l'art de guérir, cette même pensée nous inonde, et le même ordre de faits surprenants continue à se dérouler devant nous ; et l'évolution, ou la révolution opérée est si complète, que les termes semblent perdre de leur signification, avant de cesser d'exister complètement, afin de faire place à d'autres exprimant plus exactement la vérité. En effet, la médecine envahie incessamment par l'hygiène, lui cède graduellement le terrain dont elle était seule maîtresse jusqu'aujourd'hui, et *l'art de guérir* ne sera plus avant longtemps que *l'art de prévenir*, si l'on en juge d'après la part prépondérante que prend de plus en plus cette science d'hier qu'on appelle : Hygiène.

Les travaux de génie de l'immortel Pasteur ont opéré cette grande transformation.

Jenner, faisant une découverte de pur hasard, nous avait donné le vaccin protecteur de la picote ; Pasteur, lui, a créé toute une méthode, et sa doctrine puissamment appuyée sur l'expérimentation constante d'une



M. le docteur SEVERIN LACHAPELLE.

longue vie de laboratoire, après nous avoir donné toute une riche collection non-seulement de remèdes guérisseurs, mais de remèdes préventifs de tout un groupe de maladies, en face desquelles l'homme sans armes était demeuré impuissant, nous en promet une nouvelle, plus nombreuse encore pour demain, pour l'avenir, car, répèterons-nous, ce n'est pas une découverte du hasard, mais toute une méthode de génie que la découverte du grand Pasteur.

Transformer les virus, qui tuent, en vaccins qui protègent la vie, voilà toute la sublime méthode du savant, qui est la plus grande gloire de la France et l'orgueil du monde entier.

Il prend le virus d'une maladie, le cultive, en atténue la virulence, le *domestique*, ou plutôt après l'avoir *domestiqué*, pour me servir de cette heureuse expression qu'on a déjà employée pour exprimer plus clairement l'opération, il l'inocule et développé ainsi pour certaines maladies la même immunité que les vaccinés possèdent contre cette autre maladie, que nous avons déjà mentionnée plus haut, qui est la terreur de tout le monde et du sexe beau en particulier : disons en passant, au sujet de cette dernière, qu'avant Jenner, elle faisait tellement de ravages en Angleterre, qu'il suffisait de ne pas en avoir été victime, pour une femme, pour être belle.

L'axiome médical suivant nous donne le mot de l'énigme, la réponse au *quomodo fiat istud :* une première attaque d'une maladie maligne protège contre une deuxième attaque.

Nul doute qu'on ne saurait préciser où s'arrêteront les conséquences heureuses de cette doctrine moderne, qu'on appelle la doctrine des germes, et qui permet à la médecine d'affirmer ses droits à un positivisme qu'elle a inutilement essayé d'avoir jusqu'ici. Il y a d'ailleurs de quoi satisfaire, et matière suffisante à la réjouissance.

Nous n'allons plus à tâtons, dans des ténèbres souvent homicides, nous connaissons notre ennemi et nous pouvons l'empêcher d'entrer dans la place : le germe, voilà l'ennemi.

Ces germes, paraissant tous appartenir à la même famille, n'ont pas tous cependant les mêmes mœurs, les mêmes habitudes ; nous connaissons ces distinctions, et ces connaissances nous aident à les combattre plus facilement : prenons un exemple

Le germe du choléra ne voyage que par les sentiers connus ; il ignore le désert. Il s'attachera aux pas de l'homme, sur les voies de chemin de fer, sur les bateaux : on voit de suite l'utilité de cette notion exacte ; il suffit de mettre une sentinelle pour l'arrêter au passage, et si l'on pouvait localiser les portes d'entrée d'un pays, on pourrait, sans hésitation, garantir qu'il est à l'abri de toute atteinte du mal asiatique. Notre pays possède en partie ce précieux avantage, et nous pouvons affirmer que le choléra ne nous viendra jamais par mer ; la quarantaine de la Grosse Ile, est, comme un poste avancé, qui barre le chemin.

Cette notion nouvelle de la maladie nous a donné des moyens nouveaux : la désinfection et l'isolement ; la désinfection qui tue le germe, l'isolement qui protège contre son envahissement.

Prenons une autre exemple.

Le germe de la consomption, quoique moins actif, est bien plus redoutable que celui du choléra ; il tue, depuis des siècles, un septième de la population. Cette proportion, dans certains pays, est même plus considérable.

Comment agit-il ? Il agit lentement, désorganisant petit à petit l'organe qu'il a envahi, le poumon particulièrement. Comment se communique-t-il ? *Nous savons que l'air expiré du malade ne peut communiquer la maladie.* Le germe n'existe que dans les excrétions qui le contiennent en grande quantité, mais leur humidité et leur viscosité le retiennent captif, et ce n'est que lorsque ces liquides sont desséchés, que lorsqu'ils forment une poudre impalpable, que le germe devient libre et prend sa volée pour aller se déposer sur une muqueuse déjà malade, et y pénétrer, d'autant plus facilement, que le terrain est mieux préparé par la misère physique et ses nombreuses variétés : la pauvreté, l'épuisement, l'alcoolisme, et cette autre grande misère de l'homme, qui pardonne si rarement, et qu'on appelle l'hérédité.

Cette connaissance, que nous avons du germe de la consomption, doit nous guider, dans la lutte que nous lui faisons, et doit empêcher l'affolement qui menace d'envahir nos familles, qui menace surtout le pauvre consomptif d'un isolement, qui serait dans ce cas-ci barbare, parce qu'il ne serait pas justifiable, n'étant pas appuyé sur la donnée exacte de la maladie : se protéger contre les crachats, contre leur infection, contre leur contagion, voilà qui suffit : une solution désinfectante, dans le crachoir, va détruire le germe, comme un lavage désinfectant rendra indemne le mouchoir.

En attendant qu'un autre Kock nous donne un remède plus sûr contre la consomption, en attendant plutôt que la méthode de Pasteur nous conduise à cette nouvelle conquête de la science, il convient de dire ici, que l'observation nous a donné un mode de traitement dont les bienfaits sont indiscutables

La consomption n'existe pas sur les hauteurs, sur les plateaux élevés : le germe n'y peut pas vivre, et la composition de l'air qui le tue lorsqu'il est en pleine liberté, semble également le détruire chez les sujets, où il a pénétré ; les moines du Mont St-Bernard ne meurent jamais de la consomption. Cette observation a donné naissance à ce mode de traitement qu'on appelle l'aérothérapie.

Guérir par l'air, voilà qui est bien meilleur que de prendre de l'huile de foie de morue, de la créosote, etc. Des établissements surgissent de toute part, dans le but d'y guérir ces malades désespérés ; nous sommes à

la veille d'avoir le nôtre. Le gouvernement de Québec vient d'accorder gracieusement une partie de son royal domaine à un jeune confrère, Monsieur le Docteur Camille Laviolette, qui veut doter notre pays d'une institution de ce genre. La Montagne Tremblante située au milieu de nos Laurentides, à une hauteur de plusieurs mille mètres, chargée d'un atmosphère résineuse et parfumée va devenir bientôt le séjour de ceux qui voudront réagir contre une fatale influence héréditaire, et contre les effets des accidents trop nombreux de la vie.

Nul doute que les résultats devront être satisfaisants.

Il ne faut pas oublier que la médecine ne doit pas être un art complexe, et qu'elle ne doit pas continuer la pratique d'un mysticisme qui constituait toute sa force à une époque reculée ; et nous sommes obligés d'admettre que, dans bien des cas, l'eau et l'air suffisent.

SANITAS.

Février, 4, 1895

MODES ET MONDE

Une grande réaction doit bientôt, dit-on, s'opérer dans le royaume des modes.

Quelques dames françaises appartenant aux plus hautes classes de la société vont créer une ligue dite : ligue de la simplicité !

Remarquez que ce n'est pas encore fait, mais, enfin, l'idée en est jetée, c'est déjà quelque chose ; espérons qu'elle tombera en terre fructueuse et produira des bons fruits. On ne sait pas encore si cette ligue projetée, —qui est la réaction amenée par l'excès,—si cette ligue, dis-je, se contentera de diminuer le nombre des garnitures, ou si elle les fera disparaître tout à fait ; mais on peut compter sur une grande amélioration et toutes les bourses, les plus modestes comme les mieux garnies, y trouveront leur compte.

En attendant les caprices de la toilette vont leur train.

Je croyais qu'on ne pouvait plus exagérer l'ampleur des manches et des jupes, cependant, il y a tendance prononcée à ce qu'elles augmentent davantage en volume. Il y a quelques robes qui ont jusqu'à sept verges de largeur et il faut vraiment des femmes de rotondité et de force peu communes pour porter tout cela avec grâce.

On assure qu'en Angleterre les manches bouffantes perdent de leur popularité. D'abord la princesse de Galles et ses filles leur sont antipathiques et depuis le mariage du jeune prince Adolphe de Teck, frère de la duchesse de York, à Lady Margaret Grosvenor, très-riche héritière et fille du duc de Westminster, la mode tend beaucoup à disparaître.

Le prince Adolphe, qui, par parenthèse, est un fort joli garçon, a pris les manches gigots tellement en horreur qu'il a lui-même passé en revue le trousseau de sa fiancée et demandé avec instance qu'on ne donne à ses robes qu'une ampleur à peine accentuée.

Lady Margaret en se conformant à ce désir a fait preuve non seulement de beaucoup d'obéissance, mais de beaucoup d'amour aussi, en sacrifiant de la sorte la crainte de paraître démodée au désir de son fiancé.

Moi, je n'aime pas un homme qui s'occupe de ces intimes détails de toilette ; ce sont des frivolités qu'on laisse aux femmes et qui sont tout à fait indignes du sexe fort.

Les grands cols de dentelle sont encore très portés sur les corsages. Quelque fois ils sont remplacés par un autre col en velours de nuance très claire, brodé de soie ou de perle, avec parements de même genre pour les poignets.

A toutes ces broderies brillantes, beaucoup accorderont la préférence aux ornements en dentelle, pourvu toutefois que la dentelle soit belle et non pas à dessins épais et communs qui répugnent à un goût délicat.

Les garnitures aident beaucoup à gâter ou embellir une toilette. Quand elles sont mal choisies, elles déparent la plus jolie étoffe ; au contraire, elles contribuent beaucoup à donner du prix à un tissu joli mais de fabrique peu dispendieuse.

On parle beaucoup de faire revivre la robe polonaise ou genre princesse ; cette nouvelle ne manquera pas de faire plaisir aux femmes qui sont sveltes, car rien n'est plus seyant aux tailles élancées que ce genre de toilette qui dessine les contours du corps dans toutes ses perfections.

Avec la robe princesse on portera un tablier de couleur claire, presque toujours en soie ou en velours et qui donnera certainement à la toilette tout entière une enviable élégance.

Les corsages disparates,—ou ce que nous appelons plus familièrement des *matinées*,—sont plus portés que jamais. Tant mieux car leur commodité n'a d'égal que leur succès. Pour les toilettes d'intérieur ou de soirée intime, ces corsages sont en soie, chiffon, gaze ou satin, mais on prédit au calicot pour la saison d'été la plus grande vogue qu'il n'ait jamais eue. Rien de plus rafraîchissant que la vue de ces jaquettes claires et charmantes dans leur blancheur immaculée. Malheureusement nous n'y sommes pas encore à cet été tant désiré et les neiges qui s'accumulent dans nos rues ne nous en donnent guère l'illusion.

Figurez-vous, chères lectrices,—ça c'est un secret que je vous dis tout bas—que dans un journal de modes américain, on parle de poser à nos corsages des buscs d'une raideur extraordinaire et assez larges pour donner à la taille l'apparence... je ne sais trop comment expliquer cela dans un

français qui ne braverait pas l'honnêteté des mots, enfin qui donnerait à la taille l'apparence d'une planche, quoi !

Il n'y a que les Yankees pour avoir des idées comme ça. Cette mode assez originale trouvera des femmes déjà prêtes à l'adopter, mais, mon Dieu, il en est d'autres qui passent devant mon esprit au moment où j'écris ces lignes pour qui cette innovation sera pénible, et, tout au fond de moi-même, je redoute des catastrophes.

Aucun changement notable dans les formes de chapeaux. Elles ont d'ailleurs toutes été essayées, toutes exploitées et après avoir été jusqu'aux extravagances, on est revenu au bon sens et maintenant la femme qui réussit à se coiffer d'un chapeau qui convienne à son âge et à son visage est celle qui est le plus à la mode.

On doit apporter beaucoup de soin dans le choix d'une voilette, car bien que cela ne paraisse qu'un petit accessoire dans la toilette, cependant il contribue beaucoup à vous rendre ou plus jolie ou plus laide. Les voilettes de couleur brune, blanche et bleu marine sont toutes portées, mais la voilette favorite des parisiennes est noire avec bordure et petits pois blancs.

Une voilette crème est aussi très élégante mais ne doit pas être portée sur une figure trop pâle. Le noir est très fashionable et va avec tous les chapeaux ; c'est une couleur toujours de saison et qui ne sera jamais mise de côté, car elle est seyante à tous les teints.

La voilette ne doit pas être nouée mais retenue au chapeau par une épingle.

* * *

A propos de toilettes, laissez-moi vous raconter une petite vengeance féminine des plus raffinées.

Deux dames, également bien posées dans la société d'une ville importante de l'Ouest, se trouvaient être deux beautés rivales et se haïssaient en conséquence. Les apparences cependant étaient sauves ; on se rencontrait partout sur le pied de la plus grande intimité, on s'invitait mutuellement, et bien que l'histoire ne l'ajoute pas, je suis sûre qu'on devait s'embrasser à chaque rencontre.

Ces choses-là, vous le savez comme moi, se pratiquent toujours dans le

meilleur monde. Ce sont de ces petites hypocrisies propres à notre sexe et que nous pratiquons avec un art infini.

Les relations donc étaient extrêmement affectueuses et amicales entre madame A et madame B, ce qui ne les empêchait pas de se dire entre des "ma chère" les choses les plus désagréables possibles.

Un jour, madame A lança des invitations pour un grand bal, qui devait, pour me servir d'une phrase stereótypée, être "l'évènement de la saison." Cette bonne âme se donna un mal infini pour savoir quelle toilette madame B se proposait de porter pour l'occasion.

Soit par l'entremise d'une femme de chambre peu discrète, soit par une couturière trop complaisante, madame A apprit que la robe de madame B serait en magnifique brocart de soie couleur vieux rose.

Aussitôt madame A se mit en campagne et n'eut de repos que quand elle se fut procuré plusieurs pièces de la même étoffe et de couleur parfaitement identiques.

Elle en fit des portières, des rideaux, des draperies dans tous les appartements où devaient se tenir ses invités.

Vous pouvez imaginer quelle fut la stupéfaction, la surprise et la rage de madame B dont la toilette fit sensation, mais non pas celle qu'elle avait espérée.

Madame B fut bientôt le centre de tous les regards, on souriait malicieusement, on chuchotait autour d'elle et instinctivement chacun s'éloignait pour mieux faire la comparaison entre le ton de sa toilette et celle des tentures.

La situation n'était plus tenable, et madame B. qui semblait maintenant habillée de tapisserie partit au plus vite sans prendre congé de son hôtesse.

***

Au moment où j'écris ces lignes, le carnaval bat son plein.

Partout on n'entend parler que bals, réceptions, soirées de cartes et fêtes intimes,—les meilleures de toutes celles-là. Mon courrier va donc arriver en carême et réveiller avec lui comme un écho de cotillons joyeux, comme un parfum des fleurs après un bal...

Si elle n'évoque que de gais et bons souvenirs, c'est assez pour faire oublier les rigueurs amères d'une austère pénitence.

Le carnaval, très-paisible tout d'abord, s'est soudainement animé d'une manière très-brillante. Pendant les dernières semaines, ça n'a été qu'une tourbillon de plaisirs.

Ils ont été en si grand nombre que je craindrais en commençant à les énumérer ici d'en oublier quelques-uns.

Les réceptions surtout ont eu une vogue inusitée ; on en a vu jusqu'à deux le même jour et dans les mêmes cercles.

Voilà ce que j'appelle un amusement charmant. On entre, on donne la main à une infinité de connaissances qu'il faudrait un mois pour visiter chacune séparément ; on cause en dégustant une glace, la musique du rire s'unit aux sons d'un délicieux orchestre, on repart quand bon nous semble enchanté de son après-midi.

Dans quelques endroits, les messieurs ont été systématiquement bannis de ces réunions ; je le regrette pour eux, mais ils se sont attiré avec leurs grands airs blasés cette espèce d'ostracisme.

Les matinées de cartes ont eu beaucoup de succès. C'est gentil que ces réunions de l'après-midi qui rompent agréablement la longueur d'une journée.

Cette mode nous vient de Québec, où, si je ne me trompe, madame T. Chase Casgrain, une élégante de la capitale, fut une des premières à l'inaugurer.

Une autre charmante manière québecquoise usitée dans les soirées à la capitale, ce sont les quarts d'heure de causerie. Quand, pour une raison ou pour une autre, l'hôtesse ne veut pas qu'on danse dans sa maison, elle fait distribuer des programmes, sur lesquels au lieu d'inscrire des danses, chaque invité y met son nom pour un quart d'heure de conversation. Cela n'a que le défaut de faire passer le temps trop vite en agréable compagnie.

Et quand la compagnie n'est pas aimable ? . . . C'est là sans doute le revers de la médaille, mais fussiez-vous ennuyées jusqu'à la mort, jeunes filles, il ne faut jamais le paraître.

C'est un conseil que je donnerai surtout aux jeunes débutantes qui ne sont pas encore assez maîtresses d'elles mêmes pour cacher leurs impressions.

Non-seulement, on doit sembler s'intéresser à toutes les fadaises qui

peuvent vous être débitées, mais savoir rire sans effort au récit d'une anecdote dont le mot de la fin a depuis longtemps, par la répétition, perdu tout son sel.

Il ne faut pas croire que la causerie soit un art facile.

Dans les romans, on lit de ces conversations brillantes où le héros et l'héroïne se disent de si jolies choses et tout cela semble venir si naturellement. Quelque fois même, à vos heures d'inspiration, on peut imaginer dans son esprit une série de questions et de réponses extrêmement habiles, mais, hélas, quand vient la réalité, ces choses spirituelles n'ont plus leur à propos.

La salle d'un bal est sans contredit l'endroit où la causerie se fait le plus difficilement ; cependant, il faut apprendre à en maîtriser les circonstances et trouver quand même quelque chose à dire. Surtout, pas d'air ennuyé ; si votre danseur est un imbécile, ce qui arrive quelque fois, il faut apprendre à dissimuler la contrariété que l'on en éprouve et ce, autant par charité pour le prochain que par amabilité pour ceux qui vous reçoivent. Vous le leur devez bien.

On a beaucoup parlé des bals de mesdames Louis Beaubien et Rodrigue Masson. Ces bals poudrés sont en vérité très-gentils et il y a des jeunes têtes sur lesquelles ce frimas des ans sied à merveille. Pour obtenir tout l'effet voulu, il faut que la poudre soit mise soit par un perruquier, soit par quelque personne qui s'y entende bien, autrement, elle tombe par paquets sur les cheveux, ce qui en gâte l'aspect.

Les habitués des salons de mesdames Mathieu et Bureau, au St-Lawrence Hall, n'oublieront pas de sitôt les agréables veillées du dimanche. Madame Wilfrid Prévost, de Terrebonne, étant venue plus tard se joindre à ces dames pour recevoir, ces réunions intimes ont pris les proportions des grandes réceptions.

C'est alors que nous avons eu le plaisir d'entendre un charmant récit de voyages donné par mademoiselle Prévost et qui a été fort goûté de tous ses auditeurs. On ne saurait vraiment apporter à une causerie plus de grâce captivante et de naturel parfait. Les descriptions si claires, si vivantes ont été faites dans un style agréable, agrémenté d'une diction très-agréable.

Je suis bien aise d'avoir l'occasion de féliciter de nouveau la jeune conférencière,—le mot n'est pas trop prétentieux,—sur son joli talent. J'aim

à espérer que nous aurons encore l'avantage d'entendre d'autres souvenirs de ses voyages et que son exemple sera suivi par d'autres femmes.

On sera peut être scandalisé en certains milieux de ces encouragements pour ce qui pourrait sembler une tendance trop prononcée pour l'émanpation féminine.

Pourtant, je n'envie pas, pour mon sexe, les discussions acrimonieuses d'une tribune politique, mais je désire pour la femme un domaine où sa fine intelligence puisse s'y développer dans toute sa compétence, et je crois que les conférences seraient un des moyens à sa portée, par lequel elle pourrait intéresser et instruire par le récit de ses impressions, de ses recherches, de ses découvertes scientifiques avec ce charme et cette grâce particulière dont son sexe a le secret.

Le bal donné au Windsor par les citoyens montréalais à Lord et Lady Aberdeen a été très brillant.

Le coup d'œil présentait un spectacle féérique ; ces toilettes superbes, ces décors mirabolants, cette musique entraînante faisaient rêver aux splendeurs des cours de la vieille Europe.

La société canadienne-française a assisté en grand nombre à ce bal, désireuse par son empressement de témoigner à Leurs Excellences sa reconnaissance pour toutes les amabilités dont nous avons été l'objet durant leur court séjour à Montréal.

Françoise.

LES DISPARUS

SIR JOHN THOMPSON

Né de parents peu fortunés, Sir John Thompson débuta comme reporter et quelque temps après, il entrait dans une étude d'avocat, où il obtint ses degrés et ses titres à la profession.

Elu conseiller municipal de la ville d'Halifax, il était ensuite nommé député à la législature locale, puis enfin premier ministre de la province. Nommé juge, il quittait bientôt ces fonctions pour aller prendre la direction du Ministère de la Justice à Ottawa, et à la mort de Sir John Abbott, il lui succédait à la tête du cabinet fédéral.

Voilà en quelques mots la vie de cet homme remarquable, qui est parvenu aux plus hautes fonctions avant l'âge de cinquante ans.

On se rappelle les circonstances dramatiques qui ont causé la mort de Sir John Thompson. Appelé à Londres par Sa Majesté Britannique pour recevoir le titre officiel de Conseiller Privé de la Reine, il succombait à sa sortie de l'audience royale, au milieu de ses collègues, frappés de stupeur.

Sir John Thompson est mort à son poste comme un soldat.

Si quelque pensée pouvait adoucir la douleur des siens, c'est certainement celle qui s'attache à la fin tragique même du premier ministre canadien, en laissant dans l'esprit de ses compatriotes et de toute sa famille l'impérissable souvenir, dans sa tristesse même, d'une mort glorieuse comme couronnement d'une belle et laborieuse carrière.

Sir John Thompson autrefois protestant, s'était converti au catholicisme, et depuis cette époque, jusqu'à sa mort, il n'avait cessé de remplir ses devoirs religieux, aussi sévèrement et aussi consciencieusement qu'il accomplissait ses obligations sociales.

X...



Sir JOHN THOMPSON.



L'honorable Mr. HONORE MERCIER.

Photographie de Quéry, frères.

HONORÉ MERCIER

Que pourrions-nous dire de l'honorable M. Mercier qui ne soit connu de tout le monde ?

Il naquit de parents modestes, débuta comme avocat dans une petite ville, et après une lutte prolongée dans l'arène politique, il arrivait enfin aux premières fonctions de sa province. On se rappelle sa chute retentissante et les circonstances cruelles qui vinrent encore l'aggraver. Mais ceci est du domaine politique, où nous n'avons rien à voir.

Après sa sortie du pouvoir, l'honorable M. Mercier se remit courageusement à l'œuvre pour réparer les brêches faites à sa situation de fortune. Mais, hélas ! malade, miné par les chagrins et principalement, il faut bien le dire, attristé et abattu par l'ingratitude de ses amis, il ne fut plus, dans ses dernières années, que le pâle reflet du Mercier d'auparavant.

Parfois un éclair de vigueur, une poussée d'énergie, une secousse nerveuse de tout son être physique et moral venaient réveiller dans le public le souvenir de l'homme puissant du passé. Mais bientôt la tristesse et la maladie reprenaient leurs droits inéluctables et Mercier retombait, affaibli après chaque effort.

Enfin, après une lutte prolongée, soutenue contre une maladie qui ne lâchait pas sa proie d'un instant, l'honorable M. Mercier succombait et abandonnait la vie sans regrets ni amertume.

Cet homme fut une force. Il aimait ses amis pour qui il a toujours été d'un dévouement sans bornes ; par contre, il combattait ardemment ses adversaires, mais toujours avec des armes loyales et dans l'espoir de les amener à sa cause.

Et cette cause était belle et grande. Il avait rêvé l'union de tous ses compatriotes d'origine française, mais, comme tous les beaux rêves, celui-là s'est éteint dans une amère désillusion.

Mercier a été un grand canadien-français, aimé de la majorité des siens autant qu'il était craint de ses adversaires.

Le peuple lui a rendu un éclatant tribut à sa mort et il restera, dans notre histoire, comme une des plus grandes figures de nos célébrités nationales.

X...

JOSEPH TASSÉ

Encore un homme de lutte qui vient de s'en aller pour toujours.

L'honorable M. Joseph Tasssé, sénateur, a débuté comme journaliste et employé du gouvernement, à Ottawa. Chercheur, studieux et travailleur, la vie sédentaire des bureaux finissait bientôt par lui être insupportable, et il brisait toute étreinte pour se lancer hardiment dans les luttes politiques.

Ses débuts furent brillants et après plusieurs secousses violentes où il s'était sacrifié pour ses amis, il acceptait la position de sénateur à l'âge où l'homme débute généralement en politique.

Quoique sénateur, il n'en resta pas moins très militant, et comme directeur de *La Minerve*, il fit de magnifiques campagnes en faveur de l'idée politique qu'il défendait. Maintes fois, il fut question de le faire rentrer dans la vie active, mais il refusa toujours, préférant son cher journal à toute autre gloire. Pour cela, il ne restait pas à l'écart et chaque fois que sa parole pouvait être utile à sa cause, il la prodiguait dans les réunions avec un courage et une tenacité que ses adversaires mêmes n'ont jamais pu lui contester.

Comme tous les hommes de pensée et d'action, chez qui la vie se dépense d'une façon excessive, Tassé fut atteint très jeune d'une maladie grave provenant d'un surcroît de travail et de préoccupations.

Il fut admirable de grandeur d'âme dans ses derniers moments, et par une coïncidence qu'on pourrait appeler providentielle, lui qui avait été l'adversaire indomptable de Mercier, quittait la vie, dans les mêmes circonstances et à la suite d'une maladie analogue à celle qui avait broyé son implacable ennemi politique.

Séparés dans la vie, la mort les unissait, en inscrivant dans l'histoire les noms de deux hommes qui furent convaincus et sincères dans leurs opinions politiques.

X..



L'honorable M. JOSEPH TASSE.



M. le docteur E.-E. DUQUET.

Photographie de Quéry, frères.

EVARISTE DUQUET

Ce nom seul éveille chez tous ceux qui l'ont connu intimement ou seulement approché, des sentiments et des souvenirs de profonde amitié ou de sincère sympathie.

M. le docteur Evariste Duquet avait d'abord embrassé la carrière commerciale, mais, attiré par la fascination particulière qu'exerce les sciences médicales, il s'y donnait enfin corps et âme, et jamais étudiant ne fut plus assidu et plus consciencieux.

Reçu médecin, il devint spécialiste et s'adonna avec ardeur à l'étude des différentes maladies mentales.

Très rapidement il devint une des lumières de cette science, non seulement au Canada, mais même aux Etats-Unis et en Europe. A Washington, au congrès international des aliénistes, il étonnait les assistants, lui si jeune, par un exposé clair, concis et tres documenté, d'un système de classification des maladies mentales, système qui a été adopté depuis par presque tous les spécialistes. En 1889, à Paris, devant une autre réunion internationale, présidée par le célèbre docteur Falret, il lut un travail sur une question médico-psychologique qui fit l'admiration de tous.

Depuis longtemps le gouvernement de Québec lui avait confié la direction de l'asile de St-Jean de Dieu de la Longue-Pointe. Et à son retour d'Europe, il avait la satisfaction légitime d'être recherché de toutes les sommités étrangères et des sociétés médicales universelles, qui se faisaient un honneur de l'inscrire parmi leurs membres les plus autorisés.

Duquet était d'une droiture, d'une loyauté, d'une franchise à toute épreuve. Doué d'un cœur tendre dont il se méfiait, il cachait soigneusement son extrême sensibilité sous une apparence grave et froide.

Comme tous les hommes d'élite, Duquet est mort victime de son dévouement, à la suite d'une pneumonie contractée au chevet d'une pauvre femme abandonnée de tous.

En rendant un glorieux hommage à M. le docteur Duquet, nous sommes convaincus d'être l'écho de tous et de ses confrères en particulier qui regrettent en lui la perte d'un savant modeste et d'un grand cœur.

X...

Valse Chantée

Musique d'Ernest Savigne

Tᵖˢ di Valse

Je t'ai-me-rai — tant que les hi-ron-del — les Fe — ront leurs nids de mousse au ré — veil des beaux jours.

RALL.

Je t'ai-me-rai tant que les tourte — rel — les

Roucou-le-ront tout bas —— la chan-son des a—mours

RALL. T°

Je t'aime-rai tant que l'her-be fleu-ri——e Se bai-gne-ra dans

l'ombre et la fraîcheur —— Je t'ai-me-rai belle â—me de ma

f Rit...

vi—e Je t'ai me-rai ——tant que battra mon cœur.

f Rit:

2ème Couplet

Je t'aimerai, tant qu'on verra l'étoile
Briller, comme une perle, à la voute des Cieux;
Je t'aimerai, tant que des nuits le voile
Cachera sous ses plis, les groupes amoureux;
Je t'aimerai, tant que l'âme qui prie
Verra monter ses voeux jusqu'au Seigneur;
Je t'aimerai, belle âme de ma vie,
Je t'aimerai tant que battra mon coeur.

3ème Couplet.

Je t'aimerai, tant que la brise pure
Caressera, le soir, la rose au sein vermeil;
Je t'aimerai, tant que dans la nature,
Un seul rayon luira d'amour et de soleil;
L'amour, vois-tu, c'est l'extase infinie,
Le rêve d'or de l'éternel bonheur;
Je t'aimerai, belle âme de ma vie,
Je t'aimerai tant que battra mon coeur.





M. ERNEST LAVIGNE.

Photographie de Quéry, frères.



LA FETE DES ARBRES

(ARBOR DAY)

Quel bien en résulte-t-il pour le pays ?

Peu, probablement, si l'on en juge seulement par le nombre d'arbres plantés ; beaucoup, si l'on considère que, pendant deux siècles, au Canada, l'on n'a pensé qu'à se débarrasser des arbres forestiers, à tout prix, comme d'ennemis qui encombraient inutilement la terre ; c'est un grand point de gagné que la célébration d'une fête annuelle en leur honneur.

Ceux même qui réfléchissent le moins doivent être frappés, en voyant ce jour là le représentant de la Reine et nos hommes les plus éminents plantant des arbres de leurs mains ; le Jour des Arbres est attendu avec impatience par les enfants de nos écoles, c'est un congé pour eux ; mais ce qui est encore plus important, plus d'un enfant auquel on a montré à planter un arbre ce jour là, s'y attache, le cultive

d'année en année et apprend ainsi, insensiblement, le secret du succès dans la vie : *planter avec soin, cultiver avec persévérance.*

Je ne crois pas exagérer en disant qu'aujourd'hui la majorité des habitants de la Province souffre, plus ou moins, de la rareté du bois de construction et même du bois de chauffage. Le Jour des Arbres vient à propos pour leur rappeler qu'il n'est pas impossible de réparer le mal et en même temps, il sert d'avertissement à ceux qui ont encore du bois sur leurs propriétés, leur en fait comprendre la valeur et la nécessité d'en user avec jugement et économie.

Je m'adresse plus particulièrement aujourd'hui, non à ceux qui désirent planter des arbres d'ornement—quoique je sympathise de tout cœur avec eux, ils trouveront facilement le petit nombre d'arbres qu'il leur faut,—je m'adresse, dis-je, à ceux qui souffrent sérieusement de la disette du bois, et qui ne peuvent obtenir de soulagement qu'en plantant plusieurs arpents, c'est-à-dire *plusieurs milliers d'arbres.*

A première vue la tâche paraît audessus des forces de la grande majorité des cultivateurs. Où iront-ils chercher cette immense quantité d'arbres ? Où trouveront-ils jamais le temps de les choisir, un par un, dans la forêt, de les arracher avec tout le soin nécessaire et de les transporter chez eux ?

L'on va généralement chercher les arbres dans la forêt, quelquefois à plusieurs lieues de distance. Tous ceux qui ont essayé savent combien il est difficile de les trouver comme on les veut, que de temps et de peine pour les arracher, combien les racines sont endommagées malgré toutes les précautions. Ils savent aussi combien de fois tout ce travail est en pure perte. Les arbres arrachés dans le bois et transplantés périssent si souvent que ceux qui les plantent se découragent et considèrent l'opération trop difficile pour recommencer.

Cependant, quand la saison est propice et que le terrain est favorable à l'espèce d'arbre que vous voulez planter, si l'arbre *est en bon état,* vous réussirez avec beaucoup de soins.



L'honorable M. G.-H. JOLY de LOTBINIERE

Les arbres que vous allez chercher dans les bois ne sont presque jamais en bon état ; ils vous coûtent trop cher en perte de temps, sinon en argent. Si vous voulez avoir de bons arbres, *en grande quantité,* qui reprendront facilement, sans tracas et sans dépense, prenez-les dans une pépinière mais que *cette pépinière soit la vôtre.*

Chaque cultivateur peut établir, dans un coin de son jardin, une pépinière d'arbres forestiers, en semant les graines des arbres qu'il désire planter. Avec un peu d'attention, il est facile de découvrir quand ces graines sont mûres. Ainsi vers la fin de juin et de bonne heure en juillet, la graine de l'*orme* et celle de la *plaine* sont mûres ; si vous les semez de suite, elle pousseront de *près d'un pied cet été même.*

L'érable, le chêne, le frêne, le merisier, le noyer, etc., arrivent à la maturité de leur graine en automne ; il vaut mieux semer la graine de suite que de la garder dans la maison pendant l'hiver.

Semez vos graines en lignes bien droites, au cordeau, laissant un petit piquet à l'extrémité de chaque ligne pour vous reconnaître quand il faudra sarcler les mauvaises herbes. Semez, disons un demi pouce de profondeur, pour l'érable, et pour les autres arbres en proportion de la grosseur de la graine, deux à trois pouces pour les noix. Semez dru, vous éclaircirez après la première année s'il le faut, en transplantant, plus loin, les petits arbres que vous aurez arrachés. Au bout de quatre ou cinq années (plus ou moins, parce que il y a des espèces d'arbres qui poussent beaucoup plus rapidement que d'autres) vous pourrez planter vos jeunes pousses là où elles doivent rester. Vous choisirez un temps couvert ou pluvieux, au printemps, et, *sans vous éloigner de chez vous, sans difficulté, sans briser les racines,* vous arracherez et replanterez de suite, sans leur donner le temps de sécher, *cent* jeunes arbres, qui reprendront certainement en moins de temps qu'il ne vous en faudrait pour aller chercher cinq arbres dans les bois, avec l'incertitude de les voir revivre.

Les arbres ne vous coûteront rien, vos enfants apprendront

bientôt à les sarcler et à en prendre soin avec plaisir, si vous les encouragez un peu par votre exemple. Chez nous, les enfants, tout jeunes, s'amusaient, d'eux-mêmes, à semer des glands et à voir pousser leurs petits chênes. Au moyen de graines, vous pouvez vous procurer sans frais, une quantité illimitée d'arbres et semer peu à peu toutes les parties de vos terres qui ne sont pas propres à la culture et qui auraient toujours dû être laissées en bois.

Mais n'oubliez pas de *protéger* votre pépinière et vos jeunes arbres, une fois plantés, contre les ravages du bétail, au moyen de *bonnes clôtures*. *Ne plantez pas sans clôturer.* Il y a assez de causes d'ennuis dans la vie, sans s'en créer de nouvelles, et rien n'est plus vexant que de voir un troupeau de vaches en train de démolir une belle plantation de jeunes arbres.

Dans bien des cas, vous pouvez même vous épargner la peine de semer. Là où le terrain est favorable, en juillet et août, le long des fossés, des chemins, des *clôtures*, sur la mousse, dans les endroits humides, dans le voisinge des *ormes* et des *plaines*, vous trouverez des centaines de petits ormes et de petites plaines, levés des graines qui viennent de tomber de ces arbres ; plantez-les dans votre pépinière. *Essayez dès cet été*. La graine d'*orme* est tellement petite et délicate qu'il vaut mieux employer ce moyen que d'essayer de la semer vous-même.

Dans les *érablières*, le sol est couvert de jeunes érables, comme d'un épais tapis. L'on peut les arracher facilement, à la main, en automne ou de bonne heure, au printemps, quand la terre est encore mouillée, sans briser aucune des petites racines. Plantez-les de suite dans votre pépinière.

La graine de pin ou d'épinette est très difficile à cueillir. De bonne heure, au printemps, quand le sol est encore mou, dans les pacages, dans le voisinage des pins et des épinettes, vous pouvez arracher à la main, autant de petits arbres que vous désirez en planter ; pour ces espèces, il faudra prendre

la précaution de les abriter du soleil jusqu'à ce qu'ils aient repris racine.

Tous ceux qui ont des jardins ont dû remarquer que s'il y a des érables ou des frênes dans le voisinage, la terre de leur jardin, quand elle a été bêchée en automne, se couvre plus ou moins, au printemps, de petits plans d'érable et de frêne, sortis des graines tombées de ces arbres. Il faut bien peu de temps pour en arracher et en replanter des centaines, et ils reprennent tous, sans faute ; comme de raison, il faut les arracher tout doucement, pour ne pas briser la petite racine ; si la terre est trop dure, employez une truelle. Il faut, autant que possible, les arracher quand ils n'ont encore que les deux premières feuilles, que l'on reconnait facilement ; elles sont longues et étroites, un pouce et demi à deux pouces de longueur et à peu près un quart de pouce de largeur.

Depuis plusieurs années, je cherche le moyen le moins coûteux et en même temps le plus sûr de renouveler les bois, là où ils ont été détruits, et ce que je recommande maintenant est le résultat de mon expérience personnelle. Je fais appel à ceux qui souffrent du manque de bois et qui ont le courage et la patience d'essayer de remédier au mal. L'essai ne leur coûtera rien, et je me ferai un plaisir de répondre à tous ceux qui auront besoin de conseils et d'avis ; mais qu'ils essaient, dès l'été prochain, qu'ils sacrifient une demie journée ou un quart de jour, ce sera du temps bien employé.

H.-G. JOLY DE LOTBINIÈRE.

MON MEILLEUR AMI ! !



AIMEZ-VOUS les voyages ? Moi, j'en raffole.

J'aimerais à courir le monde, en flâneur, sans guide, sans idées préconçues, sans plans arrêtés, cherchant l'imprévu et l'inconnu, me laissant aller aux jouissances spontanées et inéluctables causées par une découverte importante, une impression physiologique, une sensation agréable, une rencontre inespérée, ou par une profonde émotion, remuant l'âme, le cœur et l'esprit.

Cependant, en m'interrogeant intimement, je suis prêt à admettre que les plus heureux moments de mes voyages, ont toujours été ceux du retour dans mes foyers.

Dans ma jeunesse, j'avais l'esprit assez aventureux pour ne pas bouder devant une audacieuse expédition. Avec fort peu d'encouragement, j'aurais fait un *Globe trotter* de premier ordre, tout comme ce Paul Jones qui paria, il y a six mois, de faire le tour du monde, en partant de Boston, nu, enveloppé

dans de vieilles gazettes, et de revenir en moins d'un an, avec cinq mille dollars en poche.

Me trouvant à Smyrne, en 1867, j'avais retenu une place dans la caravane d'un grand diable de chamelier Turc, allant à Téhéran, en Perse. Le trajet, espérait-on, devait se faire en quatre-vingts jours, en ne marchant que douze heures d'affilée.

J'avais payé le droit de suivre cette caravane, quatre-vingts francs, tout mon avoir ; à Téhéran, je devenais Paul Jones pour de bon.—Pour l'énorme somme d'un franc par jour, on s'engageait à me nourrir de dattes, de figues sèches, d'oignons et de biscuits durs. J'avais de plus le privilège de monter chaque jour, un chameau, pendant six heures ; le reste de l'étape se faisait par la *poste à pataud*, à pied.

Mais la Providence veillait sur moi—Une lettre de ma mère me rejoignit à Smyrne, la ville des roses, la veille de notre départ et me fit changer d'itinéraire.—Je revins à Rome où je contractai, c'est le grand honneur et le grand bonheur de ma vie, un engagement dans le Régiment des Zouaves Pontificaux.—Tout de même, pendant les trente jours que je passai dans la ville d'Homère, j'eus le temps de me lier sérieusement avec un riche négociant levantin, Kyrie Nicolaios Charichiopoulo, avec qui je corresponds encore avec bien du plaisir.

Dans ces voyages, que j'appellerais au long cours, on est exposé à faire des rencontres fortuites, bizarres parfois, intéressantes souvent, mais toujours variées. On peut se trouver, il est vrai, en contact avec des personnages plus ou moins excentriques, renfrognés, fantasques, désagréables, suspects et compromettants ; en revanche, dans d'autres occasions, le voyageur rencontre des hommes fort distingués, sympathiques, polyglottes, dont le caractère et la tournure d'esprit sont en telle harmonie avec ses propres dispositions, qu'il se sent naturellement heureux dans leur société.

Si vous traversez l'Océan, sur un grand paquebot, il est rare que vous ne découvriez pas des compagnons de cabine, de salon ou de fumoir, charmants et hommes du monde. En continuant votre voyage, vous retrouverez infailliblement ces



M. GUSTAVE A. DROLET

Photographie de Quéry, frères

connaissances de bateaux, soit dans les grandes villes du Continent, au spectacle, dans les musées, au pied d'un monument, au fond d'une gorge, ou sur les Alpes. Simple connaissance au début, souvent vous en ferez un ami.

J'ai connu en 1882, à bord du transatlantique le St-Germain, un jeune français qui nous raconta l'histoire de son étonnante liaison avec un Américain devenu ainsi, après quatre mois de rencontres répétées, son meilleur ami.—Cette aventure, mérite peut-être les honneurs de la publicité, comme étude de mœurs yankees—vous en jugerez.

J'avais l'honneur de faire partie de la table du Commandant Delaplanne, lieutenant de vaisseau, détaché en service spécial à la Compagnie Générale Transatlantique, aimant la mer comme les Bretons savent aimer cette grande mangeuse d'hommes. Le Commandant nous disait souvent, "c'est pourtant dans cette tasse là que je boirai mon dernier café." —Il ne croyait pas être si bon prophète—Six mois après, le 10 février 1883, une vague montrueuse l'enleva pendant une tempête, de la passerelle du St-Laurent d'où il commandait la manœuvre, et l'entraîna à la mer, où il trouva la sépulture, que dans son âme et dans son cœur de marin, il avait anticipée.

Or, un soir du mois d'août 1882, après le diner, le Commandant nous avait fait l'honneur de nous inviter à aller fumer chez lui d'excellentes cigarettes qu'il avait rapportées d'Orient.

Rendus sur le pont, la douceur de la température, la splendeur du firmament, où des myriades d'étoiles s'allumaient, piquées dans le ciel bleu, la vue de la mer, calme comme un lac de métal blanc en fusion, et où de toutes petites vagues, soulevées à peine par leurs grandes sœurs du fond, brisaient mollement leurs crêtes argentées, offraient un si beau spectacle, que sans nous consulter, nous restâmes en contemplation, oubliant l'invitation du commandant.

Quoique pas un souffle n'agitât même la flamme qui flottait à la tête du grand mât, nous passâmes à tribord, nous

mettre à l'abri des escarbilles que vomissaient les deux cheminées du steamer.

Les lueurs crépusculaires d'un radieux coucher de soleil, se fondaient avec la lumière opale des étoiles et de la lune, s'élevant majestueuse au-dessus de cette plaine sans bornes. Ces teintes douces irisaient les franges des petites vagues, faisant une belle risette à la face ronde et réjouie de l'astre des nuits. Les mouettes et les goëlands, flottaient paresseusement comme des flocons de laine blanche sur la surface de l'océan. La mer était d'un tel calme que l'hélice, même en la fouettant vigoureusement, marquait à peine le sillage du navire, d'ordinaire phosphorescent comme une trainée de feu ; c'était une belle soirée, où il faisait bon de vivre.

On forma le cercle. La conversation, sans tomber, se ressentait cependant des dispositions de nos esprits, plus ou moins alanguis par le spectacle grandiose qu'offre une belle nuit d'été, en plein océan, et se maintint dans un ton plus grave que d'habitude, entre hommes, après un excellent diner.

Dans ces occasions, on est généralement porté à faire une large part à ses souvenirs et à raconter ses impressions et ses aventures de voyages. Le cadre admirable que la nature mettait sous nos yeux, semblait nous inviter à y enchâsser des réminiscences appropriées.

Les passagers des troisièmes s'étaient laissés gagner par cette splendide soirée. Au son d'une musique d'occasion, une partie de ces rapatriés dansaient sur le gaillard d'avant, pendant que d'autres groupes chantaient en cœur des refrains de leurs pays.

Un de nos compagnons, M. le Vte d'Absac, alors consul général de France à la Nouvelle-Orléans, prit le premier la parole et nous raconta l'histoire palpitante du meurtre d'un colon français, arrivé dans une des Républiques de l'Amérique du Sud, pendant son occupation du poste consulaire.

Monsieur Louis de N., ancien élève de l'école des chartes,

et attaché au Ministère des affaires étrangères, prit ensuite la parole. Sa voix douce et chaude prédisposait tout d'abord en sa faveur. M. de N. âgé d'environ trente ans, venait d'accomplir un grand voyage en Amérique pour sa santé. Son air sympathique, ses manières affables, et la grâce qui accompagnait tous ses actes en avaient fait le favori du bord.

Il nous demanda la permission de nous raconter l'histoire romanesque de sa liaison avec un Américain, SON MEILLEUR AMI!

Je la trouvai si curieuse que je m'empressai, dès le lendemain, de l'écrire de mémoire, pour la répéter à mes fils quand ils seront d'âge à entreprendre à leur tour, des voyages au long cours.

"Je viens de faire un séjour de huit mois en Amérique, commença M. de N. J'ai parcouru les Etats-Unis et le Canada en tous sens, de l'Atlantique au Pacifique, de la Baie d'Hudson à la Floride. Je quittai Paris, muni de lettres de recommandation de toutes espèces, officielles et particulières, que j'augmentai encore à Washington de lettres très chaudes de notre ministre chargé d'affaires, pour les Gouverneurs des divers Etats de l'Union.

Destiné à la carrière diplomatique orientale j'avais surtout pioché l'Allemand, le Russe et l'Italien. En revanche je parle fort peu l'Anglais.

En mettant le pied sur le wharf à New-York, je regrettai d'avoir négligé l'étude de la langue de Shakespeare. Je défendais avec peine mes bagages, contre un douanier qui ne parvenait pas à me comprendre, lorsqu'un gentleman de mon âge à peu près, grand, blond, les yeux bleus, mis avec élégance, chapeau de haute forme, redingote boutonnée, pantalon gris perle tombant sur des bottines vernies, œillet à la boutonnière, parfaitement ganté, s'approcha de moi et soulevant son chapeau, me dit en excellent français :

—"Pardonnez-moi, monsieur, si je me permets d'intervenir dans votre discussion ; mais je vois que vous ne réussissez

pas à vous entendre avec l'officier de douanes ; peut-être pourrais-je vous interpréter si vous le trouvez bon. "

—" Oh! Monsieur! lui répondis-je, vous êtes fort aimable de venir ainsi à mon secours. Je cherche à faire comprendre à ce douanier, que parmi mes bagages se trouve la valise diplomatique, adressée au ministre de France à Washington ; cette valise jouit des franchises douanières et ne subit jamais d'examen aux frontières." En même temps, je lui tendis ma carte de visite sur laquelle était gravée ma qualité officielle.

Mon aimable américain, s'adressant en anglais à l'officier préposé à l'examen des bagages, lui dit quelques mots, et immédiatement ce dernier marqua de ses initiales, à la craie, tous mes colis; puis sans attendre mes remerciements, ni me saluer, le *gabelou* me tourna le dos et s'en fut chercher une autre victime.

Mon sauveur me dit alors :

—" Si vous le voulez bien, je vais vous appeler une voiture qui chargera vos bagages et vous conduira à votre destination."

J'eus à peine le temps de le remercier de cette nouvelle gracieuseté qu'il avait déjà hêlé un cocher et lui avait donné le nom du Fifth Avenue Hotel où je devais descendre ; il me salua ensuite poliment et prit congé en se dérobant à mes remerciements, pour un léger service qu'il aurait lui même, me dit-il, été heureux de recevoir à l'étranger.

En me dirigeant vers l'hôtel, je pensais : " Si tous les américains sont aussi charmants que le gentleman que je viens de rencontrer, je ne manquerai pas de faire un beau voyage d'Amérique."

Le lendemain matin, je rencontrai cet aimable personnage dans le hall de l'hôtel. Nous nous saluâmes en nous découvrant tous deux, et il passa. Je regrettai d'avoir manqué l'occasion de lui présenter mes civilités.

Quelques jours après, en revenant de Washington, je me rendis à Boston. J'inscrivis mon nom dans le registre du

Parker House. La première personne que j'y rencontrai fut mon obligeant américain du wharf de New-York.

J'allai bravement lui manifester le plaisir que j'éprouvais de pouvoir le remercier de nouveau du service qu'il m'avait si galamment rendu lors de mon arrivée.

Ce Monsieur me priant d'oublier cet incident, me tendit sa carte ; je lus " John Smith, Insurance Inspector, New-York." Nous causâmes de choses et d'autres, quand tout à coup M. Smith me proposa de cimenter notre connaissance, à la mode américaine, en buvant un verre de vin. J'acceptai. Il commanda une bouteille de Veuve Cliquot et des biscuits.

Une heure après, la glace était rompue. M. Smith m'apprit qu'ayant terminé l'inspection de ses agences d'assurance, il s'estimerait heureux de me piloter dans Boston. J'acceptai encore. Pendant les trois jours suivants, nous visitâmes les universités, les musées, les endroits historiques et les monuments de l'Athènes de l'Amérique. Toutes les portes s'ouvraient devant lui, toutes les mains se tendaient. Il était ancien élève de l'université Harvard, m'assura-t-il. M. Smith causait avec les professeurs et les directeurs de ces corps d'élite avec une maëstria et une aisance qui me donnèrent une haute idée de sa profonde instruction. En nous séparant, nous nous dîmes au revoir.

Je revins à New-York quinze jours après. Une belle après-midi je faisais une promenade au Central Park, lorsque je vis M. Smith déboucher du rond point, conduisant un élégant phaéton correctement attelé d'un beau *stepper* alezan. —En me voyant, il arrêta court son cheval et, jetant les guides à son cocher, sauta à bas de sa voiture et vint à moi. Les saluts échangés, il me pria d'accepter une place à côté de lui pour continuer notre promenade. Je renvoyai mon remise et montai dans son phaéton.

L'après-midi se passa fort agréablement. J'appris par M. Smith toutes les nouvelles d'Europe qui pouvaient m'intéresser—ce diable d'homme connaissait tout par le menu. Nous rentrâmes dans New-York vers six heures.

Sur le point de nous séparer, M. Smith, avec infiniment de grâce et dans des termes d'une délicatesse exquise, me pria d'accepter à diner avec lui, au restaurant Delmonico.

Je dois l'avouer, je me sentais porté vers cet homme. Et pourtant, ce sentiment était en opposition avec les résolutions que j'avais prises en quittant Paris, de ne jamais céder en voyage aux entraînements de la conversation d'un voyageur, rencontré fortuitement.

J'essayai de me raisonner un peu, avant d'accepter ainsi un tête-à-tête de plusieurs heures avec un homme instruit, aimable, de bon ton et d'un caractère noble et élevé, en apparence du moins, mais que je ne connaissais pas du tout, autrement.

Deux mois s'étaient déjà écoulés depuis mon départ de Paris. Etant d'une nature et d'un tempérament liants et confiants, l'isolement et l'éloignement de ma famille et de mes amis commençaient à me peser. J'éprouvais le besoin de soulager mon cœur oppressé par la privation de ces épanchements, charmes de la vie intime. Ces dispositions de mon âme et de mon esprit me poussaient à rechercher un commerce fondé sur l'estime et la bienveillance de deux êtres s'appréciant mutuellement.

Mon esprit éprouvait le besoin de se détendre ; mon cœur avait besoin de sympathie pour lutter contre la nostalgie qui me menaçait.—Les plaisirs, les distractions, les études, les amusements commençaient à me sembler fades ; il me manquait un confident, un ami.—

Un ami ! Depuis ma sortie du collége de la rue de Madrid, j'ai toujours vécu dans l'intimité de camarades, que leurs goûts, leur éducation et une certaine conformité d'idées et de caractères me font rechercher particulièrement ; de là à me lier avec monsieur tout-le-monde, il y a un abîme à franchir, et comme disait Alceste à Philinte "*l'ami du genre humain, n'est pas du tout mon fait.*"

Non ; je voulais un ami, un seul, un vrai.

Parmi les cinquante millions de personnes qui habitent

aujourd'hui les Etats-Unis, un grand nombre sont venues dans cet Eldorado pour y chercher de l'or, et y ont fait fortune ! Mais combien en existe-t-il qui y aient trouvé un ami ? VÉRITABLE DON DE DIEU ! !

Ce John Smith, rencontré partout depuis mon arrivée en Amérique, était tellement séduisant, tellement intéressant, si bien élevé et de si bonne compagnie, que je sentais toutes mes fibres sympathiques vibrer lorsque, ses grands yeux plongeant avec douceur dans mes yeux, il me tendait ses deux mains largement ouvertes et pressait les miennes avec la même énergie que si nous eussions été des intimes de vingt ans. Il semblait qu'il se détachait des fluides mystérieux et magnétiques de sa personne, attirant comme l'aimant.

En quittant Paris, mes amis et ma famille s'étaient entendus pour me faire leurs recommandations.—Tous s'étaient accordés sur un point : " Méfiez-vous des Américains ! le " meilleur, en apparence s'entend, ne vaut pas les quatre fers " d'un chien ; prenez-garde ! "

Ces conseils voyageaient avec moi. Je m'en étais pénétré, saturé : chaque soir, en me couchant, je me disais : après tout je ne me suis pas encore laissé rouler par un américain. Le français né malin, n'a pas inventé que le vaudeville, et sans me donner de gants, je n'étais pas loin de me dire avec un sentiment de satisfaction ; " A yankee, yankee et demi."

Monsieur John Smith, riche, du moins il le paraissait, instruit, homme du monde, discret, même modeste, d'un caractère doux et éminemment sympathique, s'était trouvé sur mon passage, en vingt occasions différentes depuis mon arrivée sur la terre étrangère, lui, toujours lui, rien que lui. Cet inconnu, avec tous ses bons procédés, me forçait à faire des comparaisons désavantageuses, aux petits fils des chevaliers et des héros de Fontenoy, et pour la vieille France, qui produit rarement des types aussi franchement accomplis que mon nouvel ami !

Bref, après m'être ainsi raisonné, j'acceptai son invitation. Nous dinâmes chez Delmonico. John Smith se montra autant

aimable amphytrion que charmant compagnon. Il fit avec beaucoup de grâce les frais de toute la conversation. Il m'intéressa particulièrement en me faisant l'histoire politique des Etats-Unis pendant les vingt dernières années. J'étais fort surpris de voir cet élégant clubman aussi familier avec les subtilités et les finesses de la constitution de la grande république.

M. Smith m'apprit qu'il avait déjà brigué les suffrages de ses concitoyens en deux occasions, et qu'il occupait encore une situation assez importante dans l'organisation politique appelée "Tammany Hall."

Après le diner, nous allumâmes un pur havane, et nous sortîmes sur le Union Square, respirer l'air frais de la mer, que nous apportait une brise de l'est.

La soirée était superbe, comme celle-ci. Tout en causant, nous nous arrêtâmes pour voir défiler les brillants équipages du *high life* de New-York, sortant des théâtres. Les milliers de lumières électriques réfléchies par les glaces, les roues et les panneaux vernis, faisaient ressembler ces carrosses à des météores lumineux emportés dans une course rapide.

Il était minuit: Je parlai de rentrer. John Smith qui avait passé son bras sous le mien, offrit de m'accompagner jusqu'à ma porte. En passant devant le Hoffman House, il me proposa de visiter le *bar* de cette maison, qui contient en effet une collection de tableaux, de tapisseries et de statues dont plusieurs ne dépareraient pas un musée européen.

Tout en dégustant une chartreuse, Smith m'apprit que dans le voisinage de l'hôtel se trouvait une fameuse maison de jeu fondée par un sénateur américain fort connu. Il s'empressa de me dire que, sans être un habitué de ce tripot renommé, il y faisait d'assez fréquentes visites, en compagnie d'étrangers ou des agents de sa Compagnie d'assurance, visitant New-York.

Piqué par la curiosité, plutôt que par le désir de jouer, je lui demandai en riant si nous ne pourrions pas y entrer pour une petite demi-heure. "Certainement, me répondit-il."

Nous sortîmes du Hoffman par la porte latérale et à peine avions-nous fait une centaine de pas que Smith, s'arrêtant, me dit en désignant une superbe maison : " C'est ici."

Nous montâmes quinze degrés et il sonna. Je vis s'ouvrir un petit Judas caché dans les moulures et les sculptures de la porte. Un œil remplissant à peu près cette ouverture, nous examina. Smith lui dit à voix basse, " Canada" (sic). Aussitôt ce mot de passe prononcé, j'entendis retirer des chaines de sûreté et des verrous, et la porte s'ouvrit.

Nous pénétrâmes dans le *hall* d'une honnête maison bourgeoise, où rien n'annonçait le tripot, le club ou la maison de jeu.

Le nègre qui nous reçut, referma la porte avec soin et nous faisant signe de le suivre, marcha devant nous. Je jetai un coup d'œil dans le salon attenant au *hall*. Cette pièce était brillamment éclairée. Une jeune fille était assise devant un piano, aux prises avec un exercice. Une vieille dame, bien en évidence, un chat angora endormi sur les genoux, paraissait absorbée dans la lecture d'un de ces romans sensationnels à dix cents, qui inondent New-York.

Cette mise en scène, bourgeoise et familiale, était bien faite pour dérouter la police. Notre guide tourna à droite et nous descendîmes à sa suite un escalier conduisant au sous-sol de l'immeuble.

Nous nous trouvâmes alors dans des caves faiblement éclairées, que nous traversâmes dans leur largeur, et notre guide ouvrant une petite porte, nous fit passer dans les caves de la maison voisine, où un autre nègre nous reçut avec beaucoup de civilités. Il nous fit remonter l'escalier correspondant, et nous nous trouvâmes enfin dans une vaste antichambre, donnant sur des salons superbement éclairés, richement meublés et tendus de luxueuses étoffes.

Il y avait foule. La maison comprenait trois étages de salons. Au premier, étaient installées les tables de baccarat, de trente et quarante, de poker et de faro, au deuxième la

roulette, etc., au troisième étaient dressées les tables du souper, offert par l'administration à ses clients.

Dans chaque pièce se trouvaient comme *en-cas*, des buffets en acajou sculpté, garnis de victuailles, de liqueurs, de vins et de boissons variées, que des nègres en livrée servaient gratuitement aux pontes et aux visiteurs.

L'èntrée de John Smith fut très remarquée Plusieurs des joueurs vinrent lui serrer la main et lui chuchoter des choses mystérieuses à l'oreille.

Une banque de baccarat fut mise aux enchères Smith me demanda si j'étais joueur. "Sans être un fervent de la dame de pique, lui répondis-je, j'aime assez de temps à autre à faire un whist ou à tailler un petit *bac*, mais pas ce soir par exemple." Je l'encourageai à jouer, si le cœur lui en disait. Il se fit adjuger la banque à $2,000 00 et remit cette somme au croupier, en s'asseyant.

Un espagnol proposa le *banco*. Smith abattit neuf sur un tableau et huit sur l'autre. Sa veine se continua pendant toute la taille. Il se leva avec une corbeille remplie de billets de banque et de jetons. Il gagnait $11,000.00.

Nous rentrâmes ensuite. Je passai quelques jours avec Smith, devenu mon inséparable, à visiter New-York, Philadelphie et les Etats de la Nouvelle-Angleterre. Avant de nous quitter, il me promit d'arranger les affaires de son bureau, pour me rencontrer à Chicago bientôt.

Un jour, je lisais dans un salon du Palmer House, les détails d'un vol à main armée commis à bord du train rapide voyageant de Santa-Fe à Tuengo, qui s'était terminé par les assassinats du conducteur, du mécanicien et de l'employé préposé à la garde des valeurs de l'Express Wells Fargo. Je prenais d'autant plus d'intérêt à cette affaire que me proposant de visiter le Nouveau-Mexique, j'étais forcé de suivre le parcours qui venait d'être ensanglanté par ces hardis voleurs.

Je fus soudainement interrompu dans ma lecture par un joyeux : "Hallo! comment vous portez-vous, mon cher ami!"

C'était John Smith, le sourire aux lèvres, gardenia à la boutonnière, l'air très heureux de me revoir à Chicago.

Après les effusions d'usage entre amis, Smith jetant les yeux sur le journal que je tenais encore à la main, me dit : " Ah ! vous lisiez les détails de l'attaque du train de Santa-Fe ? Vous ignorez sans doute que je me trouvais dans ce convoi, revenant du Far-West, inspecter des agences nouvelles de mon assurance. J'en rapporte même un souvenir, ajouta-t-il " et, il me montra une éraflure à la main gauche, causée, m'affirma-t-il, par une balle de révolver tirée par un homme masqué, sur le conducteur du train.

Smith m'accabla de prévenances et d'attentions délicates pendant toute la journée. Le lendemain il m'apprit qu'il prenait huit jours de congé pendant lesquels il voulait me faire visiter Cincinnati et St-Louis. Ce furent huit jours remplis de charmes. Tous les soirs en me séparant de mon ami, je me félicitais d'avoir eu la bonne fortune de rencontrer sur mon chemin un homme aussi délicat et aussi aimable.

Nos vues étaient identiques sur presque tous les sujets. Smith était un fervent croyant et d'une rigidité de principes qui me faisait paraître tiède à côté de lui. Nous discutions toutes les questions sociales, morales, politiques et économiques. Nous avions assisté ensemble aux conférences de Talmage et de Bob Ingersoll et nous prolongions souvent nos conversations fort avant dans la nuit. Un soir,nous discutâmes sur l'application de la peine de mort, à la suite d'une étude publiée dans une grande revue américaine.

Smith était opposé à la peine de mort. Il était d'opinion qu'un criminel souffrirait plus d'une condamnation aux travaux forcés à perpétuité, dans une enceinte, séparé du reste des humains, avec obligation de garder un silence continuel, que d'être délivré de ses misères par la peine capitale qui donne toujours au condamné le temps de se convertir et de gagner le ciel en faisant une mort exemplaire. Smith prétendait aussi, que beaucoup de criminels sont irresponsables à la société, lorsqu'ils commettent des crimes pas-

sionnels, subissant des influences suggestives tout à fait indépendantes de leur volonté. Il les regardait comme des malades pour qui la mort serait plutôt une délivrance qu'un châtiment.

Je me bornais à répondre à Smith, qui se plaisait à ces discussions, par le fameux cliché—" abolissons la peine de mort, soit; mais que messieurs les assassins commencent!"—

Ce qui me plaisait chez Smith, c'était sa grande sensibilité. Il ne pouvait voir souffrir un animal, ou entendre pleurer un enfant, sans apporter immédiatement un remède à ces souffrances, ou une consolation. Sa charité était inépuisable. Il m'entraîna dans des ventes de charité, dans des Kermesses ou dans des bazars organisés pour venir en aide aux malheureux. Il laissait toujours de fortes aumônes dans ces visites. C'était un philanthrope.

Smith me dit un matin qu'il était forcé de quitter Chicago subitement, étant appelé par dépêche dans l'Ouest.

Nous nous donnâmes rendez-vous à Denver, dans le Colorado.

Un soir en revenant de Milwaukee, je dinai avec un alderman de Chicago, que j'avais connu grâce à l'amabilité de Smith. Cet alderman m'offrit au dessert de me faire acccompagner par un agent de la police secrète si je désirais visiter ce qu'ils appellent les *slums*, c'est-à-dire les repaires de bandits et de coquins qui fleurissent particulièrement dans cette grande Babylone.

A dix heures, un détective du nom de Robinson vint me prendre à l'hôtel et nous commençâmes une tournée qui me donna souvent des haut-le-cœur.

Au moment de rentrer, le policier me proposa de visiter une maison de jeu, fréquentée par les plus grands criminels du monde entier et où il se commettait en moyenne un meurtre par mois. " Vous y verrez même des voleurs du grand monde, en habit noir"—ajouta-t-il.

En voyage, il faut un peu tout voir, n'est-ce pas? histoire de comparer. Sur la présentation de son insigne de policier,

nous fûmes admis dans une maison, superbe à l'extérieur, située dans un quartier aristocratique, ayant plutôt l'apparence d'un club élégant que d'un tripot. Les salons regorgeaient de joueurs tout comme dans le *Gambling house* de New-York.

Je m'approchai d'une table où l'on paraissait faire la grosse partie de baccarat. Le banquier avait un monceau de billets de banque et de jetons devant lui. Il venait de passer onze fois consécutives, disait-on. C'était un homme jeune autant que je pouvais en juger ; ses traits m'étaient cachés par les bords d'un grand chapeau de feutre mou, et ses yeux étaient protégés par d'épaisses lunettes bleues.

Le policier me demanda en riant si je ne voulais pas risquer quelques dollars, car, me dit-il, c'est surtout de l'argent des étrangers dont sont friands les joueurs de Chicago. Pour payer ma bienvenue, je jetai sur la table un billet de dix dollars, qui fut ratissé en moins de temps que je n'en mets à raconter cet épisode. Je doublai ma mise, le banquier abattit neuf sur le tableau où j'avais ponté. Je me préparais à jouer de nouveau,



lorsque le banquier levant la tête, fit un tel mouvement de surprise en me regardant, que tous les joueurs tournèrent les yeux vers moi. Le banquier se leva subitement et bourrant ses poches des billets et des jetons, il dit au croupier assis en face de lui : “ Il y a une suite ! ” puis, quitta au grand

mécontentement des pontes indignées de cet impudent Charlemagne.

Le banquier sans prêter attention à ce concert d'imprécations se dirigea vers moi, et retirant son chapeau et ses lunettes me tendit les deux mains. C'était John Smith.

—" Comment, encore ici, m'écriai-je ?"

—" Oui, je suis revenu ce soir, et ne sachant où vous rencontrer je me suis laissé entraîner dans ce tripot. Mais il ne s'agit pas de cela, mon cher ami, allons nous en vite reprendre nos bonnes causeries."

—" Certainement, répondis-je ; mais attendez un instant, j'ai jeté une mise sur la table et voilà précisément un banquier qui prend votre suite—voyons le résultat."

" Non! Non ! " reprit précipitamment Smith : " Ne jouez pas, je vous en prie," et tendant le bras il retira mon enjeu du tapis vert, puis m'entraînant presque de force dans un salon voisin, il commanda une bouteille de champagne frappé, en me disant :

—" Vous êtes tout surpris de me voir vous empêcher de jouer alors que je joue moi-même. Mon cher ami, permettez-moi de vous le dire, vous êtes trop honnête pour vous trouver ici. Malgré votre détective, vous n'en seriez pas moins bel et bien volé comme dans un bois. Je connais tous ces types là de vue ou de réputation. C'est le dessus du panier des bandits et des voleurs célèbres."

John Smith était fort excité en me parlant et paraissait très contrarié d'avoir été vu, lui l'homme correct, en chapeau mou et avec des lunettes bleues. Il voulait quitter l'établissement de suite. J'étais au contraire curieux de connaître un peu ce qui se passait dans les coulisses de ce joli monde. Je lui dis franchement :

—" Je n'aurai pas de sitôt l'occasion de me trouver en aussi mauvaise compagnie, apprenez-moi donc ce que ces gentlemen, la plupart en habit de soirée, et la boutonnière fleurie, ont de si terrible, pour m'empêcher de risquer un billet de dix dollars contre eux."

En présence de mon obstination, John Smith passa la main sur son front comme pour en chasser des pensées pénibles et reprit :

" Vous voulez faire une étude de mœurs ? Eh bien, soit ! Je vais vous raconter l'histoire de quelques-uns de ces gentlemen et vous comprendrez ensuite pourquoi j'ai tant désiré vous éloigner d'ici. D'ailleurs, Robinson (en montrant le policier) vous confirmera mes avancés. Tenez, vous voyez cet homme maigre, à la peau parcheminée, au nez crochu, qui est assis à la table du " Trente et Quarante " et qui ne parie jamais moins de cent dollars ? C'est le chef d'une association de faussaires dont la spécialité est de majorer et d'élever par une série de manipulations, de mille à dix mille dollars, la valeur d'un chèque de cent dollars. Il a tout un personnel de dessinateurs, de graveurs, de chimistes, de calligraphes, et de commis qui imitent les signatures, lavent l'encre, rétablissent les teintes et courent les risques d'encaisser les chèques ainsi élevés ou de faire escompter les signatures forgées. Il a déjà fait dix ans de pénitencier, sous trois noms différents.

Le deuxième voisin de ce faussaire est un espagnol, ancien associé du fameux Garcia. Vous connaissez leur histoire à Cuba n'est-ce pas ?—Non.—Eh ! bien, la voici : Garcia et cet hidalgo, après avoir dépouillé les maisons de jeu de Bade, firent le projet de venir voler les joueurs de l'île de Cuba. Ils se préparèrent à cet exploit pendant deux ans. Avec une patience étonnante, ils biseautèrent et marquèrent des centaines de douzaines de jeux de cartes, similaires aux cartes employées dans les cercles de La Havane.

Leur stock étant bien ficelé, et revêtus du timbre et du visa de la régie, ils partirent pour Cuba. Rendus dans cette île, où tout le monde est plus ou moins joueur, Garcia et son compère achetèrent et firent acheter toutes les cartes qui se trouvaient dans les magasins de La Havane, de Santiago etc. Ils les détruisaient au fur et à mesure.

Vous savez qu'un jeu de cartes ne sert jamais deux fois dans

un cercle. Peu de temps après, les clubs de La Havane furent consternés d'apprendre qu'il n'en restait plus dans les magasins de l'île. Alors le gentleman à figure de pain d'épice que vous voyez, annonça qu'il attendait un envoi de cartes françaises, par le prochain paquebot. En une journée, les fournisseurs des cercles lui achetèrent toutes ses cartes biseautées, ficelées comme sortant de la fabrique, et les revendirent aux grands clubs de Cuba.

Lorsque Garcia et cet espagnol se furent bien assurés qu'il n'y avait plus une seule carte dans les cercles qu'ils n'eussent préparée eux-mêmes, ils se firent présenter dans ces clubs et taillèrent à banque ouverte, tenant tous les paris. En quinze jours, on assure qu'ils gagnèrent ou plutôt qu'ils volèrent près de deux millions de dollars aux planteurs cubains. Garcia perdit depuis sa part à la roulette de Monte Carlo, et ce type est sur le point d'être arrêté par la police de Chicago pour vol à la *poussette* et pour tricherie à tous les jeux.

Au milieu de ces joueurs, il y a de grands criminels et aussi des voleurs de bas étage. Voyez cet individu à la mise chafouine, qui circule fièvreusement autour des tables de roulettes et de Trente et Quarante. C'est Abraham, un pêcheur d'enjeux oubliés. Voici sa spécialité. Il réclame toujours les mises douteuses ; mais le commissaire des jeux qui le connait, le surveille particulièrement. Se sachant observé il déploie une finesse extraordinaire pour s'approprier les gains des autres. Souvent il pousse l'audace jusqu'à prier le véritable propriétaire, qui aurait oublié de retirer un jeton ou un billet laissé sur le numéro gagnant, de lui passer ce gain.

On raconte qu'un jour, ce brigand s'aperçut qu'un gros ponte, jouant à la roulette sur plusieurs numéros et plusieurs chances à la fois, avait oublié de retirer un billet de cent dollars laissé sur la rouge.

Le commissaire des jeux le surveillant, cet Israélite n'osait se risquer à retirer cet enjeu, doublant à chaque coup. La rouge tenait une série et venait de passer sept fois. Le croupier

ajoutait à cette masse qui n'était réclamée par personne. Abraham suait et se trémoussait sous l'œil du commissaire. La rouge venait encore de sortir pour la huitième fois. Le billet de cent dollars avait fait boule de neige et la masse représentait $12,800.00 *le maximum.* N'y tenant plus, il se pencha à l'oreille du véritable propriétaire de cette grosse somme, et lui dit tout bas : " Monsieur, je suis joueur. J'ai promis à mon beau-père de ne plus mettre le pied dans une maison de jeu Cependant, je vous l'avoue, j'ai manqué à ma promesse aujourd'hui, en risquant un billet de cent dollars, devant vous, sur la rouge. Je voudrais bien retirer de suite ma mise et mon gain, mais mon beau-père vient d'entrer dans le salon et il m'observe ; Je n'ose donc toucher mon argent. Voulez-vous me rendre le service, cher monsieur, de retirer cette masse comme si elle était à vous, et dans une demi-heure vous me la remettrez dans le couloir ou à la sortie."—Le beau-père, c'était le commissaire ! Le gros ponte, propriétaire de cet argent, se rendit avec plaisir à cette demande et s'armant d'un rateau, il retira cette somme et en remplit une de ses poches. Quelques instants plus tard, avec infiniment de précautions, le bon gros ponte fit signe à ce voleur de le suivre, et l'entraînant à l'écart, il lui remit intégralement la forte somme qu'il se volait à lui-même.

John Smith me raconta encore plusieurs anecdotes sur tous ces joueurs interlopes et nous nous retirâmes à une heure assez avancée.

La semaine suivante Smith me fit ses adieux : Il partait pour le Nouveau-Mexique. Nous prîmes l'engagement de nous rencontrer à Los Angelos deux mois après, mais avant de nous séparer je lui fis promettre de m'écrire, aux bons soins du Consul de France à New-York, qui ferait suivre ma correspondance.

Je visitai le Canada, les Etats-Unis du Sud et finalement je partis pour la Californie. A l'époque fixée, je fus fidèle au rendez vous, mais Smith n'était pas à Los Angelos. Il m'avait bien écrit deux fois immédiatement après notre

séparation, mais, depuis deux grands mois, j'étais sans nouvelles.

Je sentais la nostalgie de la vieille France m'envahir et un grand ennui s'emparait de moi. Mon ami me manquait. La santé m'était revenue et je me sentais de force à lui proposer une partie de chasse dans les Montagnes Rocheuses, avant de rentrer chez moi.

Je parcourus, à petites journées, l'Arizona, le Colorado, l'Utah, le Wyoming et finalement je m'arrêtai dans la capitale d'un de ces pittoresques Etats de l'ouest. Ma première visite fut chez le gouverneur, pour qui j'avais une lettre de recommandation.

Ce gouverneur était un superbe type de la race des chercheurs d'or. Grand, bien découplé, le menton orné du talon de Jonathan, simple dans sa mise, ancien mineur, devenu riche par l'exploitation d'un *claim* abandonné, il avait contribué à l'admission de son territoire dans l'Union, et en était devenu le plus haut fonctionnaire.

Il me reçut avec cordialité. Il était confus, me dit-il avec bonhomie, de n'avoir pas de monuments historiques à me faire visiter, ni de ruines imposantes à me montrer, sa capitale datant à peine de trente ans. Mais tout-à-coup, se ravisant, il reprit : "Puisque vous voyagez pour votre instruction, peut-être n'avez-vous jamais vu pendre un homme ?" "Non, répondis-je ; j'ai bien vu guillotiner en France, j'ai vu garrotter en Espagne, j'ai vu trancher une tête au Maroc, mais je n'ai jamais vu exécuter un homme par la pendaison."

" Eh ! bien ! à défaut de spectacle plus réjouissant, si vous le désirez, je vous ferai admettre dans la prison de l'Etat, où le shérif doit pendre, après demain matin, un des plus grands scélérats des temps modernes, voleur, assassin, incendiaire, faussaire et coupable d'une infinité de crimes, commis depuis quinze ans. Ce bandit mériterait une étude spéciale. C'est un type à part : vous le prendriez pour un véritable gentleman, à première vue, incapable de faire du mal à une mouche. Et cependant, ce n'est rien moins que le fameux Billy Gunn,

chef de plusieurs associations secrètes, organisées régulièrement, pour pratiquer le vol, le meurtre, l'incendie et le faux dans tous les Etats de l'Union.

" La justice ne connait qu'une partie de sa carrière, mais cela suffirait pour défrayer les chroniques des romanciers pendant longtemps. Ce Billy Gunn, est-ce bien son nom véritable? était connu sous un nom différent dans chaque Etat. Il était président d'une association de faussaires et de faux monnayeurs, ayant un bureau fonctionnant régulièrement à New-York, et émettant de faux billets de banque, que nous appelons ici *green goods*. Ce bureau pratiquait en grand la majoration des chèques acceptés et aussi l'imitation de signatures des gens riches, sur des traites et des effets de commerce. Billy était de plus le chef d'une bande de voleurs en habits noirs, pillant et volant les joueurs innocents qui fréquentent les cercles, les casinos de bains de mer et les champs de courses. Ce hardi coquin pratiquait tous les genres: Ayant recruté une bande de *desperados*, de forçats libérés ou échappés des pénitenciers, il se mettait à leur tête et, cinq ou six fois par année, il attaquait les trains Express, porteurs de grosses sommes d'argent. Ces exploits se terminaient souvent par de véritables batailles, très meurtrières, quand les commis de l'Express avaient le temps de prendre leurs armes. Sa bande a dû certainement, de ce chef seul, se rendre coupable d'au moins quinze meurtres, depuis cinq ans, et voler plus d'un million de dollars."

" C'est lors de l'attaque de l'Express de nuit de la Compagnie du Missouri, Texas et Kansas, que Billy Gunn s'est trahi, en tuant froidement le conducteur du train courant au secours des employés de l'Express qui se battaient contre les bandits masqués."

" Billy Gunn avait pris passage dans une voiture de première classe, en honnête et paisible voyageur, comme il le faisait toujours d'ailleurs, chaque fois que sa bande devait attaquer un train en marche. Sa spécialité était de tuer le

conducteur sans défiance et de rejoindre ensuite sa bande, dont les chevaux attendaient sous bois dans le voisinage."

"Lors de l'attaque de l'Express, Billy, ayant tué le conducteur d'un coup de revolver, fut saisi par des voyageurs et garrotté avant qu'il eut le temps de sauter à bas du wagon. On trouva sur lui des papiers établissant la multiplicité de ses crimes et les ramifications de ses agences de voleurs, d'assassins et de faussaires."

"Le procès ne fut pas long. J'eus toutes les peines du monde à garder mon prisonnier contre les citoyens indignés des territoires voisins, qui voulaient le lyncher à tout prix. Un de ses lieutenants, blessé lors de l'attaque, fit une confession complète des méthodes de leur association. Il releva contre Billy personnellement, quinze meurtres, au moins cinquante vols importants, des faux de toutes espèces : c'est certainement le plus grand criminel de notre pays."

"Billy a donc été condamné à être pendu et c'est après-demain que vous verrez accrocher le plus élégant des brigands des Etats-Unis au bout d'une solide corde. Billy vivait généralement à New-York, au grand jour, en clubman, fréquentant la meilleure société ; il devait même être élu marguiller de son église, aux prochaines élections. Ah ! c'était un maître bandit, un artiste dans le crime."

Le gouverneur avait piqué ma curiosité. Quoique ce genre de spectacle me répugne fort, j'acceptai sa proposition.

Le matin de l'exécution, je me rendis avec ce haut dignitaire à la *state prison*, où deux compagnies de soldats, montant bonne garde, lui présentèrent les armes. On informa le Gouverneur que le prisonnier était déjà sorti de sa cellule et qu'il se trouvait en ce moment au greffe de la prison avec les shérifs, les aides, les clergymen, les invités et les membres de la Presse. Nous trouvâmes dans cette petite pièce, près de cinquante personnes.

Le Gouverneur salua à droite, à gauche, et distribua quelques poignées de main, quand tout à coup, ô bonheur ! je

me trouvai face à face avec John Smith, mon ami, que je n'avais pas vu depuis plusieurs mois.

J'étais si heureux de retrouver mon meilleur ami, dans ce pays perdu, que je l'aurais serré dans mes bras, sans deux clergymen, qu'il paraissait écouter religieusement. J'éloignai un des clergymen, qui s'en montra fort offensé et tendant les mains à John Smith je m'écriai : " Quoi ! John Smith ici ! Vous ici ! Quelle joie j'éprouve de vous retrouver enfin. Je vous croyais malade, parti en Europe, ou plutôt je ne savais que penser de votre silence obstiné et de votre absence prolongée—pourquoi m'avez-vous laissé si longtemps sans nouvelles ? "

" Je vous demande pardon, dit Smith, de n'avoir pas répondu à vos lettres et de m'être trouvé dans l'impossibilité de me rendre à Los Angelos. Que voulez-vous, mon cher ami, je n'étais pas libre de mes actions ni de mon temps, et j'espérais toujours m'échapper pour courir vous rencontrer."

Nous nous serrâmes les mains affectueusement. Les deux clergymen, nous entendant causer en français, et nous voyant échanger des marques vives d'amitié s'étaient éloignés de deux pas.

Je repris :

—" Mon cher Smith, vous souvenez-vous de nos longues discussions sur la peine de mort ? "—" Oh ! oui, me répondit-il, en poussant un profond soupir, je m'en souviens."

—" Eh ! bien, pour expliquer votre présence ici, il faut donc que vous vous soyez rallié à mon sentiment, sur la légitimité de l'infliction de la peine capitale aux grands criminels ? "

—" Moi ! s'écria John Smith, au contraire, je suis plus opposé que jamais à la peine de mort. Je trouve que c'est horrible de priver son semblable de la vie que Dieu lui a donnée. Un homme ne devrait pas avoir le droit d'intervenir dans les desseins du Créateur, en retirant à sa créature, l'existence qu'elle doit à sa munificence.

—Mais, alors, si vous n'avez pas changé d'idée, moi de mon côté, je vous avoue que j'éprouve une grande répu-

gnance à voir accrocher un homme au haut d'une potence. Si vous le voulez, mon cher ami, nous allons laisser tous ces shérifs se débattre avec leur prisonnier et nous, allons-nous en déjeuner à l'hôtel. bien tranquillement.—Est-ce dit ? "

—" Hélas, mon cher ami, répondit John Smith, en poussant un nouveau soupir, je le voudrais bien, soyez-en convaincu, mais je ne peux pas m'en aller : " C'est moi que l'on pend ! Je suis Billy Gunn !! "

....



Quand je revins de ma stupeur, j'étais seul dans la petite salle du greffe. Comme un homme ivre, titubant, je me dirigeai vers la sortie. L'air frais du matin me ranima un peu. Un déclic sec, suivit de la chute lourde d'un corps à travers une trappe, attira mon attention. En levant les yeux de ce côté, j'aperçus John Smith, pendu par le cou, se balançant au bout d'une corde, la bouche contractée par un rictus horrible, tirant la langue, les yeux torves, fixés sur moi. Il était mort en me regardant !! J'avais perdu mon meilleur ami ! ".

Gustave A. Drolet.

Montréal, 1er avril 1895.

BANQUES ET BANQUIERS

Nous nous proposons aujourd'hui d'esquisser rapidement l'historique de nos banques canadiennes, d'en indiquer le fonctionnement et d'en faire une comparaison sommaire avec les institutions analogues des Etats-Unis. Mais, avant d'aborder ce sujet, nous ajouterons encore quelques mots pour démontrer les principales causes d'infériorité qui existent dans le système des banques américaines.

Le banquier doit avoir de l'instruction, du caractère et une grande expérience des affaires. En outre de ces qualités, déjà très difficiles à trouver groupées chez un même homme, le banquier doit aussi posséder une connaissance approfondie de la nature humaine et une volonté assez arrêtée pour que ses décisions soient toujours rapides, fermes et irrévocables.

Rapides, car sans cela les affaires s'enrayeraient et les clients abandonneraient l'établissement; *fermes*, parceque le public saisit rapidement et abuse de la faiblesse d'un homme qui ne sait pas dire *non* avec force; *irrévocables*, car où seraient la bonne direction et la discipline, si le banquier était flottant dans ses décisions.

Inutile d'ajouter qu'une honorabilité parfaite est d'une rigueur absolue pour faire un banquier complet.

L'homme en possession d'un pareil bagage moral et professionnel ne se rencontre pas au coin de chaque rue; de là, la grande difficulté à laquelle on se heurte quand il faut nommer un gérant d'une succursale, à plus forte raison, un gérant d'une maison principale.

Ainsi, aux Etats-Unis, avec 7,300 banques, on conviendra de l'impossibilité presque absolue de trouver 7,300 gérants modèles. Et cette pénurie est la cause, chez nos voisins, de faillites nombreuses et de fréquentes défalcations. En outre, le dressage des jeunes gens américains est très défectueux, parce qu'ils sont toujours élevés dans de faibles institutions où ils puisent des idées étroites. La difficulté de se procurer de bons conseils d'administration est encore plus grande, car, comme chaque banque fonctionne isolément dans sa localité, son horizon de choix est forcément limitée à cette même localité. Et il arrive parfois que le conseil d'administration se compose d'un seul directeur, qui, selon son tempérament et son honnêteté, fait prospérer son établissement ou le vole, comme cela arrive malheureusement trop souvent.

Notre système de banque offre de grands avantages pour l'éducation financière de nos jeunes gens. Ils sont transférés des succursales aux maisons principales, et réciproquement, prenant contact avec une grande variété d'opérations et fréquentant tous les genres d'hommes d'affaires. Ces études diverses élargissent les horizons et les idées et permettent bientôt aux jeunes banquiers de s'assimiler les principes solides d'après lesquels sont gérées les maisons importantes. Ainsi, la proportion d'hommes de finance capables est plus grande chez nous qu'aux Etats-Unis. Si le titre de *Gérant de Banque canadien* est synonyme d'expérience et d'honnêteté, nous hésitons à en dire autant de son confrère des Etats-Unis.

***

Les premières tentatives de création de banque furent faites, à Montréal, en 1792, et à Québec, en 1807, mais elles n'eurent aucun succès. En 1817, on fut plus heureux et la banque de Montréal était créée. L'année suivante la banque de Québec fut organisée, mais elle ne put obtenir son incorporation. Enfin, en 1821, les banques de Montréal, de

Québec et du Canada furent légalement constituées. Bientôt après, on en établit des succursales à Kingston et à New-York.

En 1829, le montant de l'escompte de toutes les banques canadiennes s'élevait à 13 millions, soit 6½ 0/0 de leur total actuel.

Jusqu'en 1841, l'histoire de nos banques est à peu près nulle ; aucune organisation sérieuse, aucun effort appréciable en vue d'améliorations. Mais en 1841, on parut se réveiller, et, après bien des tâtonnements, on aboutissait enfin à établir un système uniforme pour toutes les banques.

Et quel était ce système ?

Nous allons essayer de le définir d'une façon aussi concise et aussi claire que possible.

Les banques canadiennes sont organisées d'après un acte spécial du Parlement, qui les force à avoir un capital d'au moins $500,000, dont la moitié payée. Le gouvernement s'assure de l'existence réelle de cette somme en exigeant un dépôt jusqu'à leur incorporation légale.

Cette précaution de l'Etat donne à tous la certitude qu'aucune banque canadienne ne peut être fondée avec un capital fictif, comme cela arrive parfois aux Etats-Unis. En cas de faillite, les actionnaires sont responsables des dettes jusqu'à concurrence du montant de leurs actions, et cette clause donne une grande confiance au public. D'autre part, nos banques ne peuvent avancer des fonds sur leurs propres actions : précaution très sage, empêchant les actionnaires de puiser dans le capital, qui pourrait facilement se tarir, sans cette mesure. Car un actionnaire embarrassé emprêterait sur ses parts, et, en temps de crise, tous voudraient en faire autant, ce qui amènerait fatalement un *Krach*.

Nous dirons ici en passant, qu'au Canada, une seule banque, depuis 1867, a été dans l'impossibilité de payer complètement ses créanciers, tandis que plusieurs centaines, aux Etats-Unis, se sont trouvées dans le même cas depuis cette époque.

La loi force nos banques à fournir chaque mois à l'Etat un

compte-rendu détaillé et assermenté de leurs affaires, et ces comptes-rendus sont surveillés avec soin par le public, qui juge de la solidité de chaque institution par les différents changements qu'elle apporte, soit dans son personnel de directeurs, soit dans ses méthodes d'opérations.

Enfin, la loi défend également aux banques de prêter sur hypothèques.

En échange de toutes ces restrictions, il leur est permis d'émettre des billets pour un montant égal à leur capital-payé. Dans la pratique, cela signifie simplement que l'Etat dit aux banques :

—Vous avez $1000 de capital-payé, et bien, empruntez pareille somme au public.

Car tout porteur d'un billet de banque est le créancier de l'institution pour le total de sa valeur dont il peut, à loisir, réclamer le paiement en or. Les banques paient chaque jour pareilles dettes et en contractent également de nouvelles par la sortie de leurs billets.

Nos établissements ont actuellement un capital-payé général de $62,000,000, et la somme de billets émis ne dépasse pas la moitié de ce total ; ce qui indique, de leur part, une sage prudence en ne lançant dans le public que juste le montant de papier-monnaie nécessaire aux besoins du commerce. En agissant ainsi, les billets sont toujours au pair et ne courent pas le risque d'être amoindris par une trop grande abondance qui nécessairement leur causerait une diminution de valeur.

Et ensuite, pour ajouter encore à la confiance du public, comme nous le disions ailleurs, les billets sont inscrits comme premier article à l'actif des banques, et 5 0/0 de leur circulation moyenne est déposé dans les caisses de l'Etat, toujours pour augmenter la sécurité des porteurs.

En cas de faillite, si les sommes indiquées ci-dessus réunies aux autres articles de l'actif, n'étaient pas suffisantes à rembourser tous les billets, la loi permet de prendre à cet effet ceux des autres banques, qui seraient trouvés en dépôt dans l'établissement en question. De sorte que, en pratique,

toutes les banques, étant solidaires les unes des autres, se trouvent ainsi directement intéressées au maintien du crédit de leurs voisines.

Nous le répétons encore, ces sages dispositions légales permettent aux banques d'avoir $10 de leur actif pour répondre pour $1 de billets.

Aux Etats-Unis, nous avons vu que les banques émettent un montant de billets à peu près égal à la somme des titres de l'Etat qu'elles possèdent. Ainsi, l'Etat dit :

—Si vous nous achetez pour $1100 de titres, vous pourrez émettre $1000 de billets.

Voyons le fonctionnement de ce système.

Une nouvelle banque est créée, et le gérant croit pouvoir faire circuler pour $90,000 de billets, et il achète pour $100,000 de titres. Mais, par la suite, il constate qu'il n'a pu faire sortir que pour $50,000 de papier et il se trouve avec $40,000 immobilisées dans ses voûtes et par là même sans emploi et sans revenus. Mais bientôt les affaires prennent plus d'extension, disons à l'époque des récoltes par exemple, et ses billets devenant insuffisants pour satisfaire aux demandes, il se voit forcé de dire à ses clients de patienter un peu jusqu'à ce qu'il ait acheté de nouveaux titres du gouvernement. Si le client patiente, ses affaires sont entravées; s'il va ailleurs, la banque est lésée. Après les récoltes, les billets rentrent en foule et sont de nouveau immobilisés jusqu'à la prochaine récolte, non seulement sans aucun bénéfice, mais avec perte pour la banque.

Ainsi, nous voyons que ce système étroit a été institué pour faire circuler les titres de l'Etat et non pour faciliter les opérations commerciales. C'est donner à un homme le droit de se promener sur une route à condition qu'il porte un lourd fardeau sur ses épaules. Et ensuite ces titres de l'Etat sont inspectés sévèrement par un contrôleur, qui surveille les voûtes des banques pour s'assurer que rien n'en sort. Cette police du gouvernement jette une ombre grave sur l'honnêteté des

banquiers américains et à elle seule suffirait pour condamner le système financier tout entier.

***

En dehors des fonds des actionnaires et de leurs billets, les banques tirent encore de bons bénifices de leurs dépôts. Si un établissement a $1,000,000 de capital, il lui faudra $80,000 pour payer 8 0/0 de dividende, et si les dépôts se montent à $5,000,000, par année, il pourra faire 1 ou 2 0/0 de bénifice avec la différence de l'intérêt qu'il paie à ses clients et celui qu'il reçoit de ses emprunteurs. Et cette différence sur $5,000,000 peut facilement être évaluée à $75,000, ce qui, ajouté aux autres sources de profits, permet de payer de bons dividendes chaque année.

Les succursales ne sont que des ramifications des maisons principales et permettent de doter les petites localités de tout l'outillage financier des grandes villes. Ces succursales sont dirigées en somme par les gérants-principaux qui savent les tenir dans la mesure des besoins locaux. Elles rendent de très grands services et inspirent autant de confiance que les banques principales, étant solidaires avec elles.

Il y aurait encore beaucoup d'autres points techniques sur lesquelles nous aurons l'occasion de causer plus tard. Pour le moment nous croyons en avoir assez dit dans cette courte exquisse, pour démontrer les sages et prudentes caractéristiques de notre système de banque, qui a été reconnu par les plus éminents financiers américains et européens comme étant le plus sûr, le plus solide, le plus facile à manier de tous ceux qui ont été essayés jusqu'à ce jour.

En terminant notre causerie nous trouvons dans les rapports officiels de Washington la confirmation de ce que nous avançions dans le numéro de mars, sur l'inefficacité du système de *currency* des Etats-Unis. Ces rapports disent : " En février dernier, les réserves d'or, possédées par le gou-

vernement, ont été insuffisantes pour couvrir toutes les demandes du public, qui, croyant que l'Etat est impuissant à payer en or le papier-monnaie en circulation, s'est porté en foule aux guichets du Trésor."

En 43 jours, $80,786,302 furent ainsi retirées et sur cette somme $37 millions seulement ont été expédiés à l'étranger.

C'est donc là une preuve évidente que le peuple américain a perdu toute confiance dans son système de *currency*.

LA BANQUE DU PEUPLE

Cette banque a présenté à ses actionnaires, en mars dernier, un très favorable rapport annuel. M. Bousquet, le caissier, a admis que les résultats des opérations annuelles dépassaient les prévisions.

La panique des Etats-Unis, en 1893, était fort à craindre dans ses contre-coups chez nous, et avec raison, car les rapports des chemins de fer en font foi. Mais les banques, grâce à leur prudence, ont pu parer au danger.

Ainsi la Banque du Peuple, en 1894, a fait $6,000 de bénéfices de plus qu'en 1893. Ces bénéfices sont de $114,-280, ce qui donne $84,000 pour un dividende de 7 o/o et $30,280 à porter aux chapitre de profits et pertes, qui, avec les $600,000 de fonds de réserve font un total de $630,280 —soit 52.50 o/o du capital.

Cette banque a des dépôts pour la somme de $5,367,856, soit près de 4½ fois le montant de son capital total, et la moyenne des dépôts de toutes les autres banques atteint à peine 2¾ fois leur capital.

Les prêts ont augmenté de $459,602 sur l'année précédente, ce qui est très remarquable quand on considère que les prêts des autres établissements ont presque partout diminué d'une manière appréciable.

Toutes ces opérations sont très satisfaisantes et dénotent

beaucoup de prudence et une grande habilité dans l'administration actuelle de cet établissement.

Le gérant a prédit une sérieuse reprise des affaires au printemps, et nous espérons qu'il sera aussi bon prophète qu'il s'est montré habile banquier.

John Hague.



CHARMEUSE

CHRONIQUE DE L'ETRANGER

Derrière cette rubrique se retranchent chaque mois mes réflexions sur les événements extérieurs. Sont-elles graves ou badines, ces reflexions ? A mes lecteurs d'en juger. Je ne suis qu'un modeste photographe qui braque son appareil sur tout ce que le hasard met devant lui. Parfois la recette est mince, car les évènements dorment, mais si les catastrophes et les conflits font défaut, une foule de petits cancans universels suffisent parfois pour alimenter mes dires et remplir les colonnes de la *Revue Nationale*.

Le mois dernier a été maigre en évènements comme en affaires,—à en juger par la mine attristée des capitalistes, industriels et marchands,—mais si vous le permettez, chers lecteurs, nous allons, la main dans la main, faire une petite promenade à l'étranger, et, chemin faisant, nous causerons en camarades sur toutes choses qui pourraient nous plaire ou nous intéresser.

Notre première étape sera l'Angleterre, car c'est l'île européenne la plus rapprochée de nous.

Je n'oserais dire que tout est pour le mieux chez la reine des océans, mais enfin nous voyons très bien que rien de grave n'est venu l'émouvoir pendant le mois dernier.

Sa Majesté Britanique, selon son immuable habitude, est

partie pour Nice et la côte d'Azur, où elle va chaque année reposer et tranquilliser les rhumatismes que l'âge inexorable a accumulé sur son auguste personne.

Je ne voudrais pas réediter ici les potins européens qui tendent à faire croire à l'univers que la reine Victoria est catholique et qu'elle va faire ses Pâques en France ou en Italie, mais je ne puis cependant m'empêcher de constater son séjour annuel dans le midi de l'Europe depuis déjà bien longtemps. Et comme elle est tranquille et heureuse en France ! Pas de démonstrations officielles, pas de lourdes cérémonies, simplement un respectueux télégramme du président de la République, lui souhaitant cordiale bienvenue et un heureux séjour sur le territoire français. Puis quelques petits chasseurs alpins et gendarmes qui la gardent discrètement, et elle s'en retourne dans son bon pays d'Angleterre, l'esprit et le corps reposés et bien portants.

Décidément, la République Française est la Terre Promise des souverains.

En Egypte, encore une petite querelle franco-anglaise. Aussi, les anglais se cramponnent ferme en Egypte, et les français n'aiment pas cela. Lord Cromer me parait être un homme sérieux, un gaillard à poigne qui mène rondement le jeune khédive. Celui-ci se rebiffe un tantinet, les français, comme c'est leur rôle, l'aident un peu dans sa mauvaise humeur, mais soyons tranquilles, l'Angleterre ne lâchera pas l'Egypte, et je ne vois pas trop bien pourquoi les égyptiens auraient à s'en plaindre.

Lord Roseberry a été très malade, paraît-il. Je le crois assurément, mais je suis inquiet, car je le soupçonne d'être atteint d'une maladie qu'on pourrait appeler : dégout politique. Aussi, on ne lui laisse aucunement les loisirs d'agir à son gré. Labouchère, un homme politique actif et remuant, le tarabuste continuellement et l'empêche de dormir tranquille. Malgré le tempérament froid et pondéré des hommes d'Etat anglais, ils n'en sont pas moins sensibles aux attaques injustifiées, et quand ils ont l'esprit honnête et droit comme

Lord Roseberry et Gladstone, ils finissent souvent par lancer le manche après la cognée.

Un homme, par exemple, qui ne craint pas les attaques, qui les provoque au contraire, c'est Sir Cecil Rhodes, de la Colonie du Cap. Parti tout jeune d'Angleterre dans l'intérêt de sa santé, il se rendait au Cap pour continuer ses études religieuses—car, comme son père, il s'était voué à la profession de pasteur. Mais on trouvait des diamants à cette époque dans le sol du Cap, et le jeune homme, comme une jolie femme, fut ébloui de leurs éclats tentateurs. En peu d'années, il se construisait une fortune colossale, et il entrait de plein pied dans le monde politique dirigeant.

Depuis, sa carrière a été particulièrement chargée. Ministre, premier ministre, titré, toujours sur la brèche, entier, habile, se moquant de l'autorité métropolitaine, il suscitait des guerres, tuait quelques milliers de pauvres diables, construisait des chemins de fer, s'annexait des territoires immenses, en un mot se rendait *généralement utile* dans toutes sortes de combinaisons, dont la dernière est le rappel de Sir Henry Loch, gouverneur de la colonie du Cap, qui a eu le malheur de lui déplaire.

Sir Cecil Rhodes a, dit-on, l'intention de proclamer l'indépendance des Etats du Cap et de se les adjuger comme dictateur.

Voilà une belle carrière bien remplie, qu'il serait pourtant dangereux de donner en exemple à nos jeunes ambitieux en herbe.

En France, tout marche à merveille, j'allais dire comme sur *Déroulède*, si le mot n'était pas démodé. Mais c'est notre ami Déroulède, cependant, qui n'est pas content, lui par exemple. Vous connaissez Déroulède, le plus droit, le plus brave, le plus honnête des hommes, le type accompli de l'apôtre de toutes les belle causes ; officier en 1870, il est resté

plein d'amertume de nos désastres, et quand on prononce le mot : allemand devant lui, il voit rouge.

Depuis 1870, sa fortune, son temps, son talent, toutes ses démarches ont été employés à maintenir vivace dans l'esprit français le souvenir de l'année terrible. Il aimait le général Boulanger, car il voyait en lui l'homme de la revanche. Il avait organisé la fameuse ligue des patriotes, il avait rompu maintes lances en parlement à l'appui de ses idées, et presque toujours en vain. Non pas qu'il manquait d'adhérents, mais parcequ'on craignait l'ardeur de son âme, mieux trempée pour la lutte armée que pour les combats diplomatiques.

Désabusé, il s'était depuis longtemps éloigné de l'arène, quand le ministre des affaires étrangères est venu réveiller sa bouillante ferveur.

L'Allemagne ouvre un grand canal à Kiel et l'empereur a invité le gouvernement français à se faire représenter aux fêtes consacrées à l'inauguration.

M. Hanotaux, au nom de la République Française, a accepté l'invitation. De là, la généreuse colère de M. Paul Déroulède, et il vient d'adresser une lettre vibrante à tous ses anciens collègues de la chambre des députés, pour protester contre un acte qu'il qualifie de lèse-patrie.

Dois-je ici faire une réflexion ? Je le crois. Avec tout le respect que je professe pour le noble caractère de M. Paul Déroulède, je me demande s'il est bien utile d'être toujours à couteaux tirés vis-à-vis d'une nation qui a signé un traité de paix avec nous, il y a déjà plus de vingt ans. Cette nation nous a battu, il est vrai, mais elle ne nous a pas rendu le quart du mal que nous lui avons fait nous mêmes précédemment. Ayons avec elle des relations courtoises de bon voisinage, soyons prudents et réservés, dignes et observateurs, et, quand l'heure viendra, nous saurons frapper fort. J'approuve donc de tous points les décisions du gouvernement français : c'est un signe de force, de gravité et d'intelligence qui doit inquiéter les allemands bien plus que les bouderies généreuses,

mais quelques peu enfantines, dont M. Déroulède se fait l'apôtre.

Encore un duel mortel en France. Cela arrive parfois.

Un ancien capitaine d'infanterie de marine, M. Le Chatellier, a tué d'un coup d'épée un journaliste parisien, M. Harry Alis, de son vrai nom Hippolyte Percher.

La querelle, comme toujours, est née d'un écrit de journal et le publiciste a payé cher l'expression d'une opinion qui déplaisait à son adversaire.

Que dire sur le duel ? C'est inepte, avouons le, mais bien difficile à éviter. Une fois l'affaire entre les mains des témoins, leurs décisions sont sacrées pour les intéressés. Et si ces témoins sont amateurs de publicité,—et ils le sont presque toujours—la chose est vite réglée, la rencontre a lieu et souvent l'un des adversaires plante son arme dans le creux de l'estomac de son vis-à-vis et ça y est. Pas plus difficile que cela.

Joli résultat pour une vétille. Et surtout quand le mort, comme M. Harry Alis, laisse une veuve et des enfants.

Il n'y a pas à dire, le coup de poing des anglais, avec son allure rude et populaire, manque de cachet, mais il est peut-être préférable. S'il casse une dent et noircit un œil, il tue rarement, ce qui n'est pas à dédaigner.

La France a encore entrepris une nouvelle campagne contre Madagascar. Il y a longtemps que les choses allaient mal par là. Le premier ministre malgache est un peu raide pour les français et c'est un fait acquis que les français ont une patience limitée.

Le général Metzinger, mon ancien commandant au 3e zouaves, est le chef de la nouvelle expédition. La chose est en bonne main, et comme toujours, je suis loin d'être inquiet pour le succès de la campagne.

L'Espagne tient la corde en ce moment.

Querelle d'officiers et de journalistes, révolution ou révolte à Cuba, grand naufrage d'un navire de guerre dans la Méditerranée, enfin démission du ministère, loi martiale : une belle série, comme vous voyez. Il y en a pour tous les goûts.

Ancien officier, je sympathise avec les camarades espagnols dans leur griefs, mais je n'approuve pas du tout leur mode d'opérations.

Trente jeunes gens, dans la force de l'âge, bien armés de sabres et de colère, se ruent dans un bureau de rédaction, assomment les deux ou trois journalistes qui s'y trouvent, cassent les meubles, déchirent les registres et complètent leur exploit en brisant portes et fenêtres. C'est assurément là une expédition moins honorable que d'aller à Cuba réduire les rebelles.

Comme tous les jeunes gens, les officiers espagnols ont agi sans réflexion, mais ils n'en sont pas moins coupables de procédés peu courtois dans leurs récriminations.

Les journalistes en général, et les espagnols en particulier, ont la plume acérée et l'épée agressive, et je crois qu'il y a de nombreux duels sur la planche. En voilà assez pour alimenter l'oisive et belle population de Madrid, mais c'est le gouvernement qui n'aime pas cela. Aussi le ministère a-t-il passé la main pour démontrer son impuissance à sauver la situation et c'est le maréchal Martinez de Campos, qui a pris la suite. Il a donné des ordres très sévères, mais nous savons très bien qu'il y a souvent loin entre l'ordre et l'exécution.

L'Espagne est à la noire en ce moment, avec un terrible naufrage où quatre cents marins ont péri et une bonne et due révolte—l'inévitable et périodique révolte—à Cuba.

C'est assez pour troubler un pays et la jeune reine d'Espagne, avec son mignon petit roi, doit souvent regretter le tranquille et patriarcal palais autrichien de sa famille.

En Russie, les gens de la cour sont aux écoutes pour savoir qui, de la mère ou de la belle-fille, aura le dessus.

Un de ces petits conflits d'influence intime qui sont souvent chargés de foudre.

L'impératrice-mère aime beaucoup les français et la jeune czarina, élevée en Allemagne, préfère son pays de naissance à la France. Le parti allemand, en Russie, veut essayer de surnager et il espère trouver un instrument de sauvetage en la personne de la princesse allemande. De l'autre côté, le parti francophile compte sur l'influence de la mère sur le czar.

Voilà donc le jeune souverain russe pris entre deux feux, et nous allons le voir à l'œuvre comme tacticien dans les intrigues ; c'est une dure épreuve pour un jeune homme, car je crois les intrigues plus difficiles à vaincre qu'un ennemi loyal, sur un champ de bataille.

Le but du parti allemand, en Russie, est d'opérer un rapprochement entre Guillaume II, d'Allemagne, et François-Joseph, d'Autriche,—l'Italie serait laissée de côté—afin de former une nouvelle Triple-Alliance, qui prendrait l'initiative de provoquer le désarmement général.

Parlons un peu du désarmement général.

C'est une thèse qui a été bien controversée et qui me parait très ardue à résoudre.

Mais ce projet, tout utopique qu'il paraisse à première vue, n'en soulève pas moins un monde d'idées qu'il est intéressant de passer en revue succinctement.

Quel que soit l'aspect sous lequel nous envisageons cette alléchante proposition, nous voyons que la France a beaucoup à perdre et rien à gagner si elle consentait à s'y soumettre.

Sur quelle base pourra-t-on s'entendre ? Prendra-t-on un chiffre arbitraire pour réduire les armées, ou cette réduction sera-t-elle proportionnelle à la population de chaque pays ?

Si on adopte ce dernier mode, la France avec ses 35 millions d'habitants serait évidemment inférieure à l'Allemagne, avec ses 45 millions.

Si, au contraire, l'on fixait un chiffre quelconque pour chaque pays, la France serait encore inférieure à l'Allemagne, qui aurait sur elle l'avantage d'avoir, en sa mobilisation, un instrument éprouvé et perfectionné, tandis que la République ne possède encore qu'une mobilisation bien organisée mais non encore expérimentée.

Quant au désarmement complet, on se heurte à une impossibilité, tout pays ayant besoin d'une armée pour sa sécurité intérieure.

Ces difficultés vaincues, que fera-t-on des forces maritimes ? Et bien d'autres questions encore trop longues à énumérer ici.

Cette petite revue démontre assez, je crois, l'impossibilité de mettre en pratique la séduisante utopie d'un désarmement général.

Est-ce à dire pour cela que ce projet doive être abandonné ? Assurément non. On a bien réussi autrefois à résoudre d'aussi grands problèmes. Au moyen-âge, par exemple, on voit la France féodale divisée en centaines de petits Etats, avec des besoins divers et des aspirations toujours opposées.

Cependant, il est survenu un roi énergique qui a groupé toutes ces forces éparses et en a fait un royaume uni.

L'idée d'un grand tribunal international, qui trancherait toutes les questions, est très belle.

Y arrivera-t-on ? je l'espère, car je crois à la fin prochaine des grandes armées. Les peuples ne peuvent indéfiniment supporter les lourdes charges des armées nationales.

Une guerre y mettrait fin, mais ne vaudrait-il pas mieux, que cela se fisse sans effusion de sang ?

La prochaine guerre sera terrible et la nation victorieuse, pour réduire sa propre armée, imposera des conditions draconiennes aux vaincus.

Ce sera une solution, mais je préfère y arriver d'une manière pacifique.

Les japonais continuent à taper ferme sur les chinois qui n'ont pas assez de jambes pour se sauver.

Mâtin ! Hourra pour les japonais ! Faut voir comme ils traitent les journalistes, de la belle manière ! Les correspondances doivent être soumises à l'autorité ; les cartes d'autorisation de circuler sont toujours tenues à la main ; des points sont assignés et on doit s'y rendre sous peine d'expulsion ; les comptes-rendus traitent que des événements passés, jamais de projets futurs, et ces comptes-rendus sont soumis à l'autorité qui donne l'ordre de les expédier, quand ça lui convient.

Et bien d'autres précautions encore qui démontrent que les japonais sont très, très modernes.

Le vice-roi Li-Hung-Sang, envoyé de la Chine, est parti pour aller demander la paix au Japon. L'empereur l'a prévenu de point revenir s'il n'était pas heureux dans ses négociations. Ce qui veux dire qu'il serait décapité.

Voilà une manière un peu expéditive de conduire les choses, mais si les chinois en faisaient autant avec les japonais, ils ne seraient pas ainsi exposés à couper le cou à ce pauvre Li-Hung-Sang.

Aux Etats-Unis, nous avons eu un grand mariage. M. le marquis Boniface de Castellane a épousé Miss Anna Gould.

On a beaucoup glosé sur ce mariage. Ma foi, je me demande pourquoi. Voilà une jeune fille qui est riche et qui veut épouser un marquis, mais qu'elle l'épouse, parbleu !

C'est un signe que l'aristocratie française est très demandée aux Etats-Unis. Les autres aristocraties de l'Europe paraissent avoir perdu du terrain, surtout l'italienne, qui est très en baisse.

C'est un bon point pour les grandes familles françaises, et

une excellente note pour les jeunes personnes riches des Etats-Unis, qui prouvent en agissant ainsi, qu'elles ont un goût raffiné et délicat.

Sur ce, je clos ma chronique.

J.-D. Chartrand.

A TRAVERS LA VIE

ROMAN DE MŒURS CANADIENNES

PAR

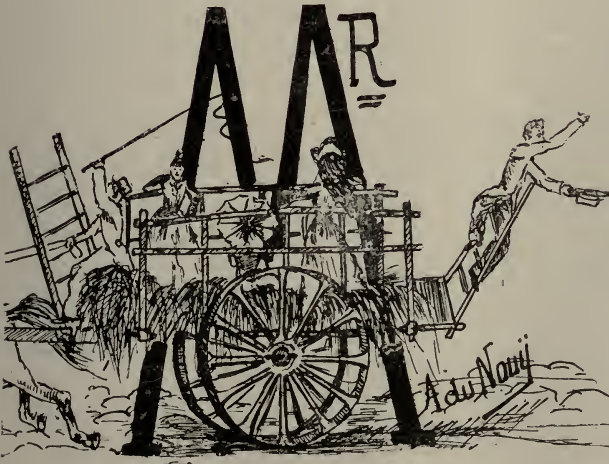
JOSEPH MARMETTE

PREMIÈRE PARTIE (*suite*)

AU COLLÈGE

CHAPITRE IV (*suite*)

PREMIÈRES AMOURS



MOREL avait organisé pour le lendemain un pique-nique en l'honneur de ses deux parentes.

A une demi-lieue de Saint-Omer, la petite rivière des Perdrix se jette dans la rivière du Bras, après avoir vagabondé à travers bois et prairies. C'est sur les bords de la

première, qui trottine en babillant sur un lit de cailloux fins, que l'on avait décidé d'aller passer l'après-midi. Il y eut de nombreuses invitations faites dans la société de l'endroit, et l'on décida que l'on se rendrait dans des charrettes à foin au lieu fixé pour la fête champêtre.

Sur les onze heures, cinq de ces véhicules primitifs, portant chacun de six à huit personnes, se rencontraient en face du logis de M. Rambaud. Après avoir rangé les provisions de toutes sortes que l'on emportait, chacun se plaça à sa convenance, et la joyeuse bande se mit en marche par la plus claire et joyeuse matinée dont juillet ait jamais ensoleillé la vallée du Saint-Laurent.

Lucien et Paul conduisaient chacun une charrette: le premier ayant naturellement à son côté Caroline de Richemond, et Paul coudoyant Julia Beauvais. Tout le monde était assis à plat sur une couche de foin qui ne laissait pas que de faire rudement sentir à ces demoiselles la dureté du siège et le manque absolu d'élasticité du véhicule, lorsque Lucien et Paul s'avisèrent de faire trotter les chevaux. Il y eut aussitôt un tel concert de plaintes, de cris moitié plaisants, moitié douloureux, qu'entrecoupaient les brusques cahotages des charrettes, enfin des protestations si énergiques, des supplications si attendrissantes, que nos deux écoliers durent mettre leurs chevaux au pas.

On suivit quelque temps les bords du Bras qui serpente à travers prés. Sous les flambées de soleil, les eaux claires étincelaient au milieu des champs comme un ruban d'acier. Dans les touffes d'aulnes qui laissaient pendre jusqu'à l'effleurement de la rivière bleue leurs massifs de feuillage d'un vert émeraude, dans les jeunes seigles et sur les blés non mûris, les oisillons se poursuivaient avec des cris d'amour, tandis que les cigales et les sauterelles, se chauffant avec délice au soleil, chantaient sans se préoccuper si la bise d'hiver allait jamais venir.

Lucien, surchauffé par cette chaleur de vie qui courait dans l'air, sentait vibrer toutes les fibres de son être au con-

tact du bras de Caroline, qui frôlait involontairement le sien à de certains mouvements de la voiture. Il lui semblait que des effluves de vitalité se dégageaient de tous ses pores, et il lui prenait de ces envies folles de chanter à tue-tête qui ont dû inspirer ce beau vers à Sainte-Beuve :

" J'étais un arbre en fleur où chantait ma jeunesse."

Après une demi-heure de marche, la charrette qui se trouvait en tête s'arrêta près d'un moulin situé sur le bord de la route, et mû par les eaux de la rivière des Perdrix.

L'on fit halte, les jeunes gens offrant la main à leurs compagnes pour les aider à sauter à terre. Quand Lucien sentit le corps souple de Caroline peser au bout de ses bras tendus et lorsqu'il entrevit, dans une envolée de jupes et de dentelles blanches, comme elle allait toucher le gazon, son bas bien tiré au-dessus d'une cheville aux fines attaches, il lui sembla que son cœur faisait le grand écart. La vue d'un tout petit pied de femme cause de si drôles d'émotions chez les tout jeunes gens !

Tandis que les serviteurs descendaient les provisions de voiture et se préparaient à mettre le couvert à l'endroit que l'on avait choisi pour le goûter, les gracieux couples se mirent à dévaler à la file la pente un peu raide qui mène à la rivière.

A part un plateau de quelques arpents qui était ensemencé, les bords de la rivière avaient encore en cet endroit un aspect demi sauvage, il y a trente ans. De grands sapins, des pins noirs hardis, dressaient leur cône dentelé au-dessus de chaque rive, tandis qu'à leur pied des massifs de broussailles défendaient en grande partie l'approche de la rivière à laquelle on ne parvenait que par une trouée d'une trentaine de pas, que la hache d'un colon avait pratiquée dans la futaie.

Mères venues pour exercer une prudente surveillance, jeunes filles et garçons, tous un peu fatigués par le trajet, la poussière et l'ardeur du midi, s'assirent, d'abord silencieux et s'épongeant le front, sous un bouleau qui tout près du bord

de la rivière, se dressait coquettement drapé dans son justaucorps de satin blanc, et de ses longs bras frémissants couvrait de son ombrage protectrice cette charmante jeunesse.



Animé par une légère brise, l'arbre faisait bruire au-dessus des couples rapprochés ses feuilles légères, qui murmuraient amoureusement au moindre souffle comme sous l'étreinte d'une caresse, tandis que les sapins et surtout les grands pins d'à côté mariaient leur musique berceuse au gai murmure de l'eau qui gazouillait sur les cailloux, et qu'un pinson des bois jetait au loin ses deux notes uniques dont la dernière, quatre fois répétée, forme avec la première une quarte liée d'une mélancolie pénétrante. (1)

—Voilà un oiseau, dit Lucien à Mlle de Richemond, qui a la voix triste comme celle d'un écolier au collège.

—Vous n'aimez pas ça, le collège? demanda Caroline, dont les lèvres dessinèrent un malicieux sourire.

—C'est-à-dire que je l'exècre! Mais, Dieu merci, je n'en ai plus que pour deux ans. J'ai la promesse de mon père d'en sortir après ma rhétorique.

—Dans deux ans.... Et que ferez-vous après?

—J'étudierai la médecine, ou le droit.

(1) Cet oiseau, vulgairement désigné en Canada sous le nom de *siffleur*, est le pinson à gorge blanche (*white throated sparrow*), Voir *l'Histoire Naturelle des oiseaux du Canada*, par J.-M. LeMoine J. M.

—Oh soyez plutôt avocat ! Savez-vous que je n'aimerais pas avoir un mari médecin, moi !

—Et pourquoi cela ?

—Parceque...., fit Mlle de Richemond avec une petite moue, en mordillant son gant.

Lucien prit pour un aveu cette remarqué de Caroline qui pouvait bien n'être qu'une réflexion en l'air.

—Elle m'aime ! pensa-t-il : je serai avocat.—Oh ! je vais bien m'ennuyer après les vacances, reprit-il en osant à peine croiser son regard avec celui de Caroline.

—Et pourquoi ? demanda-t-elle d'un air curieux.

—Parceque.... répondit tout simplement Lucien, qui rougit encore plus que ne l'avait fait auparavant la jeune fille.

Cependant les serviteurs avaient étendu les blanches nappes sur l'herbe fine, à l'abri des rayons du soleil et rangeaient les mets variés. Quand la collation fut prête, les jeunes gens se firent les cavaliers servants des dames dont les dents de nacre se prirent à denteler l'enveloppe croustillante des pâtés de viande froide, ou la croûte dorée des gâteaux dont les femmes sont si friandes.

Empressé auprès de Caroline, Lucien ne voyait qu'elle et la regardait grignotter avec admiration. Le moindre de ses mouvements, le geste que faisait sa main délicate en allant chercher quelque parcelle de pâtisserie dans un repli de sa robe, son petit doigt qui se relevait sur le verre qu'elle portait à ses lèvres, tout chez elle était pour le jouvenceau motif à ravissement. Jamais auparavant il n'avait remarqué autant de grâce poétique dans les actes les plus ordinaires de la vie. Il n'y a pas à se le dissimuler, le pauvre garçon était sérieusement atteint du mal d'amour qui affecte la vue d'une façon toute particulière.

Après les dames, ces messieurs eurent leur tour, et les jeunes filles insistèrent pour les servir; ce à quoi ils se prêtèrent avec enchantement, après avoir néanmoins mollement protesté par politesse. Lucien insista pour se servir de l'assiette et du verre de Caroline, et, quoi qu'elle fît pour l'en empêcher,

il eut l'audacieux bonheur de mettre ses lèvres sur quelques bribes de pâtisserie que Mlle de Richemond avait effleurées de sa bouche.

—Ce n'est pas bien, ce que vous faites là! lui dit-elle, avec un accent de reproche.

—Pourquoi donc ?

—Cela n'est pas convenable.. Auriez-vous, par hasard, la prétention de connaître mes pensées, comme on dit ?

—Oh ! si je pouvais! repartit Lucien, qui lui lança un regard brûlant.

—Vous n'en seriez guère plus avancé !

Ceci fut dit si froidement, que les larmes en vinrent aux yeux du jeune homme. Mlle de Richemond s'en aperçut et s'efforça d'atténuer ce que sa répartie pouvait avoir de cruel, en s'asseyant auprès de Lucien qui déclarait ne plus avoir faim. Voyant qu'il restait triste, en dépit des efforts qu'elle faisait pour l'égayer :

—Voulez-vous que nous marchions un peu, comme les autres ? demanda-t-elle en désignant des groupes épars qui erraient lentement sur les bords de la rivière.

—Volontiers, fit Lucien avec un reste de bouderie qui se dissipa cependant presque aussitôt, lorsqu'il lui fallut tendre la main à sa compagne, et qu'il crut sentir une tendre pression de sa main sur la sienne.

L'après-midi s'écoula à se promener sous les arbres, à faire de ces jeux de société qui, pour amuser les gens, exigent qu'ils soient amoureux ou qu'ils aient forte inclination à le devenir. Il est vrai qu'il y a là dedans une foule de prétextes à de furtifs serrements de doigts, à de petites libertés voilées, qui sont la menue monnaie des amours naïves et qui, ma foi, comme émotions délicatement savoureuses, valent souvent mieux que les autres.

Sur le soir, comme les domestiques attelaient les chevaux la société regagna le moulin près duquel étaient restées les voitures. Dans une partie vaste du moulin, se trouvait un traîneau. Julia et Caroline étant entrées par curiosité, avi

sèrent le véhicule et s'y assirent en se jouant. Aussitôt Lucien et Paul s'attelèrent aux timons et se mirent à traîner les deux jeunes filles qui faisaient retentir de leurs frais éclats de rire le moulin dont on venait d'arrêter le mécanisme.

Cet enfantillage eut un grand succès, et toutes les jeunes filles voulurent se faire aussi promener par leurs galants respectifs. D'instinct, les femmes aiment à asservir leurs adorateurs, et ceux-ci tendent tout d'abord le cou au joug avec autant d'empressement qu'ils mettront souvent plus tard de persistance à s'en débarrasser.

Leurs frais chapeaux de paille enguirlandés de feuillage, la ceinture ornée d'un gentil bouquet de fleurs des prés cueillies par leurs amoureux, les fillettes s'élancèrent avec la légèreté de jeunes chattes dans les charrettes qui devaient les ramener. Les jeunes gens, une fleurette passée dans la boutonnière par une main adorée, se placèrent chacun à côté de son idole, et toute cette heureuse adolescence reprit gaiement le chemin du village.

Le soleil disparaissait derrière les arbres dont le faîte semblait saupoudré d'or fin. Comme on s'éloignait, tout là bas, en arrière, le pinson des bois lançait en signe d'adieu, sous le feuillage immobile, ses deux notes plaintives au soleil couchant.

Le lendemain, vers les onze heures du matin, Lucien et Paul, escortant mesdemoiselles de Richmond, Beauvais et Morel, traversaient la grande place de l'église en face de laquelle ils s'arrêtèrent. Les jeunes gens se détachèrent du groupe et se dirigèrent vers le presbytère pour aller demander la clef de la porte du clocher où ils avaient décidé de grimper en compagnie de ces demoiselles.

Avec la mode d'alors qui voulait que le pantalon, étroit comme un fourreau de parapluie, collât sur la jambe, le chapeau gaillardement penché sur l'oreille, Lucien et Paul avaient l'air de deux jeunes coqs campés sur leurs ergots et qui commencent à reluquer les poulettes.

Les jeunes filles s'agenouillèrent dans l'église, ainsi que les

deux jeunes gens qui demandèrent fervemment à Dieu de vouloir bien leur réserver pour compagnes de leur vie les jolies dévotes agenouillées à côté d'eux.

Quelques minutes plus tard, ils gravissaient tous ensemble les deux longs escaliers qui conduisent au comble de l'église. Lucien introduisit la clef dans la serrure d'une petite porte qui donne accès sous le toit, et tous se trouvèrent au milieu d'une forêt de poutres s'enchevêtrant avec mystère dans une demi-obscurité que traversait une traînée de jour pâle tombant d'un petit œil de bœuf ouvert discrètement dans le mur de façade.

Les jeunes filles hésitèrent tout d'abord et ne purent s'empêcher de frissonner en mettant le pied sur l'échelle raide et grossière au moyen de laquelle il faut monter dans la pénombre pour arriver au clocher. Enfin, elles se décidèrent à s'y aventurer après avoir toutefois enjoint à ces messieurs de passer les premiers, afin qu'elles ne montrassent pas plus qu'il ne fallait de leurs jambes entre les échelons.



Lucien parvint le premier à la trappe qu'il faut soulever avec les mains et la tête pour pénétrer dans le clocher, et que l'on tient fermée pour empêcher la pluie de pénétrer à l'intérieur. Il la leva, la poussa de côté et se hissa dans la tour. Quand Paul eut aussi émergé, apparut la figure pâlie de Mlle de Richemond.

Lucien tendit ses deux mains à la jeune fille et l'attira près de lui. Mlles Beauvais et Morel rejoignirent leur compagne l'instant d'après, et tous, marchant avec précaution sur la dalle

de plomb inclinée s'approchèrent d'une des quatre ouvertures qui regardaient les points cardinaux, et s'appuyèrent sur la balustrade.

Tour à tour pittoresque et grandiose est l'aspect que les yeux embrassent de ce point élevé. A cent pieds en bas, autour de l'église, comme des poussins auprès de leur mère, les maisons du bourg se groupent avec leur construction variée, leurs murs de diverses couleurs, brun foncé, gris clair et blanc de chaux, ainsi que leurs toits noirs, rouges ou grisâtres.

De ci et de là, des peupliers de Lombardie se dressent hardiment, pareils à des clochetons gothiques sculptés à jour.

A l'ouest, fuyant le bourg avec le chemin qui monte en pente douce dans la direction de la ville, une double ligne de maisons s'étend sur un parcours d'une demi-lieue, formant la haie et semblant monter la garde de chaque côté de la route, jusqu'à la Pointe à la Caille qui s'enlève vivement à l'horizon sur le fond brillant du fleuve, avec ses arêtes de sapins et d'épinettes d'un vert sombre.

Sur la gauche, se déploie une partie détachée de Saint-Omer et séparée du bourg par la rivière du Sud sur laquelle est jeté le pont qui sert de trait-d'union entre ces deux divisions du village. En arrière, une mer de champs qui verdoient jusqu'où la vue peut porter, entrecoupés, ça et là, par des îlots de rochers couverts d'une verdure plus foncée.

Au milieu des prés, comme un ruban de satin bleu moiré, serpente la rivière bordée d'une cordelette onduleuse de blanches maisonnettes. Au loin, le clocher de l'église de la paroisse voisine parait piqué comme une épingle d'argent dans la soie bleue pâle du ciel, tandis que la chaîne sombre des Alleghanys ferme l'horizon.

Vers l'est, la troisième partie du village—séparée des deux autres par la rivière du Bras, qui brille au loin dans la flambée de soleil au milieu des champs, et déverse ses eaux couleur d'acier bruni dans la rivière du Sud, à côté du grand pont—se

déroule avec ses constructions un peu plus espacées et entrecoupées de vergers, de jardins et de prés.

Le cours réuni des deux rivières, sur les bords duquel des peupliers et des aulnes se regardent coquettement dans le clair miroir des eaux, borne cette partie du village, tandis que, tout au fond, en arrière de coteaux qui se haussent comme pour mieux contempler la riante vallée, la vue est arrêtée par le flanc à moitié inculte et sauvage des Alleghanys.

Enfin, quand on regarde le nord-est, on a, vers la droite, vue plongeante sur la quatrième partie du village avec ses maisons bourgeoises à demi perdues dans des massifs d'arbres et dégringolant jusqu'au bassin que la rivière du Sud et le fleuve ont creusé de concert dans la côte. Quatre ou cinq bateaux, oiseaux de mer au repos, dorment, leurs ailes repliées, dans ce petit port peu fréquenté à cause de son accès difficile. Sur la droite, une longue file de maisons blanches court et se perd au loin dans la ligne horizontale qui marie les tons éclatants du ciel avec les eaux grisâtres du fleuve.

En remontant, le regard parcourt la vaste portée du Saint-Laurent, large ici de cinq grandes lieues et coupé par un archipel d'îles tantôt verdoyantes, tantôt dressant hors des eaux profondes le dos rugueux de leurs rochers dénudés.

Grands vapeurs d'outre-mer, vaisseaux à voiles, de tout genre, chargés de tous les produits du monde, se croisent sans cesse sur cet immense canal de l'Amérique du Nord creusé par le doigt de l'architecte de l'univers.

Au dernier plan, digue inébranlable à cette artère du globe, les Laurentides se dressent dans leur imposante majesté, et, le front perdu dans les nuages, regardent, impassibles, l'énorme masse d'eau de nos mers intérieures rouler toujours vers l'océan, et voient sans sourciller les habitants des deux rives, une génération poussant l'autre, s'engouffrer avec les âges dans l'éternité.

Après avoir contemplé la grandeur du paysage qui les entourait, Lucien, Paul et leurs compagnes se mirent à

déchiffrer les mille et un noms que les visiteurs avaient gravés sur le ferblanc qui couvrait l'encadrement des ouvertures du clocher. Comme presque tous les noms de genre différent étaient réunis deux à deux, l'on comprend que c'étaient tout autant de couples amoureux qui avaient passé par là.

Grand nombre, hélas ! de ceux qui avaient ainsi laissé ce souvenir de leur ardente jeunesse inscrit dans le clocher, dorment aujourd'hui leur froid sommeil au pied de l'église, dans le cimetière du village. Deux noms inscrits, avec une épingle sur un peu d'étain, une vague réminiscence dans la mémoire de leurs proches, une tombe muette, souvent abandonnée, voilà tout ce qui restait de ces amants, pleins d'espérance et de vie, qui échangeaient, il y a cinquante ans, des serments d'amour éternel au-dessus de cette silencieuse cité des morts où ils ont disparu avec leurs illusions même avant eux tombés en poussière (1).

Trop jeune pour ruminer d'aussi lugubres pensées, Lucien imita ceux qui l'avaient précédé en traçant sur la balustrade le nom de Caroline de Richemond, avec le sien au-dessous, et les inserra dans un parallélogramme orné d'enjolivures. Caroline le laissa faire ; même, comme le vent soufflait avec force à cet endroit élevé, ce qui, joint à l'attention qu'il apportait à son travail, lui fatiguait la vue, Mlle de Richemond abrita de sa petite main les yeux de Lucien pour les lui garantir de l'air trop vif. Personne ne supposera un instant que notre amoureux se hâta d'en finir ; je le soupçonne, au contraire, d'avoir un peu prolongé le travail de l'inscription ; et je vais jusqu'à croire qu'il eut consenti volontiers à couvrir de son écriture toutes les parois du clocher, s'il eut pu continuer de sentir sur son front le doux contact de cette si mignonne main.

(1) Depuis que ces lignes ont été écrites, le vieux clocher lui-même a mordu la poussière et avec lui ont à jamais disparu les noms de ces amoureux d'antan.

J. M.

Paul entrelaçait en même temps ses initiales avec celles de la rieuse Julia Beauvais. Ces quatre nouveaux noms inscrits à côté de ceux qu'une semblable pensée avait ainsi réünis sur ce registre ouvert en plein ciel, sous l'œil impassible du temps, on jeta un dernier regard sur le village, sur la campagne environnante et l'on éprouva le besoin de descendre reprendre pied avec les passants qui glissaient, amoindris, sur la place, opération qui, pour les jeunes filles, ne laissait pas que d'offrir plus de difficultés que l'ascension.

Il s'agissait, en s'enfonçant dans la trappe, de poser le pied sur le premier échelon, évolution assez difficile à opérer. Naturellement, Lucien et Paul furent immédiatement priés de laisser d'abord descendre ces demoiselles, lorsqu'ils s'offrirent à passer les premiers pour les recevoir sur le haut de l'échelle ; et je crois, vraiment, que c'était précaution fort sage, les larges crinolines qu'elles portaient alors ne permettant guère aux dames d'assumer une position aussi élevée aux yeux de leurs admirateurs.

Après bien des hésitations et maints cris de frayeur, avec l'aide des deux jeunes gens, qui, prévenances pour eux fort agréables, les retenaient d'en haut par les bras et les mains—doux larcins d'amour—les jeunes filles purent prendre pied sur l'échelle et descendre sans encombre.

Cette matinée fut la dernière que Paul Morel passa avec Julia Beauvais qui, durant l'après-midi, prit le train de la Rivière-du-Loup, paroisse qui était alors le terminus du chemin de fer du Grand Tronc.

Caroline de Richemond ne devait partir que le lendemain pour retourner à la ville.

Tout gonflé de sanglots était le cœur de Paul, comme il voyait fuir le train qui lui ravissait l'être si tendrement aimé. Aussi, deux heures plus tard, comme sa sœur Juliette, Lucien et Mlle de Richemond causaient ensemble sur la terrasse de l'habitation de M. Morel, Paul, qui se tenait un peu à l'écart, fut surpris à pleurer par Caroline.

—Regardez donc monsieur Paul qui pleure, dit-elle à Lucien, avec ce singulier sourire qui lui était particulier quand elle se raillait de quelqu'un.

Lucien ne répondit pas et songea que ce serait à son tour d'être seul et malheureux le lendemain. En attendant, il laissait ses regards se rouler et prendre des bains de félicité dans les yeux bleus de sa nouvelle amie.

Il vint d'autant plus vite ce lendemain, qu'il était plus redouté et que les heures qui le précédèrent s'écoulèrent comme un beau songe.

Lucien escorta Mlle de Richemond jusqu'à la gare, lui serra tendrement le bout des doigts, lui jeta, de ses grands yeux noirs, un dernier regard d'une ardeur à incendier le village, suivit de l'œil le train jusqu'à ce qu'il eut disparu dans l'ondulation des coteaux jaunissants, et s'en revint lentement avec Paul, tous deux ayant le cœur gros de larmes à grand'-peine contenues.

Ni l'un ni l'autre n'avait osé faire ouvertement la déclaration de sa flamme à celle qui en était l'objet. Mais leurs attentions constantes, leurs attentives prévenances, une foule d'allusions assez peu dissimulées, les avaient dû trahir.

Quant à ces demoiselles, elles avaient déjà, avec leurs dix-huit ans, trop de connaissance de la vie pour se compromettre un tantet, avec d'aussi jeunes gens. Et, lorsque les deux cousins voulurent s'énumérer les aveux qu'elles avaient pu leur faire d'une affection partagée, ils se trouvèrent en possession d'un bien mince bagage de preuves de l'amour de celles qui, de prime abord, leur avaient mis le cœur en émoi.

Maintenant, Caroline et Julia, personnes d'âge à être recherchées en mariage, eurent-elles un instant de caprice pour les deux jeunes gens, ou ne voulurent-elles plutôt que s'amuser en passant de leurs attentions, c'est ce que ni l'un ni l'autre ne put jamais établir.

Jusqu'à la fin des vacances, Lucien et Paul, avec leur

imagination exaltée n'en rêvèrent pas moins de leur amour. A l'heure fraîche du matin, ils montaient à cheval et se dirigeaient invariablement du côté de la rivière des Perdrix. L'air était vivifiant, le ciel, radieux, et le soleil n'avait pas encore ramassé les perles de rosée, ces joyaux de la nuit, oubliés par elle sur sa couche de gazon. Les oiseaux, secouant leurs ailes humides, chantaient à plein gosier en faisant leurs ablutions matinales dans les feuillages mouillés. A travers champs, les troupeaux regagnaient leurs pâturages, escortés de jeunes gars qui égrenaient quelque joyeuse chanson dans la brise du matin, tandis que, pressant l'allure de leurs chevaux, les deux amis les lançaient à fond de train sur la route déserte, en aspirant à plein poumon cet air sain qui précède la chaleur du jour.

O la bonne chose que d'avoir dix-huit ans avec un jeune amour qui chante éperdûment dans votre âme, et d'être emporté dans une course rapide par un cheval ardent dont vous sentez haleter les flancs contre vos muscles solides. Cette double vie que vous communique le fier animal qui vous enlève avec lui vous donne le vertige de la vélocité.

—Plus vite ! plus vite encore ! vous dites-vous, sans jamais atteindre la rapidité que vous désirez.

Hé ! n'en est-il pas ainsi de toutes nos aspirations ? A l'heure de jeunesse, nos dix-huit ans nous pèsent aux pieds comme des souliers de plomb ; nous voudrions les jeter sur le chemin pour arriver plus vite à la vingt-cinquième année ; nous allons avec ardeur, arrachant à pleines mains les fruits qui pendent au bord de la route.

Arrivés à cette première étape ardemment désirée, notre main rencontre la pomme provocatrice de l'arbre de l'ambition. A peine en avons-nous goûté que, saisis d'une aspiration nouvelle, nous souhaitons vieillir encore et poursuivons notre course avec une impatience toujourrs croissante. Tant qu'un jour, fatigués de courir sans avoir atteint l'objet toujours fuyant de nos suprêmes convoitises, nous voulons nous

arrêter un peu, pour savourer au moins à loisir les quelques fruits qui nous restent de ceux cueillis en courant.

Mais une force irrésistible d'impulsion nous emporte, nous traîne et finit par nous jeter pantelants sur le bord de la route, d'où nous entrevoyons, à travers les brumes de la mort, tournoyer au loin sur le chemin parcouru, et confondues dans un même tourbillon, les aspirations presque toutes déçues d'une trop courte vie.

Si nos amoureux ne roulaient pas encore des pensées aussi sombres, ils n'en étaient pas moins mélancoliques en arrivant auprès du moulin où ils étaient venus avec ces deux jeunes filles qui, un mois auparavant, n'étaient rien pour eux, et dont le seul souvenir faisait maintenant circuler plus chaud le sang de leurs artères.

A cette heure, le moulin ne bourdonnait pas encore, et, aux approches, l'on n'y entendait que le murmure de l'eau qui, s'échappant de la vanne, bondissait et retombait avec un chant sonore sur les cailloux qui s'arrondissaient au pied de l'écluse.

Lucien et Paul arrêtaient leurs chevaux, leur laissaient pendre la bride sur le cou pour qu'ils pussent cueillir quelques bouchées d'herbe fraîche, et songeaient aux derniers jours envolés.

C'était bien là qu'ils s'étaient tous rendus ; là, au bord de la rivière, sous ce bouleau dont l'écorce argentée se détachait du fond vert émeraude de la pelouse, qu'ils avaient erré, causé deux à deux. C'était bien la même herbe que les petits pieds de leurs déesses avaient foulé, les mêmes parfums forestiers d'essence surtout résineuse qu'ils avaient tous ensemble respirés. N'était-ce pas aussi le pinson solitaire qu'ils avaient entendu le jour de la fête champêtre et qui, ce matin-là, sifflait encore dans la profondeur du bois ses deux notes mélancoliques ?...

Quand ils s'étaient bien rassasiés de ces douces souvenances, ils tournaient bride et s'en revenaient, se détaillant l'un à

l'autre les charmes, selon eux plus qu'ordinaires, qui ornaient Caroline et Julia.

O charme de nos amours printanières, qu'est-ce qui peut donc vous remplacer ! Qui d'entre nous, arrivé à l'âge mûr, ne se prend à dire, en soupirant, avec le doux Brizeux ?—

" Bien des jours ont passé depuis cette journée,
Hélas ! et bien des ans ! Dans ma seizième année
A peine entrai-je alors ; mais les jours et les ans
Ont passé sans ternir ces souvenirs d'enfants.
Et d'autres jours viendront et des amours nouvelles,
Et mes jeunes amours, mes amours les plus belles,
Dans l'ombre de mon cœur mes plus fraîches amours,
Mes amours de seize ans refleuriront toujours."

Pendant la grande chaleur du jour, alors que dans les rues du village soufflait une haleine de fournaise, les deux cousins se réfugiaient dans le salon de Mme Morel où la sœur de Paul, la blonde Juliette—aussi prise du doux mal d'aimer—laissait rêver ses doigts sur le clavier du piano.

Dans cette pièce, tenue fraîche par un jour discret, tandis que la jeune fille jouait ses airs favoris : " Les contemplations," par Ascher, les variations de Thalberg sur la " Last Rose" et le " Home Sweet Home," ou bien encore " La Harpe Eolienne" et la " Danse des Fées " de Jael,—ce genre de musique était alors à la mode—Lucien et Paul, à demi couchés chacun dans un fauteuil, le regard tendu vers le fleuve dont un coin, bleu pers, leur apparaissait à travers le feuillage verdoyant des arbres du jardin, se repaissaient de souvenirs et d'espérances.

Ni l'un ni l'autre n'avait conscience de son bonheur présent, et à chacun d'eux ses dix-huit ans pesait comme une armure de fer. Avec maints soupirs ils songeaient aux deux ou trois années de collège qu'il leur restait à faire, ainsi qu'aux quatre ans de cléricature qui les séparaient encore du temps où ils pourraient, sans prêter à rire, faire une cour sérieuse aux jeunes filles de leur choix. Enfin, comme à nous tous, quand

nous avions leur âge, la vie leur semblait trop lente et les vingt-cinq ans, qu'ils étaient encore loin d'avoir, les faisaient soupirer, tout comme leur frais souvenir nous fait pleurer, nous, qui ne les avons plus depuis trop longtemps, hélas !

C'est ainsi que pendant ces vacances, le cœur de Lucien s'épanouit de plus en plus aux feux d'une nouvelle et plus sérieure passion que ne l'avait été la révélation de l'amour que sa cousine Alphonsine lui avait inspirée.

Avec les longues rêveries inhérentes aux jeunes imaginations éveillées par cette charmante époque de transition que l'on nomme adolescence, le talent poétique de Lucien ne pouvait manquer de se développer. La Muse taquine le poursuivant de ses obsessions, il se prit à rimer avec tant d'ardeur que l'année qui suivit, et pendant laquelle il fit sa seconde, vit paraître quelques-unes de ses productions dans le petit journal qui se publiait au collége de S.., ce qui lui valut dès lors le titre prématuré de poète que ses condiciples se plurent à lui décerner.

Il nous faut glisser rapidement sur cette année de l'existence de Lucien, laquelle, à part ces petits succès d'amour-propre, s'écoula avec sa monotonie collégiale ordinaire.

Pendant les vacances qui suivirent, un grand malheur le frappa. Sa mère mourut. D'une santé depuis longtemps chancelante, Mme Rambaud s'éteignit doucement, entourée de ceux qu'elle aimait, amèrement pleurée des siens et regrettée de tous les pauvres du village qui avaient connu son grand cœur.

C'était le premier lambeau arraché aux facultés affectives de Lucien, la première partie de lui-même qu'il sentait s'en aller, le premier et douloureux avertissement qu'il recevait sur l'éphémère durée de sa nature mortelle.

Si le coup fut violent pour Lucien, il ne fut pas moins sensible à M. Rambaud, et tous deux, cherchant l'un dans l'autre une consolation à leur douleur, sentirent le besoin de resserrer davantage les liens qui les unissaient. C'est alors que le père devint un ami, un camarade pour le fils qui, de

son côté, se livra avec plus d'abandon à celui que, jusqu'alors, il avait encore plus respecté qu'aimé.

Rien de plus charmant, de plus délicat que ce libre échange de confidences et d'amitié absolues entre un père et son fils qui est à la veille d'atteindre l'âge d'homme. Celui-ci sent instinctivement qu'il ne saurait avoir de meilleur initiateur aux mystères de la vie que cet homme qui lui a donné l'être, et dont il comprend qu'il commence à faire la joie et l'orgueil.

D'un autre côté, quel charme pour le père, qui se voit revivre dans un autre lui-même, d'éclairer cette jeune et curieuse intelligence sur des questions que son âge peu avancé ne permettait pas avant ce temps de lui expliquer, et de les lui développer maintenant en toute franchise, pour le mieux mettre en garde contre les emportements de la jeunesse !

Profondément attristé par la perte de sa mère et plus qu'ennuyé de la vie de collège, Lucien aurait bien voulu n'y pas retourner. Mais M. Rambaud lui fit comprendre l'importance de faire son année de rhétorique, afin de compléter ses humanités, après lesquelles il le laisserait libre de sortir dans le monde et de se livrer à l'étude de la profession qui lui sourirait davantage.

Lucien consentit donc à s'emprisonner encore un an pendant lequel il travailla plus consciencieusement qu'il n'avait jamais fait, pour passer son baccalauréat avec honneur.

Ce n'est pourtant pas qu'il ne fît en cachette un doigt de cour à la Muse et que la blonde Caroline—qu'il n'avait pas revue depuis bientôt deux ans, mais au souvenir de laquelle il était toujours fidèle—ne fût pas la cause inconsciente d'une multitude d'alexandrins et de nombreux vers d'une plus modeste allure.

Enfin, les dix mois de sa dernière année scolaire prirent fin comme les autres, Lucien fut bachelier et remporta le premier prix de composition française. Ah ! mais, ce fut bien le seul, et son dernier thème grec, où le professeur avait relevé cinq solécismes, prouvait que, s'il avait autant négligé la belle langue de Démosthène, Lucien avait dû apporter plus

d'application et de goût aux matières de ses dernières classes, pour réussir à doubler le cap des tempêtes du baccalauréat.

Après la distribution des prix, il revit M. Rambaud qui, tout heureux des succès de son fils, l'attendait au parloir.

—Père, lui dit Lucien, c'est entendu, n'est ce pas, que j'emporte tous mes effets et que je ne reviens plus ici ?

—Tu en avais ma parole, lui répondit M. Rambaud, en lui tendant la main.

—Bon ! attends-moi ! fit Lucien avec un cri de joie.

Il partit comme un trait, grimpa en quatre bonds l'escalier du dortoir, déroula en deux mouvements sa ceinture de laine verte, arracha, plutôt qu'il n'enleva, de ses épaules le *capot* aux nervures blanches abhorrées, jeta le tout avec sa casquette dans sa valise, après en avoir sorti toutefois un veston et un chapeau qui y reposaient depuis l'année précédente.

Et puis, il revêtit ce costume qui sentait plus son monde, ferma sa malle qu'il descendit au parloir, avec l'aide d'un camarade, dit adieu en passant aux condisciples et aux professeurs qu'il rencontra, signifia à certain pion le plaisir extrême qu'il allait ressentir de ne plus se trouver en contact avec lui, et rejoignit son père qui l'attendait pour prendre le train de Saint Omer.

Le lendemain matin. Lucien jetait brusqument, avec des exclamations de joie, dans une armoire où étaient enfermés ses livres de classe, l'un après l'autre avec la même satisfaction : le *Gradus ad Parnassum*, les lourds dictionnaires latins et grecs, tous les bouquins en un mot qui l'avaient tant ennuyé ; et, refermant à clef la porte du placard sur tous ces doctes ouvrages dont il jurait de ne plus jamais troubler le repos, il s'élança hors de la maison paternelle.

Il faisait une superbe matinée de juillet, toute de soleil et d'azur.

Devant la porte piaffait *Coquette*, sa jument favorite qu'un serviteur tenait par la bride. Lucien donna quelques caresses à la fine bête qui hennit de plaisir en reconnaissant son jeune maître ; puis, il sauta en selle, et, le cœur gai, aspirant à pleins

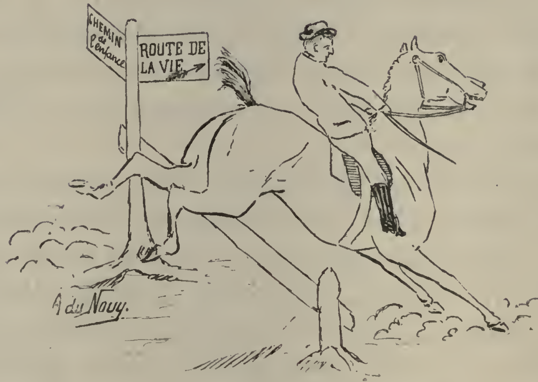
poumons l'air pur des champs et de la liberté, il lança sa monture à fond de train dans la campagne qui resplendissait des feux du soleil matinal.

Ainsi, dans le monde, qu'il entrevoyait à travers le mirage, tout rayonnant des plus séduisantes promesses, Lucien entrait à bride abattue.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

JOSEPH MARMETTE.

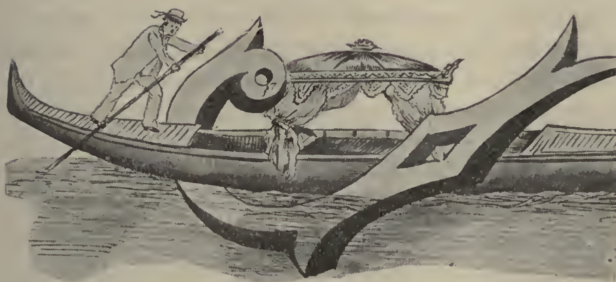
(*à suivre*)



VENISE ET LA PROVINCE DE QUÉBEC

EN 1881.—(*Suite.*)

III



’HÉSITE maintenant. Dois-je écrire sur Venise une de ces relations, une de ces études bien élaborées dans le silence du cabinet ? On en a dit bien long sur la cité des Doges.

Dois-je laisser libre cours à mes notes de voyageur ? Je représente ici mon pays. Mon rapport va être fait dès mon retour ; il sera alors soumis à mes pairs de l’Assemblée Législative. Voilà pour l’officiel ; mais pour ce qui est du ressort de l’intimité, pour ce qui peut me permettre de prouver toute ma reconnaissance à ceux qui m’ont donné là-bas une hospitalité si large, si affectueuse, ne vaut-il pas mieux raconter à mes compatriotes tout simplement ce que j’ai vu, ce que j’ai éprouvé ? Mon journal de route est là. Il a été mon confident ; profitons donc de ce que j’y ai consigné au jour le jour. Cela vaut mieux, n’est-ce pas ? que toutes les phrases et les déclamations que l’on peut se permettre d’écrire et de faire sur la reine de l’Adriatique.

—Allons—dites oui.

—Oui ; n’est-ce pas ?

—Eh ! bien, va pour le journal de route.

> Ætherias, lascive icupis volitare per auras ;
> I, fuge, sed poteras tutius esse domi—(Martial)

—Tu as envie de t’envoler. Va-t-en, mais tu pourrais rester tranquille à la maison.

16 *septembre.*—Ce matin, je m’éveille au milieu de toute la splendeur

vénitienne. Dehors le siroco souffle ; la foudre gronde. Un valet m'apporte une brioche et une demie tasse de café ; deux minutes après, Viola entre dans ma chambre ; il tient une lettre à la main. Elle est du Consul général de France au Canada. Cet excellent M. Lefaivre m'annonce ma nomination de chevalier de la Légion d'honneur. Enfin, voilà mes cinq campagnes au service de la France, mes blessures, mes travaux recompensés par la mère-patrie. J'ai pleuré de joie. Viola profite de mon émotion pour sortir discrètement et revient au bout de quelques minutes avec un petit ruban rouge qu'il place sur ma poitrine en m'embrassant. En ce moment, sans s'en douter, mon hôte, mon ami personnifiait la véritable Italie, celle que nous aimons et que seule nous comprenons, l'Italie de Solferino, de San Martino, de Magenta (1). Puis cet instant d'effusion passé, nous nous apercevons qu'il y a une grave erreur à réparer à propos du rôle que nous avons à jouer à l'Exposition. On a oublié de nommer Viola membre de la Junta. Or, c'est le pouvoir exécutif : de lui doivent venir tous les jugements, découler toutes les récompenses. Sa première assemblée a lieu aujourd'hui ; la Junta doit délibérer jusqu'à trois heures. Je lui conseille de se rendre à la réunion et d'y plaider lui-même sa cause. Pendant ce temps je visite en détail les Procuraties et je me rends à Saint-Marc pour y remercier mon Dieu, le Dieu de la France et de Jeanne d'Arc, de l'honneur qu'il m'a conféré, aujourd'hui. Je le prie aussi pour les vivants, pour les morts de ma famille, ainsi que pour ceux qui ont été de mes camarades de l'armée, cette autre grande famille.

Une foule indifférente encombre la basilique ; les uns ont des guides à la main ; d'autres causent, lorgnent les mosaïques, discutent les tableaux de maîtres. Dans un coin il y a un artiste qui peint. Des maçons sont occupés à réparer bruyamment le tombeau de Manin, le patriote vénitien. Au milieu de tout cela, chanoines, évêques, patriarche psalmodient les vêpres. Ici, le plein chant est prononcé à la romaine et se mange à pleine bouche. En résumé, on ne trouve pas dans ces basiliques et ces cathédrales d'Italie le recueillement qui fait le charme de la moindre de nos petites églises paroissiales du Nord.

(1) Quelques jours après, arrivait le *Gaulois*, de Paris, du 28 septembre 1881, avec la note suivante.

" M. Faucher de Saint-Maurice, de Québec, a été nommé récemment chevalier de la Légion d'honneur.

" En le félicitant de cette distinction nous rappellerons les remarquables services pour lesquels il l'a méritée. Très jeune encore, M. de Saint-Maurice s'était engagé dans l'armée française au Mexique et, par sa valeur, par de brillants faits d'armes, avait conquis, à l'âge de vingt ans, le grade de capitaine. De retour au Canada, il raconta sa campagne dans deux volumes des plus remarquables. Tous les ouvrages qu'il a publiés depuis respirent la plus vive et la plus touchante sympathie pour la France. Son dernier volume, intitulé : *De tribord à bâbord*, et qui est le récit d'une croisière dans le golfe Saint-Laurent, a été adopté, par le ministre de la marine de France, pour les bibliothèques du ressort de son département." —(*Note de l'éditeur.*)

La basilique de Saint-Marc a été relevée à la suite de l'incendie de 976. Au dessus de la mosaïque de la chapelle de Saint-Clément, se lit l'inscription suivante :

Marcum furantur ; kanzir hii vociferantur.

Un savant, M. Fromm, me communique à ce propos de curieux détails ; —Ce latin barbare, me disait-il, rappelle le fait que deux marins vénitiens, Marco Buono, du port de Malamocco, et Benoit Rustico, de Torcello, pénétraient à Alexandrie d'Egypte, tombée dans les mains des Sarrasins, et obtinrent des prêtres Staurace et Théodore la permission d'enlever le corps de saint-Marc d'une église dévastée et profanée, où il attirait la vénération. Pour le soustraire à la visite de la gabelle musulmane, au sortir du port, ils le mirent dans un panier, enveloppé d'herbes et recouvert de tranches de porc—mot qui en arabe se dit *Kanzir*—viande en horreur aux mahométans. Après leur heureuse arrivée à Venise, le corps du saint fut déposé à l'église de Saint-Théodore, premier patron de Venise. Le monument, ayant été trouvé peu digne du saint, fut démoli puis magnifiquement reconstruit, mais à la suite d'une émeute, dirigée en 976, contre le doge Pierre Candiano IV, le feu fut mis au palais ducal et gagna la voisine église de Saint-Marc, église palatine des doges.

' Comme l'endroit exact de la sépulture de Saint Marc n'était connu que des Doges et comme Pierre Candiano avait été tué dans l'émeute, le Sénat et le peuple ignoraient où se trouvait le corps du saint. Les Doges Orsoelo, Contarini et Selvo relevèrent l'église de ses ruines. La construction dura 118 ans et l'édifice allait être solennellement consacré, lorsque l'autorité ecclésiastique prescrivit pour les 23, 24 et 25 juin, un jeûne solennel, durant lequel le Sénat et le peuple vénitien devaient adresser à Dieu de ferventes prières en vue de faire découvrir les reste de Saint-Marc.

" On fit les prières et processions prescrites, et le 25 juin, au moment du passage de la procession à Saint-Marc, un bras apparut près d'une colonne encore debout de l'ancienne église brûlée. On crie au miracle, on fouille le sol, le corps est retrouvé. Le fait est rappelé par la mosaïque et l'inscription auxquelles je fais allusion plus haut.

" Le corps retrouvé fut placé dans une crypte sous le maître-autel, dans un cercueil de marbre blanc, c'est là qu'on le découvrit d'ailleurs en 1811. La consécration de l'église eût lieu le 8 octobre 1094.

" Venise, en célébrant ces deux anniversaires, rend un solennel hommage à son glorieux passé. Lorsque les Vénitiens voulurent élever à saint-Marc un grand monument religieux, ils choisirent à Byzance artistes et modèles ; l'église Sainte-Sophie de Constantinople leur servit de plan.

" La magnificence orientale, secondée par la richesse vénitienne, éleva alors un temple d'une splendeur inouïe. Les marbres, les pierres précieuses, les sculptures, les bronzes, les mosaïques y furent prodigués. Plus de 500 colonnes de vert antique, de porphyre, de serpentine, enlevées

à la Grèce et à Constantinople, les colonnes transparentes et les chapiteaux des colonnes extérieures provenant du temple de Salomon à Jérusalem, les quatre chevaux de bronze de l'arc de Trajan à Rome, ont fait de la basilique de Saint-Marc un monument unique,—encore aujourd'hui l'objet de l'admiration du monde entier."

C'est à la porte de Saint-Marc que Frédéric Barberousse est venu s'humilier devant le pape Alexandre III. J'ai parlé de la tombe de Manin ; ce grand patriote est trop peu connu au Canada. C'était l'ami de Cobden et du vicomte de Cormenin. Quand Domeneghetti, jeune étudiant enthousiaste, se mit à crier en pleine place de Venise :

—Vive Pie IX !

il fut enrôlé de force dans un régiment autrichien. Crier—Vive Pie IX était alors un forfait, car le pontife représentait en Italie les idées libérales. Manin prit en main sa cause et la défendit avec le plus grand succès.

Ce fait tout à l'honneur de cet homme illustre est raconté par Charles Yriarte.

D'ailleurs, en ces temps-là, l'Autriche parlait aux Vénitiens comme l'Allemagne parle à l'Alsace-Loraine.

L'Allemagne dit aujourd'hui :

—Strasbourg et Metz m'appartiennent ; elles m'appartiendront toujours.

L'Autriche disait alors :

—Venise et Milan m'appartiennent ; elles m'appartiendront toujours.

Elles ne lui appartenaient pas ; on ne posséde pas les populations dont on ne possède pas les âmes. L'Autriche avait beau garnir les ports de ses troupes, braquer ses canons, peupler les prisons de patriotes, un sourd travail se faisait, le travail qui se fait dans l'organisme humain pour l'élimination d'un corps étranger.

De Saint-Marc je grimpe au Campanile. C'est de là où l'on peut avoir la plus belle vue de Venise. On dirait d'une ville à l'ancre au milieu de l'Adriatique. A vos pieds flottent les quatre-vingts îlots qui la composent, et pour vous reposer l'œil vous avez la large vue de haut, "tous les accidents pittoresques, les découpures du golfe, la terre ferme avec les horizons des Alpes et les monts de Vicence." La montée du Campanile est en pente douce ; il n'y a pas de marches. De deux étages en deux étages il y a des urinoires et à côté ? Parbleu ! à côté on y sème le mot de Cambronne. Ainsi se font les choses dans la ville de la poésie, des serénades, des douces amours et des aspirations aériennes. En cinq minutes on descend de ce monument. Au pied se trouve la *Loggetta*, chef-d'œuvre de Sansovino. J'y rencontre Viola qui m'annonce le succès de sa mission. Bravo ! cela augure bien pour Québec, car il est homme à faire valoir l'importance et la valeur de notre province.

—Si nous allions au *club de l'Union*, me dit-il ?

—Je veux bien : quel est ce club ?

—Très exclusiviste, comme tout ce qui se fait dans notre société à Venise. Nous ne sommes que quatre-vingts membres, et encore ils sont triés sur le volet.

—Eh ! bien. va pour le club.

Viola me présente au général Bosco, au comte Parapopouli, à trois autres personnages tous plus comtes les uns que les autres et à un anglais du nom de Neville. Ce dernier est byromaniaque. Tout ce qui touche à lord Byron l'intéresse, et franchement il est profitable de l'écouter. Il en sait long sur le grand poète anglais.

Il vous analyse—*viva voce*—le "*Journal of the conversations of lord Byron*" tenu par son ami Medwin, officier au 24e dragons.

Byron, me disait-il, raffolait du coucher du soleil à Venise.

—Il n'y en a pas de comparable dans l'univers Ils sont trop lumineux pour être compris par les peintres ; ils sont de plus un défi à la poésie. Tout de même Venise reste pour moi la ville de la mélancolie Il est triste de la voir agoniser et s'éteindre de jour en jour. J'ai essayé d'échapper à cette dissolution prochaine qui ressemble tant à la mienne, en me plongeant dans tout ce que peuvent donner le luxe et le plaisir. Mais lorsqu'on entre dans un gouffre on n'en saurait sortir. Venise est comme mon âme ; elle s'en va. Elle est comme moi ; elle n'a pas voulu profiter de l'expérience humaine.

Byron n'était pas tendre pour Shakespeare.

"Ses comédies, disait-il à Shelley, sont hors de date : plusieurs d'entre elles ne supportent pas la lecture. Elles sont de grosses pièces, faites pour des palais anglais ou germains, mais tout à fait indigestes pour les estomacs et les goûts délicats des Français et des Italiens qui sont les peuples les plus raffinés du monde.

" A peine peut-on trouver dans tout ce fratras dix lignes où le goût et la décence ne sont pas violés et foulés aux pieds. Que dites-vous de "*Bottom*" dans le *Songe d'une nuit d'été?* que pensez vous de l'amour de Toilus et de Cressida ?

"J'ai souvent regretté de ne pas être né catholique. Leur idée du purgatoire est une doctrine qui m'aurait réconforté. Je ne peux pas m'expliquer pourquoi les réformateurs de religion ont abandonné cette croyance si consolante. Elle vaut mieux, Shelley, que toutes les idées que nos pseudo-philosophes ont enseignées sur la transmigration des âmes (1).

A Venise, Byron habitait le palais Moncenigo. Il y composa *Marino*,

(1) Mon vieil ami, M. Asselin, ancien député de Rimouski, a bien voulu me faire cadeau du livre de Medwin sur lord Byron. Il est très rare maintenant. L'aveu de Byron se lit comme suit dans l'original, page 80.

" I have often wished I had been born a Catholic. That purgatory of theirs is a confortable doctrine ; I wonder the reformers gave it up. It is an improvement on the transmigration, Shelley, which all your wiseacre philosophers taught.

Faliero et la première partie de son *don Juan.* Sa méthode de travail était assez curieuse.

—Pourquoi ne buvez-vous pas, disait-il à Medwin ? Le genièvre coupé d'eau sucrée est une source d'inspiration. Si vous buviez autant que moi, vous feriez d'aussi beaux vers Soyez-en sûr, mon ami, le genièvre et l'eau voilà la véritable fontaine d'Hippocrène.

C'est à Byron, ajoutait M. Neville, que son ami Shelley, noyé plus tard entre Livourne et Lerici pendant une promenade en yacht, dédiait ces fameux vers :

If I had been an unconnected man,
I, from this moment, should have form'd the plan
Never to leave fair Venice—for to me
It was delight to ride by the lone sea ;
And then the town is silent—one may write
Or read in gondolas by day or night,
Having the little brazen lamp alight,
Unseen, uninterrupted : books are there,
Pictures, and casts from all those statues fair
Which were twin born with poetry,—and all
We seek in towns, with little to recall
Regrets from the green country . . . . . .

Une heure de conversation comme celle là, fait époque dans la vie et voilà pourquoi je l'ai notée.

Le club de l'Union de Venise est ravissant de propreté, de fraîcheur, de tenue ; c'est un honneur que d'y être admis.

Non loin d'ici se trouve la maison où s'est suicidé le grand peintre français Léopold Robert, à la suite d'un amour malheureux. Une année auparavant il écrivait à l'un de ses amis :

—Je viens d'accepter une somme de M. Roullet-Mézérac. Elle me permet d'aller en Italie, étudier les grands maîtres ; je pars pour ce pays des merveilles avec l'idée d'y vaincre ou d'y mourir.

Et le malheureux y mourut d'amour et de désespoir, le 20 mars 1825. Deux jours auparavant il avait signé son dernier tableau, un chef d'œuvre, les *Pêcheurs de l'Adriatique* aussi beau que sa grande œuvre les "*Moissonneurs*."

A six heures nous rentrons en gondole : nous prenons le dîner en famille et nous allons faire un bout de causerie sur la place Saint-Marc, avec le représentant de la République Argentine. Il nous entraîne à la brasserie Bauër. Rien de curieux comme la cohue qui s'y presse. Des gens qui ont tout ce qui leur faut pour bien passer le temps chez eux, s'entassent les uns sur les autres et semblent prendre plaisir à respirer ici un

air malsain. Mais que faire ? Cela est de si bon ton que d'aller chez Bauër ! Il est vrai que toût s'y passe comme dans un salon ; je n'ai jamais constaté un cas d'ivresse dans cette brasserie ; jamais on n'y dit une parole plus haute que l'autre ; mais, mon Dieu ! qu'il y fait chaud ! Une chose m'y a frappé. On se divise ici pour payer l'écot d'une même table.

Je dois finir aujourd'hui mon journal par où j'aurais dû le commencer. J'ai déjeuné ce matin avec le comte Colonei, maire de Vicence, député au parlement italien. Lorsqu'on me fit l'honneur de me le présenter je crus comprendre qu'il s'appelait Coléoni.

—Etes-vous descendant du grand capitaine, lui demandai-je ?

—Non, me répondit-il, je m'appelle Colonei, mais je puis vous renseigner sur cette illustration dont nous sommes fiers. Le ciseau d'Andréa Verocchio a illustré le fameux *condottiere* autant que les actions militaires du célèbre général. Bartolemeo Coléoni avait mis son épée au service de la république. Il fut toujours heureux à la guerre, mourut chargé d'honneurs, de richesses, d'années, et légua une somme considérable destinée à l'érection de sa statue équestre.

Après déjeuner nous allons admirer ce chef d'œuvre de sculpture. Il est sur la place de St-Jean et de St Paul ; c'est certainement l'une des plus belles choses sculpturales qu'il soit donné d'admirer Le cheval est vivant ; on dirait qu'il va piaffer, hennir et charger. Coléoni est resplendissant de vie, d'énergie, de volonté, de bravoure, de virilité.

Le maire de Vicence avait avec lui sa femme, la princesse Banditi. Curieuse observation, ce député italien a le type de l'homme du nord : c'est un blond aux yeux bleus. Quant à la princesse, c'est une brune ; elle a tout ce qui fait la grande dame, fière de sa race, tout en restant modeste sans prétention, et ce qui ne nuit pas au paysage, elle gazouille le français à merveille.

17 septembre.—Nous sommes en gondole. Viola, la comtesse sa femme, sa sœur la comtesse Favoriti et moi allons visiter l'exposition d'horticulture et d'arboriculture qui a lieu près de San Giobbe. Nous y faisons notre entrée à grand fla-fla Les carabiniers portent les armes, le président vient nous saluer et nous dire que l'ouverture de l'exposition est remise à deux heures. Or, il est midi. Nous parcourons alors le grand Canal et nous allons visiter deux églises, celle des Carmes déchaussés, celle de Saint-Job et les *Frari.* Rien de riche comme ces chapelles où il y a des tombeaux admirables de doges, d'évêques, de princes. Nous passons de merveilles en merveilles. Le ciseleur, le lapidaire, le peintre, le génie se sont donnés la main pour chanter ici l'inanité de la poussière humaine. Une seule chose manque dans ces églises : la prière. A Saint-Job j'ai vu le monument que Claude Perreault a élevé à Voyer d'Argenson, ambassadeur de Louis XIV. Aux Carmes, il y a derrière le maître autel une fort

belle "Vierge et l'Enfant Jésus," par Bellini. A Sainte-Marie *gloriosa dei Frari*, on voit le mausolée du Titien : il est en marbre gris ; un peu plus loin, dans la même église est le tombeau de Canova, destiné par le grand artiste au Titien. On y a déposé son cœur : Canova est enterré près de Bassano, à Passagno. La sacristie *dei Frari* est tout ce que l'on peut rêver de plus rococo. Entre autres choses j'y ai vu le buste d'un cardinal jeté là par un artiste moderne, au milieu de toutes ces œuvres et de toutes ces traces des grands maîtres. Il a réussi à donner à Son Eminence un tour de nez qui fait songer à l'homme qui a perdu sa tabatière. Nos deux heures ne sont pas encore écoulées, et nous allons visiter le palais de la reine de Chypre, transformé en musée. Il y a là dedans des curiosités pour lesquelles un anglais donnerait volontiers...... l'Irlande.

Enfin nous retournons à l'exposition horticole. Il fait chaud, le Roi se fait attendre. De temps à autre un carabinier de faction au bout de la jetée des gondoles, remue, tousse, crache. On voit s'agiter son casque ; alors toute la foule de se hisser sur la pointe des pieds et de regarder dans la direction de la sentinelle. Le gendarme inconscient de sa popularité, gêné par le soleil, agite de plus en plus son panache noir, recommence à s'éponger et les badauds de se bousculer et de dire :

—Tiens ! c'est peut-être la Reine qui arrive !

Enfin on attaque la marche royale ; cette fois-ci le carabinier est éclipsé. C'est bien le Roi ; c'est bien la Reine !

Il passe au milieu de la foule, ayant sa belle-mère au bras. Le duc d'Aoste conduit la Reine, et les têtes de se découvrir. Discours, coups de soleil, bâillement prolongé faisant le tour du cercle royal, rien n'a manqué à la réception. Au milieu de ces cactus, de ces aloès, de ces palmiers, de ces fougères qui ont les racines dans la poussière et la tête dans la fournaise solaire, on se sent germiner. Enfin, la Reine prend un verre de limonade ; cela paraît rafraîchir tout le monde et nous nous mettons à crier.

—Vive le Roi ! vive la Reine !

Alors commence la visite. Roses, fuchsias, bégonias, chrysantèmes, fougères arborescentes, quinquinas, cinchonias, nénufars, pamplemousses, camphriers, caneliers, girofliers, sagoutiers, caféiers, toutes les variétés du bambou, bananiers, arbres à caoutchouc, palmiers, cocotiers, figuiers, défilent devant nous. Tout cela est entremêlé de perroquets, de perruches, de serins, de fleurs de toutes sortes, et de jolies femmes. Certes comme fleurs, ces dernières méritaient certainement le premier prix.

On me fait l'honneur de me présenter au *high life* :

—M. le comte Alighieri.

—M. le comte Persico.—

—M. le comte-ci, madame la comtesse-ça.

En ai-je connu des comtes ce jour là ! et dire qu'ils sont tous républicains. Je me suis rabattu sur une baronne, ronde comme un potiron.

Elle me parla de voyage de Regnard en Laponie. Pour elle le Canada, les Lapons les Esquimaux, le Labrador, la mer de Behring étaient synonymes. Néanmoins elle connaissait mieux la Sibérie, puisqu'elle était l'amie intime d'une princesse russe qui y avait une partie de sa famille, et pour cause.—Tout de même elle ne voulait pas en rabattre sur le Canada. Elle m'avoua ingénuement qu'elle me considérait commé un phénomène. Je n'étais pas lippu ; mon nez n'était pas camu ; mes pommettes il est vrai étaient un peu saillantes, mais mes cheveux ne sentaient pas l'huile de phoque.

De guerre lasse je finis par capituler. Moi, représentant de la Province de Québec, je lâchai honteusement mon pays ! Puisque nous ne pouvions plus sortir des régions arctiques, je voulus rester dans mon rôle Je lui offris mon bras en lui disant :

—Baronne, allons au buffet prendre une glace.

A 4 heures, il faut se rendre au palais ducal, prendre possession du département canadien. Le maire, ou plutôt le syndic de Venise, le prince Teano, m'avait dit que le Roi s'y rendrait au sortir de l'Exposition. Il me fit l'honneur de lui être présenté. Sa Majesté se mit à parcourir lentement l'exposition canadienne. Humbert I examina à loisir des échantillons de bois du département des terres de la Couronne de Québec : il les trouva plus beaux que ceux des forêts de l'Istrie et du Cadore, en Vénitie.

Il regarda notre carte des chemins de fer, s'arrêta longuement devant le tracé du Pacifique et me dit :

—Voilà la plus belle voie stratégique du monde entier.

Nos phosphates semblèrent le faire songer.

—Ils sont plus beaux que ceux de mon royaume, me dit-il.

Il avait raison ; on le constatera plus loin.

Et me donnant une vigoureuse poignée de main, il me dit :

—Ah ! vous êtes canadien-français, eh bien ! vous avez tout à fait le type italien.

Soyez donc du nord, maintenant. Il est vrai qu'au Mexique, j'ai failli être fusillé parceque j'avais le type espagnol—Règle générale se méfier d'être type.

A 5½ heures, dîner chez Viola ; puis grande toilette. Il y a gala royal ce soir à la Fenice ; je suis un des invités.

On joue *Aïda*.

La Fenice a été construite par Gianantonio Salva. Ce théâtre n'est pas aussi beau que l'opéra de Paris. Il tient le milieu entre la *Scala* de Milan et le *Tacon* de la Havane. Il ne contient que des loges et des fauteuils d'orchestre, est illuminé au centre par un immense lustre et de chaque côté par des grappes de bougies.

Aïda de Verdi a été créée par le maître pour le vice-roi d'Egypte. Cette

œuvre fut représentée pour la première fois au Caire. Le Khédive paya 150,000 francs d'honoraires à l'auteur et ouvrit un crédit de 50,000 francs pour la mise en scène. Cet opéra fait revivre devant nous les antiques palais de Thèbes, de Memphis, le temple de Phtah et les fastueux costumes du temps.

La troupe qui joue ce soir est excellente, les décors beaux, le ballet faible Au plafond de la *Fenice* il y a une horloge ; elle n'est pas pour nous : elle est pour le Roi, parait-il, puisqu'il est une heure en retard. Tout à coup en entend un grand frou-frou. La salle se lève. Sa Majesté fait son entrée ; et les grandes dames vénitiennes revêtues de satin blanc, couvertes de points de Venise, étincellantes de grâces et de pierreries, d'applaudir et de faire ovation à leurs souverains. Puis l'opéra de reprendre. Je suis dans la loge de Viola ; nous écoutons ferme puis nous partons pour l'éternelle brasserie Bauër.

Quitter la *Fenice* est toute une œuvre stratégique. " Il est curieux, écrit Charles Yriarte d'observer les usages, les habitudes, les conventions que les gondoliers ont entre eux, lors de la sortie du théâtre. Au détour de ces étroits canaux, où ils pourraient être surpris et coupés en deux par la proue d'une gondole venant en sens contraire, ils ont un cri qu'ils poussent machinalement, et qui. à distance, longtemps avant le tournant, avertit le compagnon qu'il peut venir à l'encontre ; aussi les accidents sont-ils plus que rares."

Nous rentrons sans encombre. Il est trois heures du matin.

Bonsoir ! j'ai une conférence à préparer pour après demain, sur la province de Québec. Il faut que je songe sérieusement à la bien faire.

IV

18 *septembre.* Debout à 8 heures ce matin, et en route pour l'exposition.

Vraiment. la nôtre faisait plaisir à voir.

On avait mis à la disposition du Canada, une des chambres du palais royal de la place de Saint-Marc. Le comte Viola ne s'était épargné ni dépenses, ni travail, pour faire figurer dignement la province de Québec à cette exposition internationale. En entrant dans la section canadienne, sur le mur du fond, on voyait la carte de la Nouvelle-France de M. Genest et la grande carte géologique de sir William Logan. Sur la parois droite, le tableau des oiseaux du Canada et une des cartes régionales de la province de Québec dessinée par M. Jules Taché. Les rapports géologiques du Canada étaient rangés sur une console tapissée en velours vert, avec clous dorés ; au milieu une vasque de bronze remplie de ouate

rose, supportait deux superbes échantillons des phosphates de l'Ottawa. Une seconde chambre était aussi attribuée à la province de Québec. Elle la partageait avec la république Argentine. Cette section était sous le contrôle d'un savant et d'un homme charmant, M. Carlos Moyano. Ce capitaine de la marine a su se rendre célèbre par ses explorations dans la partie inconnue de son pays.

Dans mon département, étaient exposées la carte du cadastre de Québec par M. Paul Cousin ; celle des Cantons de l'est avec chemin de fer ; celle de la province de Québec contenant aussi les chemins de fer et désignant les minéraux économiques ; celle du chemin de fer projeté des Laurentides ; celle du Domaine des terres de la couronne ; le tableau des arbres forestiers du Canada, et de très belles vues de Niagara appartenant au comte Viola.

Sur une seconde console, dans le genre de la première, on avait déposé les rapports des ministères de Québec depuis 1868, ceux du gouvernement fédéral, la collection complète de nos bois et le recensement de 1871. Sur une troisième console, étaient rangés des livres canadiens sur la géographie physique, la météorologie, la géologie, la botanique, la zoologie, la géographie historique, économique, commerciale, statistique, la méthodologie, l'enseignement et le partage de la géographie ; sur les explorations et les voyages géographiques.

Dans la première chambre décrite plus haut, le comte Viola avait fait placer les armes de la province de Québec supportées à droite par deux drapeaux français, à gauche par deux drapeaux anglais. Dans le second département, un gonfalon gris-perle, frangé d'or, surmonté d'un gland rouge et or était suspendu au plafond. Il portait en exergue le mot "Canada" Sur le palais royal, au dessus de l'endroit où se tenait l'exposition canadienne, flottait une bannière à champ d'azur sur laquelle se détachaient les armes de la Confédération du Canada Ce drapeau a été offert par le comte Viola et par moi à l'honorable M. Chapleau, alors secrétaire d'Etat du Canada, et maintenant lieutenant-gouverneur de la province de Québec. Il flotte sur Spencer Wood.

Dans le premier salon, deux carabiniers en grande tenue montaient la garde ; dans le second, il y avait un factionnaire de la ligne. Je passe une heure en tête-à-tête avec les jurés. Quelles binettes, grand Dieu ! Jamais je ne les oublierai. En ai-je été obligé de leur donner des explications sur le Canada ? Enfin, à force de patience, j'ai fini par le localiser, avec leur permission, dans l'Amérique du Nord ; ce qui n'a pas été sans peine puisque l'un d'eux voulait le donner à l'Espagne. A midi, je cours faire part de mes chagrins géographiques à Viola ; nous déjeunons ensemble, puis il m'installe dans une chambre où j'écris une conférence, et à deux heures, il vient me chercher pour voir les courses en gondoles.

Nous sommes en face du palais Corner, aux fenêtres d'un autre palais qui est sis sur le grand Canal. On me présente à mon voisin, un capitaine de frégate de la marine italienne, M. d'Avignon, officier des plus distingués. Il est d'origine française : ses ancêtres sont venus se fixer en Vénitie lors de la révocation de l'édit de Nantes. Dans ses mémoires sur l'empire et la restauration, le comte de Rochechouart, dit en parlant du colonel Dumoulin, descendant des protestants réfugiés en Prusse, à cette époque :

—" Le colonel a été fort inconvenant avec les princes, même impoli, tant il éprouvait de satisfaction à faire sentir aux descendants du grand roi la rancune invétérée qu'il garde de l'émigration forcée de ses ancêtres."

Puis, le comte de Rochechouart ajoute :

—" Depuis, j'ai pu me convaincre, en effet, que les ennemis les plus acharnés de la France descendaient des protestants émigrés après la révocation de l'édit de Nantes."

En 1870, pendant l'année néfaste, la même chose s'est reproduite. Un des plus ardents détracteurs de la France était M. Dubois-Raymond, recteur de l'Académie de Berlin. Un autre, M. Fontanes, a écrit un livre où il mange du français à pleines dents, ce qui ne l'empêche pas, tout de même, d'avouer ainsi son origine :

" Mes ancêtres, dit le romancier berlinois, appartenaient à deux races françaises dont les traits caractéristiques n'avaient nullement été affaiblis par leur établissement dans le Brandebourg, et étaient parfaitement reconnaissables encore chez mes parents. Mon père était un Gascon de grande taille et de belle prestance, plein de bonhomie, d'une imagination vive et d'un esprit pétillant, conteur intarissable, ne reculant pas, à l'occasion, devant une petite gasconnade. Ma mère était une enfant des Cévennes méridionales, svelte, délicate, aux yeux étincelants, aux cheveux noirs, énergique, passionnée..."

A côté de ces faits brutaux il y a des consolations.

Au Mexique, j'ai eu l'honneur d'être lié avec le célèbre commodore Maury, de la marine confédérée des Etats du Sud. C'est lui qui a découvert la théorie des courants et qui a fait connaître le rôle que joue le *Gulf-Stream* dans la climatologie. Cet officier supérieur était de descendance huguenote, et son cœur vibrait toujours quand on lui parlait de la France. Il en était de même du capitaine d'Avignon. Il m'en a donné plus d'une preuve pendant mon trop court séjour à Venise.

Toute l'après-midi se passe à suivre la course des gondoles. C'est une nouvelle féérie comme seuls les vénitiens savent en organiser. Le grand Canal est encombré. Partout règne la joie. Le long des fenêtres pendent, non-seulement des drapeaux—ce serait banal en cette ville où tout est extraordinaire,—mais des soieries vénitiennes, de vieilles étoffes d'au-

trefois aux teintes atténuées, des dentelles, de larges tapis de velours rouge sur lesquels se détache la croix blanche de Savoie.

L'aspect est des plus pittoresques. L'antique palais des doges, avec ses ogives superposées, a pris son air de fête. Au-dessus de ses chapiteaux de feuillage et de figures humaines, il y a, dans les longues galeries, des grappes vivantes de curieux et des fleurs, tandisque de la fenêtre du grand conseil et de la loggia fameuse où la république proclamait jadis ses sentences fatales, tombent, entre des trophées de drapeaux et des colonnes de marbre, de lourdes et riches draperies écussonnées aux armes du Roi.

Le grand Canal est encore plus brillamment décoré. Les palais Loredan et Dandolo qui servent à la municipalité, ont marié aux riantes couleurs de leurs mosaïques l'éclat grisonnant de milliers de bannières de tous les pays. Aux portes du palais Tiepolo, la famille Papadopouli a suspendu ses tapisseries les plus belles, préparé ses plus luxueuses gondoles. Le comte Moncenigo, propriétaire du palais qui, je l'ai déjà dit, fut habité par lord Byron, a fait revêtir à ses rameurs le costume bleu clair avec chapeaux à plumes blanches des jours de gala. Bref toutes les habitations qui se baignent dans l'eau bleue verdâtre sont pavoisées ; les pieux qui s'élèvent audessus des flots sont reliés devant chaque maison par de longues rangées d'oriflammes qui s'agitent.

Et le style gothique et byzantin de cet ensemble de palais, avec cette coloration déjà si joyeuse, dans laquelle entrent tant de nuances diverses, emprunte à ces ornements de fête qui flottent à la moindre brise venue de l'Adriatique, je ne sais quel cachet encore plus original et plus charmeur.

Quant à la place Saint-Marc, avec la mosaïque de son église et le marbre de sa colonnade, elle semble transformée en un véritable salon, avec des profusions de tentures qui tombent des fenêtres. D'ailleurs, ses fidèles et inséparables amis, les pigeons eux-mêmes ne la reconnaissent pas. Effrayés par le concours inusité de cette foule bariolée, ils préfèrent se réfugier au sommet du Campanile, oublieux du grain qui est leur pain quotidien. Je ne parle pas de la lagune qui s'étend le long du quai des Esclavons ; on ne la voit plus. Elle est couverte d'embarcations de toute sorte avec des pavoisements de toutes les couleurs. Je crois que les 150,000 habitants de Venise sont là.

Voilà la description vraie que les journaux italiens faisaient de cette fête, le lendemain.

Le roi Humbert est assis sur le balcon du palais qui fait face au nôtre. Il est accompagné par la reine, le prince royal et sa cour. A nos pieds il y a un fouillis inextricable de gondoles ; il y en a tant qu'elles font pont sur le grand Canal. Un câble les empêche de dépasser une certaine limite ; des carabiniers sont là en faction, dans des you-yous.

A un signal donné les gondoliers qui prennent part à la course, partent en flèches. Comme des jockeys ils ont chacun leur couleur et montent des gondoles de course fort légères. Le numéro 7 est en avant. Ils sont dix coureurs en tout. On applaudit ; des encouragements partent de partout. Ils passent, il disparaissent. Le spectacle n'en cesse pas moins d'être intéressant. Au pied du balcon royal croisent les gondoles de gala. Elles ont des formes de moyen-âge et ressemblent au Bucentaure ; elle ruissellent d'or, de pourpre, d'argent. Elles sont montées par des équipages, en costume du temps. Une seule a voulu déroger à la tradition ; elle a tenu à rappeler aux Vénitiens que nous étions réunis en congrès géographique et elle s'est mise en tête de représenter un caïque d'esquimaux—Ah ! si ma baronne de San-Giobbe a été de cette fête, comme elle a dû jouir de voir se promener ainsi mes compatriotes sur le grand Canal ! Sur les flancs de l'esquif, de la peinture blanche mélangée de mica et d'amiante, imite le givre. Un loup-marin est à la poupe, un ours blanc à la proue. Les gondoliers qui le montent ont des capuchons de moutons blancs. L'un d'eux qui ne se croit pas observé en tire un verre et une bouteille de bière. A cette vue les balcons ne peuvent plus tenir ; et les applaudissements d'éclater de toute part. Voilà bien le peuple pour lequel Paganini a écrit son fameux carnaval.

Tout de même le numéro 7 est toujours bon premier. Il arrive au pied du balcon royal. Les juges lui remettent le premier prix. Il consiste en une bourse de 350 lires et en un pavillon rouge. Le numéro 2 a 250 lires et un drapeau blanc ; puis ainsi de suite jusqu'au numéro 5. Le numéro 10 et dernier—a un petit cochon qui a conscience de la honte des vaincus. Il crie comme jamais n'a crié son ancêtre qu'aimait tant Saint-Antoine.

Tout est fini maintenant.

Le roi cause un instant avec la princesse de Montenegro, dont le mari a été assassiné il y a déjà quelques années, salue la foule et saute en gondole. On enlève le barrage, et toutes les barques de suivre celle de Humbert I qui salue à droite à gauche, s'éponge le front et semble se dire que décidément ce n'est pas une sinécure de toucher 14,000,000 de lires de liste civile.

La comtesse Viola tient à revoir la reine Marguerite. Nous emboîtons rame avec les gondoliers, et

Vogua ! vogua !

Maintenant ce que nous voyons devient impossible à décrire. Les palais de droite, de gauche sont pavoisés. Nous pouvons les énumérer en détail. Partout les balcons sont tendus de tapis de Perse, d'Ispahan, de vieux Gobelins ; chacun est à son poste et fait acte de loyauté. Le Roi continue à saluer, et sans doute à s'enrhumer. Néanmoins il ne perd pas la tête

au milieu de toutes ces ovations ; il sait à quoi s'en tenir sur son peuple. Un homme haut placé, murmure à mon oreille :

—Humbert est fataliste : s'il arrivait une révolution il en prendrait son parti et se résignerait comme le duc d'Aoste. Il ne tient qu'à une seule chose : rester général dans son armée. C'est un militaire avant tout.



Au milieu de ces bruits de fêtes, une chose est restée devant mes yeux. Une barque chargée de légumes, montée par une famille du peuple, est là isolée. A bord personne ne crie, personne n'applaudit, personne ne cherche à suivre ni à faire comme les autres. Elle descend tranquillement le fil de l'eau ; une femme est au pied du mât ; elle chante des airs anciens. Tout à coup la gondole du Roi passe devant sa proue. Sa Majesté se découvre, les enfants s'inclinent, les hommes saluent avec ce grand air que possèdent seules les races latines—à Venise, les loqueteux ont toujours l'air à appartenir à l'époque des doges,—et Humbert silencieux, les suivant de l'œil, semble envier le sort de ces humbles, de ces travailleurs obscurs.

Ce soir nous veillons au café Florian. A onze heures nous nous séparons.

Demain sera le grand jour ; demain je donne ma conférence.

FAUCHER DE SAINT-MAURICE.

(*à suivre*)

NOS ECOLES PRIMAIRES

La question de l'enseignement primaire s'impose impérieusement à l'attention des esprits sérieux de notre pays. Nous vivons à une époque où il n'est plus permis, pas même à l'humble fils des champs, d'ignorer les éléments des diverses sciences qui ont littéralement changé la face du monde depuis le commencement du siècle. Pour les Canadiens-français en particulier, jamais la nécessité d'une instruction pratique appuyée sur une éducation solide ne s'est fait sentir aussi fortement

De toutes parts on jette les cris d'alarme : " Restez fidèles à la foi de vos pères. N'oubliez pas les enseignements de votre histoire si belle, si pure et si noble. Gardez votre langue, vos institutions et vos lois, ce triple héritage de vos ancêtres. Ne désertez pas le sol de la patrie, mais défrichez-le, améliorez-le. Cessez vos luttes fratricides, unissez-vous sur le terrain religieux et politique afin de déjouer les machinations de l'ennemi et d'assurer le triomphe définitif de la France américaine."

Tels sont les sages et énergiques conseils que l'épiscopat, le clergé, la presse et les patriotes dignes de ce nom ne cessent d'adresser aux habitants de la province de Québec. Et cette chère province, isolée comme elle l'est dans l'immense territoire saxon qui a nom la Confédération canadienne, semble regarder l'avenir avec crainte. En effet que lui demande-t-on à la province de Québec ? De rester catholique et française toujours et quoiqu'il advienne ; de s'assurer la plus grande part d'influence possible dans l'administration des affaires publiques.

Mais pour rester en possession des places fortes, reconquérir les postes perdus et s'emparer de nouvelles redoutes, il faut une armée bien disciplinée et parfaitement instruite de ses devoirs. La phalange nationale a d'autant plus besoin de force, d'union et de science que les luttes futures s'annoncent nombreuses et difficiles.

Lutte constitutionnelle.

Lutte pour la religion.

Lutte pour la langue.

Lutte industrielle.

Lutte pour le sol : réformes agricoles et colonisation.



M. C.-J. MAGNAN

Sommes-nous prêts pour ces combats de la parole, de la plume et de la science? Où est-elle cette armée aguerrie et éclairée que réclame la nationalité menacée? Je regarde aux quatre coins de l'horizon et je ne découvre que des bataillons épars, portant, il est vrai, le même drapeau avec orgueuil, mais marchant en sens diamétralement opposés. Si toutefois les camps se rapprochent, ce n'est pas, hélas! pour s'unir en présence du danger commun mais pour se livrer des combats fratricides, s'entre-déchirer, se détester.

La politique de parti paralyse nos forces et les divisions religieuses les épuisent. Si cet état de choses devait se continuer bien des années encore, ceux qui viendront après nous verraient probablement la décadence de l'influence française dans l'Amérique du Nord.

Comment donc éviter le désastre national que l'on redoute, non sans raison; quels moyens prendre afin de ramener nos populations aux saines traditions du bon vieux temps, aux idées réellement catholiques et françaises, tout en ne provoquant nullement nos frères séparés, les protestants? La *petite école*, l'école primaire, l'école de tous, voilà notre planche de salut. C'est en préparant la jeunesse aux batailles de l'avenir que les autorités religieuses et civiles accompliront tout leur devoir envers la patrie, et pas autrement.

Loin de moi l'idée de blâmer ce qui a été fait jusqu'ici en matière scolaire par ceux qui ont reçu la mission difficile et délicate de veiller aux destinées du peuple canadien-français; mais je ne puis m'empêcher de déplorer les maigres résultats obtenus dans la plupart de nos écoles. bien que la province possède une loi d'éducation admirable dans ses grandes lignes.

Est-ce la loi qui est responsable de la paralysie scolaire dont nous souffrons?—Non. Est-ce l'instituteur?—Non. Mais qui donc accuser de négligence ou d'apathie?—*L'esprit public* ou plutôt *le manque d'esprit public*, voilà le plus redoutable ennemi de la province de Québec.

Notre système d'éducation a été remarqué à Rome, cité comme modèle en plein parlement français et a reçu nombre de témoignages flatteurs lors de la récente exposition universelle de Chicago. Et malgré l'excellence de ce système au point de vue organique, tous ceux qui s'occupent sérieusement d'enseignement s'accordent à dire que les enfants, au sortir des écoles, ne connaissent pas suffisamment leur langue maternelle, qu'ils possèdent une instruction religieuse bien superficielle, qu'ils n'ont aucune idée de notre droit constitutionnel et administratif, connaissance indispensable sous un régime de gouvernement responsable, qu'ils n'ont point suffisamment appris la science agricole, base d'une industrie universelle au Canada, qu'ils ne savent, enfin, que d'une manière bien incomplète, le calcul, la comptabilité et l'anglais, trois branches très utiles dans la vie publique chez nous. Nous

le répétons. malgré une organisation scolaire qui pourrait facilement produire de magnifiques résultats, notre jeunesse canadienne-française, si vigoureuse, si intelligente, si généreuse, est abandonnée aux hasards d'un enseignement sans suite et sans but tangible. Comment peut-il en être autrement lorsque les statistiques officielles nous apprennent que dans notre province la moyenne des salaires accordés aux instituteurs est de deux cent vingt piastres, et que le traitement des institutrices est de cent piastres à peine.

Un ouvrier ordinaire gagne ses trois cents piastres, bon an mal an, et une cuisinière tant soit peu habile en reçoit cent cinquante.

Et voilà.

Ce qui arrive, on le sait : les instituteurs compétents abandonnent leur état à la première occasion favorable, et les institutrices, qui composent presqu'exclusivement le corps enseignant, (1) étant si peu rémunérées, font la classe deux ou trois ans en attendant mieux, puis sont remplacées par d'autres jeunes filles qui font comme elles. Conclusion : le personnel enseignant étant constamment renouvelé, les titulaires des écoles rurales sont presque toujours dépourvus de l'expérience, cette qualité si précieuse chez l'éducateur. De plus, le changement fréquent de maîtres et de maîtresses occasionne ce que j'ai appelé, il y a un instant, le manque de suite dans l'enseignement. Enfin, l'instituteur et l'institutrice, n'exerçant leurs fonctions pédagogiques qu'en passant, ne poursuivent, en accomplissant leur tâche ingrate, aucun but déterminé. Ajoutons à cela des maisons d'écoles mal situées, basses, étroites, dépourvues de tout système de ventilation, et des salles de classe meublées à l'avenant.

Voilà un tableau bien sombre, à la vérité, mais nullement surchargé !

L'école primaire, dans la province de Québec, grâce à une mise en pratique tout-à-fait défectueuse de la loi, n'est donc en aucune façon ce qu'elle devrait être.

Maintenant, j'aborde la partie pratique de mon travail et je tâcherai de répondre à la question que les lecteurs de la *Revue Nationale* ne manqueront pas de se poser : " Que faut-il faire afin de relever le niveau de notre enseignement primaire, sous le plus bref délai ? "

Tant vaut le maître, tant vaut l'école, voilà un aphorisme qui se présente tout naturellement à l'esprit avant de répondre à la question qui précède. Aussi, je n'hésite pas à dire : créer une *véritable carrière enseignante*, c'est là le plus sûr moyen de faire sortir l'école canadienne du sentier de la routine. Que l'on élève l'état d'instituteur au rang des professions libérales, en rétribuant honorablement les personnes qualifiées qui entrent dans l'enseignement, et, soyons en certains, l'instruction publi-

(1) Le grand total des professeurs laïques dans notre province est de 5,748 et sur ce nombre 5,353 sont des institutrices.

que progressera sûrement et promptement. Pour en arriver là, il ne faudrait qu'un peu de bonne volonté de la part des autorités.

En vertu de la loi, nos écoles sont confessionnelles et séparées ;

L'Etat leur vient en aide de ses deniers et les surveille par ses inspecteurs ;

L'Eglise, par ses évêques qui font partie de droit du Conseil de l'Instruction publique et par ses prêtres qui sont, d'après la loi toujours, visiteurs des écoles de leur paroisse respective et les seuls juges, au point de vue religieux et moral, des livres qui doivent être mis entre les mains des enfants, exerce sur elles une libre et heureuse influence ;

La Famille, par l'entremise des commissions scolaires composées de membres directement élus par les contribuables, gouverne l'école publique dans ses moindres détails.

Cette organisation pédagogique respecte donc les droits de tous et garantit la liberté d'un chacun. Et ce serait dommage qu'un système si bien ordonné fut irrémédiablement condamné à ne donner que de médiocres résultats.

Sans secousse, sans heurt, sans perturbation, l'Etat, se rendant aux demandes qui lui ont été faites par le Conseil de l'Instruction publique, peut faire un bien incalculable :

1° En accordant, tous les ans, une somme raisonnable qui serait distribuée en primes aux instituteurs et aux institutrices qui réussissent le mieux dans l'enseignement. Cet octroi fournirait aussi l'occasion de *classer* les titulaires des écoles d'après le nombre d'années consacrées à leur profession. La distribution des primes atteindrait donc un double but : 1° récompenser le *succès*, 2° encourager la *persévérance* et assurer la *stabilité* au sein de la famille enseignante.

2°. En augmentant l'allocation que la Législature accorde au fonds de pensions des instituteurs.

3°. En élevant la subvention des écoles publiques qui est restée la même depuis vingt ans, bien que le nombre des écoles soit bien plus considérable qu'en 1874.

4°. En n'accordant un encouragement qu'aux municipalités qui paient convenablement leurs instituteurs et qui bâtissent en lieu propice, des édifices scolaires conformes à leur destination et entourés d'un terrain qui pourrait servir de ferme-modèle dans la paroisse.

Il resterait encore à qui de droit à reviser judicieusement les livres classiques ; à encourager les auteurs compétents à publier des manuels peu coûteux et rédigés suivant les vrais principes de la pédagogie ; à réformer les bureaux d'examinateurs en rendant leurs examens uniformes ; à s'opposer, autant que possible, à ce que des personnes (laïques) non diplômées enseignent ; à instituer le certificat d'études qui couronnerait le cours primaire.

Cette dernière réforme mettrait les autorités en mesure de savoir combien d'élèves sortant des écoles publiques ont étudié avec succès les différentes matières du programme officiel. Un bureau, dont le curé serait président de droit, serait établi dans chaque paroisse et ferait subir, à la fin de l'année scolaire, un examen sérieux à tous les enfants de 13 à 16 ans. Le certificat d'études n'implique pas l'*instruction obligatoire*. Tous les élèves subiraient les épreuves du certificat, et les lauréats recevraient un document attestant leur capacité. Quant aux ignorants, ils quitteraient l'école les mains vides : ce serait leur punition.

En suivant cette marche rationnelle, on parviendrait à élever rapidement le niveau de nos écoles primaires dont chacune d'elles devrait constituer un véritable foyer de science, de patriotisme et de foi.

Louis Veuillot disait un jour : " Si notre pauvre société, accablée de tant de plaies et menacée de tant de catastrophes, se sauve, ce ne sera pas par ses généraux, par ses orateurs, par ses écrivains ; ce sera par le curé et par le maître d'école de village. Voilà les vrais ouvriers du bon Dieu."

Je suis de l'avis du grand journaliste français.

C.-J. MAGNAN.

PAGES OUBLIÉES

LA JOURNÉE DE L'OFFICIER



Dans un petit logement garni.

En entrant, une pièce grande comme la main. A gauche, un canapé défoncé, dont les ressorts percent l'étoffe fatiguée. Au centre, une table ronde, couverte d'un tapis vanné, dont les angles essuient le parquet. Sur la table, un bougeoir rouillé, un képi et une paire de gants de manœuvre. Au fond de la pièce, un bureau poudreux, encombré de livres, de paperasses, d'instruments divers. Par ci, par là, trois chaises où reposent, pêle-mêle, un dolman, une pèlerine, un sabre, une capote et d'autres nippes.

Plus loin, nous sommes dans le domaine du repos.

Une petite croisée donne un peu d'air et de lumière et beaucoup de poussière de la rue. A droite, une grande armoire à glace, un vieux fauteuil voltaire et une chaise en paille. Par terre, un pantalon écrasé, jeté là dans la précipitation du coucher, et tout près, les gros brodequins d'exercice. Dans un coin le lit, le fameux lit, où l'officier enfouit ses fatigues et ses courbatures.

Il est trois heures du matin.

La porte de la rue a grincé sur ses gonds, de lourds souliers martellent les marches de l'escalier, heurtent en cadence le carellement du palier et s'arrêtent un instant. La porte s'ouvre avec bruit C'est l'ordonnance.

—Mon lieutenant, crie-t-il, de cette voix particulière au soldat qui clame sa consigne.

Un grognement, un soupir et un bâillement lui répondent de l'alcôve, puis, plus rien.



Après un court silence :

—Mon lieutenant, répète l'ordonnance, sur un ton à réveiller une momie.

--Et bien, quoi, c'est vous, Durand. Cré mâtin ! Vous n'avez pas besoin de hurler comme ça ! Quelle heure est-il ?

—3 h., mon lieutenant, répond le troupier, qui, depuis un instant frotte, astique, brosse les effets de l'officier à la lueur d'une bougie.

—Diable. Dépêchez-vous alors. Donnez-moi vite mes affaires.

En cinq minutes, après une toilette sommaire, le lieutenant est armé de pied en cap et descend vivement l'escalier pour se diriger à la hâte vers la caserne.

Les rues sont noires, les maisons, enfouies dans les ténèbres. Pas un bruit, seuls les pas de l'officier réveillent au loin les échos. Les bourgeois dorment dans de bons lits, le repos règne partout, sauf à la caserne, où les compagnies, qui s'assemblent pour aller a la manœuvre, font un vacarme épouvantable, en dégringolant dans les escaliers en pierre des bâtiments. Les rangs formés et l'appel fait à la lumière des lanternes, on commande *par le flanc droit*, *Marche !* et la colonne, silhouette sombre d'un gigantesque serpent, s'enfonce sous les noires arcades de la porte du quartier, pour disparaître dans les obscures ruelles de la ville.

Pas un mot, pas une sonnerie. Silence parfait, car il ne faut pas troubler le citoyen dans son repos. Seul, le sourd roulement des milliers de talons ferrés battant la nuit des pavés de la rue.

On marche ainsi plus d'une heure. Deux lieues ont été parcourues. Enfin, le régiment est sur le terrain. Une pâle lueur à l'orient annonce l'approche du jour. Les bataillons disloqués, chaque compagnie se rend sur son emplacement et manœuvre pendant trois heures. C'est un va-et

vient continuel, des cris, des commandements et une tempête de hourras formidables, quand vient le moment de l'assaut final.

Le clairon sonne le rassemblement. Le bataillon se réunit au rendez-vous et la colonne reprend la marche du retour. Cette fois, tambours battant, clairons sonnant. Tant pis si le bourgeois dort encore, car il est plus de 8 h. A l'entrée de la ville, la musique attend le régiment qui défile triomphalement dans les rues étroites menant au quartier.



Tous les hommes semblent sortir d'un bain de poussière. Les cils, les sourcils, les cheveux, la barbe disparaissent sous une couche de poudre grisâtre. La gorge, les narines, les poumons en sont saturés. Une transpiration abondante trace partout des sillons humides. C'est l'apothéose des chemises mouillées, le triomphe de la fatigue, l'orgie de la poussière, le grand concert saisissant des émanations humaines prises sur le vif. On entre à la caserne, les rangs sont rompus et les hommes, avec six lieues dans les jambes, montent aux chambres pour manger la soupe. Il est plus de 9 h.

Le troupier est libre pour le reste de la matinée, mais l'officier ne l'est pas encore. Il lui faut aller aux distributions, surveiller certaines corvées, signer des pièces, assister parfois au rapport du colonel, inspecter les cuisines, voir aux pansages, visiter les cours et s'assurer du bon ordre et de la propreté partout. Généralement l'officier est libre vers 10 h. Depuis 3 h. du matin qu'il est sur pied, ça commence à compter.

Rentré chez lui, il prend l'excellent bain froid qui repose, fait une toilette raffinée, puis, allègre et dispos, tout-à-fait ragaillardi, il se dirige vers le cercle où l'attendent l'apéritif et le journal du matin.

Le bon bourgeois, qui souvent vient de sortir de son lit, le rencontre, et, frappé de sa bonne mine et de son air heureux, se dit, en le jalousant :

—Sont ils assez veinards, ces officiers, jamais rien à faire !

Mais la journée n'est pas finie. A 1 h. les pensions et le cercle se vident et tous se rendent à la caserne. Quatre heures durant, il faudra surveiller les théories dans les chambres, faire des cours aux sous-officiers, assister

aux exercices de boxe, de canne et de bâton, de gymnase et d'escrime et visiter les chambres. Enfin, la soupe du troupier sonne. Il est 5 h. et cette fois la journée est finie. Comme moyenne, l'officier avale dix heures de besogne par jour, avec six lieues dans les jambes.

Le soir, le lieutenant est tout-à-fait *peau-fin*. Il met un beau dolman, des gants frais, relève ses moustaches, et, avant son diner, il arpente les squares fashionables, faisant manœuvrer son œil d'un air insinuant, tend le jarret, cambre les reins, laissant coquettement traîner son sabre sur les allées des promenades. Quand il a transpercé tous les cœurs des gentilles demoiselles, conquis toutes les rigides mamans, l'élégant militaire abandonne le champ de bataille pour se ruer à l'assaut du bifteck de la pension. Là, comme partout, l'officier est de première force. Il fait bon le voir avaler sans sourciller les semelles de botte du menu, les ragoûts à sauces louches, les étranges mêts de la gargote dont les pâtes ont la souplesse et la tenacité de l'éponge.



Il grinche souvent, réclame toujours, discute avec le patron, mais en vain, car les mêmes plats reviennent avec une régularité désespérante. Et puis, après, où est le mal? On est jeune, l'estomac est bon, que peut on demander de plus?

Après le diner, congé jusqu'à minuit. Théâtres, bals, soirées, musique, tout y passe.

Parfois encore la gaîté est désagréablement interrompue. On sonne la générale, il faut se rendre à la caserne. On quitte son fauteuil au théâtre, la partie, au cercle, le bras de sa danseuse, au bal, et, vite en tenue de manœuvre. En arrivant au quartier, on apprend qu'il s'agit d'un exercice de nuit quelconque. On en a ainsi souvent jusqu'au jour. Cette fois c'est très sérieux, la journée du lieutenant est bien finie.

—Sont-ils assez veinards, ces officiers, jamais rien à faire ! ! ! . . .

Ch. des Ecorres.



CAUSERIE SCIENTIFIQUE

LA FEMME.—SON ÉMANCIPATION.—LA FEMME DEVANT LA SCIENCE.—" *La femme est une malade.*"

Je puis avoir tort : le sujet est si délicat ; mais il a tant d'actualité que je me dis : vogue la galère, et je l'aborde à mon tour. Il s'agit de la femme, de son entière émancipation. Philosophes masculins et féminins se sont emparés d'elle, et, ne mettant en cause que ses aptitudes intellectuelles, qui semblent éclore sous chaque battement de son cœur, tellement elles sont nombreuses, ils se sont dit : pourquoi y aurait-il deux niveaux différents, entre l'homme et la femme ? pourquoi l'un en haut, et l'autre en bas ? pourquoi l'un au dehors, et l'autre au dedans ? pourquoi l'un, toujours au grand soleil qui éclaire les mondes, et l'autre, toujours reléguée dans la demi obscurité des pièces fermées.

Je ne sais pas qui a jeté le premier cri d'indignation, que les échos de toutes les contrées civilisées s'en vont répétant comme une fanfare triomphale, mais ce que je sais, c'est que la question généralisée comporte un problème social, bien au-dessus de tous les problèmes posés jusqu'ici, résolus ou non résolus.

Un célèbre économiste, dont j'oublie le nom, terminait une étude sur ce sujet important en disant : l'homme et la femme : *c'est l'égalité dans la différence.* Coïncidence curieuse, si nous nous plaçons au point de vue scientifique, si nous faisons ressortir les différences réelles, anatomiques et physiologiques qu'il y a entre Adam et Ève, nous en viendrons à la même conclusion : *égalité dans la différence*,

En effet il faut l'admettre,—les anatomistes nous l'ont dit depuis longtemps,—il y a chez la femme des variantes dans la structure de son organisme et dans son jeu fonctionnel, qui nous font comprendre qu'elle est toute autre que l'homme.

La masse nerveuse plus considérable, la plus grande dimension des trous crâniens, donnant passage aux nerfs qui vont porter la vie partout,

les mouvements plus rapides de la circulation et de son moteur essentiel, le cœur, tout cela nous oblige de comprendre que la modalité vitale doit nécessairement avoir une expression particulière, et que le vitalisme féminin diffère grandement du vitalisme masculin.

Pour être plus clair, disons familièrement que l'élément nerveux, prédominant chez la femme, l'assujettit à une manière d'agir, à un *modus vivendi* bien autre que celui que peut supporter et que doit subir, comme un joug, le sexe fort.

Cette première vérité est tellement incontestable, que si le tableau de la santé est insuffisant pour nous la faire admettre, il suffit de jeter un coup d'œil sur le tableau que nous offre la maladie chez la femme, pour se rendre à son évidence.

La maladie au lieu d'être franche, délimitée dans un organe, dans un coin quelconque comme chez l'homme, se manifeste presque toujours d'une manière bien obscure chez elle ; il y a retentissement partout, de là, confusion ; sympathie organique si générale, que la maladie principale est masquée, et l'œil du plus sage, bien souvent, ne peut détacher le point essentiel des choses secondaires, et mettre en relief la lésion primitive et réelle.

Oui, en santé ou malade, le rouage, le mécanisme de la vie, nous apparait ici faisant contraste avec le nôtre, et nous force à établir une première disparité qui, avec celles qui vont suivre, va éloigner d'avantage ces deux types—l'homme et la femme —que l'utopiste veut confondre.

Les lignes qui précèdent ne s'appliquent qu'à la créature ordinaire ; pénétrons un peu plus avant dans notre sujet, ou plutôt élevons nos cœurs et contemplons un instant dans le rayonnement de son rôle divin la créature devenant femme.

Les physiologistes nous disent tous que les fonctions spéciales à la femme sont toutes physiologiques et ne constituent pas la maladie. Cette déclaration générale, unanime, devrait nous faire hésiter et nous empêcher d'aller plus loin. elle devrait nous convaincre de la fausseté, où tout au moins, de l'impuissance de notre théorie ; il est trop tard pour reculer, continuons.

Toute la vie de la femme est absorbée par le rôle prépondérant que la nature lui a prescrit, et auquel elle demeure assujettie,—esclave blanche résignée,—depuis les premières impressions fugitives de *l'adolescence* jusqu'à celles ineffaçables, bien souvent, de cet autre âge plus ou moins avancé, où elle cesse d'être elle-même. Il est impossible de déterminer les temps de repos réel, de calme naturel, dans toute cette longue période d'années. Si les premières manifestations qui font entrevoir à la jeune fille tout un monde de choses inconnues et la placent au seuil d'un temple nouveau, si les premières manifestations, dis-je, la débarassent bien souvent de misères physiques dont elle souffrait

depuis longtemps, combien, plus souvent, ces troubles nouveaux ne sont-ils pas suivis d'accidents graves ; et qui dira, qui pourra affirmer, sans hésitation, quand commencent et quand cessent les effets plus ou moins retentissants de cette opération nouvelle. Les prévoyances de la nature ne doivent pas nous arracher que des exclamations de ravissement et d'admiration, et si ces secousses répétées ne constituent que l'apprentissage, pour ainsi dire, à la longue secousse ininterrompue, si souvent désespérante de la création maternelle, elles n'en sont pas moins un élément de désordre, un élément nouveau, venant briser l'harmonie. Et puis elles cessent pour faire place à cette dernière.

C'est ici que le rôle s'affirme, s'accentue. Si la maternité, comme la fonction qui la précède, est considérée comme la mesure de la santé de la femme, n'est-on pas justifiable de dire que beauconp de mal aussi lui vient de là.

Ce n'est qu'à une époque déjà loin de nous que l'extase ignorante, se fixant sur les apparences extérieures seulement, s'exclamait devant la carnation plus abondante, et la coloration plus vive ; l'analyste moderne nous avertit que ce n'est pas sans effort que se fait le grand travail de la conception, qu'au contraire, c'est toujours au détriment de la santé et des forces maternelles, puisqu'alors le nombre des globules rouges diminue et celui des globules blancs augmente. Ce qui veut dire que plus que jamais l'harmonie est rompue : or, la santé, c'est l'harmonie. Ce simple coup de pinceau n'est-il pas suffisant. Faut-il plus de peinture? Non. Arrêtons-nous ici.

Pour le besoin de l'argumentation, il n'est pas, non plus, nécessaire, de chercher à voir ce qui se passe quand tout cesse, et que la femme est redevenue la créature de quinze ans.

Il semble que nous en avons assez dit pour conclure.

L'esclavage organique de la femme l'empêche d'être libre : ce n'est que par exception qu'il peut en être autrement.

Tout ce que l'on a dit d'elle vient de ce que l'on s'est placé à des points de vue de définitions différentes.

La Bible dit : " elle est la chair de ma chair."

Montesquieu : " La nature qui a distingué les hommes par la force et par la raison, n'a mis à leur pouvoir d'autres termes que cette force et cette raison. Elle a donné aux femmes des agréments et a voulu que leur ascendant finit avec ces agréments "

Rousseau : " La femme est faite spécialement pour plaire à l'homme Si l'homme doit lui plaire, c'est d'une nécessité moins directe ; il plait par cela seul qu'il est fort."

Napoléon, au conseil d'Etat dans les discussions du code civil : " Il y a une chose qui n'est pas française : c'est qu'une femme puisse faire ce qu'il lui plaît."

Le philosophe de l'ancien régime, M. de Bonald : " L'homme et la femme ne sont pas égaux et ne peuvent jamais le devenir."

Un poête : " la femme est un ange."

Un autre : " la femme est un démon."

Un 3ème : " la femme est un ange et un démon, tour à tour, etc., etc.

J'aime mieux Bossuet qui dit : " La femme est le complément de l'homme."

Et pour être plus logique, je dois ajouter et terminer en disant : j'aime mieux ma définition : *la femme*, quoiqu'en disent les physiologistes, *est une malade.*

Et puis pour ne rien oublier dans la conclusion :

L'homme, c'est la santé.

La femme, c'est la maladie.

Egalité dans la différence.

Je laisse, aux lecteurs et aux lectrices, le sujet si rapidement ébauché, et le soin de décider si l'émancipation *masculine* de la femme vaut mieux.

SANITAS.

MODES ET MONDE

Je passais l'autre jour, par un froid de loup, devant le square Viger quand je vis venir au-devant de moi deux jeunes filles,—deux étrangères, - avec une coiffure qui me semblait, même à distance, un peu bizarre.

Bizarre n'étant pas le mot, je le laisse à deviner à mes lectrices quand elles sauront qu'au lieu d'un chapeau en feutre ou en velours, ces demoiselles portaient chacune un simple vison posé sur leur tête et noué sous le menton, tout comme on les porte autour du cou; la petite tête qui ressortait un peu de côté semblait mordre le bout de l'oreille; les pattes et les griffes s'agitaient dans le vide, et le tout était si comique que j'aurais désiré que vous fussiez toutes là pour vous en amuser avec moi.

Ce qui achevait de mettre le comble au ridicule de cet accoutrement, c'était que sur le sommet de la tête, une petite boucle de ruban, bleu pour l'une, rose pour l'autre, était piquée dans la fourrure à la manière d'un papillon.

La rue était à peu près déserte en ce moment, si j'en excepte deux journaliers occupés à enlever la neige de chaque côté du trottoir.

—Eh ben! c'est l'bout, exclama l'un d'eux en s'appuyant sur sa pelle, d'un air découragé. A c'te heure, les créatures ne savent pas quoi inventer. ma parole!

Ce n'est pas une semblable innovation que je viens vous recommander aujourd'hui, mesdames et mesdemoiselles, mais il est permis de s'étonner jusques à quelles extrémités on porte la manie de se singulariser et de ne vouloir faire rien comme les autres.

Dans ce cas-ci, cependant, je ne crois pas qu'il faille craindre la contagion de l'exemple.

Je vous poserai plutôt comme modèle une autre toilette plus gentille et de meilleure genre, que j'ai beaucoup admirée au Queen's il y a quelques semaines.

En consultant mes notes sur la mode, je constate que c'est tout ce qu'il y a de plus nouveau et de plus élégant.

C'était une simple robe d'étoffe noire, garnie de velours violet foncé dont la couleur sombre était égayée par une soutache d'argent.

La forme de cette robe s'appelle *Le Directoire* et ne saurait convenir qu'à une femme grande, de taille mignonne et élancée.

Cerclant la robe, se trouvait une bande à plusieurs plis en velours violet, sur laquelle se détachaient par place de minuscules rosettes en cette soutache d'argent dont je vous parlais tout à l'heure.

Quant au corsage, il était rentré sous la ceinture de la jupe, laquelle est montée à plis, sans traîne, mais longue tout autour de manière à toucher terre. C'était extrêmement joli autant qu'original.

Nous voilà de nouveau, paraît-il, lancées à toute volée vers le scintillement du jais. Nulle ne le regrettera, car rien n'est si seyant, ni d'emploi plus facile.

Une robe de drap noir par exemple, fureur à Paris, accompagnée d'un corsage de couleur recouvert de galons de jais cousus l'un à côté de l'autre, devient une toilette habillée.

Les lés du devant de la jupe sont soulignés par une étroite passementerie en jais, le bord demeurant généralement uni.

Les manches sont toujours le point culminant du corsage; elles sont aussi extrêmement longues et,—détail à noter,—entr'ouvertes au poignet pour leur permettre d'avancer sur la main.

Tous les tours de cou se font bien encore hauts, mais froncés, mouvementés, agrémentés de choux, de nœuds, de torsardes, de fleurs.

La dentelle, cette aérienne production de l'industrie humaine, reste encore au premier rang des garnitures, qu'il s'agisse du soir ou de la journée.

Robes de diner, de bal, matinées, costumes de ville, *tea gowns*, sont parés de ces points délicats, toujours riches, luxueux, de quelque manière dont on les dispose.

Sur les corsages en velours, en crépon ou en soie, sont jetées en quasi-pèlerines de toutes formes et de tous genres des dentelles soit blanches, soit écru ou beurre, qui donnent un cachet spécial fort coquet à ces corsages.

A propos de crépons, on vient d'inventer les crépons *boursoufflés*, *vagués*, *minés nacrés*, etc., etc., j'en passe, peut-être des meilleurs.

On signale aussi l'apparition d'un nouveau tissu appelé drap *mousseline*, une merveille du genre, paraît-il.

Au dernier *drawing-room* de la reine. on a remarqué que les couleurs dominantes des toilettes étaient le bleu et le rose. Le mauve venait ensuite en troisième lieu.

Je lisais dernièrement sur un journal de modes :

“ On s'amuse énormément à l'heure actuelle de certains noms de couleurs : fraise écrasée, bleu électrique, etc.

“ Jadis, c'était bien pis ! Nous sommes tombés, l'autre jour, sur un vieux bouquin dans lequel nous avons pu constater que sous Louis XVI,

on portait des étoffes couleur: veuve réjouie, singe montant, désir amoureux, rire de guenon, trépassé revenu, espagnol malade."

Décidément, nous avons fait du progrès.

***

J'ai occasion de voir beaucoup de journaux américains, ce qui m'a permis de suivre de très près je pourrais dire, les faits et gestes de Miss Anna Gould, devenue, depuis le quatre mars dernier, madame la comtesse Boniface de Castellane. (S'appeler Boniface !)

On ne saurait imaginer jusques à quelles extrémités on pousse le reportage dans la grande république.

Ce n'est plus du journalisme, à mon avis, c'est un véritable espionnage. Tous les faits et gestes de Mlle Gould étaient épiés depuis son lever jusqu'à son coucher, j'irai plus loin encore : jusqu'à son réveil, car le lendemain le public était informé de ses insommies, encore un peu plus, de ses rêves.

On a reproduit les pages de son journal : "levée à telle heure, diné d'une aile de poulet, été ici, été là," et mille autres insignifiances de ce genre.

J'ai trouvé Miss Gould un peu trop complaisante de se prêter si volontiers aux exigences d'un zèle de journalisme outré.

Ce qui était très cocasse, se sont les photographies que l'on a faites des différentes parties du trousseau, des diamants et de l'héritière elle-même, qu'on a représentée de face, de profil, en buste, en pied, habillée et presque déshabillée. Puis on l'a détaillée : sa main, d'abord, ornée de la fameuse bague à laquelle est attachée une si jolie légende et qui est dans la famille des Castellane depuis deux siècles.

Ensuite, on a photographié un corset dessinant parfaitement les contours de sa taille ; le lendemain, c'était le tour du pied chaussé d'un soulier à boucles de diamants, puis dans une autre colonne, sa jambe—oh ! *shocking !*—avec un bas montant très haut et sur lequel était brodée une couronne de comtesse. On s'est arrêté là. Il était temps.

J'ai jeté un coup-d'œil sur le trousseau pour voir jusqu'à quel point on peut pousser l'extravagance de l'argent, et je choisis, parmi une liste interminable, quelques articles qui pourront vous en donner une idée.

La lingerie seule a coûté vingt-cinq mille dollars ! Songez qu'il y avait, entr'autres choses, vingt-cinq douzaines de paires de bas de soie, quarante corsets, douze douzaines de chemises, sept douzaines de robes de nuit, cinquante douzaines de mouchoirs, et le reste à l'avenant.

Quant aux robes, il y en avait cent dix. Je ne compte pas les peignoirs.

Voici pour ses chaussures :

Deux douzaines de paires de bottines pour la rue, deux douzaines de paires de souliers de bal, une douzaine de paires de bottines doublées en fourrures pour la voiture, une douzaine de paires de souliers de bain, autant de babouches.

On a compté trente éventails. Impossible d'énumérer le nombre des voilettes ; elles étaient en trop grande quantité.

Impossible aussi de vous décrire tout le reste ; je n'aurais pas assez de toute la *Revue Nationale.*

Parmi les cadeaux de noces d'une richesse à éclipser les merveilles des Mille et une Nuits, je signalerai une paire de jarretières donnée par une des demoiselles d'honneur, Miss Kittie Cameron, une autre heritière, et qui a coûté la jolie somme de deux mille cinq cents dollars. Les agrafes en or massif au chiffre de la mariée, étaient incrustées de pierres précieuses.

La maison des Gould au matin du mariage, n'était plus qu'un immense bouquet. Il y avait pour quinze mille dollars de fleurs seulement. On avait recouvert des murs entiers de roses superbes venues de Californie pour l'occasion, et d'une espèce tellement rare qu'elles valaient soixante-quinze cents et un dollar chacune.

Le déjeuner a coûté cinq mille dollars. " Quel déjeuner j'ai fait ! " auraient pu chanter les convives comme dans *Les Mousquetaires au couvent.*

On en a donné cinq mille autres,—pas des déjeuners mais des dollars,—à l'archevêque Corrigan qui a prononcé le conjungo. Les petits présents entretiennent l'amitié.

Les petites boîtes dans lesquelles on a envoyé des morceaux du gâteau de noce aux amis et aux connaissances étaient en argent massif.

Tout ce que je vous donne ici n'est qu'un faible aperçu, mais je vous ferai grâce du reste.

On s'est plu à répéter que ce mariage était dicté par l'amour. On a même cité une phrase de la jeune comtesse de Castellane que j'ai beaucoup aimée.

—Je voudrais, s'est-elle écriée à la veille de son mariage, que tout le monde fut aussi heureux que je le suis !

En dira-t-elle autant dans quelques années d'ici ? Je le voudrais mais je crains...

En attendant, les nouveaux époux ont déjà entamé leur lune de miel. Durera-t-elle longtemps et en restera-t-il assez " pour en faire des étoiles " !

***

Peu de mondanités, cela va sans dire en carême ; cependant, il y a bien eu ici et là quelques *euchre-parties*, quelques petites réceptions dont

les invitations étaient faites à la sourdine et qui n'en étaient que plus aimables peut-être.

Ces échappées de gaieté étaient appréciées davantage dans un temps de sombres et sévères austérités. Cela fait l'effet de quelques heures de récréation qui viennent reposer les élèves d'un pensionnat où la discipline est trop rigoureuse.

Il y a eu aussi des soirées musicales d'un caractère tout-à-fait intime. Elles sont charmantes ces petites réunions là ; elles laissent dans l'esprit un souvenir fait de mélodie et d'harmonieux accords.

Cela laisse bien loin en arrière les grands bals et les réceptions grandioses du carnaval.

A propos de bal et de réception. j'ai eu l'occasion d'observer, non-seulement cet hiver mais les hivers précédents aussi, que dans ces grandes affaires, personne n'est plus négligé que la maîtresse de maison.

Cela semble absurde au premier abord mais cela est tout de même.

Aux réceptions par exemple, la maîtresse de maison se tient debout près de la porte du salon pour accueillir ses invités ; chacun qui entre fait son salut de rigueur et va joindre ou former quelque groupe dans un coin du salon.

Aussi longtemps que les invités continuent de défiler, l'hôtesse n'a pas besoin d'être distraite par des conversations, mais c'est quand la procession des invités est à peu près épuisée qu'on ne devrait plus la laisser seule, mais l'entourer le plus possible.

Quel rôle ingrat, mon Dieu, que celui de recevoir chez soi !

Les invités ne s'y rendent que pour leur propre plaisir, se souciant fort peu, pour la plupart. de contribuer leur quote-part au succès de la fête. C'est à qui se gênera le moins et s'amusera le mieux sans se donner trop de mal.

Sans compter les remarques désobligeantes qui s'échangent ensuite quand tout n'a pas été à leur gré.

Enfin, c'est le monde, voyez-vous.

J'ai reçu ces jours-ci une lettre d'une fillette qui signe " Mignon " et qui me demande combien de temps doivent durer les visites.

Ma chère petite, je ne sais pourquoi vous vous adressez à moi pour savoir cela quand il ne manque pas de gens qui pourraient répondre tout aussi bien sinon mieux à cette question.

Mais si cela vous fait plaisir, je suis prête à vous communiquer tous les renseignements possibles relativement à ce sujet.

Que de gens sont embarrassés pour faire une visite ! Il n'y a pourtant pas de quoi.

Vous savez comme moi qu'il y a quatre sortes de visites : les visites officielles, de convenance, amicales et de plaisir.

Des visites officielles je n'en parlerai guère, car elles se font dans le monde diplomatique, milieu que nous ne connaissons guère à Montréal.

Quant aux visites d'amies ou de parents, elles n'ont point, Dieu merci, de règles fixes. Là, le cœur seulement nous dicte et toute cérémonie est mise de côté.

Restent donc les visites de convenance dont je dirai deux mots en passant.

Le temps de leur durée dépend du degré d'intimité avec la maîtresse de maison ; mais il est ridicule de s'asseoir pour se relever aussitôt, comme il est inconvenant de s'installer des heures entières. Dix, vingt minutes me semblent une bonne moyenne.

Généralement, le jour de réception des maîtresses de maison, les visites qui se succèdent nous indiquent quand il faut partir.

Pour reconduire son hôte, la maîtresse du logis ne l'accompagne pas quand il y a d'autres personnes dans le salon, mais elle se lève et fait la moitié du chemin de façon à ne pas laisser seule la personne qui s'en va tout en n'abandonnant pas ses visiteurs.

On peut aller en visite avec des parapluies qu'on laisse dans le vestibule.

Mais les dames gardent leurs ombrelles l'été et leurs manchons l'hiver ; les hommes gardent aussi à la main leurs chapeaux et leurs cannes, et la dame de la maison, sous prétexte de les "débarrasser," ne devra pas les leur enlever.

Est-ce bien tout ce que vous vouliez savoir, mademoiselle Mignon ?

***

Au printemps, les concerts commencent, avec les hirondelles d'ailleurs.

Nous avons déjà eu le concert du professeur Ducharme où nous avons été saturés de bonne, de délicieuse musique.

J'ai dit : saturés et non pas rassasiés car il en est de la musique comme des écus ; plus on en a plus on veut en avoir.

Ce concert a été un véritable succès. Je suis bien aise pour M. le professeur Ducharme qui le mérite à tous égards.

On annonce encore le concert Prume au mois d'avril, une audition musicale donnée par les élèves de M. le professeur Fortier. Quand on lira ces lignes, ce sera déjà un fait accompli. Je remarquerai en passant qu'une gentille petite chanteuse, Mlle Gabrielle Gérin-Lajoie, doit faire son début à ce concert.

Quelle musique que son chant ! Vous verrez qu'il y a dans ce frais gosier de l'étoffe dont on fait les artistes.

FRANÇOISE.



Le Révérend Père H. MAROIS, O. M. I.

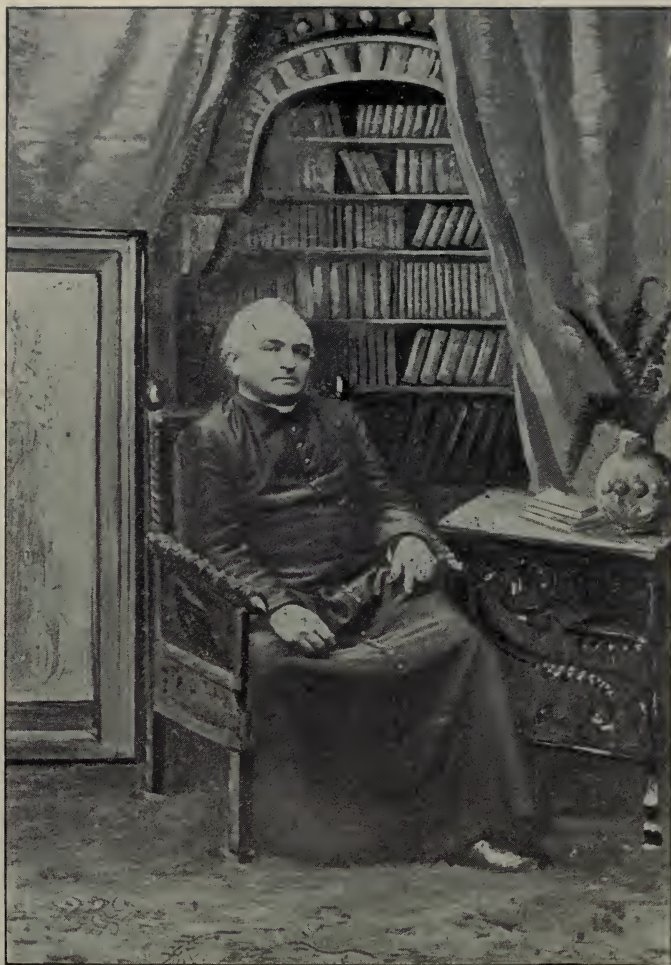
Le Père Hector Marois était un vénérable vieillard, qui s'est éteint à l'Hôtel-Dieu, après avoir consacré quarante-cinq ans de sa vie au ministère religieux.

Né à Valenciennes, en France, il y avait plus de quarante ans qu'il était en Amérique. A son arrivée au Canada, il fut nommé professeur de mathématiques au collège d'Ottawa, où il demeura pendant quatre années.

Il exerça ensuite son ministère à Québec, à Plattsburg, N.-Y. à Maniwaki, dans le diocèse d'Ottawa et enfin à Montréal où il était revenu depuis quelques années.

Le Père Marois était malade depuis très longtemps, et, pendant toute sa vie, il fut un modèle de patience et de piété. Sa longue carrière de souffrance et d'abnégation religieuse s'est enfin terminée par une mort édifiante, qui a profondément ému toutes les personnes qui l'assistaient à ses derniers moments.

X....



M. l'Abbé P. DEGUIRE, P. S. S.

Photographie de Quéry, frères.

M. L'ABBÉ DEGUIRE, P.S.S.

CURÉ DE NOTRE-DAME

C'est une belle et noble figure de prêtre, dont nous avons à enregistrer ici la perte.

M. l'abbé Pierre Deguire, né, en 1833, à St-Laurent, près de Montréal, fit ses études au grand séminaire de Montréal et fut ensuite envoyé à Baltimore, comme professeur de philosophie et de théologie.

Passé en France, il entrait dans l'ordre des Sulpiciens, au noviciat d'Issy, où il était ordonné prêtre quelques années après.

A son retour au Canada, M. Deguire fut nommé chapelain de l'Hôtel-Dieu, puis enfin successivement professeur de philosophie et de théologie au grand séminaire, curé à St-Jean-Baptiste et au Mile-End, directeur du collège de Montréal, curé à St-Jacques et enfin à Notre-Dame.

La carrière de M. l'abbé Deguire a été bien remplie et nous voyons que pendant sa vie il a occupé des postes importants dans le clergé et l'enseignement religieux.

Le curé de Notre-Dame était un homme d'une nature douce et affable. Très accueillant, jamais un malheureux ne l'a invoqué en vain. Ses traits et sa personne entière inspiraient la sympathie et quiconque approchait ce prêtre vénéré, se sentait immédiatement pris pour lui d'une amitié et d'une estime profondes.

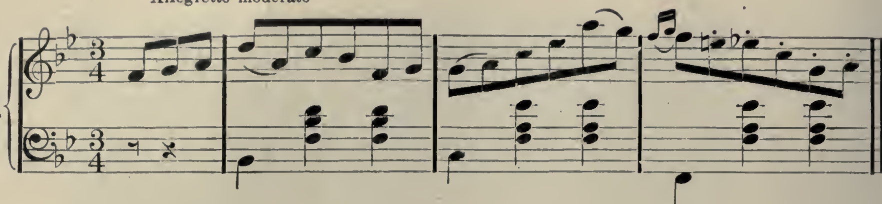
M. l'abbé Deguire est mort regretté de tous et surtout des pauvres et des malheureux, pour lesquels sa bourse était inépuisable et son grand cœur toujours plein de tendresse et de compassion.

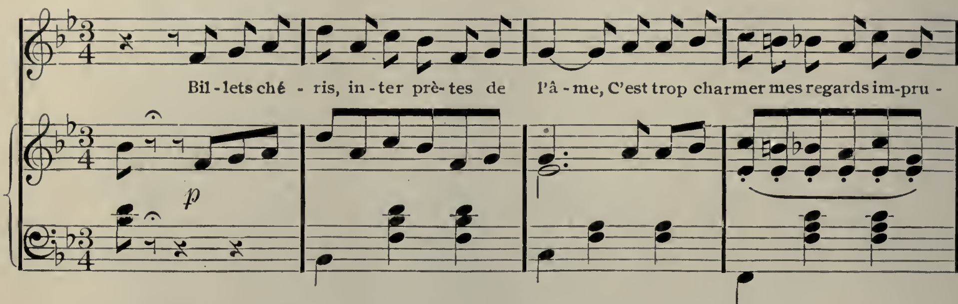
X...
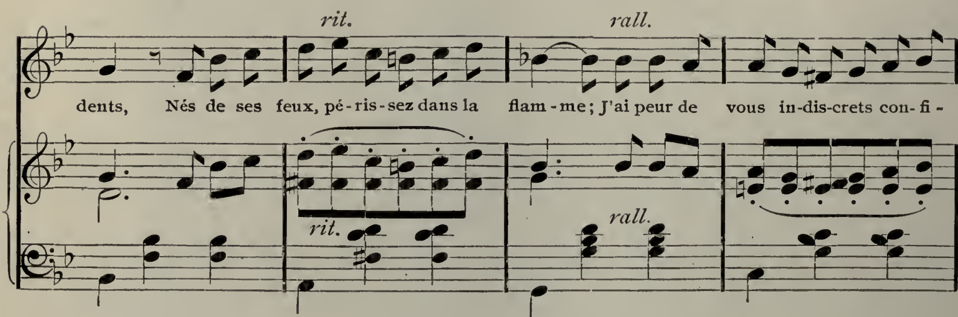
Paroles d'EMILE DESCHAMPS

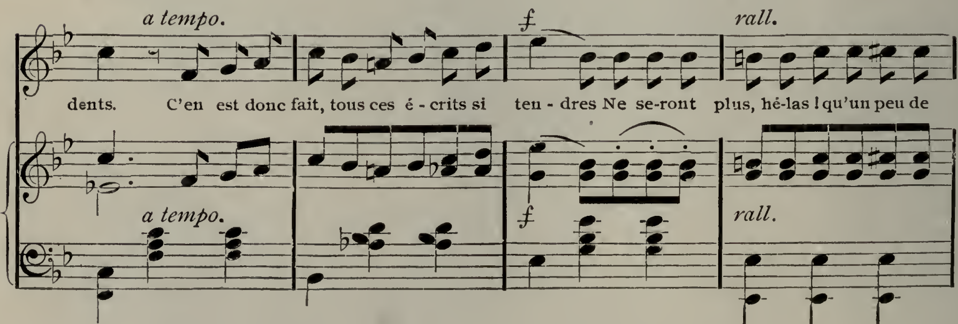
CINERES

Musique d'ERNEST LAVIGNE









f *p* VALSE. *rit.* *a tempo.*

cen - dres ! Brû - lez, brû - lez, ga - ges d'a - mours,

f *p* *rit.* *a tempo.*

f *rit.*

J'au - rai pour vous des pleurs tou - jours ! Brû - lez, brû - lez,

f *rit.*

rall. *a tempo.*

ga - ges d'a - mours, J'au - rai pour vous des pleurs tou - jours !

rall. *a tempo.*

II

Je veux encor, palpitante et ravie
De leur nectar m'enivrer une fois ;
De flots en flots je remonte ma vie ;
Dans chaque mot je retrouve sa voix ;
Billets chéris, mon beau trésor, ma gloire,
Avant l'adieu, passez dans ma mémoire.

Brûlez, brûlez, gages d'amours,
Vous serez là gravés toujours !

III

Quand il saura ce dernier sacrifice,
Pour l'adoucir qu'il en souffre du moins !
Billets chéris, que le sort s'accomplisse !
Disparaissez sans pitié, sans témoins.....
Ah ! les transports du cher absent qui m'aime,
Qu'ils n'aillent pas s'évanouir de même !

Brûlez, brûlez, gages d'amours,
Mais dans son cœur vivez toujours !

LIVRES ET REVUES

L'abondance des matières nous force à donner ici une simple liste de quelques-unes des publications que nous avons reçues, et dont nous ferons l'analyse dans un de nos prochains numéros.

LE DROIT CIVIL CANADIEN

Par M. P.-B. MIGNAULT, C. R.

Contenant une introduction doctrinale et historique, le titre préliminaire du code civil et les titres de la jouissance et de la privation des droits civils, des actes de l'Etat civil, du domicile, des absents et du mariage.

GUIDE PRATIQUE DES MAGISTRATS DE POLICE ET DES JUGES DE PAIX

Par M. JAMES CRANKSHAW, B. C. L.

LA REVUE LEGALE

PUBLICATION MENSUELLE

DE DROIT, DE LÉGISLATURE, DE CRITIQUE ET DE JURISPRUDENCE.

CHEZ WHITEFORD & THEORET, EDITEURS

21, 23 et 25 rue ST-JACQUES

MONTREAL

LA REVUE CANADIENNE

Paraissant le 1er de chaque mois en livraison avec illustrations.

M. A. LECLERC, directeur

JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

ORGANE DES INSTITUTIONS CATHOLIQUES

DE LA

PROVINCE DE QUEBEC

Paraissant tous les mois

CHEZ C.-O. BEAUCHEMIN & FILS, LIBRAIRES-IMPRIMEURS

256 et 258 rue ST-PAUL

MONTREAL

LE ROSAIRE

NOUVELLE REVUE RELIGIEUSE

PUBLIÉE PAR LES

RÉVÈRENDS PÈRES FRANCISCAINS DE ST-HYACINTHE

Avec illustrations dans le texte.



ARTS ET MANUFACTURES

DANS LA PROVINCE DE QUÉBEC



C'EST le 24 décembre, 1872, qu'a été sanctionné l'acte, constituant légalement le Conseil des Arts et Manufactures pour remplacer l'ancienne Chambre des Arts.

Le but de ce Conseil, comme celui de la Chambre, qui l'a précédé, est d'aviser les commissaires de l'Agriculture et de la Colonisation et le ministre de l'Instruction Publique sur toutes les mesures propres à développer le progrès des arts et des manufactures en cette province.

Comme dernier vestige des luttes qui précédèrent l'avène-

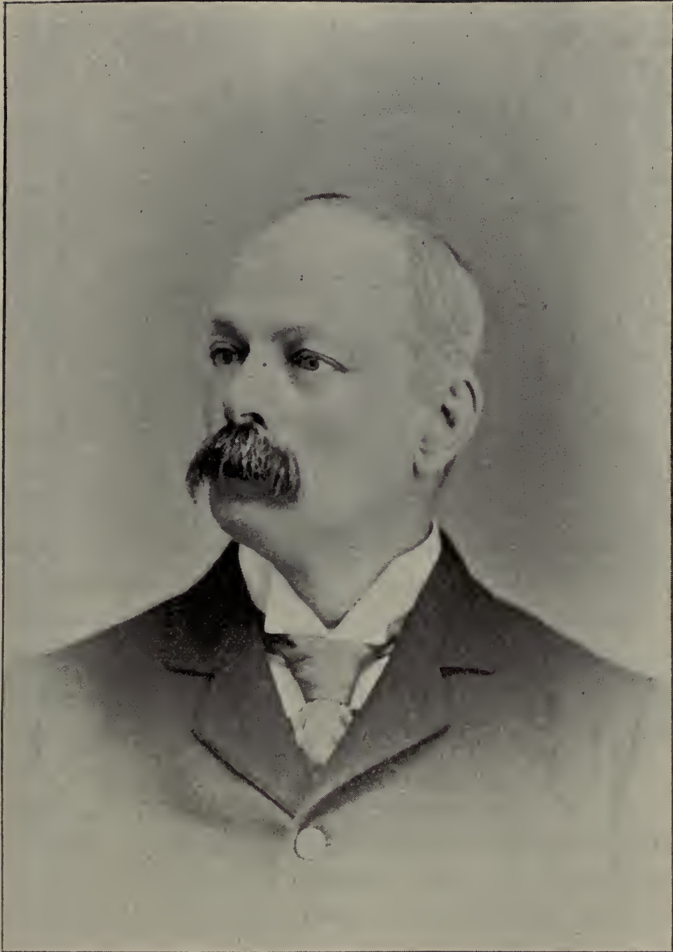
ment de la Confédération des différentes provinces du Canada, des difficultés sérieuses s'étaient élevées dans le sein de l'ancienne Chambre.

Il serait hors de propos de faire ici l'historique de ces luttes auxquelles les animosités de race ne furent malheureusement pas étrangères.

Le gouvernement de cette époque, comprenant toute l'importance qu'il y avait de mettre fin à un état de chose aussi pénible et aussi dangereux, dans un pays composé de races différentes comme le Canada, résolut de faire le changement dont je viens de parler. Le Conseil, composé de dix-sept membres, fût donc créé. Ces dix-sept membres, tous animés du véritable désir de faire disparaître les éléments de discorde qui avaient agité leurs prédécesseurs, furent choisis dans les principales villes du pays et pris parmi des hommes représentant les différentes nationalités et croyances.

Maintenant que vingt-deux ans me séparent de cette époque, quand je repasse dans ma mémoire ceux qui firent partie du premier Conseil, il m'est impossible de ne pas admirer la sagesse qui avait présidé à ce choix. Le clergé, les professions libérales, le journalisme, le haut-commerce et l'industrie y étaient représentés.

Si nous pleurons la mort de plusieurs et si nous n'avons plus les sages conseils de la plupart de ceux qui vivent encore, j'ai le plaisir de constater que ceux, qui leur ont succédé à différentes époques, n'ont pas failli à leurs devoirs, et que jamais, depuis vingt ans, il n'est survenu de ces malheureuses questions qui ont fait tant de mal dans le passé. Pardonnez-moi de réveiller ces souvenirs, qu'il est bon cependant de rappeler de temps à autre, afin de nous montrer le changement pour le mieux qui s'est opéré dans les idées depuis ce temps, et de nous faire comprendre tout le bien que le pays peut retirer quand il y a entente entre toutes les races qui se partagent le Canada.



M. L.-I. BOIVIN

La plupart des lecteurs de la "Revue Nationale" comprennent l'œuvre que poursuit le Conseil des Arts et Manufactures, mais comme il s'en trouve encore beaucoup qui ne connaissent pas en quoi consiste ces écoles, on me permettra de dire quelques mots, sur ce qu'elles ont été, sur ce qu'elles sont, et ce que les transformations constantes de l'industrie réclament d'elles pour l'avenir.

Il est un fait généralement admis, que la population canadienne a des aptitudes naturelles pour tous les travaux manuels, surtout pour ceux qui ont comme base le bois, le fer et la pierre. Il n'existe peut-être pas un seul village, qui ne possède plusieurs de ses jeunes gens ayant des facultés vraiment remarquables pour le dessin. Malheureusement, ces belles dispositions restent inertes, faute de cette éducation technique que les écoles des arts et manufactures s'efforcent de donner à leurs élèves. Beaucoup de personnes ont dû, comme moi, visiter l'exposition des industries domestiques, qui a eu lieu à Montréal, il y a, je crois, deux ou trois ans. Il y avait là une foule de choses, et un assez grand nombre dénotaient réellement un talent remarquable. Rien, cependant, n'était plus frappant, dans ces productions, que l'absence de toutes notions, mêmes élémentaires, du dessin et de la géométrie. C'était à tel point, que très peu de morçeaux avaient une valeur commerciale. Et bien, c'est cette instruction que le Conseil cherche à répandre chez les ouvriers.

Avant d'apprendre un métier, il est important que l'ouvrier puisse d'abord tracer sur le papier le modèle de ce qu'il veut faire, car le dessin est l'âme de toute éducation technique. Une fois qu'il connaîtra le dessin, il lui sera facile de le comprendre et de l'exécuter sur bois ou sur fer. Si une pièce quelconque est faite d'après les règles du dessin et de la géométrie, elle sera non-seulement solide et utile, mais elle aura l'élégance, qui la fera préférer de l'acheteur.

Prenons comme exemple les étoffes à robes, étalées dans nos magasins. Choisissons deux pièces du même poids et

de même qualité. Quant à l'usage pour lequel elles sont destinées, il n'y a absolument aucune différence. D'où vient donc que l'une se vend 25 0/0 de plus que l'autre ? C'est bien simple. Le patron ou le dessin de l'une est l'œuvre d'un ouvrier instruit dans l'art de son métier, un ouvrier qui, pendant son apprentissage, était venu, trois soirées par semaine, étudier le dessin, développer son intelligence et par là même s'assurer pour l'avenir un salaire quelquefois triple de celui de ses compagnons, tous aussi intelligents et physiquement capables que lui, avec cette différence cependant, que ceux-ci avaient négligé de s'instruire dans leur jeunesse.

Oui, si nous voulons marcher avec les grands pays, il ne faut pas nous arrêter, mais avancer, avancer toujours. C'est une lutte de tous les instants. Si un pays peut ajouter vingt pour cent, vingt-cinq pour cent à la valeur intrinsèque de sa production industrielle, par le fait que ses ouvriers sont plus instruits, ce surplus augmentera la richesse nationale, dont une grande partie reviendra à l'ouvrier lui-même.

Ces exemples pourraient être multipliés à l'infini, mais celui-ci est suffisamment frappant pour faire comprendre ma pensée.

Ensuite, il y a une autre considération d'un ordre beaucoup plus élevé, qui, à elle seule, suffirait pour motiver l'existence de ces écoles et récompenser amplement ceux qui font quelques sacrifices pour leur développement.

L'homme, par instinct, aime et cherche constamment tout ce qui est beau. En développant cette faculté, il admire davantage l'œuvre de son Créateur dans tout ce qui l'entoure. Qu'il trace sur son papier une montagne, une rivière, un ciel pur et sans nuages, partout il retrouve la main du Grand-Maître de toutes choses. Son âme s'élèvera de plus en plus, son intelligence se développera plus rapidement, et, ce sens du beau qu'il acquiert, lui inspirera sans effort le sens du bien.

L'ouvrier, ayant l'instruction propre à son métier, non-seulement commandera toujours un plus fort salaire, mais par

le fait seul qu'il aura donné un plus grand développement à son intelligence, il sera plus rangé chez lui. Sa maisonnette, si modeste qu'elle soit, deviendra un modèle de propreté et de bon goût. L'économie règnera dans son intérieur parcequ'il n'aura pas contracté d'habitudes déréglées dans sa jeunesse.

Mais là où l'État recevra sa récompense des sacrifices qu'il aura fait pour instruire l'ouvrier, c'est dans le grand respect que celui-ci professera pour les lois de son pays.

Nous vivons à une époque difficile, à une époque où il s'opère une transformation complète dans les idées et dans les habitudes des classes ouvrières. L'ouvrier modèle, dont je viens de parler, sera à la tête de tout mouvement de nature à améliorer la condition de ses confrères et à revendiquer leurs droits.

Il s'élèvera, par exemple, contre le travail dans les usines des enfants de huit à quatorze ans, il sera un ennemi implacable de tous les abus, et, dans tout cela, guidé par un grand sens du bien et du beau, il fera toujours respecter les libertés individuelles et les lois de son pays.

Voilà quelques-uns des résultats que le Conseil des Arts et Manufactures s'efforce et s'efforcera d'atteindre, en développant de plus en plus les écoles ouvrières placées sous son contrôle.

En revoyant ce qui a été fait depuis vingt ans, j'ai été surpris du nombre considérable d'élèves qui sont passés par les classes du Conseil des Arts.

J'ai fait un relevé des cahiers de présence dans les différentes écoles, et j'ai constaté que, de 1872 à 1894, vingt-trois mille cinq cent soixante-quinze élèves les avaient fréquentées assidûment.

Ces écoles existent à Montréal, à Québec, à Trois-Rivières, à Lévis, à Sorel, à St-Hyacinthe, à St-Romuald, à Sherbrooke, à Huntingdon, et Iberville autrefois en possédait une également.

Pour le maintien de ces écoles, le gouvernement de la province de Québec a dépensé, depuis vingt-deux ans, la somme de $185,200.00, soit à peu près $7.85 par élève, ce qui fait 35½ cents par tête et par année.

Je ne sache pas que, même en temps d'élections, on ait accusé nos gouvernants d'extravagance à ce sujet.

Il me semble entendre un grand nombre de personnes se dire : a quoi a servi cette instruction ? Que sont devenus ces élèves qui sont passés par ces écoles depuis vingt-deux ans ?

Le rapport du secrétaire du Conseil à l'honorable commissaire de l'Agriculture, pour 1893, se charge de répondre pour moi.

Ce rapport donne les noms et occupations de 550 anciens élèves qui tous occupent des positions importantes, soit comme patrons, soit comme contre-maîtres dans les usines. Sept sont à Rome et à Paris, continuant leurs études, et à peu près 10 0/0 sont aux Etats-Unis. Le nombre de ceux qui doivent leurs succès à l'instruction reçue dans nos écoles est beaucoup plus considérable, mais on comprendra facilement les difficultés qu'il y a de découvrir le lieu de leur résidence.

Le Conseil reçoit parfois des lettres comme celle qui suit, mais un grand nombre d'anciens élèves, ayant les mêmes sentiments, ne croient pas devoir nous les exprimer d'une manière aussi reconnaissante. Cependant, une vingtaine de ces lettres sont précieusement gardées aux archives du Conseil.

LETTRE D'UN ANCIEN ÉLÈVE

" Je suis heureux d'apprendre que vos écoles du soir, sous votre contrôle, se développent rapidement. Je m'en réjouis parceque je ne connais rien de plus propre à rendre service aux apprentis et à développer l'industrie dans votre ville. Il

y a déjà dix ans que j'ai eu l'avantage de suivre vos classes comme élève, et je puis vous assurer, que les connaissances, acquises dans votre école, ont été la cause première des succès que j'ai eus dans ma carrière depuis ce temps là. Sans la connaissance du dessin, que j'y ai puisée, je n'aurais jamais pu arriver à la position que j'occupe à New-York.

" En quittant votre école, je fus reçu comme mécanicien dans un établissement de Montréal. Peu de temps après, grâce à la recommandation de mon patron, j'entrai à l'emploi de l'un de ses parents, chef d'un grand établissement de New-York. Mon salaire est de $125.00 par mois, avec perspective d'une augmentation prochaine.

" Encore une fois, j'attribue mon avancement à l'instruction que j'ai reçue dans votre école.

" Ce que je dis de moi, je puis le dire de plusieurs de mes amis ici, qui ont été mes compagnons, à Montréal. Nous nous plaisons à vous dire combien nous vous en sommes reconnaissants.

" Je vous prie de bien vouloir me tenir au courant de vos progrès, auxquels je m'intéresse vivement."

Voilà des faits suffisamment éloquents pour prouver l'utilité de ces écoles, mais comme toujours, il y a une ombre à ce tableau. Et, cette ombre, je la trouve dans le fait que beaucoup d'anciens élèves sont allés porter à la République voisine le fruit de leurs connaissances, acquises aux dépens du Trésor de cette province.

C'est vrai, c'est regrettable, mais après tout, ce sont des canadiens qui sont allés grossir le nombre de ceux qui n'oublient pas la patrie absente. Peut-être qu'un jour viendra, où le trop plein des Etats-Unis, déjà si fortement agité par la lutte constante entre le Capital et le Travail, cherchera un soulagement dans un morcellement. Qui sait si l'Ouest, le Sud, le Centre et l'Est-Américain ne s'appelleront pas un jour, la Jeune-Allemagne, la Verte-Irlande, la Nouvelle-Angleterre et la Nouvelle France ? Qui sait si

cette Nouvelle-France et cette Nouvelle-Angleterre n'aimeraient pas à fondre leurs destinées avec la Nouvelle-France et la Nouvelle-Angleterre de leurs ancêtres ? Je ne suis pas de ceux qui voient dans ce mouvement une perte pour la race canadienne. Toutes les nations sont égales devant Dieu, mais chacune a reçu une mission spéciale, et il m'est impossible de croire qu'après avoir traversé tant d'épreuves, qu'après avoir versé notre sang pour conquérir ce vaste continent, qui s'étend de l'Atlantique au Pacifique, qu'après avoir sacrifié tant de vies précieuses pour évangéliser les barbares qui l'habitaient et pour conquérir plus tard toutes les libertés constitutionnelles dont nous jouissons aujourd'hui, il m'est impossible, dis-je, de croire que la destinée d'un peuple, qui a obtenu de tels résultats, soit de disparaître.

Voilà ce qui a été fait dans le passé, et, les travaux, en ce moment exposés dans la grande salle du Monument National, démontrent amplement les efforts du présent.

La nécessité de transférer les classes au Monument National—à cause du nombre toujours croissant des élèves—exige du Conseil beaucoup plus que tout ce qui a été fait dans le passé. De nouveaux besoins s'imposent constamment à son attention. Aux classes de dessin à main levée, de dessin mécanique et architectural, il faudra bientôt adjoindre des classes pratiques et appliquer à la matière les principes que les élèves ont appris à coucher sur le papier.

Des ateliers de forge et de tournage sont devenus indispensables. La carrosserie, la menuiserie, la fabrication et le posage de la brique, la taille de la pierre, la confection de modèles en bois pour les fonderies de fer et de cuivre, la limure et le polissage du fer et du bois : voilà autant de sujets d'enseignement que le manque de ressources a jusqu'à présent empêché d'entreprendre.

Je pourrais également ajouter l'enseignement de la chaussure, l'une des plus importantes industries de notre province, qui, d'après le dernier recensement, donne du travail à

plusieurs milliers d'ouvriers et qui n'est encore qu'à son début dans nos écoles.

Et qu'a-t-on fait pour l'avancement de la femme ouvrière ? Fréquemment, le Conseil reçoit des requêtes, lui demandant de s'occuper un peu d'elle. Les grandes villes en comptent un grand nombre qui n'attendent que l'occasion de s'instruire dans les diverses occupations qui leur sont propres.

Si on ne se hâte de le faire, le temps n'est pas éloigné où une foule d'occupations, aujourd'hui entre les mains des hommes, deviendront le partage des femmes. C'est alors que nous verrons l'homme forcé de rester à la maison pour surveiller les enfants, faire le ménage et la cuisine. Déjà la plupart des bureaux n'ont que des femmes comme sténographes, clavigraphes et assistant-comptables. A mes yeux, cet état de chose est un renversement de l'ordre social, qui ne peut produire rien de bon.

Sans doute que la femme, de même que l'homme, doit subir la loi du travail, mais si on veut que l'ordre de la nature ne soit pas dérangé, il faut éviter avec soin tout ce qui peut contribuer à détruire l'influence de la femme dans la famille. Il est de toute nécessité de lui rendre facile l'étude de ces industries qui lui sont plus particulièrement propres, de lui ouvrir des écoles de couture où on lui enseignera la coupe et la confection des vêtements et de lui donner enfin les moyens d'apprendre l'art culinaire, si méconnu d'un grand nombre. La boulangerie domestique, par exemple, pratiquée davantage, serait une économie très considérable pour la famille ouvrière. Il y aurait aussi le blanchissage et le repassage du linge, qui tend de plus en plus à sortir de la maison, pour aller s'user avant le temps dans les buanderies publiques. Et puis, que de travaux d'aiguille et de crochet, qui, à l'aide de l'étude du dessin, pourraient rapporter aux ouvrières beaucoup plus qu'elles ne gagnent actuellement dans les magasins, dans les bureaux et dans les usines.

Je laisse à ceux qui, par leur position sociale, sont plus

spécialement chargés de veiller au véritable bien-être de leurs concitoyens, de bien réfléchir sur les avantages matériels et moraux qui découleraient d'un tel enseignement.

On n'ignore pas non plus combien l'exemple est contagieux. L'initiative, prise par Montréal, la métropole commerciale du pays, ne manquerait pas d'exercer son influence au dehors. Petit à petit, nos maisons d'éducation, à la campagne surtout, remplaceraient quelques pianos par des machines à coudre ou à laver et par des ustensiles améliorés de cuisine, et, quelques heures par semaines pourraient être utilement consacrées à cette éducation pratique de la femme. Les fabriques de pianos en souffriraient peut-être, mais bien des ennuis seraient épargnés à beaucoup de jeunes ménages.

En développant le genre d'instruction, propre soit à l'ouvrier, soit à l'ouvrière, on évitera ces anomalies qui ménacent de bouleverser notre état social au détriment de la famille, base de toute société bien organisée.

On évitera aussi plus facilement ce qui s'est produit dans une petite ville pas bien éloignée de Montréal. Cette localité possède plusieurs grandes fabriques, où les ouvrières sont plus nombreuses que les hommes. Or qu'arrive-t-il ? C'est que la mère et ses filles sont au travail de 7 heures du matin à 6 heures du soir, sauf le temps nécessaire pour venir diner chez elles. Le père et les fils, n'ayant à peu près rien à faire, ont soin du logis—plus ou moins bien—et puis s'amusent, oui s'amusent et je n'ai pas besoin de vous dire comment. Je voudrais pouvoir faire toucher du doigt tous les désordres qui découlent d'un pareil état de choses. Mais je ne pourrais le faire sans blesser les convenances et révéler des dessous déplorables, inconnus du public en général.

Voilà un programme qui n'est que légèrement ébauché, mais qui s'impose de plus en plus à l'attention de tout citoyen anxieux de promouvoir le bien de ses concitoyens et de son pays.

Que faut-il donc faire ? Voilà la question. Que faut-il donc faire ?

D'abord, il nous faut ces écoles pratiques dont je viens de parler, où l'on appliquerait les grands principes de la mécanique, et où viendraient se former les futurs contre-maîtres de nos grandes usines, ce qui éviterait d'aller en chercher à l'étranger. L'installation de ces ateliers-écoles est coûteuse, mais il se trouve heureusement à Montréal un établissement bien outillé, qu'une dépense comparativement légère suffirait à compléter. Je veux parler de cette institution fondée par les exécuteurs testamentaires de feu F.-X. Beaudry, au coin des rues Ste-Catherine et St-Urbain. Les circonstances n'ont pas permises aux exécuteurs de lui donner le développement que le testateur avait en vue, mais le temps n'est pas éloigné, où les fins de ce legs, momentanément détournées par des embarras financiers, pourront reprendre leurs cours : celui d'enseigner les jeunes ouvriers dans les arts mécaniques et industriels. J'aime à croire qu'avant longtemps les ressources du Conseil des Arts et Manufactures lui permettront de développer cette partie de son programme, et de s'entendre avec les administrateurs de cette succession.

Si j'étais plus autorisé, j'oserais faire une suggestion aux gouverneurs de l'Université Laval, à Montréal, à laquelle il ne manque plus que la création d'une Faculté des sciences appliquées pour en faire l'une des Universités les plus complètes de l'Amérique. Il me semble qu'il lui en coûterait peu de louer cet établissement pour ses cours du jour, et le Conseil des Arts en ferait autant pour ses classes du soir.

Si ceux qui sont plus spécialement chargés de la haute éducation de la jeunesse croient qu'il y a du bon dans cette suggestion, je suis certain que le Conseil des Arts s'empressera de leur tendre la main pour travailler conjointement à la réalisation d'un projet aussi gros de conséquences pour l'avenir de notre jeunesse.

Nous possédons tous les éléments pour bien préparer notre jeunesse aux professions libérales, nous avons également de bons collèges commerciaux, où ceux qui se destinent

au commerce, trouvent l'instruction nécessaire à cette importante vocation ; mais qu'avons-nous pour préparer ceux qui veulent étudier les arts industriels ? Rien, ou à peu près. Cependant, l'industrie demande, dans ses transformations constantes de chaque jour, des ouvriers instruits pour se maintenir dans une position honorable, en ce vaste pays de l'Amérique du Nord. Les protectionnistes et les libres-échangistes auront beau proclamer leurs théories respectives pour l'avancement industriel du pays, il y a un fait certain : c'est que le pays, qui sortira victorieux et qui aura réussi à implanter ses produits manufacturés chez lui et à l'étranger, sera celui qui possédera le plus grand nombre d'ouvriers instruits. Il n'y a pas à sortir de là.

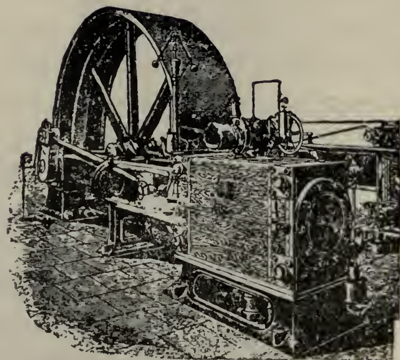
Sans doute que tout cela demande de l'argent et du dévouement de la part des citoyens. Les gouvernements de cette Province l'ont bien compris, mais les besoins de toutes sortes réclament ses revenus un peu partout. Il se doit à tout le pays, et cette division de ses subventions paralyse quelque peu les éléments concentrés dans un grand centre comme Montréal. Si nous voulons faire de cette ville le grand foyer intellectuel, d'où jaillira la lumière qui doit éclairer le monde industriel de notre province, on doit faire ici ce qui se fait en d'autres pays.

Il ne faut pas toujours s'appuyer sur le gouvernement, à la façon de ces fils de famille qui comptent sur les écus de leurs pères. Au contraire, il est nécessaire, comme cela se pratique en Angleterre, en France et en Allemagne, que les municipalités s'y intéressent en venant à l'aide du gouvernement. Il y a des villes en Angleterre de trois et quatre cent mille âmes qui accordent à ces écoles de 25 à $50.000 par année. A quoi de plus profitable la municipalité de Montréal pourrait-elle employer plus efficacement une somme au moins égale à la subvention que nous accorde le gouvernement, soit $10.000 par année ? Avec cette somme additionnelle, le nombre des élèves serait bientôt de 1000 à 1200. Montréal deviendrait un grand centre d'enseignement indus-

triel pour tout le pays. Les citoyens, toujours intéressés à voir à ce que leurs deniers soient dépensés judicieusement, prendraient un intérêt dans le développement de ces études, auxquelles ils ont été si indifférents jusqu'à présent.

Telles sont les suggestions que je crois devoir faire aux lecteurs de la " Revue Nationale," parmi lesquels sont représentées toutes les classes de la société. Puissent-elles produire les fruits que j'ose en attendre.

L.-I. BOIVIN.



SOUVENIRS DE CAMPAGNE.

COMBAT DU SCHOTT TIGRI



E suis sain et sauf, et j'en suis content.

J'avouerai que ce n'est pas sans peine, car, sur 150 hommes et 3 officiers dont se composait ma compagnie, le capitaine, le lieutenant et 40 hommes ont été tués, et le sous-lieutenant et 38 hommes, blessés. On comprendra, à la suite d'une hécatombe pareille, qu'il est permis à un homme, quoique soldat, d'être triste.

Ma compagnie, 1ère du 3e bataillon, avait été désignée pour aller ravitailler une mission topographique, au delà du schott Tigri. Il nous fut adjoint une compagnie du 4e bataillon, et, à cinq heures du matin, le 7 mai, nous nous mettions en route pour exécuter les ordres reçus.

Nos espions nous avaient bien appris que les insurgés étaient aux environs du schott Tigri, mais, depuis un an que

nous étions en campagne, pareil avis nous avait été donné tant de fois sans résultat, que nous attachions très peu d'importance à ces nouvelles.

Nous marchions avec précaution cependant, car, avec les arabes qui excellent dans les surprises, il faut toujours redoubler de vigilance, soit en route, soit en station.



Les deux premiers jours se passèrent sans incidents, mais le soir du second jour, nous eûmes une alerte sérieuse qui tint le camp en éveil toute la nuit. Plusieurs coups de feu, provenant des factionnaires avancés, avaient attiré l'attention.

Ces sentinelles, pensait-on, s'attaquaient à des maraudeurs, qui habituellement suivent une colonne en route.

Cependant, l'avenir devait nous apprendre que ces prétendus maraudeurs étaient des éclaireurs de l'ennemi, qui nous attendait sur son terrain.

Comme les factionnaires, qui avaient fait feu sur notre front de bandière, appartenaient à ma compagnie, je me rendis sur les lieux, et, n'ayant rien constaté de nouveau, je rentrai au camp pour rendre compte de ma mission.

***

Cette alarme ne me causa aucune émotion, mais il n'en avait pas été de même, la première fois que l'occasion de crier aux armes s'était présentée, dans les débuts de notre colonne.

Après trois mois de campagne, le 27 juillet 1881, nos troupes étaient établies dans la plaine de Ras-el-Mas.

Des émissaires nous apprennent que l'ennemi doit tenter de se jeter dans le Tell, en passant entre Saïda et Daya.

Une compagnie reçoit l'ordre d'aller à quinze milles en avant, pour surveiller les passes de la montagne. Cette compagnie devait rester de service pendant quatre jours.

Le troisième jour du tour de ma compagnie, j'étais en train d'écrire, quand, à minuit, plusieurs coups de feu, suivis bientôt de cris : *Aux armes !* retentissent à l'ouest.

Je me lève précipitamment, sans prendre le temps de mettre mes guêtres, et, donnant l'éveil au camp, je me lance, au pas de course, le revolver au poing, dans la direction indiquée par les détonations.

Notre petit camp, composé de 125 hommes d'infanterie et de 10 cavaliers, formait quatre faces, d'une section chacune, et chaque face se gardait, à six cents mètres en avant d'elle, par un petit poste de quatre hommes.

Je me dirigeais vers l'un de ces petits postes.

J'avais à peine fait trois cents mètres que de nouveaux coups de feu se font entendre au même endroit, et bientôt des cris de : *Arahaou ! Arahaou !*—cris de guerre ou de charge des Arabes, — se succèdent avec rapidité. Des bruits alarmants de chevaux, galopant à droite et à gauche, ne me laissent bientôt plus de doute sur la certitude d'une attaque nocturne.

Je me surprends à regretter quelque peu de m'être ainsi aventuré seul dans une pareille reconnaissance.

Ces bruits de galop, reproduits et multipliés par les montagnes de Ras-el-Mas, semblent provenir d'une centaine de cavaliers. Mon imagination surexcitée me porte à exagérer encore ce nombre.

Mes pensées deviennent sombres.

D'un côté, si l'ennemi passe près de moi sans me voir pour attaquer le camp, je suis certain d'essuyer le feu de ma compagnie, qui ne manquera pas de tirer sur l'assaillant ; ensuite, si le petit poste est entouré, il en fera autant, et dans quelle alternative me trouverai-je : pris entre deux feux amis et avoir en outre à me défendre contre un ennemi nombreux !

Ma décision est vite arrêtée, car j'entends la charge qui m'arrive comme la foudre. Le sol gronde sourdement sous mes pieds.

J'avise une forte touffe d'alfa, je m'écrase derrière et j'attends l'assaillant.



—Si les cavaliers me dépassent sans me fouler aux pieds de leurs chevaux, je suis sauvé et je rejoins ma compagnie par un détour, ou je renforce le petit poste. Les événements

me guideront alors. Si, au contraire, je suis pris, eh bien, les six coups de mon revolver diront quelque chose.

Je fais jouer la batterie de mon arme pour m'assurer de son fonctionnement, et, voyant que les charges sont complètes, je me défile le plus possible.

***

Ma fois, tant pis, dussé-je en souffrir dans ma vanité de vieux soldat, j'avouerai que j'avais alors une peur franche et terrible. Le cœur me frappait la poitrine à la briser, et mes nerfs ébranlés me causaient des claquements de dents.

Cependant, du désordre de sentiments tumultueux qui me bouleversent, se dégage une résolution nette et ferme : me défendre vigoureusement. Eh bien ! oui, j'ai peur surtout d'avoir peur, mais qu'ils y viennent donc !

Un homme ne sait jamais ce qu'il éprouvera ou ce qu'il fera au moment d'un danger véritable, si les circonstances lui refusent les épreuves réelles.

Le premier sentiment qui anime la plupart des hommes aux cris de : *Aux armes !* s'annonce chez eux par un arrêt brusque de la respiration, une précipitation des battements de cœur et une immense crainte vague qui leur fait toujours exagérer un danger inconnu.

Quoi de plus terrible, pour une poignée d'hommes perdus dans le désert et qui se savent entourés de milliers d'ennemis, que d'être réveillés la nuit par des cris sinistres et des coups de feu !

L'idée du petit nombre de la défense les frappe brutalement ; l'incertitude sur les forces ennemies leur remplit l'âme d'une terreur indicible.

L'instinct seul de la conservation de l'animal guide l'homme aux faisceaux, et machinalement il arme son fusil.

Ces sensations n'ont cependant qu'une durée éphémère chez le soldat, et bien vite le courage, ramené par la fierté et

la volonté, remplace chez lui tout autre sentiment : il est prêt pour le combat.

Le courage, que l'on ne devra jamais confondre avec la bravoure, n'est pas inné chez l'homme. Tout animal, homme



ou bête, est au même degré pourvu de l'instinct de la préservation de la mort.

Chez la brute, le courage est équivalent à la force dont elle dispose : un petit est fort avec le petit, mais se soumet au grand. La brute attaque celui qu'elle sait vaincre, mais elle ne le ferait pas si elle croyait succomber dans la lutte.

L'homme grossier ressemble quelque peu à la brute ;

l'homme bien né, fier, intelligent, éprouve les mêmes craintes que le premier en face du danger, et il s'y déroberait, si sa volonté ferme et audacieuse n'imposait des lois à son physique.

Les deux plus puissants sentiments humains, la vanité et l'orgueuil, aidés de l'habitude du danger et du devoir, constituent le courage chez tous. Ces deux passions poussent l'homme à affronter froidement des périls où il sait succomber, périls que ces instincts animaux lui conseillent de fuir.

Une grande erreur est d'accuser de lâcheté un conscrit qui blêmit au feu, comme c'est un grand tort, de blâmer le vieux brave quand il salue la balle. L'un et l'autre obéissent aux nerfs, qui seront vite domptés par l'énergie et la volonté.

Celui qui se vante de n'avoir jamais eu peur est un fanfaron inoffensif ou une brute privée de tout sentiment humain.

La bravoure jaillit d'un acte spontané, brusque, inattendu, tandis que le courage naît du raisonnement, de la réflexion, de la volonté et du sentiment du devoir à accomplir.

Ces quelques réflexions expliquent suffisamment les émotions qui m'agitaient, lorsque, embusqué derrière une plante d'alfa, j'attendais, anxieux, le dénouement des choses.

Hélas ! tant il est vrai que tout est illusion dans la vie !

Les montagnes voisines étaient merveilleusement répercutantes, et les bruits reçus par elles se répandaient au loin, répétés mille fois par leurs échos prodigues.

Ainsi, les détonations du petit poste provenaient simplement de deux coups de fusil, et les centaines de cavaliers se réduisaient à deux misérables pâtres, qui allaient aux vivres dans des douars voisins.

Ces pauvres diables, surpris des *Qui vive !* des factionnaires, et ne sachant que répondre, s'étaient enfuis, chacun dans une direction, en criant pour animer leurs montures. L'un d'eux, se heurtant à un autre poste, s'était rendu en pleurant.



C'est égal, à partir de ce moment, je connaissais les émotions éprouvées à l'alerte. Mais bientôt les alertes se renouvelaient si souvent que je prenais le temps de m'habiller comme pour une parade, et, avec le même sang-froid qu'à l'exercice, je faisais rompre les faisceaux et enlever les bouchons de fusils. Ennuyé et à moitié endormi, je maugréais ensuite contre ces gueux d'arabes qui ne respectaient en rien le sommeil du troupier français.

C'est sous le coup de pareilles impressions que je rendis compte à mon capitaine que l'alarme causée à nos avant-postes, au schott Tigri, au mois de mai, provenait probablement de simples maraudeurs.

A peine avais-je fini de parler, qu'une grêle de balles pleuvent sur le camp, percent plusieurs tentes et blessent un homme et un mulet.

" *Lumières éteintes et aux faisceaux !* " ordonne le capitaine.

Campés sur le versant d'une colline, nous étions dominés à quelques centaines de mètres par un énorme rocher, d'où étaient partis les projectiles ennemis.

Au pied de ce rocher, le terrain est sablonneux.

Après quelques minutes d'attente, le capitaine me donne l'ordre de me porter avec mon peloton dans la direction de l'attaque, de m'installer à une centaine de mètres et d'attendre là, jusqu'au jour.

J'exécute ces prescriptions, et, une heure après, nous sommes installés dans une petite tranchée-abri, vivement faite par nos hommes, porteurs d'outils de campagne.

Je place quelques factionnaires sur les flancs pour éviter les surprises, et nous attendons le jour.

Défense nous avait été faite de faire feu, afin de ne pas trahir notre présence. Nous devions nous servir de la baïonnette en cas de tentative de l'ennemi de se porter sur le camp.

La nuit est très-sombre, et vers deux heures du matin, une pluie torrentielle, accompagnée de tonnerre et d'éclairs, vient nous rendre visite.

L'ennemi, embusqué sur les hauteurs, continue, sur nous et sur le camp, son feu rendu inoffensif par la distance et l'incertitude du but à atteindre. Cette tiraillerie cependant nous énerve à l'extrême.

Les hommes, la tête couverte de leurs toiles de tente, la main crispée sur leurs armes, sont écrasés dans la tranchée, trempés jusqu'aux os.



La température s'est beaucoup refroidie, et bientôt des frissons intenses s'emparent de tous.

Les factionnaires anxieux interrogent la direction de l'ennemi.

Un silence parfait règne chez nous, et, malgré les éclairs qui auraient pu faire découvrir notre position, l'ennemi ne sait où nous prendre.

Quelques projectiles, lancés au hasard, nous frisent parfois les oreilles, mais personne n'est touché. A chaque sifflement de balle, j'entends des jurons étouffés et des bruits de mouvement violemment réprimés.

Une seule passion, la rage, agite tout le monde.

Si seulement on pouvait les voir, ces pouilleux-là !

Enfin le jour arrive, et avec lui disparaît l'ennemi pour aller nous attendre à notre passage plus loin.

Je reçois l'ordre de rentrer.

Engourdis, éreintés, énervés, titubant comme des hommes ivres, trempés jusqu'à la moelle, nous rentrons, l'air abattu.

Je ne crois pas avoir passé une plus mauvaise nuit dans toute mon existence.

***

Les visages, au camp, expriment une inquiétude profonde. On va certainement être attaqués bientôt.

Les dispositions sont prises.

Les chameaux, la patte de devant attachée, sont massés et couchés. Les indigènes reçoivent, sous peine de mort, l'ordre de rester assis près de leurs bêtes et de les tenir en main.

Enfin tout le monde est à son poste, et chacun connaît sa mission.

Nous attendons deux heures, et rien.

A huit heures, mon capitaine donne l'ordre du départ. Avec les distances rapprochées, nous nous mettons lentement en route, sous la protection de nos éclaireurs.

La journée se passe sans encombre, et dans deux jours nous aurons rejoint la mission, pour la sécurité de laquelle on craint beaucoup. En effet, nos espions, embrassant l'horizon de leurs gestes significatifs, le visage blême de frayeur, nous annoncent que des ennemis, aussi nombreux que les sables du désert, nous entourent de tous côtés.

La mission topographique possède bien une petite redoute comme refuge, mais ses membres sont peu nombreux, et mon capitaine craint qu'ils aient été surpris isolément.

Enfin, deux jours se passent encore sans incidents, et nous rejoignons les topographes que nous trouvons sains et saufs, mais très-inquiets sur les bruits alarmants que leur avaient aussi apportés leurs émissaires.

Après un jour de repos, mon capitaine reprend la marche du retour. Pour plus de sécurité, il emmène avec lui les membres de la mission.

Je dois ici dire quelques mots sur la composition de notre détachement.

Notre effectif comptait à peu près trois cents hommes et quatre officiers.

Notre convoi comprenait huit cents chameaux, chargés de vivres et de tonnelets d'eau, un fort détachement d'ambulance, et une cinquantaine de petits mulets indigènes pour les bagages.

Sur nos trois cents hommes, cinquante étaient montés et formaient une section franche commandée par le lieutenant de ma compagnie.

La compagnie du 4e bataillon n'avait qu'un lieutenant pour officier.

Ma compagnie, d'après cette répartition de nos forces, restait avec cent vingt-cinq hommes, commandés par mon capitaine.

Le sous-lieutenant avait le second peloton sous ses ordres, et moi, qui venais d'être nommé adjudant, je remplaçais le lieutenant absent dans le commandement de son peloton.

Voici notre ordre de marche :

En tête, vingt-cinq hommes de la section franche, avec quelques goumiers, — cavaliers indigènes amis — sous les ordres d'un sous-officier, avaient pour mission d'éclairer la marche.

Venait ensuite le gros de la colonne, dans l'ordre suivant : il formait un carré, et chaque face du carré était couverte par un peloton.

En arrière-garde, à cinq cents mètres, marchait l'autre détachement de vingt-cinq hommes de la section franche, commandé par mon lieutenant.

En raison de la longueur du convoi qui dépassait un kilomètre, nos troupes étaient forcées de se disséminer d'une

manière excessive. Chaque groupe était séparé de son voisin par une distance variant de six à sept cents mètres.

Il est nécessaire, pour la clarté des événements ultérieurs, que je donne ces détails sur notre formation de marche. On verra jusqu'à quel point nous fut fatale cette disposition de nos forces, imposée par notre nombreux convoi.

Le terrain que nous parcourions, le matin du combat, offre aussi d'intéressantes particularités : il est accidenté de dunes de sable successives.

Ces dunes peuvent avoir une centaine de pieds de hauteur. Elles sont à pente douce, complètement arrondies à leurs sommets, et formées de sables mouvants qui fatiguent beaucoup la marche.

Dans les mouvements de la colonne, souvent la tête du convoi disparaissait derrière un de ces monticules, et notre formation se trouvait ainsi disloquée.

Il était impossible de savoir à la queue ce qui se passait en tête, et *vice versa*.

La mission de la fraction d'éclaireurs était des plus difficiles, en face de ces collines qui lui bornaient l'horizon en tous sens.

* * *

Telle était la disposition de nos forces, à notre départ d'El-Mengoub, avec la mission topographique.

Le deuxième jour de notre retour, nos éclaireurs nous annoncent un grand troupeau de moutons.

Sans avoir d'instructions là-dessus, mon capitaine obéit cependant à la loi de la guerre, et ordonne à la section franche de courir sus au troupeeu et de l'enlever.

Les bergers se sauvent à l'approche de nos hommes, et les moutons sont à nous.

La facilité étonnante avec laquelle cette razzia vient d'être opérée nous donne de sérieuses inquiétudes. En effet,

l'avenir nous fera connaître que ce troupeau sur notre route n'était en réalité qu'un leurre.

Une fois possesseurs de cette capture, qui compte deux mille têtes de bétail, nos embarras croissent et notre convoi s'allonge de moitié.

On s'arrête pour la nuit, et l'on met un peu d'ordre dans notre organisation.

Rien de nouveau jusqu'au matin.



A cinq heures, nous nous mettons en route, et à huit heures nous nous engageons dans les dunes de sable décrites plus haut.

Vers neuf heures, une vive fusillade se fait entendre à l'avant- garde.

Mon capitaine fait sonner la halte, et comme personne ne venait de l'avant, il envoie un homme voir ce qui s'y passe.

Celui-ci retourne quelques moments après. Sa mine effarée n'annonce rien qui vaille.

Il rend compte que les vingt-cinq hommes de la section franche sont aux prises avec d'innombrables cavaliers.

Le capitaine, inquiet, expédie des ordonnances partout pour avertir les divers groupes de se tenir prêts à repousser l'ennemi.

Il donne aussi l'ordre à un peloton de se porter au secours de l'avant-garde.

A peine a-t-il prescrit ces mesures, qu'une nuée de cavaliers couvrent la dune sur notre droite et fondent sur nous comme une trombe.

Le peloton qui se trouve en face a juste le temps de faire un feu de salve.

Une dizaine de cavaliers sont culbutés, mais le gros arrive

dans le convoi, y sème un grand désordre et nous tue deux hommes.

Un clairon sonne le ralliement.

Sanglante ironie ! à la suite de cette sonnerie, de tous les points de l'horizon nous arrivent de nombreux ennemis.

Partout ils sont vigoureusement reçus, et beaucoup roulent sur le sol, mais ils réussissent quand même à nous tuer quelques hommes.

Ces premières attaques repoussées, il se produit un moment de répit.

Mon capitaine appelle quelques goumiers, et leur promet une forte récompense s'ils peuvent franchir les lignes ennemies et avertir la colonne d'Aïn-ben-Khélil de notre position précaire.

Une vingtaine de ces auxiliaires répondent à l'appel et se lancent, bien montés, dans toutes les directions.

On remet de l'ordre partout, autant qu'il est possible ; mais les chameaux, moutons, chevaux, effrayés par le bruit des détonations et les cris furibonds des assaillants, sont devenus incontrôlables.

En face de la foule innombrable des insurgés, mon capitaine se décide enfin à abandonner le convoi.

En conséquence, il envoit aux fractions éloignées l'ordre de tout lâcher et de se replier sur lui le plus tôt possible, tout en restant compactes.

De nouveaux cris se font entendre, et une avalanche furieuse de cavaliers ennemis nous tombent dessus, rapides comme l'éclair.

Leurs efforts sont surtout dirigés vers le groupe auprès duquel se tient mon capitaine, dont l'uniforme a attiré l'attention.

A ce moment, la colonne forme à peu près une quinzaine de groupes épars, de vingt hommes chacun. Deux de ces groupes, avec lesquels je me trouve, entourent le capitaine.

Près de mille cavaliers se heurtent à nous.

Un feu rapide arrête l'élan des premiers ; mais bientôt,

entourés de tous côtés, nous ne savons plus sur qui diriger nos coups.

Notre chef donne l'ordre de se porter sur une dune voisine



Le mouvement prescrit est déjà commencé, quand jetant les yeux sur mon capitaine, je vois qu'il chancelle et qu'une de ces mains presse son côté droit. Il crie qu'il est blessé.

Je rallie mon monde et vole à son secours.

On nous attaque tout de suite avec une fureur sans pareille, et, malgré nos efforts, nous sommes bousculés par trente contre un.

Nous résistons victorieusement cependant, et au moment où nous arrivons pour dégager le capitaine, je me sens frappé. Je tombe, et ma tête heurte violemment le sol.

Une foule de chevaux, chameaux, me passent dessus ; les balles me sifflent aux oreilles, m'effleurent le visage, mais je ne suis pas touché. Je perds enfin conscience de ma position.

Je me remets bientôt cependant, et, me relevant, je me débats comme un forcené.

Pendant longtemps je frappe à droite et à gauche, et au moment où mes forces épuisées allaient me trahir, il se fait un grand silence.

Tout a disparu : l'ennemi, repoussé, est allé se reformer.

Dans la lutte, nous avons été entraînés à une centaine de mètres du capitaine, dont j'aperçois le cheval hébété près du corps de son maître.

Je rassemble les quelques hommes qui nous restent, et nous courons de nouveau au secours de notre chef.

Nous sommes près de lui ; mais une nouvelle charge nous arrive.

Il s'ensuit une affreuse bousculade dont je me rappelle vaguement. Quant je reviens à moi, nous nous trouvons encore à une centaine de mètres de l'endroit où est tombé mon capitaine.

Nous nous portons de nouveau vers lui. Cette fois, nous y sommes. Deux hommes l'empoignent et essayent de le porter ; mais il est très fort, et le fardeau est par trop lourd. On cherche un mulet d'ambulance dans le désordre qui nous entoure, mais rien.

Enrageant de notre impuissance, nous essayons de nouveau de l'emporter à force de bras.

Une autre charge, plus furieuse encore que les précédentes. nous aborde comme un ouragan, et, cette fois, c'est fini ; le pauvre capitaine, qui respire encore, est aux mains de l'ennemi. L'instant de répit qui suit cette dernière attaque me permet de voir son cadavre, entouré de quelques fantassins ennemis qui lui défoncent le crâne à coups de bâton.

Des pleurs de rage me brûlent les yeux, et, m'élançant avec quelques hommes, je tombe sur ces bêtes féroces, et je perds connaissance....

Quand je reviens à moi, le lieutenant du 4e bataillon me tâte par tout le corps ; mais, chose inouie, je ne suis pas



blessé. Un coup de matraque sur la tête m'avait simplement étourdi.

L'ennemi s'est retiré à quelques centaines de mètres pour se reformer.

Chez nous, près de la moitié de notre effectif gît sur le sable. Les débris des fractions éloignées nous ont rejoints.

Mon lieutenant est tué : son corps est sur un cacolet.

Mon sous-lieutenant a une balle dans l'épaule.

Tout n'est pas désespéré cependant. Les insurgés comptent

probablement deux ou trois mille combattants, et nous, près de deux cents ; mais nous sommes réunis.

Il nous reste dix mulets d'ambulance inoccupés, et chaque homme possède encore environ soixante cartouches.

Nous sommes au sommet d'une dune, et le lieutenant du 4e bataillon, qui a pris le commandement, décide la retraite avec la marche en carré.

Le cadavre de mon capitaine est décidément abandonné : impossible de l'enlever.

Je m'examine un peu. Mon uniforme est en lambeaux, je suis couvert de sang, et j'ai les mains et le visage écorchés. La tête me fait un mal intense, et j'ai perdu mon képi, mon sabre et mon revolver. Je me trouve avec un fusil entre les mains, et je ne me rappelle pas où je l'ai ramassé.

La retraite commence.

Nous marchons pendant trois ou quatre cents mètres, et nous subissons une nouvelle attaque qui nous abat trois hommes.

* * *

Il est inutile de décrire chaque phase successive de notre marche. Il suffit de dire que nous parcourons ainsi une vingtaine de kilomètres, repoussant de nombreuses charges ennemies, qui réussissent presque toujours à nous faire perdre un ou deux hommes.

Vers cinq heures du soir, nous sommes à cinquante kilomètres de la colonne de Négrier.

L'ennemi, jugeant probablement que cette proximité est par trop dangereuse pour lui, fait un suprême et dernier effort ; mais il est repoussé, comme toujours.

Cette dernière attaque nous coûte notre lieutenant, qui reçoit une balle dans l'aine. Il a cependant la force de nous donner l'ordre de camper où nous sommes : une petite hauteur bien propre à une résistance énergique.

Comme il est probable que la colonne d'Aïn-ben-Khélil a été avertie, nous attendrons ici les secours.

D'ailleurs, impossible d'aller plus loin. Les mulets de l'ambulance sont presque tous atteints, et les cacolets sont encombrés de cadavres ou de blessés.

Nous nous établissons solidement sur notre mamelon, attendant l'ennemi, qui ne revient plus. Nous pouvons voir, par instants, quelques cavaliers apparaître çà et là, soit pour prendre la selle d'un cheval tué, soit pour saisir les chevaux sans maître, soit pour enlever un mort.

Nous ne les inquiétons pas, ménageant les quelques munitions qui nous restent pour nous défendre.

Les pertes ennemies doivent être nombreuses, car à chaque feu de salve on voyait une vingtaine de burnous rouler par terre, et Dieu sait si nous avons tiré ! Mais le nombre finit fatalement par avoir raison du courage. Pour dix ennemis tués, nous avons chez nous un cadavre. Toute proportion gardée, nous perdions plus de monde que les insurgés.



La nuit se passe dans des transes continuelles et dans de bien pénibles réflexions.

Les hommes causent à voix basse et comptent leurs cartouches.

Le lieutenant, quoique très-grièvement touché, ne l'est cependant pas d'une manière nécessairement mortelle.

Les blessés, muets et presque tous mourants, reçoivent des soins sommaires.

La nuit, devenue très-fraîche, occasionne de violents frissons

à tout le monde. La réaction du combat laisse aussi aux hommes un abattement fébrile.

Nous faisons l'appel. Il manque mon capitaine, mon lieutenant et quarante hommes tués : les deux autres officiers et trente-huit hommes sont blessés.

Je suis sain et sauf, mais très-abattu. La mort de mes deux officiers me cause une profonde douleur. Pour un rien, j'aurais donné ma vie.

Un homme poussé à bout par la fatigue, la faim, l'horreur du combat, sent un immense dégoût s'emparer de son âme, et se laisse insensiblement aller à croire qu'il serait bon de mourir. Les plus grandes cruautés lui sont indifférentes. Il se demande ce que vaut la vie, pour qu'il prenne la peine de la défendre. Il en arrive ainsi au dernier degré de l'apathie. C'est le moment de réagir avec vigueur, car le découragement est voisin de la lâcheté, et l'homme qui ne se redresse pas alors ne vaut plus rien.

***

Cependant, de tout ce chaos d'idées et de réflexions se dégage une chose : j'ai enfin assisté à un vrai combat.

Que de scènes navrantes dont j'ai été témoin !

Une, entre autres, m'a frappé. Un jeune alsacien reçoit une balle dans la cuisse et tombe. Il se traîne, cherchant à suivre les camarades qui escaladent une hauteur. Se voyant impuissant, il se tourne vers l'ennemi, et fait un feu précipité.

On l'entoure, et, un grand nègre, lui assénant un coup de bâton sur la tête, cherche à le dépouiller de ses vêtements.

Le caporal, évanoui sous le coup, revient vite à lui, et se défend en désespéré.

Son adversaire le bourre de coups de couteau, et, à chaque blessure, le caporal répond par un cri et un nouvel effort de lutte. Finalement, il expire.

Le nègre n'a pas joui longtemps des vêtements du caporal. Dix fusils s'étaient dirigés vers lui, et, avant de s'être éloigné de sa victime, il tombe, et sa tête va heurter la poitrine de l'alsacien.

Ils sont au moins unis dans la mort.

Un autre épisode, dont le funèbre héros était un sergent de ma compagnie, m'a aussi violemment remué.



J'ai dit que vingt-cinq hommes montés, de la section franche, formaient l'arrière-garde.

Au premier bruit du combat, ils s'étaient tous portés au secours des camarades.

D'un coup d'œil, ils se rendent compte de notre position désespérée. Ils n'hésitent pas un instant cependant, et, quoique très-inférieurs en nombre, ils se lancent à fond de train dans le plus fort de la mêlée.

En une minute, ils sont culbutés et bientôt dispersés. Le sergent, emporté par son cheval, tombe au milieu d'un groupe ennemi. Au moment où il file comme le vent, un cavalier

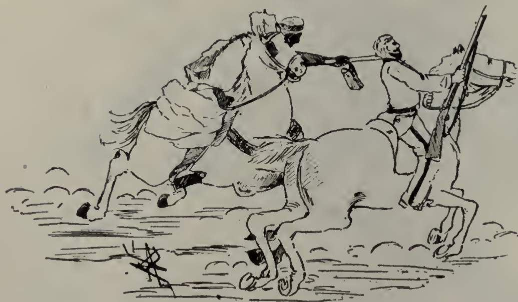
arabe le croise, et, l'accrochant par la bouche avec sa matraque, l'attire à lui et le couche en travers de sa selle.

Une lutte s'engage, mais l'arabe a bientôt l'avantage, et un coup de pistolet a raison du sergent.

Son corps inerte se balance quelques instants aux flancs du cheval emporté, et, paquet sanglant, il tombe enfin comme une masse sur le sable rougi de sang.

Je me rappellerai longtemps le regard de ce malheureux, au moment où il sentit le crochet de l'arme de son ennemi s'enfoncer dans ses chairs.

Je dirai ici que les arabes sont porteurs de plusieurs espèces d'armes. Outre le fusil, le sabre et le couteau, tous sont armés d'un énorme bâton de chêne, appelé matraque, dont une extrémité est garnie d'un croc solide. Ils se servent de cette dernière arme pour accrocher leurs adversaires et les jeter à bas de leurs chevaux.



Le lieutenant de ma compagnie, qui commandait la fraction de la section franche à l'arrière-garde, reçut une des premières balles ennemies au moment il se portait au secours du gros de la colonne. Nous fûmes assez heureux de pouvoir dégager son corps, mais il n'en fut pas de même pour tous : beaucoup restèrent au pouvoir de l'ennemi.

***

Je crois que ces quelques lignes donneront une bien faible idée de l'horreur des pensées qui m'assiégent pendant la nuit qui suit le combat.

Vers quatre heures du matin, mes idées s'éclaircissent un peu cependant, et je commence à être heureux de ne pas avoir été tué. Les beautés de l'existence me reviennent avec le jour. Je sens renaître en moi un immense espoir à mesure que le soleil monte à l'horizon.

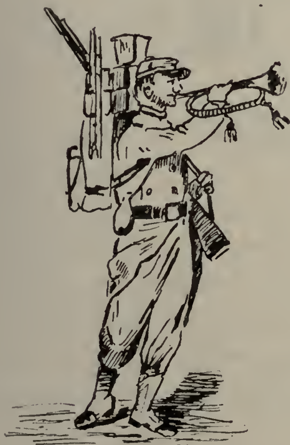
Comme je trouve tout beau ! La lumière est si douce, l'air, si pur, le désert, si calme !

Un grand silence assiste à notre réveil, et bientôt tous se font part de leurs impressions sur l'arrivée probable de la colonne de secours.

A-t-elle été avertie ? Pourra-t-elle faire cinquante kilomètres en quinze heures ? Sinon, que devons-nous faire ?

Le lieutenant, quoique blessé, conserve toujours le commandement. Il prescrit d'attendre jusqu'à neuf heures. Si, à ce moment, aucun secours n'est arrivé, on se mettra en marche.

Le silence se fait de nouveau, et les regards sont fixés, anxieux, dans la direction du nord. Pendant trois longues heures, on est balancé dans une alternative d'espérances, aussi vite abandonnées que conçues.



Enfin un bruit lointain, ressemblant au son du clairon, se fait entendre. Bientôt, plus de doute, on sonne la marche du régiment.

Oh ! mon Dieu ! que cette musique est belle ! Toutes les harmonies humaines ne causeront jamais de plus grandes jouissances que les quelques sons jetés dans l'air par le clairon de mon régiment.

Il nous reste un clairon. Il embouche son instrument, et, sonnant à tout rompre, il répond à la colonne.

Quelques moments après, des visages amis se présentent, et nous devenons gais, malgré nos peines.

Pas de temps à perdre cependant.

Le colonel donne quelques minutes de repos, et se dirige bientôt vers l'endroit où le combat a commencé.

Des cadavres d'hommes et de bêtes sont les sinistres points de repère qui nous guident dans notre marche.

Nos morts sont entièrement dépouillés de leurs vêtements et horriblement mutilés. Presque tous ont la tête séparée du tronc.

Nous arrivons à l'endroit où fut abandonné mon capitaine.



Son cadavre nous apparaît sur le versant d'un monticule. Il est nu, et il a la tête et le bras gauche coupés. Une balle lui a percé le flanc droit. Dix-huit coups de couteau lui ont fait d'horribles trous dans la poitrine. Ces misérables s'étaient acharnés sur les restes de notre malheureux chef.

A ce hideux spectacle, un frisson d'intense dégoût secoue les assistants. Les regards deviennent fixes de rage, les dents sont fermement serrées, et quelques sourds jurons se font entendre.

Mais il ne faut pas perdre de temps dans d'inutiles émotions. Vite à l'action. Nous enlevons nos morts, et rétrogradons vers Aïn-bel-Khélil.

Pas un ennemi à trente kilomètres à la ronde. Ces lâches-là ne s'attaquent qu'au petit nombre.

Le lendemain de notre arrivée à destination, les funèbres débris du combat recevaient de simples et tristes funérailles de campagne.

CH. DES ÉCORRES.



A TRAVERS LA VIE

ROMAN DE MŒURS CANADIENNES

PAR

JOSEPH MARMETTE

DEUXIÈME PARTIE

DANS LE MONDE

CHAPITRE I

LA MANSARDE DU PALAIS



ANS les premiers jours de septembre qui suivirent sa sortie du collège, Lucien Rambaud se présentait devant les examinateurs du barreau de Québec pour être admis à l'étude du droit. Comme il venait de passer son baccalauréat, et qu'il avait encore la mémoire chargée du bagage de ses humanités, il fut admis d'emblée.

Mais, pendant qu'il attendait son tour dans un corridor du

vieux Palais de justice, un camarade le présenta à un étudiant en droit qui allait réclamer des examinateurs l'autorisation d'exercer la profession qui permet de chercher légalement querelle à ses concitoyens. C'était un grand beau garçon de vingt-deux ans, blond, le teint rosé, l'œil bleu clair et vif, le front large, l'air intelligent et bon enfant.

Il marchait déjà tête haute, car la réputation commençait à s'attacher à sa personne. Un volume de vers, qu'il avait publié quelques mois auparavant et qui annonçait les plus heureuses dispositions, avait attiré l'attention sur le jeune poète, dont le nom était maintenant sur les lèvres de tous ceux qui s'occupaient alors de littérature dans le pays. C'était Emile Franchères.

Lucien, qui savait par cœur nombre de vers du poète, ne fut pas trop surpris de le voir absorbé dans la lecture, pourtant peu passionnante du code civil canadien, tout récemment publié ; car, il se doutait bien que Franchères avait dû négliger la société de MM. Pothier, Cujas, Dalloz et autres doctes, mais peu récréatifs auteurs, pour faire assidûment sa cour à la muse charmeresse.

Entre deux articles sur les successions *ab intestat*, qu'il brûlait du regard, le poète accueillit chaleureusement Lucien, dont la petite renommée collégiale de rimeur lui était parvenue par un jeune frère de Franchères, compagnon d'études de Lucien Rambaud.

— Faites-moi donc le plaisir de venir passer la soirée à ma maison de pension, 24, rue du Palais, dit Franchères à Lucien. Je perche au troisième, à côté de la gouttière. Vous rencontrerez là de bons et joyeux garçons. Si nous sommes heureux dans nos examens, nous aurons raison de célébrer dignement ce beau jour ; sinon, nous tâcherons de nous consoler d'un échec qui pourra facilement se réparer bientôt. D'ailleurs, il y aura ce soir, à la " Mansarde du Palais "— c'est ainsi que nous avons baptisé notre campement de bohémiens des lettres et de la basoche — il y aura réjouissances archi-solennelles à l'occasion du prodigieux succès que mon

frère ès-poésie, Arthur Graind'orge, vient de remporter. C'est renversant, mais trop long à vous raconter pour le quart d'heure, fit-il en rouvrant son code. — Marignan, ajouta-t-il, en s'adressant à un étudiant qui l'écoutait, je te présente et te recommande M. Lucien Rambaud, futur poète, qui aspire aussi à devenir, comme nous, avocat avec ou sans causes, et qui nous fera le plaisir d'être ce soir des nôtres. Expose-lui donc un peu le motif de notre réunion.

Et Franchères se replongea furieusement dans son étude tardive, mais énergique, des successions embarrassées.

Voici ce que Marignan, qui, lui, menait de front le journalisme et la fréquentation discrète du Palais, apprit à Lucien Rambaud :

Arthur Graind'orge, apprenti légiste, venait de faire paraître un poème satirico-badin dans lequel il exaltait les qualités stomachiques de la bière fabriquée par un brasseur alors bien connu à Québec. Flatté de voir son nom figurer en rimes sonores dans une œuvre de poésie imprimée, le brasseur, homme d'esprit, avait envoyé ce jour-là même à la Mansarde du Palais, que Graind'orge habitait avec Franchères, Marignan et deux ou trois autres de leurs amis, douze paniers de bière pour remercier l'auteur de cette flatteuse réclame. A la vue des cent quarante-quatre bouteilles alignées casque en tête, comme un régiment à la parade, dans la Mansarde du Palais — qui n'avait jamais contemplé à la fois pareille abondance de breuvage — Graind'orge, un peu porté à l'économie, s'était écrié devant ses amis, plongés dans une admiration extatique :

— Mes enfants! à raison d'une bouteille par jour, j'en aurai pour plus de quatre mois!

— Ah! bien, compte un peu là-dessus! se dirent *in petto* Franchères et Marignan, trop vite tirés de leur extase. Un événement aussi superlativement mirobolant ne saurait rester ignoré ni des amis, en particulier, ni du public en général!

Voilà pourquoi, depuis le matin, les deux compères invitaient le ban et l'arrière-ban de la bohème lettrée de Québec

à venir, ce soir-là, s'abreuver largement aux dépens de l'heureux Graind'orge, qui était certes loin de s'attendre à l'onéreux triomphe que ses bons amis étaient en train de lui organiser.

Les examens terminés, Franchères, qui avait été reçu avocat avec distinction — les examens n'étant pas bien sévères en cet heureux temps ! — emmena examinateurs et examinés à l'hôtel voisin, où il paya une tournée à tout le monde. Suivirent deux ou trois autres libations après lesquelles Lucien qui, faute d'habitude, commençait à se sentir tout drôle, s'empressa de prendre congé de la compagnie devenue de plus en plus bruyante.

— N'oubliez pas.... ce soir ! lui cria Franchères.

— Certes, j'en aurai bien garde ! répondit Lucien, tout heureux de se voir admis dans le cénacle dont Franchères était le prophète écouté.

Vers les sept heures et demie, Lucien Rambaud, tout fier de son succès de l'après-midi, arpentait gaiement la rue Saint-Jean, *intra muros*, en route pour la gloire facile de son début dans le monde des lettrés en herbe de ce temps-là.

En septembre, la nuit vient déjà vite. Parmi les passants qui se hâtaient vers leur logis, Lucien coudoya dans l'ombre deux élèves de sa connaissance qui trottinaient silencieux vers le Petit Séminaire. C'était le jour de la rentrée. D'un air vainqueur, il leur apprit son admission à l'étude du droit, et les vit avec joie, l'égoïste, s'éloigner après lui avoir lancé un long regard d'envie.

Ressassant avec bonheur l'embêtement que devaient éprouver, à cette heure, tous ses anciens compagnons de captivité au collège de S***, Lucien aspira bruyamment deux ou trois bouffées de ce bon air de liberté après lequel il soupirait depuis si longtemps, et précipita sa marche comme un jeune chien qui a rompu sa laisse.

Quelques pas rapides l'amenèrent en face du numéro 24 de la rue du Palais. Il sonna. Une bonne vieille vint ouvrir.

— M. Emile Franchères, s'il vous plaît, Madame, demanda-t-il timidement.

— Il est au troisième, et pas seul, je vous assure ! répondit la vieille, qui ajouta, avec un soupir attendrissant :

— Encore une belle nuit qu'ils vont me faire passer !...

Lucien, décontenancé, fila tout d'un trait, et enjamba les escaliers avec ces vaillantes jambes de vingt ans qui ne demandent qu'à grimper toujours. Rendu sur le dernier palier, une clameur de voix mâles lui signifia qu'il était arrivé au terme de son ascension. Il frappa un coup, et puis deux, à la porte d'où venait le bruit.

— Entrrrez ! vociféra-t-on à l'intérieur.

— Tiens, Rambaud ! cria Franchères, qui, la pipe aux dents, se préparait à faire sauter un bouchon. Arrivez un peu, mon cher, que je vous présente au héros de la soirée. — Mon ami Graind'orge, j'ai le plaisir de te faire connaître M. Lucien Rambaud, admis aujourd'hui à l'étude du droit, et qui a déjà fait avec succès au collège — le sournois ! — son petit doigt de cour à la Muse. Graind'orge est particulièrement heureux, M. Rambaud (Graind'orge salua froidement), du plaisir que vous lui faites de venir l'aider à déguster, en notre aimable compagnie, le liquide généreux qu'il doit à la magnanimité du plus grand brasseur des siècles passés, présents et futurs !

— Pas de phrases, Emile ! cria Marignan. Verse-nous plutôt à boire !

— C'est plutôt ta poire . . . pour la soif, qui nous embête ! riposta Franchères ; tiens, avale et dévale, de mon lit dont tu ravales sans intervalles, avec tes pieds de cavale, la chasteté célibataire.

— Oh ! ah ! fi !.. à la porte, s'exclamèrent dix voix. Dehors, misérable !

— Jamais ! tant que ma bouche pourra s'ouvrir, et ma langue la servir, s'écria Franchères avec un geste théâtral. Il reste encore cent vingt-sept bouteilles à vider. A la vôtre, mes petits biberons !

Lucien, tout étourdi, se laissait présenter à droite et à

gauche, quand la porte s'ouvrit avec fracas, pour livrer passage à trois nouveaux venus. En jetant un coup d'œil sur Graind'orge, Lucien remarqua une contraction des muscles faciaux de ce dernier, qui devait évidemment calculer l'effroyable trouée que ces soiffeurs allaient pratiquer dans son cellier.

La pièce de vingt pieds en carré — c'était la chambre de Franchères et la plus spacieuse de la maison — contenait en ce moment dix-huit gaillards délurés en diable, tous buvant, fumant, parlant, criant et gesticulant à la fois.

A travers l'épaisse fumée des pipes, on les voyait se démener comme des possédés, tandis que, par la lucarne ouverte pour rendre l'air de la chambre respirable, s'échappait un effroyable concert de vociférations capable de tenir les voisins éveillés à cinq arpents à la ronde.

Et pourtant, il y avait là l'élite de la société actuelle : des futurs juges, un évêque, des députés, des avocats, des médecins, des hommes de lettres et des fonctionnaires, tous alors en herbe, mais aujourd'hui gravement installés dans la considération respectueuse de leurs contemporains.

La porte s'ouvrit de nouveau, et cinq à six autres visiteurs s'engouffrant à leur tour dans ce pandémonium, bousculèrent un peu les premiers arrivés pour aller bruyamment saluer et féliciter Graind'orge de son étonnant succès, et le remercier de les avoir invités à s'en réjouir avec lui.

— Animal ! dit Graind'orge à Franchères, tu me paieras cela plus tard !

— Messieurs ! Messieurs ! s'écria Franchères, sans paraître entendre son ami, et tapant à tour de bras sur la table avec une bouteille vide pour obtenir un peu de silence, quoique nous ne soyons pas encore au complet, l'heure est venue de boire à la santé de notre hôte, Arthur Graind'orge, qui nous a tous conviés d'une façon si généreuse à partager le fruit, légitime mais surprenamment acquis de ses labeurs littéraires.

— Joli, le surprenamment !

— Bravo ! hurla-t-on de partout.

— Ça manque de bière, insinua Franchères à Graind'orge, qui se leva, la bouche en cœur, mais la rage au ventre.

— Nous allons t'aider à monter les bouteilles de la cave, lui dit traitreusement Marignan. Allons ! trois hommes de bonne volonté !

Dix se levèrent et sortirent pour revenir l'instant d'après avec des brassées de bouteilles.

Celles-ci se dégorgèrent, et les verres se remplirent avec un vertigineux ensemble, et, dans l'enthousiasme général, se vidèrent trois fois coup sur coup.

— Pour la première fois qu'un livre canadien rapporte quelque chose à son auteur, déclamait Franchères, nous devons, mes amis, le faire connaître à la postérité la plus reculée. Car, ne vous semble-t-il pas, comme à moi, qu'une ère nouvelle et glorieuse s'ouvre pour nous, poètes, jusque aujourd'hui faméliques, mais dédaignés ?...

— Eh bien, mon cher, interrompit un gros courtaud vêtu de la jaquette rouge d'élève de l'Ecole militaire, veux-tu crever de faim toute ta vie ? demande alors un peu des cuisses de poulet à madame la Muse... Non ! si tu veux manger au moins une fois par jour, tu feras mieux de piocher ton droit, mon vieux !

— Allons, Célestin Vachon, repartit Franchères, ne viens donc pas, en ce jour solennel, verser les tonneaux d'eau froide de ton positivisme sur la flamme de notre enthousiasme sacré !

— Eh ! mon cher, je me moque pas mal de toutes les poésies du monde, moi, quand j'ai faim et que je ne possède pas trente sous pour me payer à dîner, — ce qui m'est arrivé plus souvent qu'à mon tour. Aussi me suis-je promis que, après avoir passé mes deux examens à l'Ecole militaire, et touché les cent piastres que ça rapporte, je m'en vais m'escrimer ferme avec le Code, tout en continuant de cultiver la prose vulgaire du journalisme, qui est le marche-pied de la politique, — laquelle, dans tout pays, et surtout dans le nôtre

qui est jeune encore, mène sûrement à la richesse et aux honneurs.

— C'est précisément parce que le pays est jeune, riposta Franchères piqué au jeu, qu'il faut le façonner à respecter les travailleurs de la pensée, qu'elle soit exprimée en vers ou en prose. Voilà pourquoi je veux crier à nos poètes, à nos jeunes écrivains, qui se sentent quelque chose là : " Courage, frères ! et persévérons dans notre voie. Cherchons l'idée généreuse, et soignons bien la forme. Imposons, à force de travail, le goût des belles-lettres à nos compatriotes, pour forcer, nous aussi, l'avenir à nous ouvrir fraternellement les bras !"

— " La victoire en chantant nous ouvre la barrière !" entonna quelqu'un qui commençait à s'allumer, et que la discussion ennuyait.

— C'est ça, du chant ! cria-t-on. — Edmond, l'*Andalouse !* l'*Andalouse !*

Sans se faire prier, Edmond Franchères, frère cadet du poète et chanteur attitré du Cénacle, entonna d'une voix de stentor :

Avez-vous vu dans Barcelone
Une Andalouse au sein bruni... ?
Pâle comme un beau soir d'automne !
C'est ma maîtresse, ma lionne !
La marquesa d'Amaëgui.

Cette poésie endiablée de Musset acheva de leur mettre à tous la cervelle en feu. Et le vacarme alla grandissant encore ; si bien, que l'arrivée de quatre ou cinq autres camarades ne fut guère autrement remarquée que pour embrasser l'occasion d'une libation nouvelle.

Graind'orge, échauffé comme les autres, trouvait maintenant qu'on ne buvait pas assez, et soufflait comme un cachalot, par suite des ascensions répétées qu'il avait à faire de la cave au grenier.

La maison tremblait du faîte jusqu'au sol, et la pauvre

veuve Brindamour, qui tenait la pension, se tordait sur son lit solitaire d'où le sommeil s'était enfui à l'épouvante.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmurait-elle, ça empire tous les soirs ! Ils vont, bien sûr, finir par tout démolir cette nuit !

Les infortunés voisins. aussi tenus en éveil, commençaient à ressentir des atteintes d'aliénation mentale, et, dans les cours les plus rapprochées, les chiens donnaient, par leurs furieux aboiements. des signes de rage subitement déclarée.

Cependant, après des efforts surhumains, Franchères était parvenu à ramener un calme relatif en proposant à l'assemblée d'entendre quelques-uns des vers, cause de cette mémorable solennité. Comme Graind'orge, du reste timide de sa nature, ne réussissait qu'à se faire entendre à demi dans cette tempête à moitié assoupie, quelqu'un cria :

— Monte sur la table !



— Monte ! monte ! vociférèrent en chœur les vingt-cinq bohèmes chauffés à blanc !

Graind'orge dut s'exécuter, et récita quelques-uns des passages les plus saillants de son poème. Les trois vers

suivants, restés célèbres, firent éclater un tonnerre d'applaudissements et de vociférations laudatives :

> Buvons, buvons, amis, de ce bon Macalomme,
> Venant directement du brasseur qu'il dénomme :
> C'est ça qui vous retape et vous refait un homme . . .

Mais son débit monotone et sa poésie fine et acérée souvent, mais manquant de couleur et par trop paisible à la longue, finit par ne pas tenir les imaginations en bride. Aussi, le héros du jour — gloire éphémère ! — se vit-il obligé de descendre des hauteurs triomphales où il avait pour un instant plané.

— Franchères ! Franchères ! hurla la foule délirante.

Franchères était à la fois le barde et l'acteur du Cénacle. De sa voix de basse taille, seule capable de dominer le tumulte, il redit ses vers les plus colorés. Mais bientôt, sa verve personnelle ne sut plus suffire à l'exigence générale, et l'on réclama avec des cris forcenés les sublimes envolées de Victor Hugo, les prosopopées les plus passionnées de Musset, les iambes les plus fulgurants de Barbier.

L'enthousiasme alors ne connut plus de bornes, et il fut un moment où Lucien, énervé par cette poésie volcanique et par les frénétiques transports qu'elle produisait, parut craindre de voir le toit sauter par-dessus les fortifications avoisinantes.

— Eh ! là-bas, le petit qui sort du collège, cria le gros Vachon à Lucien, comment la trouves-tu, leur poésie ? Ça ne vaut pas les classiques, hein !

— C'est plus enlevant, osa dire Lucien.

— Comment, toi aussi ! fit dédaigneusement Vachon, tu donnes déjà là-dedans !

— Et, il me paraît que je suis en assez bonne compagnie, répliqua Lucien.

Les amis applaudirent, tandis que Vachon haussait les épaules.

En homme pratique, ce dernier appréciait surtout les classiques, et affichait le plus haut mépris pour toute l'école romantique et ses admirateurs.

Lucien éprouva de suite de l'éloignement pour ce gros garçon vulgaire qui le tutoyait de prime abord et le traitait si dédaigneusement. Peut-être, du reste, le sentiment d'antipathie qu'il ressentait déjà contre Vachon était-il un pressentiment de leurs démêlés et de leur rivalité futurs.

Cependant Graind'orge, plus excité que tous ses hôtes, qu'il n'avait pourtant pas conviés, cassait maintenant le goulot des bouteilles pour aller plus vite ; tandis que le lit de Franchères s'écroulait sous la surcharge de sept invités trop remuants pour son équivoque solidité.

Chacun alors voulut jouer sa partie dans ce drame délirant, et l'on se mit à chanter en chœur les refrains les plus tapageurs de l'interminable répertoire de la bohème.

Jusqu'à trois heures du matin, la veuve Brindamour, qui pensait voir à chaque instant la maison s'effondrer sur son maigre corps convulsionné, recommanda son âme au Seigneur ; tandis que les voisins — bons bourgeois d'habitude paisibles — devenus soudainement épileptiques, se ruaient à grands coups de genoux dans le dos de leurs épouses pleurnichantes, et vouaient à la damnation éternelle les énergumènes de la Mansarde du Palais.

A trois heures du matin — que tous les héros d'Homère le lui pardonnent ! — Franchères, supérieurement gris, faisait un discours en grec ! Les mânes de Démosthènes durent rudement trépigner cette nuit-là ! . . .

La dernière bouteille étant vidée jusqu'à l'ultime goutte, et tous étant pleins comme des futailles après la vendange, les invités de Franchères et de Marignan finirent par culbuter de conserve du haut en bas des escaliers, et par aller se déverser et se perdre dans les rues devenues trop étroites pour maints d'entre eux.

Après quelques collisions avec des réverbères qu'il prenait pour ses nouveaux amis et qu'il embrassait au passage,

Lucien se retrouva en face de la maison d'un parent qui lui donnait l'hospitalité.

Avec des efforts dignes des plus grands éloges, il parvint à faire jouer la clef dans la serrure, réussit à se hisser sans trop de fracas jusqu'à sa chambre, et finit par s'affaisser dans son lit, au centre d'un grand tourbillonnement de toutes choses.



CHAPITRE II

LARMES D'AMOUREUX, BAPTÊME DE POÈTE



E ne surprendrai personne en affirmant que Lucien se réveilla, le lendemain, avec un violent mal de tête, que sa jeunesse lui fit pourtant bientôt secouer, quand il eut marché quelque temps au grand air.

En se rappelant quelques-uns des incidents qui avaient marqué la soirée précédente — surtout les vers de Musset et de Victor Hugo qu'on avait récités et qui étaient pour lui toute une révélation — il lui vint un vif désir de devenir un homme de lettres applaudi ; et il se promit de cultiver le talent littéraire qu'il sentait germer en lui.

Le hasard voulut qu'un événement, peu considérable en soi, mais qui devait pourtant prendre une grande importance dans sa vie, vint le confirmer ce jour-là même, dans ses résolutions.

Mlle Caroline de Richemond, qu'il avait connue deux années auparavant à Saint-Omer, et dont il avait gardé une si chaleureuse souvenance, vint à la ville et descendit chez ce parent de Lucien, dont elle était la cousine.

La grande joie que Lucien Rambaud ressentit de revoir celle dont il faisait, depuis deux ans, l'objet de ses plus doux rêves d'avenir, se trouva tempérée, pourtant, par la réserve extrême que Mlle de Richemond apporta à leur entrevue. Avec sa passion et son imagination fougueuses, Lucien s'était empressé de tirer des conclusions favorables de la coïncidence de cette visite de la jeune fille chez un parent commun, avec

son propre retour à Québec, et il en concluait que Caroline avait dû contribuer à leur rencontre, et qu'elle l'aimait aussi.

La froideur qu'elle lui témoignait en le revoyant, pensait-il, n'était assurément causée que par la gêne qu'elle éprouvait de laisser percer ses sentiments en présence d'autres personnes. Il saurait bien faire fondre cette glace, dès qu'ils se trouveraient seuls.

L'occasion s'en présenta immédiatement. La musique de l'un des régiments anglais, alors en garnison à Québec, jouait ce jour-là au jardin du Fort. Quand Lucien offrit à Mlle de Richemond de l'y conduire, elle parut accepter sa proposition avec plaisir.

On peut aisément se figurer le ravissement du jeune homme, lorsque, par le radieux après-midi de septembre qui s'épanouissait sur la ville, il se vit cheminant en compagnie de l'élégante jeune fille, par les rues ensoleillées et bruyantes.

En 1864, Québec n'avait pas cet aspect morne, cet air ensommeillé du château de Bois-dormant qu'il offre aujourd'hui. Le siège du gouvernement des deux Canadas, la résidence du gouverneur général et de trois régiments anglais jetaient beaucoup d'argent, d'animation, d'entrain dans la capitale de l'Union. Grâce à l'industrie de la construction des vaisseaux, si florissante alors, les faubourgs respiraient l'aisance, tandis que le luxe déployé par les femmes et les filles des ministres, des députés, des hauts fonctionnaires et des riches officiers anglais, faisait de la haute ville le centre le plus brillant, le plus affiné de l'Amérique anglaise.

En ce temps-là, le lieu de promenade, l'endroit de rendez-vous par excellence du beau monde était le jardin du Fort, les jours où la musique d'un régiment s'y faisait entendre.

Pauvre jardin ! combien je te revis déchu de ta splendeur passée, alors que, entraîné, il y a quelques années, par le désir de revivre encore en te parcourant les impressions de ma vingtième année, je me glissai, presque craintif, dans ta silencieuse enceinte !

Parterres incultes, gazons négligés, plates-bandes envahies par l'ivraie, arbres coupés dont l'absence éclaircissait par trop l'épaisse frondaison de jadis ; quel abandon, quelle désolation pesaient maintenant sur vous !

Deux ou trois bambins, gardés par une bonne assoupie, faisaient des pâtés de sables dans les allées désertes, avec la gravité d'enfants de croque-mort qui s'essaient à jouer dans un cimetière tandis qu'un vieillard invalide, affaissé sur un banc chancelant, aspirait, engourdi, un dernier rayon de soleil, avant que d'achever tout à fait d'expirer.

Saisi par cet air sépulcral, je traversai le jardin sans m'y arrêter, promenant mon regard attristé sur la vaste rade où pas un vaisseau d'outre-mer n'était en vue.

Combien, il y a trente ans, ce site, alors enchanteur, offrait un aspect différent ! Ratissez ces allées, peignez ces parterres où des fleurs rares et variées faisaient éclater en notes vibrantes les couleurs les plus vives ; replantez ces grands chênes dont les longs bras élevaient un dôme de verdure au-dessus des gazons veloutés ; peuplez d'une foule élégante ce jardin où l'art luttait gaiement avec la grande nature ; saisissez au passage ces regards d'amoureux qui marchaient langoureusement dans les allées ombreuses, en écoutant chanter dans leur âme la suave mélodie d'amour qu'accompagnaient les accords tantôt rieurs, tantôt plaintifs, d'une musique artistement conduite ; jetez sur ce paysage si brillamment animé l'immensité d'un ciel inondé de soleil dont le feuillage des bouleaux et des chênes tamisait les rayons ; arrêtez vos yeux sur la rade peuplée de centaines de navires venus de tous les points du globe, et puis, laissez-les errer sur cet admirable horizon de montagnes dont les mamelons, mollement arrondis, verdoient ou jaunissent au premier plan, avec les côteaux de Beauport et de l'Ile d'Orléans, pour aller, bleuâtres, se perdre en s'amincissant, s'estomper, se fondre enfin dans l'azur pâle des fuyants lointains ; et vous aurez un vague reflet du superbe tableau qu'offrait le jardin

du Fort à cette époque où la vie battait son plein dans l'aristocratique capitale des deux Canadas.

Quand Mlle de Richemond et Lucien Rambaud arrivèrent au jardin, les promeneurs y affluaient déjà, le concert étant commencé.



Echelonnés sur l'estrade, qui s'élevait au point culminant, les musiciens du 60e, leur petit bonnet crânement inclinée sur l'oreille, jouaient comme morceau d'ouverture la marche militaire de *Faust* qu'ils enlevaient avec bravoure.

Lucien et sa compagne prirent rang parmi les promeneurs qui faisaient le tour du jardin par les allées lattérales. A petits pas ils allaient, frôlés à tout moment par les énormes jupes des dames que gonflait outre mesure la crinoline obligatoire de l'époque, tandis que les hommes, avec leurs manches de veston et leurs pantalons bouffants, semblaient rivaliser avec les femmes pour exagérer les proportions des membres et imposer à la structure du corps humain une forme tout à fait différente de celle que lui a donnée la nature. Mais qui eût alors songé à se plaindre de cette anomalie ? La mode les voulait ainsi vêtus, et les uns et les autres se trouvaient fort bien de la sorte.

Le rythme guerrier de la marche de Gounod, qui faisait

bondir les ondes sonores de l'air à travers les éclats des cuivres, stimula Lucien et acheva de lui mettre du courage au cœur.

Avec une hardiesse dont, la veille, il ne se fût pas cru capable, il fit à Mlle de Richemond l'aveu complet de la passion dont il se sentait pris pour elle depuis deux ans. Il lui rappela leur rencontre à Saint-Omer, la première soirée chez M. Morel, le pique-nique sur les bords pittoresques de la rivière des Perdrix, leur ascension dans le clocher où leurs deux noms allaient rester bien longtemps gravés et enlacés sous le clair regard des astres.

S'échauffant d'avantage, il lui fit part du culte qu'il lui avait voué depuis lors, de toutes ses aspirations vers elle, lorsque, prisonnier dans les sombres murs du collège, sa seule distraction, son seul bonheur était de répéter le nom de Caroline dans des vers qu'elle lui inspirait à son insu, et de contempler en extase sa figure adorée dans le miroir fidèle de son souvenir.

— Maintenant, il avait quitté le collège et venait d'être admis à l'étude du droit. Dans trois ans, il serait avocat. Avant cinq ou six années, quand serait venue la clientèle, il se verrait sans doute en mesure de l'épouser, si, toutefois, elle voulait bien lui faire l'honneur de lui accorder sa main.

Ici, Mlle de Richemond, qui avait écouté, impassible, mais non sans rougir un peu, ne put empêcher un sourire d'effleurer ses lèvres, avec cette expression railleuse qui avait déjà fait mal autrefois à Lucien.

— Mais ne songez-vous pas, monsieur Rambaud, répondit-elle, que je ne serai plus bien jeune dans cinq ou six ans d'ici, et que ce serait un peu beaucoup attendre pour une personne qui compte déjà, comme moi, vingt printemps épanouis et même évanouis ?... Et puis, en supposant que je voulusse bien aujourd'hui vous accorder les cinq ou six années d'attente que vous me demandez, qu'est-ce qui me garantirait la constance de votre affection ?

— Mon amour qui est sans borne, et ma parole, Mademoiselle.

— Votre parole, monsieur Rambaud, je crois à toute sa sincérité. Quant à votre affection, si grande qu'elle puisse être, laissez-moi vous dire qu'elle n'a pas encore subi l'épreuve par laquelle la fera bientôt passer la comparaison que vous ne manquerez pas de faire dans le monde où vous entrez, entre nombre de jeunes filles, des plus belles et des plus accomplies, et moi dont vous vous êtes épris quand vous n'étiez encore qu'un enfant, parce que j'étais peut-être la première que vous fréquentiez dans l'intimité.

— Personne ne m'apparaîtra jamais plus charmante que vous, Mademoiselle! s'écria Lucien, dont le cœur commençait à se serrer.

— Permettez-moi de vous dire que, avec votre inexpérience du monde, vous n'en sauriez répondre d'une façon absolue. Et, comme je me trouverais, moi, dans une jolie position si, après vous avoir engagé mon cœur, je vous voyais faire chez d'autres jeunes filles des découvertes qui ne seraient pas du tout à mon avantage! J'admets, dans ce cas, que vous voulussiez bien ne pas manquer à votre parole; mais vous ne m'épouseriez plus que par devoir, alors... et nous serions voués tous deux au malheur irréparable d'un mariage sans amour réciproque et complet! Vous voulez bien m'accorder quelques qualités; mais est-ce donc là toute la somme de bonheur que j'en puisse espérer, et ne dois-je attendre de votre affection d'aujourd'hui que l'espérance, incertaine, d'une union si longtemps d'avance toute grosse de périls?...

— Oh! vous ne m'aimez pas, Mademoiselle, pour me parler ainsi.

— Mais en vérité, Monsieur, veuillez donc me dire comment j'ai pu vous laisser croire que je vous aimasse? Citez-moi une de mes paroles, rappelez-moi un seul de mes gestes qui aient pu vous donner à penser que je partageais les sentiments d'affection que vous dites entretenir depuis si longtemps

pour moi, sans que, je vous assure, je m'en sois un seul instant doutée !...

En ce moment, ils passaient derrière l'estrade, tout près des musiciens qui exécutaient l'ouverture du *Barbier de Séville.* Cette musique pimpante, rieuse de Rossini, sur les fines broderies de laquelle se détachait la voix moqueuse de Mlle de Richemond, fit mal à Lucien ; car elle semblait railler la douleur qu'il ressentait de voir son bel oiseau bleu de rêve s'enfuir à tire-d'aile.

— Il m'avait semblé, objecta-t-il timidement que, lorsque nous nous rencontrâmes à Saint-Omer... il y a deux ans...

— Mon Dieu, Monsieur, vous étiez si jeune alors, que vous avez dû vous méprendre complètement sur la nature de mes sentiments à votre égard. Je vous avouerai volontiers que je ne fus pas sans m'apercevoir que vous me faisiez un peu la cour. Mais comment, moi, alors âgée de dix-huit ans, aurais-je pu prendre au sérieux les attentions d'un collégien ? Nous avions bien, si vous voulez, tous les deux dix-huit ans ; mais nous n'étions pas du même âge ! Maintenant, que j'aie joliment accueilli vos prévenances, je n'en saurais disconvenir. Mais pouvais-je agir autrement, lorsque celui de qui elles me venaient se trouvait être le neveu de mon hôte, M. Morel ? Et, de ce que je me sois montrée aimable avec vous, sans rien de plus, s'ensuit-il que je vous aie donné le droit de croire à quelque inclination sérieuse ?...

— Evidemment non, Mademoiselle ! dit amèrement Lucien. Et j'étais, en vérité, bien enfant pour vous avoir ainsi voué ma vie entière, alors que j'aurais dû savoir que vous ne pouviez pas vous éprendre d'un pauvre écolier, et que, du reste, vous aimez sans doute quelqu'un plus prêt à faire votre bonheur !

— Oh ! n'allons pas à présent — comme vous direz quand vous serez avocat — nous écarter de la question ; et, laissez-moi vous dire que, si je suis très peiné du chagrin que vous paraissez éprouver de ma franchise, je ne saurais vous autoriser à scruter aussi attentivement ma vie.

Après le beau rêve si longtemps savouré, le réveil du pauvre amoureux était si brusque et si cruel, qu'il lui semblait que tous les ressorts de son être se brisaient en lui. Il marchait machinalement à côté de Mlle de Richemond, se sentant enfoncer dans un abîme de désolation.

Et pourtant, des amoureux, les yeux tendrement unis, le frôlaient de leur bonheur insolent!...

A cet instant, les musiciens attaquèrent une fantaisie sur la plaintive romance *The last rose of summer.* Au bout de la seconde phrase musicale, la fanfare s'arrêta net; et puis, on entendit un étrange écho répéter au loin les deux dernières mesures. Et ainsi, de deux phrases en deux phrases, un second groupe de musiciens cachés dans le jardin du gouverneur, à quelques cents pieds de là, renvoyaient aux auditeurs surpris et charmés les dernières notes qu'ils venaient d'entendre auprès d'eux.

Ces sons voilés et mélancoliques des cors se plaignant là-bas, sous de mystérieux ombrages, rapportaient à Lucien l'écho de sa propre désespérance, et une tristesse lourde comme des mondes s'abattit sur lui.

Que dit-il ensuite à Mlle de Richemond, lorsqu'ils revinrent à la maison de leur parent commun? c'est ce qu'il ne put jamais se rappeler par la suite, tellement la douleur, qui l'étreignait à l'étouffer, semblait avoir chassé hors de lui son âme.

Le dîner et la soirée qui suivirent glissèrent sur sa mémoire sans y laisser de trace; et il ne se souvint jamais que de l'heure où il se retrouva seul dans sa chambre à coucher, qu'une mince cloison séparait de la pièce occupée par Mlle de Richemond.

— Elle ne m'aime pas parce que je ne suis rien encore, pensa-t-il soudain. L'orgueil de son intelligence et du nom historique qu'elle porte si fièrement lui font mépriser ma personne et mon nom encore inconnus. Eh bien, je veux rendre le mien célèbre aussi! A part mon pauvre amour dédaigné, elle ignore tout de moi, et ne saurait soupçonner

les pensées généreuses qui font battre mon cœur. Je donnerai l'essor à cet essaim de poétiques idées que je sens palpiter dans l'intimité de mon être. Elles prendront corps sous ma plume, et, la publicité leur donnant des ailes, comme de brillants oiseaux des tropiques, elles s'envoleront, emportant mon nom, obscur aujourd'hui, pour le faire étinceler au-dessus de la foule.

Sous le coup de la grande émotion qui venait de l'empoigner, il se mit à l'œuvre. Et là, dans cette chambre silencieuse, mais toute pleine de son premier désenchantement d'amour, il composa les premiers vers d'un poème d'assez longue haleine auquel il songeait depuis quelque temps.

Si mince était la cloison qui le séparait de la chambre de la dédaigneuse jeune fille, qu'il entendait le souffle léger de la respiration de Caroline qui s'était endormie sans se douter que sa froideur inspirait en ce moment le futur auteur d'œuvres désormais nationales.

Mlle de Richemond partit le lendemain, et ce ne fut que nombre d'années plus tard que Lucien, depuis longtemps guéri de sa passion pour elle, la rencontra — encore fille — avec le doux contentement de la sentir le caresser de ce regard de curiosité admirative qui s'arrête sur les personnes de marque.

Il n'avait pourtant pas dû attendre si longtemps pour savourer une revanche ; car six mois après qu'il avait commencé d'écrire son poème dans le silence de la nuit cruelle qui l'avait pourtant sacré écrivain, une revue de Montréal acceptait le travail vraiment remarquable du jeune auteur et le publiait.

Les directeurs de la revue, voulant accroître le nombre de leurs abonnés, annoncèrent l'apparition du poème de Lucien Rambaud à grand renfort d'affiches placardées en maints endroits de la ville.

Juliette Morel, cousine de Lucien, se trouvait alors à Montréal. Etant sortie avec Mlle de Richemond, elles aperçurent, imprimé en larges caractères, le nom de Lucien

qui figurait sur les affiches, avec le titre de l'œuvre qui allait paraître.

— Mais est-ce bien là ton cousin dont il est question ? demanda Mlle de Richemond à Juliette.

— Certainement, répondit celle-ci.

— Quoi, lui ? si jeune ! s'écria Mlle de Richemond, toute surprise, et puis rêveuse.

Ce mot, que lui rapporta sa cousine, fut le premier baume qui cicatrisa la plaie saignante que Lucien Rambaud portait encore au cœur.

JOSEPH MARMETTE.

(*à suivre*)



ENSEIGNEMENT COMMERCIAL

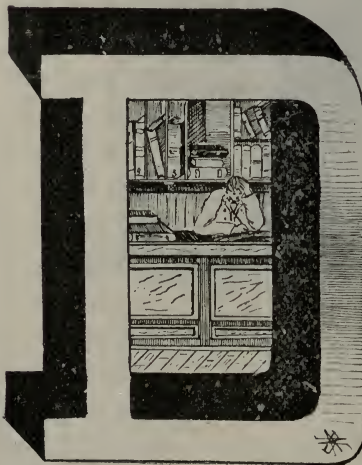
Depuis nombre d'années, il est question de changements dans les méthodes d'enseignement commercial, et la *Revue Nationale* ne peut rester en dehors d'un mouvement créé en faveur de cette importante réforme.

Nous croyons donc être utile à nos lecteurs et au public en général en publiant ci-dessous le travail que M. Tancrède Bienvenu, assistant directeur gérant de la banque Jacques-Cartier, a lu devant la Chambre de Commerce de Montréal.

M. Bienvenu, quoique jeune encore, puisqu'il est né en 1859, a cependant acquis une grande expérience pratique en affaires et en enseignement commercial.

Issu de deux familles bien connues du comté de Verchères, M. Bienvenu fit ses études au collège de Varennes, où il obtint la médaille de bronze offerte par le gouverneur-général. Quelque temps après sa sortie du collège, il y revenait comme professeur de la classe d'affaire. Appelé, dans la suite, à la banque Jacques-Cartier, il atteignait rapidement la position importante de assistant directeur-gérant, qu'il occupe actuellement.

M. Bienvenu est donc tout-à-fait compétent à traiter la question qui nous occupe. Le rapport ci-dessous, lu par M. Bienvenu, a été, séance tenante, contresigné par deux de ses collègues de la Chambre de Commerce, Messieurs L.-E. Morin, fils et Ubald Garant.—La Direction.



ANS sa séance du 22 Février dernier, sur la proposition de M. J.-X. Perrault, la Chambre de Commerce me chargeait de faire un rapport sur les moyens à prendre pour promouvoir l'instruction commerciale dans notre district. J'ai accepté la tâche qui m'était échue, et je soumets franchement mes vues sur ce sujet.

Depuis nombre d'années, on agite, dans cette province, la grande question de l'instruction, et cela, sans résultat réelle-

ment pratique et constant, du moins pour ce qui concerne l'étude du commerce. Ces divers mouvements, opérés par la classe instruite vers le progrès, sont momentanément suspendus pour des raisons qu'il ne m'appartient pas de discuter en cette circonstance.

Dans mon humble opinion, il faut avancer graduellement, prêter main forte à la classe enseignante, ne rien brusquer et surtout ne pas se contenter d'un seul coup d'épaule pour sortir de l'ornière et de la routine. Le succès ne répondra peut-être pas à nos premiers efforts, mais ce serait faire preuve d'inconstance que de fléchir devant les obstacles qui surgiront inévitablement devant nous. Il ne s'agit pas, pour le moment, de faire vite et de produire beaucoup en peu de temps, mais plutôt de donner une impulsion nouvelle et pratique aux institutions qui se dévouent à l'enseignement du commerce, et leur continuer une protection efficace.

Quels sont les moyens à prendre pour compléter, par des notions commerciales, les sèches théories de la comptabilité et faciliter aux jeunes gens l'accès aux positions lucratives ? Telle est la question à résoudre.

Avant d'écrire le présent rapport, et d'exprimer mon opinion sur des questions toutes brûlantes d'actualité, j'ai cru prudent de prendre conseil d'hommes versés dans les affaires et dans la finance, et je puis ajouter qu'ils partagent mes vues sur les points principaux.

L'importance de la réforme que nous désirons opérer dans les études commerciales est telle que, déjà dans le passé on a posé les bases préparatoires d'un programme qui causa du retentissement et fit naître bien des espérances.

Aussi je profite de la circonstance pour offrir de sincères félicitations à deux de nos membres qui, dès la fondation de cette Chambre, ont jeté la semence des idées de progrès qui occupent, en ce moment, bien des esprits : j'ai nommé Messieurs Parizeau et Perrault.

Le devoir du présent est de continuer une œuvre que nous pouvons mener à bonne fin, si nous savons nous enten-



M. TANCREDE BIENVENU

Photographie Québy, frères

dre sur l'uniformité des moyens à choisir comme garantie de succès.

Le niveau de l'instruction commerciale peut encore monter beaucoup dans notre pays, et le monde financier ne doit pas se composer exclusivement de hardis spéculateurs, mais aussi d'hommes qui, par l'étendue de leurs connaissances multiples, inspirent confiance et donnent du prestige à leur position. Pourquoi le banquier, le commerçant, etc., ne figureraient-ils pas au premier rang de la société, comme ceux qui s'adonnent aux professions libérales ? Or, il faut bien l'avouer, il nous reste encore du chemin à parcourir pour élever l'enseignement commercial à la hauteur de l'enseignement classique. On accumule, il est vrai, des notions de comptabilité, mais la vraie science commerciale en est encore à ses premiers essais. Ainsi, tel étudiant, par exemple, qui trouvera le secret d'un problème algèbrique, ignorera souvent les éléments de la géographie et fournira une correspondance sans allure et pauvre de style. Les connaissances littéraires, dans les deux langues, sont aussi une nécessité à l'heure actuelle, et nous grandirons dans le respect et la confiance du public, du moment que nous cesserons de passer pour des aligneurs de chiffres.

J'insiste de nouveau sur les bonnes intentions qui nous animent, et je repousse d'avance toutes les insinuations malveillantes qu'une prévention injuste peut faire naître sur notre compte. Loin de nous la prétention de nous immiscer, en aucune manière, dans la direction des études commerciales ! — mais, comprenant le besoin d'une science plus pratique, il est permis de croire que notre projet sera favorablement accueilli par ceux qui doivent marcher avec nous.

PROGRAMME PERRAULT.

J'ai étudié attentivement le programme d'examen soumis à cette Chambre, le 15 février dernier. Malgré la date du 1er mai 1890, qui retrace son origine, il n'a cependant rien

perdu de son actualité. L'exposé des questions et l'ordre des matières dénotent de la part de son auteur une connaissance approfondie et solide des choses qui constituent l'âme d'un cours commercial.

Mais le temps est-il venu d'imposer ce programme, et le corps enseignant ne mérite-t-il pas d'être consulté sur un projet qui devient d'une importance capitale pour lui ?

Le but que se propose la Chambre de Commerce est naturellement de promouvoir les intérêts des professeurs qui se dévouent à l'enseignement commercial. Or, s'il n'y a pas d'entente, entre les collèges et cette Chambre, dans la rédaction et le choix d'un programme uniforme, nous nous exposons à subir un échec humiliant, pour nous, et désastreux pour l'œuvre que nous avons à cœur de protéger. Ne seraitce pas aussi décourager à jamais des gens bien intentionnés si, au début de l'entreprise, on agit avec précipitation, de manière à indisposer contre nous ceux mêmes qui ont le premier mot à dire sur la question ?

Je considère plus opportun, pour le moment, de communiquer avec les directeurs des institutions commerciales, d'appeler un congrès de délégués des différents collèges et d'élaborer avec eux le programme que nous désirons faire adopter. Ce programme, connu à l'avance, mettra en lumière bien des points obscurs, stimulera le zèle des professeurs et l'ambition des élèves, et fera éviter des malentendus regrettables. Par ce moyen aussi, nous pourrons établir sur une base équitable les chances de succès de chacun des concurrents.

1o Pour arriver à ce résultat désirable, je suggèrerais d'établir un comité permanent d'instruction commerciale, composé de cinq à six membres de cette chambre. Réunis en congrès avec les délégués ci-haut mentionnés, ces messieurs traceraient le plan d'un programme lucide, complet, dont les différents articles seraient adoptés, rejetés ou modifiés, à la majorité des voix.

2o Remplaçons le grand prix par une série d'allocations,

dont la variété et l'importance seront un puissant encouragement pour les élèves. Je prends comme exemple l'association des banquiers qui accorde, de temps à autre, une prime, pour le meilleur ouvrage écrit sur un sujet commercial quelconque. En suivant cette voie, la Chambre de Commerce crée un fort courant d'émulation parmi les élèves de nos académies, et cet encouragement d'un nouveau genre compense amplement le grand prix proposé dans le programme de M. Perrault. Notre mobile n'est pas, en effet, cette curiosité stérile qui cherche à peser la valeur des divers modes d'enseignement et à mesurer la capacité des institutions selon le caprice et les sympathies d'un bureau d'examinateurs. Mais nous désirons rendre justice à tous, sans oublier, cependant, que la réputation d'une maison est un bien à conserver et à respecter.

Or, par ces différents concours périodiques que je propose, la porte est fermée à toutes les rivalités malsaines. Les compositions des élèves sont remises au comité d'instruction de cette chambre, qui s'adjoint un ou deux délégués des collèges pour surveiller les corrections et faire ensuite un rapport sur le jugement à rendre.

Le mode d'examen et de récompenses, proposé par M. Perrault, est bien de nature, sans doute, à créer de légitimes ambitions. D'un autre côté, le fait de convoquer, à la fin d'une année scolaire, les élèves des différents collèges pour leur faire subir un examen, peut aussi faire surgir une foule d'inconvénients qu'il faut prévoir et éviter dans la mesure du possible.

Les collèges n'ont pas, chaque année, des élèves de talent, capables de soutenir la réputation de leurs professeurs et prêts à subir les épreuves d'un interrogatoire dans lequel la timidité comme l'audace jouent un rôle si tranché. Ne pas concourir, c'est avouer son incapacité ; entrer en lice, avec la quasi-certitude d'une défaite, c'est le fait d'un dévouement et d'une générosité, qui ne sont pas ordinaires. Laissons aux académies commerciales le soin de conférer les grades accou-

tumés, et faisons l'expérience des moyens que je viens de suggérer.

3o La Chambre de Commerce pourrait aussi décerner un diplôme spécial, sous forme de brevet de capacité, aux élèves qui subiraient un examen devant le comité de l'instruction commerciale. Les noms des divers concurrents n'arriveraient à la connaissance du public que dans le cas d'un examen satisfaisant. De cette manière, les collèges ne risqueraient aucunement de compromettre leur réputation, par suite de l'échec de leurs élèves ; ce diplôme supplémentaire serait une haute et puissante recommandation pour ceux qui l'obtiendraient, et cette chambre aurait droit aux félicitations de tous les hommes bien pensants.

J'ai émis mon opinion avec franchise, m'appuyant sur mes quelques années d'expérience dans le professorat, pour accomplir un devoir et rendre justice à une cause qui mérite toute notre attention et toutes nos sympathies.

En poursuivant cette œuvre de réorganisation commerciale, nous ferons preuve de vrai patriotisme et nous grandirons dans l'estime de ceux qui ont les yeux sur nous et qui attendent avec anxiété le résultat de nos travaux.

TANCRÈDE BIENVENU.



CHRONIQUE DE L'ETRANGER

Le fait saillant du mois passé, c'est la nouvelle querelle franco-anglaise, à propos des territoires litigieux du centre de l'Afrique.

Une compagnie anglaise de colonisation a des prétentions très gloutonnes sur certaines de ces régions encore absolument mal délimitées. Bien entendu, les français, qui ne sont jamais en arrière dans leurs aspirations coloniales, hésitent, un peu, à reconnaître les droits des anglais.

Deux expéditions françaises sont en ce moment en marche dans ces pays, et souvent elles se heurtent à leurs voisines étrangères, qui les reçoivent avec une forte mauvaise humeur.

Tant que ces petits conflits demeurent circonscrits entre les différents explorateurs, l'aigreur, qui s'en dégage, est assez peu menaçante, mais, si la chose arrive à la publicité universelle, par la bouche des ministres des nations intéressées, cela prend de suite l'ampleur d'une querelle internationale.

Sir Edward Grey, sous-secrétaire d'Etat anglais pour les Affaires Etrangères, a été amené dernièrement à dire, au parlement, des paroles assez graves dans le fond, quoique, comme toujours, modérées et courtoises dans la forme.

M. Labouchère, qui met généralement des bâtons dans les roues, s'est de suite levé et a accusé le gouvernement d'avoir fortuitement lancé une menace inutile à la France.

De là, commentaires passionnés de la presse universelle, plus sérieux chez les journalistes anglais, mais particulièrement vifs dans la petite presse française. Les grands journaux de partout, quoique ayant conservé la gravité de leur format, se sont pourtant laissé emballer également, et, pendant quelque jours, on ne parlait de rien moins que d'une déclaration de guerre.

La réponse de M. Hanotaux, ministre des Affaires Etrangères, se fit attendre quelque peu, mais elle a été de tous points conforme à la dignité d'un pays, grand et fort.

Refaisant l'historique de la question, dans la calme atmosphère du Sénat, M. Hanotaux a complètement rejeté les prétentions anglaises, en établissant simplement que la seule puissance suzeraine des territoires contestés était la Turquie. Il admettait cependant que les anglais pouvaient bien avoir obtenu certaines concessions et qu'il serait le premier à les discuter s'ils voulaient bien les indiquer devant un tribunal international. Le ministre français terminait son discours en affirmant que les deux grands pays intéressés dans l'affaire sauraient, au moment opportun, trouver un terrain solide de concessions mutuelles.

Voilà le langage d'un homme d'Etat. Aucune forfanterie, aucune aigreur, des faits, de la modération, de la fermeté, beaucoup de fermeté.

Là en est la question pour le moment, mais soyez convaincus que tout s'arrangera à l'amiable, comme cela arrive toujours —je l'ai déjà dit ailleurs— depuis que les diplomaties anglaises et françaises se montrent d'une fermeté égale.

Mais, me direz-vous, qu'en pensent ces bons nègres d'Afrique ? Ont-ils été consultés pour savoir à quelle sauce ils seront mangés.

Oh ! ça, non, par exemple, ils se contentent de récriminer un peu, en philosophes.

Qu'importe l'assaisonnement, se disent-ils, avec une amertume toute primitive, nous sommes destinés à bouillir dans le pot-au-feu commercial européen. Le portugais l'anglais, l'allemand, le français, tout cela nous est bien égal, pourvu qu'on ne nous fasse pas trop languir.

Ce raisonnement nègre me paraît de pure logique, car ces pauvres diables, malgré leurs flèches empoisonnées et leur climat meurtrier, commencent à s'apercevoir qu'ils ne peuvent tenir longtemps contre la rapacité de la civilisation humanitaire.

Ils étaient si heureux pourtant dans leur beau pays, avec ses sombres forêts, ses grands lacs, ses immenses cours d'eau ; et voilà, soudain, qu'un essaim d'hommes étranges, la foudre en main, viennent leur apprendre et leur prouver que leur bonheur sera encore plus grand, quand ils auront cédé aux envahisseurs tout ce qui leur appartient.

Ces bons nègres me semblent passablement débonnaires, et, je me demande, si, par hasard, il leur prenait fantaisie de venir ainsi explorer l'Europe, si on les recevrait avec autant de bonhommie qu'ils ont accueilli les explorateurs, avides de mettre leur patrie en coupe réglée.

Mais, j'ai bien tort d'ergoter.

Ainsi marche le monde. Et c'est juste, paraît-il, car celui qui a de l'argent, plein son gousset, et un bon fusil entre les mains, doit nécessairement opprimer le pauvre diable, qui n'a pas plus d'argent que de gousset et ne possède qu'une modeste flèche pour se défendre.

Ce n'est pas nouveau, ce que je dis là, mais c'est toujours drôle de le constater.

En résumé, la force prime le droit. Vous l'aviez dit avant que je l'écrive.

Un bien pénible procès vient d'avoir un triste dénouement devant les tribunaux anglais. Oscar Wilde, littérateur éminent et dramaturge célèbre, a vu sa réputation s'effondrer dans la boue.

En voulant prouver trop, il s'est mis la corde au cou et il a causé un joli scandale dans le monde anglais.

Le voilà maintenant traduit à son tour devant les prudes tribunaux de son pays et il est sûr de son affaire : une bonne et due condamnation, avec tout son cortège de tristesses et de réflexions.

A ce propos, beaucoup de journaux ont glosé sur la moralité anglaise, en citant de copieux exemples à l'appui de leurs assertions.

Voilà qui n'est pas du tout charitable et même quelque peu enfantin.

Tous les peuples ont leurs plaies, qu'ils traitent à leur gré, sans que les voisins aient raison d'y mettre le doigt. Ces critiques me font l'effet de deux hommes plantés, face à face, avec beaucoup de boue devant eux qu'ils se jettent mutuellement à la figure.

Les vices ne sont pas nationaux, ils sont malheureusement universels, et les nations devraient conclure entre elles un traité international de silence, quand de pareilles turpitudes voient le grand jour.

Ce serait plus moral d'ailleurs et causerait beaucoup moins de scandale que leur étalage public, devant des yeux et des oreilles, avides de tout voir et de tout entendre.

En quittant l'Angleterre, je ne puis m'empêcher de citer un correspondant fantaisiste, qui donne une merveilleuse opinion sur les résultats certains d'une guerre entre la France et la Grande-Bretagne.

D'après cet estimable journaliste, la France craint énormément une rencontre avec l'Angleterre, car celle-ci ruinerait immédiatement son commerce sur mer, bloquerait ses ports et imposerait à la République Française une formidable indemnité de guerre, sous laquelle elle resterait écrasée pour toujours

Ce petit tableau d'un reporter américain est tout bonnement délicieux dans sa naïve simplicité.

Comme il fait bon d'être ainsi capable de trancher les conflits internationaux ! J'aimerais à voir la tête du charmant écrivain qui a condamné la France de façon si expéditive ; ce doit être un bipède, d'origine teutonne, avec une paire d'yeux convergents, dont les regards s'arrêtent sur le bout d'un nez, assurément fait pour ne se fourrer nulle part.

Aux Indes, nous avons une bonne révolte, à Chitral ou Petit Cashgar.

C'est toujours la même chose aux colonies. Au moment où on s'y attend le moins, crac, voilà une tribu, une peuplade qui se fâche et tue tous ceux qui lui tombent sous la main.

Ici, c'est un jeune officier, avec une soixantaine d'hommes, qui a écopé

Le lieutenant Ross s'en allait tranquillement renforcer une garnison, quand une foule d'indigènes lui sont tombés dessus et l'ont massacré avec tout son monde.

Je suis tranquille sur les résultats définitifs, mais comme ancien officier colonial, je déplore la perte d'un camarade.

J'en ai tellement vu de bons officiers, tués dans de pareilles circonstances, que ça m'attriste toujours, plus que je ne saurais dire.

Rien comme d'avoir été militaire pour aimer la paix et trouver bête la mort cruelle de braves jeunes gens, pleins d'ardeur et d'avenir, qui vont, sous prétexte de gloire nationale, se faire tuer, souvent pour une cause dont ils n'apprécient généralement pas la valeur.

En Allemagne, le prince de Bismark a fêté le quatre-vingtième anniversaire de sa naissance.

A cette occasion, il y a eu grand tapage au Reichstag.

Le président, M. Von Levetzow, proposait au parlement d'envoyer, à cette occasion, des félicitations au prince de Bismark, mais par une majorité assez forte, le Reichstag refusait de sanctionner ce vœu.

Un tumulte général suivit le vote, qui entraîna de suite la démission du président et des vice-présidents.

L'empereur, furieux, voulait dissoudre le Reichstag, mais il en fut déconseillé par son entourage. Et pour prouver à Bismark tout son respect pour lui, il lui adressait un télégramme ému et allait en personne lui faire visite avec ses fils aînés.

Aux fêtes, qui accompagnèrent cet événement, l'empereur a tenu à commander lui-même la garde d'honneur et a défilé, en tête des troupes, devant le grand homme allemand, qui se tenait à son balcon.

Je crois que c'est là le chant du cygne du Chancelier de fer, qui termine une vie bien remplie, par un triomphe sans égal dans l'histoire allemande.

La paix est, dit-on, signée entre le Japon et la Chine.

Les conditions, jusqu'à ce jour, paraissent être les suivantes :

1° L'indépendance de la Corée ;

2° Cession aux japonais des territoires conquis par eux ;

3° Cession de l'Ile de Formose ;

4° Une indemnité de guerre de $100,000,000 ;

5° Une alliance offensive et défensive entre la Chine et le Japon.

Mais tout cela n'est pas définitif, car les puissances étrangères maugréent contre certaines de ces clauses qui paraissent léser leurs intérêts reconnus par traités.

Il nous faudra donc attendre encore quelque temps pour apprendre la teneur difinitive des conditions de paix.

Li Hung Chang a reçu une balle heureuse, qui l'a blessé légèrement et a singulièrement aplani les difficultés des pourparlers engagés.

Le Mikado, en apprenant cette tentative d'assassinat sur l'envoyé chinois, a immédiatement accordé une armistie, en exprimant à la Chine tous ses regrets d'un attentat aussi barbare.

Décidément les japonais sont trés modernes, très civilisés.

Voilà une campagne qui a été rondement menée, tout d'un côté, rien de l'autre, par exemple.

C'est une guerre finie, tant mieux, ou tant pis, car on ne sait pas si la terrible râclée, que viennent de subir les chinois, ne les réveillera pas au point d'inquiéter l'Europe, un jour à venir.

Ch. des Ecorres.

CONSTANCE ET LOYAUTÉ



L s'appelait M. Loyal, un nom rare, évoquant l'idée d'une qualité peu commune. Il n'était guère connu. On savait qu'il avait vécu à l'étranger, et l'opinion la plus généralement accréditée lui attribuait, pour pays natal, le Brésil, où il était né, disait-on, de parents français.

Bien qu'il se montrât toujours d'une courtoisie parfaite, il était peu liant et ne se livrait pas. Ses cheveux et sa barbe étaient d'une blancheur immaculée, ce qui l'eut fait prendre pour un vieillard, si tout le reste de son signalement n'eut protesté contre une semblable supposition.

L'œil était vif; le teint, peut-être un peu trop vermillonné, n'avait pas de ces nuances violacées que l'âge amène chez les tempéraments sanguins. La taille, moyenne, avait une carrure plutôt forte qu'élégante. La démarche était élastique; le corps droit; le maintien, naturel; l'aspect général, imposant. Le front, large, dominait une épaisse arcade sourcilière sous laquelle brillaient deux yeux noirs dont le regard profond s'éclairait parfois de lueurs étranges.

Avec une politesse à la fois correcte et digne, il savait tenir à distance les importuns qui avaient la curiosité de vouloir pénétrer le mystère qui l'entourait. Il pouvait avoir de trente à quarante-cinq ans; mais il était impossible de le supposer plus âgé. Ses cheveux et sa barbe avaient dû blanchir prématurément. Ses yeux et son teint n'étaient pas ceux d'un vieillard, encore moins ceux d'un albinos.

A ceux qui avaient le mauvais goût de lui parler de cette singularité, il disait que le climat de son pays natal faisait vieillir les gens avant l'âge. Il ajoutait en riant :

—Je suis trop vieux pour avouer le mien.

On n'avait jamais pu savoir si *le mien* s'appliquait au pays natal ou à l'âge.

Ce n'était pas précisément un taciturne : c'était peut-être un mécontent, un blasé, un misanthrope; c'était certainement un incompris.

A la bibliothèque du parlement d'Ottawa, où je le rencontrais fréquemment, nous avions échangé quelques impressions, et il s'était établi entre nous un lien de sympathie qui me faisait souhaiter de cultiver son amitié.



M. REMI TREMBLAY

C'est qu'il était intéressant à entendre disserter lorsqu'on abordait un sujet qu'il lui plaisait de traiter.

J'avais remarqué qu'il lui répugnait de parler de la politique canadienne et de tout ce qui concernait le Canada. Ce profond observateur, si éloquent, si prolixe même, dans la description du climat, des productions, des mœurs et des habitudes des nombreux pays qu'il avait traversés, devenait muet dès que la conversation tombait sur une question d'actualité canadienne.

Mon amour propre national en était froissé. Je me demandais comment il avait pu se renseigner si bien sur les autres pays s'il avait pour système de vivre toujours, par la pensée, en dehors de la contrée qui lui offrait un asile plus ou moins temporaire. Je ne pus m'empêcher un jour de lui en faire la remarque, tout en lui exprimant l'étonnement avec lequel je constatais que, malgré son indifférence réelle ou affectée pour tout ce qui aurait dû l'intéresser chez nous, il paraissait beaucoup plus au courant des choses canadiennes qu'il n'aimait à l'avouer. Il me regarda dans le blanc des yeux et me dit :

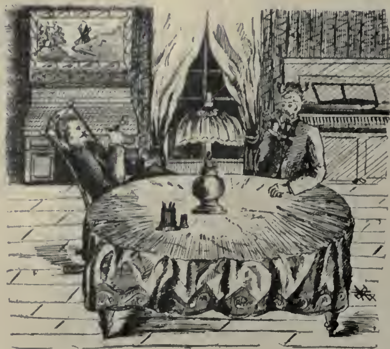
—Mon cher, je vous dois réellement une explication. Je crois que vous en avez trop deviné pour qu'il me soit possible de vous cacher le reste sans risquer de vous laisser sous une fausse impression à mon égard. Sans le prévoir, et probablement sans l'avoir voulu, nous en sommes arrivés à un degré d'intimité qui autorise bien des confidences, et je tiens trop à votre amitié pour laisser votre imagination s'égarer dans des suppositions qui ne seraient peut-être pas à mon avantage.

Vous êtes un homme sur la discrétion duquel je crois pouvoir compter. Depuis de longues années, je vis replié sur moi-même. Caractère naturellement ouvert, je me suis renfermé dans une solitude morale qui me pèse. Une confidence faite à un ami capable de me comprendre me fera du bien. Je vais vous faire le dépositaire de mon secret. Plus tard, quand je serai loin, si le cœur vous en dit, vous en ferez part au public ; mais vous ne révélerez jamais les noms véritables des personnages du petit roman de la vie réelle que je vais vous raconter. Ce sera une longue histoire. Pouvez-vous disposer demain d'une heure ou deux ? Nous nous rencontrerons au Russell à trois heures de l'après-midi. Cela vous va-t-il ?

Agréablement surpris de cette proposition inattendue, je n'eus garde de manquer au rendez-vous. Dès que nous fûmes convenablement installés dans sa chambre, M. Loyal me parla en ces termes :

— Lorsque j'aurai fini de vous faire le récit des vicissitudes de mon existence, je n'aurai plus besoin de vous dire pourquoi j'évite les sujets de conversation qui nous amènent à parler des choses du Canada. A ma place, il vous semble que vous vous efforceriez de vous renseigner au sujet du beau pays que j'habite temporairement. Je vous surprendrai peut-être en vous disant que je connais le Canada aussi bien que vous le

connaissez vous-même. Je suis canadien comme vous ; mais j'ai de graves raisons pour ne pas l'avouer publiquement, et j'ai toujours peur de trahir mon *incognito,* que j'ai résolu de conserver. Je crains d'éveiller des soupçons en paraissant trop bien renseigné sur un pays que je suis censé avoir vu pour la première fois il y a à peine quelques mois.



Je suis né il y a quarante ans dans un petit village situé sur les bords de la rivière Richelieu. Mon père, cultivateur à l'aise, mourut quand j'avais douze ans. Ma mère ne lui survécut que de deux ans. Lorsqu'elle mourut, mon tuteur, le notaire Cléry, fut chargé de pourvoir à mon éducation et de me remettre, à ma majorité, le modeste héritage qui devait m'échoir en ma qualité de fils unique des époux Verdun.

La perte de mes bons parents m'avait profondément affligé. J'ai coulé chez eux les seuls jours paisibles qui aient éclairé ma malheureuse existence. Retrouverai-je jamais le calme parfait, dont je n'ai connu le prix inestimable qu'après en avoir été privé? Je me surprends parfois à l'espérer, mais je m'efforce de réagir contre ces riantes pensées afin de ne pas augmenter encore mon volumineux bagage de désillusions.

M. Cléry avait été l'ami de mon père. Sa famille se composait de quatre personnes : lui-même, sa femme, son fils Oscar et sa fille Henriette. Oscar et moi nous étions du même âge et Henriette avait onze ans révolus. Il fut convenu que j'irais demeurer chez le notaire, en attendant l'ouverture des classes, et que, chaque année, j'y reviendrais passer le temps des vacances.

Cet arrangement me souriait d'autant plus qu'Oscar et moi nous avions toujours été liés par une étroite amitié. Nous devions commencer en même temps nos études collégiales.

Le notaire avait la réputation d'un habile financier. A Montréal, où il figurait comme directeur de plusieurs banques et où il avait fondé, avec un associé, une étude des plus achalandées, son crédit était alors presque illimité. C'était une nature droite et, même à la campagne, où l'on est toujours porté à contester la probité de ceux qui réussissent, on disait : "honnête comme le notaire Cléry."

Mme Cléry était une ancienne amie de ma mère. Elle avait un défaut, un seul : elle était trop bonne.

Le notaire, toujours excessivement préoccupé, avait bien l'air un peu morose, mais sa rigidité apparente cachait des trésors d'indulgence.

Oscar avait beaucoup de talent, mais il était étourdi au possible et un peu trop obsédé par la fausse idée que la fortune de ses parents le mettait au dessus du commun des mortels.

Henriette n'avait que des qualités ; du moins c'est ce que je croyais, et je le crois encore.

"Les rois heureux n'ont pas d'histoire," dit la chanson. Les potaches en vacance n'en ont pas non plus lorsqu'ils sont choyés, dorlotés, portés sur la main comme nous l'étions, Oscar et moi.

Je vous fais grâce de nos aventures collégiales : c'étaient en général des mésaventures qui parfois prenaient la forme de *pensums* plus mérités qu'agréables. Avec tout cela, nos progrès étaient très satisfaisants, et la bonne figure que nous faisions lors des examens faisait oublier à nos professeurs la piteuse mine dont nous avions agrémenté nos infractions à la règle.

Je dois cependant vous raconter un petit incident auquel je n'attachai d'abord qu'une médiocre importance, mais qui me parait maintenant avoir entraîné des conséquences très graves.

Il y avait au collége, un nommé Horace Longval, qui avait commencé ses études en même temps qu'Oscar et moi. C'était un garcon intelligent mais sournois. Il avait à peu près notre âge, mais nous dépassait de toute la tête. A dix-huit ans, c'était déjà un colosse. Il abusait de sa force pour taquiner les autres et jouissait méchamment de la terreur qu'il répandait.

Ce n'était pas un de ces adolescents grandis avant l'âge, dont la croissance trop rapide paralyse le développement musculaire. C'était, au contraire, un athlète rompu à tous les exercices du corps A l'escrime, Oscar et moi, nous étions seuls à lui tenir tête. Nous arrivions à le mâter pour les tours de souplesse, mais lorsqu'il s'agissait de lever des poids avec lui, nous étions enfoncés, bien que nous fussions l'un et l'autre considérés comme très forts.

Aux vacances précédentes, il était venu chez le notaire Cléry, et s'était risqué à faire un brin de cour à Henriette. Celle-ci lui avait quelque peu ri au nez. Il s'était imaginé que j'étais son rival et, ma foi, il n'avait pas eu tort. De mon côté, j'avais vu d'un mauvais œil les efforts qu'il avait faits pour me ravir l'affection de celle que j'aimais déjà de toutes les forces de mon âme.

Je ne lui en avais peut-être pas gardé rancune ; mais j'étais, moins que jamais, disposé à lui laisser prendre avec moi les airs de matamore qui me froissaient même lorsque ses provocations s'adressaient à d'autres. Dans ces conditions, un conflit devait nécessairement se produire.

Cependant, on eut dit qu'il devinait ma pensée. Il ne demandait pas mieux que de se porter sur moi à des voies de fait, et il se comptait sûr de me vaincre ; mais il aurait voulu mettre les torts de mon côté. Il voulait profiter de mon état d'irritation pour m'entraîner à des impru-

dences propres à le justifier. Il me savait un peu violent, et espérait bien m'amener à le mettre dans le cas de légitime défense.

Pendant quelques mois, je fus en butte à ses sarcasmes à demi-voilés. Un jour, il eut l'indélicatesse de faire, au sujet d'Henriette, des plaisanteries qui me parurent déplacées. En termes peu mesurés, je lui reprochai son manque de savoir-vivre, mais tout ce que je pus tirer de lui, ce fut la déclaration qu'il me ménageait à cause de ma faiblesse.

C'était pendant la récréation. Je lui dis qu il avait peur, que j'étais de taille à me mesurer avec lui quand il le voudrait et que, s'il voulait profiter de la première occasion où nous pourrions échapper à la surveillance des maîtres, je le guérirais de sa manie de persécuter les autres. Rendez-vous fut pris, et je tins si bien ma promesse qu'il porta pendant une quinzaine de jours une paire d'yeux pochés dans les grands prix. Il feignit de me pardonner. Les professeurs m'avaient accordé le bénéfice des circonstances atténuantes. La leçon avait été bonne. Je finis par croire qu'il ne m'en avait pas gardé rancune. Je me trompais du tout au tout.



Ma mère avait maintes fois exprimé l'espoir que je prendrais la soutane. Je ne me sentais pas la vocation ecclésiastique, pour l'excellente raison que, du jour où mon cœur s'était pris aux boucles blondes d'Henriette, j'avais pris la résolution bien arrêtée de l'épouser.

Elle avait tout au plus quinze ans et j'en avais dix-huit, lorsque je lui fis part de ce doux projet qu'elle approuva sans se faire prier. J'étais au comble du bonheur. De crainte que les parents, obéissant à des scrupules que nous soupçonnions sans en admettre la nécessité, jugeassent convenable de m'inviter à aller loger ailleurs, nous résolûmes, d'un commun accord, de dissimuler aux yeux des profanes l'amour qui enflammait nos jeunes cœurs. Nous ne voulions pas être privés du plaisir de nous voir, d'échanger, à la dérobée ces doux regards plus éloquents que les paroles. Une protestation d'amour murmurée à voix basse, un furtif serrement de main, une œillade, un sourire, nous récompensaient de la contrainte que nous nous imposions.

Mais, allez donc, en pareil cas, tromper la vigilance de ceux qui ont vécu ! L'amour est indiscret de sa nature. Vous vous taisez ? Votre attitude crie à tue-tête. Vous vous croyez bien caché ? Vous êtes seul à le croire.

Quand je sortis du collège j'avais vingt et un ans. Elle en avait dix-huit. Nous n'avions dit à personne que nous nous aimions et tout le monde le savait. Je dus, en conséquence, établir mes pénates en dehors de la maison qui, depuis sept ans, avait été pour moi la maison paternelle.

M. Cléry, plutôt pour s'acquitter d'une promesse que par conviction,

m'avait mollement conseillé d'entrer dans l'état ecclésiastique. Mme Cléry avait insisté beaucoup plus ; mais l'un et l'autre avaient fini par comprendre que je n'étais décidément pas appelé aux augustes fonctions du sacerdoce. Mes goûts m'entraînaient vers l'étude de la médecine. J'entrai à l'Université en même temps qu'Oscar entrait à l'Ecole de droit. M. Cléry avait fini par se fixer définitivement à Montréal, où il avait ouvert un bureau de courtier. Longval était devenu caissier de cet établissement. Oscar n'avait pas l'intention de pratiquer comme avocat. Il faisait son stage parceque son père considérait les études légales comme indispensables à tout homme qui veut réussir dans la haute finance. C'était dans cette dernière sphère qu'il voulait lancer l'héritier de son nom et de sa fortune.

J'avais vingt-quatre ans et j'allais bientôt recevoir mon brevet de docteur en médecine. Je n'étais peut-être pas un bel homme, mais j'étais ce que l'on est convenu d'appeler *un joli garçon.* Ma petite fortune avait été liquidée. Guidé par les conseils de M. Cléry, je l'avais quelque peu augmentée par d'heureuses spéculations de bourse.

Un prétendant beaucoup plus riche que moi avait demandé la main d'Henriette, et comme on insistait pour qu'elle acceptât ce parti avantageux, la brave fille avait fini par avouer à sa mère qu'elle n'aurait jamais d'autre mari que votre serviteur. M. Cléry, sans vouloir me décourager complètement, m'avait donné à entendre que je devais m'abstenir de faire à sa fille une cour assidue, jusqu'à ce que ma position financière et sociale put me permettre de me choisir une épouse dans le monde où elle vivait. Il feignit de croire que nos amourettes de jeunes gens, comme il avait l'irrévérence de qualifier notre amour, n'auraient qu'un temps. En attendant, il n'était pas juste que mes assiduités eussent pour effet de tromper Henriette sur son propre état d'âme.

— Lionel, me dit-il un jour, je n'ai pas le moindre doute que dans cinq ou six ans, tu seras devenu un parti très acceptable pour Henriette. Seulement, il est à supposer qu'elle sera mariée avant ce temps-là. Elle a vingt et un ans. Lorsqu'elle en aura vingt-sept tu la trouveras trop vieille pour l'épouser.

Et comme je protestais.

— Ta, ta, ta, me dit-il, on connaît ça ! Vous êtes deux enfants, qui n'avez encore aucune expérience de la vie Ma maison est toujours ouverte pour te recevoir. Viens chez nous de temps à autres, mais n'accapare pas Henriette, au moins jusqu'au jour où votre entêtement à tous deux m'aura prouvé que vous êtes l'un et l'autre inaccessibles aux séductions du dehors. Si vous persistez à vous claquemurer dans votre amour exclusif, je suppose qu'il faudra bien finir par vous donner l'un à l'autre, pour vous punir de votre aveuglément, mais d'ici là, essayez tous deux de vous oublier réciproquement, ne serait-ce que pour mettre à l'épreuve cet amour que vous croyez inaltérable.

Je lui promis de faire de mon mieux pour suivre ce dernier conseil, tout en lui réitérant l'assurance que mes efforts seraient parfaitement inutiles, ce qui lui fit dire que je n'étais pas décidé à essayer franchement.



J'obtins de lui la permission de mettre Henriette au courant de ce qui avait été décidé. Le moment de l'explication arrivé, je voulus feindre l'indifférence afin de la laisser plus libre de dégager sa promesse au cas où elle aurait été disposée à le faire.

Elle se montra d'abord indignée, puis voulut me faire voir qu'elle pouvait, elle aussi, renoncer de gaieté de cœur aux beaux rêves que, jusque-là, nous avions faits en commun.

Nous ne savions mentir, ni l'un ni l'autre, et au moment où nous nous préparions à nous séparer, le cœur gros, les larmes aux yeux, une commune impulsion nous précipita dans les bras l'un de l'autre. Nous échangeâmes notre premier baiser, le chaste baiser de nos fiançailles, sans nous douter qu'il dût être le dernier. Nous nous jurâmes une fidélité à toute épreuve et nous adoptâmes pour devise commune les mots : *constance et loyauté.*

A partir de ce moment, nous ne devions plus nous voir que tout juste assez pour satisfaire aux exigences sociales. Dans ces rencontres fortuites, trop rares à notre gré, comme nous savions, d'un mot, d'un geste, d'un regard, renouveler l'aveu de notre flamme ! Les mots " constance et loyauté," revenaient d'eux-mêmes sur nos lèvres, chaque fois que nous pouvions les prononcer hors de portée des oreilles indiscrètes. Nous les écrivions sur une carte, sur un morceau de papier, aussitôt détruit. Cela suffisait à notre bonheur en attendant le jour béni que nous appelions de tous nos vœux.

Oscar et Longval étaient devenus inséparables. Caractère faible, Oscar se laissait conduire et exploiter par ce mauvais génie qui, toujours sobre et toujours maître de lui, le poussait à la dissipation, lui procurait des alibis pour dissimuler des fredaines que le père Cléry n'eut pas tolérées.

Longval était un excellent calligraphe. C'était aussi un vantard de première...... taille, cela va sans dire. Un jour, en présence de M. Cléry et de quelques amis, il se vantait de pouvoir contrefaire n'importe quelle signature. S'adressant à Oscar et à moi, il nous dit :

— Vous vous rappelez sans doute avec quel succès, étant au collège, nous exercions tous trois, en tout bien tout honneur, s'entend, nos petits talents de faussaire. Vous étiez alors plus forts que moi, mes gaillards,



mais aujourd'hui, je puis vous rouler d'importance. Voulez vous essayer ? Prenons au hasard le nom de M. Cléry, par exemple.

Et, joignant l'action à la parole, il parapha, d'un trait de plume, un Joseph Cléry plus hardi que ressemblant.

— Je puis faire mieux que cela, dit aussitôt Oscar, qui prit la plume et imita à merveille la signature de son père. M. Cléry trouva cela très drôle et déclara que l'essai de Longval était complètement raté.

— Oh ! oui, c'est très facile de la part d'Oscar, dit Longval. Le nom de famille est le même que le sien, mais je parie que Lionel ne ferait pas mieux que moi.

— Je tiens le pari, fis-je étourdiment, et me voilà traçant laborieusement un *fac simile* de la signature de M. Cléry.

— Parfait ! dit celui-ci. Ah ! mais, savez-vous que si Oscar et Lionel étaient un tant soit peu canailles, ils pourraient me voler comme au coin d'un bois !

—Ça, c'est sûr, appuya Longval, qui reprit la plume et couvrit plusieurs feuilles de papier d'infructueuses tentatives qui ressemblaient de moins en moins à la signature originale.

· Décidément, vos talents d'imitation sont absolument nuls, dit le notaire, et il ajouta :

—Ce n'est pas un mal car vous leur attribueriez peut-être trop d'importance.

Là-dessus, Longval se mit à raconter une foule de traits et de prouesses

imaginaires dont Oscar et moi nous étions les prétendus héros. A l'en croire, nous aurions tous deux largement abusé de nos talents de calligraphes pour tromper un peu tout le monde, à commencer par nos professeurs. Nous eûmes beau protester, cela semblait le piquer au jeu. Il riait de plus en plus fort et devenait plus invraisemblable après chacune de nos dénégations. C'était le plus sûr moyen de convaincre son auditoire qu'il y avait du vrai dans ses racontars, et c'était précisément ce qu'il voulait, comme j'ai pu m'en convaincre trop tard, hélas !

Peu de temps après, Oscar me dit un jour :

—Il parait que tu n'as pas eu la main heureuse. Perdre cinq mille dollars du coup, sur les cotes du blé, c'est un peu raide pour un homme comme toi. Ça doit t'avoir mis à sec. Si tu as besoin d'un coup de main, ne te gênes pas. Tu peux compter sur moi.

—Merci, mon cher, lui dis-je, mais je n'ai rien perdu. Au contraire, j'ai réalisé un petit bénéfice de mille dollars. Où as-tu appris que j'avais perdu ?

—Ah ! tu avais donc, en même temps mis mille dollars sur la baisse ? À ce compte, c'est quatre mille dollars que tu perds. C'est encore une forte somme et je te réitère mes offres de service.

—Il paraît que tu y tiens, repris-je, mais, encore une fois, je n'ai rien perdu. Qui t'as dit cela ?

—Mais c'est Longval, qui m'a même montré les marges avec ton nom inscrit pour cinq mille dollars de découvert sur la hausse.

—Eh ! bien, tu peux dire à Longval, de ma part qu'il a menti et que s'il se permet de mêler mon nom à ses tripotages, je me verrai dans l'obligation de lui rappeler des souvenirs de collège plus cuisants et surtout plus vrais que ses fables de l'autre jour.

—Enfin, si cela te fâche, mettons que je n'ai rien dit et n'en parlons plus.

Et Oscar partit convaincu que j'avais honte d'avoir perdu et que je ne voulais pas lui avouer ma déveine. Il était à peine sorti que je me rendais au bureau de M. Cléry, bien décidé à en avoir le cœur net. Longval était seul. Je le tançai vertement. Il me dit qu'il avait voulu se moquer de la crédulité d'Oscar ; qu'il lui avait montré un faux bordereau ; qu'il savait que je me fâcherais. Il conclut en me priant de lui pardonner cette plaisanterie inoffensive.

—Maintenant, ajouta-t-il, je vais détromper Oscar et je t'enverrai par lui un chèque pour les mille dollars qui te reviennent.

—Oh ! ça ne presse pas, répondis-je, je viendrai toucher demain ou après demain.

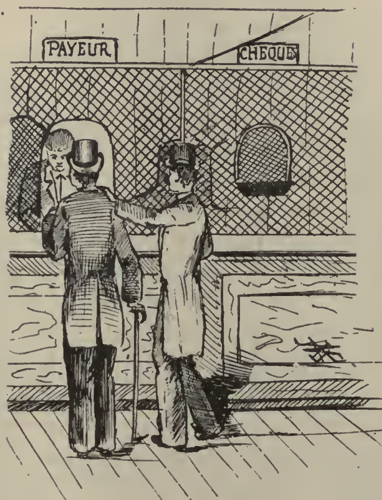
Le jour suivant comme je me rendais au cours de médecine, je rencontrai Oscar, qui me remit le chèque en question. En revenant, je présentai le chèque à la banque et l'argent me fut compté. Je me disposais à sortir pour aller le déposer dans une autre banque où étaient mes fonds,

lorsqu'un agent de la sûreté, que je connaissais très bien, me mit la main sur l'épaule et me dit : —Vous êtes mon prisonnier. Je crus d'abord à une plaisanterie, mais il ajouta à voix basse :

—Pas d'esclandre, s'il vous plaît, c'est très sérieux.

—Mais, enfin, expliquez-moi.

—Inutile, vous vous expliquerez au poste.



Je le suivis sans résistance. On me fouilla et, naturellement, on me trouva nanti des mille dollars. A force d'instances, je finis par découvrir que j'étais accusé d'avoir commis un faux. M. Cléry niait l'authenticité du chèque. Il était convaincu de ma culpabilité. Le tourne-clefs qui me donna ce renseignement m'apprit en même temps que le lendemain, je devais subir un premier interrogatoire devant le magistrat Bréhaut.

Dans le cachot où je fus provisoirement enfermé, je pus me livrer à d'atroces réflexions. Il y avait du Longval au fond de tout cela, j'en étais convaincu, et ma première idée fut de le dénoncer. Mais à quoi bon ? me disais-je, la preuve de circonstance n'est-elle pas contre moi ? Nul n'avait été témoin de l'entretien que j'avais eu la veille avec Longval. Si je niais, on me demanderait, sans doute, de qui je tenais le chèque. Devais-je incriminer Oscar en disant qu'il me l'avait donné ? Qui me garantissait qu'il n'était pas complice. sinon le principal coupable ? Depuis trois ou quatre ans Longval m'avait supplanté dans son amitié. Déshonorer la famille d'Henriette pour sauver ma liberté et ma réputation ! J'en étais incapable. Je résolus de ne rien dire.

L'idée du suicide m'obsédait. Adieu, mes rêves de bonheur ! Adieu, mon amour ! Adieu l'espoir d'épouser Henriette qui, me croyant coupable, verrait son amour pour moi se changer en aversion ! J'aurais pu me pendre dans mon cachot et j'y songeai un instant. Ma conscience d'honnête homme et de croyant me criait de survivre à ces cruelles épreuves, et je finis par me dire que mon suicide serait considéré comme une preuve de culpabilité. Le nom de ma famille, si honnêtement porté par mon père, était voué à l'opprobre, et moi, qui aurais préféré mourir plutôt que d'enfreindre les lois de l'honneur et de la probité, je me voyais acculé dans une impasse dont l'unique issue s'ouvrait sur le bagne. C'en était fait, je ne devais reparaître au grand jour que flétri et déshonoré.

J'avais perdu la notion du temps. Je sentais ma raison déménager et,

dans mon désespoir, je priais le Ciel de me rendre complètement fou. Dieu n'exauça pas cette indiscrète prière. Au moment où je la répétais pour la vingtième fois, j'entendis la serrure grincer. La porte s'ouvrit et mon geolier me dit de sortir. J'obéis machinalement. Il était peut-être onze heures et demie du soir. A la pâle lumière des corridors, je reconnus Oscar qui me dit :

— J'ai ici une voiture, tu vas y monter avec moi et nous allons causer.

Nous étions en hiver. La voiture était un traîneau fermé Nous y montâmes. Je ne vous répéterai pas toute notre conversation qui fut longue et pénible. Oscar venait de se porter caution pour assurer ma comparution le lendemain. Il avait déposé entre les mains du chef de police cinq cents dollars qu'il ne comptait plus revoir. Il avait de plus acheté mon billet de chemin de fer pour New-York. Il me remit en outre une somme de mille dollars pour rembourser l'argent que la police m'avait enlevé et qui devait être remis à son père. J'ai su depuis que tout cela, il le faisait par pure bonté d'âme ; dans le moment, toutes ces prévenances de sa part avaient pour effet de me convaincre que c'était bien lui qui avait contrefait la signature de son père Mais alors, pourquoi? Dans quel but? Il dépensait pour m'arracher à la police plus d'argent que le faux chèque lui en aurait rapporté. Etait-ce parcequ'il n'en était pas à son premier essai et parcequ'il voulait détourner les soupçons? J'arrivai à me convaincre que Longval et lui étaient en train de dévaliser M. Cléry. Malheureusement, il m'était impossible de les dénoncer. Je n'avais aucune preuve et, après ce qui venait de m'arriver, mon témoignage n'aurait été d'aucune valeur. De son côté, il persistait à me supposer coupable. Jouait il la comédie? Je le croyais. Lui ne cessait de répéter :

— Pour l'amour de Dieu, Lionel, dis-moi pourquoi tu as fait cela?

Quand je lui demandais où il avait pris le chèque, il avouait l'avoir reçu de Longval, lequel lui avait dit qu'il le tenait de moi, et il persistait à croire ce drôle en dépit de mes dénégations. Il me laissa à Saint-Lambert en me recommandant de filer par le premier train.

Nous nous quittâmes sans nous être compris. Je n'osai même pas lui confier un message pour Henriette. Je n'avais plus confiance en lui. Je le croyais vendu corps et âme à Longval. Je refusais d'accepter les mille dollars.

— Si je suis coupable, comme tu le prétends, lui disais-je, garde cet argent. Il ne m'appartient pas.

Et comme il insistait, je finis par lui dire :

— Je ne l'accepterai qu'à une seule condition : c'est que tu m'avoueras franchement que c'est Longval ou toi, ou vous deux, qui avez commis le faux. Oh ! ne crains rien, poursuivis-je, je ne vous dénoncerai pas. Ma carrière est ruinée. Je suis déshonoré quand même. Innocent ou coupable, on ne me réhabilitera pas après une semblable flétrissure. Par

respect pour tes parents, et surtout parceque tu es le frère d'Henriette, je souffrirais tout pour te mettre à l'abri du soupçon. Je vais m'éloigner et jamais je ne reviendrai dans un pays où le nom de mon respectable père se trouve flétri par un crime que je n'ai pas commis, mais que l'innombrable catégorie des imbéciles persistera toujours à m'imputer.

Un faux a été commis. D'après toutes les apparences, il a été commis par l'un des trois étourdis qui, il n'y a pas longtemps, se sont exercés à contrefaire la signature de ton père en sa présence et en présence de plusieurs de ses amis. Le plus adroit des trois était probablement celui qui a proposé ce stupide exercice et qui me paraît avoir fait de son mieux pour nous compromettre tous deux. Qui sait s'il ne mûrissait pas déjà un projet infâme?

Si tu persistes à l'exonérer et à me croire coupable, comment veux-tu que je ne te soupçonne pas d'avoir été son complice du moins inconsciemment? Encore une fois, si tu me prends pour un faussaire, garde ton argent. Si je suis innocent, l'argent est à moi, et je n'ai aucun scrupule à l'accepter, mais je ne le prendrai qu'à la condition que tu m'avoues que la culpabilité reste entre toi, qui m'a remis le chèque, et Horace qui te l'a donné pour que tu me le remettes.

Cette tirade parut l'émouvoir.

—Tu me juges bien mal, dit il, mais c'est peut-être un peu ma faute. Coupable ou non, je voulais te sauver et je l'ai fait. Prends cet argent. Je te jure que je n'ai jamais contrefait la signature de mon père, mais je suis prêt à reconnaitre, en y réfléchissant, que le vrai coupable, ce doit être Longval. Si tu veux revenir avec moi, nous allons tirer l'affaire au clair. Il doit y avoir moyen d'arranger cela. Je puis établir que le chèque m'a été remis par Horace.

—Puisqu'il a eu l'audace de te dire qu'il l'a reçu de moi, répondis-je, il n'hésitera pas à appuyer son mensonge par un serment. En jurant le contraire, je dirais la vérité, mais il y a la scène dont je te parlais tout à l'heure. Les circonstances sont contre moi. Une réhabilitation légale n'effacera pas la tache qui vient de m'être imprimée au front. Aux yeux d'un certain public, je serai toujours le jeune homme qui a été arrêté pour faux. J'accepte l'argent. Je dis un éternel adieu au Canada. On n'entendra plus parler de moi. Je renonce à mon nom. Je ne le porterai pas, à l'étranger. Je n'écrirai pas. Je ne m'informerai même pas des amis que je quitte dans des circonstances aussi navrantes. Lionel Verdun a vécu. Vous ne saurez jamais sous quel nom je vais désormais traîner ma misérable existence.

Il eut beau insister, je ne voulus rien entendre. Nous nous séparâmes assez froidement. Je n'étais pas sûr de son innocence, et il n'était pas sûr de la mienne. Je gagnai New-York, d'où je repartis presque aussitôt. J'entrai dans une université américaine d'où je sortis peu après médecin breveté sons le nom d'Octave Loyal. J'allai pratiquer dans les états du

Sud où je partageai mon temps entre l'étude, et le soin d'une clientèle assez lucrative.

Mon physique se transformait à vue d'œil. Le jour de mon arrestation, j'avais les cheveux d'un noir de jais. Un léger duvet très noir estompait ma lèvre supérieure. J'étais svelte et je pesais environ cent quarante livres. Je me hâtai de faire raser ma moustache dès mon arrivée aux Etats Unis. Mes cheveux commençaient à grisonner et, dès que je m'aperçus que ma barbe devenait poivre et sel, je la laissai croître. Entre temps, je prenais de l'embonpoint. Les soucis, qui me blanchissaient avant l'âge, semblaient en même temps m'engraisser. J'en fus ravi. Cela me donnait un cachet d'expérience qui m'était utile dans ma profession et qui aurait pu m'aider à conserver mon *incognito* advenant la rencontre fortuite de quelque camarade égaré dans ces lointaines régions.

Aujourd'hui, nul ne reconnaîtrait dans le vieillard à la chevelure blanche, à la figure encadrée d'une barbe de neige, aux traits empâtés, à la carrure formidable, le svelte étudiant à la moustache et à la chevelure noire, parti il y a déjà seize ans.

Je n'ai pas écrit au Canada. Pourquoi aurais-je écrit ? Pour protester de mon innocence dans une lettre adressée à Henriette ? Aurait-elle pu me croire ? Je n'osais l'espérer et je n'aurais pas eu le courage de la blâmer, même si j'eusse eu la certitude qu'elle avait été trompée par les apparences. Un fatal concours de circonstances me condamnait aux yeux de tous. Il ne pouvait être question de lui offrir mon nom flétri. Je lui vouai une espèce de culte. Son souvenir m'aurait tenu lieu de religion si j'eusse été un incroyant. Elle restait pour moi l'idéal rêvé, vaguement entrevu, insaisissable, mais toujours digne de mon discret hommage.

J'ai connu les âpres douceurs de l'amour sans espoir, et je puis vous affirmer qu'elles ne sont pas à dédaigner. J'aimais à me figurer que son MOI immatériel était témoin de toutes mes actions, devinait toutes mes pensées ; et je prenais plaisir à me conduire de façon à mériter l'approbation de cet être chimérique, presque divin, que mon imagination revêtait de la forme adorable de Mlle Cléry. On m'eut appris le mariage de celle-ci que cela ne m'eut pas enlevé mon Henriette idéale.

Mes affaires allaient rondement. Je n'étais pas tenté de rechercher les jouissances brutales que procure la satisfaction des sens. On eut dit qu'à mesure que mon enveloppe charnelle se matérialisait, je devenais plus apte à vivre de la vie intellectuelle. J'allai à Paris où je suivis les cours des grandes cliniques. Après avoir parcouru l'Europe, je revins aux Etats-Unis et je me mis à pratiquer la médecine à Denver, Colorado. Il y avait six ans que j'étais parti du Canada et j'étais absolument sans nouvelles de la famille Cléry.

Un jour, je fus appelé à l'hôpital pour donner mes soins à un blessé. Il y avait eu une bagarre sanglante entre la police et un parti de détrous-

seurs de trains. Le chef de la bande atteint d'un coup de feu, avait été ramassé par la police et j'étais prié de le remettre sur pied, afin de ne pas priver l'échafaud d'un excellent sujet. Imaginez ma surprise, lorsque je reconnus, dans la personne de mon patient, Horace Longval, l'auteur de tous mes maux ! Je ne pus réprimer un tressaillement qui n'échappa pas



au blessé. Celui-ci avait été frappé à l'abdomen par une balle qui était ressortie en arrière, tout près de la colonne vertébrale, Il souffrait beaucoup, mais avait toute sa connaissance. Je fis un premier pansement en m'efforçant de maîtriser mon émotion, qui n'était que trop visible.

Je ne tenais pas à être reconnu, et malgré l'envie que j'éprouvais d'interroger mon patient, je me disposais à repartir, lorsqu'il me dit en francais :

—Crois-tu que je ne t'aie pas reconnu ? Tu sais, Lionel Verdun, si j'étais à ta place et que tu fusses à la mienne, je te tuerais. Si tu n'es pas un triple sot, tu vas m'achever. C'est moi qui t'ai fait arrêter, moi qui, depuis, ai eu pour maîtresse ta bien-aimée.

Je n'en entendis pas davantage. Je vis rouge et je crois que ma main se leva instinctivement pour frapper le diffamateur. Je me maîtrisai, cependant, et me hâtai de sortir. Sur le seuil, je rencontrai l'interne. Je

lui dis que le blessé divaguait; que ma présence semblait l'irriter. J'ajoutai que je ne voulais pas continuer à le traiter.

Je remerciai Dieu de m'avoir donné la force de résister à la tentation qui venait de m'assaillir. En m'en retournant, je rencontrai un missionnaire français, le père X. que je connaissais. Je lui dis qu'il y avait à l'hôpital un de mes compatriotes, mortellement blessé, que l'échafaud réclamait et dont l'âme était encore plus malade que le corps. Il me promit d'aller le voir et de me donner de ses nouvelles.

Je n'ai pas besoin de vous dire que je n'avais pas ajouté foi à l'ignoble vantardise de Longval. Il me revint alors à la mémoire qu'après le mouvement d'indignation qui avait failli me porter à un acte que je me serais reproché toute ma vie, Longval avait ajouté :

— Mais frappe donc ! Si tu n'étais pas un lâche, tu me tuerais d'abord et tu irais la tuer ensuite.

Evidemment, il en voulait à Henriette autant qu'à moi. Je me demandais avec terreur ce que ce monstre, exaspéré par les refus d'Henriette, avait bien pu machiner contre elle et ses parents.

Je me pris à souhaiter sa conversion, non plus seulement dans l'intérêt de son salut éternel, mais encore avec l'arrière-pensée qu'il serait peut-être possible, avant sa mort, de tirer de lui quelques renseignements au sujet de la famille Clèry.

Le père X. revint le lendemain profondément découragé. Malgré son éloquence persuasive, il n'avait pu réussir à faire pénétrer le repentir dans ce cœur fermé à tous les bons sentiments. Longval avait dit à tous ceux qui avaient voulu l'entendre que j'étais un échappé de prison et que mon nom véritable était Lionel Verdun. Ses confidences avaient été très mal reçues. L'interne lui avait conseillé de renoncer à ce rôle de délateur, s'il voulait avoir quelque chance d'échapper à la potence lorsqu'il serait guéri. L'état d'excitation dans lequel il se tenait constamment aggravait son état et provoquait les complications que l'examen de sa blessure m'avait fait redouter. Ses indiscrétions me firent prendre la résolution de quitter le Colorado pour m'en aller bien loin. Naturellement, je ne craignais pas d'être arrêté, mais je ne pouvais pas vivre plus longtemps dans une région où quelques personnes savaient mon nom et connaissaient les côtés sombres de mon histoire. J'avais déjà choisi le Brésil comme mon futur pays d'adoption ; mais, comme je prévoyais qu'avant longtemps une crise emporterait Longval, je résolus d'attendre quelques jours. J'eus lieu de me féliciter de cette décision.

Une après-midi, le père X. arriva chez moi tout rayonnant.

Bonne nouvelle ! me dit-il. Votre ennemi juré est revenu à de meilleurs sentiments. Il s'est confessé et il désire réparer dans la mesure de ses forces les torts qu'il vous a causés. Il veut vous mettre au courant de plusieurs faits qui sont pour vous du plus haut intérèt. Il veut que vous lui pardonniez et il m'a chargé de vous prier de venir le voir.

Vous pensez bien que je m'empressai de me rendre au désir du moribond Le bon prêtre m'accompagna à l'hôpital et assista à la scène de notre réconciliation. Longval pleurait en me racontant une foule de choses que je n'entreprendrai pas de vous rapporter *in extenso*. Il exprima le plus vif regret d'avoir calomnié Mlle Cléry ; un modèle de sagesse, de dévouement et de constance. Il avait voulu exciter ma jalousie afin d'être sûr d'échapper à l'échafaud et de se venger en même temps. Il avait espéré que, sans en avoir l'air, je le traiterais de façon à avancer l'heure de sa mort. Il avait cru qu'ensuite je n'aurais eu rien de plus pressé que d'aller tuer Henriette, quitte à me suicider sur son cadavre où à être pendu pour meurtre. Tout cela pour nous punir l'un et l'autre de ce qu'elle m'avait préféré à lui. Il nous raconta qu'il avait à peu près ruiné M Cléry, en le volant et en profitant de l'ascendant qu'il avait pris sur Oscar pour pousser celui-ci à jouer, à boire et à courir le guilledou. Il avoua que c'était lui qui avait contrefait la signature de M. Cléry au bas du chèque qu'il m'avait fait présenter par Oscar. Il savait que je me laisserais accuser et condamner au besoin plutôt que d'incriminer le frère d'Henriette, et il avait compté sur ma générosité pour se débarrasser de moi, tout en tenant suspendu sur la tête d'Oscar une menace qui mettait ce dernier à sa merci.

— Un jour, dit-il, il y a de cela trois ans, je grisai Oscar et je m'efforçai de l'amener à contrefaire la signature de son père sur un billet négociable. Il refusait obstinément. Tout ce que je pus obtenir de lui fut quelques essais sur des feuillets détachés d'un bloc-notes Je ramassai ces feuillets, j'apposai moi-même au billet une imitation parfaite de la signature de M. Cléry. Je ne voulais pas le présenter moi-même à la banque et le lendemain, je le montrai à Oscar. Je mis celui ci sous l'impression qu'il l'avait signé lui-même, la veille, et, comme preuve, je lui montrai les feuillets sur lesquels il s'était exercé.

— " Que je l'aie signé ou non, me dit-il, peu m'importe. J'étais tellement ivre que je ne m'en souviens pas. Je refuse d'en prendre la responsabilité. "

— " Ah ! c'est comme ça ? lui dis-je. Eh ! bien, que tu le veuilles ou non il faut que tu en passes par là. Tu ne me crois pas assez imbécile pour ne pas avoir recueilli toutes les preuves propres à te mettre au pas ? C'est toi qui as fourni le cautionnement de Lionel Verdun. C est toi qui l'as fait évader. Pourquoi ? Evidemment parceque tu craignais. J'ai eu la prudence de ne jamais dire à personne de qui tu tenais le chèque que tu lui as remis. Ose donc refuser et je te dénonce comme étant l'auteur du faux en question. "

Oscar savait avec quelle adresse expéditive j'avais tendu le piège dans lequel tu étais tombé trois ans auparavant. Il consentit ou feignit de consentir à ce que je lui proposais.

Son père avait eu connaissance de son orgie de la veille. Il le prit à

part et lui fit un bout de leçon. Touché de répentir, Oscar fondit en larmes et fut pris subitement de l'envie d'ouvrir son cœur à M. Cléry.

J'avais voulu abuser de mon pouvoir sur Oscar. L'arc était trop tendu : il se rompit avec fracas.

M. Cléry fut atterré. Il avait en moi une confiance que je n'avais jamais méritée. Il avait même un peu boudé Henriette parce qu'elle refusait de m'épouser. Ni ses efforts, ni ceux d'Oscar, que j'avais en quelque sorte forcé à plaider ma cause, n'avaient pu arracher ton image du cœur de cette adorable enfant.

J'avais tendu des pièges aux autres, M. Cléry crut qu'il serait de bonne guerre de me faire tomber dans un traquenard. Il conseilla à Oscar de me rapporter le billet et de me dire qu'il refusait de se laisser exploiter et intimider d'avantage. Il lui recommanda de s'arranger de façon à me faire répéter mes menaces. A l'heure dite, la discussion s'engagea entre Oscar et moi. M. Cléry s'était, à mon insu posté avec quelques témoins de façon à entendre toute la conversation. Ne me doutant pas de la chose, je rappelai à Oscar, comment je t'avais fait tomber dans le panneau. Je lui répétai que je le tenais aussi bien que je t'avais tenu toi-même. Il nia qu'il eut signé le billet, mais il feignit de consentir à l'endosser et à en partager le produit avec moi à la condition que j'irais moi-même toucher les fonds. Comme toi, mais moins innocemment que toi, j'allai à la banque ; comme toi je fus arrêté ayant en ma possession le produit d'un effet de commerce revêtu d'une fausse signature. Mais personne ne vint cautionner pour moi. Je fus jugé et condamné à cinq années de pénitencier. J'ai servi trois ans à Saint-Vincent de Paul, d'où je me suis évadé il n'y a pas longtemps. Arrivé ici, je me suis fait bandit, mais, heureusement, la mort va mettre fin à une carrière qui a déjà été trop longue.

Ainsi parla Longval. Je m'étais aperçu que l'effort qu'il avait fait pour parler l'avait épuisé. Je lui conseillai de se reposer et promis de revenir le lendemain. Je le laissai en compagnie du missionnaire et il mourut dans le cours de la nuit suivante.

Je partis pour le Brésil. Vous me demanderez peut être pourquoi; après ces bonnes nouvelles, je n'ai pas donné signe de vie à mes amis que le procès de Longval avait détrompé sur mon compte. Je n'étais pas disposé à venir au Canada rougir d'un passé dont le souvenir m'était odieux. Réhabilité devant les tribunaux, je restais flétri aux yeux du vulgaire ; et je ne puis souffrir qu'un imbécile même, ait le moindre prétexte pour douter de ma probité. Ma transformation physique n'était pas encore assez complète pour me permettre de revenir *incognito* puisque Longval m'avait reconnu. Le simple fait de pratiquer la médecine au Canada aurait mis sur ma piste mes anciens camarades de l'Université. Il me semblait que je n'avais pas le droit d'enchaîner à une existence nécessairement malheureuse le sort de celle que j'aimais et que j'aime

encore plus que tout au monde. Aujourd'hui que j'ai fait fortune après dix ans de séjour au Brésil, j'ai voulu revoir Henriette sans me faire connaître. J'ai eu le courage d'aller dans ma paroisse natale, où j'ai appris qu'Oscar, marié et devenu bon père de famille, habite l'endroit. Je n'ai pas osé aller le voir. On m'a pas parlé d'un certain Lionel Verdun qui a mal tourné, paraît-il. Vous voyez que la première impression, l'impression fâcheuse, infamante qui s'attache à mon nom véritable ne s'efface pas. J'ai appris que Mme Cléry est morte, que son mari, ruiné financièrement, occupe ici un modeste emploi du gouvernement. Je suis venu à Ottawa. C'est Henriette qui tient le ménage de son père. Je l'ai rencontrée dans une soirée et je lui ai été présenté sous mon nom d'emprunt. Elle ne m'a pas reconnu. J'ai à peine échangé quelques paroles avec elle. Elle est toujours adorable, bien qu'elle aussi ait beaucoup changé au physique. Maintenant, je suis obsédé par un scrupule. Je brûle du désir de lui crier : " Je suis Lionel Verdun ! " mais j'ai peur de la désillusionner. Elle aussi, j'aime à le croire, est restée fidèle à notre tendresse d'autrefois, mais je ne suis plus le même, et M. Loyal ne supplantera jamais Lionel dans les affections de cette charmante personne, vouée comme moi au culte d'un souvenir. Oh ! je sais bien que, pour moi, Henriette âgée de trente-sept ans est toujours la même Henriette. C'est toujours la même âme, le même cœur aimant, la même nature d'élite. Mais j'ai changé beaucoup plus qu'elle au physique. L'aspect de M. Loyal n'a rien de poétique, rien qui rappelle le jeune Lionel Verdun.

Il se tut un instant et poursuivit :

—Je vous ai ouvert mon cœur. Maintenant je vais vous demander d'abord un conseil, et peut-être, le cas échéant, oserai-je réclamer un service de votre amitié.

Sa conversattion m'avait tellement intéressé que je m'étais bien gardé de l'interrompre. Lorsqu'il eut terminé je lui dis :

—J'espère bien que vous n'avez pas l'intention de quitter le pays sans avoir une explication avec Mlle Cléry. Je connais la famille, de réputation. J'ai un ami qui m'a souvent parlé d'Oscar, lequel est pour lui le prototype du *gentleman farmer*. Je suis à votre disposition pour vous ménager une entrevue dont j'attends les plus heureux résultats. Faites-vous connaître. Consultez Mlle Cléry et vous déciderez ensemble si vous devez éclairer ses parents sur votre identité. Rien n'empêche, puisque vous y tenez, que tout le monde continue à vous prendre pour M. Loyal.

Après nous être donné rendez-vous pour le surlendemain, nous nous séparâmes. L'entrevue de M. Loyal avec Mlle Cléry eut lieu quelques jours après. Les choses marchèrent plus vite que nous ne l'avions prévu.

Un détail que M. Loyal ignorait, c'est qu'un an après le départ de Lionel, Longval avait affirmé à la famille Cléry qu'une personne digne de foi lui avait appris la mort du jeune Verdun.

M. Loyal avait pris le parti d'écrire à Mlle Cléry pour réclamer l'honneur d'aller la voir chez elle, alléguant qu'il avait des nouvelles à lui donner d'une personne qu'elle avait bien connue. Il avait reçu une réponse l'informant qu'on serait heureux de recevoir sa visite. Il trouva Henriette seule, M. Cléry n'étant pas encore revenu de son bureau. Il entra en matière en déclarant qu'il avait connu, au Brésil, un M. Verdun, qui lui avait dit beaucoup de bien de la famille Cléry. Henriette, toute troublée, lui demanda s'il y avait longtemps de cela. Il répondit qu'il y avait de cela cinq ou six mois.

—Oh ! parlez-moi de lui, je vous en conjure, avait dit Henriette. On nous a dit qu'il était mort il y a quinze ans et nous l'avons bien pleuré. C'était plus qu'un frère pour moi. C'était, je puis bien vous le dire, à vous qui l'avez connu, c'était... mon fiancé.

—Lionel est vivant, bien vivant, avait repris M. Loyal. C'était mon meilleur ami. Il est toujours fidèle à sa devise : " Constance et loyauté."

Là-dessus, nouvelle surprise, chez Henriette, qui ne pouvait en croire ses oreilles.

—Je le connais si bien, poursuivit M. Loyal, que je puis vous citer de lui une autre devise que vous connaissez sans doute. C'est le distique suivant :

Hors la divine loi qui s'impose à chacun,
J'abhorre tous les jougs et n'en subis aucun.

—Lionel ! c'est vous, s'était écriée Henriette, et, comme au bon vieux temps, les deux tourtereaux, un tant soit peu détourterellés par l'âge, s'étaient précipités dans les bras l'un de l'autre, au grand scandale de M. Cléry, qui était entré sur ces entrefaites, comme au théâtre.



—Mais, qu'est-ce que cela veut dire ? En voilà des manières, avait il dit en levant les bras au ciel.

— Oh ! ne me grondes pas, cher papa, c'est Lionel qui est revenu et il est bien juste que nous nous embrassions.

—Es-tu folle ? C'est M. Loyal qui m'a été présenté l'autre jour chez ......

—Ta, ta, ta ! C'est Lionel, te dis-je.

Et M. Cléry, mis au courant de la situation, sauta au cou de M. Loyal.

Le mariage eut lieu quelques semaines après cet incident. M. Loyal est le plus heureux des maris, distinction qu'il partage d'assez bonne grâce avec tous les privilégiés de la lune de miel. Oscar seul a été mis

dans le secret. Il a retiré pour M. Loyal l'argent que Lionel Verdun avait laissé en banque lors de sa fuite précipitée. M. Loyal est plus brésilien que jamais, Il ne peut se faire à l'idée de s'établir définitivement en Canada. Il aime la médecine et n'ose pas la pratiquer dans son pays natal, de crainte de trahir son *incognito*. Malgré nos protestations, il reste convaincu que sa réhabilitation judiciaire ne ferait jamais disparaître la fâcheuse impression que sa mésaventure a créée. D'ailleurs, il a au Brésil des propriétés en plein rapport et qu'il tient à surveiller de près. Le père Cléry a obtenu un congé pour accompagner sa fille dans sa lointaine demeure. Il ne désespère pas de ramener son gendre au Canada.

Le mariage de Mlle Cléry a eu pour effet d'imprimer aux langues des commères les mieux pendues (il s'agit des langues, pas des commères, entendons-nous bien !) un nouvel accès de vibrations désordonnées.

— Eh ! ben, la v'la donc mariée Mamzelle Henriette, disait l'autre jour Mme Jazamort, il était ben temps ! Elle avait ben cinquante-sept ans, Oui !

— Quarante-sept, interrompit Mme Grospotin. J'ai connu un homme qui avait connu le cousin de l'engagé de son frère et i' m'dit qu'al a quarante-sept ans, a va sur quarante-huit à la Saint-Michel.

— Ah ! benche, ça vôlait la peine d'attendre si longtemps pour prendre un vieux brésilois qu'a pas moins de quatre-vingt cinq, opina Mme Cancannier.

— Quatre-vingt-six interposa Maître Blaguinski, une commère du sexe masculin. aussi polonaise que mal renseignée.

— Paraîtrait, comme ça, qu'a voulait pas es s'marier rapport' qu'un p'tit clerc docteur qu'elle aimait a été pendu pour avoir volé un cadavre encore vivant. A c'qu'on m'a dit, moè, j'sais pas. j'en sais rien !

— Y a pas été pendu, y a été exilé. J'connais ça moé. Mais ça empêche pas que si al avait eusse trouvé y arait longtemps qu'a s'rait mariée.

— Moé, si mon mari avait été pendu quand qu'y venait m'oir, j'me s'rais jamais mariée.

— Ça, j'cré ben, t'arait pas trouvé ! Quand qu'un mari en bas âge périt par la corde, de mort violente, y a rien qui vous massacre un marriage comme ça.

— Et pis le vieux brésilois, y parait qu'y a d'l'argent ! Què c'qui fait donc dans ce pays de fièvre, ousque tout le monde est nègre même les ceuses qui sont blancs ?

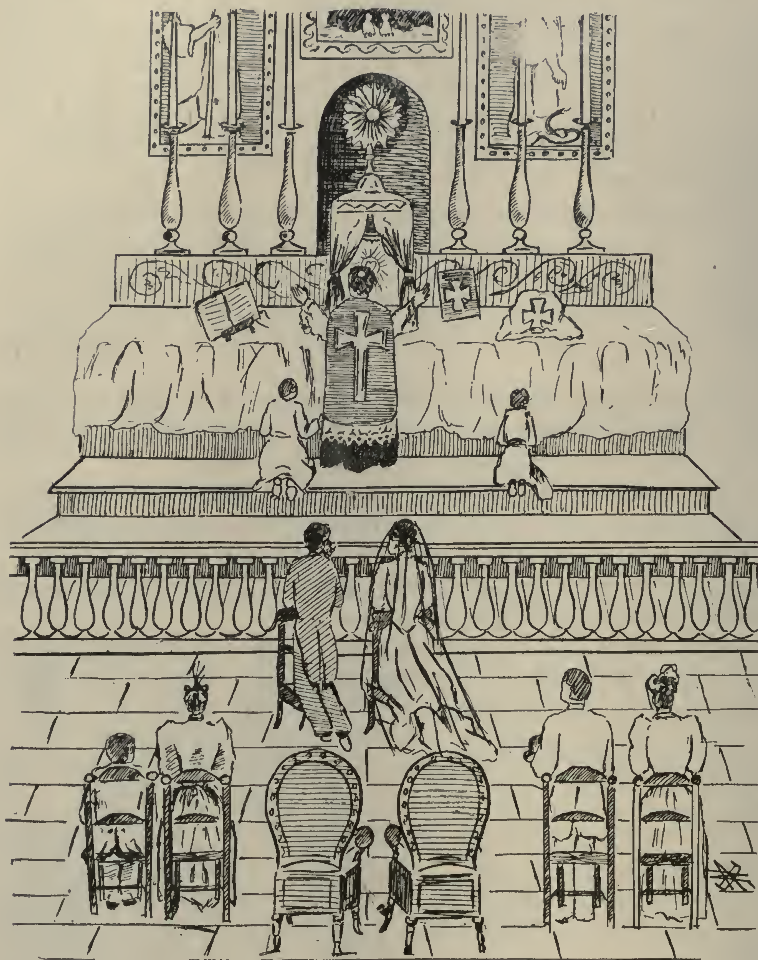
— I parait, comme ça, qu'i vend du café et qu'il achète des nègres. C'est égal al avait pas besoin de faire tant la fière pour arriver à s'expatrouiller avec un brésilois.

— C'est pas un brésilois, c'est un russien.

— Mais, non, c'est un prusse.

— C'est ni l'un ni l'autre. C'est un arabois ; i vient ed l'Arabia.

Et pendant que ces conversations édifiantes mais peu académiques se tenaient sur leur compte, Lionel et Henriette filaient le parfait amour, et quinze nœuds à l'heure, vers les rives ensoleillées du Brésil.



Quand ils seront morts, je vous dirai s'ils vécurent longtemps et s'ils eurent beaucoup d'enfants.

Rémi Tremblay.

VENISE ET LA PROVINCE DE QUÉBEC

EN 1881—(*suite.*)

V

19 septembre.



E matin, j'ai fait ma conférence au palais ducal : Je parlais devant le sixième groupe du Congrès, celui de la géographie économique, commerciale et statistique. Au nombre de mes auditeurs j'avais l'honneur de compter le roi Humbert, M. de Lesseps, le général Etienne Türr, M. Levasseur de l'Institut de France, M. de Quatrefages aussi de l'Institut, le capitaine Comotto retour de Mandalé en Birmanie, et plusieurs autres illustrations.

La physionomie du général Türr me frappa. Epris de l'idée que l'histoire attribue à Périendre, tyran de Corinthe en 628 avant notre ère, idée reprise plus tard par Demétrius Policète successeur d'Alexandre le Grand, et beaucoup plus tard par Jules César, Caligula et Néron, il poursuivait alors le projet de percement de l'isthme de Corinthe Il nous fit à quelques jours de là une conférence fort intéressante et très documentée sur cette idée qui vient enfin de se réaliser. Un de mes confrères de la Société de Géographie de Venise, m'écrivait dernièrement à ce sujet :

— L'aspect du canal achevé est absolument grandiose. Avec ses bords bien taillés à pic, sur une longueur de plus de six kilomètres en ligne droite, il donne l'impression d'un immense tunnel dont on aurait enlevé le plafond. Dans la partie médiane, que coupe seulement le pont de chemin de fer du Péloponèse, les talus atteignent par endroit une altitude de plus de 80 mètres, et ces flancs escarpés d'une majestueuse élancée où se distinguent très nettement les couches de marne et de conglomérat, viennent appuyer leur base à de puissantes assises qui donnent à l'ensemble du travail une allure des plus imposantes.

" Grâce à l'idée mise en pratique avec autant d'énergie par le général Türr et menée à si bonne fin par les ingénieurs français, les navigateurs auront désormais une voie directe entre la baie de Corinthe et le golfe d'Egine, voie qui économisera aux navires du plus gros tonnage provenant de la Méditerranée et principalement de l'Adriatique, un parcours de 180 kilomètres pour les premiers et de 345 kilomètres pour les seconds.

Mais revenons à ma conférence.

Le colonel Çoello, de l'armée espagnole, présidait. Dois-je l'avouer ? j'étais ému en commençant. Oh ! vanité humaine, dès que l'on a eu la complaisance de m'applaudir, j'ai repris mon aplomb; et lorsque je terminai, j'acceptai– elles étaient dues à mon pays—les félicitations, les poignées de main de tous ces grands de la science, de tous ces puissants de la terre. Maintenant que je songe, à tête reposée, à toutes choses, il ressort de cette conférence que le Canada est inconnu de la plupart de ceux qui font le métier de suivre les congrès internationaux de géographie. Ce matin, la plupart de mes auditeurs se prenaient tous pour de petits Jacques-Cartier et ce qui m'amusa le plus c'est qu'ils en étaient très fiers.

Et pourtant ce que je leur ai dit n'était qu'un résumé de ce qui se pense, se travaille, s'écrit, se condense chez nous dans nos travaux officiels. J'avais pris pour titre "*Le Canada*"—"*La Province de Québec.*"

Et modestement, j'avais causé ainsi : (1)

" Le Canada, ancienne colonie française cédée à l'Angleterre par la France en 1763, est situé au nord des Etats-Unis. Il en fait toute la frontière nord sur une longueur de plus de 1000 lieues.

Jadis divisé en Haut et en Bas-Canada, il forme depuis 1867 une confédération connue sous le nom de " Puissance du Canada."

Cette confédération comprend les provinces suivantes :

I. Québec ; ancien Canada français ou Bas-Canada.

II. Ontario ; ancien Canada anglais ou Haut-Canada.

III. Nouveau-Brunswick.

IV. Nouvelle-Ecosse.

V. L'Ile du Prince Edouard.

Le Nouveau-Brunswick, l'Ile du Prince Edouard et la Nouvelle-Ecosse —celle-ci comprenant le Cap Breton—forment les provinces maritimes.

VI. Colombie Anglaise.

VII. Manitoba et le district de Keewatin.

Ces deux dernières sont prises des territoires du Nord-Ouest. (2)

Les sept provinces et les territoires du Nord-Ouest forment un territoire plus considérable que celui qu'occupent les Etats-Unis de l'Amérique du Nord. Chaque province, à l'exception du Keewatin, qui vient d'être constitué, a sa Législature. De plus, elles sont représentées à Ottawa, capitale de la Confédération du Canada, par la Chambre des Communes et par le Sénat. Chaque province nomme ses députés aux Communes. Le pouvoir

(1) Cette conférence, ainsi que la lettre du comte Viola, qui suivra bientôt, n'ont été tirées qu'à un très petit nombre d'exemplaires destinés aux ministres, aux députés, aux conseillers législatifs et au lieutenant-gouverneur de Québec. Pour le public elle est inédite ; et c'est pour cela qu'elle a sa place ici.

(2) Depuis, Alberta, Assiniboia, Athabasca, la Saskatchewan, le Nord-Ouest ont été érigés en territoires.

exécutif, c'est-à-dire le ministère fédéral, nomme le Sénat. Les sénateurs sont inamovibles. Un lieutenant-gouverneur ayant le pouvoir de choisir ses ministres, dirige pendant cinq ans chaque province. Un gouverneur-général, nommé par l'Angleterre, est à la tête de la Confédération.

L'immigration ne s'est pas fait sentir aussi rapidement au Canada qu'aux Etats-Unis. Faut-il l'avouer ? nous manquons d'industries. Cependant nul pays au monde ne contient peut-être plus de richesses minières. Charbons, minérais de fer—au Canada l'Industrie du fer est favorisée d'une protection de 25/100,—cuivre—la protection sur le cuivre est de 10/100 ; argent, or, phosphate de chaux, phosphate d'aluminium, pierre à construction, marbre, amiante, antimoine, plomb, soufre, ardoise, mercure, mica, chrome, puits naturels de gaz, pétrole, fourrures, vastes forêts, cours d'eau inépuisables, céréales, terres fertiles, chasses abondantes, tout s'y trouve à profusion. Nulle part certains minérais ne sont aussi près de la pureté absolue.

N'est-ce pas dans une savante étude, qu'il vient de publier dans la *Nature*, que M. Gaston Tissandier fait une comparaison entre l'amiante naturel du Canada, et celui d'Italie qui est fibreux et vitreux ? " C'est l'amiante du Canada, écrit-il, de nature fibreuse et soyeuse qui donne les meilleurs résultats et permet la filature et le feutrage. L'amiante d'Italie se file difficilement : l'amiante vitreux n'a aucune consistance et se pulvérise sous le doigt : il ne semble pas devoir être utilisé."

L'amiante s'emploie en corde nattée pour presse-étoupe de machine à vapeur ; on en fait aussi les tissus pour la filtration des acides ; du carton, qui sert à faire les joints pour machine à vapeur ; des feutres pour rouleaux de calandre et pour certaines piles ; du mastic pour les tubes ; du papier, etc., etc. M. Tissandier assure que M. Glûk, ingénieur civil, a trouvé une encre avec laquelle on peut écrire sur ce papier, sans crainte que le feu le plus ardent ne détruise l'écriture.

Eloigné de la France, sa mère-patrie, depuis 119 ans, presque toute la province de Québec, un quart de la population des provinces maritimes, la moitié de celle du Manitoba et certaines portions de la province d'Ontario, parlent le français et tiennent pardessus tout à en conserver l'usage. Cela n'est-il pas frappant ?

Le recensement décennal fait en 1881 donne au Canada 4,324,810 habitants, ce qui constitue une augmentation de 680,498 depuis dix ans.

D'après nos derniers rapports de statistique, la population du Canada en 1871 etait de 3,700,000, c'est-à-dire à peu près le dixième de la population de la France. Si, ajoute un journal de Paris, l'accroissement en France avait été proportionnel à celui du Canada, elle aurait gagné près de 7 millions d'habitants en dix ans. Or, fait remarquer le même journal, la moyenne de l'excédant des naissances sur les décès n'est en France que 100,000 âmes par an. 4,350,933 habitants pour le Canada ! Ce chiffre,

avouons-le, parait être peu de chose étant donnée la surface du " Dominion " qui est de 5,426,014 kilomètres carrés.

Ontario	109,480	milles	carrés
Québec	193,355	"	"
Nouveau-Brunswick	27,322	"	"
Nouvelle-Ecosse	21,731	"	"
Ile du Prince Edouard	2,134	"	"
Manitoba	150,000	"	"
Colombie anglaise, y compris Vancouver et les autres îles	390,344	"	"
Territoire du Nord-Ouest	1,863,900	"	"
District de Keewatin	309,077	"	"
Iles dans l'océan Arctique	31,700	"	"
Iles dans la baie d'Hudson	24,000	"	"

Il est vrai que l'Europe n'a que 10,000,000 kilomètres carrés. Cette population se trouve localisée dans certaines parties du Canada. Dans ces endroits, les familles sont aussi denses que dans les départements les plus peuplés de la France ou de l'Italie.

Un écrivain étranger, M. Earling, un Suédois, s'est amusé à démontrer de la manière suivante l'étendue du pays canadien ;

" En premier lieu. nous devons prendre notre patrie (la Suéde), avec ses terres et ses eaux, ses montagnes et ses forêts ; il est très grand, notre pays, mais contre le Canada ce n'est rien. Puis nous prendrons toute la Scandinavie, la Norvège, le Danemark, la Finlande et l'Islande, mais nous n'approchons pas encore. Nous ajoutons l'Angleterre, l'Irlande et l'Ecosse, mais sans résultat. Nous prenons encore trois royaumes et une république, la Hollande, la Belgique, la Gréce et la Suisse. Cependant, il nous manque encore beaucoup. Nous ajoutons les états du Balkan, la Servie, la Bulgarie et la Roumanie, et nous y joignons la Turquie, mais bien que nous ayons une douzaine d'états européens, le Canada est encore plus grand. Nous prenons tous les royaumes de l'empire allemand : nous prenons le royaume d'Italie, l'empire d'Autriche-Hongrie et la république de France, et cependant le Canada est encore plus grand que tout cela ensemble. Et à cette heure le lecteur a peut-être commencé à comprendre l'étendue du Canada. Nous avons oublié le Portugal et l'Espagne, mais ce n'est pas assez, il nous manque encore autant que nous avons, autant de royaumes, d'empires et de républiques. Mais il nous reste la Russie et elle est juste assez grande pour compléter la mesure."

La langue française est non-seulement officielle et marche de pair avec la langue anglaise dans la province de Québec, mais elle est officielle aussi au Gouvernement Fédéral. Elle est reconnue pour la transaction des affaires. La province de Québec est gouvernée par les lois françaises. Son code civil est presque calqué sur le code Napoléon.

Le Canada a aussi sa littérature française, et la presse française y compte 46 journaux.

La religion dominante dans la province de Québec est la religion catholique. Les prêtres y ont une autorité considérable. Par leur énergie, par leur zèle bien compris, ce sont eux qui ont conservé le pays à la langue française.

Le Canada est sillonné par de nombreux chemins de fer, ainsi que l'indique les cartes que la province de Québec expose à Venise. L'un d'eux, le plus important, est le chemin de fer du Nord qui court de Québec à Ottawa en passant par Trois-Rivières et Montréal : un autre, le Lévis et Kennebec est appelé à mettre Québec en rapport avec l'Atlantique en passant par les riches districts aurifères de la Beauce et l'Etat du Maine.

Il y a à peine quelques semaines un syndicat considérable s'est formé en Angleterre, en France et aux Etats-Unis pour la construction d'un chemin de fer de trois mille milles, c'est à-dire 1,200 lieues. Le Pacifique Canadien joindra l'Atlantique au Pacifique, débouchera un jour ou l'autre par Québec, fera du Saint Laurent la voie la plus courte et la plus économique pour le transport des blés du Nord-Ouest et sera la grande artère commerciale et stratégique de la Puissance du Canada.

Un des plus vastes et le plus beau fleuve du monde,—le Saint-Laurent —traverse le Canada. Il est naviguable sur un parcours de plus de trois cents lieues. Cette navigation est accessible aux plus gros navires qui peuvent aussi pénétrer dans l'intérieur des terres jusqu'à Montréal. Ce fleuve a 2,413 kilomètres. Le Canada est le pays le mieux desservi comme rivières, et il possède les chûtes d'eau les plus considérables du monde. Plus de douze lignes de steamers le mettent en communication avec l'Angleterre, la Hollande, la Belgique, le Brésil, les Antilles, etc. Le climat y est essentiellement salubre. " Si chacun sait qu'à Saint-Petersbourg—dit un écrivain canadien-français distingué, M. Paul de " Cazes—la température moyenne des trois mois d'hiver est de dix degrés " centigrades, beaucoup de personnes ignorent qu'elle ne dépasse jamais " huit degrés à Montréal. D'après des rapports météorologiques d'une " autorité incontestable, dans cette dernière ville, la moyenne de janvier " —le mois le plus rigoureux de l'année—varie entre neuf et dix degrés " centigrades. Ces mêmes rapports constatent que la moyenne de juillet " —le mois le plus chaud au Canada—varie entre vingt et vingt deux " degrés.

" La meilleure preuve à donner de la salubrité du climat c'est la vitalité " toute exceptionnelle de la population du Canada, en général, et le " développement vraiment prodigieux de la race française en particulier."

Le Canada est au Nord de l'Amérique, le pays de l'avenir. Bientôt les Etats Unis seront peuplés dans tous leurs territoires.

Déjà le gouvernement de Washington se préoccupe de l'immigration ; des hommes politiques de ce pays vont prendre des mesures pour renvoyer

l'augmentation trop considérable de sa population. Le Canada sera alors la seule contrée d'immigration en pays tempéré. La grande fertilité de son sol fait que la population des Etats-Unis commence à déborder la frontière canadienne. Depuis dix ans une province nouvelle, le Manitoba, s'est créée au Canada. Le district de Keewatin, vient aussi de l'être ; l'un et l'autre sont tirés des territoires du Nord-Ouest. La population de la première s'accroit d'une manière étonnante.

Au point de vue de la géographie commerciale, le Canada est d'une importance qu'on ne saurait nier. Les plaines du Nord-Ouest avant quinze ans seront le grenier du monde entier. L'exploitation du phosphate de chaux, très abondant au Canada, est appelée à refaire les énormes bénéfices gagnés autrefois par les guanos du Pérou, et les terrains où se trouvent ces mines sont concédés à des conditions très favorables par le gouvernement de Québec. Nos bois de charpente, d'ébénisterie, de construction navale, ceux que l'on emploie pour les traverses de chemin de fer, pour les bobines, les boîtes d'allumettes, les jouets, les meubles sont inépuisables. Chez nous l'érable piqué—*acer spicatum*—sert de bois de chauffage !

Les pêcheries du golfe et du fleuve Saint-Laurent sont d'une importance considérable. On y fait la chasse à la baleine, au pourcil, au marsouin, au loup marin. La morue, le maquereau, la sardine, la truite, le saumon, le masquinongé, l'esturgeon, l'éperlan, le flétan, le bar, l'anguille, l'alose, le brochet, l'achigan, le touradis ou saumon blanc d'eau douce, les poissons les plus exquis, dont plusieurs complètement inconnus en Europe, abondent dans le Saint-Laurent ou dans ses tributaires. Dans certaines parties du golfe de ce nom, j'ai vu vendre des homards deux francs cinquante centimes le cent. On y trouve aussi une quinzaine d'espèces d'huîtres délicieuses qui sont inconnues des gourmets européens.

A ceux qui voudraient nouer des relations commerciales avec le Canada, surtout avec la province de Québec, nous offrons nos blés, nos pois, nos avoines, nos orges, notre maïs, nos laines, nos cuirs, nos chanvres, nos cuivres, nos bois, nos eaux minérales, nos phosphates, nos viandes, nos poissons et nos gibiers en conserve, nos bêtes vivantes, nos huiles de poisson, nos chevaux—ils sont de belle race—nos écorces taniques, nos instruments d'agriculture primés à toutes les expositions internationales.

Aux voyageurs, aux touristes qui aiment le beau, qui veulent étudier la nature, qui recherchent la santé, la distraction, le repos, nous promettons une contrée belle, large, pittoresque, une vie facile au milieu d'une population industrieuse, honnête, hospitalière. On peut sans crainte lui appliquer ces vers de Bokken :

—Dura viris et jura fide, durissima gleba.

Voilà à peu près, M. le président, ce que dix minutes de causerie me permettent de dire de ce beau pays du Canada qui renferme au nord de l'Amérique l'avant-garde de la race latine. Il est ouvert à tous ceux qui

aiment le travail, la droiture, l'esprit d'entreprise, les placements sûrs. A vous maintenant, messieurs, de le faire connaître à vos amis, et merci à Sa Majesté ainsi qu'aux personnages distingués qui l'entourent, pour les marques d'approbation qu'ils viennent de me donner et pour leur gracieuse attention."

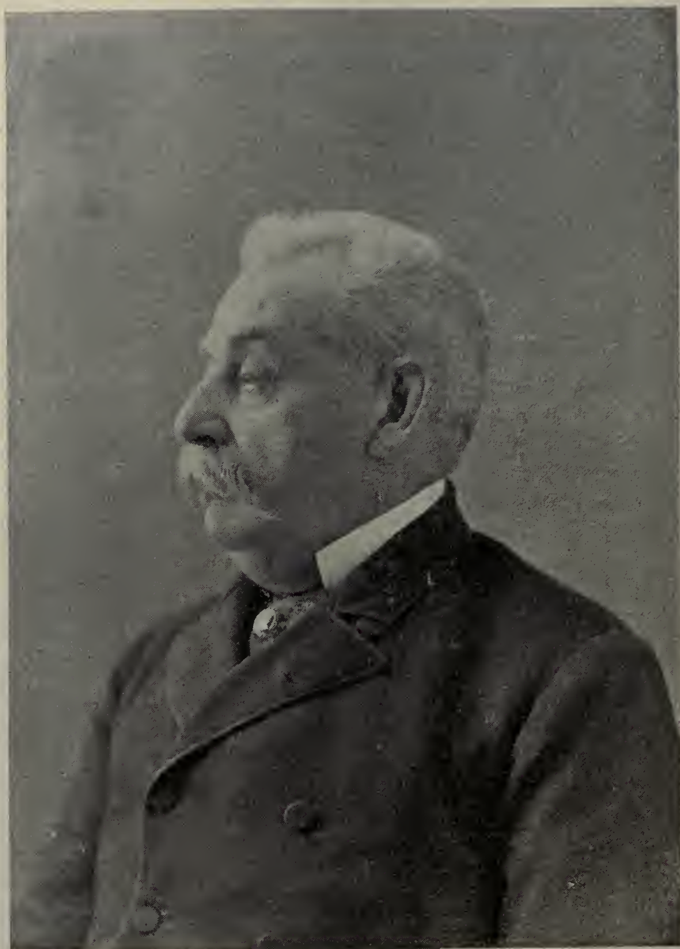
Hélas ! pourquoi toujours les souvenirs ? La salle où je viens de donner cette conférence sur mon pays, a été habitée par Maximilien d'Autriche, empereur du Mexique. J'ai connu cet homme aimable, ce grand cœur et j'avais les larmes aux yeux quand on faisait allusion à lui. Ici, on n'aime pas le souvenir de la domination autrichienne, et pour cause. Mais les chambres que l'on a données à la province de Québec ont été habitées par Maximilien ! et chaque fois que j'y entre, son souvenir se présente à ma pensée. Jamais cœur plus chevaleresque n'a battu sous poitrine humaine. Cet homme-là était bon, loyal, généreux, instruit, religieux, savant. Hélas ! pourquoi l'avoir ainsi livré aux bêtes ? pourquoi de gaité de cœur avoir brisé cette existence si pleine de promesses pour la science et pour les grandes choses de l'intelligence ? Fastueux, mais bon comme toujours, on l'appelait à Venise le comte de Monte-Christo. Un officier italien me dépeignait, avec des ravissements dans les yeux, tout le luxe que Maximilien—alors gouverneur de la ville—avait déployé une année pour se rendre à la messe de Pâques. Sa livrée portait le costume de Louis XIV, et il fallait remonter au temps des doges les plus prodigues pour retrouver pareille grandeur.

Le comte de Breganze était à ma conférence ; il nous invite à déjeuner, ce que nous avions bien gagné, les uns, en m'écoutant, moi, en payant de ma personne, puis—*post prandium*—nous allons en gondole visiter l'église de Saint-Roch.

FAUCHER DE SAINT-MAURICE.

(à suivre)





M. GODEFROY LAVIOLETTE

M. GODEFROY LAVIOLETTE

C'est une belle figure canadienne, qui vient de disparaître.

M. Pierre Godfroy Laviolette était né à Saint-Eustache, en 1826. Il fit ses études au collège de Montréal et embrassa la profession d'arpenteur, qu'il exerça surtout dans les cantons du nord de Terrebonne.

Il fut le père de l'industrie dans cette région, à laquelle il voua la plus grande partie de sa vie. Il créa des moulins à scie et à farine et des usines pour la fabrication des lainages.

Possesseur d'une fortune solide, il la perdit dans des spéculations malheureuses. ayant trait à la construction des chemins de fer du Nord et de Saint-Jérôme.

C'est à la suite de ce désastre, qu'il acceptait la position de préfet du pénitencier de Saint-Vincent de Paul.

Tous ont encore présent à l'esprit son admirable conduite lors de la mutinerie des internés de son établissement.

Confiant en la reconnaissance des prisonniers, qu'il avait toujours traités avec bonté et douceur, il crut pouvoir les réduire par la persuasion et il se portait, seul, sans armes, au-devant d'eux.

Mais ces forcénés s'en emparèrent et s'en servirent de bouclier contre les coups des gardes.

Ceux-ci hésitaient à se servir de leurs armes, mais M. Laviolette, n'écoutant que son devoir, leur donna froidement l'ordre d'agir promptement, sans se préoccuper de lui.

On connait les résultats. Les gardes firent feu et le préfet tombait percé de quatre balles.

Cet acte seul suffit pour illustrer la vie d'un homme et faire passer sa mémoire à la postérité.

Mais M. Laviolette était non-seulement un homme brave, mais en outre, il avait un cœur d'or et un dévouement simple et grand pour tous.

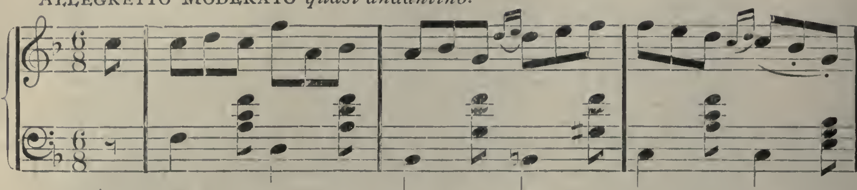
C'est un brave qui disparaît, saluons sa tombe avec respect.

X...

LE TEMPS DES ROSES

Paroles d'ARMAND SYLVESTRE — Musique d'ERNEST LAVIGNE

ALLEGRETTO MODERATO *quasi andantino.*



Mi - gnonne voi- ci le prin - temps, Ai-mons-nous bien au temps des

p

ro - ses; L'a - zur, dans les cieux é - cla - tants, Rou- vre ses

ll. *a tempo.*

por - tes longtemps clo - ses, D'où la lu - mière en flots vain -

rall. *a tempo.*

rall.

queurs. Des-cend jusqu'au fond de nos cœurs ..... Ai -

cresc. rall.

f Lento.

mer !.......... chau - ter ! les dou-ces cho - ses ! Ai -

f Lento.

f

mer ! chan - ter ! les dou - ces cho - ses !

p

p f p

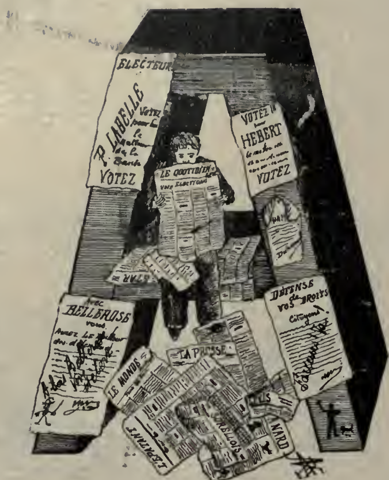
2.

Les taillis sont pleins de chansons ;
—Aimons-nous bien au temps des roses.—
Et l'aurore met des frissons
Au cœur tremblant des fleurs écloses.
Sur nos fronts l'aile du matin
Fait passer un souffle incertain.
—Aimer ! rêver ! — les douces choses ! (*bis*)

3.

Nos rêves sont vites lassés.
— Aimons-nous bien au temps des roses —
Les beaux jours sont bientôt passés :
Le cœur a ses métamorphoses.
Mais le temps n'y saurait ternir
La floraison du souvenir.
— Aimer ! souffrir ! les douces choses ! (*bis*)

CAUSERIE CANADIENNE



A propos de l'élection de Verchères, où la lutte s'est faite d'une manière si courtoise entre les deux adversaires, amis personnels, il me revient de douces réminiscences du passé.

A lire les journaux de partis, on croirait vraiment que les candidats vont se manger le nez, ou autrement s'entre-dévorer avec excès. Ces chères feuilles m'arrivent chaque jour bourrées d'arguments irréfutables en faveur du candidat de leur cœur et débordantes de détails vrais et précis sur les fautes du concurrent.

C'est un feu nourri d'accusations graves, de démentis passionnés, une mitraille d'adjectifs ronflants et superbes à l'adresse des amis, fulminants et écrasants pour les adversaires, une fusillade de discours, de *speeches*, de conférences, où les actes et méfaits d'un chacun sont exposés dans un style bouillant, plein de sève et de vigueur, tout un bombardement terrible de littérature électorale.

Quelle séduisante orgie d'encre ! quel saccage impitoyable de beau papier blanc ! quelle dance affolée de caractères d'imprimerie ! oh ! la belle chose qu'une élection !

Et la consommation énorme d'une éloquence vive, prime-sautière, où les jeunes gens d'avenir essaient leurs premiers mots, sur les hustings, le dimanche, la semaine, le jour, la nuit, et toujours.

A travers tout ce fracas, tout ce bruit, on sent courir une vie intense, une activité fébrile, une passion brûlante pour la chose publique.

* * *

La lecture de tous ces documents surchauffés et l'élection de Verchères réveillent en moi des souvenirs déjà lointains de certaines élections, auxquelles j'ai assisté, comme témoin bien effacé, dans ma tendre, tendre enfance.

Nombre d'années sont depuis venues brouiller un peu mes souvenirs

là-dessus, mais je me rappelle encore très bien les conciliabules violents, qui se tenaient chez moi.

Il s'agissait d'une réunion électorale, qui devait avoir lieu au Sault-au-Récollet, à une dizaine de milles de Montréal.

Messieurs Duhamel et Hébert jouaient un certain rôle dans cette élection. Je ne sais au juste lequel des deux était le candidat, mais je me souviens que tous avaient plein la bouche des noms de Duhamel et Hébert.

Il paraît que l'un de ces messieurs s'était fait accompagner par une quantité d'irlandais, de Montréal—des *boulés*, des *moyeus*,—dans l'intention peu recommandable d'intimider les braves gens du Sault.

Ceux-ci avaient fait appel à leurs amis de la Rivière des-Prairies, de la Bord-à-Plouffe, de Sainte-Rose etc.

Des réunions eurent lieu partout et une véritable levée de boucliers canadiens s'en suivit. Le tocsin des guerres de races retentissait dans le cœur de chaque patriote et dans tous les foyers. L'organisation du coup de poing et du manche de hache se faisait partout avec un entrain de mauvais augure pour les *moyeus*.

* * *

Nombre de mes parents jouissaient d'une excellente réputation, grâce à l'agilité et à la vivacité de leurs poings et à l'adresse de leurs *garcettes*. Un de mes oncles, entre-autres, grand garçon au nez immense, répondant au nom harmonieux de Chrysologue, se faisait remarquer par la vigueur de sa conversation et la sévérité de ses projets. Il proposait simplement d'exterminer tous les irlandais, sans leur laisser un seul poil de sec.



Mon père, plus calme, voulait voir venir. Il préférait la défense à l'attaque, mais ses arguments n'eurent guère de succès.

Les femmes se montraient peut-être plus passionnées que les hommes, qu'elles encourageaient dans leur expédition.

Tout petit, pas plus haut qu'une botte, je me faufilais entre les jambes de ces hommes terribles, avec des frissons plein la peau, des bouillonnements de tout mon sang, pleurant presque de n'avoir pas deux pieds de taille de plus pour prendre part à cette patriotique excursion.

Comme je jurais de me battre aussi quand je serais plus grand ! Comme je savourais d'avance la délicieuse sensation qu'on devait éprouver en

lançant un beau coup de poing sur le nez d'un bleu ou d'un rouge, surtout s'il était irlandais !

Car bleu et rouge se mêlaient un peu dans mon esprit, mais je crois cependant que les hommes belliqueux, qui s'étaient ce jour-là réunis chez moi, étaient des bleus.

Pourquoi ? Je n'en sais rien, car je soupçonne encore aujourd'hui que tous ces chers parents à moi étaient bleus, parce qu'ils étaient bleus. Je ne suis pas loin de croire qu'ils obéissaient à un homme, et non à un principe.

***

La fameuse assemblée eut enfin lieu.

L'action s'engagea, dès le début, par une brusque attaque des *boulés* irlandais contre les *canayens*, qui faiblirent et battirent en retraite, en répondant aux coups de leurs adversaires, avec une notable mollesse.



Que voulez-vous, les canadiens, comme les hommes vraiment forts, ont une colère lente à se dessiner.

Ce jour-là, au Sault, l'imprévu de l'attaque, la brutalité de leurs adversaires, qui les avaient *foulés* sans aucun *fair-play*, ne laissèrent pas que de les démoraliser un peu.

Ils lâchèrent donc pied immédiatement, quelques-uns le visage ensanglanté, et rentrèrent précipitamment dans les maisons.

Là, les femmes, plus vives que les hommes, leur firent de rudes et amères reproches.

— Comment, Tipite, tu te laisses faire comme çà, t'es pas un homme !

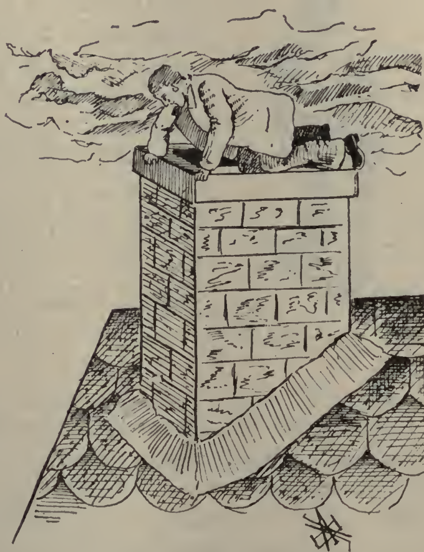
— Toi, Baptiste, t'as pas honte de te sauver comme un *pissou* !

— Ah ! Joe, je te croyais plus *blood* que cela !

Toute une kyrielle de reproches ironiques, très cuisants, surtout de la part des femmes.

Ils baissaient la tête, tout honteux, mais peu-à-peu, une colère effroyable s'empare des canadiens.

— Ç'est-y possible, ah! les mâ-o-dits, et tous se ruèrent sur les *moyeus*.



Il fallut leur arracher des mains, ils les auraient tous tués.

La légende dit qu'un des candidats s'enfuit par une cheminée, échappant ainsi à une râclée formidable; les autres filèrent de tous côtés, laissant nos hommes maitres du champ de bataille.

Le sang coulait à flots. Les nez écrasés, les yeux noirs, les lèvres et les têtes fendues, les dents cassées se chiffraient par douzaines. A chaque porte, on voyait des combattants exténués, lavant leurs plaies à grande eau, entre-coupant leurs ablutions de menaces terribles, de jurons formidables et variés, comme seul le langage canadien peut en fournir.

Ainsi se termina ce glorieux épisode de nos luttes politiques, par une éclatante victoire des *canayens* sur les *boulés* irlandais.

* * *

L'autre élection mouvementée, dont j'ai souvenance, avait lieu, plus tard, dans ma paroisse même, entre l'honorable M. Bellerose—qu'on appelait alors le Major Bellerose—et M. Pétrus Labelle, cultivateur et entrepreneur de travaux publics.

Pétrus Labelle était très populaire. Il se mêlait assez facilement aux *habitants*, avec qui il prenait un petit coup, même plusieurs petits coups. Sa voix s'était un peu ressentie de ces libations à répétition, et, quand il haranguait la foule, on s'apercevait aisément que ses cordes vocales avaient de la rouille.

Tribun bon-enfant, il dégoisait sa petite affaire avec une simplicité de langage toute primitive, émaillant parfois ses arguments de réparties gouailleuses, fort goutées généralement de son auditoire. Je crois me rappeler qu'il fut plusieurs fois victorieux dans ses élections.

Le major Bellerose, plus grave, plus sérieux, n'arriva pas au succès du premier coup. Ses discours, dits d'une voix forte et même un peu dure, ne parurent pas, au début, impressionner favorablement les électeurs. Mais tenace et résolu, il revint plusieurs fois à la charge et finit enfin par désarçonner le joyeux Pétrus. Le major Bellerose joignait, à ses facultés politiques, un joli talent de militaire. Solide, bien campé, possesseur d'une voix forte et d'un visage sévère, il faisait bonne figure dans son uniforme brillant, que couronnait un splendide chapeau à plumes.



Il avait tout militarisé chez nous et nos braves gens avaient acquis une grande souplesse et beaucoup de dextérité dans le maniement des armes.

***

Les deux candidats, d'habitude, combattaient dans leur propre paroisse le dimanche, après la messe, laissant à leurs amis le soin de défendre leur bonne cause dans les autres paroisses du comté. A l'époque, qui nous occupe, le sentiment public était à peu près partagé entre les deux adversaires.



Certain dimanche, ces messieurs furent forcés d'aller lutter ailleurs, et, quelques jeunes étudiants ou avocats, de Montréal, les remplacèrent sur le perron de l'église.

La séance ne fut pas longue.

A peine le premier orateur eût il ouvert la bouche, qu'un concert de cris désagréables et de protestations diverses se faisait entendre :

— Descendez-le !

— Non, vous ne le descendrez pas !

— Parlez, Monsieur !

— Il ne parlera pas, torgueu !

— Ferme ta gueule, toi, mon vlimeu !

Tout un faisceau de cris, de hurlements, de bousculades, de jurons, précurseur de l'orage.

L'éloquent étudiant, certes pas mal habitué déjà à d'aussi peu courtoises démonstrations, parvint bien à dominer quelque peu le tumulte, mais pas pour longtemps, car il fut descendu en un clin d'œil.

Descendre quelqu'un me paraît avoir alors joué un grand rôle dans les

élections, car la descente du jeune homme fut le signal d'une bataille générale. Les horions pleuvaient drus comme grêle, le sang coulait partout et ceux qui, comme moi, étaient trop petits pour se mêler aux combattants, *garochaient* dans le tas.

***

Oh ! en passant, laissez moi, je vous prie, m'extasier sur le mot *garocher*. Je trouve ce mot exquis, capiteux ; je le vénère, je dirais même que je l'adore, si je l'osais. GAROCHER est superbe, bien à point, et rend admirablement la pensée.

Son étymologie, que je soumets à mon ami Fréchette, pourrait bien être la suivante : *gar*, se garer, *rocher*, des roches, des pierres. N'est-ce pas tout simplement adorable ?

Ce mot, que j'avais malheureusement oublié, pendant une longue absence du Canada, me fut rémémoré un jour, à Monte-Carle, à une bataille de fleurs.

Un jeune canadien, plein de feu, échangeait, à mes côtés, des projectiles fleuris, avec de bien jolies femmes. Une de ces dames, à un moment donné, lance un gros bouquet, qui atteint mon compatriote en plein visage.

Tout réjoui, celui-ci, de s'écrier :

— Avez-vous vu comme cette dame m'a *garoché* ce bouquet !

Un monde de souvenirs se réveille à l'instant dans mon esprit.

Je retournais aux prouesses de mon enfance, je voyais mon ami Lozeau *garocher* les chardonnerets, qu'il atteignait presque à chaque coup, Siguin, qui tuait les hirondelles au vol, etc.

Je n'étais plus à Monte-Carle, j'étais au Canada. Le reste de la bataille des fleurs, si coquette, si élégante pourtant, fut perdu pour moi : j'étais tout entier au *garochage* de mon enfance.

Non, voyez-vous, je vous prie, n'abandonnez jamais les jolis mots de notre pays conservez-les précieusement, au contraire, ne serait ce que pour faire plaisir à de pauvres compatriotes comme moi, quand les hasards de la vie les tiennent éloignés de leur cher Canada.

Je supplie Fréchette, Buies, tous nos linguistes, de ne pas être hostiles à ces mots si doux, si harmonieux.

Garocher est superbe !

***

Pour en revenir à mon affaire, Pétrus Labelle fut cette fois définitivement battu par le major Bellerose, qui n'a depuis cessé de jouer un rôle dans la politique militante du pays.

Que les lecteurs de la *Revue Nationale* me pardonnent cette petite

excursion dans le domaine des souvenirs et du passé électoral du Canada. Ça fait davantage ressortir le calme relatif de nos luttes politiques actuelles. On se chamaille beaucoup encore, mais on se bat rarement.

Puis, voyez-vous, cela fait tant de bien, au milieu des peines et des tracas de l'âge mûr, de se rappeler l'époque d'insouciance où l'on *garochait* si bien les oiseaux...

Garoche-t-on encore dans les villes et les campagnes ?...

R. DE LA PIGNIÈRE





LA NOUVELLE-FRANCE

ET LES COLONIES ANGLAISES SOUS L'ANCIEN RÉGIME (1)

Les annales des Etats-Unis, dans leurs origines, se présentent à nos yeux sous un aspect tout autre que celui qu'elles offrent au reste du monde. Fondées à la même époque, les colonies françaises et les plantations anglo-saxonnes transatlantiques, ont eu un développement parallèle, mais inégal, sous l'empire de causes différentes. De ce double fait découle un intérêt spécial pour nous et une comparaison s'impose entre les tentatives d'établissement de nos pères et celles de ce peuple, si longtemps notre rival, plus tard notre ennemi victorieux, et aspirant aujourd'hui, dit-on, à devenir notre maître ou, si l'on aime mieux, notre frère.

(1) Les pages qui suivent forment le dernier chapitre de l'histoire des Etats-Unis que notre collaborateur doit publier dans quelques jours.

Il serait difficile de définir les premiers essais de colonisation des Français en Amérique. Le manque d'expérience et de connaissances des pays nouveaux ouvrait, au début, la porte au hasard. Le vague plane aussi sur l'objet de ces entreprises lointaines. Les premières chartes octroyées aux gouverneurs et aux compagnies de la Nouvelle-France portent bien à la vérité que : " Sa Majesté ayant de tout " temps recherché avec zèle les moyens de pousser dans les " pays inconnus, la gloire de Dieu, avec le nom chrétien, fin " première et principale de l'établissement de la colonie de " la Nouvelle-France . . . " mais Richelieu et surtout ses successeurs poursuivaient un but qui comportait autant l'agrandissement de la France que les avantages de la religion. On vit d'abord les Français s'établir non loin de l'Atlantique, à Port Royal, puis ensuite pénétrer dans l'intérieur jusqu'au delà des grands lacs après avoir jeté les bases de Québec, de Trois-Rivières et de Montréal, puis tourner vers le sud, en suivant les traces de Lasalle, de Marquette et de Joliette, marquant leur dessein de faire du Mississipi la grande voie de communication de ce côté, comme le Saint-Laurent l'est vers l'est. Avec le temps, le plan de colonisation se dessine plus nettement. En 1717, Bienville fonde la Nouvelle-Orléans, qui sera à la région méridionale, ce que Québec est à la colonie du nord.

Dès la seconde moitié du dix-huitième siècle apparaît clairement la conception gigantesque d'un empire français fortement établi sur les bords de l'Atlantique, avec Louisbourg comme boulevard, servant de refuge à la flotte française, chargée de monter la garde dans le golfe Saint-Laurent, pendant que Québec étendra son ombre protectrice sur l'intérieur du pays. Les établissements français se prolongeront vers l'ouest, à portée les uns des autres, jusqu'à ce qu'ils tournent vers le sud pour aller au devant des Louisianais qui rencontreront à mi-chemin leurs frères du Canada. Le fort Duquesne marque la dernière étape importante où pénètrent les ordres de Québec, tandis que le dra-



M. A.-D. DE CELLES

peau blanc porté par les colons de la Louisiane flotte sur le fort de Chartres.

Cette vaste conception, dont la réalisation aurait rendu française presque toute l'Amérique du Nord, est restée à l'état de rève ; il lui a manqué, pour entrer dans le domaine des faits, des ressources en rapport avec sa grandeur. C'est aujourd'hui une vérité d'expérience que nulle puissance européenne ne pouvait, aux temps passés, prétendre à un empire colonial sérieux sans avoir une flotte redoutable, en état de tenir ouverte la route entre la métropole et ses colonies et de protéger sa marine marchande.

Colbert eut l'intuition de cette vérité que l'histoire des deux derniers siècles a rendu saisissante. Dès son arrivée aux affaires, on le voit créer de toutes pièces une flotte redoutable qui, durant quelques années, en impose à l'Angleterre, et qui aurait maintenu sa supériorité si Louis XIV, emporté par son orgueil, n'avait pas déclaré la guerre à la Hollande, coupable d'avoir osé regarder en face le Roi-Soleil. Il eut été, au contraire, d'admirable politique de s'attacher la Hollande, puissance maritime, car la flotte française unie à celle de ce pays aurait dominé les mers. Au lieu de s'allier aux Pays-Bas, l'inconsidéré monarque demande à Charles Ier de l'aider à écraser la Hollande qui, pour se venger, unira quelques années plus tard, ses forces à celles de la Grande-Bretagne acharnée à détruire l'œuvre de Colbert. Que de fois n'avons-nous pas eu à déplorer l'erreur de Louis XIV surtout au moment suprême de la domination française. Les chroniques du temps nous peignent l'anxiété des Anglais et des Français au printemps de 1760, après la seconde bataille des Plaines d'Abraham. Les deux ennemis, épuisés par une longue série de combats, voient encore l'issue finale indécise. Ils attendent l'arrivée de la flotte qui va ou confirmer les succès de l'armée de Wolfe, ou réparer le désastre de Montcalm et ranimer les espérances de Lévis. A la vue de la première voile qui blanchit au delà de la pointe de l'Ile d'Orléans, les cœurs battent fièvreusement et

il s'écoule une de ces minutes angoissantes décisives dans la vie d'un peuple. Enfin l'*Union Jack* détache ses vives couleurs sur l'horizon ; un cri de joie à Québec et un sanglot dans le camp de Lévis l'accueillent. La puissance maritime de l'Angleterre lui avait assuré la partie, comme quarante ans plus tard, elle ruinera les projets de Bonaparte en Orient, ira l'atteindre dans tous les ports de l'Europe, restant elle-même inexpugnable dans ses murs de bois.

La politique continentale de la France ne constituait-elle pas aussi un obstacle à ses entreprises d'outre-mer ? Jouer un rôle prépondérant en Europe et pour arriver à cette fin, abaisser la maison d'Autriche qui visait à l'empire du monde européen, tel fut l'objectif de Henri IV, de Richelieu, de Louis XIV et de Louis XV, durant une partie du règne de ce dernier. Cette ligne de conduite traditionnelle engageait la France dans des luttes incessantes, gouffre sans fond où disparaissaient ses ressources en hommes et en argent. Depuis les troubles de la Fronde (1640), jusqu'au traité de Paris, 1763 l'histoire ne compte pas moins de cinq grandes guerres sous le règne de Louis XIV et de quatre sous celui de Louis XV. Pendant la guerre de Sept Ans, alors que la lutte se faisait en Amérique dans des conditions d'infériorité numérique si décourageantes pour nous, la France qui venait de briser avec la politique de Richelieu pour faire cause commune avec Marie-Thérèse d'Autriche, n'avait pas moins de cinq armées en Europe au service de son alliée. Quel avenir pouvaient attendre les colonies avec une orientation de la politique française qui faisait de leur sort un objet tout à fait secondaire ? La réponse du ministre Berryer à Montcalm qui lui demandait des secours, résume les idées alors à la mode : " Lorsque le feu est à la maison, disait-il, on ne peut guère songer aux écuries. " Est-ce à dire que la postérité est fondée à blâmer les hommes de l'époque de s'être plus préoccupés de maintenir l'ascendant de la France en Europe que de sauver le Canada, dont la valeur leur semblait douteuse, et, qui, à travers le voile de l'avenir, leur

apparaissait bien moins séduisant qu'à nous, les enfants du dix-neuvième siècle.

***

Ils ne rêvaient d'aucun empire anglais, les sombres et énergiques puritains, qui, à la même époque, échelonnaient leurs établissements le long des rives de l'Atlantique. C'était la paix religieuse qu'ils cherchaient dans l'exil ; et l'intolérance, alors à l'ordre du jour dans les Iles britanniques, devint un agent d'émigration plus actif que toutes les mesures prises par le gouvernement français pour pousser des colons au Canada. Mais l'idée religieuse ne les dominait pas au point de leur faire perdre de vue les intérêts matériels. Lorsque les Puritains assimilaient modestement leur sort à celui des Hébreux, fuyant l'Egypte, ils ne restaient pas indifférents aux avantages que leur offrait la terre promise de l'Amérique, et le veau d'or finit par attirer les colons en foule, autant que la liberté de conscience. Le succès de ce soi-disant nouveau peuple de Dieu fut immense. New-Plymouth (1620) était à peine établi que le Massachusetts surgissait à ses côtés plus grand et plus prospère ; puis le New-Haven, le Connecticut et le Rhode-Island vinrent bientôt compléter le groupe des colonies puritaines. Lord Baltimore tentait à la même époque de donner droit de cité aux catholiques en Amérique, tandis que vers le sud se développait la Virginie, première colonie (1607) par ancienneté, et qui restera aussi la première en importance jusqu'à la révolution.

Sur les rives de l'Atlantique, la colonisation marchait à pas de géants ; sur celles du Saint-Laurent, elle se traînait misérablement ; en 1664, la population de cinq plantations de la Nouvelle-Angleterre s'élevait à 45,000 habitants ; à la même date, un recensement de la Nouvelle-France porte à 2,154 le nombre des colons ; l'Acadie à ce point de vue

était alors une quantité négligeable, puisque son premier dénombrement (1671) ne lui donne que 441 âmes. Le Massachussetts figurait pour 25,000 âmes au recensement dont nous venons de parler ; le Connecticut et le New-Hampshire pour 10,000 âmes et New-Plymouth pour 5,000. En 1660, le Maryland comptait 12,000 habitants. Chaque groupe indépendant des colonies anglaises était donc à lui seul plus important que la Nouvelle-France et l'Acadie réunies. Le développement des premières suit sa marche ascensionnelle jusqu'en 1775, en augmentant de plus en plus l'écart entre sa population et celle de la Nouvelle-France de sorte que lors de la lutte finale de la guerre de Sept Ans, nous trouvons le Canada français aux prises avec un ennemi vingt fois son supérieur en nombre. (1) On s'est souvent apitoyé sur les fautes de Montcalm à la bataille des Plaines d'Abraham et ses conséquences, mais en voyant cette disproportion de forces entre les deux adversaires, ne doit-on pas conclure que si nous n'étions pas tombés alors, ce malheur nous aurait atteint plus tard, étant donné ce principe admis en art militaire, que la victoire finit toujours par se ranger du côté des gros bataillons, comme l'ont démontré les grandes luttes finales de la France sous Louis XIV et sous Napoléon. Notre faiblesse numérique tenait suspendues sur nos têtes toutes espèces de vicissitudes. La révolution française qui souleva tant l'horreur de nos pères, nous eut peut-être jetés dans les bras des Américains, en admettant que ceux-ci se fussent séparés de leur mère-patrie et que la conquête du Canada n'eut pas eu lieu. Et si nous avions échappé à cette éventualité, qui sait si nous n'aurions pas été échangés, sous l'Empire, comme la Louisiane, contre quelques millions de francs ? Vendre une province c'est jeu de grand homme.

Une idée séparatiste avait présidé à la fondation de la Nouvelle-Angleterre ; les Puritains quittaient leur patrie sous le coup de la persécution. S'il leur arrive parfois dans

(1) Population : Français, 60,000. Américains, 1,500,000.

leurs démélés avec leur métropole de se répandre en protestations d'attachement pour l'Angleterre, il y perce toujours un vieux fonds de rancune que devaient exaspérer les conflits d'intérêts. Elle était très faible cette affection puisque le premier choc entre les prétentions contradictoires des deux pays, la fit disparaître. La séparation religieuse formait les premières assises de la Nouvelle-Angleterre. De là, elle tendait à s'insinuer dans la politique. Les colons anglais ne sûrent jamais gré à la métropole des bienfaits de la liberté politique qu'elle leur donnait, de la liberté religieuse qu'elle tolérait. Ce sentiment hostile survécut à la scission de 1776 et existe encore. Tout autre fut l'esprit des Canadiens. Moins bien traités durant la dernière lutte que les colons anglais, et sacrifiés à la politique qui amena la conquête, ils aimèrent la France au-delà de la séparation, cherchant toutes espèces de raisons pour entretenir cet amour en face de l'indifférence de leurs parents d'outre-mer. Il y a quelque chose de touchant dans cet attachement qui rappelle le dévouement de la femme refusant de croire à la trahison évidente de l'être aimé.

Le groupe des colonies puritaines grandit dans l'indifférence de la mère-patrie qui ne daigna s'en occuper que le jour où elles devinrent exploitables. Les établissements français végétèrent sous le poids des lisières royales. Habitués à toujours compter sur l'intervention du pouvoir, nos ancêtres manquaient d'initiative et ne faisaient rien sans demander l'appui du souverain. La correspondance des gouverneurs avec les ministres d'Etat est remplie de suppliques, de demandes de secours pour chaque entreprise naissante, souvent même pour un marchand qui ouvre une boutique. Nulle tutelle de ce genre n'existe au sud du Canada ; chacun compte sur soi sans perdre son temps à attendre une aide qui ne viendra peut-être point. Laissés à eux-mêmes, les Anglo-Américains s'enrichissent et viennent même exploiter sous les yeux des Français les pêcheries du

Golfe St Laurent, pendant que les Canadiens attendent souvent de France de l'assistance pour en tirer parti.

***

Si la conception d'un empire français au Nouveau-Monde se fait remarquer par sa grandeur, elle s'est révélée bien faible dans son exécution. En regard des succès anglais, c'est un échec. A quoi tient-il ? A des causes multiples dont nous venons d'indiquer les deux plus sérieuses. La position géographique du Canada ne devait-elle pas aussi détourner l'émigration de ses plages. Les arpents de neige de Voltaire constituaient un épouvantail pour bien plus de gens qu'on n'est porté à le croire. On se figure facilement ce que les esprits du dix-septième et du dix-huitième siècle en pensaient lorsque l'on voit encore, de nos jours, le Canada présenter à l'imagination du plus grand nombre de nos contemporains de l'Europe, l'idée de solitudes glacées où des émigrés disputent l'espace aux ours blancs et aux tribus sauvages. Les écrits de l'époque portent la trace de l'éloignement que le Canada inspire aux colons, et, le croirait-on, Mazarin, au milieu du découragement que lui causent les centaines d'ennemis acharnés à sa perte, ne parle de passer au Canada que comme d'une alternative douloureuse, dans sa situation critique.

Ce n'était pas une entreprise souriante que celle de s'établir alors dans le nord de l'Amérique, et les dangers et les ennuis qu'elle comportait, faisaient hésiter les plus courageux. A part les glaces et la neige, la guerre avec les Indiens, l'interruption de toute communication entre l'Amérique et la France pendant sept mois de l'année : tout cela prenait des proportions terrifiantes dans l'esprit du peuple. Et c'était " le plaisant pays de France " qu'on leur demandait de quitter pour ces contrées éloignées ! Il fallait un attrait plus qu'ordinaire pour pousser l'émigration vers

ces plages si inhospitalières aux yeux des Français. Il fallait l'appât du gain qu'on finit par trouver aléatoire. Toute autre était la situation de nos rivaux. Un hiver comparativement doux, aussi supportable que celui de l'Angleterre laissait la route vers la mère-patrie ouverte toute l'année, ce qui enlevait cette idée d'exil complet qui devait tant peser sur l'esprit de nos ancêtres.

Les colons anglais redoutent, il semble, de s'avancer dans l'intérieur : tous leurs établissements s'échelonnent le long de la côte, et, en 1775, ils n'occupent encore qu'une étroite lisière sur les bords de l'Atlantique, tandis que nos ancêtres, non contents de s'avancer à sept cents milles dans l'intérieur, à Québec, à Montréal, poussent sans cesse plus loin vers l'Ouest, affaiblissant leurs forces en les éparpillant. *Toujours plus loin* : telle paraît être leur devise, et ils s'en vont vers le soleil couchant à la recherche de nouvelles contrées aussi sauvages que celles qu'ils laissent derrière eux. Champlain s'était rendu jusqu'au lac Huron, avait visité la contrée au sud des grands lacs dès 1613.

Mais voici les grands découvreurs : Marquette, Joliette, Tonty, Duluth, pour qui les vallées arrosées par le Mississipi et ses principaux tributaires n'auront plus de secrets. La Vérandrye parcourt le Nord-Ouest pendant que les Virginiens et les Puritains ne perdent pas de vue les perspectives de l'Océan. Nos ancêtres sont des explorateurs : les Américains plus nombreux ne peuvent inscrire dans leurs fastes des noms comme ceux que nous venons de citer. La forêt attire les nôtres, l'inconnu les fascine, le goût pour l'aventure les possède tous, et s'empare des hommes marquants de la colonie comme des plus humbles. Le coureur de bois marche sur les traces du découvreur et finit par devenir un danger pour le pays. Il est à la colonie naissante du dix-septième siècle ce que sont de nos jours à la province de Québec nos compatriotes émigrés aux Etats-Unis : une cause de faiblesse. Le coureur de bois se détourne des humbles travaux des champs et son exemple devient contagieux. Le

mal grandit à tel point, en dépit des ordonnances qui restreignent les courses dans la forêt, qu'en 1746, un édit est rendu portant les peines les plus sévères contre ceux qui ne reviendraient pas prendre un permis de chasse ou de traite à Québec. Notre colon n'a pas, comme l'Anglais, le commerce lucratif et les pêcheries pour fournir un aliment à son activité. Celui-ci s'enrichit sur place ; celui-là gaspille ses forces et son énergie dans des entreprises risquées.

A coté du découvreur, plaçons le missionnaire, qui consacre sa vie à la conversion des sauvages et dont l'intrépidité, le mépris de la mort, le sacrifice de sa vie sans cesse renouvelé, sont inspirés par la plus sublime pensée. C'est l'apôtre de la civilisation autant que de la foi et son œuvre élèverait l'Indien au niveau du blanc, si l'enfant de la forêt n'était pas si réfractaire à nos coutumes. A travers les âges, la grande et noble figure, des Brebœuf, des Jacques et des Lallemand, apparait à la vénération des Canadiens, entourée de l'auréole des bienheureux. Ces existences faites du renoncement de joie et des choses du monde, manquent à l'histoire de la Nouvelle-Angleterre. La misère de l'Indien la laisse indifférente, et elle ne cesse de compléter son extermination. C'est à peine si le Puritain peut citer deux ou trois noms de ministre protestants occupés à l'évangélisation des sauvages, Elliot, le plus célèbre de tous, passe soixante ans à Roxbury, près de Boston ; c'est de là qu'il veut convertir les sauvages pendant que le missionnaire canadien vit sous la tente infecte du Huron ou de l'Algonquin, partage ses souffrances, le suit à la chasse et se plie à un genre de vie qui répugne à sa nature. La mission d'Elliott n'eut guère de succès. "*Very soon*, dit Harvison, un historien américain, *the praying indians, were looked on, with dislike and distrust by both red men and whites.*"

* * *

Ce qu'il y a de plus étonnant dans la Nouvelle-Angleterre à cette époque, c'est sa merveilleuse organisation politique. Sans instructions du gouvernement, sans l'aide d'hommes d'Etat de la mère-patrie, les Puritains créent de toutes pièces un type de gouvernement parfaitement approprié aux besoins de la colonie, sans qu'il soit une copie servile du système auquel il ne ressemble que dans ses grandes lignes. Dès l'origine, ils façonnent, avec leurs deux chambres et le gouverneur, le modèle que les constituants de 1776 trouveront digne de servir de cadre aux institutions d'un grand peuple.

La *Common Law* de la Grande-Bretagne s'implante avec eux en Amérique : il n'y avait guère à innover de ce côté. Les lois sous lesquelles on a vécu font, avec la langue, partie du patrimoine des nations, mais les Puritains modifient le code criminel anglais, et se donnent un ensemble d'ordonnances d'un rigorisme exagéré ; quelques historiens prétendent que ces lois draconniennes qui portaient à treize les crimes punissables de la peine de mort, n'ont été que rarement appliquées.

Relevons ici un trait singulier de cette jeune société.

Durant plus de cinquante, ans règne dans la Nouvelle-Angleterre la théocratie la plus stricte que le monde ait vue. La raison déterminante de leur départ de l'Angleterre avait été la conquête de la liberté religieuse. Ce sont avant tout, des sectaires et à leurs yeux, la religion doit pénétrer tout le corps social. Il résulte de cet état d'âme une alliance intime entre l'Eglise et l'Etat, alliance si étroite qu'il est difficile de dire où commence le pouvoir de l'une et où s'arrête le domaine de l'autre. Si le pouvoir *public étend* son bras protecteur au-dessus du *Meeting-House* et lui assure des privilèges exclusifs, ce sont d'un autre côté les *Elders* de la Congrégation qui confèrent les droits de citoyenneté.

Quiconque ne fait pas partie de l'Eglise, ne participe pas à tous ses actes, ne fait pas ouvertement des professions de foi répétées, est exclu de la société politique. L'Ancien Testament sert de loi à la communauté civile autant qu'à la congrégation religieuse. Pour bien définir d'un trait ce caractère tout particulier, il avait été statué par la cour générale du Massachusetts et des colonies sœurs qu'en matière criminelle les juges s'inspireraient de l'Ancien Testament pour tous les cas non prévus par la loi. C'est le régime de l'arbitraire à outrance, et il est porté si loin qu'il provoque, vers le commencement du dix-huitième siècle, une réaction violente, et, comme conséquence, un abaissement sensible de la foi. C'est en vain que la secte cherche à ramener le troupeau à la ferveur des premiers jours, en organisant des *revivals*, en redoublant ses sévérités à l'égard des dissidents et surtout des catholiques ; le principe de la liberté de conscience s'infiltre partout, avec la diminution du sentiment religieux. Lorsque la révolution éclate, l'opinion publique est mûre pour accepter une doctrine contraire à celle qui a servi de pierre angulaire à l'établissement puritain et la constitution de 1776 prononce la dissolution de l'alliance de l'Eglise et de l'Etat.

Si les premiers Puritains se sont montrés conservateurs obstinés en matière de religion, si, par une singulière aberration, de persécutés ils sont devenus persécuteurs, ne voulant de la liberté religieuse que pour leur église, ils se sont révélés hommes politiques habiles, plus avancés que les Anglais, leurs contemporains, plus avancés que ne le sont la plupart des peuples de l'Europe du dix-neuvième siècle. Après avoir étudié leur travail d'organisation gouvernementale, il nous paraît qu'il n'y a pas lieu de s'étonner si leur race a produit les hommes d'Etat éminents, auteurs de la constitution américaine, l'instrument politique écrit le plus parfait que l'on connaisse, et le mieux adapté aux besoins d'une société démocratique. On aurait difficilement trouvé en Europe à la fin du dix-huitième siècle des légistes de la force

de Hamilton, Jay, Jefferson, Adams. Tous les novateurs en matière de constitution avec les travaux de ces derniers sous les yeux, qui depuis soixante ans ont donné au monde, leurs savantes, combinaisons n'ont pas aussi bien compris qu'eux les instincts de la démocratie et ses tendances. Aussi la constitution américaine dans l'ensemble de ses forces si bien pondérées, pour maintenir la co-existence de son double système de gouvernement, sans amener de chocs, avec ses contre poids placés à côté de chaque pouvoir, est un chef-d'œuvre d'ingéniosité qui révèle chez ses auteurs une connaissance intime des besoins de la société moderne établie sur les bases du régime populaire.

***

De la différence de caractère des populations et des circonstances particulières aux deux colonies, dérivent aussi des mœurs spéciales formant deux tableaux d'un vivant constraste. Du côté des émigrés venus de France, la gaieté gauloise, l'indifférence pour le danger, l'activité fébrile de la race latine, le goût des aventures donnent une physionomie attrayante à la Nouvelle-France. Là-bas, tout autre est l'aspect du peuple. Acharné au travail et trouvant d'énormes profits dans le commerce, le Puritain ou l'anglican ne se sent pas attiré au loin ; l'intérêt l'attache à sa *town* où le négoce et le travail des champs assurent son avenir.

La fortune publique et privée vont de pair dans les colonies anglaises avec l'accroissement de la population. Pendant que le gouvernement français met toutes espèces d'entraves sur la voie du commerce de ses colons, l'anglo-saxon émigré jouit d'une liberté relative et s'il se plaint des restrictions que la royauté, sous Charles Ier, et, plus tard, le Parlement, veulent mettre à son négoce, avec l'étranger, il ne se gêne nullement de passer outre. Aussi ses produits se montrent dans tous les ports de l'Europe, qui dans la

seule année 1744, lui achète quarante millions de livres de tabac, des milliers de quintaux de poissons pêchés dans les eaux canadiennes, des minéraux, des céréales et des bois. En 1763, leurs importations s'élèvent à un million et les exportations à quinze cent mille louis ! Un commerce profitable, la vie publique qui coule à pleins bords et l'absorbe, fournissent à son activité un aliment qui manque à celle de nos ancêtres et le détournent des expéditions lointaines. Pourquoi quitterait-il le certain pour s'élancer vers de nouveaux horizons où l'attendent l'inconnu et l'incertain ? Comme si dans cette rivalité, tous les avantages devaient se trouver du côté de nos adversaires, lorsque la guerre éclate entre le Canada et la Nouvelle-Angleterre, c'est toujours notre pays qui sert de champ de bataille aux combattants. Le Puritain regarde modestement sa tribu comme le peuple élu de Dieu, qui lui a donné la terre promise en récompense de ses vertus. Pour un rien il s'écrirait *non fecit taliter omni nationi.* (1) Cette conviction le gonfle d'orgueil et lui donne une idée extraordinaire de sa supériorité. Il est un être à part et il lui est permis d'accabler de ses dédains ses voisins indignes de sa commisération. Et avec quelle rigueur ne traite-t-il pas tout ce qui est au-dessous de lui ! Les nègres demeurent ses esclaves, les Indiens prisonniers de guerre, partagent le sort de ces derniers, et il traite comme les uns et les autres les engagés (*indented servauts*) pendant la durée de leur service. Le mosaïsme exagéré qui domine la Nouvelle-Angleterre déteint sur tous les actes ordinaires de la vie et rend difficiles les relations sociales les plus ordinaires. On s'espionne, on se jalouse, et trouver le voisin en faute est œuvre pie. A voir ces farouches sectaires à l'œuvre, on ne dirait pas qu'ils viennent d'un pays qui aime à s'appeler *Merry Old England* et qu'ils sont les contemporains des *Merry Wives of Windsor* immortalisées par Shakespeare. Tout ce qui sent la gaieté, la joie de vivre

(1) C'est ce que les ministres ne cessent de lui prêcher.

est resté en Angleterre. Fêtes religieuses, fêtes de familles, traditions joyeuses du *Christmas* et du *New-Year*, rien de tout cela n'a traversé la mer. La chronique du Massachusetts enregistre le retour du nouvel an de cette façon laconique : " *It is new year, we went to work betimes.*"

On est porté à croire, sur l'autorité de M. de Tocqueville, qui a formé les opinions généralement reçues en matière de sociologie américaine, que la démocratie coulait à pleins bords sous le régime quasi-républicain inauguré par les Winthrop, les Mather, les Roger Williams. C'est là une assertion trop absolue, peu conforme aux faits et à l'observation. Les colons anglais apportaient avec eux des habitudes, des traditions et un esprit de caste que la grande poussée populaire anti-aristocratique de notre temps n'a pas encore entamée en Angleterre. On ne rompt point subitement avec le passé, héritage sacré des ancêtres. En dépit de l'indépendance qui formait un trait distinctif du Puritain, il reconnaissait une certaine hiérarchie sociale, et s'inclinait devant le rang et les distinctions honorifiques. Cette déférence pour la noblesse se manifeste de maintes façons au Massachusetts et au Connecticut. C'est ainsi que la même loi édicte pour le citoyen ordinaire et le gentilhomme coupables de la même contravention des peines différentes ; pour celui-ci, la simple amende ; pour l'autre, l'emprisonnement. Des lois somptuaires attestent encore cet esprit de caste. Certaines catégories de citoyens ont seuls, le privilége de porter des dentelles, des rubans, des boucles en argent sur leurs souliers, tandis que les étoffes grossières sont le partage de l'homme du peuple. Enfin les historiens américains ont constaté qu'au collège d'Harvard et dans plusieurs autres institutions, les noms des élèves prennent rang d'ordre sur le registre de l'institution selon le degré de noblesse de leur famille.

***

Soumis à l'influence du Nouveau Testament, le Canada se complait à respirer le parfum plus suave de l'Evangile. De mœurs aussi simples que celles de son voisin, le colon normand ou picard n'aurait rien voulu sacrifier de ce qu'il était possible de conserver des coutumes de France, qui donnent du charme à l'existence et embellissent la vie. Dans les courts intervalles de son histoire que la guerre ne désole point, la Nouvelle-France offre le tableau d'une société de relations agréables où se pratique l'hospitalité la plus large avec une extrême courtoisie pour les étrangers. Le voyageur Suédois Kalm nous représente les Canadiens sous les dehors les plus aimables. Le jésuite Charlevoix écrit à la duchesse de Lesdiguières que "*les Canadiens ne perdent aucune occasion de s'amuser.*" Leur tempérament élastique résiste à toutes les causes de tristesse et la gaieté suit le coureur des bois jusqu'aux profondeurs des forêts auxquelles il apprend ces gais refrains qui, survivant aux générations successives, égaient encore nos réunions de famille et retentissent, comme un joyeux écho du passé, dans les fêtes qui font tressaillir notre patriotisme. Jamais cette société ne s'est réunie autour du bûcher d'un sorcier comme cela s'est vu souvent dans la Nouvelle-Angleterre et si l'on a cru, comme tout le monde d'alors, à un pouvoir surnaturel chez certains individus, c'était là une croyance à une sorcellerie bénigne, sujet de plaisanterie plutôt qu'objet de terreur. En 1664, durant l'épidémie de sorcellerie, il y eut dans la petite ville de Salem, Mass., vingt personnes condamnées à mort pour avoir entretenu des relations mystérieuses avec le malin esprit.

***

Au regard des colonies anglaises, créant elles-mêmes leur gouvernement, la Nouvelle-France accepte le sien tout fait

de Paris. Il est implanté à Québec de par le roi et les gouvernés y restent étrangers. Il est fort rudimentaire : le Gouverneur et l'Intendant sont tout, se partageant des pouvoirs mal définis, toujours prêts à s'entrechoquer lorsque les titulaires sont d'humeur batailleuse. Des instructions venues de France leur tracent, il est vrai, la ligne de conduite à suivre, et si le Gouverneur empiète sur le domaine de l'Intendant, celui-ci s'empresse de se plaindre au roi qui reçoit souvent, en même temps, les protestations du premier fonctionnaire contre la conduite de son subalterne armé d'autant de pouvoirs que lui. Ces deux hauts officiers s'appuient sur un Conseil à la dévotion de l'un ou de l'autre. D'organisation municipale, il n'en existe point. En dehors de Québec, l'autorité se concentre entre les mains du seigneur qui, avec son droit de haute, moyenne et basse justice, transmet l'impulsion donnée de Québec. C'est là un mécanisme primitif qui a subi le feu de la critique, mais n'était-il pas, en dépit de ses défauts, le meilleur qu'il fut possible de donner à la colonie ? En cette matière de gouvernement les théories sont de nulle valeur. Le meilleur gouvernement est celui qui est le mieux approprié aux besoins du pays, qui s'adapte le mieux aux exigences d'une situation particulière. Pour l'époque et les nécessités du moment, il fallait un régime énergique, un instrument facile à manier aux mains d'hommes d'action. Il s'agissait de parer, à l'instant, à toutes espèces d'éventualités auxquelles les lenteurs et les atermoiements d'une assemblée populaire n'auraient pas pu souvent faire face. Au reste, que l'on examine l'ensemble des actes des gouverneurs et des intendants; leurs mesures d'économie interne, leurs ordonnances, et qu'on dise si une assemblée selon la conception moderne de la chose, aurait agi plus sagement que le Conseil Supérieur de Québec.

Ce gouvernement, malgré ses imperfections, aurait suffi, pour donner un corps à la vaste conception de Richelieu et de Colbert qui avaient l'intuition des grands avantages que la France retirerait des colonies. Malheureusement, avec le

dix-huitième siècle, paraît l'école des économistes, hommes plus brillants que profonds, versés dans l'art d'habiller pompeusement de pauvres idées, de donner une forme scientifique à des paradoxes. Ce sont ces faux savants qui propagent cette idée fausse : " Que les colonies dont les " productions sont les mêmes que celles de la métropole, " coûtent plus qu'elles ne rapportent." C'est cet axiôme formulé par l'auteur de l'*Esprit des lois* que répétera bientôt la classe influente, axiôme qui diminue la valeur du Canada et augmente celle des colonies des Indes. Le même philosophe qui, du fond de son cabinet, explique les causes de la grandeur et de la décadence des empires, conclut en parlant des causes de la richesse, à la nécessité de la liberté du commerce, car c'est " la concurrence qui met un juste prix aux marchandises et qui établit les vrais rapports entre elles," mais ce bienfait il refuse de l'étendre aux colonies. Cette liberté doit appartenir en privilège à la métropole, car, pour Montesquieu, le grand objet des colonies est de faciliter le commerce à de meilleures conditions qu'on ne le fait avec des peuples voisins avec lesquels les avantages sont réciproques. Ce n'est pas seulement Voltaire et madame de Pompadour (1) qui poussent à l'abandon du Canada, mais aussi les classes dirigeantes, la bureaucratie imbues de ces idées que les colonies n'existent que pour le profit du commerce et qu'il ne s'agit point " de la fondation de villes ou d'un empire," et que les établissements lointains ne sont pas des parcelles du territoire national. Voilà l'état des esprits à l'égard du Canada au dix-huitième siècle, et il n'est pas surprenant que sa perte n'ait pas provoqué de grands regrets. Choiseul lui-même, le seul des ministres de Louis XV qui ait été un homme d'Etat, semble en prendre son parti gaiement, mais cette attitude n'est-elle pas affectée ? On a lieu de le présumer, lorsqu'on voit ce même Choiseul

(1) Dans son magistral travail sur l'alliance autrichienne le Duc de Broglie, établit jusqu'à l'évidence que Madame de Pompadour a été étrangère aux négociations qui ont rapproché la France de l'Autriche.

favoriser dès 1763, la création à la Guyane de la *Nouvelle France Equinoxiale* (1) et déployer dans cette entreprise un zèle que jamais ses devanciers n'ont témoigné pour le Canada. Durant une seule année, la métropole verse dans ces régions meurtrières 10,446 colons, que la fièvre et la famine ont bientôt fait de dévorer. Lorsqu'on songe que pendant cent vingt années, l'émigration de France au Canada s'est élevée à peine à 8,000 âmes et que celle du même pays à la Guyane a dépassé 10,000 en douze mois, on se sent envahi d'une immense tristesse à la vue de tant d'existences sacrifiées inutilement là-bas, et qui auraient été une force si considérable au Canada !

***

C'est la concentration des pouvoirs en une seule main qui a permis à la Nouvelle-France, de prolonger si longtemps une lutte désespérée contre la vaste supériorité numérique de sa rivale, ou de ses rivales devrions-nous dire, puisque chacune des colonies anglaises l'emportait sur elle par le nombre de ses habitants. Mais si les Canadiens du dix-huitième siècle ne forment qu'une faible légion, comme ils comptent cependant par la valeur, l'honnêteté, l'intelligence ! La guerre fait éclater leurs qualités et nous les montre en haut relief. Jamais le dévouement à la patrie n'a été porté plus loin. C'est une société d'élection qui conserve la forte empreinte de son origine, marquée par un choix sévère des colons au point de vue de la moralité, de l'intelligence et de la force corporelle. Les émigrés du dix-septième et du dix-huitième siècles n'avaient rien de commun avec ceux de nos jours. Il fallait à ceux-là cette audace, cet *æs triplex*

(1) Dans le total des embarquements pour la Guyane, relevé au ministère de la marine, nous remarquons ce qui suit : " De mai 1763 à juin 1764, *Acadiens, Canadiens, embarqués à Rochefort, à Boulogne, à Morlaix, pour la Guyane, à diverses époques*, 3,580."

qu'Horace attribue aux hommes qui osèrent les premiers affronter les périls de la mer, pour les pousser hors de leur pays, à la recherche d'une patrie nouvelle, où tout était à créer, dans des conditions pénibles, avec l'inconnu et son cortège de terreurs. C'était au Canada comme dans la Nouvelle-Angleterre, des hommes d'élite qui entreprenaient cette lutte corps à corps avec la sauvagerie et les misères sans nombre d'un nouvel établissement. Il n'est pas étonnant qu'il soit issu de cette sélection deux races vivaces, remarquables à des titres différents, mais dont le type s'est conservé sans alliage seulement sur les bords du St-Laurent.

Ces deux rejetons de la France et de l'Angleterre furent animés de sentiments bien différents à l'égard de leur métropole respective. Les fils des Normands, des Picards, des Parisiens, transplantés sur les bords du St-Laurent, enveloppent leur pays d'origine d'une affection plus forte que toutes les épreuves, bien faites pour l'aliéner ; et qui survit à la séparation que la France fit si peu pour prévenir. Les Anglo-Américains, cuirassés d'indifférence, se détachent de jour en jour des liens de parenté, et finissent par s'arracher violemment eux-mêmes des bras de la mère-patrie.

Le duel engagé, sous le drapeau des deux métropoles, entre les Anglo-Américains et les Canadiens-français, a été long, cruel et accablant pour les uns et les autres. Certes, le sort des premiers n'était pas enviable durant la lutte, mais ils l'avaient voulue. N'étaient-ils pas les agresseurs ? Combien plus dur le sort de nos ancêtres ! Leur pays sert toujours de champ de bataille. L'invasion avec ses ruines, s'ajoute aux horreurs habituelles de la guerre, qui leur enlève jusqu'aux dernières gouttes de sang. *Tout le monde soldat !* Telle est la loi, chez nous, tandis que les colons anglais, après avoir fait face aux exigences de la situation, voient encore des bras employés aux travaux ordinaires de la vie. Il faut chez nous que la femme remplace l'homme aux champs pour éloigner la famine, pendant que la population mâle s'épuise lentement et glorieusement en des combats terribles. C'est le dévoue-

ment qui lutte chez nous, avec des traits qui le hausse jusqu'à l'héroïsme, car il pressent dans les dernières phases de la guerre de Sept Ans, l'inutilité de ses efforts, que ses dernières victoires sont le prélude de l'agonie suprême. O ! qu'elle sera éternellement vraie cette observation de l'écrivain qui, après avoir étudié les luttes des Français aux Indes et au Canada, s'écriait : " Là, ce sont quelques hommes qui se distinguent ; " ici, c'est tout un peuple qui se montre grand."

A.-D. DeCelles.

A TRAVERS LA VIE

ROMAN DE MŒURS CANADIENNES

PAR

JOSEPH MARMETTE

DEUXIÈME PARTIE

DANS LE MONDE

CHAPITRE III

UNE VOCATION

C'est en lisant les vers si patriotiques de Crémazie, les *Anciens Canadiens* — ce livre si original et si jeune d'un septuagénaire — ainsi que la belle Histoire de Garneau, que Lucien Rambaud s'était senti la passion d'écrire.

Cette évocation lumineuse du passé avait éclaté comme un météore dans son cerveau, lui ouvrant des horizons profonds, lui faisant entrevoir les épopées tour à tour glorieuses ou sombres, mais toujours grandioses, de notre histoire. En étudiant Garneau, il avait aussi compris tout le parti qu'un poète ou un romancier pouvait tirer de nos merveilleuses annales. Le champ était aussi vaste qu'inexploité au point de vue des œuvres d'imagination.

Il avait vu là dedans tout un monde de héros taillés à l'antique, attendant que le souffle d'un écrivain de talent les animât d'une vie nouvelle, en les jetant armés de toutes

pièces dans l'arène passionnante de la poésie lyrique, du drame ou du roman de cape et d'épée. Et dès lors, il avait commencé à vivre dans l'intimité de tous ces hommes qui nous apparaissent plus grands que nature, et que Garneau a su couler en bronze sur les tables d'or de l'histoire canadienne.

Mais avant d'arriver à connaître les particularités intimes de la vie de tous ces personnages, avant que de posséder des détails précis sur la vie d'autrefois, sur les mœurs et les usages des deux siècles passés, que d'études, que de lectures de tous genres ne lui fallait-il pas faire ! De tout cela, il ne savait presque rien encore. Et puis, il lui restait à acquérir la forme, c'est-à-dire le style nouveau, concis et correct, sans lequel il ne saurait naître d'œuvre viable.

Son premier poème historique, publié à Montréal, lui avait bien causé tout d'abord cette griserie à laquelle ne résiste aucun jeune auteur. Mais le nôtre, lisant beaucoup, constamment même, eut bientôt fait de s'apercevoir combien sa plume était inexpérimentée dans la science d'exprimer correctement, subtilement sa pensée.

Alors, pour se former le goût et le style, il eut la bonne idée de lire Sainte-Beuve, Paul de Saint-Victor et Janin, ces trois maîtres, quoique dans un genre différent, de la critique moderne. En même temps, autant pour tempérer ce que l'étude exclusive de ces auteurs sérieux aurait pu avoir de trop absorbant, que pour développer les ressources de son imagination et apprendre à donner de la vie, du corps, du brillant à ses créations, il menait de front la lecture des chefs-d'œuvre de l'école romantique : l'œuvre de Victor Hugo et d'Alfred de Musset, les romans mouvementés et si pleins de verve de Dumas, l'incomparable *Comédie humaine* de Balzac — le plus grand des romanciers d'analyse — les fantaisies paradoxales mais si finement ciselées de Gautier, les chevaleresques visions si délicatement exprimées d'Alfred de Vigny, les rêveries socialistes de George Sand — aussi intéressantes qu'invraisemblables, mais toujours d'une admirable correc-

tion de forme — et bien d'autres productions de l'esprit dont l'énumération pourrait paraître ici fastidieuse.

Enfin, de temps à autre, pour se faire la main, et pour donner une issue au trop plein de son imagination surchauffée par tant de lectures, il publiait une pièce de vers, un essai, une chronique qui avaient déjà une allure de bonne compagnie et se présentaient assez bien dans le monde où ils ne demandaient du reste qu'à se produire.

— Mais, nous dira-t-on, comment Lucien pouvait-il faire à la fois son droit et se livrer à des études littéraires si suivies ?

Nous sommes forcé d'avouer, hélas ! qu'il négligeait beaucoup, par trop même, l'étude du Code, et qu'il se serait bientôt trouvé dans une situation critique et dans l'obligation de renoncer, pour un temps du moins, à ses chères études littéraires, lorsqu'un événement des plus importants pour le pays vint permettre à Lucien de réaliser son rêve, longtemps caressé, d'embrasser une carrière facile qui lui donnerait le loisir de s'occuper, sans trop de contrainte, de la culture des lettres qu'il aimait passionnément.

On était à l'été de 1867, et le pays allait changer de constitution. Les deux provinces unies du Bas et du Haut-Canada venaient de décider les provinces maritimes à s'unir à elles pour former la Confédération canadienne.

Le gouvernement de la province de Québec avait à s'organiser, et nombre d'emplois publics allaient y être crés. Lucien, dont la famille avait rendu des services importants au parti qui avait élaboré et fondé la constitution nouvelle, se dit qu'il avait grande chance d'obtenir un emploi dans un ministère, pour peu qu'on l'y aidât et que son père voulût bien y consentir.

Quand il fit part de son désir à M. Rambaud, celui-ci, qui avait rêvé une carrière plus brillante pour son fils aîné, qu'il savait heureusement doué — quoiqu'il ne soupçonnât pas combien son fils avait jusque alors délaissé le droit pour la littérature, si peu rémunératrice en ce pays — se montra d'abord opposé aux projets de son fils. Mais Lucien insista

tellement, promettant de ne pas moins se faire admettre au barreau, dans le cas même où il obtiendrait un emploi ; il sut si bien démontrer à M. Rambaud, chargé d'une grande famille, que, si lui, Lucien, pouvait se caser dans l'administration de la Province, il ne serait plus à charge à son père, qui se pourrait dévouer plus entièrement à l'éducation de ses autres enfants ; il y mit tant de persistance et de persuasion, que son père finit par se rendre à ses instances, en y posant toutefois une condition.

— Il faut souvent attendre longtemps les faveurs des gouvernants, dit-il à Lucien. Je ne puis t'accorder que trois mois pour réussir, c'est-à-dire trois mois de pension payée d'avance, quand les vacances seront terminées. Si au bout de ce temps, tes démarches ne sont pas couronnées de succès, tu devras te préparer à embrasser la profession, qu'elle te plaise ou non.

Lucien fut très heureux d'accepter ce compromis. Il écrivit aussitôt à M. Bergevin, ministre dans le gouvernement fédéral, qui, avec sa ponctualité restée légendaire, lui répondit immédiatement, et, en considération des services rendus au parti de la Confédération par la famille Rambaud, promit à Lucien de le recommander aux ministres de la nouvelle province de Québec.

Le mois d'août s'écoula sans que Lucien entendît parler autrement de sa démarche. Afin d'en hâter le résultat, il partit pour la ville au commencement de septembre, lesté du léger poids de trente-cinq dollars, et se trouva un gîte dans les mansardes d'une pension bourgeoise, rue Saint-Jean. Cette chambrette sous les toits était bien le nid traditionnel où tout auteur en herbe voit éclore les premiers nés de son imagination.

Rambaud se mit tout de suite en chasse, à la poursuite du cher emploi qu'il convoitait avec tant d'ardeur. Son premier soin fut de se présenter chez M. Bergevin, qui l'accueillit avec bienveillance et lui dit l'avoir déjà fortement recommandé à M. Chauveau, l'un des ministres provinciaux, qu'il conseilla à Lucien d'aller voir sans délai.

— Et surtout, lui dit le bienveillant homme d'Etat, n'allez pas vous laisser décourager par les lenteurs et les retards. Permettez-moi de vous dire, moi qui m'y connais un peu que, quand on veut obtenir une faveur d'un ministre, il faut y mettre tant d'insistance, une persévérance telle, que, n'eût-il pas d'autre raison, il finisse par se laisser gagner pour avoir la paix.

Le conseil était aussi bon que désintéressé, et Lucien se promit de le suivre à la lettre.

Appelé à la direction des affaires, par son éloquence, ses talents littéraires et ses services rendus depuis des années à la cause de l'instruction publique, M. Chauveau était alors dans la vigueur de l'âge et dans la plénitude de ses moyens.

Se rappelant les difficultés qu'il avait dû vaincre lui-même pour arriver, presque complètement par la culture des lettres à la position brillante qu'il occupait alors, il était rempli des meilleures dispositions envers les jeunes gens qui donnaient des espérances littéraires, et se sentait tout porté à faciliter le développement de leurs aptitudes, en leur donnant accès aux emplois publics, et en les mettant ainsi à l'abri des luttes stérilisantes contre les difficultés de la vie.

Chacun se souvient de la belle part qu'il sut faire alors aux jeunes auteurs, dans la distribution des fonctions dont il pouvait disposer ; et il a dû avoir d'autant plus droit d'en être fier, que tous les jeunes talents auxquels il ouvrit si généreusement une carrière lucrative — à part ceux qu'une fin prématurée nous a trop tôt ravis — ont depuis fait largegement honneur aux lettres canadiennes.

Le ministre reçut avec bonté Lucien, dont il connaissait les premiers essais, l'interrogea sur ses aspirations, ses projets, et, le voyant plein d'enthousiasme, lui promit de l'aider de tout son pouvoir.

— Seulement, lui dit-il en terminant, il va falloir que vous attendiez quelques semaines ; car les différents départements de l'administration provinciale sont encore loin d'être orga-

nisés. Mais ne perdez ni patience ni courage ; je crois qu'il y aura moyen de vous caser quelque part.

Il sembla à Lucien, lorsqu'il revint à sa mansarde, qu'elle était tout ensoleillée, bien qu'il fît nuit complète.

Les semaines qui suivirent, il les passa dans une attente fiévreuse. Deux ou trois fois il se présenta au bureau de M. Chauveau, et connut l'ennui des longues et humiliantes attentes dans l'antichambre d'un ministre, au milieu des solliciteurs ennuyés et ennuyeux.

La dernière fois qu'il obtînt audience du premier ministre, celui-ci l'assura que son affaire était en bonne voie, tout en lui laissant comprendre, par l'empressement qu'il mit à le congédier, que ses visites se faisaient un peu fréquentes.

Lucien, très délicat et fort timide, s'en aperçut et sentit son angoisse s'accroître à mesure qu'il lui semblait voir diminuer ses chances de réussite.

Cependant, avec le temps qui s'écoulait, s'en allait aussi les faibles ressources que lui avait laissées son père, et il voyait arriver avec terreur le jour de l'échéance de son deuxième mois de pension, après lequel il lui faudrait reprendre l'étude ardue de la loi, et dire adieu à ses beaux rêves, d'une existence vouée presque exclusivement à ses chers travaux littéraires.

Pour dompter l'énervement que lui causaient ses angoisses croissantes, il s'en allait errant par les rues dès le matin jusqu'à la nuit, cherchant autant la détente de ses nerfs que l'ombre d'une espérance toujours fugitive.

Le matin du 30 octobre éclaira mélancoliquement la mansarde de Lucien, qui, en ouvrant les yeux sur un jour terne d'automne, sentit aussitôt son cœur se serrer à la pensée que c'était l'avant-dernier jour du délai fixé par son père.

Sa pension payée le lendemain, il ne lui restait plus qu'un écu, et la perspective de continuer ses ennuyeux tête-à-tête avec le Code et l'insipide littérature des factums et des déclarations.

Il passa une journée d'affaissement désespéré.

Dans l'après-midi, comme il s'en allait tête basse dans la rue Saint-Jean, frôlant sa désolation contre la gaieté insolente des promeneurs qui encombraient les trottoirs, il se vit arrêter par Etienne Franquart, une nouvelle connaissance qui devait devenir bientôt son plus intime ami.

Franquart était un beau garçon de vingt-quatre ans, grand, brun, le front élevé, l'œil noir pétillant d'intelligence, la moustache en crocs, portant haut sa belle tête et faisant résonner fièrement le pavé de son talon nerveux, tout comme s'il eût encore porté ses éperons d'officier d'ordonnance.

Car il était récemment revenu des Etats-Unis, où il s'était bravement battu. Il avait fait toute la campagne, et était revenu au pays après avoir reçu deux blessures. Guéri du goût des aventures, il avait pour toujours accroché son épée au chevet de son lit, et s'escrimait maintenant gaillardement de la plume pour se faire un nom dans les lettres.

Un récit attrayant de ses pérégrinations, qu'il publiait en ce moment dans une revue, et qui était écrit avec une verve et une chaleur de coloris alors tout à fait inusités en ce pays, attirait beaucoup l'attention sur Franquart. Lui aussi briguait un emploi dans la nouvelle administration, et faisait souvent antichambre chez les nouveaux ministres.

— Eh bien ! dit-il à Lucien, qui l'avait mis au courant de ses propres démarches, avez-vous des nouvelles ?

— Non, répondit piteusement Rambaud. Et vous ?

— Pas d'avantage, mon bon ; et je suis à la veille de faire imprimer, avec le dernier dollar qui me reste, un écriteau portant ce fragment poétique de Dante : *lasciate ogni speranza*, et de le clouer à ma porte, pour me bien dégoûter de la convoitise des emplois publics en général, et de la culture des belles-lettres en particulier. Quand je dis belles, remarquez bien que je n'ai pas l'arrière pensée de croire que ce soit pour nous, sauvages du Canada, que ces grandes dames se mettent en frais de séduction ; car Dieu sait que si nous leur faisons de loin la cour, ce ne peut être, certes, qu'avec les sentiments les plus désintéressés !

Ils montaient la rue de la Fabrique. Franquart, d'une gaieté à toute épreuve, continuant ses blagues contre le destin, le gouvernement et la littérature, était en train de citer à Lucien, qui ne la connaissait pas encore, cette boutade de Gozlan sur les deux vers de Racine :

> Aux petits des oiseaux Dieu donne la pâture,
> Mais sa bonté s'arrête à la littérature.

quand ils virent s'approcher Célestin Vachon qui sortait du bureau de son journal.

D'aussi loin qu'il les vit venir, il se mit à leur faire des gestes réitérés avec ses longs bras maigres.

— Que diable a donc Vachon ? dit Franquart, qui connaissait, comme tout le monde, les idées terre à terre du journaliste avocat. On dirait une volaille qui voudrait s'envoler au ciel.

— Tous mes compliments, messieurs, tous mes compliments ! Leur dit Vachon, en abordant les deux compagnons.

— Oui, il y a de quoi ! repartit Franquart ; nous sommes dans le noir jusqu'au cou, Rambaud et moi.

— A quel propos nous félicitez-vous donc ? s'écria Lucien qui, toujours à l'affut d'une bonne nouvelle, sentait son cœur battre convulsivement.

— Mais à cause de votre nomination, que je viens de consigner dans mon journal.

— Hein ! quoi ! s'exclamèrent à la fois Franquart et Rambaud.

— Mais oui. Vous, Franquart, vous avez un emploi de huit cent dollars à la Chambre ; et vous, Rambaud, un de six cents au Ministère des Terres.

— Dites donc, Vachon, parlez-vous sérieusement, lui demanda Franquart, tandis que Lucien, par le fait de la surprise et de la joie, restait bouche bée.

— Très sérieusement, comme toujours, reprit Vachon ; je viens de recevoir, du premier ministre lui-même, la liste

des nominations qui ont été faites hier à la dernière réunion du Conseil. Vos noms y figurent en toutes lettres. Le journal doit être imprimé maintenant, voyez-le plutôt.

Quelques pas les amenèrent en face de l'imprimerie où ils entrèrent tous trois.

— Le journal est-il prêt ? demanda Vachon avec toute l'autorité du rédacteur en chef.

— Oui, monsieur, répondit un apprenti en lui tendant une des feuilles encore humides qu'il portait à bras tendus.

D'un coup d'œil Vachon parcourut le journal et indiqua du doigt aux deux amis le paragraphe relatif à leur nomination. Et puis, toujours pratique :

— Voici une nouvelle qui vaut bien un verre ? . . .

— Oh ! deux même, Vachon de mon cœur ! s'écria Franquart. Allons chez Laforce célébrer ce bel événement.

Tandis qu'ils se dirigeaient vers le Chien d'Or, Célestin Vachon, cédant au besoin — naturel à sa nature envieuse— de jeter de l'eau froide sur le bonheur de ses deux compagnons, leur disait, tout en les félicitant d'un air pincé :

— Eh bien ! vous voilà donc casés, vous autres. Tant mieux pour vous ! Quant à moi, je vais continuer d'attendre les clients qui semblent se donner le mot pour ne pas entrer dans mon bureau, et d'écrire de la littérature de gazette pour un dollar par jour — le salaire d'un ouvrier ! — qu'on ne me paie pas régulièrement, encore ! Tandis que vous vous gobergerez tout d'abord, je vais, moi, m'user quelque temps encore les dents sur le bifteck de la vache enragée. Mais j'espère que le journalisme et la politique aidant, vous me demanderez, dans dix ou quinze ans d'ici, des augmentations de traitement.

—En attendant que vous nous les refusiez, que prendrez-vous avec nous ? demanda Lucien, qui jeta négligemment son dernier écu sur le comptoir.

JOSEPH MARMETTE.

(*à suivre*)

MONTRÉAL ET TORONTO

Quand Madame *Malaprop* disait que : "*comparisons are odorous,*" elle émettait une idée plus juste que le proverbe qu'elle écorchait. Les comparaisons sont odieuses quand elles sont inspirées par un manque de charité, mais elles sont parfois *odorous*, en poësie, par exemple, comme dans la vieille chanson : *my love is like a red, red rose.*"

Ainsi, en faisant aujourd'hui une légère esquisse, dans laquelle les villes de Montréal et de Toronto sont comparées, sous certains aspects, nous allons nous efforcer de justifier la version que madame *Malaprop* donne au vieux proverbe, en ne faisant ressortir que les points saillants, qui distinguent nos deux grandes cités canadiennes.

La topographie des deux villes présente, de part et d'autre, de remarquables points de ressemblance. Toutes deux sont construites sur le penchant d'une colline, dont les pentes sont traversées par les rues principales ; toutes deux ont leur front incliné sur la grande route humide, qui relie le lac Supérieur à l'Océan ; toutes deux sont enveloppées par de fertiles terrains de culture ; enfin, toutes deux ont à leur porte une île magnifique, utilisée comme lieu d'agrément et séjour d'air vivifiant et pur.

La rue Sherbrooke, de Montréal, répond à la rue Bloor, de Toronto, par son cachet et sa situation, de même que la rue Saint-Laurent de la première correspond à la rue Yonge de l'autre. Les rues Sainte-Catherine et Queen sont tellement

semblables qu'elles pourraient être superposées l'une sur l'autre sans écarts notables.

Les deux plus grandes et plus anciennes églises de chaque endroit, Notre-Dame et King, sont situées dans les deux principales rues du commerce de détail ; chacune est l'église paroissiale de la ville, quoique toutes deux portent habituellement le titre de cathédrale.

A cause des conditions climatériques, la population de la plus ancienne ville est de beaucoup plus dense que dans l'autre ; Montréal, avec 275,000 habitants, occupe une surface de terrain plus restreinte que Toronto, dont la population, quoique inférieure en nombre, s'étend sur une superficie bien plus vaste.

Cette agglomération intense, à Montréal, est due au système de construction des habitations, qui se collent les unes aux autres, s'entassent étage sur étage, contenant toujours de nombreux ménages, sur un espace relativement très étroit.

A l'instant où j'écris, mon œil se repose sur une de ces maisons massives, où vingt-huit familles s'empilent sur une base de 15,400 pieds carrés, à peine 550 pieds pour chaque famille, avec une moyenne de 110 par personne, si nous admettons cinq individus par ménage.

A Toronto, il n'y a pas une seule habitation si peu fournie d'air et d'espace, et, cependant, ces logements de Montréal, dont nous parlons plus haut, sont habités par des citoyens à l'aise, occupant dans la société des positions lucratives, soit comme marchands, soit comme membres du clergé, soit comme hommes de profession.

Il est évident qu'une pareille agglomération de logements, sur une superficie aussi minime, entraîne une absence presque totale de cours et de dépendances. La majorité des habitants sont perchés aux étages supérieurs, qu'ils atteignent au moyen de grands escaliers, vivant là comme des oiseaux dans leurs cages. Vu le prix de location assez élevé, nous devons cependant conclure que ces logements sont confor-

tables, mais ne s'en suit-il pas, quand même, un grave inconvénient pour les enfants, privés ainsi d'emplacements pour les ébats si salutaires et si naturels à leur âge.

D'un autre côté, l'air de ces habitations élevées est évidemment plus pur, mais cela nous paraît être, somme toute, une compensation insuffisante pour le manque de terrain solide.

Aussi, ces constructions compactes ont-elles amené la municipalité à créer une foule de petits squares publics, de jardins frais et bien gazonnés, qui donnent à Montréal, un aspect fort coquet. Il fait bon voir là tout notre petit monde s'ébattre dans les allées ombreuses et savourer à l'aise les plaisirs de l'enfance, qui leur sont refusés chez eux.

Sous ce rapport, Toronto a été moins prévoyant, mais en revanche, nous trouvons là un grand nombre de parterres de famille, d'un très joli effet.

***

Nous croyons que ces particularités de l'habitation de nos deux grandes villes ont eu une certaine influence sur la vie domestique de leurs habitants.

L'hospitalité, à Montréal, est plus grave, plus collet-monté qu'à Toronto, où le voisinage est familier, les visites, plus simples et les rapports quotidiens, empreints d'un certain laisser-aller bon enfant.

Ce n'est pas que notre population montréalaise soit insensible aux douceurs des relations intimes, mais c'est bien plutôt dû à l'ennui qu'éprouve le visiteur à entreprendre l'ascension de cinquante, soixante et parfois quatre-vingt marches pour atteindre son but. En face d'une tâche pareille, il hésite souvent, se fait plus rare, et, ses visites, s'espaçant, deviennent, par là même, plus sérieuses, plus guindées.

Les étrangers se plaignent un peu des difficultés qu'ils

éprouvent à pénétrer, à Montréal, dans ce qu'on appelle la *société*. Ceci se voit partout, principalement dans les villes anciennes comme la nôtre, où les familles, s'étant liées par le mariage, finissent par avoir chez elles un vaste cercle de relations, qui leur suffit et les empêche d'éprouver un trop vif désir d'en étendre les limites, avec des connaissances nouvelles.

Aussi bien, il est assez risqué de potiner en famille chez nous, car on s'expose grandement à trouver dans les salons des parents des personnes dont il est question.

Cependant, nous dirons que ce genre *vieille famille*, avec une teinte d'aristocratie, est très circonscrit et ne s'étend pas au monde des affaires, qui, à Montréal, est aussi affable et aussi facile d'accès, qu'il est intelligent et entreprenant.

La richesse engendre nécessairement l'orgueil, mais cet orgueil est plus supportable chez les familles de richesse ancienne que chez les parvenus ; et, quoiqu'il en soit, je m'abstiendrai d'employer l'arme facile du sarcasme et de la critique. En effet, je me sens désarmé, quand je vois l'hôpital *Victoria* — que j'admire de ma croisée — et les magnifiques établissements de *McGill :* deux institutions créées de toutes pièces, au moyen de donations particulières. La critique des travers de la richesse tombe devant de pareilles œuvres pour ne laisser place qu'à l'admiration et à la reconnaissance.

Toronto n'a pas été aussi favorisé que nous, sous ce rapport, mais nous devons nous rappeler que la *Queen City* ne possède pas d'aussi grandes fortunes que Montréal.

Cependant, Toronto a d'excellentes institutions de charité, qui sont sur un pied d'égalité avec les nôtres. et, nous sommes à l'aise, pour affirmer que les deux métropoles canadiennes se ressemblent ici, de tous points.

Notre cher Canada a tout lieu d'être fier de ses deux cités, qui tiennent un excellent rang parmi toutes les villes du monde où la charité est en honneur.

* * *

Sous le rapport de l'éducation, nous avons, ici et là, des différences fondamentales dans le système employé, mais l'étude en serait trop longue pour le cadre d'un article. Nous dirons cependant que Montréal et Toronto offrent de très grands avantages scolaires, dont les résultats, dans la pratique, sont à peu près identiques ; mais, nous donnerons la palme à cette dernière pour sa bibliothèque publique, unique en Canada. Les habitants de Toronto sont à juste droit fiers de leur bibliothèque et il est regrettable de constater que Montréal ne possède aucune institution de ce genre. Les causes peuvent en être attribuées à ce que la population est composée de deux races et qu'une bibliothèque publique aurait à se garnir des œuvres des deux littératures. Il y aurait encore ici d'autres causes à étudier, mais il serait oiseux de le faire, car la controverse là-dessus serait hors de propos, ou tout au moins inutile.

Seuls, ceux qui sont familiers avec la manière de vivre dans chacune des provinces-sœurs, peuvent, avec connaissance de cause, parler de cette fameuse question de race, à laquelle nous venons de faire allusion. Des préjugés existent de part et d'autre, de la jalousie, de la mauvaise volonté également, mais ceci provient généralement d'une absence de fréquentation mutuelle.

Dans notre pays, l'anglais et le français ont cependant beaucoup de points de contact, où ils se rencontrent, se comprennent et s'apprécient. D'ailleurs, la nature humaine a imposé à tous les peuples des lois, qui leur sont communes, et les vertus et les faiblesses que j'ai pu constater chez les deux races principales qui se partagent notre sol, ne sont l'apanage d'aucune.

Par exemple, les marchands français sont plus avenants que les marchands anglais. Nous avons souvent visité plusieurs

établissements, dans le but de constater ce fait, et, toujours, un : — *merci beaucoup, monsieur!* très poli, avec un salut gracieux, nous accompagnait jusqu'à la porte, qui nous était ouverte avec courtoisie. C'est là une particularité que nous n'avons jamais observé chez un marchand anglais. Cependant, cette politesse n'est pas précisément une vertu exclusive de race, car, nous nous rappelons très bien que le gérant de la banque, où nous étions comme jeune homme, avait l'habitude de reconduire les clients en les saluant très bas. Je croirais plutôt que les français conservent précieusement les vieilles manières, que nous, anglais, avons quelque peu oublié.

A Toronto, il n'y a qu'une seule langue ; ici, à Montréal, presque tous parlent les deux langues, jusqu'aux ouvriers, cochers, messagers, domestiques, etc. Ce qui nous étonne le plus, c'est de voir qu'un canadien-français, même sans instruction, puisse parler l'anglais aussi facilement, souvent sans accent aucun, comme si c'était sa langue naturelle. Pour bien nous rendre compte jusqu'à quel point la langue anglaise était parlée dans les quartiers français, nous avons visité plus de cent magasins, et nous avons trouvé que quatre-vingt vendeurs parlaient l'anglais couramment et que plus de la moitié avaient un accent très pur. Nous devons cependant dire que les femmes apprennent l'anglais moins facilement que les hommes. Et cela se comprend par l'isolement de la femme canadienne-française, que ses occupations tiennent loin des fréquentations anglaises.

Ainsi que nous le disons plus haut, les rapports mutuels adoucissent les froissements de race et nous voyons qu'il existe peu de sentiment anti-anglais à Montréal, où ces rapports sont fréquents, tandis que Toronto est relativement anti-français.

Les français canadiens me paraissent posséder, non seulement les qualités de politesse et de sympathie, mais encore un grand fond de philosophie patiente, qui les met bien au-dessus des préjugés insulaires de l'anglais.

La différence la plus marquante, entre les deux races, se remarque aux hustings, principalement.

Les français ont évidemment été dressés à parler en public ; ils possèdent tous un genre excellent d'éloquence, mais si uniforme qu'il en est monotone à la longue. Tous ont les mêmes gestes, les mêmes poses, les mêmes intonations, les mêmes habilités oratoires. Qui en entend un, entend tous les autres, sauf, bien entendu, certaines exceptions.

L'anglais est plus personnel, moins imitateur. Son art est nul, mais comme chacun parle à sa manière, il est peut-être moins habile mais assurément plus *quelqu'un* pour l'auditeur.

Toronto n'a certainement pas un orateur contre douze que possède Montréal, mais, je me figure que les anglais préfèrent le son naturel d'une parole humaine à la musique banale d'une voix toujours sonnée au même diapason.

— " *Chacun son goût.*"

Une autre particularité de la race française, c'est la beauté et le charme troublant des femmes. En outre, l'amour des enfants, la dévotion à la vie de famille, la joie naïve ressentie dans les relations domestiques, sont autant de choses délicieuses et honorables à constater.

Le cœur le plus francophobe se sentirait ému et plein de sympathie à la vue d'une famille canadienne-française, qui se livre à un pique-nique intime. Au lieu de s'isoler comme cela arrive fréquemment chez les anglais, on voit toujours les français se réunir en groupes de parents et s'amuser tous ensemble, femmes et hommes, en n'oubliant pas les vieux, qui sont de toutes les fêtes. Ils se groupent tous d'une manière patriarcale et avec une simplicité affectueuse, très attendrissante et pleine de douce bonhomie.

Si Toronto possède peu de ces qualités familiales, il peut cependant s'enorgueillir de ce qui manque beaucoup à Montréal, c'est-à-dire, d'un esprit public très éveillé, d'un intérêt profond dans toutes les questions importantes, d'un grand sens d'individualité et d'indépendance.

Jean-Baptiste courbe un peu trop l'échine en face de ses

gouvernants, supportant très débonnairement les grosses charges que lui imposent ses maîtres audacieux ; John Bull, lui, grogne toujours, montre les dents, et, il enverrait ses chefs à tous les diables, s'ils dépassaient un peu trop les limites d'une exigence modérée.

Montréal, jusqu'à ce jour, a beaucoup souffert de la patience de ses habitants, par contre Toronto a été souvent la victime des exigences impatientes de ses citoyens.

Le canadien-français est en outre un peu dépourvu de la vertu d'association et d'entreprise. Il se cantonne dans le statu-quo, frisant l'indifférence à la chose publique pratique, tandis que l'anglais a presque toujours l'esprit en éveil à la recherche d'un groupement de forces et d'une amélioration.

Le français se passionne pour une vétille politique, l'anglais recherche le pratique avant tout.

Quoiqu'il en soit, le Dominion est à juste titre fier de ses deux races et de ses deux cités, qui, sous tous les rapports, appellent l'attention et l'étude. Les générations vieilles et jeunes s'améliorent et s'intéressent davantage à leur sol, avec un adoucissement dans les rapports mutuels.

Montréal, en ce sens, dénote un esprit plus large qu'il serait désirable de voir Toronto acquérir le plus tôt possible.

Le Canada a le droit d'attendre de ses deux grandes cités, des efforts qui permettront de combler complètement les vides des éloignements de races, par une émulation saine, par une fécondité de travail mutuel, dont les résultats prouveront au monde entier que le Canada est peuplé par les rejetons des deux peuples les plus glorieux du monde entier.

JOHN HAGUE.

CHRONIQUE DE L'ETRANGER

L'importance des évènements universels, durant le mois dernier, n'a pas dépassé la moyenne d'une honnête médiocrité. Le printemps, qui, généralement, amène partout une effervescence parfois inquiétante, s'est montré, cette année, d'une tempérance de gestes et de faits vraiment recommandable.

J'ai souvenance d'avoir assisté, en Europe, à l'éclosion de bruits de guerre, au réveil menaçant d'anarchistes, à des prophéties de calamités effroyables, qui concordaient infailliblement avec la naissance des bourgeons et des fleurs. Il était toujours question de guerre entre la France et l'Allemagne. Et, cette année, par une coïncidence ironique, le printemps nous apporte la nouvelle incroyable d'une alliance entre ces deux pays.

C'est là un évènement rassurant pour les humanitaires, mais bien contrariant pour les militaires français et allemands, qui tous, en général, désireraient une bonne guerre, avec ses résultats de désastres, de morts, de gloire et d'avancement. Car, pour le soldat, si on ne tue personne, c'est la *morte-saison;* au contraire, la récolte est bonne, quand la mort passe en ouragan.

En Angleterre, le parti ministériel est soumis à une dépression alarmante. Les députés libéraux s'égrènent, résignent

ou abandonnent leur parti. Quelques élections partielles ont remplacé des libéraux par des conservateurs, et la majorité du gouvernement se trouve, en ce moment, réduite à dix. C'est assez maigre pour un ministère qui désire être fort.

La maladie de Lord Roseberry est certainement pour beaucoup dans cette espèce de crise. Pas de chef en tête, une armée est vite mise en déroute.

Le premier ministre anglais est presque toujours absent, et, quand il est à son poste, tous le trouvent très faible. Dernièrement, il eut une aventure pénible. Au beau milieu d'un discours, il perdait subitement la mémoire, balbutiant des mots inintelligibles, et, finalement, après avoir été remis sur la piste, par le bienveillant concours d'un collègue, il terminait sa harangue avec beaucoup de peine.

Cet évènement a eu un grand retentissement en Angleterre, où il a été très commenté. Il est à penser que Lord Roseberry se retirera bientôt du pouvoir.

En politique comme en choses militaires, il faut de la jeunesse, de la force et de la santé. L'âge et l'expérience sont deux bien belles qualités, mais ne remplacent pas tout-à-fait les autres.

Le gouvernement anglais vient de remporter une victoire éclatante sur la République de Nicaragua. Celle-ci, ayant maltraité des sujets anglais, la Grande-Bretagne lui faisait de suite de vives protestations, en ajoutant une demande d'indemnité assez ronde.

Nicaragua se fit tirer l'oreille, refusa d'abord avec fermeté, mais quelques centaines de matelots anglais, ayant pris possession d'un de ses ports, elle dut céder et payer.

C'est là un beau succès diplomatique et militaire.

Mais, dira-t-on, l'Angleterre ne doit pas s'enorgueillir outre mesure d'avoir mâté un si petit pays.

Tout doux. Il ne faut pas croire que les petits pays sont faciles à abattre ; c'est le contraire qui est vrai.

Forts de leur faiblesse, ils s'attaquent aux grands comme le roquet s'acharne sur le bouledogue. Un froncement de sourcil, les grosses dents et les avis ne servent souvent de rien, et il faut parfois frapper dur pour avoir raison.

Puis, les grands craignent les commentaires des voisins, et ils hésitent avant de porter des coups aux faibles.

Ainsi, c'est la faiblesse même des petits peuples qui fait leur force, les rend audacieux et agaçants et les porte à braver tout le monde.

Il faut donc souvent une bonne fouettée pour les ramener à l'ordre.

C'est ce que l'Angleterre vient de faire à Nicaragua. Ça manque peut-être de prestige, mais c'est très pratique.

Après tout, si l'on tient à voir dans cet événement autre chose qu'une victoire éclatante pour le gouvernement anglais, je ne suis pas assez entiché de mon opinion pour l'imposer à mes lecteurs.

En extrême Orient, la Grande-Bretagne n'a pas été aussi heureuse.

Elle a voulu supporter le Japon, mais elle a raté son affaire.

Et aussi, l'alliance de la Russie, de la France et de l'Allemagne n'était pas une chose à dédaigner, un peu plus difficile à vaincre que Nicaragua.

Le Japon, très prudent quoique très brave, a cru devoir céder aussi, mais non sans obtenir une compensation en argent. Les japonais, dans toute cette affaire de guerre et de traité de paix, ont fait preuve d'une grande valeur militaire et d'une adresse diplomatique incontestables. Voilà un pays maintenant qui a une belle place au soleil.

J'avouerai que les résultats de cette guerre orientale me surprennent quelque peu, car mon opinion première était que les japonais battraient les chinois au début, et qu'ils finiraient par succomber à la longue en face des masses nombreuses de leurs ennemis.

Mais ils ont mené les choses si rondement que leurs adversaires ont perdu la tête et tout lâché.

Allons, tant mieux, car il n'y a certainement pas lieu de s'attrister là-dessus.

On pourrait se demander quels motifs ont poussé les trois grandes nations européennes à entraver le Japon dans ses affaires.

Je vois très bien l'intérêt de la Russie, qui aurait eu un voisin remuant et par là même gênant. Je conçois également l'inquiétude de la France, — à un degré moindre cependant — à cause de ses possessions de l'Indo-Chine. Mais l'Allemagne, où sont, dans tout ceci, les causes qui ont pu la guider ? Je n'en vois aucune bien claire, et j'incline à croire qu'elle a voulu simplement faire risette à la France et à la Russie.

A la France, elle est reconnaissante d'avoir accepté son invitation de Kiel, et, à la Russie, elle a tenu à lui prouver qu'elle n'avait pas été offusquée de son rapprochement avec l'Angleterre, à la suite de la visite du prince de Galles, au mariage du czar.

La chose la plus évidente, c'est que l'Angleterre a perdu là une grande bataille diplomatique.

C'est partie remise pour elle, assurément, car la Grande-Bretagne n'a pas l'habitude de jeter ses cartes après une partie malheureuse. Mais, n'en est-il pas moins vrai, qu'elle a laissé, en cette affaire, un fort gros enjeu.

Et c'est la paix universelle qui bénéficie de tout ça.

Il me faut bien encore dire un mot de cette malheureuse affaire d'Oscar Wilde.

Elle vient d'avoir un pendant assez attristant pour deux membres de l'aristocratie anglaise.

Les nobles sont certainement de la même pâte que les autres hommes, avec leurs faiblesses et leurs travers, mais ils ont l'inconvénient d'être plus en évidence. Leurs moindres actes prennent de suite une réelle importance.

Ainsi, quand on voit le père et le fils se battre à coups de poing, dans les rues de Londres, j'en appelle à tous, c'est bien pénible.

Et quand ce père et ce fils portent les noms de marquis de Queensberry et de Lord Douglas, cela devient absolument inacceptable Il me semble qu'ils auraient pu régler leurs différents un peu plus intimement et ne pas mettre le public de Londres dans leurs secrets.

Le père a eu le dessus en administrant à son fils un admirable coup de poing, qui fait honneur à la boxe anglaise et qui a laissé un classique *black eye* à Lord Douglas.

En face de pareils ébats, je me réconcilie quelque peu avec le duel, quoique je ne le trouve pas recommandable entre un père et son fils.

Ces remarques peuvent paraître ironiques, au premier abord, mais je m'en défends bien, et d'ailleurs, si le marquis de Queensberry et Lord Douglass ne s'étaient pas battus à coups de poing dans les rues de Londres, je n'en aurais évidemment rien dit. Ce sont eux qui ont commencé.

Toute cette affaire n'a pas une très grande importance d'ailleurs, et nous aurions bien tort de nous y arrêter trop longtemps.

En concluant, constatons que l'Angleterre n'a pas été heureuse pendant le mois dernier, mais je ne suis pas inquiet pour elle ; je sais qu'elle prendra sa revanche.

En France et dans le reste de l'Europe, nous trouvons peu d'évènements saillants.

Le président Faure semble devenir de plus en plus popu-

laire. Il exerce ses fonctions de chef de l'Etat avec un tact parfait.

Dans sa visite au Hâvre, il s'est montré très courtois envers l'Angleterre, qui lui avait envoyé un vaisseau de guerre pour le saluer.

A bord de *l'Australia,* il a été admirablement reçu par l'équipage, à qui il a parlé en anglais.

Cet incident de parler l'anglais à un équipage anglais, à bord d'un navire anglais, a même été la cause de certains commentaires de la part d'une partie de la presse française.

Il paraît que parler anglais manquait aux traditions, la langue française étant la seule officielle dans le monde des diplomates.

Ceci me parait un peu puéril, et j'aime à croire que l'incident ne vaut guère la peine qu'on s'en occupe outre mesure.

Le Souverain Pontife, Léon XIII, a adressé une lettre magistrale au peuple anglais.

Poursuivant sa politique de conciliation, avec une persistance qui ne s'est jamais démentie, il a conseillé aux chrétiens anglais de rentrer dans le giron de l'Eglise Catholique romaine.

Ce document est encore l'objet de l'attention générale en Angleterre, où il a été accueilli avec une sympathie respectueuse, qui fait bien augurer pour l'avenir.

Le Souverain Pontife, ayant déjà réconcilié la France républicaine avec l'Eglise, pourrait bien réussir à réunir sous son sceptre tout les nations chrétiennes du Globe.

A Cuba, on bataille pas mal, d'après les dépêches. Mais il est bien difficile de se débrouiller dans ce dédale de contradictions, qui nous arrivent du théâtre des opérations.

Les deux partis, à tour de rôle, réclament l'avantage, et, les chefs des révoltés, tués aujourd'hui, renaissent demain de plus belle.

Le maréchal Martinez de Campos, l'homme de guerre le plus éminent d'Espagne, a promis formellement d'écraser le mouvement dans l'œuf. Mais, il y a souvent loin de la parole à l'acte. Et l'œuf semble avoir éclos, avec une nuée de poussins, qui ont la vie dure.

Il faut avouer que cette malheureuse île de Cuba est assez à plaindre. Périodiquement, elle est la victime d'une de ces commotions nationales, dont les résultats sont toujours désastreux, et la convalescence, longue et laborieuse.

Il est certainement difficile de se faire de loin une opinion saine sur les causes, qui amènent ces révoltes fréquentes, mais toutes mes sympathies vont droit aux cubains.

Cette colonie paraît être le récipient, où mijotent toutes les ambitions du fonctionnarisme et du militarisme, avec leur cortège inévitable d'injustices et souvent de malversations.

Cuba est mûre pour l'indépendance et nous serons heureux le jour où ce sera un fait accompli.

La question de Terreneuve vient d'entrer dans une nouvelle phase, qui n'est pas faite pour plaire à un observateur consciencieux.

J'ai souvent eu l'occasion d'exprimer ici et ailleurs les sympathies que j'éprouve pour ce *plucky* petit peuple.

Pauvre, misérable, perdu dans les froids et les brumes, il lutte vigoureusement contre les éléments et l'étranger.

Ayant à peine de quoi vivre, il se voit encore soumis à des servitudes, qui lui arrachent la plus grande partie de sa subsistance.

Et puis, ce qui arrive infailliblement quand il y a de la gêne dans la maison, on se querelle.

Les luttes politiques récentes, à Terreneuve, ont été particulièrement vives et acrimonieuses. Là-dessus, sont venus se greffer de grands désastres financiers, où les plus solides maisons de banque et de commerce ont sombré.

En face de difficultés inextricables, le gouvernement a songé à s'annexer au Dominion canadien, et dernièrement, il envoyait à Ottawa, une délégation, avec pleins pouvoirs de traiter.

Le gouvernement canadien leur fit un accueil parfait et leur offrit des conditions d'union très acceptables.

Terreneuve ne se montrait pas satisfaite et répondait par des contre-propositions un peu exagérées. Elle voulait simplement entrer dans la Confédération sur un pied d'égalité avec les autres provinces, sans tenir compte de l'état d'infériorité temporaire, où ses malheurs financiers domestiques devaient nécessaiment la mettre chez nous.

Sur le refus d'Ottawa d'accepter ces nouvelles conditions, voilà qu'un délégué terreneuvien se promène maintenant de ville en ville, aux Etats-Unis, sollicitant, ici et là, un emprunt pour parer aux choses.

Ce procédé de Terreneuve n'est pas fait pour augmenter la sympathie, qu'elle trouvait généralement chez nous. Bien au contraire, il contribue grandement à refroidir ceux qui lui étaient favorables et à rendre antipathiques, les indifférents.

Mon Dieu, si Terreneuve ne veut pas venir à nous, qu'elle aille se faire écorcher ailleurs.

J.-D. CHARTRAND.

PAGES DE LA VINGTIÈME ANNÉE



LLE cacha sa tête entre ses mains et s'écria :

— " Mon Dieu ! Que je suis malheureuse ! Je l'aimais tant . . .

Puis, elle éclata en sanglots.

— " Chère enfant ! murmurai-je, déposant un baiser sur ses cheveux, tandis qu'au fond de mon âme vibrait lugubrement ce chant :

" Oui, j'ai souffert ! oui ! J'ai pleuré !
. . . .
Comme toi, le cœur déchiré,
Enfant, je connais la souffrance !
. . . .

Angéline, je l'avais vue grandir. J'étais son aînée ; pourtant elle s'attacha à mes pas.

Elle était toute d'impulsions, de naïveté, de tendresse : un rien la faisait rire ou s'attrister.

Elle chantait devant un oiseau, une fleur, un pur rayon de soleil,— un vieillard, un malheureux, un pauvre la faisait pleurer.

Noble intelligence, éducation soignée, minois gentil, elle possédait beaucoup pour enchaîner les cœurs.

Elle avait rencontré Paul au bal.

Joli garçon, élancé, gracieux, il avait toutes ces qualités qui font le beau danseur et le spirituel causeur. De sa naissance étrangère, il avait conservé toute la distinction de manières, puis, ce léger et doux grasseyement dans le langage qui fait qu'on écoute encore quand la voix s'est tue,—qui captive

Il avait eu pour elle beaucoup d'attentions, l'avait revue plusieurs fois après ce premier bal, lui avait fait maints envois de fleurs, de livres, de musique, de tous ces brimborions, qui s'échangent si généreusement, et qui sont comme le prélude indiscutable de relations plus étroites, entre jeunes gens, qui s'admirent déjà.

Bref, il n'en fallait pas autant. Angéline s'en était follement éprise,



ne valsait plus bien qu'entre ses bras ; s'y était blottie en imagination, comme l'oiseau craintif sur le cœur qui le peut protéger ;—puis un jour, une heure, il fallait voir crouler le beau rêve ! le rêve aimé, caressé, dorloté :—tel l'enfant sur les genoux de sa mère.

. . . .

Son journal était resté là, ouvert à la page même où elle avait jeté son dernier mot, ce mot cruel, qui venait briser toutes les illusions de ses vingt printemps, tout ce raffinement de son imagination vive, servie par un cœur ardent.

Comme en son âme, je pouvais lire ainsi qu'en la mienne, je feuilletai au hasard :



HERMANCE

Lundi, 10 juillet, 189.

" Paul m'aime ! . . . Je le sais maintenant, je le sais pour toujours !

Lentement, lentement, hier soir, j'ai senti cette impression descendre au fond de mon âme, s'y graver.

Comme je l'aime aussi !

Quel charme que cette affection qui nous lie, qui nous attache l'un à l'autre, qui me fait pleurer quand le plus léger incident menace de la faire tendre quelque peu.

Nous avons failli être les victimes d'une *tempête* affreuse ; et, comme pour s'harmoniser avec notre esprit, notre cœur, le ciel s'est couvert d'épais nuages, le tonnerre a grondé au-dessus de nos têtes ; en nous, de terribles combats se livraient aussi.

Paul avait trouvé Georges installé ici en camarade. Il m'en punit en ne paraissant pas deux jours de suite, puis il arrive, rigide, froid, presque glacial.

Ce n'était plus lui . . .

Je devins nerveuse ; je ne savais plus si je devais parler ou me taire : j'avais des larmes tout plein sous ma feinte gaieté.

Mais, nous nous sommes entendus. Après nos terreurs réciproques, sont venus des remords, des larmes, de part et d'autre aussi.

Mercredi, 18.

" Comme le doute occupe une large part de lui-même !

C'est toujours au meilleur de nos relations, quand tout chante, il semble, dans mon cœur, qu'il me jette ces mots foudroyants :

" *Prenez garde ! Je ne vous crois pas !* "

Il m'avait promis de ne me les répéter jamais, et voilà, qu'hier, il me les dit encore.

Ignorer ce cruel propos me serait facile, si toujours cette accusation ne faisait tressaillir mon âme et — *douter de lui à mon tour.*



Mardi, 1er août.

" Paul, je l'aime !

Je l'aime sans raison, avec ce mystère délirant, cette extase dont mon âme est toute pleine : il est mon tout, ma lumière, ma vie . . .

Quand il n'est plus là, tout devient sombre, morne, insipide, plat. Dès qu'il paraît, c'est le soleil éblouissant, c'est l'éternel baiser.

Je ne m'explique rien : Je l'aime ! Tant pis si ce n'est qu'un rêve !— Je saurai en conserver les cendres chaudes toujours.

Il est parti *méchant*, ce soir : une moustache blonde s'est tenue trop longtemps auprès de moi, mais je le reverrai meilleur demain.

J'en souffre pourtant ; j'en suis restée abattue, maussade : —s'il n'allait pas revenir ! . . .

Craintes puériles et folles !

J'adore cette nature fantasque. Paul, on l'admirerait moins, je crois, s'il était égal, doucereux toujours.

Lundi, 14.

" Il pleut.

Le temps est frais, malsain, ennuyeux: — pourtant, je me sens heureuse et gaie.

Paul, — c'est le thermomètre de mon âme, — Paul s'est refait humble, affectueux : cet abandon me remplit et m'enivre.

Comme je craindrais maintenant l'orage qui viendrait assombrir *notre* beau ciel ! Vers lui s'en vont toutes mes pensées : pour lui, j'oublie tout : *mon journal* ne se résume plus qu'en un nom : Paul.



Eh bien, oui ! s'il allait me manquer, un jour, si je le perdais, je sens que l'air manquerait aussi à ma vie, la noble pensée, à mon âme.

Voilà comment j'aime : sans frein. Voilà comment je l'aime !

Vendredi, 18.

" Qui me pardonnera d'aimer trop Paul, de l'aimer à le confondre avec tout ce que je vois de grand, de pur, de bon.

Quel accent frémissant n'avait-il pas dans la voix, ce soir, lorsqu'il me répéta ces deux vers que nous avons entendus ensemble :

" *Dans ces affreux soupçons, c'est mon cœur qui m'entraîne.*
Si je vous aimais moins, je serais plus joyeux."

O dissimulation ! arme si facile entre ma main pourtant, comme j'ai ailli t'échapper alors !

Mercredi, 20 septembre.

" Hier soir, je voulais écrire ; en caractères aussi larges que possible, j'aurais voulu jeter ici ces quatre mots :

" JE SUIS PARFAITEMENT HEUREUSE ! "

Si je n'en ai eu le loisir, ce n'est pas moins vrai que j'ai ressenti toutes les émotions indéfinissables, toutes les nuances intimes, toutes les délicates douceurs du bonheur le plus grand, le plus doux, le plus beau, — bonheur que mon ange gardien aurait pu abriter de son aile et voir sans rougir.

Paul m'a laissée le cœur enveloppé de sa chaude tendresse, du souvenir d'un de ses moments d'abandon si précieux, si tendres, si consolants, qu'il sait faire si exquis ! et là, toujours là, sous le regard de ma mère, qui sourit à ce profond amour.

C'est une joie qui me suffit, qui suppléerait à toute autre, qui embaume et prend toute ma vie . . .

Vendredi, 13 octobre.

" Ce pauvre Paul a été d'une froideur ce soir ! Pourquoi aussi Georges prolonge-t-il tant son séjour ? . . .

Paul ne lui pardonnera jamais d'avoir été mon compagnon d'enfance, et notre franc rire, cette intimité fraternelle que nous avons conservée des beaux jours d'autrefois, lui donneront toujours sur les nerfs.

Georges est taquin aussi, et il y a parti pris chez lui : Je l'ai saisi à son entrain, à sa gaieté folle, à son empressement outré auprès de moi.

Samedi, 14.

" Paul devait venir : — rien !

Oh ! je puis, comme lui, jouer à l'indifférence, mais c'est une torture pour mon être entier.

Dimanche, 15.

" Paul sait très bien faire les choses : à une heure où il me savait absente, il est venu déposer sa carte.

Mardi, 17.

" Quatre longs jours sans voir Paul !

Ecoute-moi, ami : ce jeu est pénible, tu le sais. Puis, le jour où tu ne m'aimeras plus vraiment, le jour où tu me tourneras le dos, où tu me reprendras cet amour auquel tient ma vie entière, ce jour, tu me tueras plus sûrement que ne le ferait la mort même.

Sache-le bien : je te le dis à travers des pleurs que tu ne peux voir, que tu ne peux comprendre : Je t'aime, je t'aime ! ! !

Lundi, 30.

" Paul ne reviendra plus . . . . "

. . . .

Elle pleura longtemps . . .
Relevant soudainement sa belle tête brune :



— " Non ! — me dit-elle, me cria-t-elle plutôt, — vous ne savez point, vous ne pouvez savoir ce que je souffre . . . Ce dénouement, depuis plusieurs jours, je l'attendais : — il me tue quand même . . .

" Depuis ce dernier soir qu'il est venu, je souffre ainsi, cachant mes larmes, souriante, malgré l'agonie sous laquelle mon cœur se tord.

“ Mais il fallait encore me raccrocher à une démarche, à un regard, à un mot.

“ Hier, c'était fête chez Mathilde : Paul y sera, me répétais-je, nerveuse, confiante dans mon fol espoir.

“ Il savait m'y rencontrer : il n'est pas venu chez Mathilde !

“ Oh ! Je souffre . . . Je souffre . . .

“ Mon Dieu ! votre loi est juste ; mais, pardonnez-moi de n'en saisir, à cette heure, ni la clarté, ni la miséricorde . . .

“ L'espérance donnée à l'espérance qui tombait, n'était donc qu'une insultante risée . . .

“ Paul ! Paul ! Pourquoi, de mon cœur, à ce moment même, ne puis-je arracher ton image ? Pourquoi faut-il qu'encore mon imagination la caresse ? pourquoi faut-il que ton souvenir m'enchante, à travers ma désespérance même ? . . . ”

Angéline s'écrasa, et des sanglots encore, des sanglots précipités secouèrent sa frêle personne.

Ce flot de paroles entrecoupées, ces pages de *Journal* que je venais de retourner, c'était presque du délire. Mais ces choses se comprennent quand on a eu vingt ans et qu'on a aimé : Je me sentais étreinte à la gorge.



Tant de douleur bouleversait mon âme. Envahie par une émotion douloureuse, je traversai la pièce et j'ouvris, toute grande, la fenêtre. Les derniers rayons du pâle soleil d'automne s'obstinaient à dorer encore les reste d'un feuillage jauni, rougi par la température hâtive et trop sévère des derniers jours d'octobre. Les chênes d'en face secouaient, avec un bruit qui faisait mal, leurs grands bras à moitié dénudés. La brise arrivait forte et glaciale.

Offrant mon front à la rafale du vent, je m'écriai, comme pour faire porter ma voix jusqu'à là-haut par l'élément courroucé :

" Mon Dieu ! l'amour restera donc toujours la plus belle page du grand livre de la vie, mais la plus triste aussi, la plus déchirante ? . . . "

Combien de temps suis-je restée là, debout, contemplant cette nature désolée, gémissante ? Je l'ignore. Quand je revins vers ma jeune amie, ses pleurs coulaient toujours, mais silencieux et calmes.

La douleur avait fait son œuvre :

Angéline était brisée.

* * *

Depuis deux semaines, j'étais absente de la ville. Le souvenir d'Angeline, que j'avais laissée si affolée, si abattue, me poursuivait sans cesse.

Avec sa nature de sensitive, à cette heure où la vie s'épanchait à pleins bords, je craignais tout pour elle. Le moral attaquerait le physique : et, si la plus chère illusion de sa vie s'en était allée avec les dernières feuilles, elle s'en devait aller toute, elle-même, avec les premières. J'en étais sûre.

Je n'osais écrire. Je la savais capable, drapée dans un amour-propre bien légitime, de vouloir cacher à tous les siens le mal qui la dévorait. Et instinctivement, sensiblement, je me la rappelais toujours avec ces vers délicats et doux de Sully-Prud'homme :

Le vase où meurt cette verveine,
D'un coup d'éventail fut fêlé ;
Le coup dut l'effleurer à peine,
Aucun bruit ne l'a révélé.

Mais la légère meurtrissure,
Mordant le cristal chaque jour,
D'une marche invisible et sûre,
En a fait lentement le tour.

Son eau fraîche a fui goutte à goutte ;
Le suc des fleurs s'est épuisé ;
Personne encore ne s'en doute ;
N'y touchez pas, il est brisé.

Souvent ainsi, la main qu'on aime,
Effleurant le cœur, le meurtrit.
Puis le cœur se fend de lui-même ;
La fleur de son amour périt.

Toujours intact aux yeux du monde,
Il sent croître et pleurer tout bas,
Sa blessure fine et profonde;
Il est brisé; n'y touchez pas!

Un jour, en rentrant, je trouvai une lettre qui m'attendait; je reconnus tout de suite l'élégante écriture: Angéline!

Mon cœur se serra: je tremblais de lire:

" Ma bonne amie,

" On ne meurt pas de bonheur, n'est-pas ? . . .

" Remerciez Dieu avec moi: Paul est venu: il a vu papa; notre mariage est annoncé pour les premières neiges. Revenez vite; je ne puis écrire: de même que l'extrême malheur, l'extrême bonheur fait pleurer . . .



. . . .

HERMANCE.



VENISE ET LA PROVINCE DE QUÉBEC

EN 1881—(*suite.*)

VI

Elle a été construite par la corporation des bouchers. Le Scarpagnino y a mis tout son génie, qu'il tenait de la grande famille des sculpteurs Sante et Mors Lombardo. Sa *Scuola di San Rocco* est bien le monument glorieux qui puisse convenir au Tintoret, à ce caractère "rude, âpre, solitaire", qui avait trois pinceaux—*il pinello d'oro*, le pinceau d'or, *il pinello d'argento*, le pinceau d'argent, *il pinello ferro*, le pinceau de fer. A Saint-Roch, au-dessus des sculptures merveilleuses, au milieu des marbres et des mosaïques les plus rares, une partie des toiles du maître reposent dans l'immortalité. Longtemps son genre fut discuté, mais les Zoïles n'ont pas tenu devant la lumière, et toujours. tant que le monde durera, le *Crucifiement* du Tintoret restera comme l'expression humaine la plus saisissante, la plus poignante des douleurs, de l'angoisse, de la prière, de la résignation, de l'agonie et de la mort de l'Eternel. Devant cette toile, on pleure, on prie, on sent la colère nous monter à la gorge, on voudrait se précipiter au milieu de cette mêlée de chevaux, de centurions, de valets pour délivrer l'Homme-Dieu. Tout à coup l'œil rencontre le groupe des saintes femmes; avec elles nous nous résignons, nous nous affaissons, nous adorons. Tintoret s'est peint dans le centurion qui est à gauche ; il a fait de celui de droite le portrait de Titien. Le comte Viola m'a fait le plaisir de m'envoyer une eau forte rarissime du *Crucifiement* : elle est datée de 1562 et porte la signature de Jacobus Robusti—mieux connu sous le nom de Tintoret.

" C'était, nous raconte Charles Yriarte, un esprit très contemplatif. On le voyait s'enfermer des semaines entières, ne voyant que sa fille qu'il adorait, et se reposant de la peinture par la musique. Il avait une certaine réputation comme joueur de basse et on a vu le Véronèse

NOTES ÉPARSES

LA VEILLE D'UN DÉPART EN CAMPAGNE



RANDE rumeur partout au régiment, un bataillon vient d'être désigné pour aller renforcer le corps expéditionnaire du Tonquin.

Lequel partira ?

Voilà la grande question qui agite tout le monde.

Enfin le 1er bataillon est désigné et les autres allongent des mines de funérailles.

Les officiers du 1er, heureux élus du hasard, se promènent allègrement dans les rues. Quel entrain ! quelle gaieté ! quel enthousiasme !

Deux officiers causent entre eux. On distingue de suite le partant de celui qui reste. Celui-ci est triste comme un bonnet de nuit. Son compagnon a dans l'œil un brillant querelleur, très dur pour le chinois.

* * *



Six jours durant, c'est une activité à remuer ciel et terre. Exercices continuels, marches, tirs, mobilisation, revue des effets et de l'équipement, car il faut partir tout flambant neufs.

Enfin le 12 avril amène la veille du départ

Grand rassemblement de toute la garnison au cercle pour le punch des adieux. Des trophées, de la verdure, des fleurs, des affiches patriotiques décorent la grande salle de la réunion. Tout ce qui porte un uniforme d'officier est rassemblé, à 9 heures, au rendez-vous.

Déjà la gaieté est grande, car les dîners des pensions ont fait des extras ; le bordeaux, le bourgogne, le champagne ont arrosé les diverses tables.

Les turcos, à l'hôtel, ont crié le chant des zouaves. Ceux-ci ont riposté, sur un ton formidable, par une attaque entraînante de l'hymne des tirailleurs. Les camarades absents, les prédécesseurs à la mort sont toastés avec frénésie. De loin, on leur adresse, avec une certaine insouciance émue, les vœux de la victoire, en leur criant : à bientôt ! Attendez-nous !

Les tables s'étaient fusionnées peu à peu, et, dans l'ardeur et la violence des émotions, une immense clameur éclate, un dernier choc des verres marque la fin du dîner.

***

Puis tous se bousculent au dehors.

On dégringole les escaliers quatre à quatre. Les sabres, les bélières, les chaînettes, les éperons sonnent partout un joyeux carillon. Les rires, les interpellations joyeuses se heurtent, se croisent dans l'air des rues étroites.

On se dirige, l'œil allumé de la gaieté des fêtes, vers le cercle militaire.

Le café est servi. On attend les généraux. Ceux-ci, graves de masque, émus et indulgents dans le fond, prennent les places d'honneur et la permission est toute à la joie.

Le calme, un moment revenu avec les grands chefs, disparaît peu à peu. On se rallume et le punch arrive.

Le général de division, son verre fumant à la main, se lève. Un silence se fait pour le discours traditionnel. C'est toujours la même histoire, mais c'est égal, ça fait plaisir tout de même. Des bravos bien nourris accueillent le toast du général.

Le punch coule de nouveau dans les verres et le commandant du bataillon partant entonne, à son tour, le speech de la réponse. On l'applaudit vigoureusement. Puis se lève le plus ancien officier de la garnison, qui dégoise quelques mots également bien sentis, et l'affaire est dans le sac.

Après quelques autres rasades, les gros bonnets capitulent et se retirent, avec un sourire amical pour les jeunes, qui semble leur dire :
— Amusez-vous bien.

***

Ouf ! on respire à pleins poumons. Le terrain est déblayé et le vrai chambard va commencer.

Un lieutenant partant s'était éclipsé pendant les discours sérieux et revenait peu après avec une douzaine de costumes, pris au théâtre voisin. On était passé plusieurs dans la coulisse et bientôt, la musique, par une

éclatante fanfare, annonce l'entrée des joyeux acteurs. C'est une salade d'officiers costumés, qui en pierrots, qui en débardeurs, en d'artagnans, en petits marquis, en mousquetaires, tout un fouillis panaché.

En tête marche Du Bormy, une queue de billard à la main. Attaquant franchement la salle, il bouscule les tables, renverse les chaises, brise les globes de gaz : un ouragan de cris, de chansons, de coups de poings sur les tables, de chocs de verres, dans le tonnerre des rires bruyants de tous.



Puis, changement à vue.

Un jeune sous-lieutenant grimpe sur le comptoir de la caissière et lance au plafond, avec des yeux de carpe, une affreuse chanson faubourienne. Un autre lui succède et hurle un boniment de foire. Un troisième assomme la salle avec un discours mielleux de mots enfilés à la suite sans rime ni raison.

Et voilà encore Du Bormy, le héros de la fête, habillé en simple soldat, le fusil au poing. Il roule des yeux furibonds, trainant à sa remorque, un mannequin chinois. Après une série de pantomimes expressives, il fourre sa baïonnette dans le ventre du chinois, qui s'écroule sous le bureau du gérant.

Et des chants, du champagne, des rires, des bravos, et toujours, et toujours, il y en a pour tous les goûts.



* * *

Peu à peu, la salle s'éclaircit. Les plus vaillants seuls restent encore et en avant la grande représentation de la fin.

Chacun enfourche une chaise. Du Bormy est en tête de la colonne, un grand sabre à la main. Montrant un ennemi imaginaire, il crie :

— En avant :

La parole manque ici pour décrire la scène. On charge à fond de train, on renverse tout.

La fureur des combattants s'éteint enfin dans un apothéose à faire frémir les becs de gaz.

Puis un grand silence, tout le monde est parti.

Quoique graves et sérieux par métier, les officiers doivent bien rire un peu avant d'aller se faire tuer ?....

Le lendemain, on s'embarquait pour le Tonquin.

Hélas ! combien sont revenus ?....

***

Deux mois après, six de ces gais officiers et cinquante hommes étaient tués à la prise de Hué.

Un an après, sur 14 officiers et 800 hommes partis, il revenait 2 officiers malades, mais très constellés de décorations et 382 hommes, anémiés et médaillés.

C'était toujours ça ! ! !

Ch. des Écorres.



LA NOTE CARRÉE



ON montait au premier étage par un escalier extérieur en pierre. Autour de la maison serpentait une vigne dont le raisin, à ma connaissance, n'a jamais mûri.

Il est vrai que, dans les derniers jours de juillet, je quittais invariablement mes hôtes et ne revenais en ville qu'au mois d'octobre, de sorte que les grappes avaient bien le temps de perdre leur verdeur et leur âcreté, sans que j'en susse rien.

Cet étage, auquel nous arrivions par un perron, se composait de trois pièces : l'une qui servait de cuisine, de salon et de salle à manger, l'autre, de chambre à coucher pour le vieux Mouchet et moi, la troisième était le saint des saints de mademoiselle Mouchet.

Ce n'était pas luxueux, mais, après tout, je n'étais qu'un modeste étudiant et les Mouchet, tout en étant les seuls et authentiques sonneurs de l'église Saint-Vénérand, ne devaient guère dépasser une honnête bourgeoisie.

Mais, ils avaient leur orgueil, allez, et d'autres l'ont sans doute plus mal placé que eux.

Ainsi, les régistres de la paroisse rapportent que Mathieu Mouchet, le grand-père du sonneur Mathieu VI ou VII, porta sur ses épaules et par des chemins de traverse, le vieux curé de Saint-Vénérand, traqué par de faux chouans qui l'auraient infailliblement cerné ou tué de fatigue.

Je ne sache pas un jour où mon hôte ne m'ait répété l'histoire de son

grand-père, avec des détails et des textes nouveaux tirés du graduel ou de l'antiphonaire.

Deux vénérables bouquins que je connais aussi !

Titubant les uns contre les autres, il en avait au moins vingt sur une planche à hauteur du bénitier, au dessus de sa tête, quand il était couché.

Ils allaient toujours deux à deux, le graduel et l'antiphonaire de Lam-



billotte, de Dijon, de Paris, celui-là, gallican, mais quelle musique, mes enfants !

Et, il partait.

—Toi, petit, tu ne pourrais pas me dire la dominante de la clé de *do*, seconde ligne ?

Que fait-on dans ces collèges avec des douzaines de docteurs ? . . .



M. JULES LANOS

Pas un, parmi ces beaux galonnés, qui puisse entonner l'introït du deuxième dimanche de carême et me le chanter comme ça !—

Alors, je jouissais d'un petit concert pour rien, fait de versets suivis de psaumes dans le même ton.

—Vois-tu, ma fille t'en remontrerait !

Fanchette ! Fanchette !

—Monsieur Mathieu, j'avoue que ce n'est pas mon métier, mais, enfin je joue du cornet à pistons et je déchiffre passablement une copie de cantate.

—Oui, oui, de la note ronde. Ah ! de la note ronde, ça n'a pas de bon sens, pas de rime, pas de bout. Mais la note carrée, voilà, tu peux donner de la voix ; il faut un homme pour te chanter cela, et un fort, et une bonne haleine.

Pourquoi en trouvons-nous si peu de ces maîtres de plain-chant ? C'est que le plain-chant est un art, une science trop difficile.—Je suis le seul, à Saint-Vénérand, et il n'y en a pas deux en dehors de la ville.

Par exemple, si Fanchette était un garçon !

—Fanchette, viens donc solfier la communion de la Pentecôte et lui montrer comment les Mouchet gardent les traditions, les belles traditions de la note carrée.

Pendant que Fanchette s'exécutait, le vieux Mathieu fermait les yeux et lisait mentalement les grappes de notes accrochées aux quatre lignes des portées, puis, quand elle avait fini, sans faute, il se frottait les mains, il la regardait, avec des pétillements d'yeux.

—Ah ! si c'était un garçon ! Faut-il que la race s'en éteigne. Les Mouchet, jusqu'aux femmes qui ont ça dans le sang ; mais, enfin elles ne revêtent pas le surplis et ne coiffent pas la barrette !

La grande affliction de sa vie était là, avoir vieilli sans laisser après lui un fils.

Si quelque chose l'en pouvait un peu consoler, c'était l'admiration sans borne de sa fille pour lui, le goût exclusif du plain-chant qu'il lui avait inculqué ; enfin, il en avait fait *une* Mouchet sans tare, mais qu'est-ce qu'*une* Mouchet ?

A mes yeux, sa fille valait bien toutes les autres. Si j'avais une restriction à formuler, c'était sur le terrain musical ; je ne lui trouvais pas une voix timbrée pour les pesantes *scantions* du rituel et je l'aurais préférée dans les joyeuses et légères envolées de notre solfège moderne.

Nous avions à ce sujet des *chamaillis* quelquefois blessants, en l'absence du vieux Mathieu ; car devant lui, j'étais coi comme un novice en présence de ses : *exercita spiritualia.*

D'ordinaire, nous argumentions dans la pièce du rez-de-chaussée, pendant que j'aidais Fanchette à couler des bougies.

La fonte et la coulée des cierges revenaient de droit aux Mathieu Mouchet.

A cet effet, la salle du bas contenait toute une batterie de moules ; les uns cunéïformes, les autres longs et droits comme des hallebardes suisses, d'autres encore effilés et courts ou minces comme des lianes. ceux-là, pour la queue-de-rat.

Entre mes cours, je ne rêvais pas de plaisirs plus doux que de tendre la mêche au centre des moules et d'y verser la cire fondue à même la casserole à long bec.

Ma spécialité se trouvait être la bougie blanche pour lustres et candélabres ; je n'ai jamais réussi la queue-de-rat. Avec un peu de pratique j'y serais arrivé, Fanchette me le répétait souvent, mais je professais pour cette chose informe le même dédain que pour la note carrée.

Malgré ces divergences de goût, la fille du sonneur-chantre et moi étions une fière paire d'amis.

J'allais sonner l'angélus de midi et du soir avec elle.

Sur la semaine, comme nous ne mettions qu'une cloche en branle, elle tintait les neuf coups, trois à trois, et lâchait la corde pour la toute-volée.

Je n'en craignais pas un pour donner un tour à la petite cloche de Saint-Vénérand ; mais, je n'ai jamais pu tinter trois coups de suite ou donner au battant une note seule, comme dans le glas des morts.

Quand une fête se présentait, nous ébranlions les deux cloches, en mesure, pendant un quart d'heure.

On s'échauffait. Fanchette avait les joues roses, presque rouges, et comme je me piquais au jeu, je me laissais emporter à bout de bras, à deux pieds des dalles, pour retomber avec le va-et-vient du bourdon. Elle aussi lâchait la corde au-dessus de sa tête, les bras en l'air et les yeux au dôme. Ma foi, elle était bien belle dans cette posture et j'en manquais parfois perdre équilibre.

Vous avez vu de ces statues de marbre blanc, les mains hautes, les yeux au ciel, drapées de robes flottantes tirées à la poitrine par le renversement de la tête en arrière, eh bien ! c'était l'exacte posture de Fanchette dans sa camisole, sonnant en face de moi les angélus de Saint-Vénérand.

***

Or, c'était la veille de Pâques, fête carillonnée ; le maître chantre et sonneur, Mathieu Mouchet, nous fit venir, sa fille et moi, vers onze heures, dans la salle basse, où se fabriquaient les bougies.

—Aujourd'hui, dit-il, nous sonnons une demi-heure, dix minutes avec la petite cloche, pendant que je chante des airs avec le maillet de bois et

le battant du bourdon, dix minutes avec la grosse cloche, tandis que je carillonnerai la petite ; puis, à un moment donné, je frapperai trois coups sur le chambranle et vous sonnerez le chorus. C'est bien entendu ?

Mes amis, je tenterai la chose la plus difficile de ma vie, aujourd'hui, et je réussirai ; je deviens ambitieux en vieillissant. Je battrai l'air de la prose de Pâques : *victimæ paschali laudes.* Ça ne s'est jamais fait auparavant et vous verrez le succès. Par exemple, pas de paresse et de l'ensemble. Aux trois coups sur la charpente.—Pan, pan, pan— partez, changez, reprenez, en chœur.

Electrisés par ce discours et pénétrés de l'importance de nos fonctions, Fanchette et moi gravîmes les degrés de pierre de l'église quatre à quatre.

Le vieux Mathieu nous suivait ; il monta l'escalier en spirale qui disparaissait dans le clocher par une trappe. Trois étages composaient le beffroi de Saint-Vénérand, le premier, noir, où logeait l'horloge, le deuxième où se trouvait le joug des cloches ; celui-là était déjà étroit, ne laissant de place que pour un homme à plat ventre quand les cloches se balançaient ; le troisième n'était accessible qu'aux martinets et il s'en nichait des tribus, tous les printemps, dans le donjon pointu, aérien et musical.

Nous attendions la demie, lorsque Mathieu Mouchet passa la tête par la lucarne, et, le doigt sur les lèvres, laissa tomber d'en haut ces deux mots :

—Attention, enfants.

On entendit soudain le coup de l'horloge et l'angélus ordinaire suivit, égrené de trois en trois, puis vint le carillon. Je relayai Fanchette cinq minutes, au bout desquelles l'impérieux—Pan, pan, pan, vibra à travers les planchers et les plâtres, jusqu'à nos oreilles.

C'était le moment. On distingua : *victimæ paschali laudes* : aussi nettement, aussi clairement que le vieux Mathieu les frappait au lutrin de sa voix à lui.

Les ménagères qui préparaient le dîner vinrent écouter sur le pas de leur porte.

--Etait-ce assez beau !

—En avait-il de l'imagination ce vieux Mathieu !

—Et tout cela sur la même cloche !

En-bas, nous ne perdions pas une note.

Fanchette était plus légère qu'une plume ; ses tours de corde étaient fantastiques, sa camisole indiscrète semblait lui serrer trop le cœur, débordant du triomphe paternel.

La prose finissait : *tu nobis victor Rex miserere.*

En même temps, au lieu du maillet nous entendîmes la voix formidable du père Mathieu.

—Ça y est, les enfants, en chœur.

Je bondis sur ma corde, je sens une résistance ; la cloche de Fanchette balbutie et rend un son mat ; en m'arcboutant au mur, je tire seulement un tintement de glas du bourdon.

Fanchette est blanche comme un surplis, de rouge qu'elle était, il y avait une minute. Nous sommes là, atterrés, essayant, l'un après



l'autre ou dans un effort commun de ranimer notre cloche, mais nous n'en tirons qu'un lugubre et sinistre glas.

Et l'ordre formel du père Mathieu dix fois ressassé !

J'interroge Fanchette du regard.

—J'ai peur, moi, dit-elle.

En effet, c'est étrange ; il y a donc un nœud à la corde, la cloche s'est décrochée ; enfin, il y a quelque chose......

—Monte voir, me dit Fanchette.

Je grimpe d'une haleine jusqu'à la trappe et m'enfourne dans le carré de l'horloge. Le grincement du balancier et son toc assourdi m'effrayent.. Je crie.

—Père Mathieu ! Aïe, père Mathieu ! Qu'est-ce qu'il y a ?

La nuit était si noire dans ce carré que je ne distinguais pas l'échelle, qui menait à la loge des cloches.

Pour comble de malheur, l'infernal ferraillement des douze coups de midi vint me surprendre dans cette obscurité, et, le marteau, tombant sur le bourdon comme sur une masse inerte, me donna la chair de poule.

Je me précipitai affolé dans l'escalier, dans la lumière, dans la foule. Car les commères et les hommes remplissaient l'église, venant s'enquérir de ce qui se passait.

Je ne pus dire un mot ; j'étais hébété ; je n'avais rien vu ; le père Mathieu n'avait pas répondu.

Mousieur le curé était là aussi ; il retroussa sa soutane et serra fortement sa ceinture.

Les deux garçons du forgeron montèrent après lui.

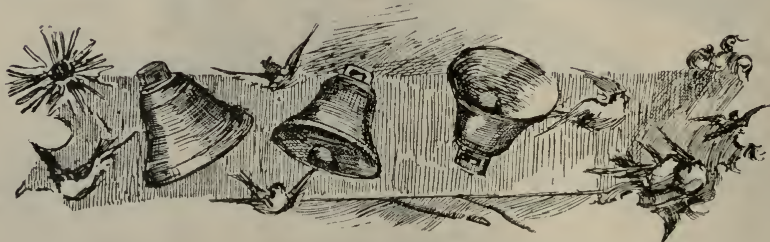
Un quart d'heure plus tard, des piétinements firent craquer le plancher où logeait le cadran, et monsieur le curé, allongeant la tête en dehors, dit :

—Les enfants, emmenez les enfants.

Une vieille femme nous prit par la main et comme Fanchette pleurait :

— Nous l'avons tué... les cloches... trop vite—elle affirma. Il est mort de joie...

JULES LANOS.



UNE EXECUTION CAPITALE EN FRANCE

ASPECT DE LA PLACE. TOILETTE DU CONDAMNÉ. SA MORT.



E me propose depuis quelque temps de faire une étude sur les peines corporelles et d'exposer les arguments qui militent en faveur de modifications à introduire dans les lois criminelles. Il y a là une question qui préoccupe aujourd'hui plus que jamais les sociétés. Je me contenterai, quant à présent, de placer sous les yeux des lecteurs de la *Revue Nationale* le triste tableau d'une exécution capitale en France. (Février 1894.)

Désireux que mes observations puissent servir aux autres, je veux raconter tout ce que j'ai vu ; je veux évoquer dans mon souvenir toutes les impressions pénibles de cette nuit. Peut-être satisferai-je quelque chose de plus que la curiosité du lecteur ; peut-être pourra-t-il retirer quelques enseignements de ce récit.

Mathey, un jeune homme de 20 ans, avait assassiné une vieille femme de 83 ans pour la voler et il l'avait ensuite odieusement outragée.

Traduit devant la cour d'assises de la Manche, au mois de décembre 1894, il fut condamné à mort. Depuis le jugement la ville de Coutances, qui n'avait pas vu d'exécution capitale depuis 1861, discutait avec passion sur le dénouement de cette affaire.

Le pourvoi en cassation contre l'arrêt venait d'être rejeté par la cour Suprême, et le condamné ne pouvait plus compter que sur la clémence du Président de la République.

Le 4 février, le défenseur de Mathey fut appelé à la Présidence, mais, dès le surlendemain, le bruit courut que toutes les démarches étaient restées infructueuses. L'exécution allait donc avoir lieu à bref délai.

Dès lors la curiosité publique se tint sur ses gardes ; une soif insatiable d'assister à un spectacle nouveau, quelque lugubre qu'il fût, s'empara du bourgeois comme de l'ouvrier. N'eût-on pas dit qu'il s'agissait

d'une première à sensation dans un théâtre, car les femmes elles-mêmes, toujours avides de sensations violentes, ne voulaient pas se laisser prendre en défaut. Les employés du télégraphe étaient sur les dents, leur besogne avait triplé. Il fallait bien signaler à ses amis la fatale nouvelle.

Mathey était donc à jamais perdu : on ne discutait plus que de sa conduite devant l'échafaud. Affronterait-il gaillardement la mort comme Campi, Marchandon et tant d'autres, regarderait-il la guillotine en face ? ferait-il bon marché de sa vie ? et les conversations d'aller grand train.

Le vendredi, vers 4 heures de l'après-midi, on annonça l'arrivée de M. de Paris (on appelle ainsi le bourreau). Des malins l'avaient même vu. Un wagon recouvert d'une grande bache stationnait en gare. C'était la terrible machine et le bruit se propagea à travers la ville avec une rapidité incroyable.

A minuit, 500 ou 600 personnes se tenaient aux alentours de la prison et déjà se querellaient pour avoir les meilleures places ; elles ne voulaient rien perdre du drame qui allait se dérouler. Le commissaire de police vint leur annoncer que rien n'était encore prêt, mais il ne pût que difficilement les convaincre et les décider à se retirer. Pendant ce temps, le condamné qui s'était confessé et avait communié le matin même, qui, d'ailleurs, ne dormait plus depuis quelques jours, pouvait facilement entendre le bruit de la foule.

Le lundi suivant, au train de midi, sortaient de la gare quatre hommes dont un, gros, court, barbe grisonnante et en pointe, portant chapeau haute forme, une cravate blanche et un pardessus marron. Ils prirent une voiture à la hâte et se firent conduire à l'hôtel de France. C'étaient Deibler et ses aides. Le maître d'hôtel qui allait les héberger n'avait cédé qu'aux injonctions de l'administration et ne recevait ses nouveaux hôtes qu'à contre-cœur. D'ailleurs, son hôtel garda pendant assez longtemps le nom d'hôtel du bourreau. On ne peut, en effet, se défendre d'un certain sentiment de répulsion pour l'exécuteur des hautes œuvres et tout ce qu'il touche.

Deux cents hommes du 136 de ligne ainsi que 50 gendarmes arrivèrent par le train de 4 heures. Ces hommes étaient destinés à assurer le service d'ordre et à faire bonne escorte autour des voitures contenant les bois de justice.

Les trains du soir entrèrent en gare littéralement bondés de monde ; un mouvement considérable se fit sentir dans cette petite ville de 8,000 âmes, d'ordinaire si calme. Les cafés, les restaurants, les hôtels allaient rester ouverts toute la nuit. Cela devait être assurément un événement extraordinaire, une exécution !

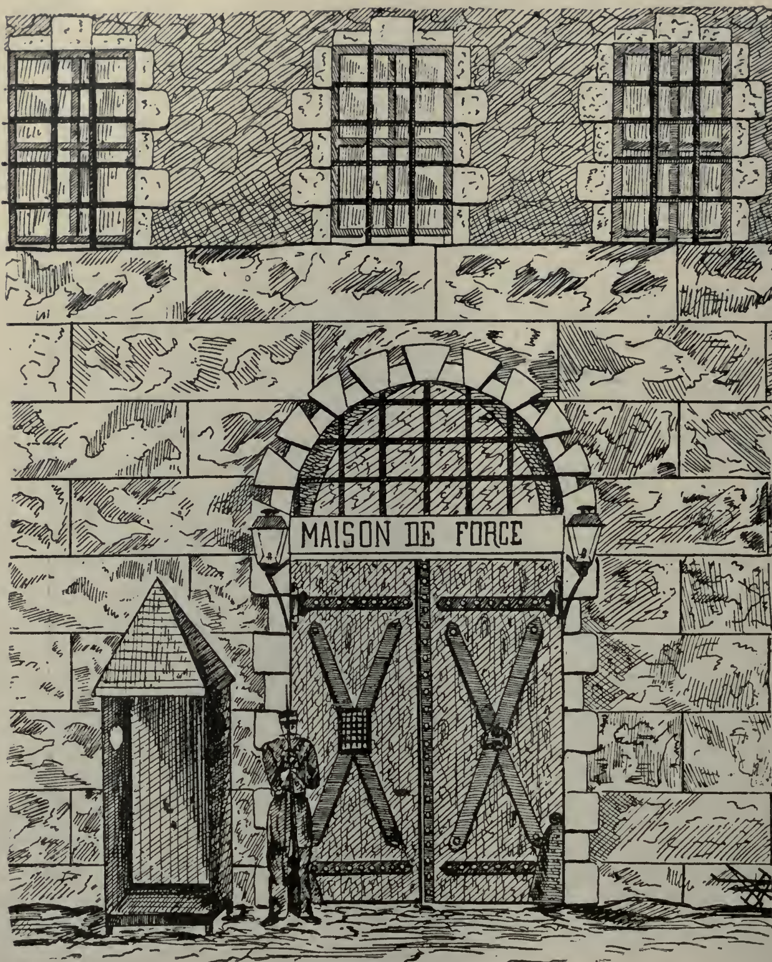
La prison forme un rectangle de 100 verges de profondeur sur 60 de largeur. Son mur d'enceinte à environ 8 verges de haut. Sans archi-



M. ALEXANDRE GIRARD

tecture aucune, avec une seule porte d'entrée au couchant, il offre un aspect sombre et sévère.

Devant la porte s'étend une petite place plantée de quelques arbres, donnant accès, au sud, sur le boulevard. Au nord et à l'ouest s'élèvent



de hautes murailles servant de clôture aux jardins du palais de justice et de particuliers.

Le temps était beau ; il n'y avait pas de brouillard, la nuit était très sombre, humide sans pluie, froide sans gelée, une bonne nuit de février.

A dix heures du soir, la troupe vint prendre position sur la place. Trente gendarmes à cheval formaient une première ligne du côté du boulevard. Devant eux, un cordon de fantassins qui se prolongeait en un grand cercle pour protéger le lieu du supplice contre l'invasion de la

foule. Devant la porte de la prison se promenaient à pas lents quelques sergents de ville.

Nous entendîmes, vers minuit, le bruit de lourdes roues et nous vîmes arriver un fourgon massif attelé de trois chevaux; derrière suivait un autre fourgon plus petit et plus bas, ayant la forme d'une longue caisse. Le premier contenait la guillotine, le second le panier destiné à recevoir le cadavre immédiatement après l'exécution, et à lui servir de cercueil provisoire. Trois hommes, en blouse courte, marchaient à côté des voitures. C'étaient les aides de Deibler en tenue de travail.

Un de mes amis m'avait bien supplié de lui faire obtenir une de ces cartes que l'on ne délivre qu'à quelques rares privilégiés et qui permettent de circuler dans l'enceinte réservée. Je lui avais procuré cette faveur et je m'étais décidé à l'accompagner. Nous nous approchâmes du bourreau qui, pour le moment, était devenu le seul objet de l'attention générale. Le commissaire de police, l'officier qui commandait les soldats, le lieutenant de gendarmerie semblaient échanger avec lui quelques politesses et se concerter pour le service d'ordre. Assurément, ils le considéraient comme un personnage important et, de fait, n'était-il pas ici l'être le plus intéressant après Mathey.

Les ouvriers ouvrirent le fourgon, sortirent les différentes pièces qui composent le fatal instrument et en commencèrent le montage à 60 verges vers l'est de la porte de la prison. Des coups de pioches redoublés tombèrent, sinistres, dans cette nuit profonde et l'on vit deux lanternes, comme deux spectres lugubres, jeter une lumière blafarde sur le sol. Trois heures venaient de sonner à la cathédrale; la foule grossissait toujours, car un bruit sourd et indéfinissable s'élevait de plus en plus intense derrière la haie de soldats.

Je me rapprochai d'eux. Ils se tenaient immobiles et un peu serrés, ils semblaient vouloir se protéger contre le froid toujours très sensible à cette heure; leur visage respirait l'ennui, la résignation et sur toutes les figures je lisais la même expression d'impatience, et la foule de s'agiter, de se bousculer. De temps en temps un cri s'en détachait :

Ohé, Mathey, ohé Mathey, fallait pas qu'y aille.—Puis c'étaient des coups de sifflet, des poussées, des querelles pour se faire de la place. Le refrain d'une chanson cynique se glissait, en serpentant de bouche en bouche; l'écume de la société n'avait pas manqué le rendez-vous au milieu de milliers de personnes. Ce n'était d'ailleurs pas un vacarme toujours égal, il y avait de grands tumultes, des convulsions au milieu desquelles on découvrait parfois des notes aigues des voix féminines ou enfantines. On eut dit le mugissement de la mer, quand les vagues viennent déferler sur la plage avec furie. Puis ce grondement se calmait et semblait se recueillir. Tantôt il s'enflait, se soulevait, s'élançait avec un redoublement de violence, comme s'il eut voulu tout engloutir, puis

s'apaisant par degrés, se calmait pour se courroucer encore, sans se lasser, toujours, sans fin.

Mais que signifie ce tapage, me demandais-je? Exprime-t-il la joie, la méchanceté, la cruauté? Le peuple veut-il se venger d'un scélérat? Quels sentiments animent ces cœurs exaltés, avinés? Et bien, non, je n'ai pu voir là qu'un vacarme délirant sans découvrir de sentiment déterminé.

Cependant, les ouvriers avaient édifié l'échafaud. Les deux poteaux, séparés de trois quarts de verge pour le couteau qui va de l'un à l'autre, se dressaient dans le ciel sombre avec un aspect plus étrange que lugubre. Je m'étais figuré que cet instrument de justice avait l'air plus imposant. C'était simplement quelque chose de sinistre sans grandeur. A la lueur des lanternes et du jour qui commençait à poindre brillait le couteau, placé tout en haut de la machine, et comme prêt à faire son devoir. Au pied du montant de droite se tenait ouvert le grand panier d'osier ressemblant à un coffre couleur de sang; il était rempli de sciure de bois. Tout à l'heure le bourreau y jettera le corps encore chaud et la tête tranchée et toute palpitante du supplicié.

Deibler, à droite de la machine, comme le boucher qui prépare ses outils avant d'abattre ses animaux, fit plusieurs essais. Cinq ou six fois il fit glisser dans la rainure l'énorme couteau qui, dans sa chute, lançait comme un éclair et rendait un bruit sourd, et assurément terrifiant dans le recueillement de la nuit. La foule s'était, en effet, calmée pour assister à cette répétition générale du drame.

Enfin tout sur la place était prêt. Le procureur de la République, le greffier de la cour d'assises, l'aumônier de la prison, le défenseur de Mathey, quelques journalistes et moi, nous pénétrâmes à 6 heures dans la prison. Le défenseur du condamné avait reçu de son client, quelques jours auparavant, une longue lettre dans laquelle celui-ci lui demandait comme dernier service de ne pas l'abandonner avant la fin. Je crois à propos de signaler le courage de cet avocat, qui malgré l'émotion qui l'empoignait, remplit son devoir jusqu'au bout; son courage fut admirable.

On nous fit entrer dans une pièce haute et étroite ayant pour tout ameublement un tabouret au milieu. C'était là qu'on allait faire la toilette du condamné. Après avoir traversé une petite cour carrée, nous arrivâmes devant une grande porte en fer. Le geôlier passa devant nous, fit glisser doucement les verrous et le penne de la serrure. La porte roula, sans grincer, sur ses gonds.

Sans proférer une seule parole, nous entrons dans une large pièce rectangulaire, faiblement éclairée par une veilleuse, un lit à gauche était vide; dans le fond, un gardien était assis. Derrière la porte, blotti dans l'angle, le condamné se cachait. Il avait entendu les clameurs de la foule, la terreur l'avait saisi et comme dans un cauchemar, il s'était levé.

Le Procureur de la République lui dit, d'une voix entrecoupée qui trahissait l'émotion : Mathey votre recours en grâce a été rejeté, l'heure de l'expiation est arrivée.

Le prêtre ajouta : du courage, mon enfant.

Il n'était pas difficile de lire sur nos visages le trouble que nous avaient causé ces paroles, Mathey seul parut ne rien entendre, il ne bougea pas, ses yeux à demi-fermés restaient immobiles, pas un mot ne sortit de sa bouche, son visage atterré resta inerte.

Deux hommes saisirent Mathey, pendant que Deibler signait sur le registre d'écrou la remise du condamné entre ses mains. Ils lui enlevèrent la camisole de force, sorte de blouse en toile bleue et rude. attachée sur le dos par des lanières et des boucles, munie de longues manches fermées, reliées à la ceinture par de fortes ficelles.

Mathey avait les cheveux noirs, épais, un peu ondulés, les sourcils longs, un front découvert, le nez régulier, quelques poils au menton, de taille moyenne mais bien proportionnée.

Rencontré ailleurs que dans une prison, il eût certainement produit une impression favorable. Malgré le sentiment de dégout que m'inspirait l'assassin, qui avait tué une pauvre vieille, qui l'avait odieusement outragée, je ne pouvais me défendre d'une certaine pitié pour ce jeune homme que la mort allait emporter dans un instant.

Les deux aides avaient pris les bras de Mathey pour les attacher en croix derrière le dos ; son corps était entouré de lanières.

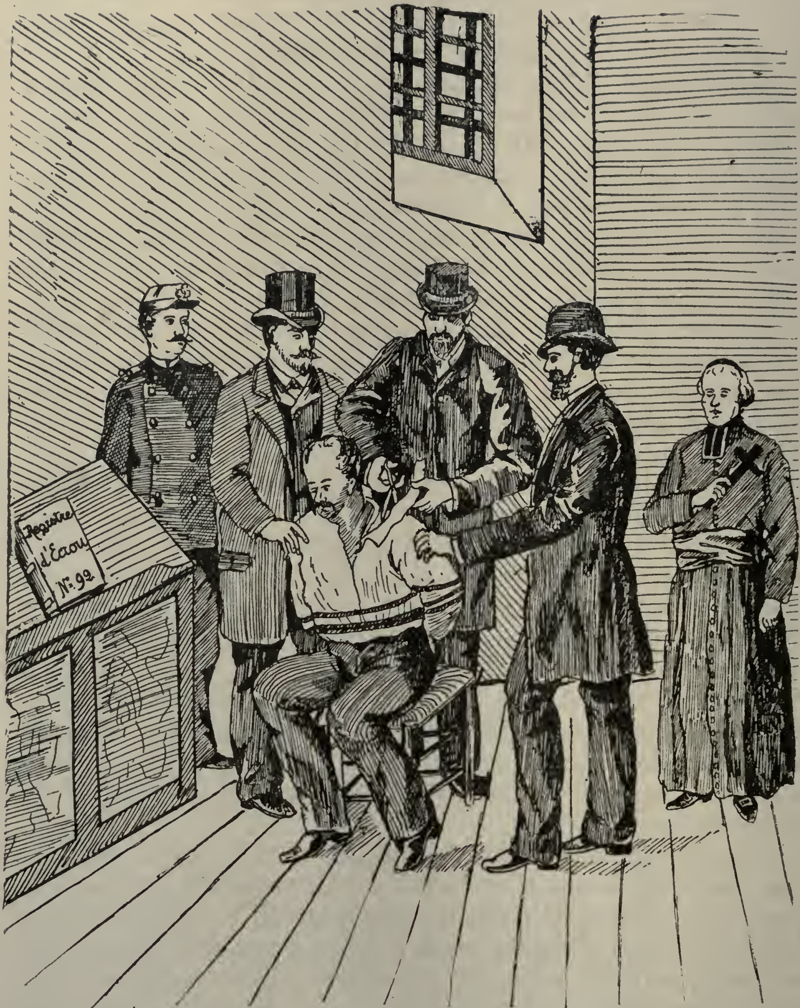
Le cortège se dirigea aussitôt vers la salle dont il a été parlé plus haut. Le condamné ne marchait pas, on le portait. Il fut placé sur le tabouret et l'opération de la toilette fut rapidement achevée. Ces cheveux tombèrent sous quelques coups de ciseaux, le col de la chemise fut largement échancré.

Le haut du dos était découvert, on voyait les omoplates, nos yeux se fixaient sur ce cou blanc, frais et robuste . . . L'imagination y dessinait involontairement une ligne transversale . . . Là, pensais-je, dans quelques minutes, la lourde hache passera, coupera les vertèbres, tranchera les muscles et les nerfs.

Le Procureur de la République demanda à Mathey s'il n'avait pas quelques révélations à faire, mais il n'obtint aucune réponse. Au moment où on allait lui faire quitter le tabouret, le condamné sembla sortir de l'état de prostration voisin de la catalepsie dans lequel nous le voyions depuis notre entrée dans sa cellule. Allait-il parler ? ses yeux s'ouvraient, recherchaient son défenseur . . . Mathey le regarda : un éclair mélangé de douceur semblait animer son visage ; d'un geste il montra la poche de son pantalon et nous entendîmes ces mots d'une voix étouffée :—Pour ma mère, merci.—C'était une lettre renfermant les adieux de Mathey à sa mère et lui demandant pardon. Le défenseur la prit, mais sa poitrine s'était gonflée, ses dents claquaient, une grosse

larme roulait sur son visage. Il détourna la tête. Un frisson me traversa le corps, je crus que j'allais me trouver mal.

Il était 6 heures 20 minutes. Je me dirigeai en toute hâte vers la guillotine. Pour la première fois, j'assistais à une exécution capitale et je voulais la voir dans ses moindres détails, dans toute son horreur.



Le monstre, qui attendait sa proie, s'offrit de nouveau à ma vue avec ses deux poteaux et son couperet en l'air. Les visages des soldats me parurent livides comme la mort. La porte de la prison s'était ouverte. Mathey avait été pris, placé dans un des fourgons avec les aides, le prêtre et son défenseur. La foule s'était calmée, et l'on venait d'entendre

un sourd branle-bas. L'officier avait commandé aux soldats : portez-armes, les gendarmes avaient mis sabre au clair. Reibler, debout comme une tour noire, près de la machine, ne demandait qu'à agir.

Le fourgon s'arrêta au pied de l'échafaud, un cri déchirant s'en échappa. Les aides descendirent le condamné, le couchèrent sur la planche, la tête serrée dans la lunette. Deibler la saisit par les cheveux pour s'assurer qu'elle était bien fixée, il appuya sur le bouton, le couperet glissa et produisit un bruit sourd, un flot desang jaillit, le corps et la tête furent prestement jetés dans le panier. La justice des hommes était satisfaite.

Tout devint obscur autour de moi, la terre semblait se dérober sous mes pieds. Mais je me remis vite de mon émotion. Je me dirigeai vers ce flot d'êtres humains qui se déroulait devant moi.

Que tous ces visages étaient mornes, somnolents, hébétés ! Quelle expression d'ennui, de fatigue, de mécontentement, de dépit, de curiosité déçue ! Ils n'avaient rien vu et, d'ailleurs, eussent-ils put suivre comme nous toutes les scènes de ce drame, quelle utilité auraient-ils retiré de cette nuit démoralisante, de cette exécution qui d'après la loi doit atteindre un but moral. Nous en sortions attristés, écœurés.

J'ai promis de ne pas discuter la nécessité, l'utilité des peines corporelles, je tiendrai ma parole. Je n'ajouterai que deux lignes extraites d'une lettre que m'adressait le 2 mars dernier le greffier de la cour d'Assises de la Manche.

" Les assises s'ouvriront le 29 mars courant ; il y aura une vingtaine d'affaires dont trois assassinats commis la même semaine. Tu vois que depuis l'exécution de Mathey, notre département qui ne comptait pas plus d'un assassinat en moyenne par an, marche vers le progrès. Aurions nous encore des chances de voir Deibler ?

ALEXANDRE GIRARD.



CAUSERIE CANADIENNE

Il me semble, n'est-ce pas, qu'un homme, qui n'a jamais mangé, ni *soupe aux pois*, ni *blé-d'Inde bouilli*, ni *galettes de sarrasin*, doit être un malheureux, pour qui la fortune a été d'une sévérité inquiétante ?

Car, refuser un de ces plats exquis à un être humain, est une barbarie, un acte de cruauté, dont il vous sera difficile de trouver le pareil, soit dans l'antiquité, soit de nos jours.

Tout invraisemblable que la chose puisse paraître, je viens d'être la victime de la privation douloureuse d'une *assiettée* de soupe aux pois sur laquelle je fondais les plus douces espérances.

Invité par une mienne parente de la campagne, elle a positivement refusé de m'en servir, en établissant que ce mets copieux n'était pas dans la note moderne, tout au plus bon à alimenter les robustes et grossiers estomacs de nos *habitants*.

Crédié ! Comme elle y allait, ma chère parente !

Heureusement que la soupe aux pois conserve toujours une invincible force de résistance, car, sans sa valeur réelle, constatée par des nuées d'amateurs, elle serait vite disparue de la circulation culinaire.

Battu sur ce terrain, j'esquissais une attaque timide vers la galette de sarrasin.

Ce fut une déconfiture, dont je garde encore le cuisant souvenir.

— La galette de sarrasin ! mais, mon cher, d'où sortez-vous donc, je vous prie ? vous me faites vraiment l'effet de ces fossiles, qui remontent aux surfaces, après des siècles d'enfouissement. La galette de sarrasin est un plat qu'aucune famille *respectable* n'oserait mettre sur sa table, même après invitation spéciale.

Un peu désarçonné, comme bien vous le pensez, je donnai à ma physionomie l'expression d'une tristesse digne, craignant de me compromettre davantage.

Voilà où nous en sommes, pensai-je, avec une certaine amertume ; plus de galettes de sarrasin, plus de soupe aux pois, mais, grands dieux ! que nous reste-il donc ?

Je laisse à mes lecteurs le soin de résoudre ce problème ardu, en me réservant la jouissance discrète de savourer, en tête-en-tête avec les souvenirs de mon enfance, une bonne pile de galettes, confectionnées par une personne sûre, qui sourit un peu trop dédaigneusement à mes faiblesses, il est vrai, mais qui, je l'espère, ne me trahira pas auprès du public d'élite.

Je ne voudrais pas outre mesure donner un piedestal national aux mets que je viens de citer plus haut, mais, cependant, je les préfère à ceux que nos canadiens semblaient vouloir adopter pour leur ordinaire quotidien, en 1890.

A cette époque, j'étais loin du pays, et, un beau jour, une dépêche, ainsi conçue, me tombe sous les yeux :

— " Montréal, 7 avril, 1890. — On nous apprend que la famine règne dans le district d'Arthabaska et que les habitants de ce pays, après avoir dévoré leurs chiens, avaient tué et mangé leurs *propres enfants.* "

C'était écrit, et j'en gémis encore.

Oui, chers lecteurs, il paraît que vous y alliez rondement, à cette époque. Vos chiens merveilleusement frits dans vos casserolles, n'ayant pas suffit à apaiser la faim aigüe, qui vous dévorait, sans faire ni une ni deux, vous aviez croqué vos propres enfants, après les avoir au préalable soumis à l'épreuve d'une cuisson convenable.

Certes, cette dépêche me parut bien un peu fantaisiste dans le moment, mais, en arrivant au cercle, je reconnus des marques non équivoques d'étonnement sur les traits de quelques-uns de mes camarades, qui avaient également lu leur journal du matin.

Plusieurs veulent bien atténuer cette étrange nouvelle et l'attribuer à une erreur télégraphique ; d'autres, ma foi, ne peuvent se défendre d'une certaine inquiétude et me demandent si mes enfants se portaient toujours bien.

Peut-être craignaient-ils d'apprendre que je les avais mangés.

Et, diable, ils auraient eu quelque peu raison de me croire capable d'un tel festin, sachant à quelle race d'anthropophages j'avais l'honneur d'appartenir.

Qu'importe, j'étais furieux contre le télégraphe, contre mes camarades et contre mes compatriotes.

— C'est ça, m'écriai-je, amèrement, ne vous gênez plus au Canada. Dédaignez les légumes, le bon veau, les grillades de lard, cet excellent

mouton et l'honnête bœuf du pot-au-feu conjugal, et aiguisez vos canines sur les mignons biftecks des tendres et dodus rejetons, qui autrefois étaient appelés à faire l'honneur de notre race. Actuellement, ils ne sont guère aptes à faire autre chose que de beaux fricots, mijotés à point. Cette nouvelle théorie de Malthus aura certainement le mérite d'égayer nos banquets fraternels, où le menu sera exclusivement composé de tendres garçonnets et de graciles fillettes.

Mon amertume, grandissant avec mon éloquence, je m'étais même un peu laissé aller jusqu'à penser que les canadiens seraient bientôt amenés à pousser le raffinement jusqu'à boulotter, toute crue, l'aimable progéniture, qu'ils avaient créée et mise au monde pour le plus bel ornement de leurs marmites.

Jusqu'à cette nouvelle évolution nationale, indiquée par ce terrible télégramme, j'avais encore confiance en l'avenir de ceux qui habitaient les rives du Saint-Laurent, mais après, je me sentais pris d'un doute désespérant.

J'avoue cependant que cette malencontreuse dépêche s'effaça bientôt de mon esprit, et que je l'attribuai à quelque correspondant aux abois, avide de reclames à effet.

Pour conclure ces remarques, je tiens aussi à proclamer hautement que j'étais convaincu à l'époque, après réflexion, que les canadiens ne mangeaient pas leurs enfants en temps de famine.

Cela m'aurait d'ailleurs fait une si grande peine, moi qui avais tant de petits frères, neveux, ou nièces, que je tenais à revoir intacts, à mon retour au Canada.

Car, vous pensez bien, que j'aurais été péniblement affecté si j'avais appris, en arrivant, qu'ils avaient tous été dévorés à la sauce blanche.

Et puis, ces pauvres petits, nous en avions si grand besoin pour peupler notre cher Canada.

Ainsi, je le proclame encore hautement, je croyais mes chers compatriotes incapables de se livrer à une gastronomie si perfectionnée, quoiqu'en eut dit le télégraphe.

Mais, par contre, j'espérais trouver la soupe aux pois à sa place.

Je croyais voir la galette de sarrasin dans nos poëles.

J'aspirais au plaisir de manger du fricot de pattes, des grillades de lard, des grosses crêpes, de la *berlouche*, du pain doré, du blé-d'Inde, du pain et du lait, de la plantureuse soupe aux choux, etc.

Et qu'ai-je trouvé en échange, grands dieux ? Je n'ose le dire.

On a honte, dans nos campagnes de manger de ces succulents plats primitifs, qui faisaient des estomacs solides et des muscles vigoureux.

Je me défends d'être lyrique, mais j'établis ma situation, en proclamant franchement mes désirs et mes goûts.

Les voici :

Quand j'irai vous faire visite, chers lecteurs, donnez-moi une bonne assiettée de soupe aux pois, avec une grillade de lard, des œufs au miroir et des *pétaques fleuries*, et vous verrez quel appétit j'aurai !

R. DE LA PIGNIÈRE.

MODES ET MONDE

Tout Montréal s'illumine sous les chauds rayons d'un soleil d'été. C'est une véritable éclosion de verdure aux arbres, de fleurs et de choses charmantes dans l'élégance féminime.

C'est le moment de donner le *ton* à toutes les toilettes et il faut avouer que la chose est assez embarrassante.

Jamais on n'a vu un aussi vaste choix de tissus et de nuances fines et il y a dans les crépons, qui conservent toujours leur popularité, une immense variété qui va jusqu'à l'infini.

En général, les nuances nouvelles sont seyantes ; pourtant dans le nombre il en est de fades et indécises qui ne doivent être choisies qu'avec ménagement car elle soutiennent mal la lumière du grand soleil.

Chaque jour apporte des surprises nouvelles dans ce vaste domaine que nous appelons la mode et il me serait un peu difficile de vous les signaler toutes, ne sachant pas où commencer au milieu de tant de choses qui toutes semblent mériter une attention particulière.

Robes, vêtements, chapeaux charment également, mais des chapeaux j'en parlerai peu, car les têtes sont aujourd'hui coiffées pour l'été.

J'appuierai seulement en passant sur le fait que les fleurs se portent encore à profusion. On en met partout : sur les chapeaux, autour du cou, à la ceinture, et l'on voit dans la rue onduler parfois de gracieux parterres. Bien que toutes ces fleurs soient artificielles, elles sont si bien imitées, jouant si bien le naturel que leur apparition donne le désir de les cueillir.

Il ne faut pas oublier en fait de tissus légers, les calicots, ce que nous appelons plus vulgairement les *indiennes*. Jamais on n'a vu encore autant de nuances et de dessins réunis, et rien n'est plus frais, plus coquettement pimpant qu'une jolie toilette toute en calicot, garnie de dentelle ou de rubans.

Hélas ! les manches ne perdent pas un pli de leur ampleur. Je ne sais, chères lectrices, si vous avez fait connaissance du *fibre chamois*, qui

est une espèce de papier de pulpe qui sert à conserver aux manches toutes les dimensions voulues. Cette nouvelle invention a l'avantage de ne jamais rien perdre de sa raideur même à la pluie, à l'instar de toutes les mousselines empesées qui tombent si vite. Aussi ce n'est qu'après avoir moi-même éprouvé les qualités durables du *fibre chamois* que je vous le recommande.

Cela se vend trente-cinq sous la verge et trois quarts suffisent pour une bonne paire de manches.

Les jupes sont toujours très-larges ; il faut que les godets tombent droits, d'une coupe irréprochable ; très-étroits sur les hanches, ils vont en s'élargissant jusqu'au bas de terre.

Après avoir consulté les dernières modes parisiennes et les mieux autorisées en la matière, je dois déclarer que les jupes doivent être unies.

Oui vraiment. les jupes sont tout unies et tombent en plis austères. Le moindre ornement leur donnera, dit-on, un air démodé, ce qu'il faut éviter à tout prix.

C'est à ne pas s'y comprendre car en parcourant le *Deleniator*, le *Metropolitan* et autres journaux de modes anglais illustrés, j'aperçois des jupes ayant plusieurs sortes de garnitures différentes.

Cela me fait songer que dans *Gossip*, comédie qu'a jouée madame Langtry à Montréal, une riche maman américaine promettait à sa fille dans l'éventualité prochaine de son mariage, deux trousseaux différents : un pour Paris, un autre pour New-York, les modes n'étant pas les mêmes sur l'ancien et le nouveau continent.

Il est étonnant de remarquer que parmi le vaste choix de tissus les plus éclatants jusqu'aux plus éteints, on place le noir parmi les couleurs les plus en vogue.

On ajoute que ce choix n'est nullement dû au hasard, mais à "l'étude approfondie du mieux." En effet, le noir va universellement aux brunes comme aux blondes, et les tailles les plus minces comme les plus replètes y trouvent également leur compte.

A toutes ces raisons, on peut encore joindre l'idée très pratique que le noir se fane peu. qu'il se nettoie facilement et que l'on doit l'y trouver dans la généralité des toilettes simples aussi bien qu'élégantes.

Les blouses-corsages sont et seront. dieu merci, beaucoup portés. Les *blazers*, avec une coupe un peu plus nouvelle, tiendront encore une large place dans le costume d'été.

Les corsages supportent beaucoup de garnitures : plis bouffants, rubans. dentelles et velours, peuvent tour à tour, ou même tous à la fois, se trouver à leur place sur ces sortes de blouses.

J'aurais aimé à donner quelques conseils sur les jupons, car la ques-

tion du juponnage est assez importante, non-seulement au point de vue de l'élégance, mais encore et surtout au point de vue de l'économie.

Car on peut être élégante, on peut suivre la mode sans modifier son petit budget ou sans trop alléger sa bourse.

Ce n'est point la moindre considération dans la toilette féminine que la lingerie; malheureusement aujourd'hui, si j'entamais ce sujet si fécond, je dépasserais l'espace qui m'est assigné.

Je remets donc mes conseils, — j'espère que vous ne trouverez pas le mot conseils trop prétentieux, — à ma prochaine causerie.

***

Il est bien entendu n'est-ce pas que nous pouvons nous dire privément, dans ces colonnes, de ces choses qui pourraient sembler un peu brutales étalées au grand jour des journaux quotidiens.

Puis, comme il est convenu aussi que ce coin nous est réservé et que nous n'avons pas à craindre de regards indiscrets, je veux donc en profiter pour dire aux jeunes filles, — les toutes jeunes, naïves et bonnes, sans expérience de la vie — que parfois, sans le vouloir, elles peuvent se rendre coupables d'imprudences qu'elles regretteront plus tard quand l'âge et l'expérience seront arrivés.

Je montais l'autre jour dans un tramway de la rue St-Denis — un tramway découvert dont les bancs sont disposés de façon à ce que vous entendiez plutôt les conversations des personnes placées en arrière de vous, que ce que disent celles qui sont à côté de vous.

En arrière de moi donc se trouvaient deux jeunes gens et l'un disait à son compagnon.

— Il ne se passse guère de jour que je n'aie d'elle un message par le téléphone, si bien qu'à la fin, tu comprends, ça devient ennuyeux.

— Eh bien oui, dit l'autre, c'est comme la petite X. (je ne donne pas le nom que j'ai pourtant bien compris), à toute heure du jour j'étais dérangé de mes affaires pour aller écouter les insignifiances qu'elle me débitait par le téléphone, j'ai fini par lui faire dire par mon clerc que je n'y étais pas.

Je vous assure que ça m'a fait réfléchir et je me suis promise, à la première occasion que j'en aurais, de prévenir les fillettes assez inconséquentes pour faire un usage aussi mal à propos du téléphone.

Vous ne vous permettriez pas d'arrêter, sans nécessité aucune, un jeune homme dans la rue pour vous informer de sa santé, eh bien, vous n'en êtes pas plus autorisée parce que le moyen de communication n'est pas le même.

Les rôles ne sont pas encore intervertis : ce sont les jeunes gens qui doivent faire les avances et les démarches et non point nous.

Un jeune galant peut demander des nouvelles de votre santé ou vous parler de jolis riens par l'entremise du téléphone, c'est son droit et son privilège, mais, vous ne devez pas oublier qu'il doit être le premier à s'informer de vous et que vous n'avez qu'à répondre, aussi gentiment que possible par exemple. Ça, ce n'est point défendu.

Vous direz : On ne peut donc, sous aucun prétexte que ce soit, téléphoner à un jeune homme ?

Point du tout. Voilà une exagération ridicule. Vous pouvez parfaitement par ce moyen très expéditif faire vos invitations, solliciter un léger service, demander une information sans que votre dignité de femme soit compromise et sans perdre de vue la réserve qui sied si bien à notre sexe.

Il importe peu qu'on soit aimée, adulée, louangée si le respect n'est pas la base fondamendale de toutes les qualités de l'esprit et du cœur. Et la jeune fille qui n'inspire pas ce sentiment à l'autre sexe, celle-là, eh ! bien franchement, je la trouve bien à plaindre.

Une femme d'esprit et de jugement me remarquait dans le cours d'une conversation sérieuse que nous avions ensemble, que dans un amour qui n'était pas appuyé sur le respect, il y avait de la haine pour les trois-quarts.

C'est ce qui explique tant de mariages, au début très heureux et qui finissent, souvent même avant l'expiration de la lune de miel, par ne plus pouvoir se souffrir.

Enfin de compte, une femme, qu'elle soit riche, belle, puissante, douée de tous les dons de l'esprit, ne possède qu'une chose : son honneur et sa bonne réputation qui sont synonymes.

Si par ses légèretés, elle les compromet l'un ou l'autre, tous les biens de la terre ne sauraient compenser le mal qu'elle s'est fait à elle-même.

***

Dans un mois, quand nous nous reverrons, chères lectrices, beaucoup de vous auront pris leur envolée vers nos campagnes si belles...

J'en ai eu une entrevue délicieuse dans un petit voyage que j'ai fait récemment et pendant deux nuits je n'ai rêvé que de lilas en fleurs, que de petits oiseaux qui suspendent leurs nids aux rameaux flexibles et ces vers du poète sont venus à ma mémoire :

> Viens ! partons ! Au matin, la source est plus limpide.
> N'attendons pas du jour les brûlantes chaleurs :
> Je veux mouiller mes pieds dans la rosée humide,
> Et te parler d'amour sous les rosiers en fleurs.

Françoise.

LA BIEN-AIMÉE

PAROLES DE X . . . — ROMANCE — MUSIQUE DE ROMEO POISSON

Allegretto.

PIANO. *mf* *decresc.* *rall.*

Lento, avec expression.

rit. *p* *suivez*

Vois - tu cet - te neige a - mas - sé - e Par l'a - valanche en ce ra - vin ?

f *rall.* *p rit.*

a tempo. rall. rit.

Plus blanc qu'elle est le front di - vin De ma bien - ai-

suivez très lié. suivez

1.2.3. 4. pour finir. molto rit

mé - e. mé - e

molto rit. pp morendo.

2

De cette brebis immolée
Vois-tu couler le sang en pleurs ?
Plus vives brillent les couleurs
De ma bien-aimée.

3

Remplissant les airs de fumée
Vois-tu brûler ce tronc noueux ?
Plus noirs encor sont les cheveux
De ma bien-aimée.

4

Vois de cette torche allumée
La flamme à l'éclat radieux :
Cent fois plus brillants sont les yeux
De ma bien-aimée.



M. JOSEPH MARMETTE

M. JOSEPH MARMETTE

Les lettres canadiennes viennent de faire une grande perte en la personne de M. Joseph Marmette; la *Revue Nationale* a vu, avec tristesse, s'en aller un de ses collaborateurs les plus émérites, et son directeur, un de ses amis les plus chers.

M. A.-D. DeCelles, dans notre prochain numéro, présentera à nos lecteurs un aperçu biographique de l'homme et de son œuvre.

En attendant nous donnons ici de courtes notes, relatant la vie et la carrière de M. Marmette.

M. Marmette est né en 1845, à Saint-Joseph de Montmagny, et était le fils de M. le docteur Marmette, coroner du district de Montmagny et doyen des médecins de la province de Québec ; sa mère était la fille de sir Etienne-P. Taché, homme d'Etat canadien.

Après avoir terminé ses études de droit, le jeune Marmette était employé à la Trésorerie de Québec, quand, en 1882, il fut choisi et envoyé comme représentant à Paris, par le gouvernement d'Ottawa. A son retour, il fut préposé aux archives, à Ottawa, et fut de nouveau envoyé en France, pour y rechercher des documents historiques, concernant le Canada. Ce fut encore lui que le gouvernement envoya, en 1885, comme représentant de la Puissance à l'exposition des colonies à Londres, où il fut reçu par le marquis de Lorne, qui lui manifesta une grande amitié. Deux ans plus tard, il retourna en France pour y réunir de nouveaux documents historiques dont il enrichit le département des Archives d'Ottawa : il était chef de ce département quand la mort vint le surprendre.

X . . .



M. le Chanoine L.-E. MOREAU

M. LE CHANOINE L. E. MOREAU

M. L'abbé Louis Edmond Moreau naquit le 18 août, 1834, à Repentigny, du mariage de Benjamin Moreau et d'Angeline Lareau.

Ordonné prêtre, le 19 mars, 1859, il fut nommé chapelain de la Cathédrale. C'est dans l'exercice de ces fonctions, par son zèle apostolique, qu'il a tout particulièrement attiré de Mgr Bourget, qui le nomma aumônier des zouaves pontificaux, à Rome, en 1868.

Un choix plus judicieux ne pouvait être fait. Comme aumônier des zouaves pontificaux, M. l'abbé Moreau fut, pendant ses deux années de service actif, à la fois, un officier distingué et un prêtre modèle. Les anciens zouaves, auxquels il n'avait jamais cessé de porter intérêt, le vénèraient comme un père.

M. Moreau avait été nommé chanoine, en 1860, et il était curé de Saint-Barthélemy, depuis 1879.

Ses funérailles ont été particulièrement touchantes.

A la gare Dalhousie, une nombreuse députation de zouaves pontificaux en tenue, attendait son cercueil, qui fut porté à bras, par ses anciens et affectueux camarades.

Cet uniforme particulier, ces têtes, pour la plupart blanchies et conservant encore un cachet militaire trés réel, ce groupement d'individus silencieux manœuvrant au commandement, enfin toute cette mise en scène imposante était bien faite pour frapper les esprits et attendrir la foule.

On voyait bien là l'esprit de solidarité, de camaraderie, d'affection et de respect qui, dans la vie militaire, unit les soldats et les chefs.

M. le chanoine Moreau a joué un rôle très en évidence parmi nos prêtres canadiens et si sa mort est une perte douloureuse pour notre clergé, elle est également un grand deuil pour tous les survivants de l'ancienne armée papale.

Salut à ses cendres !

X . . .



M. le Juge D. BARRY.

M. LE JUGE D. BARRY

M. Dennis Barry, était né à Cork, en Ireland, en 1835. Il vint très jeune, en Amérique, avec son père, M. James Barry.

Il fut d'abord envoyé à l'école primaire, puis il terminait ses études au Collège Régiopolis, à Kingston, Ont. Après avoir quelque temps étudié la théologie au Grand Séminaire de Montréal et à l'Université Laval, de Québec, il donna une autre direction à ses travaux et il fut ensuite reçu avocat, à l'Université McGill.

M. Barry s'était créé une place importante dans le Barreau de Montréal.

Il était sévère dans ses mœurs, absolument honnête et très habile dans la conduite des causes, qui lui étaient confiées.

Avant d'être nommé magistrat, il avait occupé diverses fonctions honorifiques, dans la milice, les cercles politiques et la société Saint Patrick, de Montréal dont il a été le président, pendant quatre années consécutives.

Il laisse une réputation d'orateur éloquent et de *debater* habile.

M. Barry fut d'abord nommé magistrat pour le district de Montréal puis enfin juge à la Cour Circuit, position qu'il occupait à l'époque de sa mort.

M. le juge Barry mourut, presque subitement, après une courte maladie, qui n'avait pas sérieusement alarmé sa famille.

C'est un magistrat intègre et un citoyen éminent que vient de perdre la ville de Montréal et le Canada tout entier, et qui mérite un adieu ému de tous ceux qui l'ont approché de près.

X . . .

La Rose

Est-il tombé rien de plus beau,
De la main qui forma le monde
Que la rose vermeille ou blonde
Du rosier suave joyau ?

Pourtant cette fleur éphémère
Se flétrit bientôt sans retour.
Mais qu'importe si tout un jour
Sa grâce égaye le parterre.

Faites pour un même destin
Les heures d'amour sont des roses
Sur l'arbre de la vie écloses
Pour embaumer le cœur humain.

Mme DUVAL-THIBAULT









LE TRAVAIL ET LE CAPITAL

A celui qui étudie les conditions du monde visible, les choses se présentent sous un double aspect ; il voit d'abord celles qui sont créées par Dieu ; puis, autour de lui, celles qui existent dans leur forme apparente par le travail humain. Toutes, néanmoins, sont exclusivement destinées à la commodité de l'homme ; elles lui sont nécessaires ou utiles pour atteindre sa fin.

Il jouit de l'air et de la lumière du soleil, sans restriction aucune ; ces biens lui sont communs ainsi qu'à ses semblables, et pour en prendre sa part il n'a besoin que de vouloir. Quelle que soit sa condition, son droit comme sa liberté à cet égard sont absolus.

Il n'en est pas de même des fruits de l'activité humaine qui sont propres à celui qui les a produits par son travail et dont il ne consent à se séparer que contre un équivalent.

Dieu crée sans effort ; sa volonté n'a qu'à s'exercer pour faire sortir les mondes du néant. Il crée de rien, et n'a pas besoin de la matière pour déterminer une forme ; ses lois suffisent. L'homme déchu ne peut au contraire faire, ni produire aucune chose sans entrer en lutte avec la matière afin de l'assujétir à son idée.

Mais, dans cette production d'articles destinés à l'usage social, dans ce mouvement fébrile de valeurs qui s'accumulent, s'échangent et circulent jusqu'à ce qu'enfin elles trouvent le consommateur qui les examine, s'en empare et se les approprie ; dans cet entre-croisement d'intérêts contradictoires qui se font une guerre sans trêve, il y a certainement, quoi qu'en disent les matérialistes, autre chose que le résultat de la nécessité de pourvoir aux divers besoins physiques de la société.

L'homme est un être qui ne fait que passer sur la terre ; il doit entretenir sa vie corporelle, et c'est pour en acquérir le moyen qu'il travaille et vit en société. Son âme immortelle doit retourner à Dieu qui est son auteur et sa fin suprême. Il s'en suit qu'il est obligé de disposer toute chose ici bas de manière à atteindre cette félicité parfaite qui ne lui sera donnée qu'après sa mort.

S'il en est ainsi, on peut conclure sûrement qu'aucun de ses actes n'échappe au devoir qui lui est imposé de faire le bien, de pratiquer la justice et la charité et de traiter son semblable comme il voudrait qu'il fût traité lui-même.

L'activité humaine est donc régie premièrement et principalement par la loi morale, et non pas seulement par la satisfaction des besoins matériels.

La science, c'est-à-dire l'économie politique assistée de la statistique, ne raisonne pas ainsi. Elle prétend trouver le secret de la félicité en dehors de toute notion de Dieu, de l'âme et de l'économie divine de la création.

Dans le mouvement de la production, de la distribution et de la répartition de la richesse, elle n'étudie que les modes divers qui lui paraissent les plus efficaces pour détruire l'iné-

galité des conditions humaines et réformer l'état social en procurant à l'individu la plus grande somme de jouissances physiques.

On conçoit que les savants aient compté autant d'échecs que d'essais chaque fois qu'ils ont pu mettre leurs systèmes en pratique. Ils ont toujours fini par aboutir au socialisme, c'est-à-dire à la négation de la religion, de la famille et de la propriété. N'apercevant dans les rapports de production et d'échange que l'action matérielle de l'homme, ils n'ont vu dans les résultats que l'application de ce qu'ils ont appelé vaguement la loi économique du mouvement de la société moderne.

C'est sur ce terrain qu'il n'est pas sans intérêt ni profit de suivre la soi-disant science sociale, et de comparer ses formules à celles du christianisme pour démontrer la supériorité de celles-ci sur celles-là dans l'art de conduire l'homme à sa fin qui est le bonheur même en cette vie.

Nous allons, pour aujourd'hui, limiter cette courte étude de comparaison aux deux questions fondamentales de la sociologie, le travail et le capital.

I

Qu'est-ce que le travail ?

Le travail est l'usage qu'un être doué de sa raison fait de son intelligence et de sa force physique pour produire quelque chose d'utile.

Ainsi, l'ouvrier et le journalier font du travail quand ils occupent leur temps et leur activité au service d'un patron ; le cultivateur fait du travail lorsqu'il prépare sa terre pour la semence ; le commis fait du travail lorsqu'il assiste son patron dans ses ventes et ses achats ; le fonctionnaire public fait du travail lorsqu'il fournit son temps et son instruction à expédier la besogne de l'Etat ; le marchand fait du travail lorsqu'il achète, calcule et revend ses marchandises ; l'indus-

triel, le banquier, l'agent font du travail lorsqu'ils surveillent tous les détails de leur exploitation ; l'homme de profession fait du travail lorsqu'avec ses livres et son raisonnement il rédige un acte, soigne un malade, défend son client, ou construit un chemin de fer, un canal, ou un édifice ; le maître d'école fait du travail lorsqu'il communique à ses élèves les connaissances qu'il possède ; l'homme politique fait du travail lorsqu'il dépense ses heures et son intelligence pour procurer le bien public ; enfin, le prêtre et le religieux font du travail lorsqu'ils usent leur vie et leur zèle à enseigner la religion et à sauver les âmes.

Sans doute, le travail dans cette énumération n'a pas le même dégré d'utilité. Il est plus ou moins indépendant, plus ou moins noble, plus ou moins fructueux suivant les différentes carrières de l'activité humaine ; mais il conserve toujours son caractère d'effort et de sacrifice.

L'individu préfèrerait s'occuper à des ouvrages agréables plutôt que d'être asservi chaque jour à reprendre la tâche interrompue de la veille ; cette obligation indique le sacrifice et comporte le châtiment. L'homme souffre et travaille. Le travail est donc une punition. L'homme, dans l'état d'innocence, n'était pas destiné à couler ses jours dans une nonchalante oisiveté ; mais après la révolte d'Adam et Eve ce qui eut été un exercice aimable lui est devenu une nécessité impérieuse, et la nature, tout à coup bouleversée, refusa pour toujours, de se plier au gré de ses désirs ou de ses besoins.

Le travail est la loi universelle de tous les temps et de tous les lieux. Personne n'en est exempt, à part les petits enfants, les malades, les infirmes et les vieillards.

Tout le monde est tenu de travailler pour gagner sa vie ; et le riche lui-même, pour conserver son revenu, est obligé d'agir, de combiner et de ne jamais se départir de la vigilance la plus assidue. Celui qui volontairement et de propos délibéré refuse de travailler se condamne fatalement à mourir. Il se soustrait à la loi naturelle, se met en révolte permanente

contre Dieu et contre la Société établie par Dieu, et par conséquent n'a plus aucun droit à la vie.

L'oisiveté, qui n'est que le refus intermittent de travailler, est la source de tous les vices et de toutes les misères qui peuvent affliger un individu. Telle est la loi divine du travail.

Le travail doit produire quelque chose d'utile; un travail qui produirait quelque chose d'inutile ne serait pas du travail, mais l'acte quelconque d'un être dépourvu de raison.

C'est par leur utilité que se mesure la valeur des choses produites par le travail; en d'autres termes, ce qui détermine la valeur d'une chose c'est la propriété que lui a communiquée le travail de satisfaire les besoins ou les convenances de l'être humain.

D'où il suit que plus grande est son utilité réelle ou imaginaire plus grande est sa valeur, et que nul objet n'a de valeur s'il ne sert à personne.

Dans son acception concrète et sociale, le travail est le moyen universel employé par l'individu pour subvenir aux besoins de son existence.

L'homme n'est pas son propre auteur; ce n'est pas lui qui s'est donné la vie, il ne peut pas par conséquent tirer de lui-même le droit de fixer sa destinée. Il la tient d'un Être Suprême, de Dieu qui en même temps lui impose l'obligation de l'entretenir afin de remplir le but pour lequel il l'a reçue.

De ce devoir découle pour l'individu le droit primordial de se procurer les choses nécessaires à la subsistance et qu'il acquiert par un travail constant et répété. Il n'est permis à personne de mettre obstacle à l'exercice de ce droit; tous doivent le respecter, et la société elle-même a pour objet d'en assurer et d'en organiser le libre et parfait fonctionnement.

L'homme a droit au travail non moins qu'aux fruits de son travail. Historiquement, ces deux droits sont contemporains et inséparables. D'un autre côté, l'un et l'autre ne se conçoivent guère sans la liberté, qui est la condition essentielle du droit de propriété. La propriété individuelle est instinctive dans l'homme comme sa liberté et sa sociabilité. C'est un

droit naturel, quoique ce droit ne s'étende pas jusqu'à permettre à un propriétaire de disposer absolument de ses biens selon son caprice, car *l'usage* des biens de la terre doit être *commun* en certaines circonstances. Autrement, il deviendrait impossible de défendre la légitimité de la propriété individuelle. Cette communauté se réalise entre le riche et le pauvre par la charité. La propriété égoïste, c'est-à-dire la propriété pour le propriétaire seul et pour ses jouissances exclusives est contraire à tout principe d'ordre social et de justice, et jamais les hommes ne l'accepteront comme légitime.

C'est parceque l'homme est propriétaire des fruits de son travail, que celui qui loue du travail est obligé de rétribuer le travailleur de façon à ce qu'il puisse subvenir aux besoins de son existence. En agissant ainsi ce n'est pas une faveur qu'il lui fait, mais c'est un devoir de conscience qu'il accomplit lui-même et auquel il ne pourrait se soustraire impunément.

Envisagée de la sorte, la notion du travail et de sa loi repose sur la nature même de l'homme formé d'un corps et d'une âme immortelle : elle se déduit rigoureusement de la fin pour laquelle il a été créé et mis au monde.

Par leur origine et par leur destinée tous les hommes sont égaux, et le respect mutuel de leur dignité est une obligation que ne saurait diminuer l'inégalité des conditions sociales.

A côté de cette théorie chrétienne du travail humain, voyons un peu celle des socialistes.

D'après Marx, le père du collectivisme et un de ses chefs les plus autorisés, "le travail est une dépense de la force " simple que tout homme ordinaire, sans développement " spécial, possède dans l'organisme de son corps ;" ou bien encore, "c'est l'ensemble des facultés physiques et intellec- " tuelles qui existent dans le corps d'un homme, dans sa per- " sonnalité vivante, et qu'il doit mettre en mouvement pour " produire des choses utiles."

Ces définitions, qui sont loin d'être complètes, sont les

seules qu'on rencontre dans le grand ouvrage, *Le Capital*, du célèbre phiosophe socialiste allemand.

Il écrit en outre que " le travail est une marchandise dont " la valeur usuelle possède la vertu particulière d'être la " source de valeur échangeable, de sorte que la consommer " c'est réaliser du travail et par conséquent créer de la " valeur. Elle est offerte ou vendue sur le marché par son " propre possesseur. L'acheteur et ce dernier se ren- " contrent et entrent en rapport l'un avec l'autre comme " échangistes au même titre. Ils ne diffèrent qu'en ceci : " l'un achète et l'autre vend, et par cela même tous deux " sont des personnes juridiquement égales. "

Plus loin, l'auteur développe sa pensée en disant que " la " seule force qui mette en présence et en rapport ce ven- " deur et cet acheteur, c'est celle de leur égoïsme, de leur " profit particulier, de leurs intérêts privés. Chacun ne " pense qu'à soi, personne ne s'inquiète de l'autre ; et c'est " pour cela, ajoute-t-il, qu'en vertu d'une harmonie pré-éta- " blie des choses, ou sous les auspices d'une providence " toute ingénieuse, travaillant chacun pour soi, chacun chez " soi, ils travaillent du même coup à l'utilité générale, au bien " commun. "

Cependant, comme l'usure de la force de travail et la mort ne cessent de faire des brèches profondes dans l'approvisionnement de la marchandise du travail, Marx déclare qu'il est nécessaire que la somme des moyens de subsistance nécessaire à la reproduction de cette force comprennent les moyens de subsistance des producteurs de travail ainsi que de leurs remplaçants, c'est-à-dire des enfants du travailleur, " pour que cette race d'échangistes se perpétue sur le marché. "

En somme, le travail, d'après cette école, est une marchandise absolument livrée aux fluctuations de l'offre et de la demande, et qui doit être produite, exposée en vente ou retirée du marché comme une pièce de coton, un meuble, un sac de farine ou n'importe quel article fabriqué. Il en

résulte que le principe sur lequel repose toute l'organisation et le fonctionnement de la société est celui de l'intérêt d'un chacun ou de l'égoïsme.

Or, s'il en est ainsi, de quel droit Marx et les socialistes font-ils la guerre au capital, c'est-à-dire à l'acquéreur de la marchandise du travail? Est-ce que l'acheteur d'un objet quelconque mis en vente sur le marché n'a pas la faculté d'en disposer et de s'en servir suivant les dictées de son intérêt particulier ?

Combien plus rassurante pour la dignité et la liberté de l'homme est la conception chrétienne du travail!

En vertu du principe qu'avant de devenir marchandise le travail est l'acte d'un être raisonnable qui se sert de ce moyen pour entretenir la vie que Dieu lui a donnée, le travailleur se présente à l'employeur sur le pied d'une égalité parfaite de droits et de devoirs moraux. L'un ne peut faire de l'autre son esclave, la justice et la charité le lui défendent; de même que la probité, le respect et l'affection sont exigés du travailleur.

Et quand après avoir décrit les horribles souffrances physiques et morales de l'ouvrier sous le régime capitaliste, Marx se demande qui devra décider dans ce terrible conflit en faveur de l'émancipation du travail, il répond par un seul mot : la force.

L'enseignement chrétien répond à son tour : la justice et la charité.

" Que si, proclame N. S. P. le Pape Léon XIII, contraint " par la nécessité ou poussé par la crainte d'un mal plus " grand, l'ouvrier accepte des conditions dures que d'ailleurs " il ne lui est pas possible de repousser parcequ'elles lui " sont imposées par le patron ou l'employeur, il subit alors " une violence contre laquelle la justice proteste."

L'homme, dans notre état de société, travaille ou pour lui-même ou pour un autre; il est son propre maître, ou il loue son travail à quelqu'un qui devient provisoirement son maître. En pleine possession de son libre arbitre, il conserve

le contrôle de ses actions pour tout ce qui ne regarde pas sa convention, et tel est le prix de cette liberté qu'il n'a le droit de l'aliéner que pour un temps et suivant des conditions déterminées.

L'individu primitif qui vit de chasse et de pêche, le cultivateur qui demande sa subsistance à l'agriculture, l'éleveur à ses bestiaux ne dépend que de lui-même pour régler ses journées de travail. Il emploie sa force et son esprit à retirer directement de la terre ce qui est nécessaire à son entretien. Il est en communication directe avec la nature, et produit des valeurs utiles pour sa consommation sans avoir besoin de recourir aux intermédiaires. Il n'attend son salaire pas plus qu'il ne reçoit d'ordres de personne ; et le capital dont l'exploitation le fait vivre est inépuisable, et n'est soumis ni au caprice, ni à l'avidité des possesseurs d'argent.

Ces travailleurs forment la classe la plus indépendante de la société, et chose singulière ! c'est la classe qui, en général, est la moins enviée, la moins comprise et la moins honorée. Ce n'est pas celle dont le travail est le moins pénible, non ; mais c'est assurément la classe dont les occupations sont les plus saines, les plus hygiéniques et les plus morales. Ce n'est pas la classe qui fait le plus d'argent, c'est-à-dire qui en manie le plus, mais c'est en revanche celle qui peut davantage s'en passer.

Avec quelle persistance ne cherche-t-on pas à secouer le joug de son semblable, et à réduire le nombre de ses maîtres ! L'artisan en est entouré ; le commis ne les compte pas ; l'entrepreneur en aperçoit partout ; l'industriel aussi ; l'homme de profession découvre un maître dans chaque client ; le banquier de même ; l'homme riche, le capitaliste n'est indépendant de personne : que dire de l'indépendance de l'homme qui, par vocation ou par intérêt personnel, s'adonne aux affaires publiques ? c'est probablement l'esclave le plus asservi qui ait jamais existé, puisque ses maîtres sont ses électeurs.

L'homme qui demande sa vie au sol est son propre maître ; le succès de son travail dépend de sa propre activité et du Tout Puissant qui lui donne la pluie ou le soleil, la grêle ou les gelées hâtives suivant les desseins de sa divine providence. Il va, il vient ; il travaille peu, il travaille fort ; il règle sa besogne à sa guise ; il se réjouit des fêtes religieuses qui le reposent ; il a ses nuits rondes ; il porte ses produits au marché ou il les garde, sans que jamais un autre homme ait le droit de trouver à redire ou de lui ordonner d'agir d'une manière différente.

Dans notre belle Province tous les métiers, toutes les professions sont encombrées, excepté les deux carrières du prêtre et du cultivateur qui sont pourtant les plus nobles, les plus indépendantes et les plus sûres de toutes.

L'homme qui loue son travail forme la seconde division des travailleurs. Cette classe est aussi considérable que la première, et se trouve plus spécialement groupée en masses compactes dans les villes et dans les centres manufacturiers. La mutation des individus y est beaucoup plus grande que parmi les cultivateurs, car il est bien peu de salariés qui ne deviennent employeurs à leur tour ; souvent même le salarié est employeur et employé tout à la fois.

C'est aussi la classe la moins indépendante de toutes. L'homme y est soumis à son semblable pendant dix et douze heures par jour en moyenne. Le temps de ses repas, ses soirées au sein de sa famille, ses nuits, le dimanche et les jours de fête, voilà à peu près tout ce qui lui appartient de sa vie ; le reste, c'est-à-dire la journée éclairée par le soleil, est la propriété de son bourgeois ou de son patron. La maladie l'arrache bien à la surveillance de son maître ; mais alors son temps ne court plus ni son salaire. Par une amère dérision, il redevient son maître précisément au moment où il perd tout intérêt à l'être.

A l'exception de certains métiers qui s'exercent en plein air ou qui exigent un espace raisonnable, presque tous les autres obligent l'individu à rester enfermé entre les quatre

murs de la boutique, de l'usine, du magasin ou du bureau. C'est pour les femmes, les enfants et le cultivateur que le printemps garde ses brises embaumées, l'été ses fleurs et ses paysages, l'automne ses merveilles de lumière, de ciel et de tons pâlissants, et l'hiver ses froids vivifiants. Le salarié n'en jouit presque jamais.

II

Cependant, nous n'avons à nous occuper ici que des employeurs qui louent du travail pour produire des valeurs d'usage social ou valeurs d'échange. Nous laisserons de côté les employeurs qui louent du travail pour créer des valeurs d'usage personnel ou de consommation immédiate. Les premiers sont à proprement parler des employeurs capitalistes, des gens qui se servent de la richesse en circulation pour louer du travail, produire des marchandises et réaliser un bénéfice, ce qui nous amène à nous demander : qu'est-ce que le capital ?

Le capital c'est l'épargne mobilisée et mise en circulation sous sa forme la plus ordinaire, l'argent.

Le capitaliste est celui qui, possédant un surplus emprunté ou non de richesse, s'en sert pour produire des valeurs d'échange dans le dessein d'en tirer un profit. D'où il suit que l'épargne est le surplus de choses utiles qui reste à un individu après qu'il a satisfait aux besoins de sa vie. Cet excédant de valeurs devient la richesse ; et cette richesse il la garde ou il la dissipe, ou il s'en sert pour produire de la plus-value et en augmenter la quantité. S'il la garde, il thésaurise en prévision des accidents, de la maladie et de la vieillesse ; s'il la gaspille il devient criminel ; si au contraire il la mobilise pour la jeter dans le torrent de la circulation et l'augmenter, il devient capitaliste.

Le caractère essentiel du capital c'est de devoir son origine à la frugalité et à la prévoyance dans la consommation des

choses utiles à la vie ; c'est d'être l'épargne. Or, cette épargne est elle-même produite par le surplus du travail, et on peut dire avec vérité que le travail est l'auteur du capital.

Telle est l'opinion de N. S. P. le pape Léon XIII qui s'exprime dans les termes suivants :

" Tous ces biens extérieurs c'est le travail de l'ouvrier, " travail des champs ou de l'usine, qui en est principalement " la source féconde et nécessaire. Et dans cet ordre de " choses, le travail possède une telle fécondité que l'on peut " affirmer sans crainte de se tromper qu'il est la source unique " d'où procède la richesse des nations."

On peut donc dire qu'envisagé à son entrée sur la scène le capital n'est pas cette chose affreuse, ce monstre horrible et impitoyable que les socialistes se plaisent à représenter dans tous leurs livres et leurs formules. Au contraire, cette épargne, qui sort de sa cachette pour courir bravement tous les risques à la recherche du travail, n'est en réalité qu'un instrument bienfaisant de progrès et de prospérité. Il n'y a pas d'antagonisme naturel entre le capital et le travail, pas plus qu'il n'en existe entre deux choses qui proviennent l'une de l'autre.

C'est l'abus de la richesse qui fait que, à une certaine phase de son action, le capital devient le tyran du travail, et conduit à cette exploitation effrénée où le travailleur est traité comme une machine à produire et non comme un être composé d'un corps et d'une âme.

Voyons maintenant la définition que la méthode scientifique donne du capital.

Marx convient que, dans un certain sens, le capital est le point de départ et le produit final de la circulation des marchandises ; Sismondi appelle le capital une valeur permanente qui se multiplie sans cesse ; d'après J.-B. Say, le capital est la valeur des matières, bien que ce soit la matière qui fasse le capital ; James Mill prétend que le capital est marchandise ; enfin l'école anglaise définit le capital, l'argent qui produit l'argent,—*money which begets money*. C'est d'ailleurs une défi-

nition qui ne déplait pas à Marx. Cependant à force d'analyse, il en a trouvé une autre qui est devenue la formule et la raison d'être du socialisme de notre âge. Le capital, affirme-t-il, est le surplus de travail que le capitaliste vole à l'ouvrier. Voici d'ailleurs son raisonnement :

Etant donné, dit-il, que le salarié fixe, disons, à une piastre par journée de dix heures de travail la somme nécessaire à se procurer pour les divers besoins de la vie, la conclusion à en tirer est que si ces dix heures de travail sont nécessaires pour produire à l'employeur la somme d'une piastre qu'il s'est engagé à payer, il ne se produit alors rien autre chose qu'un échange pur et simple d'équivalents. L'employeur reçoit de son employé exactement la même valeur qu'il lui donne lui-même, ce qui n'est que juste. Mais les choses dans la réalité se passent tout autrement. Sur ces dix heures de travail, il est de fait que cinq heures suffisent au salarié pour rembourser à son maître le prix de son salaire ; et les cinq autres ? Elles devraient sans doute, en vertu de la plus commune justice, appartenir à l'ouvrier dont le salaire devrait se doubler. Eh ! bien, non ; l'employeur se les attribue sans compensation aucune, et c'est ce surplus de travail qui donne naissance au capital. Par conséquent, le capital est le surplus du travail non payé que l'ouvrier est obligé de faire pour le bénéfice exclusif de celui qui l'emploie.

Au reste, nous allons citer le texte même de l'auteur :

" Le capital n'est donc pas seulement, comme dit Adam
" Smith, le pouvoir de disposer du travail d'autrui, mais il est
" essentiellement le pouvoir de disposer d'un travail non
" payé. Toute plus-value, quelle qu'en soit la forme parti-
" culière,—profit, intérêt, rente etc.,—est en substance la
" matérialisation d'un travail non payé. Tout le secret de
" la faculté pratique du travail est dans ce simple fait qu'il
" dispose d'une certaine somme de travail d'autrui qu'il ne
" paie pas."

Armé de cet étrange raisonnement, Marx fait une guerre acharnée au capital, et appelle sur les capitalistes toutes les

vengeances de l'ouvrier qu'il représente comme systématiquement volé et dépouillé.

Est-il nécessaire de faire observer que cet argument est faux du commencement à la fin ; qu'il repose absolument sur une supposition toute gratuite de faits, et que si le travail produit le capital, il ne le produit pas autrement que d'après le mode que nous avons exposé plus haut ? Pour que l'employeur loue du travail il doit nécessairement et logiquement s'attendre à en tirer un profit ; et c'est dans ce sens limité que le travail devient une marchandise, une valeur d'échange. Autrement, il arriverait que le travail ne trouverait pas à s'exercer, pas plus qu'il n'y aurait de commerce dès lors que le négociant n'attendrait aucun profit de la vente de ses marchandises. Si le loueur de travail vole au travailleur le profit qu'il retire de son labeur, le profit réalisé par le marchand sur la vente de ses marchandises est aussi un vol. C'est ce que Marx et ses disciples se donnent bien garde de prétendre.

Entre les deux définitions du capital, il n'est guère besoin de faire de longs raisonnements pour montrer laquelle est plus conforme au sens véritable des choses, à la dignité humaine, et à la fonction sociale que le capital, cet agent de l'entreprise humaine, est appelé à remplir.

Lorsque le capital, par suite de l'avidité insatiable du capitaliste, s'écarte de la voie dans laquelle il doit exercer son action prolifique et produit l'exagération industrielle, l'un de ses premiers effets est une répartition monstrueuse de la richesse dans un pays. Pendant que les classes travaillantes vont s'appauvrissant sans cesse, les chefs d'industrie amassent des fortunes énormes et forment bientôt une classe d'hommes inconnue jusqu'à ce siècle, la classe des millionnaires.

Il y a eu de tout temps des millionnaires, mais il était réservé à ce siècle d'industrialisme outré de donner naissance à un nouveau groupe social entièrement composé d'individus possédant au bas mot leur petit million. C'est l'aristocratie de la fin du dix-neuvième siècle. Or, dans le temps que,

sous la poussée incessante de la production capitaliste, l'argent afflue vers les chefs d'industrie et s'y accumule par monceaux, la classe nombreuse des travailleurs est envahie par une gêne de plus en plus croissante. Et alors il se produit cette anomalie sociale de familles mourant de faim à côté d'individus dont le revenu quotidien pourrait donner l'aisance à un grand nombre d'êtres humains.

De Tracy a dit avec un grand sens : " Les nations pauvres " c'est là où le peuple est à son aise; et les nations riches, " c'est là où il est ordinairement pauvre."

On a eu raison de le dire, la science toute seule n'a pas réussi à trouver la formule véritable du bonheur de l'homme. Impuissante à rendre l'homme meilleur, elle s'est appliquée à rechercher dans le monde matériel la cause unique de ses misères et de ses souffrances, et en est arrivée à le traiter uniquement comme un simple facteur de valeurs de consommation et d'échange. Elle ne s'est pas élevée jusqu'à l'être moral, et la conception de l'ordre providentiel est restée pour elle lettre close. Est-il surprenant que ses axiômes aient abouti à une douloureuse et effroyable banqueroute ?

Nous avons vu dans cette courte étude comment elle définissait le travail et le capital dont elle fait les deux ennemis implacables de l'homme; nous avons mis en face l'enseignement du christianisme qui sanctifie le travail et donne au capital ses vivifiantes origines et son rôle de justice et de charité. D'un côté, la science humaine, l'orgueilleuse et vaine raison; de l'autre, la science catholique illuminant la raison de ses divines clartés et montrant à l'homme le chemin du devoir qui sera toujours, après tout, celui du bonheur.

JOSEPH ROYAL.

JOSEPH MARMETTE

La vie est faite d'événements imprévus, au milieu desquels dominent les surprises souvent désagréables, parfois douloureuses. C'est ainsi que les lecteurs de la *Revue Nationale,* qui attendaient, ici même, la suite des attachants récits de M. Marmette, le prolongement de la note joyeuse, jetée dans son chapitre de la *mansarde du Palais,* trouvent la place prise par une couronne funéraire!

Il est tombé le 7 mai dernier, enlevé par une syncope, sans que rien eût fait présentir à ses proches un si brusque départ, sans subir les affres de la dernière heure, sans faire aux êtres qu'il aimait les déchirants adieux, une des choses qu'il redoutait le plus, me disait-il souvent, dans la cruelle et inéluctable séparation suprême.

Tout notre monde des lettres déplore le trépas inattendu d'un homme dans toute la vigueur de son esprit, en pleine possession d'un talent littéraire développé par de longues études. Il semblerait inutile de faire son éloge, en présence des lecteurs de la *Revue,* qui ont pu apprécier la saveur de son dernier roman : *A Travers la vie,* d'un style si châtié, avec ses descriptions empreintes d'une couleur locale si vive.

Marmette avait voué un véritable culte à la littérature. Son goût pour les lettres s'était révélé dès ses premières années de collège et si le séminaire de Québec le comptait parmi les faibles en mathématiques et en grec, il le voyait à ses grands concours, enlever le premier prix de *composition*

française. Après ses études classiques, il entra à l'Université Laval où l'étude du droit ne le séduisait pas plus que celle des langues mortes ne l'avait attiré. Il n'y avait pas à dire ; on se trouvait en face d'une vocation littéraire qu'il était inutile de contrarier plus longtemps.

Nous étions alors aux premiers jours de la Confédération, et c'est M. Chauveau qui dirigeait la politique provinciale. Cet homme de bien, la plus haute personnalité littéraire de son temps, se plaisait à offrir sa protection aux hommes de lettres, toujours assez négligés par les puissants de ce monde. C'est grâce à lui que Lemay, Faucher de St-Maurice, Montpetit entrèrent dans l'administration à Québec. Marmette qui avait attiré sur ses débuts l'attention du premier ministre, fut appelé à rejoindre ses aînés dans la carrière.

Il ne tarda pas à mettre à profit les loisirs que lui laissaient ses fonctions de commis du département du Trésor pour étudier notre histoire. Il s'était dit qu'il serait possible de tirer du fonds de nos annales des récits de nature à intéresser ses contemporains tout en faisant mieux connaître nos temps héroïques. C'était une idée géniale et à coup sûr, il était préférable d'entrer dans cette route nouvelle au Canada, que de se traîner dans l'imitation servile des romanciers français. Il y avait là une mine à exploiter et Marmette sut en tirer ce qu'elle contenait de plus riche. Quels récits émouvants que l'*Intendant Bigot*, *François de Bienville*, *Le Chevalier de Mornac* et *La Fiancée du rebelle !*

Cette série de romans embrasse les grandes périodes de notre histoire : *Le Chevalier de Mornac*, c'est la Nouvelle-France trouvant ses assises définitives, après que le régiment de Carignan eut été licencié (1665) pour faire corps avec les premiers habitants du pays. A la suite de ce cadet de Gascogne, qu'était ce chevalier, nous traversons une série d'aventures qui nous rappellent les belles pages de Gabriel Ferry et de Fenimore Cooper. Avec *François de Bienville*, le lecteur suit les péripéties du siège de Québec (1690) si bien défendu par Frontenac. L'*Intendant Bigot*, c'est la guerre

de Sept Ans avec ses héroïsmes sur les champs de bataille et les turpitudes du funeste intendant.

L'ensemble de l'œuvre de Marmette avait pour but de populariser l'étude de notre passé, en dramatisant les hauts faits de nos ancêtres. L'intrigue qui, dans ces romans, cotoie les narrations de nos annalistes, respecte la vérité historique, assez belle par elle-même pour se passer des attraits de la fiction. L'important, c'était d'attirer l'attention de la foule de ce côté et c'était un but patriotique à poursuivre.

Ces romans historiques, écrits avec une grande conscience littéraire, constituent son titre le plus sérieux à l'estime de ses concitoyens, et seront consultés avec profit par quiconque voudra se rendre compte de la vie courante des premiers Canadiens.

On serait étonné de connaître la somme de travail qu'ils représentent ; l'étude non-seulement de nos annales, mais de tous les ouvrages du dix-septième et du dix-huitième siècle de nature à faire connaître les mœurs, les usages de l'époque, en France et au Canada. Ce sont des peintures fidèles où revivent les soldats français, les coureurs de bois, les colons de la Nouvelle-France avec les traits particuliers à chacun.

M. Marmette a passé quatre années à Paris, à faire, aux ministères des colonies, des recherches dans les archives amassées aux siècles passés et qui contiennent en partie les sources de notre histoire. Durant son séjour dans la grande ville, il a su nouer d'aimables relations avec plusieurs hommes de lettres marquants. Au contact de ces maîtres en l'art d'écrire, son talent s'est affiné, et son style a pris cette couleur française qu'on n'attrappe bien qu'en respirant cette atmosphère imprégnée du souffle puissant du monde intellectuel parisien. Son dernier roman, *A Travers la vie,* en cours de publication dans la *Revue Nationale*, manifeste le changement qui s'est produit dans sa manière depuis la publication de l'*Intendant Bigot.*

Marmette avait des qualités d'esprit et du cœur qui lui valurent un bon nombre d'amis. D'une exquise sensibilité,

qui le rendait incapable de faire la moindre indélicatesse et aussi d'en supporter une avec indifférence, il représentait ces bonnes traditions d'honneur et de politesse qui s'affaiblissent dans notre siècle positif. C'était une nature d'artiste qui vibrait aux moindres émotions et un homme de goût épris du beau sous toutes ses formes. Son amitié signifiait dévouement absolu à ceux qui l'avait gagnée ; elle ne savait rien leur refuser, pas même des services d'argent, pas même le partage de ce qui restait au fond d'une bourse qu'on ne vit jamais souffrir de pléthore. Ce sentiment survivait chez lui—chose bien rare — à l'absence. Il lui plaisait d'évoquer le souvenir des disparus. Que de fois, dans nos courses à travers la campagne des environs de la capitale, ne me parlait-il point, avec mélancolie, de Dunn, de Provencher, de Buteau-Turcotte !

Que font-ils là-bas ? et avec cette anxieuse question qui attestait chez lui la puissance de sa sensibilité nerveuse, il ajoutait : *Pensent-ils à nous ?* Hélas, il est allé les rejoindre ! Il lui sera rendu par ses amis d'Ottawa, qui sentent si vivement son départ — cet affectueux souvenir sans cesse rafraîchi dont il entourait les absents ; Marmette leur a été trop sincèrement attaché pour que leur amitié ne le suive point par de là le tombeau.

Si le coup qui l'a renversé sur son œuvre inachevée nous a surpris, était-il inattendu pour lui ? Depuis quelques mois, de sombres pressentiments ne cessaient de le poursuivre. Il était rare que dans nos réunions intimes, il ne nous en fit point part. "*Je ne durerai pas longtemps*" — avait-il coutume de dire. Ces pronostics qui avaient pris l'insistance d'une manie, nous nous amusions parfois à les railler, en l'engageant à chasser ces idées funèbres, mais les papillons noirs n'en continuaient pas moins à hanter son imagination, comme si la mort projetait son ombre devant sa vision d'homme marqué pour un trépas prochain.

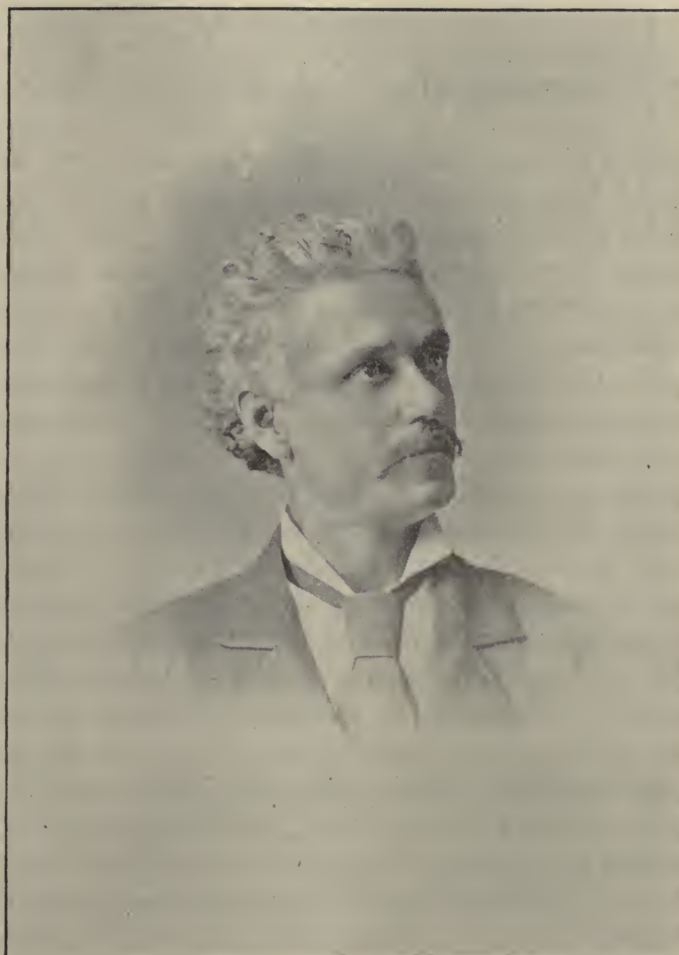
A.-D. De Celles.

CHRONIQUE

C'est bien, mon cher directeur, je vais vous faire une chronique, mais qu'il soit bien convenu que ce sera strictement entre nous. Je ne veux pas que vos lecteurs en sachent le premier mot, et cela parce que je me moque du public autant que de moi-même. Du moins, moi, je le fais sciemment et de propos délibéré contrairement à ce que font, depuis plus de vingt ans, une dizaine de monomaniaques qui se sont imaginés très sérieusement être des écrivains, et encore plus sérieusement, de l'avoir fait croire comme ils le croyaient eux-mêmes.

En second lieu, j'exige de ne pas être obligé d'aborder des questions prêtant aux vaines disputes des hommes. Vous rougiriez sans doute de vous mettre à l'abri de mon nom pour ouvrir des débats compromettants sur l'endroit, à quelques pouces près, où Champlain a été enterré, sur la grosseur du dernier boulet rouge tiré par J.-M. Lemoine sur la langue française, ou sur le dernier bout de chandelle, qui a été brûlé lors du dernier siége de Ninive .... Chut! Il y a des époques dans la vie des peuples où il ne faut même pas prononcer les mots de "bout de chandelle" si l'on ne veut pas s'exposer à soulever des tempêtes.

Ce qui m'enhardit un peu dans mon attitude dédaigneuse, c'est que vos lecteurs ne sauraient être légion. En effet, grâce à des dispositions particulières, le nombre des gens qui lisent, dans ce pays-ci, n'étant pas précisément énorme .... hein! quoi? n'abordons pas ce sujet délicat, mais oiseux.



M. ARTHUR BUIES

Je disais donc que cet affreux Voltaire, lorsqu'il écrivait au marquis d'Arcanson qu'il ne fallait pas s'occuper de ces " quelques arpents de neige " pour lesquels Français et Anglais se battaient depuis cent ans en Amérique . . . .

— Mais, encore une fois, puisque je vous dis qu'il ne faut pas plus parler de corde dans la maison d'un pendu que d'arpents de neige dans un pays qui a six mois d'hiver ! . . . .

— D'accord, mon cher directeur. Mais connaissez-vous beaucoup de questions qui ne soient pas scabreuses dans ce monde ? Je n'en ai trouvé qu'une jusqu'à présent : c'est la question des écoles séparées du Manitoba. Encore, on admettra qu'il eût mieux valu pour elle être scabreuse et, par conséquent, n'être jamais abordée que d'être inoffensive comme elle l'est et d'avoir tant fait discuter les deux plus intelligents partis de l'univers, pendant quatre ans, sans être plus avancée qu'au premier jour de cette belle joûte pour le championship de l'abrutissement.

Alors, tournons-nous d'un autre côté. Parmi les questions en apparence non scabreuses, il y a bien celle de la distribution du lait le dimanche. Je dis " en apparence," parce que ça n'a l'air de rien du tout cette distribution du lait, le dimanche, que des échevins d'une petite ville d'Ontario voudraient abolir, parce qu'ils la trouvent contraire aux prescriptions divines. Cette question, très-peu scabreuse au premier abord, a été vivement discutée dans le conseil des aldermen de la dite petite ville ; mais, malheureusement, on n'a pas été au fond des choses, qui est simplement ceci : le dimanche étant un jour exclusivement réservé au Seigneur, les vaches ne doivent pas avoir de lait ce jour-là ni les bébés, avoir soif.

Supposons, d'autre part, qu'avec ces jolies températures de 95 degrés à l'ombre, dont nous "jouissons" de temps à autre, depuis le commencement de mai, se dilate précisément un dimanche et que le lait sûrisse . . . . Voyez-vous d'ici le doigt de Dieu, et dites-moi s'il n'y aurait pas lieu, là, de mettre en question toute la bible.

Si l'on a pu faire une tempête dans un verre d'eau, ne pourrait-on soulever un ouragan dans un bidon ?

Cela m'amène à vous parler de la question de la température. " Est-ce que c'est scabreux, ça, la température, sergent Dumanoir ? "

— Oui, caporal, que la température est une question fort escabreuse et extrrrêment espineuse, lorsque le thermomètre il marque 95 degrés à l'ombre."

Alors, mon lieutenant, pardon, mon directeur, où diable voulez-vous que j'aborde, si toutes les plages imaginables sont pleines d'écueils ? Attendez un peu. Est-ce que, par exemple, la recherche du parfait bonheur serait une tentative scabreuse ? Nous allons voir. D'abord, les auteurs de la " déclaration de l'Indépendance des Etats-Unis ont essayé de formuler dans ce document que les gouvernements étaient institués pour donner la plus grande somme de bonheur possible aux populations. Mais cela n'est pas du goût de tous les gouvernements, puisqu'il y en a qui . . . . Arrêtez-moi, arrêtez-moi, un mot de plus, et je fais éclater des tonnerres.

" Alors là," comme disait mon bon curé Labelle, il faut pourtant bien arriver à ne pas se cabrer partout. Essayons du parfait bonheur, je crois l'avoir trouvé quelque part, dans un séjour inconnu du reste des mortels, et que je vais vous révéler.—C'est dans le sein doux et somnifère de la Société Royale

Oh ! Que je voudrais finir mes jours dans cette oasis exquise où fleurit le style indigène et où les membres fondateurs coulent, depuis une quinzaine d'années, une existence asiatique, en se contemplant le nombril, du matin au soir, dans une extase et une admiration que rien ne trouble, ni n'altère et dont rien ne détourne, si ce n'est l'admiration pour le nombril de son cher collègue voisin qui, lui, est en train d'escalader le quatorzième ciel, dans le ravissement de son bonheur.

Hélas ! hélas ! je fais encore fausse route et je suis à la veille de dire des inconvenances. Vous voyez comme il est malaisé de faire une chronique quand on ne peut toucher à

rien sans commettre une maladresse.—Si j'essayais de la statistique ? Il y a peut-être quelque chose là-dedans ? Vous êtes-vous jamais étonné de voir combien il y a de grands hommes dans les petites villes ? Peut-être n'y avez-vous jamais songé. Mais moi, j'y songe forcément, parce que je ne vois que des grands hommes autour de moi, et je me demande comment ils peuvent être si grands sans être espagnols. Rien au monde ne me poussera à faire à ce sujet une étude d'ethnographie comparée. Je craindrais trop de me voir choisi d'emblée comme candidat à " notre modeste académie," et je me verrais condamné à faire cette étude en algonquin, langue que j'ignore absolument.

Encore un coup manqué. Que faire, mon Dieu, que faire ? Est-ce que je n'arrive pas bientôt au bout de mes quatre pages ? Nenni. La grenouille de Lafontaine pouvait au moins espérer qu'à force de s'enfler, elle deviendrait un bœuf. Mais moi, je n'ai ni ambition ni but, si ce n'est celui-ci. S'il me reste encore un lecteur, après tout ce que je viens d'écrire, celui-là est sûr de devenir idiot. Faites-lui payer son abonnement d'avance. De cette façon, au moins, je vous aurai dédommagé, dans la mesure de mes moyens, pour tout le mal que je vous fais en ce moment.

La parole ayant été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée, il était convenable que la terre lui fut donnée pour déguiser ses ambitions. C'est pourquoi l'on voit les hommes sur tous les points du globe se disputer comme des enragés pour en attraper des morceaux, qu'ils laissent là, l'instant d'après, pour courir après d'autres.

C'est incroyable comme nos semblables mettent du temps à peupler cette petite boule, ronde à peu près, j'y consens, mais très cagneuse et très raboteuse, qui leur a été donné en partage—en partage est une manière de parler, car ce partage-là se fait toujours à coups de canon et avec force giffles. On dirait que c'est d'avant-hier que le Seigneur a dit à Abraham : " Envoye fort, mon vieux ; tes descendants seront nombreux comme les sables du désert, et quand ils n'en pour-

ront plus, j'enverrai les canadiens pour leur donner un coup de main."

Eh bien ! malgré tant d'encouragement, le quart à peine de la terre est aujourd'hui plus ou moins habité, et Dieu sait comment, la plupart du temps. Il y a des pays où l'on offre une prime aux gens mariés et où l'on taxe les célibataires. Les Américains, de leur côté, se déclarent déjà las de se reproduire et ils ne peuplent leur immense domaine qu'à grand renfort d'émigrants ; les Canadiens eux-mêmes, pourtant bons premiers, n'avancent à rien, malgré la Société de colonisation de Montréal et les prodiges du rapatriement. Jusqu'aux Chinois, qui restent avec leurs 400 millions d'âmes, depuis dix mille ans ! Les nègres de l'Afrique font assez bien leur devoir, mais iis sont toujours à se battre, tribu contre tribu, peuplade contre peuplade, village contre village, ce qui fait qu'il s'en tue deux pour un qui naît. Les Canadiens tiennent toujours la tête du record, mais ils perdent régulièrement les deux tiers de leurs enfants, malgré tous les vaccins et tous les serums connus ou à inventer, ce qui fait une brèche considérable dans la reproduction, soit dit sans vouloir le moins du monde manquer de patriotisme. Enfin, que voulez-vous ? Il faut bien attendre, mais je crains que ça ne soit bien long. Quoique nous nous aidions énormement nous-mêmes, je trouve que le ciel ne nous aide guère dans cette affaire-là.

Maintenant, j'aimerais à dire un mot de l'occupation de l'Egypte par les Anglais, du protectorat de Tunis, de l'occupation de Madagascar, de la cession de l'île de Formose, du conflit franco-brésilien, de l'annexion de Terreneuve et de la question du *french shore*, du chemin de fer trans-sibérien et de celui du Labrador, du dernier emprunt provincial, du traité sino-japonais, de l'introduction de la langue française dans les publications canadiennes, du bi-métallisme, de l'électrotypie, de l'électroscopie, de l'électrotuerie et de l'électromanie, du rapatriement par voie suggestive, les voies ferrées étant insuffisantes pour contenir le flot des canadiens hypnotisés par la

lecture du " Retour de l'exilé " ; je voudrais aussi dire un mot en passant de l'industrie japonaise qui menace de faire un seul et même fricot de toutes les théories économiques, libre-échangistes ou protectionnistes des deux mondes, européen et américain, je voudrais mentionner également la découverte récente du véritable berceau du genre humain, qui n'est pas ailleurs qu'au parc national du Yellowstone, dans le territoire de Wyoming ; j'aimerais aussi par la même occasion, à parler de la question de l'Afghanistan, qui se réglera d'ici à une couple de siècles ; idem, de l'étendue exacte des " sphéres d'influence" réclamées par les nations européennes en Afrique ; id, des progrès de l'agriculture parmi les prolétaires, du suffrage des femmes, de la supériorité des écoles canadiennes sur celles du Dahomey, de la question des phoques de la mer de Behring, qui ne sera réglée que lorsqu'il ne restera plus de phoques du tout, semblablement à celle des homarderies de Terreneuve ; id, de la formation géologique du Saguenay, Mgr T.-K. Laflamme et moi ayant des idées absolument différentes sur ce point, les miennes, bien entendu, étant les seules bonnes ; id, des relations commerciales avec l'Australie, qui est prête à nous acheter, chaque année, une demi-douzaine de bureaux de toilette et vingt-cinq paires de chaussures ; id, de l'insurrection de Cuba, le joyau des Antilles, où fleurit l'oranger bien plus que le régime espagnol ; id, du canal de Panama, qui n'est pourtant pas bien creux et qui a déjà englouti des milliards ; id, de l'ouverture du canal de la Baltique, qui ne s'ouvrira que pour les vaisseaux qui pourront y passer ; enfin pour tout clore, de la question si attrayante, si limpide de la prohibition des boissons spiritueuses ; mais j'aborderai toutes ces choses, diverses et ondoyantes, dans ma prochaine chronique qui sera un bijou, comparativement à la présente.

Croyez-moi toujours votre excellent collaborateur.

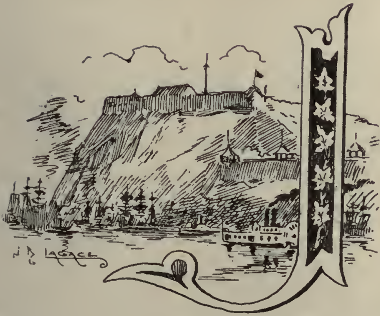
Arthur Buies.

L'ÉTRANGER

NOUVELLE

LETTRE DE JULES RAMEL A SON AMI DE FRANCE

QUÉBEC, 9 MAI 18....



E viens de mettre le pied sur cette terre du Canada demeurée si française en dépit de l'abandon et de l'oubli. Quel sujet d'orgueil et d'émotion pour un français d'entendre à mille lieues de la patrie cet idiome si bien conservé qu'on le croirait l'écho d'un siècle disparu ! Qu'il fait bon de se trouver si loin de son pays au milieu d'une population qui nous rappelle la France par son parler normand, par sa religion, enfin par ce qu'il y a encore de bon chez nous.

Tu ne saurais te faire une idée de la beauté saisissante du fleuve Saint-Laurent, de la grandeur et du coup-d'œil unique qu'offre la rade de Québec. Comme la nature est imposante ici et comme tout fait présager pour la jeune nation qui surgit un avenir en harmonie avec cette nature étonnante. Ici le grand Architecte ne s'est pas amusé aux détails. Il a creusé de superbes vallées où courent des fleuves immenses, des lacs que l'Europe appellerait des mers. Enfin, c'est une terre capable de produire de grands hommes et de leur inspirer de grandes choses. Je viens à peine de fouler le pavé de la vielle cité de Champlain que je comprends la perte irréparable que la France a faite en se laissant si facilement enlever ce que Voltaire dans son égoïsme ignorant nommait quelques arpents de neige.

Mais je me laisse trop aller aux impressions. Il me semble que tu me le reproches et que ton regard ami cherche sur ce papier des nouvelles de mon voyage. Je vais satisfaire à ta légitime curiosité et terminer ma lettre par où j'aurais dû la commencer.

Parti de Rouen le 12, j'arrivais à Liverpool le lendemain et je prenais passage à bord de l'un des paquebots de la ligne Allan. Quelques heures plus tard nous perdîmes de vue les côtes d'Angleterre et vers le soir, nous apercevions non sans émotion cette terre d'Irlande, si fertile en héros et en martyrs, grande par son glorieux passé, plus grande encore peut-être par son présent si douloureux. Et je me rappelai alors les récits fabuleux du vieil Irlandais qui servait chez mon père et qui confondait dans son ignorante ingénuité les travaux évangeliques de Patrick et les luttes parlementaires d'Oconnell.

Ce serait mentir si je te disais que j'ai trouvé la traversée peu orageuse. Le moindre grain sifflant dans les cordages prenait pour moi les proportions d'une tempête. Dans ces dispositions peu favorables il me fallut payer tribut à la mer, ce qui m'obligea à garder ma cabine pendant plusieurs jours, au lieu de contempler les scènes monotones mais grandioses de la vie maritime et de t'écrire à bord comme je te l'avais promis. Heureusement le cinquième jour j'étais sur pied et je pouvais dîner avec les passagers du bord. Bien des sièges étaient vides et je compris que l'océan n'avait pas exigé tribut de moi seul. En face de moi se trouvait un jeune canadien avec qui je liai conversation. Il revenait d'une promenade de quelques mois à travers l'Europe. Quelques heures plus tard nous causions comme de vieux amis, grâce à cette intimité du bord qui en face de l'immensité nous rapproche instinctivement et trompe un peu l'isolement redoutable que les flots nous imposent.



Je fus charmé d'avoir fait connaissance avec cet étranger parlant ma langue et m'entretenant de mon pays comme l'aurait fait un parisien, mêlé de normand. Il avait eu le temps de saisir nos travers, louait avec grâce nos qualités, se raillait avec esprit de nos défauts. "Prenez garde, lui dis-je, je vais au Canada et j'aurai moi aussi le loisir de vous étudier sur place."

Je vous invite, reprit-il, à venir faire vos études de mœurs chez moi. Vous vous reposerez en même temps de vos fatigues avant de continuer votre course à travers le continent. Cette offre était faite de si bonne grâce et il me la répéta si souvent, que j'acceptai son hospitalité.

Ce nouvel ami que le hasard de la traversée m'a fait rencontrer se nomme Edgar Dufour. Il est de taille moyenne et ses grands yeux noirs rayonnent d'intelligence. C'est, j'en suis sûr, un bel échantillon de la race française des bords du Saint-Laurent. Il s'échappe de sa personne je ne sais quel fluide sympathique qui nous enveloppe et nous attire irrésistiblement à lui. Son amitié doit être bonne à goûter, son hospitalité douce à recevoir.

Mais je poursuis le récit de mon voyage. Terreneuve enfin apparut, puis les petites îles Saint-Pierre Miquelon, misérables restes de notre empire américain. Le lendemain nous avions remonté le Saint-Laurent une distance de plus de cinquante lieues de son embouchure que je me croyais encore en pleine mer, tant ce fleuve est immense. Douze heures plus tard nous étions à Québec et je serrais la main d'Edgar à qui je promettais d'être chez lui le surlendemain.

2ME LETTRE

V...... 14 MAI 18....

Je suis chez mon ami depuis trois jours. Tu ne saurais te faire une idée de la charmante hospitalité dont je suis l'objet. Laisse-moi te faire une courte description des lieux que j'habite et tu me diras si je ne suis pas excusable d'oublier dans ce nid charmant que je suis à mille lieues de la patrie, "cette motte de terre adorée," pour me servir de l'expression pittoresque de notre excentrique Barbey d'Aurevilly. V...... est situé à dix lieues de Québec, dans une plaine assez vaste que coupe en deux une rivière étroite et sinueuse. A quinze milles d'ici elle se jette dans le grand fleuve que par un temps calme on entrevoit dans le lointain comme un immense ruban d'argent déroulé sur l'horizon. La résidence d'Edgar est construite sur une légère élévation. En avant le regard plonge dans la plaine qui étend presqu'à perte de vue son tapis de velours. En arrière un verger descend en pente douce vers la rivière qui me fait involontairement songer à la Voulzie de Moreau :

" Un géant altéré la boirait d'une haleine ! "

A l'heure où je t'écris, seul dans ma chambre dont l'une des fenêtres donne sur le verger, la douce senteur des pommiers en fleurs m'arrive comme un parfum du pays que j'ai laissé. Le parterre qui donne sur l'unique rue du village est planté d'ormes gracieux et d'érables où chantent des milliers d'oiseaux. Toutes ces voix d'une nature plus jeune que la nôtre me rajeunissent aussi. La vue, l'ouie, l'odorat, tous les sens sont ravis et l'on est tenté de s'écrier : Oh ! qu'il fait bon vivre ici !

T'ai-je dit qu'Edgar a une sœur? Une sœur charmante, paraît-il. Elle est absente depuis la veille de mon arrivée ici, appelée subitement auprès d'une vieille tante malade. C'est te dire que je ne la connais pas encore. Edgar sur ce sujet est muet, et tu comprends que je ne puis le questionner là-dessus. Il paraît éprouver de l'ennui de la voir loin de lui alors qu'il arrive d'un si long voyage. Cette sœur est tout ce qui lui reste de sa famille. Hier il m'a conduit à l'humble cimetière de la paroisse. Nous avons fait halte près d'une pierre tumulaire qui indique l'endroit où reposent son père et sa mère. "A part ma sœur, dit-il d'une voix émue, voilà toute ma famille." Alors je me reportai par la pensée au vieux cimetière de Rouen et je dis à Edgar : "Plus heureux que moi, il vous reste une sœur. Là-bas, sur les bords de la Seine toute ma famille dort le dernier sommeil." Cette scène touchante nous avait rendus un peu rêveurs et nous retournâmes à la maison sans échanger un seul mot. Il était tard ; un bon souper nous attendait et l'appétit nous fit oublier cette promenade mélancolique et changea le cours de nos pensées.

Le souper terminé, nous étions installés dans son boudoir lorsqu'Edgar revenant aux tristes pensées de tout à l'heure me dit que la vie d'isole-



ment qu'il menait depuis longtemps commençait à lui peser. Il a trente ans et se trouve en position de faire un mariage avantageux. Je lui souhaite un mariage digne de lui. Mais, me diras-tu, cet Edgar Dufour

dont tu me fais tant d'éloges. que fait-il ? Quelle est sa position sociale ? Je m'empresse donc de te dire qu'il est à la tête d'une exploitation agricole considérable. Il est ce qu'on appelle dans le pays un *gentleman farmer.* Fort instruit, il eut pu faire sa marque dans n'importe quelle carrière. Il a préféré continuer l'exploitation créée par son père, et il n'a pas eu tort, car les professions me paraissent encombrées ici. Le barreau surtout souffre de cette pléthore, et bon nombre d'avocats, me dit Edgar, se livrent à de petites industries plus ou moins avouables. D'ailleurs mon nouvel ami, avec son caractère loyal, ses goûts paisibles, son tempérament quelque peu rêveur, ne s'est pas senti entraîné vers les roueries de la chicane. Aussi a-t-il trouvé sa véritable vocation dans l'état qu'il a embrassé. Il m'a raconté ses hésitations à ce sujet, dues aux pressantes sollicitations d'un oncle, vieux praticien de la ville, qui faisait miroiter à ses yeux l'espoir d'une clientèle monstre. Il m'avoua qu'il allait succomber devant les séduisantes promesses de son oncle, lorsque son père mourut, juste cinq ans après sa mère.

Cette catastrophe décida sa vocation. Il resta aux champs, ne voulant pas confier à une surveillance mercenaire les travaux considérables de la ferme. Je l'ai félicité sur la détermination qu'il a prise, car il me paraît heureux de son sort, malgré Horace et il donne raison à Virgile : *O fortunatos nimium sua si bona norint agricolas.* Il jouit ici de la considération de tous et j'entends dire qu'aux prochaines élections parlementaires qui, me dit-on, sont prochaines, il sera prié de poser sa candidature. Si j'étais encore au pays alors et que je fusse au courant des questions politiques qui se débattent, je serais tenté de lui donner l'humble appui de ma parole.

3ME LETTRE

22 MAI 18......

Plus je vais et plus je me plais ici ; et pourtant il me faudra partir bientôt sans connaître la sœur d'Edgar peut-être. Sais-tu que cette idée me chagrine un peu. Voyons, ne ris pas de moi. Hier pendant que nous causions au salon Edgar s'est levé et ouvrant un album, me montra la photographie de sa sœur. Je fus frappé de sa ressemblance avec lui et je n'ai pu résister au plaisir de contempler ce portrait un peu plus longtemps qu'il n'eut fallu peut-être. Pendant ce temps Edgar avait rallumé sa cigarette éteinte et s'était laissé choir dans un fauteuil sans prononcer un mot. Je refermai l'album et nous reprîmes la conversation interrompue sans autre réflexion de ma part que celle-ci : " Edgar, votre sœur vous ressemble étrangement et elle fait un portrait ravissant." Ce fut tout.

Le lendemain il recevait une lettre d'elle lui annonçant son arrivée prochaine. Je ne sais, mais j'éprouvai une certaine impatience de la voir Cette inconnue dont je n'ai vu qu'une fois la photographie occupe

déjà ma pensée oisive. Est-ce un caprice ? Je l'espère. Imagine-toi ton ami à mille lieues de sa patrie ayant perdu son cœur. Il serait par trop ridicule d'aimer cette jeune fille sans la connaître. Mais Edgar est si bon, si aimable, si gentil que je ne puis m'empêcher de voir dans sa sœur toutes ces qualités. Si j'en crois sa photographie ce sont les mêmes yeux francs et intelligents, la même lèvre expressive, le même nez légèrement arqué, la même physionomie sympathique.

Aujourd'hui nous sommes allés faire une excursion à quelques milles d'ici. Charmant pays ! Charmant peuple ! Nous avons fait halte chez un paysan qu'ici on nomme habitant et j'ai pu faire une rapide comparaison entre la classe agricole d'ici et la nôtre. L'avantage n'est pas à la France. Chez nous le cultivateur, si chargé d'impôts, est défiant, ombrageux, égoïste. Ici il est hospitalier et expansif. Chez nous sa parcimonie se trahit dans ses vêtements et dans son intérieur misérable. Ici la vie est plus large et respire l'aisance. On pèche même par l'excès contraire. Le paysan chez qui nous étions est un brave homme qui touche à la soixantaine et qui a réussi par un travail opiniâtre à acquérir un petit capital et à établir ses cinq fils. Ses cinq fils ! me diras-tu, mais ne sois pas trop vite étonné et apprends pour l'édification des français ou à leur grand scandale, si tu l'aimes mieux, que ce patriarche a autant de filles, toutes mariées et, mieux encore, mères de familles. Et comme si cette fécondité ne suffisait pas, le gouvernement a imaginé de donner cent acres de terre aux pères de douze enfants vivants. Le brave paysan qui en a dix nous disait avec bonhomie qu'il regrettait d'être resté en si bon chemin. Figure ouverte, sourire amical, geste aisé, tout annonce chez l'aimable vieillard une nature d'élite, un diamant brut que l'instruction eut pu façonner. Lorsque nous eûmes quitté la demeure de ce patriarche, Edgar, voyant ma surprise me dit : Ils ne sont pas tous comme celui-ci, mais je pourrais vous en faire connaître plusieurs de cette trempe dans la paroisse.— Je ne suis pas surpris, repliquai-je, qu'un gouverneur anglais ait appelé ce peuple franco-canadien un peuple de gentilshommes.



Depuis quelque temps je passe chaque jour une heure ou deux dans la bibliothèque d'Edgar et je suis étonné d'y trouver un aussi grand nombre d'ouvrages canadiens. Ça été pour moi toute une révélation, et c'est avec émotion que j'ai lu des œuvres pleines du souvenir de la France. Comme la poésie est au berceau de tous les peuples, je l'ai trouvée ici chantant les exploits de la Nouvelle-France. Je voudrais faire connaître

à tous mes amis de là-bas ces œuvres saines et pleines d'un charme qui nous est inconnu. On accuse, paraît-il, la poésie franco-canadienne de céder trop facilement à l'influence française, mais un Européen y découvre vite quelque chose d'exotique, et pour lui il se dégage de ces œuvres comme un âcre parfum des forêts vierges d'Amérique. De retour à Rouen je te parlerai de Crémazie mort inconnu dans cette Normandie que je viens de laisser, de Fréchette qui, plus heureux que son aîné, au lieu de venir chercher l'oubli en France, est venu y cueillir des lauriers, de Lemay l'élégiaque, trois talents différents par l'inspiration et la facture. Tu comprends que je ne puis apprécier leur œuvre comme il convient car j'en ai fait une lecture trop rapide. Plus tard, je pourrai mieux résumer mes impressions sur cette trinité littéraire. Quoiqu'il en soit, il se dégage de ces productions un culte fervent pour la France. De plus jeunes étoiles commencent à poindre dans le ciel poétique du Canada. Une pléiade de jeunes poètes essaient leurs ailes et font parfois entendre des notes ravissantes. A côté des poètes les prosateurs figurent avec avantage. Je te cite un peu au hasard parmi les morts Garneau, Ferland et Chauveau, parmi les vivants Fabre, Casgrain, Routhier, Buies, David et Legendre. Voilà certes une littérature qui s'affirme et s'impose à l'attention de la France. Le devoir de notre pays est de favoriser l'éclosion de cette littérature française perdue sur un continent anglo-saxon, car c'est par la langue que se maintient la nationalité, et c'est par la culture des lettres que se perpétue la langue. Les écrivains la fixent à jamais au lieu de la laisser aux caprices des expressions populaires. Au Canada surtout il faut une vigilance exceptionnelle car la langue est envahie par une foule de locutions étrangères. Grâce aux relations multiples avec les Etats-Unis le parler des bords du Saint-Laurant deviendrait un patois méconnaissable si les esprits cultivés ne s'opposaient pas au torrent des expressions anglo-saxonnes. A ces champions de la langue française en Amérique la France doit toute sa sympathie, toute son admiration, toute sa coopération active et puissante.

4ME LETTRE

3 JUIN 18......

Depuis ma dernière lettre il s'est passé un événement que je tiens à te raconter. La sœur d'Edgar, mademoiselle Yvonne, est arrivée hier. La veille son frère avait reçu d'elle un mot lui annonçant son retour pour le lendemain. Nous étions à causer ensemble lorsqu'il reçut la missive. Il la lut, la jeta négligemment sur son bureau et me dit plus négligemment encore : Yvonne nous arrive demain. J'irai à sa rencontre ; m'accompagnerez-vous ? J'accepte, lui répondis-je. Je ne sais ce que cette nouvelle si simple, si ordinaire me causa. Il me semblait

que j'allais entrer dans une phase décisive de mon existence. " Yvonne arrive demain," dit Edgar, et mon cœur a battu plus fort et ma figure a dû trahir l'émotion que j'éprouvais.

Le lendemain nous nous rendions à la gare, distante de vingt arpents. J'étais ému ; pourquoi ? je n'osais me l'avouer. Cette étrangère que le train rapide dont le sifflet aigu se faisait entendre au loin, allait rapprocher de moi, cette inconnue dont je devinais les traits par une photographie peut-être imparfaite ou menteuse allait-elle me remuer le cœur ? Je n'eus pas le temps de pousser plus loin mes réflexions. Le train bruyant arrivait en gare, ébranlant le sol de ses trépidations, et une jeune fille svelte et légère en descendait, se précipitant dans les bras de son frère. Deux bons baisers s'échangèrent, puis se tournant vers moi Edgar me présenta sa sœur en disant : je te présente monsieur Jules Ramel, l'ami dont je t'ai parlé dans mes lettres. Elle répondit avec une grâce et une aisance parfaites que je n'étais pas pour elle tout-à-fait un inconnu puisque son frère lui avait parlé de moi. De retour au logis elle se hâta de parcourir la demeure de son frère, s'assurant que dans son absence rien n'avait été négligé grâce aux soins de la vieille Marceline, et elle fit gracieusement les honneurs de la maison. Il était cinq heures de l'après midi, et j'allais me retirer lorsqu'Edgar et Yvonne m'invitèrent à souper. J'ai oublié de te dire que quelques jours avant le retour de la sœur d'Edgar j'avais jugé plus convenable de prendre ma chambre à l'unique hôtel du village. Comme je croyais n'avoir que peu de jours encore à passer à V.. il m'en coûtait moins de laisser ce toit hospitalier. Edgar n'avait pas trop insisté et je lui savais gré de sa réserve délicate. Le souper fut assez gai quoiqu'un peu contraint. Entre Yvonne et moi il existait une gêne que je tenais à voir dissipée ; aussi je m'efforçai d'être aimable, et elle sembla écouter avec intérêt le récit de mes voyages. Ce soir-là je me retirai de bonne heure, l'esprit assiégé de mille pensées, le cœur agité de mille impressions.



JOURNAL DE JULES RAMEL

9 JUIN 18 .....

Les jours s'écoulent avec une monotonie que j'aime. A dix heures je me rends à la bibliothèque d'Edgar. J'ai souvent le plaisir de voir sa sœur active, légère, joyeuse, aller et venir dans la maison. J'entends parfois résonner le piano et je me dis : c'est elle ! Elle me fait involontairement songer à ces paroles de madame Roland :

"On a toujours du loisir quand on sait s'occuper. Ce sont les gens qui ne font rien qui manquent de temps pour tout." Je dine parfois avec eux et nous passons nos soirées ensemble. S'il fait beau, c'est une longue promenade au verger ; puis de retour au salon Yvonne se met au piano, Edgar touche le violon et je chante. Concert chaque jour improvisé. Heures charmantes dont je vois venir le terme avec chagrin. Cette vie intime a pour moi de l'attrait et chaque jour je me sens de plus en plus attaché à ces deux êtres si bons, si aimables pour moi. Je t'avouerai que je ne les confonds pas tous les deux dans une même affection. J'aime Edgar comme un frère, mais quand je songe à Yvonne mon cœur crie : Alerte ! l'amour est là ! Serait-ce possible ? Suis-je amoureux de cette enfant, hier une étrangère ? Mais qu'a-t-elle fait pour inspirer cet amour ? La chère créature est innocente de cette conquête. Ses yeux aux reflets si purs, sa beauté tranquille sont les seuls coupables. Toujours aimable sans coquetterie, bonne sans ostentation, elle n'a jamais prononcé un mot qui put me faire soupçonner une affection particulière pour moi. Elle semble m'aimer comme l'ami de son frère. Hélas ! je sens bien que je l'aime plus qu'on aime d'ordinaire la sœur de son ami. A la voir ainsi réservée avec moi je lui suppose un amour que j'ignore, et la jalousie de ses ongles de fer commence à me déchirer le cœur. Jaloux ! Ai-je le droit de l'être quand pas une parole d'amour n'a été échangée entre nous ! quand je n'ai encore aucune preuve qu'elle en aime un autre ! Et d'ailleurs qui suis-je pour elle ? Un étranger arrivé d'hier et qui partira demain, un inconnu que le hasard aura jeté un jour sur son chemin. Me faudra-t-il partir allégé de mon cœur ? Mais je ne veux pas m'éloigner sans lui laisser voir combien elle m'a plu. J'aime mieux provoquer une explication qui me fera peut-être souffrir, que de demeurer dans cette incertitude qui me tue. Si le bonheur est près de moi je serais coupable de ne pas tenter de le saisir. Pourtant ce serait mal la juger que d'espérer d'elle un aveu. Je ne suis à ses yeux qu'un inconnu dont elle ignore le passé, la position sociale, les relations de famille. Edgar paraît m'estimer mais la rencontre fortuite qui nous a fait amis ne suffit pas pour me valoir l'amour d'Yvonne. Je suis dans une per-

plexité fâcheuse qui me rend rêveur. S'en aperçoivent-ils ? je ne le crois pas à moins qu'ils dissimulent. La réserve d'Edgar envers moi lorsqu'il s'agit de sa sœur peut s'expliquer. Délicat comme je le connais, il attend peut-être de moi une démarche quelconque, ou bien désireux de voir sa sœur à un autre il ne veut pas provoquer une conversation qui le mettrait dans l'embarras. J'en veux presque à Yvonne de ne pas deviner mon trouble. Il me semble que si elle avait la moindre affection pour moi son regard pénétrant de femme lirait facilement dans mon cœur. Quand je la vois vis-à-vis de moi dans une aimable réserve je lui en veux de ne pas être plutôt froide et distante. Elle a en effet l'enjouement d'une indifférente au lieu de l'attitude rêveuse et craintive de l'amoureuse. La position n'est pas tenable. Je l'aime trop pour ne pas essayer de connaître ce que je dois craindre ou espérer. Demain je veux savoir si c'est l'amour ou l'amitié qu'elle loge pour moi dans son cœur.

11 JUIN 18......

Une malencontreuse visite m'a empêché de parler à Yvonne hier. Invité à souper chez Edgar, j'y ai rencontré monsieur Carl Max, jeune allemand de mon âge fixé à Québec depuis dix ans et qui s'est déjà créé une belle position dans le commerce. Assez instruit, distingué de manières, d'un abord sympathique, s'il me fait un peu oublier que j'abhore sa patrie, hélas ! il me fait trop souvenir que j'adore Yvonne. Aussi malgré son extérieur agréable j'éprouve pour lui de l'éloignement car je le soupçonne de faire la cour à notre adorable hôtesse. Elle me paraît plus enjouée, plus aimable avec cet allemand qu'avec moi. Serait-ce parcequ'elle le connaît plus intimement ? Elle le voit depuis des années sans doute tandis que pour elle je n'existe que d'hier et je ne serai plus demain. Le dirai-je ? j'ai éprouvé un violent accès de jalousie. Yvonne l'aime-t-elle ? Et si elle l'aime dois-je l'en blâmer ? S'il a su se faire agréer d'elle est-ce sa faute si j'arrive avec mon affection intempestive ? Mais j'ai beau raisonner, la jalousie me brûle. Je crains de n'avoir pu dissimuler le sentiment qui m'agite et j'ai peur même d'avoir



été quelque peu maussade au début. L'allemand qui parle un français où se glisse un léger accent tudesque a fait assaut de galanterie et d'amabilité. Je lui en voulais de paraître si gai lorsque j'étais si sombre et je m'en voulais encore plus de n'avoir pas l'énergie de lutter avec lui dans ce tournoi de l'esprit et de la gaité. Edgar, sans doute intrigué par mon attitude étrange s'approche de moi et me demande à mi-voix : Jules, qu'avez-vous ? Cette question si naturelle, si simple, posée d'un ton si sympathique eut un effet magique. Je refoulai au fond de mon cœur l'orage qui y grondait et je fis un suprême effort pour me racheter dans l'esprit des hôtes aimables qui m'entouraient. Je retrouvai ma verve et mon aplomb, Le souper terminé, nous passâmes au salon. Prié de chanter, l'allemand rendit assez bien comme pour me narguer, un chant patriotique de son pays, ce à quoi je répondis, quand mon tour fut venu, par le " Rhin allemand " de Musset. L'antipathie nationale se réveillait, activé par le sentiment plus délicat dont Yvonne était l'objet. Pour faire diversion l'aimable jeune fille se mit au piano et nous ravit par le brio avec lequel elle exécuta une sonate de Bethoven et une symphonie de Berlioz. " Vous voyez, dit-elle en reprenant son siège, je sais rendre justice au génie musical des deux nations ; " et elle accompagna cette phrase d'un sourire qui semblait dire : " Vous êtes de grands enfants." La soirée se passa sans autre incident, et à onze heures je rentrais dans l'humble auberge du village, le cœur torturé par deux sentiments, l'amour et sa compagne ordinaire, la jalousie.

14 JUIN 18......

Hier j'ai éprouvé une violente émotion. En me promenant seul dans le verger d'Edgar je trouvai dans une allée un petit carnet que je ramassai. Je l'ouvre. Trois ou quatre feuillets sont remplis d'une écriture très fine. L'idée que ce carnet appartient à Yvonne me trouble. Ai-je le droit d'entrer ainsi dans sa pensée, de surprendre peut-être le secret de son cœur ? Mais mes yeux, complices de ma curiosité contre ma conscience me poussent irrésistiblement vers ces lignes tracées d'une main rapide et ferme. J'y lis en rougissant de mon indiscrétion malhonnête quelques pensées d'auteurs. En voici quelques unes :

" La vie est une hymne à deux voix."

LAMARTINE

" Vivre c'est attendre ! "

" Une femme insensible est celle qui n'a point encore vu celui qu'elle doit aimer."

LABRUYÈRE

" ...... quand on s'est aimé l'on s'en souvient toujours ! "

SULLY PRUDHOMME

Elle a donc aimé ! Elle aime peut-être encore ! Ces quelques pensées m'ont singulièrement ému. Je n'ai pas voulu poursuivre cette lecture,

et fermant l'agenda, je le plaçai à l'endroit même où je l'avais trouvé, et je m'éloignai rapidement, honteux de mon indiscrète curiosité. Le soir comme tous trois nous nous promenions dans le verger je jetai un rapide coup d'œil vers l'endroit où j'avais trouvé l'agenda. Il n'y était plus. En me retournant je crus voir le regard d'Yvonne fixé sur moi. Soupçonne-t-elle que le hasard d'une promenade a pu faire tomber ce carnet sous mes yeux? Je le crois car il me semble qu'elle a rougi un peu.

16 JUIN 18......

Enfin j'ai pu causer librement avec Yvonne. Il était trois heures de l'après-midi. Nous étions seuls sur la terrasse qui donne sur le verger. Il faisait un temps délicieux et tout portait à l'aveu.

— Yvonne, lui dis-je, permettez-moi une question.



— Oui, reprit-elle en souriant, si elle n'est pas trop indiscrète.

— Elle l'est peut-être un peu, lui répliquai-je, mais elle brûle mes lèvres depuis longtemps. Cette question la voici : Yvonne, avez-vous aimé ?

A ces mots elle tressaillit et rougit, mais après une minute de silence elle me dit : " Etrange garçon qui me posez une si étrange demande! Avez-vous le droit, vous que je connais d'hier, de sonder ainsi mon passé, de pénétrer dans mon cœur pour y surprendre les impressions qui ont pu le faire battre un peu plus fort ! Et si je vous disais que j'ai aimé, seriez-vous plus avancé, monsieur l'inquisiteur ?

" Si vous me répondiez ainsi je vous demanderais avec plus d'anxiété : Yvonne, aimez-vous encore ?

" Oh ! l'étrange garçon, s'écria-t-elle, en se levant comme pour me quitter.

" Pardon, Yvonne, si je vous ai froissée. Ne devinez-vous pas quel sentiment me fait parler ainsi ? N'avez-vous pas deviné l'intérêt que je vous porte pour avoir osé interroger votre cœur ? Ah ! sans doute j'ai été indiscret en vous demandant si vous aviez aimé ; eh bien je vais l'être encore davantage en vous avouant que je vous aime !

" Taisez-vous ! reprit-elle d'un ton où la surprise se mêlait à un peu d'effroi.

" Vous n'avez pas le droit, continua-t-elle en rougissant, de me parler ainsi. Vous n'êtes peut-être pas le premier étranger qui veuille troubler mon repos : mais je suis depuis longtemps en garde contre ces déclarations qui viennent des lèvres plus souvent que du cœur. A V. . , sachez-le, on ne flirte pas. Que diriez-vous si je vous défendais de m'aimer ?—" Je me courberais, lui dis-je, devant cette cruauté féminine et j'emporterais dans mon cœur meurtri la plaie que votre indifférence y aurait faite ; car je vous l'avoue sincèrement, l'affection que je vous porte n'est pas une flamme éphémère, un entraînement subit, ce que les anglais appellent : *Love at first sight.* C'est à vous voir chaque jour que j'ai appris à vous aimer. Ah ! si vous saviez quel combat ma raison a livré à mon cœur ! Si je n'ai pas parlé plus tôt, Yvonne, c'est que je comprenais la position défavorable où me place ma qualité d'étranger. Et après tout suis-je si coupable ? Est-ce ma faute si vous êtes si aimable, si séduisante, et en voudriez-vous à un pauvre garçon qui n'a pu résister à vos charmes ? Ai-je manqué à l'honneur en me permettant de vous aimer ? N'aurai-je pas plutôt été indigne de vous si j'étais demeuré insensible aux brillantes qualités que malgré votre réserve vous ne pouvez cacher ? " J'avais à peine terminé cette apologie de mon amour qu'elle se leva brusquement en me disant : " Je vous laisse ; demain vous serez plus raisonnable ; " et elle s'éloigna, vive et légère, et sa forme gracieuse disparut derrière un massif d'églantiers en fleur.

Le lendemain je la rencontrai dans la bibliothèque ; elle lisait les dernières poésies de Jean Rameau. " Aimez-vous les vers ? dit-elle. Je lui avouai que j'étais même coupable d'en avoir fait." J'entends souvent

dire, reprit-elle, que vous autres Français, vous aimez à vous vanter. Je serais charmée de connaître votre savoir faire et je brûle de vous mettre à l'épreuve. Seulement j'y mets deux conditions : Soyez "vous" et oubliez "moi". Là-dessus nous nous séparâmes.

Le soir après le souper je lui envoyais les strophes suivantes :

DÉFENSE D'AIMER

Elle me défend de l'aimer,
Et pour le dire, la cruelle
Se fait plus aimable et plus belle,
Sûre de plaire et de charmer.

Elle me défend de l'aimer
Et la rusée, ô nouveaux charmes !
Connaissant le pouvoir des larmes,
Pleure, hélas ! pour mieux me charmer.

Elle me défend de l'aimer,
Et son regard troublant de femme
Allume à l'instant dans mon âme
Un feu qui doit la consumer.

Elle me défend de l'aimer
Quand elle seule est la coupable
D'avoir par sa grâce adorable
Su me ravir et m'enflammer.

Elle me défend de l'aimer,
Mais cette profonde blessure
Qu'elle m'a faite, est-elle sûre
Que l'oubli peut la refermer ?

Elle me défend de l'aimer,
Ignore-t-elle, l'insensible,
Qu'elle demande l'impossible
A mon cœur qu'elle a su charmer ?

ADOLPHE POISSON.

(*à suivre.*)

L'ACADIE

RECONSTRUCTION D'UN CHAPITRE PERDU DE L'HISTOIRE.

Nous venons de terminer la lecture de l'ouvrage en deux volumes de M. Edouard Richard, que vient de publier à New-York et à Montréal la maison John Lovell & Son, et dont le titre est : " *Acadia—Missing links of a lost chapter in American History*," et nous ne pouvons résister au plaisir d'en faire une courte appréciation.

Plusieurs peut-être se demanderont pour quel motif ce livre, œuvre d'un Acadien, a été publié en anglais plutôt qu'en français. La lecture de l'introduction devra suffire à les convaincre que l'idée de l'auteur a été des plus heureuses à tous les points de vue.

Nous avions déjà lu dans *Le Monde* et le *Montreal Herald* des extraits de ce livre qui donnaient les plus belles espérances, mais c'était-là, nous disions-nous, des morceaux choisis par l'auteur même, et il était raisonnable de croire qu'ils étaient le *dessus du panier*. Tout de même, il était évident que l'ouvrage devait avoir du mérite, et nous avions hâte de le parcourir. C'est fait, et la lecture attentive que nous en avons faite n'a fait qu'ajouter à l'impression favorable produite par les extraits publiés.

Cet ouvrage n'est pas, à proprement parler, une histoire. On s'attend, en lisant une œuvre de cette nature, à y voir une narration des événements se rangeant par époques et par dates dans un ordre méthodique, reliés ensemble par quelques éclaircissements et rehaussés en quelques endroits par des considérations philosophiques qui sont comme le ciment faisant un tout compact de l'édifice. L'ouvrage est bien cela à beaucoup d'égards, mais il est en même temps un plaidoyer. Ne serait-il que cela, l'auteur ne nous aurait pas trompés par le titre qu'il lui a donné. Il se trouvait en face d'un chapitre perdu ; perdu, parce que les rares documents qui nous restent ne représentent qu'un

côté de la question, celui du despotisme militaire qui présidait au gouvernement de la province; perdu, parce que le grand événement qui a donné lieu aux malheurs du peuple acadien cachait un crime monstrueux et que la honte avait poussé ses auteurs à détruire les documents qui pouvaient flétrir leur mémoire. La chose était facile puisqu'ils étaient eux-mêmes l'autorité, puisqu'ils tenaient en mains, sinon les preuves palpables de leur crime, du moins les fils qui eussent permis aux chercheurs de recomposer la trame qui les eut guidés dans la recherche de la vérité.

Cette déportation était tellement odieuse, tellement barbare, que, sans même en démêler parfaitement les causes ou les raisons, elle a été condamnée d'une voix à peu près unanime. Il pouvait être plus satisfaisant de mettre la main sur certains documents qui, liés ensemble, pouvaient établir la preuve absolue du crime, mais la disparition presque complète de ceux qui devaient se trouver aux archives ne suffisait-elle pas pour convaincre quiconque n'est pas aveugle ? Devant nos cours de justice on regarderait comme une forte présomption de culpabilité la disparition de documents que retiendrait l'inculpé ; à plus forte raison peut-être celle de documents publics par l'autorité constituée. Chapitre perdu, parceque, comme le prouve surabondamment M. Richard, le compilateur des archives de la Nouvelle-Ecosse, a tronqué à nouveau les rares documents qui restaient et fait tout ce qui a été possible pour égarer le public. Chapitre perdu, parce que Parkman, suivant l'exemple du compilateur, a mis en œuvre tous les subterfuges et toutes les roueries d'une imagination fertile pour tromper davantage le lecteur.

Dans des circonstances aussi exceptionnelles, l'histoire de ces douloureux événements pouvait-elle s'accommoder d'une simple narration ? Evidemment non. On sent que M. Richard éprouve des scrupules ou des inquiétudes sur ce point, et il s'en explique à diverses reprises. L'élévation de son esprit, l'impartialité qui le distingue et dont son beau livre porte l'empreinte, lui eussent fait désirer, nous n'en doutons pas, d'adopter le genre ordinaire de l'histoire. Il ne le pouvait pas ; et tel qu'il est son ouvrage n'en est pas moins l'histoire fidèle de l'Acadie pour la période qu'il embrasse. Etant donné les circonstances, la forme qu'il a adoptée était la seule qui put éclairer le public et lui faire saisir le fond des choses. Tout est exposé avec tant de clarté, tant de méthode, tant de force, avec une telle abondance de preuves inductives et déductives, qu'il ne laisse pas un seul doute sur tous les points qu'il touche. Sa conviction est si profonde qu'il nous entraîne irrésistiblement à sa suite.

Il n'est pas nécessaire en aucun cas de se demander si la preuve corrobore les conclusions ; cette preuve, elle est là chaque fois, textuelle, complète, tirée le plus souvent des documents publics, des écrits de ceux



M. EDOUARD RICHARD

contre qui il conclut. Ces documents, il les analyse, on peut le suivre dans les prémisses comme dans les conclusions, et toujours il fait preuve de clairvoyance et de pénétration.

Pour approfondir cette histoire il importait beaucoup de connaître le caractère des Acadiens, du clergé, des divers gouverneurs qui se sont succédé dans l'administration des affaires et de démêler les intérêts variés de toutes les parties en cause. Tout cela est mis en relief avec une grande clarté et une profonde habileté. C'est ainsi que durent se passer les choses, se dit-on ; et comme résultat on ferme le livre, emportant avec soi une conviction profonde.

Nous laissons à d'autres la tâche d'apprécier plus minutieusement les phases variées de cette histoire, la nôtre se borne à indiquer les grandes lignes du sujet.

***

Port Royal en Acadie, maintenant Annapolis (Nouvelle Ecosse), a l'honneur d'avoir été le premier établissement européen fondé dans le nord de l'Amérique. Après un siècle de domination française et bien des vicissitudes, l'Angleterre s'empara de Port Royal en 1710 ; trois ans plus tard, en 1713, la France, par le Traité d'Utrecht, cédait définitivement ses droits sur toute l'Acadie. La France s'était si peu occupée de cette colonie que la population d'origine française n'était alors que de 2,500 âmes.

Par ce traité les Acadiens pouvaient, ou rester dans le pays en conservant leurs terres et le libre exercice de leur religion, ou le quitter dans l'espace d'un an avec le privilège d'emporter leurs meubles et effets et le produit de la vente de leurs immeubles. Les autorités anglaises crurent probablement que les Acadiens ne demanderaient pas mieux que de rester ; il n'en fut cependant pas ainsi, car tous décidèrent d'émigrer à l'ile Saint-Jean (Prince-Edouard) qui appartenait encore à la France avec l'ile du Cap-Breton. Partir était pour eux, on le comprend, un sacrifice cruel. Il s'était écoulé un siècle depuis que le pays avait été occupé par leurs ancêtres ; plusieurs générations s'étaient assises au même foyer ; ils possédaient des terres d'une grande fertilité, qu'ils avaient enlevées à la mer par des travaux d'endiguement qui représentaient une somme énorme de travail ; ils possédaient des habitations confortables et vivaient dans l'abondance dans un pays salubre et riant, où tout respirait la paix et le bonheur. Délaissés par la Franee, sans immigration, unis ensemble par les liens de la parenté et des intérêts communs, ils formaient une grande famille dont les mœurs étaient en réalité ce que la fiction peut être attribue à l'âge patriarcal. D'un

autre côté, dans ces temps d'intolérance et de haines nationales, pouvaient-ils espérer que leurs nouveaux maîtres respecteraient longtemps leur foi religieuse et les clauses du traité ?

Leur décision alarma le Gouverneur de la Province, car il comprit que cette expatriation servirait à peupler le territoire français au détriment de l'Acadie. Il comprit également, ce qui était plus sérieux encore, qu'il ne pourrait même être question de les remplacer par des colons anglais par crainte des Sauvages dont la haine pour tout ce qui était Anglais était telle que la vie de ces colons serait sans cesse menacée par eux. Ce danger était si réel et si difficile à écarter, que pendant quarante ans, jusqu'à la fondation d'Halifax (1749), il ne s'établit pas un seul colon anglais en Acadie.

Le départ des Acadiens avait donc pour résultat de laisser la province sans un seul habitant, et sans l'espoir de les remplacer. La possession devenait par là inutile. Aussi, lorsque les Acadiens s'adressèrent au gouverneur pour obtenir de lui des moyens de transport, il leur fit réponse qu'ils ne pouvaient compter sur des vaissaux anglais. Ils s'adressèrent à Louisbourg. Il défendit l'entrée des ports de l'Acadie aux vaisseaux français. Ils se construisirent alors eux-mêmes des petits bateaux, mais, comme il leur fallait des agrès pour les appareiller, ils demandèrent la permission de s'adresser aux Français pour s'en procurer ; il rejeta cette demande et leur refusa également le droit de s'en procurer à Boston.

Loin de rebuter les Acadiens, ces difficultés augmentaient leur méfiance et leur détermination de partir. Ils prièrent les autorités françaises d'intervenir en leur faveur auprès du gouvernement anglais afin de faire respecter le traité et de mettre un terme à ces obstacles. La Reine Anne confia au ministre français un ordre adressé au gouverneur Nicholson lui enjoignant de laisser partir les Acadiens. Ce document fut remis à celui-ci par M. de la Ronde, l'envoyé du gouvernement français ; Nicholson parut d'abord vouloir se soumettre à cet ordre, mais lorsqu'il fallut s'exécuter, il référa la question à la Reine avec les raisons les plus futiles.

La Reine Anne mourut sur ces entrefaites, sans quoi la question eut probablement été réglée suivant le traité, les promesses et les désirs des Acadiens. Pendant ce temps Nicholson mettait tout en œuvre pour persuader aux autorités que l'on ne devait pas laisser partir les Acadiens ; que leur départ serait la ruine de la Province et la consolidation du pouvoir de la France. On comprit. La diplomatie se chargea de laisser traîner les négociations, et en attendant on faisait réponse aux Acadiens que la question était toujours à l'étude. Ceux-ci, naïvement, s'attendaient si bien à partir dans le cours du printemps (1715), qu'ils n'ensemencèrent même pas leurs terres. L'année suivante, comme la France

semblait ralentir ses instances, le Gouverneur de l'Acadie en profita pour exiger des Acadiens le serment d'allégéance. Leur réponse fut d'abord un refus formel. Nous voulons partir, répondirent-ils, et nous attendons la réponse promise. Un peu plus tard, las d'attendre et sur de nouvelles instances, ils répondirent qu'ils resteraient dans le pays si on voulait accepter un serment qui les exemptât de porter les armes contre la France et ses alliés : si vous trouvez un moyen de nous protéger contre la vengeance des Sauvages, ajoutaient-ils, nous limiterons cette exemption aux Français seulement.

Rien ne se fit, et la situation se prolongea ainsi jusqu'à 1720, alors que le Général Philipps venait d'être nommé Gouverneur de la Province. En mettant le pied à Annapolis, il lança une proclamation enjoignant aux Acadiens de prêter serment sous trois mois ou de quitter la province sans rien emporter avec eux que leur linge. L'émoi fut considérable. Comment partir sans vaisseaux, sans facilités de transport, sans même de chemins, pour communiquer d'un endroit à un autre ! Et quelle dure nécessité d'abandonner ainsi leur récolte, leurs bestiaux et leurs biens ! Si grande était cependant leur détermination qu'ils se mirent à l'œuvre pour ouvrir un chemin entre Annapolis et Grand Pré dans le but d'effectuer leur sortie par la voie de terre et la Baie Verte. Philipps, qui n'avait pas songé à ce moyen de départ et qui n'avait pu se rendre compte qu'on put volontairement sacrifier à ce point l'intérêt au sentiment, en fut tout alarmé. Que faire ! Pouvait-il arrêter ces travaux lorsque lui-même venait de poser une alternative qui ne pouvait se réaliser que par ce moyen ? Evidemment non ! C'était exposer sa mauvaise foi à nu d'une façon humiliante. Il le fit cependant. Par une résolution de son Conseil, défense fut faite aux Acadiens de poursuivre ces travaux et même de s'absenter de leurs demeures respectives sans sa permission.

Humilié de son insuccès, mais anxieux de prévenir un départ qu'il n'aurait pu empêcher, il leur fit entendre de mielleuses paroles tout en se plaignant amèrement aux Lords of Trade de leur entêtement. Peu de temps après (1722), il s'en retourna en Angleterre laissant l'administration de la province à Armstrong, Lieutenant-Gouverneur de la garnison d'Annapolis. Ce dernier était un esprit mal équilibré. Impérieux et grossier, il se créa des difficultés avec tout le monde, et particulièrement avec ses conseillers, ses officiers et le clergé. A plusieurs reprises il tenta de surprendre la bonne foi des Acadiens et d'obtenir par la ruse la prestation du serment d'allégeance sans les restrictions exigées. Il n'y parvint pas.

Ses bouffonneries administratives firent tomber son autorité dans un tel discrédit que Philipps fut chargé de retourner en Acadie afin de régler définitivement cette question du serment. Le grand obstacle à

l'acceptation de celui qu'offraient les Acadiens était cette condition écrite qu'ils exigeaient. On trouvait que la dignité de la couronne en serait compromise. Pour y obvier, instruction fut donnée à Philipps d'accepter ce serment avec la restriction exigée en offrant de substituer une promesse verbale à une promesse écrite. Devant une assurance aussi formelle, émanant de Sa Majesté même par la bouche d'un personnage aussi élevé que l'était Philipps, fraîchement arrivé de Londres, se disant porteur de telles instructions, toutes les objections tombèrent, et en peu de temps le serment fut prêté avec empressement par toute la population (1730). De ce moment les documents publics ne désignent plus les Acadiens que sous le nom de "*French Neutrals*."

Philipps, qui restait toujours le gouverneur en titre de la Province, retourna à Londres, laissant de nouveau l'administration à ce même Armstrong dont nous avons esquissé les traits principaux de caractère. Les difficultés se renouvellèrent comme de plus belle avec son Conseil, ses officiers et son entourage, et plus particulièrement avec le major Cosby, Lieutenant-Gouverneur de la garnison. Son esprit se désiquilibra de plus en plus, tellement qu'il termina sa carrière par le suicide (1739).

Il fut remplacé par le major Mascarène, huguenot français que la révocation de l'édit de Nantes avait forcé de quitter la France avec son père alors qu'il était encore enfant. Il était aussi humain, conciliant et droit qu'Armstrong était cruel, intraitable et fourbe. Il gagna bien vite la confiance des Acadiens et se les attacha par ses bons procédés. Ce résultat était heureux dans les conjonctures difficiles qu'allait traverser la province car la guerre fut déclarée en 1743 entre la France et l'Angleterre, et pendant les quatre années que dura cette guerre, l'Acadie fut envahie quatre fois par les Français. Les Acadiens comptaient alors une population d'environ 10,000 âmes ; ils pouvaient mettre sous les armes 1,500 soldats, et la garnison d'Annapolis, la seule dans la province, en comptait moins de 150 au commencement de la guerre. Le sort de l'Acadie était virtuellement entre les mains des Acadiens. Les Français, qui avaient compté sur leur appui, mirent tout en œuvre pour ébranler leur fidélité. On passa des cajoleries aux menaces, des menaces aux mauvais traitements, sans réussir. Dans les intervalles de ces invasions successives, les Acadiens prêtèrent main forte au gouverneur, les uns en fournissant les matériaux nécessaires à la réparation du fort, les autres en travaillant aux fortifications qui tombaient en ruines. Il fallait certainement beaucoup de bonne volonté pour se soumettre à des désirs auxquels ils pouvaient facilement se soustraire, et le service rendu n'était pas de légère importance puisque sans eux, ces travaux seraient restés fort incomplets. A la demande du gouverneur ils se formèrent même en association pour empêcher leurs compatriotes d'approvisionner les Français.

L'empire que Mascarène avait gagné sur eux était si grand qu'on venait à lui dans toutes les situations difficiles comme à un père. Un exemple bien concluant de cette confiance et de leur esprit de soumission est le suivant. Les officiers anglais voulaient les contraindre à leur servir de pilotes et de guides dans leurs mouvements contre les Français. Les Acadiens s'y refusèrent, prétendant que ces services allaient à l'encontre de leur neutralité. Ils exposèrent la situation à Mascarène qui leur fit comprendre que ces services n'étaient pas incompatibles avec leurs devoirs. Sans un murmure ils s'y soumirent.

Il y a bien d'autres faits plus importants encore qui rehaussent considérablement l'esprit de soumission et le respect au serment de fidélité dont les Acadiens firent preuve, mais il serait trop long d'entrer dans ces détails. L'ouvrage de M. Richard produit plusieurs lettres de Mascarène dans lesquelles ce dernier témoigne hautement de la fidélité des Acadiens en dépit des séductions réitérées des Français. Dans l'une d'elles, il déclare que, sans cette fidélité, l'Acadie était perdue pour l'Angleterre. Comme on peut le penser il s'est trouvé des exceptions. Mascarène évalue le nombre de ceux qui, d'une manière ou d'une autre, assistèrent les Français à une vingtaine Douze d'entre eux furent arrêtés après la guerre, et, chose remarquable, ils le furent sur la dénonciation de leurs compatriotes, de cette association dont nous venons de parler, et non pas pour avoir pris les armes, mais pour avoir favorisé les Français de diverses manières. Quelques-uns purent expliquer leurs actes d'une manière satisfaisante et furent relachés.

Il semblerait qu'une fidélité si surabondamment prouvée et dans des circonstances aussi difficiles fut de nature à fixer les esprits sur le compte des Acadiens et à leur mériter la reconnaissance des autorités. Il semblerait en même temps que la question du serment, réglée par le compromis de Philipps, ne dut pas être soulevée de nouveau, au moins tant que le territoire de la France serait adjacent à celui de l'Acadie, ou tant que la question des frontières, restée indéfinie après le traité d'Utrecht, ne serait pas définitivement résolue.

Immédiatement après la guerre on se détermina à établir des colons anglais en Acadie, et Halifax fut fondé. Cornwallis, le nouveau Gouverneur, était à peine débarqué à Chibouctou (Halifax) avec sa colonie, composée d'environ 2,500 âmes, que les Députés acadiens se présentèrent devant lui pour lui offrir leurs hommages. Il les accueillit avec beaucoup de hauteur et leur déclara que tous les Acadiens auraient à prêter de suite un serment sans réserve ou à quitter le pays sans rien emporter de leurs meubles et effets. Cet ordre jeta l'émoi et la consternation. Le départ fut décidé à l'unanimité et les délégués nommés portèrent cette décision au Gouverneur. Cornwallis avait pensé sans doute que l'attachement à leur pays, à leurs biens, et la dure nécessité de s'expa-

trier, sans rien emporter de leurs bestiaux et effets, les déterminerait à accepter son serment. Quand il vit qu'il s'était trompé et combien ce départ profiterait à la France, il prit l'alarme comme l'avait fait Philipps et chercha à les retenir par les mêmes moyens. Il se fit doux, aimable, conciliant et les congédia sans parler du serment et de ses ordres ; mais il était trop tard, la défiance était éclose et la détermination de partir n'en fut pas ébranlée. On était d'ailleurs à l'automne et les Acadiens ne demandaient pas mieux que de retarder leur départ à une saison plus favorable.

De bonne heure, au printemps, leurs délégués se présentèrent devant le Gouverneur pour lui faire connaître que leur décision restait la même. Acculé devant cette situation embarrassante, Cornwallis renouvella les subterfuges de ses prédécesseurs : "Vous ne pouvez partir maintenant, leur dit-il. A cette saison il convient que vos terres soient ensemencées pour les laisser dans l'état où elles doivent être." Il fallait semer ce que d'autres devaient récolter et perdre un temps précieux. Si dure que fut cette obligation on s'y soumit, et quand cela fut fait, on se présenta de nouveau devant lui avec la même demande. Nouvel embarras. Cette fois, certes, la série des subterfuges était épuisée et Cornwallis n'en pourrait susciter d'autres. "Vous ne pouvez convenablement partir tous ensemble, leur dit-il ; attendez que le calme soit rétabli et alors je donnerai des passeports à ceux qui en demanderont." Fatigué de ces délégations répétées, humilié de subterfuges à courte échéance, Cornwallis avait trouvé ce moyen de se débarrasser définitivement de ces importunités. Et pourtant son consentement ne pouvait être nécessaire puisque lui-même avait posé l'alternative : "prêtez serment sans réserve ou partez," mais, soit crainte d'obstacles violents, soit respect et déférence pour l'autorité, soit même pénétration des intérêts que leur départ compromettait, ils ne voulurent pas s'éloigner sans une autorisation formelle.

Le traité d'Utrecht, de même que celui d'Aix-la-Chapelle, laissait les frontières de l'Acadie à être déterminées par une commission. Rien, jusque là, n'avait été conclu à ce sujet. En attendant, depuis la fin de la dernière guerre, les Français occupaient le territoire en litige au nord de la Baie de Fondy. Cette occupation n'était peut-être que temporaire, mais, quand ils virent que le Gouverneur de la Nouvelle-Ecosse exigeait des Acadiens le serment ou le départ, ils en profitèrent pour engager ceux-ci à émigrer sur le territoire français. Leurs plus ardents désirs étaient servis à souhait par ces rigueurs intempestives, mais, contre leur attente, ils ne purent décider les Acadiens à laisser leurs terres sans une autorisation formelle du gouverneur anglais. Pour mieux venir à bout de leurs projets, les Français érigèrent sur la frontière le fort Beauséjour. Là était le populeux établissement acadien de Beaubassin, situé,

partie sur le côté français, partie sur le côté anglais. Ne pouvant décider les habitants de cet endroit à passer la frontière, l'abbé Le Loutre, alors missionnaire chez les sauvages des environs de Beauséjour, les y contraignit en faisant brûler leurs habitations par ces sauvages avant que les anglais n'y établissent le Fort Lawrence. Il est beaucoup question de cet abbé Le Loutre dans les annales du temps ; il a amassé sur sa tête bien des haines, et tout autant peut-être de la part des Français et des Acadiens que de la part des Anglais. Son rôle et son caractère ont été si supérieurement approfondis par Mr. Richard que l'appréciation en est maintenant facile.

Pour être bref nous dirons que la question du serment ne fut plus soulevée dans la Province jusqu'au temps de la déportation, et que les Acadiens, jusque là, demeurèrent paisibles sur leurs terres.

A Cornwallis succéda Hopson, dont l'administration, trop courte hélas, fut aussi humaine et pacifiante que l'avait été celle de Mascarène. Il en fut bien autrement de celle de Lawrence. Dès la première année de son administration il conçut le projet de la déportation. Il avait bien des obstacles à vaincre pour atteindre son but, mais il était aussi dépourvu de scrupules et de sentiments humains qu'il avait d'audace et d'habileté. Il lui fallait d'abord déloger les Français de Beauséjour et des rivages de la Baie de Fondy, et la guerre entre la France et l'Angleterre n'était pas encore déclarée; Il lui fallait cacher aux Lords of Trade ses actes et ses intentions, et en même temps les préparer à l'acceptation du fait accompli; il le fit et avec une habileté extrême. Il lui fallait exaspérer les Acadiens et les pousser à des actes d'insoumission qui seraient sa justification; il le fit ; mais sur ce point son insuccès fut complet. Sa persécution fut aussi intolérable qu'il put l'imaginer, et cependant il ne put provoquer le moindre acte d'insoumission. Finalement, après avoir enlevé par supercherie une partie des armes des Acadiens, ordonné et obtenu la livraison de celles qui restaient ainsi que des bateaux; après avoir enlevé les prêtres, les archives, il exigea le serment des délégués acadiens en s'y prenant de manière à ne pas l'obtenir; il l'obtint cependant, mais, comme ses menaces avaient été suivies d'un premier refus, il en prit avantage pour le refuser et les incarcérer.

Un document très important, trouvé dans l'Histoire Manuscrite du Rév. Andrew Brown, contemporain des auteurs de la déportation et citoyen d'Halifax, fait clairement voir que la question du serment, de laquelle Lawrence semblait faire dépendre le sort des Acadiens, n'était qu'un prétexte, et qu'avant la prise de Beauséjour la déportation telle qu'elle a été exécutée était décidée dans ses plus infimes détails.

Et quel était le motif de cette déportation ? La convoitise. Convoitise du bétail des Acadiens pour Lawrence, de leurs terres pour ses

conseillers. Ce fait, soupçonné mais jamais démontré, est prouvé dans l'ouvrage de M. Richard par une foule de circonstances si savamment groupées et enchaînées qu'elles sont suffisantes à elles seules pour résoudre le problème, mais il l'est également par des accusations directes contenues dans des requêtes émanant des citoyens d'Halifax. La vénalité de Lawrence, sa tyrannie sont également démontrées par une lettre du secrétaire d'Etat, écrite moins de trois mois après la mort prématurée de Lawrence. Une autre preuve convaincante, bien établie et facile à vérifier, se trouve dans le fait que les conseillers de Lawrence se votèrent chacun 20,000 âcres des terres des Acadiens.

Le mystère qui a enveloppé ce crime s'explique en partie par la mort prématurée de son auteur, au moment même où, selon toute apparence, il allait être mis en accusation par les *Home authorities.*

Après huit années d'exil dans les ports américains, depuis Boston jusqu'à la Géorgie, ceux des exilés qui revinrent dans leur chère Acadie furent persécutés et déportés de nouveau par Belcher et Wilmot, dignes successeurs de Lawrence. Donnèrent-ils des motifs de cette nouvelle persécution ? Aucuns. Mais le voisinage du spolié est toujours troublant pour le spoliateur et il craignait des revendications, pouvant mettre en péril les octrois de terre qu'il s'était faits. De même que Lawrence, Belcher et Wilmot mirent tout en œuvre pour tromper et frustrer les bonnes intentions du *Home government.*

***

Cet ouvrage nous fait assister à une série de duperies, d'injustices et de cruautés qui sont sans parallèle dans l'histoire ; mais en même temps, si très souvent le rouge nous monte au front et l'indignation aux lèvres, l'auteur nous offre une grande consolation en démontrant à l'évidence que la métropole n'a ni ordonné ni favorisé par son attitude un acte aussi barbare et immérité. Tout au contraire, les documents prouvent que la métropole, en dépit de fausses représentations, condamnait toute sévérité et suggérait la douceur au moment même où Lawrence exécutait ses secrets desseins.

Il est beaucoup question de Parkman dans ce livre. Il a été suivi à la piste et sa mauvaise foi est mise à nu avec une persistance bien excusable chez un Acadien. On pourrait croire qu'il y met de l'acharnement, mais ne devait-il pas bondir d'indignation devant tant de preuves de mauvaise foi, de citations tronquées, de subterfuges indignes pour taire ou fausser l'identité de ses autorités ? Qu'on lise le chapitre XVI et on se fera une idée de ce dont Parkman a été capable. Il fallait du

courage pour s'attaquer à celui que ses amis dans leur admiration aveugle nomment souvent le "*Grand old man*". Parkman, dira-t on peut-être, est mort; mais nous tenons de bonne source que l'ouvrage de M. Richard, commencé il y a trois ans, fut terminé il y a quinze mois, juste au moment où Parkman disparaissait. Avec un plaidoyer aussi bien appuyé que l'est le sien, aussi formidable, devrions-nous dire, l'auteur ne pouvait que désirer offrir à celui qu'il attaquait l'occasion de lui répondre pour profiter de la publicité et de l'intérêt qu'une telle réponse eut attiré sur son œuvre.

Jusqu'à Parkman, et particulièrement jusqu'à la compilation partiale et malhonnête des archives de la Nouvelle-Ecosse en 1869, la déportation était invariablement considérée par tous les historiens comme un crime sans excuse. En prenant hardiment la tâche de renverser les idées reçues. Parkman a crée une réaction, et comme le public est moutonnier—sans en excepter les écrivains — et que la tendance de ces derniers est de se copier les uns les autres, cette réaction ne pouvait que s'accentuer si M. Richard n'était venu détruire cet échafaudage.

Loin de justifier des rigueurs contre eux, comme le prétend Parkman, c'est l'extrême soumission même des Acadiens qui a pu inspirer à Lawrence l'idée de les déporter. Sans elle, cette déportation était dangereuse et même irréalisable. Lawrence avait préparé et muri son infernal projet dans les plus infimes détails avec une ruse vraiment diabolique. Loin de chercher à adoucir le sort des déportés en réunissant les familles sur le même vaisseau, il donna des ordres pour embarquer et expédier les hommes d'abord, les femmes et les enfants ensuite. Son but, comme il le dévoile sans pudeur, était d'éviter le risque de voir les hommes s'enfuir avec le bétail, car ce bétail était sa grande préoccupation, sa convoitise, le motif même de la déportation. Ceci est prouvé à l'évidence par M. Richard dans un enchaînement de preuves irrésistible, dans une analyse savante qui dénote une pénétration d'esprit et une connaissance du cœur humain vraiment remarquables.

Si au moins les familles avaient été réunies et les habitants d'un même endroit déportés au même lieu, l'exil eut été tolérable ; mais non, chaque vaisseau avait une destination différente. Celui-ci devait laisser sa cargaison humaine à Boston, celui-là à Philadelphie, à New-York, à Baltimore, et cet autre à la Virginie, à la Caroline, à la Georgie. Il semble que toutes les phases de ce drame lugubre aient été conçues avec l'intention arrêtée d'anéantir ce peuple par la misère, le chagrin et le climat, tout autant que par la perte de sa foi et de son autonomie. Et si horribles que soient de semblables imputations, elles n'ont rien de fantaisiste puisque Lawrence déclarait lui-même qu'il avait en vue d'empêcher par tous les moyens le retour des exilés. De fait, après huit années d'exil, la population acadienne était réduite de 18,000 âmes à 10,000,

lorsque, tenant compte de la moyenne ordinaire des naissances, cette population aurait dû s'élever à 25,000 à l'expiration de son exil.

Peut-on concevoir un état plus lamentable que celui de ces familles arrachées à l'abondance, jetées pêle-mêle à fond de cale sur des navires surchargés, ballottées par les flots, dans une atmosphère empestée, disséminées çà et là sur des plages lointaines, sous des climats meurtriers, au milieu d'étrangers hostiles; de ces mères séparées de leurs maris, de leurs enfants, gardées à vue, privées de la liberté de se chercher, de se réunir, de se consoler ?

Parkman a justifié tout cela, et loin de s'attendrir sur le sort de ces infortunés, il s'est moqué de ses compatriotes pour s'être apitoyés à la lecture du poëme de Longfellow. Il n'ignorait pas l'injustice de la déportation et la cruauté exercée dans son exécution ; il n'ignorait pas les motifs intéressés de Lawrence et de ses conseillers et complices qui se votèrent chacun 20,000 acres de terre des Acadiens. Ces faits, il les a eus sous les yeux, mais il a jugé a propos de les passer sous silence ou de les défigurer. Il a approuvé ce que la grande majorité des citoyens d'Halifax, contemporains de ces événements, ont eux-mêmes condamné ; il a renversé le verdict général de l'histoire ; il n'a tenu aucun compte du jugement prononcé par le Rév. Andrew Brown, lui-même d'Halifax et contemporain des auteurs de la déportation ; d'Haliburton, de Campbell, de Smith et autres écrivains respectés dont l'intérêt ne pouvait être que de justifier un crime qui souille le drapeau de leur nationalité. Il a omis tous les documents qui pouvaient jeter de la lumière sur cet événement, et comme le dit un historien de la Nouvelle-Ecosse dans une lettre adressée à M. Richard et reproduite dans son ouvrage : " Parkman has purposely concealed and disfigured the truth in dealing with the Acadian expulsion ; he has explored every nook and corner to hunt up something disparaging to the Acadians. "

Il semble qu'un drame aussi lamentable que celui-là ne puisse être écrit par un Acadien autrement qu'avec des accents de haine et des paroles enflammées contre les bourreaux et tout ce qui porte un nom anglais ; il semble que l'auteur n'as pas pu se défendre contre la partialité. Néanmoins rien de tel n'est apparent ; au contraire, tout est discuté, pesé, mûri avec le calme d'un juge sur le banc, avec une bienveillance qui cherche plutôt à atténuer qu'à exagérer les fautes des coupables. Si un reproche peut lui être adressé, et c'est peut-être le seul que son ouvrage puisse mériter, c'est celui de pousser trop loin son indulgence envers les *Home Authorities*. Le point est cependant discutable et il peut avoir raison. Nous n'ignorons pas que leur conduite a toujours été plus humaine, plus conciliante, plus juste et plus libérale que celle des autorités coloniales. Là comme ailleurs leurs esprits étaient souvent empoisonnés par de fausses représentations que dictaient des intérêts

privés ; mais, en même temps, dans le cas actuel, nous ne croyons pas qu'elles puissent être exonérées aussi complètement de complicité. Le serment sans réserve était, dans les circonstances une obligation inique, et ne pouvait guère émaner que de la métropole. Cette histoire, on le voit, était plutôt destinée au public anglo-saxon. Etant en même temps un plaidoyer, rien ne faisait une obligation à l'auteur de toucher tous les points ; il devait même négliger les faits accessoires ou obscurs pour s'en tenir à ceux qui font l'objet principal du livre. Le reproche ne serait raisonnablement mérité que si le sens général du récit pouvait en souffrir ou tourner en injustice contre les grands coupables ou leurs victimes. M. Richard avait tant d'accusations graves et précises à porter, tant de personnes à marquer du sceau de l'infamie, et même, dirons-nous, tant d'intérêt à ne pas froisser ceux auxquels il s'adressait, qu'il pouvait être avantageux pour son œuvre et à son but de passer légèrement sur les fautes du gouvernement de la métropole et de laisser ses lecteurs tirer des conclusions devenues évidentes.

Sans connaître parfaitement le sujet, nous étions convaincus d'avance que cette déportation était odieuse et sans l'ombre d'une justification, mais il n'en était peut-être pas ainsi des Anglo-Saxons, naturellement poussés à fermer les yeux, à atténuer les fautes de leurs nationaux et à en imaginer contre les Acadiens pour expliquer ce qui autrement devait leur paraître inexplicable. Parkman, en renversant les idées reçues, n'a pas dû convaincre fortement ses lecteurs, mais il est allé au devant de leurs désirs. Le sentiment de l'honneur national les portait à rechercher une justification ; et sur ce point nous n'avons pas trop à nous plaindre, puisque la plupart de leurs écrivains ont admis l'odieux de la déportation ; quelques-uns même l'ont caractérisée en termes indignés, et cela, lorsqu'ils croyaient ou avaient lieu de croire qu'elle avait été accomplie d'après les ordres de la métropole.

La lecture de ce livre laissera l'impression la plus défavorable du caractère anglais à cette époque ; de sa brutalité, de sa morgue, de son mépris des faibles et de la justice. En même temps, la conduite des Français, quelquefois très blâmable et souvent très légère, est exposée et qualifiée très sévèrement. En historien véridique, M. Richard n'a rien omis de ces faits, et pour cette raison nous croyons qu'il sera lu et goûté par tout le monde.

C'est donc un livre qui devra avoir un grand retentissement, autant que peut en obtenir un livre de cette nature. D'ordinaire les éclaircissements de l'histoire procèdent graduellement ; une découverte en appelle une autre, et, peu à peu, la lumière se fait complète. M. Richard a procédé autrement ; il a fait de suite la lumière sur tous les points obscurs. Il a lié les bribes éparses en un faisceau complet, et il en est résulté un enchaînement lumineux qui dissipe toutes les incertitudes.

Le mérite de cet ouvrage ne peut être apprécié à sa valeur que par ceux qui, ayant étudié déjà ce qui a été écrit sur le sujet, sont en position de juger de la disette des documents. Toutes les difficultés qui ont rebuté d'autres écrivains, toutes les obscurités en apparence impénétrables sont tombées devant les patientes recherches de l'auteur et ses déductions rigoureuses.

L'histoire de ce peuple malheureux est maintenant fixée dans ses grandes lignes. On pourra apporter de nouveaux détails, mais on ne pourra changer l'ensemble, et celui qui voudra raconter les mêmes événements sera forcé de suivre le chemin parcouru par M. Richard et de se servir de son livre comme du fil d'Ariane. Ecrit dans un style simple et châtié, la lecture en est fort agréable, et l'intérêt toujours grandissant. Les chapitres sont bien liés malgré la difficulté de grouper des faits dispersés sur une longue période. Aussi la somme de travail que représente ces deux forts volumes a dû être énorme puisqu'il s'agissait de recomposer un chapitre perdu avec les rares matériaux qui ont échappé à la destruction. Cependant, chose étonnante, il ne paraît pas, autant que nous avons pu en juger, que M. Richard ait trouvé de nouveaux documents. Une découverte de cette nature constituerait plutôt une bonne fortune qu'un mérite réel. Non, le mérite de M. Richard repose tout entier dans l'habileté, la pénétration, la patience de bénédictin qu'il lui a fallu déployer pour réunir, co-ordonner, enchaîner ensemble les documents connus et leur donner cette forme saisissante qui met en relief, par une analyse magistrale, les faits et gestes, les motifs, les intérêts, le caractère des parties intéressées. M. Richard, on ne peut en douter, possède à un haut degré le tempérament et les qualités qui font l'historien : idées larges et nobles, esprit pénétrant et patient, grand observateur, calme sans manquer de chaleur, ardent sans passion, sévère à l'occasion mais toujours indulgent, scrupuleusement exact, son esprit, planant dans les hautes sphères de la pensée, aborde les considérations sociales de l'ordre le plus élevé avec une aisance et une chaleur de conviction qui nous subjuguent. Son optimisme nous dévoile des horizons séduisants, et on se prend malgré soi à envisager l'avenir sous de riantes couleurs.

Les qualités maîtresses de l'historien doivent être : l'impartialité, la justesse de l'esprit, les qualités du cœur, l'élévation des idées, la faculté de juger les caractères, de pénétrer les motifs d'action, d'éclairer les situations obscures et de ranger les faits avec méthode dans un style clair, châtié et entraînant. De ces qualités essentielles Parkman n'en possède véritablement qu'une seule : le style. Charmer, tel semble avoir été le but principal qu'il a poursuivi, et, pour mieux l'atteindre, il s'est mis à la poursuite de l'anecdote, du récit piquant, évitant avec soin tout ce qui pouvait alanguir son style. Les questions arides ou

épineuses, il les enjambe lestement, ou, s'il les touche, c'est pour les résoudre magistralement en quelques phrases admirablement cadencées comme une sybille rendant ses oracles. Ces qualités qui, la plupart, font si déplorablement défaut à Parkman, particulièrement l'impartialité, M. Richard semble les posséder toutes à un dégré éminent. S'il en est ainsi, et tout semble nous donner raison, que reste-t-il donc à l'un pour lui conserver la position élevée qu'il occupe et que manque-t-il à l'autre pour lui mériter un rang distingué parmi nos historiens ?

Nous tenons d'un ami quelques renseignements personnels sur le compte de M. Richard qui grandissent encore le mérite de son œuvre. Dévoré de l'amour de l'étude, ayant la passion des sciences et des lettres, de l'économie politique, de tous les problèmes sociaux qui font le souci de notre époque, rêvant de la noble ambition d'être utile à son pays, il s'est vu à l'âge de vingt-quatre ans, au seuil même de sa carrière, privé de la santé au point de ne pouvoir lire un seul livre pendant vingt ans. L'excès de l'étude avait brisé soudainement une santé robuste et anéanti de légitimes espérances. Vouée à des souffrances presque continuelles, à une inaction accablante, à la lutte contre les progrès de la maladie, à la lutte pour l'existence, privée de toutes les jouissances de la vie, on peut difficilement se rendre compte des tortures morales auxquelles son existence a été assujettie. A force de persévérance et de lutte, il parvint il y a trois ou quatre ans, à rétablir quelque peu sa santé sur le point qui faisait le plus obstacle à ses études, et de suite il se mit énergiquement à l'œuvre pour écrire l'ouvrage qu'il offre au public aujourd'hui. " Dussé-je en mourir à la peine, disait-il à cet ami, je veux débrouiller et mettre devant le public l'histoire vraie des malheurs de mes pères ". La chose est faite, et le mérite en est doublé par les circonstances exceptionnelles et les difficultés dans lesquelles cette œuvre a été menée à bonne fin.

Au moment de livrer notre manuscrit, il nous tombe sous les yeux un article de la " *North West Review* " qui justifie et au-delà l'impression produite en nous par la lecture de l'ouvrage que nous venons d'apprécier.

Cet article est intitulé : " *Parkman pilloried* " (Parkman au pilori). Son auteur déclare que cet ouvrage est un des plus importants qui aient été écrits ayant trait à l'histoire de ce continent et réclame pour le Dominion, et particulièrement pour Winnipeg, l'honneur de l'avoir produit.

" Le but principal de l'auteur," dit cette Revue, " est d'étudier cette " période de l'histoire acadienne qui précède, accompagne et suit " l'expatriation de ce peuple infortuné. Incidemment, cependant, à " travers les phases de l'ouvrage, se déroule une réfutation brillante et " magistrale de toutes les supercheries habiles que Parkman a écrites " sur le compte des Acadiens. Avec une patience rare, une étude

" profonde et une puissance d'analyse presque incomparable, M. Richard " met au jour des documents nouveaux, les dissèque avec ceux que nous " connaissons déjà, nous fait toucher du doigt les mutilations répétées du " compilateur des archives de la Nouvelle-Ecosse et cloue l'historien " Parkman au pilori comme un malfaiteur littéraire. Ceci produira " sur beaucoup de personnes le choc d'une surprise pénible. Nous avons " été habitués à admirer cet écrivain pour sa science historique variée, " nous avons jusqu'ici supposé qu'il était aussi honnête qu'instruit, mais " aucun étudiant sincère ne pourra lire l'ouvrage de Richard sans " emporter la conviction profonde que Parkman a abusé de son beau " talent et de ses avantages exceptionnels en vue de produire ce qui " n'est qu'une caricature spécieuse et malveillante de l'histoire. Cette " mise en accusation circonstanciée d'un héros populaire, ce plaidoyer " habile et souvent très éloquent contre l'un des plus brillants écrivains " de la littérature américaine, provoquera sans doute des protestations " indignées de la part de ses amis. Goldwin Smith, en particulier, que " cite Richard, afin de faire voir jusqu'où peut conduire la mutilation " et la contorsion progressive de l'histoire sous la plume d'un écrivain " ardent qui s'attache servilement à un homme de la trempe de Parkman, " ne restera probablement pas silencieux sous le fouet. Cependant, ces " messieurs feraient bien d'y penser à deux fois avant de s'aventurer à " la défense de Parkman, si bien démoli par Richard, que l'espoir même " de son immortalité littéraire nous paraît fort problématique." Etc., etc.

Loin de discuter la part d'honneur que Winnipeg, le Manitoba, ou le Dominion voudront tirer de cet ouvrage, nous nous en réjouirons cordialement, puisque notre part à nous Canadiens-Français et Acadiens en sera rehaussée d'autant. Et certes, si les prévisions de la *North West Review* quant à Parkman se réalisent, et nous avons tout lieu de l'espérer, ce résultat ne sera pas loin d'être unique dans l'histoire. Que Dieu le veuille, car il est temps que la vérité se fixe sur cette question acadienne !

BIBLIOPHILE.

ESSAI SUR LE RÔLE DE LA PRESSE

La Presse, comme une étincelle électrique, transporte la pensée humaine aux quatre coins de la terre ; dans son vol rapide, elle met tout en mouvement, suscite les passions de la multitude, raconte les vices et les vertus de la société, crée les grandes entreprises, commande la paix et la guerre, défait les gouvernements, opprime et défend tour à tour le grand et le petit, le fort et le faible, vulgarise la science, se fait le défenseur opiniâtre du bien ou du mal, créant ainsi dans le peuple des courants d'opinions qui se rencontrent, se heurtent, se brisent, disparaissent, en laissnt parfois de tristes vestiges de leur passage.

La pensée de l'homme, jouissant de cette liberté complète due à son origine immatérielle, ne connaît point d'entraves et se rit dans son impunité des lois les plus draconiennes ; la Presse, étant la pensée écrite, possède une partie de cette grande liberté, comme une fille ressemble à sa mère. La pensée, devenue publique, perd cette impunité qui la caractérisait, mais si cette même pensée est contraire aux lois de la morale, il est trop tard, le mal est fait, les conséquences seront funestes, et la loi humaine, dût-elle user des plus terribles châtiments envers le promoteur de l'idée mauvaise, ne pourra entraver la marche victorieuse de cette même idée.

La Presse qui est, comme Esope disait de la langue, la meilleure et la pire des choses, a un double rôle, l'un sublime, l'autre criminel. Si elle est la voix du bien, son action sur les individus est des plus bienfaisantes, et la Presse devient alors le défenseur le plus puissant de la morale ; si, par malheur, elle est la voix du mal, elle ressemble alors à ce fléau redoutable, la peste, qui porte dans la chaumière du pauvre comme dans la demeure du riche la terreur et la désolation.

L'homme possède, dans sa nature, deux parties distinctes : l'âme et le corps. La première, c'est un rayon de la divinité, qui lui donne connaissance de la noblesse de son origine et du but sublime pour lequel il est né ; la seconde, c'est la partie matérielle qui provoque dans ses rapports avec l'essence de l'âme ces facultés diverses où celle de l'intelligence, c'est-à-dire la pensée, se place au premier rang.

Le mal qui est, suivant la philosophie, le néant du bien, s'exerce parfois sur ces facultés en dehors de l'intuition de l'âme, c'est-à-dire qu'il fait commettre à l'homme des actes deshonnêtes, fait naître chez lui des

notions mauvaises qui, écrites, feront le malheur de la société, et cela sans la participation de l'âme, dont la voix ne peut que ramener au bien l'homme perverti.

Le journaliste a donc une bien grande responsabilité ; s'il consacre au mal cette faculté de l'intelligence qui appartient de droit au principe divin de son être, c'est-à-dire à l'âme, il est grandement coupable, et sa faute sera d'autant plus énorme qu'il aura profité de cette publicité prodigieuse que possède la Presse pour répandre dans le peuple des notions perfides.



M. PIERRE BÉDARD

La liberté de la Presse est une chose juste et nécessaire ; entraver cette liberté, c'est détruire le principe même de la civilisation moderne, et par suite, tuer le progrès et l'avancement des peuples. Quelque dangereuse que soit cette liberté, elle sera et doit être en dépit de toutes les lois humaines.

Certes, comme nous le disions plus haut, la Presse ne jouit pas d'une liberté aussi grande que la pensée elle-même, et si celle-ci peut se réfugier dans son impunité, la Presse rencontre, quand elle est démoralisatrice, le glaive redoutable de la justice humaine.

Dieu a laissé à l'homme, conscient de l'origine de son âme et du but de son être, le libre arbitre, c'est-à-dire la faculté de se conduire suivant les lois du bien et du mal. S'il abuse de cette liberté, s'il consacre toutes ses pensées et toutes ses actions à vouloir répandre parmi ses semblables des principes faux et dangereux, des notions mauvaises qui enfanteront le crime et la honte, il sera certainement puni soit par la loi divine, soit par la loi humaine.

Il en est ainsi de la Presse ; le journaliste a la faculté du libre arbitre et s'il outrage la morale par le moyen de sa plume, il encourt de grands châtiments, mais de là à demander la destruction de ce cette liberté, ce serait ridicule. " On n'enchaîne pas, dit un auteur, le bras de l'homme, ce bras qui féconde la terre, parce qu'il pourrait s'armer d'un glaive meurtrier."

Sieyès disait avec raison que *la liberté de la Presse était un sixième sens donné aux peuples modernes.*

C'est par la pensée écrite, la discussion raisonnée des faits et gestes d'un gouvernement, de la nécessité et de l'à-propos d'une loi, des nouveaux projets propres à assurer le bonheur des citoyens, et à augmenter la gloire des institutions du pays, que le journal, vraiment digne de ce

nom, pourra, si rien n'entrave sa liberté, rendre de réels services non seulement au parti qu'il représente, mais à la patrie elle-même.

Nous ne proclamons pas la liberté *illimitée* de la Presse; car celle-ci ne pourrait exister sans amener de graves désordres dans la société et briser cette grande harmonie qui doit exister entre les citoyens d'une même ville, entre les membres d'une même nation.

Une presse libre, qui a conscience de la noblesse de son rôle et de l'étendue de sa puissance, doit s'interdire tout appel aux armes, à la guerre civile, et respecter, sinon approuver, l'autorité établie par la volonté de tout un peuple; à l'égard des particuliers, elle doit fuir la calomnie ou la diffamation, et ne pas se faire l'organe aveugle des haines personnelles ou d'idées mesquines et ambitieuses. Elle peut critiquer, condamner même les actes du chef de l'Etat ou du ministère, et exalter au détriment d'un parti contraire sa politique et son programme, mais cette polémique, toute ardente soit-elle, ne doit jamais entrer dans le terrain dangereux de la personnalité.

Le journal politique jouit d'une influence considérable sur les destinées de la nation; Canning, célèbre homme d'état de l'Angleterre, prononçait un jour ces paroles pleines de vérité : " *Tant que le parlement est présent, c'est avec lui que nous gouvernons : cela dure six mois; pendant les autres six mois, le gouvernement passe à la Presse.*"

Pendant que le citoyen dort, le journaliste politique veille, et comme la sentinelle qui pendant la nuit se promène près du camp, l'arme au bras, cherchant à pénétrer les ténèbres de son regard scrutateur, de peur que l'ennemi ne surprennne ses compagnons endormis, il cherche, il guette. Malheur au gouvernement si, par des faits scandaleux et des transactions honteuses, il excite la colère, l'indignation de cet homme, de ce gardien de l'honneur de la société et des droits du peuple !

Mais cette puissance, ce lutteur énergique qu'on appelle le journaliste, après toute une vie consacrée au bonheur de la société et à la grandeur de la patrie, n'aura trop souvent pour récompense de son désintéressement que l'apathie des uns et le mépris des autres.

Il faut plaindre celui qui, par vocatiou ou par nécessité, a choisi cette carrière ingrate du journalisme ; il n'y rencontrera que déboires et persécutions. Il aura écrit la valeur de cent volumes, il aura sauvé peut-être ses concitoyens de dangers éminents, il aura conçu le premier l'idée d'une œuvre grandiose, propre à augmenter la gloire du pays, et cependant rien ne restera de lui, sinon l'oubli.

Pour être journaliste, il faut de la persévérance, de la fermeté et de la bravoure ; il faut de plus et surtout ce désintéressement sublime, qui fait que le journaliste doit consacrer au bonheur de ses compatriotes ses talents et ses travaux et ne rechercher sa récompense que dans la satisfaction du devoir accompli. PIERRE BÉDARD.

AU HASARD DES SOUVENIRS

L'OFFICIER EN ROBE DE CHAMBRE



UTREFOIS, c'était un homme de guerre dans toute l'acception du mot. Il se battait continuellement.

De 1790 à 1815, il n'est jamais au repos. Il débute au nord de la France, parcourt ensuite l'Egypte, l'Allemagne, l'Espagne et la Russie, pour venir se faire mettre en demi-solde, en 1815.

C'est un guerrier qui ne quitte presque jamais les champs de batailles.

Les plus forts y gagnaient des grades et des décorations, les autres végétaient dans un modeste milieu, mais tous attrapaient des blessures et une mince retraite, qui les consolaient dans l'ennui des vieux jours.

Puis. vient une période de repos que coupe la conquête de l'Algérie, avec des échappées au Mexique, en Italie, en Crimée, etc., pour s'arrêter brusquement en 1870.

Depuis, on s'est essayé en Tunisie, au Tonquin, à Madagascar, dans le Sud-Oranais et au Dahomey. Des milliers de soldats et d'officiers y lais-

laissèrent leurs os, mais le nombre de ceux qui ont pris part à ces campagnes est maigre comparé aux effectifs énormes que la France entretient en temps de paix.

Avant 1870, les corps changeaient de garnison tous les ans.



Les officiers d'alors vivaient beaucoup entre eux et se mariaient peu, parcequ'ils n'avaient pas le temps de se créer des relations dans leurs garnisons, et que les papas et les mamans ne se souciaient guère de soumettre leurs filles à pareille existence de nomades.

Depuis 1870, on ne change guère de garnison.

A part les faibles effectifs envoyés aux colonies, les corps de troupe sont depuis lors soumis à un travail écrasant, il est vrai, mais d'une stabilité qui fait de l'officier un paisible fonctionnaire.

La conséquence naturelle est le mariage à outrance. On se marie ferme dans l'armée maintenant.

A peine un sous-lieutenant est-il nommé, qu'il cherche à faire une fin et à se créer une famille. Il trouve femme, par l'entremise de parents et d'amis, soit dans sa garnison, soit dans son village natal, certain d'être agréé, puisqu'il n'y a plus de changement de garnison, partant plus de séparation.

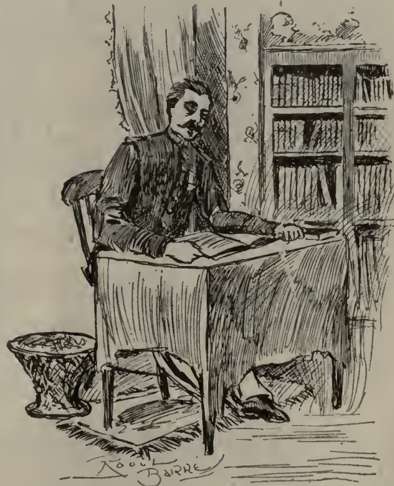
Il n'est pas rare de voir, dans un régiment, presque tous les officiers mariés. Les récalcitrants sont ceux d'avant 1870 qui ne veulent pas faire le saut, ou plutôt, étant trop vieux, ne trouvent plus l'occasion de le faire.

* * *

Voilà notre officier marié. C'est un fonctionnaire quelconque qui doit fournir un certain nombre d'heures de travail par jour. En général, il reste à tous d'assez grands loisirs, que chacun utilise selon ses goûts et ses aptitudes.

De nos jours, tous les officiers ont fait d'excellentes études, sont très instruits, et beaucoup d'entre eux se livrent à d'intéressants travaux sur l'art et l'histoire militaires.

D'autres se lancent dans la littérature, où quelques-uns se font une jolie renommée.



Le plus grand nombre cependant dédaignent les subtiles jouissances de la lettre imprimée et cherchent des distractions bien moins compliquées.

La menuiserie, l'ébénisterie, l'horlogerie tiennent un rang respectable, mais le découpage vient en première ligne.

Des industriels très habiles et profonds philosophes ont trouvé cette excellente occupation pour beaucoup de nos camarades.

Des maisons de commerces nous adressent chaque jour de magnifiques catalogues illustrés, avec dessins, prix courants de scies microsco-

piques, tours, établis, planchettes très minces de bois divers avec instructions faciles, pour exécuter sans études spéciales des travaux d'art d'une contexture élégante et délicate.

L'atelier installé, l'officier taille, scie, tourne, colle et construit.



Il fabrique des encriers, des porte-cigares, des étagères, des cages à oiseaux, des porte-plumes, et des pièces fines en tout genre. Une fois pris dans l'engrenage, il ne s'arrête plus.

Il continue son industrie pacifique, se créant un stock qui devient encombrant.

Il offre des objets de son œuvre à ses amis, à ses camarades, à ses voisins, à tout le monde. Peu à peu, il se lasse cependant et une nouvelle passion s'empare de lui, celle des fleurs.

***

Il change alors de logement et prend une maison où il aura un jardin.

Il fait venir des catalogues de tous les marchands de graines, des cloches en verre, des pots pour la culture en serre des plantes rares et fragiles.

C'est un jardinier modèle. Chaque minute, que la caserne lui laisse libre, est employée à surveiller ses fleurs, à les voir croître, à les arroser, à les transplanter.

Les mains dans les poches, fumant sa cigarette, il se promène dans son jardin, se courbe pour respirer le parfum d'une fleur, déplace certains pots trop exposés, repique et transplante, arrose parfois une tige qui s'étiole, et, en se couchant, il rêve à ses chrysanthèmes, tulipes, jacinthes, anémones, roses, pétunias, zénias, reines-marguerites, camélias, etc.

C'est la deuxième période qui dure quelques années et dont il se lasse aussi comme de toutes les bonnes choses.

***

Nous voilà arrivés à la troisième phase de la vie de l'officier : la tapisserie.

A cette époque, notre camarade est un peu bedonnant. Il a dépassé la quarantaine et ses enfants sont au lycée ou au couvent.

Seul avec sa compagne, il n'aime guère à la quitter.

Mais la conversation languit beaucoup comme cela est de droit dans tout ménage bien équilibré.



La femme fait de la couture, de la broderie, un peu de piano, et, le mari, très posé, aimant son intérieur, se cherche une occupation paisible en contraste avec son métier qui l'appelera peut-être plus tard à tuer ses semblables.

La tapisserie est toute indiquée.

Il commande un métier et des laines de diverses nuances et le voilà fabriquant des dessus de fauteuils et de tabourets, des foyers, des descentes de lits, des tapis de toutes sortes.



Il acquiert à cette besogne une virtuosité vraiment inconnue aux doigts féminins.

***

C'est la dernière phase de l'activité de service.

Après, il prend sa retraite où il s'ennuie à mourir, car la caserne lui manque et pour tout vrai militaire, il n'y a vraiment que la caserne qui compte.

***

Cette vie paisible de l'officier en temps de paix pourra sembler étrange. C'est à tort cependant, car le militaire est l'homme le plus pacifique du monde. Il dépense toute son énergie à la caserne pour maintenir la discipline. Rentré chez lui, il dépouille l'homme de convention pour redevenir le bon père, le bon mari. Il fait du découpage, il cultive les fleurs, il fabrique de la tapisserie, tout en n'oubliant pas d'élever ses enfants dans l'amour de Dieu et de la Patrie.

Mais qu'on ne s'avise pas de piquer au vif ce paisible qui dort, car vous aurez alors devant vous un homme terrible qui se souviendra soudain que sa place est à la tête de ses soldats, pour les conduire partout où l'honneur et le patriotisme le lui commanderaient.

LE MARIAGE MILITAIRE.

Le mariage est une chose d'utilité publique, une institution généralement appréciée de tous.

Les vieux garçons font semblant d'avoir une dent contre le mariage, mais ce sont des grincheux, qui ont été incapables de trouver une compagne.

Je sais quelques personnes mariées, à caractère mal équilibré, qui regrettent leur aventure, mais ce n'est pas de ma faute.

Les vieilles filles, au contraire, me paraissent s'ennuyer de leur solitude, et si elles me le permettent, je suis prêt à les plaindre de tout mon cœur.

Enfin tout cela ne me regarde pas et ce qu'il faut constater, c'est que le mariage existe et que beaucoup en profitent.

***

Se marier, pour un bourgeois, est chose assez facile. Si les deux facteurs sont d'accord, l'affaire est vite dans le sac. C'est une toute autre histoire quand il s'agit d'un militaire.

La loi française est très sage et très taquine, sous ce rapport. Impossible de la critiquer cependant, car il faut assurer une existence convenable à l'officier. Pour ce, il est nécessaire que la future ait une dot, dont le revenu soit à peu près l'équivalent de la solde du mari.

Je sais fort bien que des esprits puritains ont tonné contre le brave homme qui n'est pas assez grand garçon pour faire vivre sa famille, et qu'ils trouvent peu honorable le monsieur à la recherche d'une dot.

Parfait! Parfait! cause toujours, tout ça, c'est très bien en poésie, où le grenier a vingt ans, la chaumière et l'eau claire représentent un maximum de jouissances demandées. Mais, en réalité, dans la vulgaire prose de l'existence, ces diverses opinions sont discutables.

Beaucoup de fonctionnaires et d'employés, y compris les officiers de toutes les armées du monde, ont généralement un salaire à peine suffisant pour les faire vivre seuls. Comment veut-on que le mariage y apporte une amélioration, si, avec la femme, n'arrivent pas quelques écus?

Puis ensuite, ne faut-il pas considérer le mariage comme l'union de deux forces sociales, appelées à former un tout capable de lutter contre les exigences de la vie?

L'homme met son nom et sa situation dans la balance, la femme, sa personnne et sa dot, et les chances sont égales.

Enfin n'ergotons plus sur un sujet si souvent discuté, et voyons un peu ce qui nous occupe ici.

***

Un officier veut se marier.

Il cherche, il trouve, il fait sa demande, il est agréé et, en avant les formalités.

Il lui faut d'abord son acte de naissance, timbré, légalisé, saupoudré d'une quantité incroyable de cachets, assaisonné de signatures et tiré sur un papier de format réglementaire.

Il fait alors sa demande au chef de corps.

Celui-ci invite le candidat à passer chez lui et l'interroge sur sa fiancée.

Quelle est sa situation de famille, de fortune ; quelles sont ses espérances ?

Satisfait, il donne son consentement et fait établir le dossier de l'affaire.

Le futur mari apporte à ce dossier :

1° Son acte de naissance ;

2° Sa demande de mariage ;

3° L'autorisation de son chef de corps ;

4° Un consentement notarié de ses parents, s'ils sont vivants, sinon, leurs extraits mortuaires.

La jeune fille doit fournir :

1° Son acte de naissance ;

2° Le consentement de ses parents ;

3° Un certificat de moralité signé par le maire de sa commune ;

4° Un acte notarié relatant sa dot et ses espérances ;

5° Un projet du contrat de mariage légalisé ;

6° Un extrait de l'enrégistrement des hypothèques.

Car la dot doit être constituée sur biens-immeubles ou en rentes sur l'Etat, jamais en argent comptant, actions ou obligations d'aucune sorte.



Par ce qui précède, on commence à comprendre l'importance du mariage dans l'armée.

Mais, patience, ce n'est pas fini.

Ces nombreuses pièces sont alors adressées au ministre de la guerre, par la voie hiérarchique, avec les notes et avis des chefs intermédiaires.

Le ministre, après examen, envoie à son tour le dossier au commandant de la gendarmerie de l'arrondissement où demeure la jeune fille, afin qu'il soit fait une enquête sur le bien-fondé de tous ces documents.

Ceci terminé, le tout retourne au ministre, qui donne son consentement et remet l'affaire au chef de corps de l'officier.

Nom d'un bonhomme ! c'est pas encore fini.

Attendez ! attendez ! ça va venir.

Le fiancé se fait alors afficher à la mairie de sa dernière résidence et

à celle de sa présente garnison, en même temps qu'il fait publier ses bans à son église paroissiale.

De son côté, la jeune fille en fait faire autant chez elle, et le mariage a lieu, au plus tard, six mois après, dans la commune où réside la future.

Enfin, ça y est tout de même !

Pas tout-à-fait encore. Diable, que vous êtes pressé !

Une copie légalisée du contrat de mariage est ensuite remise au chef de corps, qui l'adresse au ministre pour être classée aux archives du ministère de la guerre, où tout le dossier de l'officier reste déposé.

Un point, c'est tout.

Il est alors permis aux jeunes époux d'être très heureux, de vivre longtemps et d'avoir beaucoup d'enfants.

***

Vous voyez que ce n'est pas très malin de se marier quand on est officier.

Cependant, j'ai cru devoir donner ces détails, car si vous voulez prendre douce épouse en 1896, il est bon de commencer les opérations préliminaires dès maintenant.

On ne saurait avoir trop d'avance dans ces sortes d'affaires.

La moins longue attente est de six mois, pourvu que le dossier soit bien en règle.

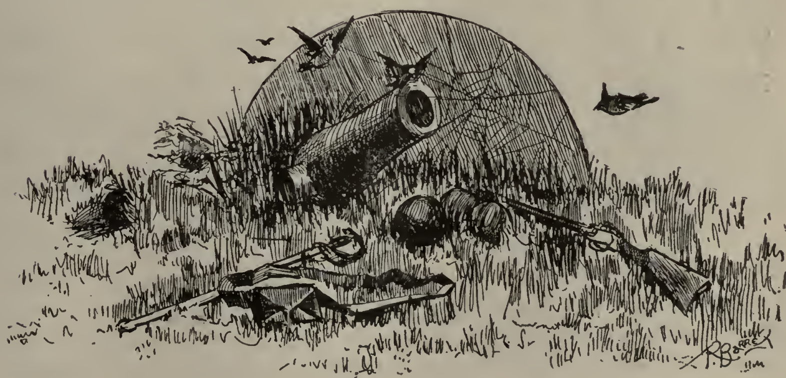
Mais si la brigade retourne les pièces par un mot nul non approuvé, la division, pour une signature mal placée, le corps d'armée, pour une ligne de travers et le ministère, pour un document de format non réglementaire, on en a facilement pour une année.

En tout cas, pour épargner de pénibles désappointements, comptons hardiment sur dix mois d'attente et d'épreuves.

Après tant de tribulations, il est légitime de croire que tous les ménages militaires sont heureux.

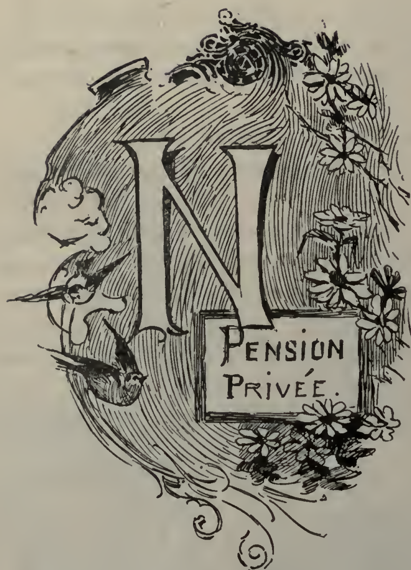
Heu ! Heu ! ! ! . . . . .

Ch. des Ecorres.



LE RÊVE DE MADAME LAURIN

(ANECDOTE CANADIENNE)



OUS étions réunis dans le salon de la famille Laurin, et, depuis deux heures les historiettes et les contes se succédaient pour nous tenir éveillés. Nous commencions cependant à sentir sur nos têtes une atmosphère lourde; chacun semblait faire appel à la bonne volonté de son voisin, lui demander une nouvelle anecdote qui secouât notre torpeur et déchirât ce voile soporeux qui s'abaissait sur nos yeux.

Notre aimable hôtesse nous rappela à la vie en nous proposant de nous raconter l'histoire de ses amours de 20 ans. D'un ton enjoué, avec cette simplicité mêlée de douces pointes d'ironie que possède la vraie Canadienne si bien douée pour le débit de ces récits plaisants, elle nous narra ainsi, en bonne diseuse, les émotions de sa jeunesse.

A dix neuf ans je n'avais encore jamais quitté ma mère, qui était ce que l'on appelle aujourd'hui maîtresse de pension. A cette époque, Montréal n'avait pas l'animation d'aujourd'hui et les bords du Saint-Laurent ne connaissaient pas encore les imposantes constructions qui les couvrent maintenant. Il n'était toutefois pas difficile de présager

un riant avenir pour notre cité et le rôle important qu'elle allait être appelée à jouer dans l'histoire économique de notre pays ; la population augmentait tous les jours et des établissements nombreux se fondaient dans tous les quartiers.

Combien de jeunes gens ont passé par notre maison ? il me serait difficile de le dire, la chose a d'ailleurs peu d'importance pour mon récit ; mais ce dont je me souviens bien, c'est de mon désir ardent d'en choisir un pour mari. Mes amies se mariaient et je n'avais nullement envie de coiffer Sainte-Catherine.

J'étais peut-être un peu difficile. J'étudiais les caractères et sans me dissimuler les qualités, je trouvais toujours en eux quelque travers qui me travaillait l'esprit, et me faisait abandonner mes projets. Celui-ci était doux, travailleur, au besoin coquet, mais dans un tête-à-tête, ne semblait bon qu'à réexpédier à son magasin. Il connaissait le calicot qu'il vendait et les bénéfices qui résultent de bonnes opérations ; c'était toute sa conversation.

Tel autre moins morose ne me paraissait pas beau ou était trop irréfléchi dans ses discours, enfin il y avait toujours quelque chose, un hic.

Au mois de mai 1875, arriva de Québec un grand jeune homme de 25 ans, de physionomie agréable. Il avait reçu une bonne instruction, sa conversation était plaisante : il se gardait bien de ces phrases grossières qu'affectionnent certains jeunes gens qui veulent se faire remarquer. Bref ses manières avenantes dénotaient l'éducation de l'homme du monde.

Il me plaisait, je voyais en lui non-seulement un sujet intelligent et laborieux, mais encore et surtout un mari aimable, capable de me donner une existence heureuse, d'oublier momentanément le souci des affaires pour se donner tout entier à la vie de famille. Je me voyais déjà pendue au bras d'un petit mari bien gentil et mon cœur se berçait de douces illusions.

Il me sembla à certain moment deviner mes aspirations et se rendre compte des prévenances dont je l'entourais en toute occasion. Etais-je comprise ? Nos cœurs allaient-ils s'ouvrir et se communiquer en toute sincérité leur ardeur ? Mes désirs allaient-ils se réaliser ?

Non, la fatalité qui joue un si grand rôle dans notre existence fit évanouir toutes mes espérances. Albert reçut une lettre de son père avec l'ordre d'aller à Winnipeg. Une brillante situation lui était offerte et rien ne l'attachant encore ici, il ne pouvait hésiter à partir. Adieu donc mes folles illusions, tout était à recommencer.

* * *

Au moment de son départ, nous nous serrâmes la main. J'essayai de formuler des vœux pour son avenir, je voulus même le bien regarder une dernière fois, mais mes yeux ne purent tenir levés, ils allaient se remplir de larmes, j'aurais voulu parler, il était trop tard, la chose était impossible.



La soirée fut, vous le pensez, triste et bien longue. Tous mes projets me repassaient dans l'esprit. Je ne pouvais en chasser la pensée et ils semblaient se plaire à aviver ma douleur.

Le sommeil cependant devint mon maître et je dus renoncer à admirer cet adorable panorama que mes idées de jeune fille avaient si facilement échaffaudé.

Mon esprit devait cependant encore travailler ; dans un songe, je vis un homme grand, jeune, pouvant avoir 30 ans, barbe blonde, les yeux bleus, figure sympathique avec un pince-nez.

Il venait prendre pension à la maison. Il parlait encore mieux que l'autre et me paraissait plein de prévenances. Il savait d'ailleurs user de ces manières polies que donnent seules une bonne naissance ou une éducation très bien dirigée. Il me plaisait beaucoup et je saisissais toutes les occasions de babiller avec lui. Déjà nous nous comprenions dans notre amour quand je fus rappelée à la réalité. Mes yeux venaient de s'ouvrir et je dus me dire : ma pauvre Sylvia, tu ne fais que bâtir châteaux en Espagne.

J'avais une sœur un peu plus jeune que moi. Je ne pus, dans ma naïveté résister au plaisir de la faire la confidente de mon rêve et, sans négliger le moindre détail, je le lui racontai tout au long. Dans cet état de veille, la figure du nouveau venu m'avait si vivement impressionnée que je la voyais vivante devant moi. Je pouvais affirmer que j'en garderais le souvenir pendant cent ans. Mais Rosa ne me parut attacher aucune importance à mon récit et je dus rentrer seule et pensive dans ma chambre.

Deux jours après, le mercredi à 11 heures, je fus ouvrir la porte à un inconnu qui demandait à prendre pension. Je ne pouvais croire mes yeux, ma raison m'avait-elle quitté ? j'étais bien en présence de l'homme de mon rêve ; c'était sa figure, son port, son maintien. Je le reçus très poliment et ne fus pas longue à arrêter le prix avec lui. A peine était-il sorti que je fus prévenir ma sœur, et comme un enfant, je m'écriai : mais il est ici le Monsieur que j'ai vu dans mon rêve.

La fortune qui, jusqu'à ce jour, ne m'avait joué que de mauvais tours, qui, comme je vous l'ai dit, avait, à un moment donné, semblé vouloir me gratifier de ses faveurs pour me faire mieux sentir les désillusions qu'elle me réservait, allait-elle enfin se montrer plus clémente ? Je restai, je l'avoue, longtemps perplexe, mais plus je luttais, plus je sentais se développer en moi je ne sais quel sentiment qui me poussait avec une force irrésistible vers notre nouveau pensionnaire. J'aimais à faire avec lui l'échange de petits compliments comme des enfants qui se passent de petites fleurs printanières cueillies à travers champs. Il aimait la musique et chantait avec toute son âme quelques-unes de ces romances sentimentales qui parlent si bien au cœur ; je me pendais à ses lèvres, je ne le quittais pas des yeux, j'aurais tout donné pour le voir me comprendre. J'aimais, oui, de cet amour que l'on ne sent qu'à 20 ans, j'aimais et ne pouvais me résoudre à l'avouer ; mais ses manières agré-

ables par cela même qu'elles étaient naturelles, me défendaient de songer à la réalisation de mon rêve qui m'obsédait sans cesse.

Chez un autre jeune homme, une conduite semblable m'eut fait comprendre que je n'étais pas seule à languir, mais je n'osais et ne voulais m'arrêter à cette idée que mes vœux allaient être exaucés.

Ce secret amour, devais-je le garder ? devais-je en souffrir toujours en silence ? me fallait-il faire un serment d'aimer sans espérances ? Ne goûterais-je jamais la félicité qui me faisait soupirer ? Non, Dieu qui nous a donné un cœur avec de si nobles passions doit nous fournir un jour l'occasion de les dévoiler.



Un soir, je me trouvais seule avec lui dans la salle ou nous passions les veillées et notre conversation ne semblait pas devoir être plus intéressante que les autres jours ; je pense même qu'elle était moins animée.

Tout à coup il se mit à me parler du mariage d'une de mes amies. Quel bon parti elle prend, me dit-il, je connais son mari, c'est un bon et laborieux garçon, un brave cœur.

Pensez si j'étais heureuse de voir notre entretien sur ce terrain. Il m'eut donné des talmouses dont j'étais très friande que je n'aurais pas été plus heureuse. Je me joignais à lui pour insister sur le bonheur qui attendait ces jeunes mariés. Nous passâmes en revue toutes les joies, toutes les émotions, en un mot toutes les phases de la vie heureuse dans laquelle allait entrer mon amie. C'était désormais pour ce jeune couple un horizon sans nuages, un ciel toujours bleu, et nous parlions, nous parlions.

Je m'aperçus qu'Auguste s'était approché de moi, sa bouche avait effleuré ma joue et j'avais cru entendre ces mots tomber de ses lèvres: Moi, aussi je vous aime.

* * *

Quelle fut alors mon émotion ? Mon cœur se gonfla, il eut été difficile de compter ses battements. Je me serrais contre celui qui bientôt devait être mon *vieux* pour lui rendre le baiser si plein de charmes qu'il venait de me donner.

Et Madame Laurin d'ajouter en se tournant vers son mari: te souviens-tu de notre petite maison du bord de l'eau et de ce beau jour d'automne? Comme nous étions joyeux: mon rêve s'était réalisé. Ne pouvons nous pas dire aujourd'hui que si les années ont depuis planté sur notre tête quelques cheveux blancs, elle n'en ont pas moins respecté notre amour.

Et vous sceptiques qui riez des prédictions qu'engendrent les rêves, qui les appelez fadaises, niaiseries, que direz-vous maintenant?

Alexandre Girard.



L'AUBERGE DE JOE BEEF

La chronique, dont la discrétion ne fût jamais la vertu préférée, qui prend son bien où elle le trouve, sans hésitation ni scrupule, forçant les portes et payant d'audace, ne songea pas, pourtant, à pénétrer une seule fois en un réduit réputé fameux et assurément unique en son genre. Une figure, originale à plus d'un titre, y a vécu, personnifiant les qualités les plus diverses, les manies superbement excentriques, pratiquant le bien, indulgent au mal, vrai symbole des antithèses les plus échevelées, caractère énigmatique jusqu'alors inconnu.

Ce bouge, de nature si spéciale, a disparu avec l'homme qui le dirigeait, et, après que la mort eût terrassé le personnage, longtemps un silence absolu régna sous le toit vermoulu qui, des années durant, abrita les éléments les plus disparates, donnant asile à une clientèle honnête et paisible autant qu'aux vagabonds et aux criminels ; aux plus beaux produits de l'humanité pensante, aussi bien qu'à de véritables fauves extraits aux profondeurs des forêts lointaines.

L'observateur s'est fort souvent complu en des détails, en des particularités moins étranges, et nombre de scènes de la vie réelle, paraissant d'intérêt secondaire auprès de celles chaque jour enregistrées dans l'auberge et le cabaret de *Joe Beef*, ont eu les honneurs de l'esquisse et de la reproduction.

L'oubli venant à grands pas pour ce coin, célèbre à sa manière, on excusera peut-être ces quelques lignes consacrées à son souvenir.

A l'un des angles formés par la jonction de la rue Callières et de la rue des Commissaires, sur la ligne des quais longeant le port de Montréal, s'élève une construction de deux étages avec rez-de-chaussée et caves souterraines. La façade, en pierres grises du pays, passées à la boucharde, n'est remarquable que par sa banalité. Elle est lasse de compter les bateaux de toutes dimensions, de toutes nationalités, imposants transatlantiques ou modestes barges chargées de houille, glissant lentement sur le fleuve majestueux que fixement elle contemple, il y a plus d'un demi siècle. Les vents du large poussant jusqu'à son parement principal les fumées des vapeurs aux cheminées gigantesques,

l'ont enduit d'une couche épaisse de suie, irrégulièrement entamée par les pluies qui se refusent à la débarrasser tout à fait de son noir suaire.

Les étages, pourvus d'ouvertures aux dimensions exigües mais nombreuses, sont suffisamment éclairés. La partie la plus élevée se forme d'une unique pièce, égalant la superficie entière du sol et destinée à une salle de réunion. Les planchers intermédiaires supportent des salons de consommation et des chambres à coucher. Le dessous, ayant accès direct sur la voie publique, comprend deux halls séparés par la cage de l'escalier et desservis par deux portes d'assez vastes proportions. Les caves, se ressentant du voisinage des eaux, suintent l'humidité et demeurent obscures.

C'est là que vers 18 . . vint se fixer un ancien soldat de l'armée britannique, autorisé comme quelques autres de ses camarades, à déposer la giberne et à se fixer en Canada, au moment où les troupes de Sa Majesté la Reine furent retirées de la grande colonie américaine. A l'enseigne de "*Joe Beef Hotel*," il y créa une buvette et un restaurant, comptant, pour donner de la vogue à son établissement et lui assurer la prospérité, sur les fréquentes visites des capitaines marins et des matelots, tout autant que sur l'assiduité des ouvriers attachés aux manufactures voisines, des escouades employées par les arrimeurs, enfin sur la présence ininterrompue des débardeurs toujours prêts à lever le coude et à réitérer les tournées.



M. J. GERMANO

Sa qualité d'ancien militaire lui valait déjà un premier et clair bénéfice, puisqu'elle l'affranchissait de la licence, si élevée et si onéreuse, surtout pour les débutants.

La fortune sourit au vieux troupier, de manières avenantes d'ailleurs, et cachant sous sa moustache grise et un aspect un peu dur, vestige de son premier métier, un grand fond de bonté, une très réelle charité.

Dans les salons du premier étage, une cuisine très appréciée et des vins et liqueurs de premier choix étaient servis aux gens de mer et aux étrangers payant sans compter. Il a été certifié qu'une des plus importantes maisons en liquides et fournitures alimentaires de la ville tenait l'amphitryon pour un de ses meilleurs clients, au point de vue de la qualité comme des quantités de ses achats. Pardessus tout, se souvenant des principes d'honneur qu'il avait appris au régiment, le restaurateur payait comme la banque, et il ne connut jamais les moyens

déshonnêtes, quoique d'apparence légale, de se soustraire à l'action de ses créanciers.

Les salles basses recevaient de plus modestes convives, simples journaliers pour la plupart, condamnés à la nourriture habituelle de gargottes, à la classique bière saturée d'alcool ; au whiskey, au gin, au rye d'origine douteuse, et trop souvent pernicieuse. Il fallait se mettre à la portée des consommateurs qui, du reste, n'auraient pas été mieux traités dans les officines analogues d'où venait une rude concurrence.

Mais le plus cruel ennemi des industries de ce genre, lorsqu'elles vivent presque uniquement de la navigation fluviale, ce sont les rudes hivers de ces contrées, congélant tous les cours d'eau, barrant les routes et suspendant tout trafic. Pendant six longs mois, les hâvres sont déserts, les chaînes des ancres cessent leur vacarme, les grues et les cabestans ne fonctionnent plus, les sirènes taisent leurs appels, aucune voile n'apparaît dans les lointains, et, quand le dernier des capitaines attardés a commandé d'amener les amarres, la vie se retire complètement, laissant derrière elle une misérable et morne solitude.

C'est assez dire que Joe Beef eût pu alors fermer ses portes, et, comme la fourmi laborieuse, laisser tranquillement s'en aller la saison rigoureuse à l'aide des profits de l'été. Il ne s'y décida jamais. Il savait que, parmi les hôtes habituels de sa maison, durant les beaux jours, — il en était qui, privés par l'arrêt de la main-d'œuvre, d'assurer leur existence, souffriraient du froid et de la faim, et c'est pour eux que le feu continuait à brûler dans l'âtre, que les fourneaux restaient allumés. Il convertit même en dortoir la pièce attenante à la buvette, et leur fournit ainsi le vivre et le couvert.

La charge ne fut point trop lourde la première année, mais la nouvelle de cette exceptionnelle générosité s'étant promptement répandue, le nombre des secourus augmenta sensiblement les hivers suivants. Dès les premières neiges, toutes les places furent occupées, et le faible tribut que versaient parfois quelques-uns des participants ne pût balancer les dépenses occasionnées par la masse. Les mauvaises habitudes s'enracinant sans effort, et les bonnes intentions ne donnant pas toujours d'heureux résultats, certains en arrivèrent rapidement à l'abus. Les hirondelles avaient déjà repris leurs tournoyantes farandoles, autour des mâts et à travers les haubans, que ces insatiables tentaient de perpétuer l'hospitalité des mois de chômage et se remettaient en rechignant sous le faix.

Sacrifiant parfois au dieu mythologique des buveurs, le patron, de son côté, s'était peu à peu relâché dans sa surveillance, dans la bonne exploitation de son entreprise. La clientèle payante avait notablement diminué, et, seuls, les paresseux, les mauvais garnements, les rodeurs de nuit, les ivrognes maintenant envahissaient le trop accueillant logis.

C'est à ce moment que le maître conçut le fantasque projet d'accorder la cohabitation à une véritable ménagerie d'animaux féroces, de reptiles et d'oiseaux exotiques. Et, par la porte commune, vinrent prendre place dans divers angles de l'appartement destiné au public, des ours, des loups, des renards, des chats sauvages, des serpents, des vautours, des perroquets de toutes tailles. Regrettant leur liberté, ces derniers venus se soumettaient difficilement à ne plus courir les grands bois et à vivre sans air et sans soleil. Des grognements prolongés répondaient fréquemment aux bruyants éclats de voix, aux hoquets, aux haut-le-cœur des attablés, et les barreaux des cages s'ébranlaient sous l'étreinte rageuse des grands carnassiers, au tenaillement de leurs dents aigües luttant vainement contre les parois de leur prison.

Si pénible que se montrat le régime, les captifs s'y résignèrent pourtant. Quelques-uns même semblèrent à ce point tranquillisés, que, chaîne au cou et muselière sur le nez, l'accès de la buvette leur fut octroyé. Plus tard encore, la domestication semblant complète, quelques sujets apparurent débarrassés de toute entrave, et, sans gêne aucune, circulèrent en tous sens. Bientôt familiarisés avec les résidents ordinaires, ils ne firent aucune difficulté de partager leurs repas, et, quand le sommeil de l'ivresse, envahissant les cerveaux surchauffés, faisait les corps inertes s'allonger sur les dalles gluantes et empuanties, les oursons, gentiment, prenaient leur part de la couche, et étendaient leurs pattes velues sur la poitrine débraillée des dormeurs.

On devine que ce mélange impossible d'êtres humains, sortis des plus basses couches, avec les représentants les moins engageants de la faune universelle, ne fut pas favorable à l'auberge de Joe Beef. La curiosité y poussa bien, par intervalles, quelques amateurs de l'imprévu, de l'extraordinaire, mais la bohême de bas étage avait définitivement envahi la place, et nul ne songea à l'en déloger. · Un certain courage était, au surplus, nécessaire pour vivre, ne fût-ce que quelques instants, dans une atmosphère empoisonnée par l'âcre fumée des pipes, les émanations méphitiques des alcools frelatés, la puanteur des bêtes encagées, les vapeurs malsaines de gens en guenilles. Les verres graisseux, la poterie fêlée, la vaisselle éraillée, n'éveillaient pas le désir, et s'il fallait absolument acquitter le droit d'entrée, on s'en tirait en offrant aux deux superbes ours gris, installés au long d'un passage, quelques flacons de ginger ale qu'ils vidaient gloutonnement.

La philosophie de l'aubergiste le laissa insensible à cette déchéance, t, quand il eût compris que la plèbe seule lui resterait fidèle, il se consacra à elle corps et âme. Tolérant plus que jamais pour le réglement de la dépense, il devint impitoyable pour les excès de toute nature habituels à ses pratiques, entreprenant de les réformer, de les moraliser. Solidement charpenté, énergique par nature, il exerçait sur elles un

véritable ascendant, et au besoin, quand elles se rebellaient contre ses volontés, il usait de violence, et ne ménageait pas les coups. Une fois par semaine, au moins, il les réunissait dans la grande salle du deuxième étage pour leur donner des conférences, les exhorter au bien et les sortir du bourbier où il les voyait plongés. La bonne parole ne tombait pas toujours en terre ingrate, et plus d'un lui a dû de reprendre la voie droite et de s'affranchir du vice.

Qui se souvient aujourd'hui de Joe Beef, malgré la légende assurant qu'il a porté sa femme en terre au son du tambour et en lui donnant pour escorte les types les plus remarquables de sa ménagerie ? Et, pourtant, ce fut un philanthrope de mérite, ayant la main sans cesse largement ouverte, et prêtant appui à ceux que d'autres eussent repoussés, sans même un regard de pitié. S'apitoyer sur les méchants, sur les dégradés, exige de la vertu, et la société appelée à bénéficier des actes de ces disciples de Saint-Vincent de Paule, ne saurait leur refuser sa reconnaissance. Le bien qu'a fait l'humble cabaretier de la rue des Commissaires, le mal qu'il a empêché, sont des titres suffisants à la gratitude de son pays, et il y a lieu d'espérer qu'il ne la lui marchandera pas.

Les choses ont leur destinée aussi bien que les personnes. Restaurée, enjolivée, la façade de la vieille auberge porte à cette heure, en grosses lettres à la détrempe, cette inscription : " *Salvation Army Joe Beef's converted.*" C'est le premier hommage rendu à la mémoire du disparu, et si les voix des jeunes néophytes implorant le Très-Haut, au chant de leurs cantiques, parviennent jusqu'à lui, il doit les bénir de ne pas l'avoir dédaigné, et de croire que son nom leur portera bonheur.

J. Germano.

MODES ET MONDE

Il semble un peu ridicule, par ce temps de chaleurs torrides de songer à s'habiller quand on devrait plutôt imaginer des moyens pour supprimer le plus de vêtements possibles.

Mais comme on ne fait jamais les choses à demi, je tremble en pensant à quelles extrémités nous en serions bientôt réduites, et réflexion faite : ajoutons au lieu de soustraire.

La mode actuelle bien comprise nous ramène certainement vers le passé dont elle prend de plus en plus les tissus comme les teintes.

Ainsi les blouses de soie ou en étoffes simples d'été doivent être à fond clair, rappelant à s'y méprendre les étoffes dont s'habillaient les "bergères" de Watteau : énormes bouquets se fondant, se brouillant, s'agrémentant de véritables dentelles écrues ou de mousseline crêpelée.

Ces sortes de blouses accompagnent les jupes unies à godets fermés, doublées jusqu'au haut et maintenues par un caoutchouc qui les tient en arrière.

Une observation très importante est aussi à faire au sujet des nuances que la saison édite,—je parle maintenant des étoffes à robes, cela va sans dire.

Or, dans toutes ces nuances brillantes, fraîches et harmonieuses c'est le bleu qui domine. Je lisais hier encore dans une des chroniques parisiennes, signées par un de ces noms les plus en vogue parmi les mondaines de la grande capitale, que cette couleur occupe toute la fantaisie du moment.

Le bleu de roi, bleu-amiral, bleu-marin, bleu-gendarme, bleu-saphir, bleu-pervenche, bleu-bluet et tous ses dérivés se cotoient, s'entremêlent, donnant chacun leur note et affirmant d'une façon précise que nous sommes dans le "bleu" presque pardessus la tête.

Les violets et les verts viennent ensuite en deuxième lieu. Quant au rouge, il a presque entièrement disparu.

Il a été révélé sur les manches un "truc" qui me semble très élégant, d'exécution facile et que je vais tâcher de vous expliquer. Au lieu de monter entièrement les fronces du ballon de la manche en rond, audessous du coude, on laisse à peu près huit ou dix pouces sans être froncés et on coud, bord à bord, les deux côtés de l'étoffe, lesquels font ainsi une sorte de capuchon dont on rattrape la pointe en dessous, ce qui maintient le ballon et l'empêche de retomber sur l'avant-bras, chose très-disgracieuse et qui arrive malheureusement trop souvent.

Le nouveau caprice à la mode à Paris, ce sont les robes peintes. Une dame du grand monde a paru dernièrement dans une réception d'ambassade avec une robe de soie blanche sur laquelle un artiste avait dessiné de grands paniers chargés de fleurs les plus brillantes.

Avant de terminer mon article sur la mode, je vais parler d'un autre vêtement féminin indispensable sur lequel j'avais promis de vous donner quelques conseils.

Nous allons considérer la question du juponnage non-seulement au point de vue de l'élégance mais encore et surtout au point de vue de l'économie.

La vogue du jupon de soie est telle, depuis deux ou trois ans, que

beaucoup de dames s'imaginent qu'une femme qui se pique un peu d'élégance n'en doit point porter d'autres.

Le jupon de soie n'est pas indispensable pour être bien habillée et même être élégante, mais il ne faut pas oublier que la véritable élégance consiste surtout dans l'harmonie parfaite de toutes les parties de la toilette.

Les jupons de soie sont toujours d'un prix assez élevé, car outre la garniture, ils demandent pour être solides, une soie de bonne qualité. Si on achète du bon marché, il faut renouveler plus souvent, ils reviennent encore plus chers ; c'est donc une mauvaise économie.

Il faut donc quand on a un budget restreint réserver les jupons en soie pour une toilette très-habillée. Les lainages et le drap sont admis aujourd'hui pour les toilettes demi-habillées et de visite ; il en est de même pour les jupons. On fait d'ailleurs de très-jolies étoffes tissées laine et soie, qui, garnies du volant de dentelle font de très-élégants jupons.

La moire de laine bien que souvent employée n'est pas une étoffe désirable, car elle est lourde et se coupe aussi facilement qu'elle coupe les chaussures.

Je ne parle pas des jupons blancs qui en été ont toujours leur place sous les fraîches robes de mousseline.

Il y a aussi pour mettre sous les robes de calicots, ces frais et légers jupons en toile peinte agrémentés de volants et qui conviennent on ne peut plus aux excursions ou aux ébats sur l'herbe à la campagne.

* * *

Laissons toute conventionalité de côté. Que chacun fasse à sa guise dans ce temps béni qu'on appelle les vacances.

Que monsieur salue deux lignes trop haut ou deux lignes trop bas, que le chapeau de madame soit relevé du côté droit ou du côté gauche, n'y prêtons pas attention et supposons qu'à la campagne, on n'y regarde pas de si près, car nous sommes à la campagne n'est-ce pas ? du moins ceux qui ne le sont pas en réalité, le sont par l'imagination et c'est déjà quelque chose.

Quelle géhenne que la ville à la saison d'été ! Tout y est embrasé : l'air, l'asphalte des trottoirs, les murs de pierre qui retiennent encore bien longtemps après son coucher, le surchauffement causé par le soleil ardent.

Pas un souffle rafraîchissant même pendant ces longues soirées passées on ne sait trop où, dans les squares encombrés, ou dans les cafés bruyants.

C'est alors qu'il vous prend des nostalgies d'ombre, de verdure et d'eau. On ferme les yeux, on imagine un petit coin de terre idéal qu'on pare à son aise comme un paradis terrestre.

Moi, je le vois toujours tranquille ce petit coin de terre " plein de fraîcheur et de mystère " comme disent les grands romanciers. Je le vois pimpant et coquet avec des maisonnettes blanches piquées de ci de là, des vaches qui broutent dans la distance, de grands arbres, beaucoup d'arbres et tout près, au bas d'un talus toujours vert, le beau fleuve qui coule ses eaux limpides et bleues.

Vous ne savez pas tous les beaux rêves qu'on fait en des lieux comme ceux-là ! Ah ! que la vie nous semble et bonne et douce, comme si tout à coup, nous avions quitté la terre et que nous étions transportées

dans une autre planète où il n'y aurait ni misère, ni infirmités, ni souffrances, où les heures ne seraient qu'une longue succession de jouissances.

Non, il faut renoncer à décrire tout ce qui nous passe en l'esprit dans des moments comme ceux-là ; c'est comme si vous vouliez saisir et fixer sur le papier, ces nuages vaporeux qui estompent légèrement l'azur du ciel. mais ceux qui ont goûté ce délicieux farniente savent ce que je veux dire.

Eh ! bien, le goût des uns ne fait pas le goût des autres.

D'autres croiraient croupir dans la stagnation d'une vie comme celle-là. Il leur faut à eux du bruit, du mouvement, beaucoup de monde autour d'eux, de longues excursions, des pique-niques étourdissants, des sauteries sur l'herbe et que sais-je encore. Il y a tant de manières de jouir de la campagne, toutes aussi bonnes les unes que les autres et pour un grand nombre cette vie tapageuse est encore une des meilleures suivant leur appréciation.

Dans tous les cas, je ne crois pas qu'il y ait d'endroit où l'on se sente meilleur qu'à la campagne. On y redevient tout à fait soi-même et les bons mouvements, trop souvent réprimés dans cette vie artificielle et de convention qu'on mène à la ville, reprennent le dessus...... Une fois par année, ce n'est pas trop assurément.

Aussi bien, à la campagne, on aime mieux.

N'avez-vous jamais remarqué toutes ces amourettes qui se nouent invariablement à chaque retour de la belle saison ?

A la ville, on se rencontre tous les jours en se regardant d'un œil assez indifférent. Mettez ces deux personnages en face d'une belle nature et tout de suite ils éprouvent le besoin de se dire mille tendres choses, de sourire sans raison et de chanter sans qu'ils sachent pourquoi un bonheur ressenti subitement au-dedans d'eux.

Là tout inspire : l'air qui embaume, les arbres aux ombres si douces, le gazon soyeux et vert, les oiseaux qui modulent leurs délicieuses romances et les fleurs qui viennent compléter la griserie de ces jours tout de soleil faits.

Allons, vous croyez que j'exagère, que je fais du sentimentalisme à quatre sous la ligne.

Eh ! mon Dieu non, tout en avouant que mon enthousiasme peut fort bien n'être pas partagé de toutes mes lectrices.

Combien en effet qui laissent à regret la ville et les conforts qu'elle offre et ne partent pour la campagne que pour faire comme les autres. Grand bien leur fasse ! combien d'autres aussi affamés d'air et de verdure qui donneraient bien des choses, pour être à leur place !

* * *

Dans ma prochaine causerie du mois de juillet, nous causerons des principales places d'eau du bas—Québec surtout, puisque celles-là me sont plus familères que les autres.

Et en vous parlant de leurs grandioses et sauvages beautés, je croirai revoir encore ces promontoires touffus, ces champs qui fleurent si bon et surtout le sublime et majestueux fleuve qui roule ses eaux bleues jusqu'à l'infini......

FRANÇOISE.

POUR LES ENFANTS

"LA PETITE MENDIANTE"

(Musique nouvelle sur une vieille chanson)

Par ERNEST LAVIGNE

ANDANTINO QUASI ALLEGRETTO.

PIANO.

p

ANDANTINO QUASI ALLEGRETTO.

p

C'est la pe - ti - te men - di - an - te, Qui vous demande un peu de pain, Don - nez à la pauvre in - no - cen - te; Donnez, donnez, car elle a faim. Ne re - je - tez pas ma pri -

è - re, Vo - tre cœur vous di - ra pour - quoi. J'ai six ans, je n'ai plus de mè - re, J'ai faim : ay - ez pi - tié de moi.

f *rall.* *rall.*

2

Hier, c'était fête au village,
A moi personne n'a songé,
Chacun dansait sous le feuillage,
Hélas ! et je n'ai pas mangé.
Pardonnez-moi : si je demande.
Je ne demande que du pain.
Du pain ! Je ne suis pas gourmande,
Ah ! ne me grondez pas, j'ai faim.

3

N'allez pas croire que j'ignore :
Que dans ce monde il faut souffrir,
Mais je suis si petite encore,
Ah ! ne me laissez pas mourir.
Donnez à la pauvre petite,
Et pour vous, comme elle priera,
Elle a faim, donnez, donnez vite,
Donnez, quelqu'un vous le rendra.

4

Si ma plainte vous importune,
Eh bien ! je vais rire et chanter ;
De l'aspect de mon infortune,
Je ne dois pas vous attrister.
Quand je pleure, l'on me rejette,
Chacun me dit : " Eloigne toi "
Ecoutez donc ma chansonnette,
Je chante ! Ayez pitié de moi !

VENISE ET LA PROVINCE DE QUÉBEC

EN 1881—(*suite et fin.*)

VII.

Du palais ducal nous passons aux jardins, ce qui me donne l'occasion de parcourir la partie de l'exposition que je n'ai pu encore visiter.

L'Angleterre expose des cartes de l'Amirauté et des travaux hydrographiques sur le Pacifique : elles sont de toute beauté. Il y a dans ce département un maréograpbe fait par la maison *Adie* de Londres qui m'intéressse fort. Il reproduit graphiquement les changements de marées et ce, jusqu'à une hauteur de quarante pieds. En le modifiant, on pourrait s'en servir pour mesurer celles de la baie de Fundy, au Nouveau-Brunswick ; ses marées sont les plus hautes du monde et atteignent quatre-vingts pieds. Le hasard a donné comme voisine à l'exposition, la Russie à l'Angleterre. Comme toujours il n'y a que la carte de l'Inde qui les sépare. Je retrouve ici Viola qui me remet son rapport pour l'honorable M. Paquet. Cet important document a sa place trouvée ici. Il donnera une idée des relations qui peuvent—au point de vue pratique—s'ouvrir entre Québec et l'Italie. (1)

A L'HONORABLE E. T. PAQUET,

Secrétaire d'état,

pour la province de Québec.

MONSIEUR LE MINISTRE.

Appelé à l'honneur de représenter la province de Québec à l'exposition Géographique internationale de Venise, je puis vous affirmer que, si la section québecquoise a été au second rang pour le nombre des objets exposés, elle n'a certes pas été la seconde par l'importance et l'intérêt qui s'attachaient à ses collections, à ses rapports, à ses cartes géographiques et géologiques. Dans ce rapport, que j'ai l'honneur de vous transmettre, je tâcherai de vous faire connaître le résultat du concours obtenu par Québec à cette exposition géographique. Avant d'entrer en matière, je vous prie d'être indulgent pour le style de ce rapport. Je suis obligé de vous l'écrire dans une langue qui n'est pas la mienne.

" Volgami il lungo studio e il grande amore."

a dit notre grand poète.

Permettez-moi de rappeler ici brièvement nos travaux préparatoires.

La province de Québec, invitée officiellement par le Consul général d'Italie résidant à Montréal, nommait une commission locale pour préparer l'exposition canadienne. M. le député-ministre Eugène Taché et M. Faucher de Saint-Maurice en firent partie, par décret du six mai

(1) La note insérée dans cette étude à propos de ma conférence s'applique aussi à la lettre du comte Viola.

1881, et, le même jour, j'avais l'honneur d'être nommé votre commissaire à Venise.

Vingt-et-un pays ont pris part à l'exposition géographique internationale, ce sont la France, l'Autriche, la Hongrie, la Belgique, le Brésil, le Canada (province de Québec), le Chili, l'Egypte, l'Allemagne, le Japon, la Grèce, l'Angleterre, l'Italie, les Pays-Bas et ses colonies, la République Argentine, la Russie, l'Espagne, les Etats-Unis d'Amérique la Suède, la Suisse, le Vénézuéla et la Commission européenne du Danube.

Je crois qu'il est de mon devoir de déclarer ici que le temps relativement trop court, l'impossibilité, imposée par la distance, d'établir des relations rapides entre le comité local de Québec et votre commissaire à Venise, ont empêché votre province de donner à son exposition toute la variété qu'elle devait avoir. Néanmoins, M. le Ministre, je dois offrir mes félicitations à mes collègues M. Eugène Taché et M. Faucher de Saint-Maurice pour l'excellent choix des objets qu'ils ont envoyés. Tant sous le rapport scientifique que sous le rapport commercial, l'exposition de la province de Québec offrait les plus importants renseignements. Tous ici ont été frappés de la perfection de vos études géologiques, de l'excellence de vos travaux administratifs, économiques, commerciaux et statistiques.

Québec se faisait de plus connaître par ses études historiques, par les progrès de son instruction primaire, par certains voyages d'explorations. Sur les huit classes qui composaient l'exposition, je puis vous assurer que la section québecquoise figurait avec honneur dans cinq classes.

La Géologie est une science autour de laquelle viennent se grouper une grande partie des autres sciences. Aidée par la Géographie physique, météorologique, botanique et géologique, elle était destinée à faire grande figure à l'exposition internationale de Venise. Par ses rapports sur les études géologiqnes, par les travaux accomplis au Canada depuis 1842 jusqu'à 1869, travaux illustrés par les cartes très récentes du Nouveau-Brunswick, par ses autres cartes et dessins géologiques et géognostiques, votre pays était au premier rang à l'exposition. Il me fait plaisir de constater ici la supériorité de ces travaux, non-seulement comme valeur intrinsèque, mais encore comme études comparées aux études exposées par les autres pays. Les travaux de la commission géologique du Canada nous ont fait connaître toute l'importance que vos savants attachent à la Géologie, à la Paléontologie et à la Minéralogie. Ces explorations ont été dirigées sur des territoires d'une immense étendue. Il fallait que ces travaux s'étendissent de l'est d'un océan à l'ouest d'un autre. Les reliefs que la commission géologique du Canada a fait de vos bassins miniers, peuvent par les résultats obtenus, lutter avec les travaux plus complets en ce genre que viennent de terminer le corps des ingénieurs de mines en France et le K K *Geologichan Reichanstalt* de Vienne. Nous devons à vos géologues canadiens la découverte de plusieurs terrains nouveaux, et surtout le complètement

de la série de ceux qui se trouvent entre les paléozoïques Tous les savants, présents à l'exposition, s'accordent pour féliciter le Canada sur les progrès rapides et incontestables qu'il a fait faire à la Géologie : ils reconnaissent l'énergie, le tact, la constance avec lesquels vos hommes publics ont encouragé cette science depuis ses origïnes et ils applaudissent à la mission intelligente et pratique que ne cesse de se donner votre jeune nation dans la connaissance de son territoire.

Je désire constater aussi le développement remarquable et rapide de vos collections minéralogiques et paléontologiques. Les premières présentent à peu près aujourd'hui 2479 échantillons distribués en vingt-huit groupes. Les secondes, qui comprenaient en 1863, 1500 espèces, atteignaient à la fin de 1879 le chiffre de 7000. On est aussi redevable à la commission géologique du Canada de perfectionnements et d'innovations remarquables dans la coloration des cartes géologiques. Je ferai surtout mention des réserves *di-bianco.* (1)

L'étude de M. Sandford Fleming, d'Ottawa, sur "l'*Adoption d'un maître méridien*" a été fort remarquée et recommandée officiellement aux autres pays, par le gouvernement italien.

Le dernier congrès géologique, tenu à Bologne en octobre 1881, a eu l'honneur d'adopter votre système. Les échantillons de phosphate de chaux provenant de la contrée d'Ottawa, ont été fort remarqués ici, à l'exposition minéralogique. Chacun sait que ce minéral est de la plus haute importance pour l'agriculture. Chez nous, il manque tout à fait. Je le crois même fort rare en Europe, excepté en Espagne. Les échantillons envoyés de Québec ont été, avec votre permission, distribués aux musées italiens, aux écoles d'agriculture, aux écoles commerciales et aux académies. Puissent les ingénieurs italiens, qui se destinent à l'exploitation de nos mines, étudier avec attention ces échantillons de phosphate de chaux.

Celui qui aurait le bonheur d'en découvrir en Italie, donnerait à son pays la plus grande mine de richesse possible. Un savant très distingué, qui a analysé ici le phosphate du comté d'Ottawa, trouve dans sa composition une richesse remarquable d'aluminum. Il l'a appelé phosphate d'aluminum.

La section québecquoise peut se vanter d'avoir obtenu le succès le plus complet à propos de ses essences forestières. Cette exposition était, et je l'affirme sans crainte d'être contredit, absolument et comparativement la plus complète, la plus importante qu'on ait vue dans les salles du palais royal de Venise.

Le Japon et la Hongrie avaient aussi exposé des collections de bois. Celle du Japon était surtout remarquable par son élégance. Le japonnais aime les minuties : tout travail chez lui doit surmonter quelques difficul-

(1) Mots italiens applicables aux rayures blanches que l'on voit sur les couleurs géologiques des cartes du Nouveau-Brunswick.

tés. Aussi cette section avait-elle un grand cachet artistique ; mais elle n'était pas assez complète pour donner une idée de l'importance des produits forestiers du Japon. Celle de la Hongrie appartenait plutôt à la Géographie botanique. Elle était surtout beaucoup moins riche que la collection canadienne, dans laquelle entraient les bois qui servent à l'architecture, aux constructions navales, aux travaux de chemins de fer, à l'ébénisterie la plus commune aussi bien qu'à celle qui est la plus recherchée.

On a admiré les couleurs variées de cette collection, les différences de poids spécifiques.

La platane (*platanus occidentalis*), le chêne rouge (*quercus rubra*), le tremble (*populus tremuloïdes*), l'épinette blanche (*albies alba*), la plane bâtarde (*acer spicatum*), le pin rouge (*pinus resinosa*), le tilleul bois blanc (*tilia americana*), le hêtre (*fagus ferruginea*), le cèdre rouge (*juniperus virginiana*), sont tous employés chez nous pour l'ébénisterie. Ces bois nous sont fournis par les forêts du Cadore, en Vénitie, et par celles de l'Istrie. Il nous en vient aussi de l'Egypte et de l'Orient pendant que nos ébénistes reçoivent de l'Amérique le noyer noir (*juglans nigra*), l'érable (*acer saccharinum*), le pin (*pinus silvestris*), le chêne rouge (*quercus rubra*), etc., etc.

J'ai prié M. Faucher de Saint-Maurice de vouloir bien me faire parvenir les renseignements les plus détaillés sur le commerce de bois fait par le Canada.

Peut-être puis-je me tromper, mais je crois que, dans un avenir rapproché, ce commerce peut prendre un développement énorme en Europe. Nos forêts sont épuisées par la grande quantité de bois qu'en tirent les constructeurs de chemins de fer—soit pour l'entretien des voies ferrées,—soit pour leur confection. L'usage général des machines à vapeur a rendu le chauffage plus rare et plus cher. Il est beaucoup plus en demande qu'autrefois, principalement en Italie où nous sommes obligés d'importer notre houille. Les immenses richesses forestières du Canada ne peuvent avoir aujourd'hui le débouché qu'elles méritent, à cause du développement trop lent de vos voies de transport. Le jour où les grandes lignes ferrées, décrétées par la Chambre des Communes et par les Chambres provinciales seront complétées, vous serez appelés à faire une concurrence très forte aux autres marchés forestiers, et peut-être, parviendrez-vous à les monopoliser.

L'importation de certaines espèces, qui viennent en abondance au Canada attire déjà l'attention du marché italien ; mais pour bien donner mon avis sur ce sujet important que m'a soumis M. Faucher de Saint-Maurice, il me reste encore à faire bien des recherches et à connaître avant tout la valeur des différents produits dans les ports canadiens d'embarquement, l'importance absolue et relative de tel et tel autre produit, ses propriétés, le système de pesage. Il me faudrait aussi étudier les analogies entre vos produits et les nôtres. Si pareilles études

pouvaient être utiles à votre gouvernement ou à l'une des chambres de commerce de votre pays, je les ferais avec plaisir, et je me mets entièrement à vos ordres.

Les travaux cartographiques, je n'ai pas besoin de le dire, occupaient la partie la plus importante de l'exposition géographique de Venise.

La Province de Québec y était représentée par neuf cartes :

I Carte de la Province deQuébec indiquant les domaines de la Couronne.

II Carte de la Province de Québec indiquant la concession des terrains faite jusqu'à présentet celle des affermages pour la coupe des bois.

III Carte de la Province de Quebec indiquant les gisements miniers octroyés au commerce.

IV Carte de la Province de Québec indiquant les réseaux des chemins de fer en activité, en construction, ou en projet.

Ces quatre premières cartes ont été dessinées au département des Terres de la Couronne sous la direction de M. Eugène Taché.

V La carte territoriale des cantons de l'est.

VI La carte régionale du lac Saint Jean.

VII La carte cadastrale de la ville de Québec.

VIII La carte du chemin de fer des basses Laurentides.

IX L'ancienne carte de la Nouvelle-France par M. Genest.

Je crois, M. le ministre, que certains détails sur cette exposition cartograpique, qui a été fort belle pourront intéresser le gouvernement de la province de Québec.

La section italienne avait tenu à réunir tout ce qui se rapportait à l'histoire de sa cartographie. On y voyait depuis le planisphère dessiné par Fra-Mauro (1) ainsi que les portulans qui l'ont précédé ou suivi, jusqu'à la grande carte militaire de l'Institut Topographique de Florence. La Suisse aussi avait voulu donner l'histoire de sa cartographie ainsi que la plupart des autres pays.

La France exposait la carte de son nivellement général : elle était divisée en six planches à l'échelle de 1,800,000. Les reliefs du sol y étaient indiqués par les courbes de nivellement, tracées de cent mètres en cent mètres. La Suisse y exposait aussi une carte topographique à l'échelle de 1,050,000 ; le nivellement du sol y est indiqué par des courbes régulières tracées de dix mètres en dix mètres. Ce magnifique travail comprenait à peu près 950 planches. L'Institut Topographique Militaire de Florence, qui venait de compléter les études géodésiques de la partie méridionale de l'Italie, en avait consigné les résultats dans une carte photogravée, à l'échelle de 1,000,000 ; elle comprenait 277 planches.

L'Institut Géographique et de Statistique d'Espagne exposait à son tour *La Mapa Topographïca de Espagna* à l'échelle de 1,050,000. L'élévation du terrain y était indiquée de vingt en vingt mètres par des courbes horizontales, et dans l'espace de dix en dix mètres, par des côtes intermédiaires.

L'Institut Topographique Militaire de Belgique a fait dessiner des

cartes topographiques aux échelles de 1,040,000, 1,020,000, et 1,000,000. Ce sont des chefs-d'œuvre de précision. Ces cartes sont colorées au moyen de photozincographie.

Il ne faut pas oublier que la plupart de ces études très détaillées, ne s'appliquent qu'à des régions limitées, et que ces différents travaux, conduits très lentement, ont été faits par la collaboration de grand nombre d'instituts scientifiques. Nulle surprise, si le Canada, se limitant jusqu'ici à une reconnaissance rapide de son immense territoire, n'a pas donné à l'exposition des travaux topographiques aussi minutieux que ceux présentés par les autres pays. Néanmoins, le jury a été d'opinion que la provinee de Québec a richement developpé ses travaux topographiques dans l'intérêt de l'économie, de l'agriculture, du commerce et de la statistique. Les neuf cartes, ainsi que les rapports des différents ministères qu'elle a envoyés à l'exposition de Venise l'ont amplement prouvé à la satisfaction de tous.

Ce n'est pas dans les limites d'un rapport, tel que celui-ci, que je pourrais consigner les conclusions de l'examen munitieux que nous avons fait des rapports ministériels de la province de Québec, et des travaux de statistique du gouvernement du Dominion. Nous avons beaucoup regretté de ne pas avoir, à l'exposition, les résultats de votre dernier recensement, mais nous avons pu admirer celui de 1871, et il est hors de doute, que les travaux de statistiques qu'ils renferment, doivent être placés entre les meilleurs.

Le Canada peut être fier de ses bureaux de statistique : il peut être fier aussi de l'accroissement de sa population. Pareille augmentation est toujours l'indice de la prospérité d'un pays. Aussi les résultats donnés par le dernier recensement sont-ils d'un heureux présage.

La population canadienne qui comptait en 1871, 3,718,747 habitants atteint aujourd'hui au chiffre de 4,350,933 : ce qui en dix ans constitue une augmentation de 632,188 habitants, égale à 17 par cent.

Un travail très important, qui s'intitule modestement "*Notes sur le Canada,*" a été fort admiré à l'exposition. "Lisez ce livre de M. Paul de Cazes — me disait dernièrement un ami — membre de plusieurs sociétés savantes— et vous connaîtrez parfaitement la confédération canadienne."

En effet le travail de M. Paul de Cazes donne sur votre pays des renseignements précieux Il est un guide sûr pour ceux qui veulent entreprendre des études sur le Canada, y nouer des relations commerciales, et je crois qu'il serait d'une sage politique de le faire mieux connaître à l'étranger.

Nous avons tous été frappés par la clarté et par l'abondance des renseignements que contiennent les rapports des ministères de la province de Québec et du Dominion. Ceux qui traitent de l'instruction

(1) Fra-Mauro vécut dans le quinzième siècle. Son fameux planisphère fut terminé en 1459 à Saint-Michel dans l'île de Murano, près de Venise.

publique et de l'agriculture nous en font voir les progrès, et de suite nous sommes mis au courant de la culture de nouveaux produits, du défrichement toujours croissant du sol et de l'exploitation de vos bois, de vos mines, de vos pêcheries. On s'aperçoit, d'après les tableaux de vos douanes, que les différences entre les chiffres d'importation et d'exportation tendent à s'équilibrer, et que le mouvement maritime dans vos ports donne à votre marine un des premiers rangs.

Dans l'un de ces rapports, je vois qu'il est question de la production du sucre de betterave et de la culture de la vigne au Canada. Je n'ai pas besoin de vous faire remarquer que le sucre de betterave a presqu'entièrement remplacé le sucre colonial dans notre consommation. Aujourd'hui ce premier produit est maître du marché européen.

La France, l'Allemagne, certains territoires de la confédération autrichienne, etc., le fabriquent en quantité, tandis que le sucre colonial, qui autrefois était un monopole de la Hollande, n'est plus réservé que pour quelques usages spéciaux. Je suis heureux de voir que l'agriculteur canadien s'occupe, l'un des premiers, de la confection d'un produit qui n'est pas encore beaucoup généralisé dans le Nouveau-Monde. Cette industrie est destinée à employer un très grand nombre de personnes, et à réaliser certainement de jolis bénéfices.

Je suis enchanté aussi de voir que l'on s'occupe au Canada de la culture de la vigne. Les résultats satisfaisants qu'elle vient de donner prouvent que votre sol et votre climat peuvent favoriser la venue de vos vignobles, et le gouvernement ne saurait trop encourager cette œuvre patriotique. Déjà, les vins des Etats-Unis commencent à être connus en Europe. Pourquoi n'en serait-il pas de même pour les vins canadiens? Le philoxéra et diverses autres maladies de la vigne déciment nos vignobles en Europe. Ici même en Italie, nous avons la *pellagra*, affreuse maladie qui tourmente nos classes agricoles et qui donnent un douloureux et fort contingent à nos pénitenciers et à nos maisons d'aliénés. (1) La *pellagra* a pris un développement terrible depuis le jour où le *crittogama* a porté ses ravages dans les vignobles, et une grande partie de la population de nos campagnes a dû renoncer à l'usage du vin. La nourriture insuffisante qui est, chez nous, la cause principale de la *pellagra*, trouvait un redoutable ennemi dans l'usage d'un vin malade qui n'aidait plus à la digestion, appauvrissait le sang et rendait anémiques des gens, dont les forces étaient déjà épuisées par le travail.

Une chanson italienne ne dit-elle pas chez nous?

L'aqua fa male
Il vino fa cantare.

Votre agriculture, vos ressources forestières et minières, vos pêcheries, vos nouvelles industries ne peuvent se développer et se faire connaître que par la facilité des transports et des communications. Le jury a

constaté avec plaisir la grande extension des réseaux de chemins de fer qui sillonnent le territoire canadien. Une locomotion rapide, est sans contredit, le premier facteur de la production et du commerce. Le Canada semble être convaincu de cet axiome ; et le congrès international de Géographie de Venise constate, avec plaisir, que votre pays vient de commencer les travaux d'une ligne de chemin de fer qui, partant de la Colombie Anglaise, traverse les immenses territoires de l'ouest, passe par Montréal et Québec, d'où elle va rejoindre l'Intercolonial, fait communiquer le Pacifique avec l'Atlantique, et met ainsi la vieille Europe en relation directe avec l'extrême Orient. La ligne du Pacifique canadien, reliée à l'Intercolonial par le chemin de fer du Nord comptera, nous en sommes convaincus, parmi les ouvrages mémorables du XIX siècle.

L'enseignement de la Géographie occupait une place exceptionnelle à l'exposition de Venise. Il y était représenté par des ouvrages, des instruments, des cartes, des collections, etc. On ne saurait croire tous les progrès que fait la Géographie primaire depuis quelques années. Autrefois, dans les colléges, on enseignait machinalement la Géographie. C'était plutôt une science de curiosité que de nécessité absolue. Aujourd'hui c'est bien autre chose. On facilite le travail de l'enfant au moyen de livres intéressants, de cartes en reliefs, de mécanismes ingénieux. D'après ce qui nous a été donné de voir et d'observer à l'exposition, la Russie est le pays qui a fait faire les progrès les plus remarquables à la Géographie élémentaire. Son musée pédagogique était le plus important parmi ceux qui figuraient au palais royal de Venise. Il possédait nombre d'appareils élémentaires, tous plus curieux les uns que les autres, des joujoux géographiques pour les enfants, des albums ethnographiques, etc.

Ce système d'introduction était prouvé par des cartes géographiques admirablement exécutées par les élèves. On trouvait aussi dans cette section des machines géographiques destinées à faire connaître aux enfants le mouvement des astres, le système planétaire, le mouvement de rotation et de révolution de la terre. La Hongrie exposait des plans chromolithographiés destinés à attirer l'attention des enfants sur les phénomènes célestes et terrestres. Pour s'en rendre bien compte, il suffisait de suivre attentivement les observations du professeur. Il décrivait ces planches, expliquait les phénomènes qu'elles représentaient, et gravait ainsi plus facilement la leçon dans la mémoire de ses élèves.

(1) La pellagra est une affection cachétique, le plus souvent endémique, caractérisée par des affections de peau avec différents troubles du côté du système nerveux et de l'intelligence. Or il paraît que la pellagra, qui sévit surtout en Italie, résulterait de la trop grande consommation faite du blé d'Inde apprêté en gâteaux. Les choses en sont au point que le défenseur de l'anarchiste Caserio, l'assassin du président Carnot, avait songé sérieusement à atténuer le crime de son malheureux client en en mettant tout l'odieux au compte du blé d'Inde, dont Caserio avait fait, des années durant, sa principale nourriture.—F. de St-M.

Beaucoup de livres illustrés et beaucoup de relations de voyages faisaient partie de la septième et de la huitième classe. On a surtout admiré dans la section québecquoise "*The Geography and History of British Colonies,*" magnifique publication illustrée de 72 gravures et publiée à Montréal par M. Lovell. Les travaux de M. Faucher de Saint-Maurice ont paru fort remarquables au jury, et je les crois très utiles pour les marins et pour les élèves qui veulent étudier le golfe Saint-Laurent, ses îles et les provinces maritimes de la Confédération canadienne. L'auteur fait partie de ce courageux groupe de voyageurs qui sont venus de toutes parts nous aider à grossir les richesses de l'exposition internationale de Venise. Chacun d'eux a tenu à apporter, dans les salles du palais royal, ses notes, ses relations. La plupart d'entre eux y ont joint les objets glanés et collectionnés dans des régions lointaines et presqu'inconnues, des cartes de nouveaux territoires explorés et faites d'après des observations assez exactes, des photographies de constructions indigènes, de huttes sauvages, de points de vue enchanteurs, des dessins d'après nature et des collections de la faune et de la flore des pays parcourus. C'est ainsi que nous avons tous pu admirer la collection du vaillant explorateur arctique M. Nordenskiold : elle était exposée par la Suède et était composée avec beaucoup d'intelligence. Ce voyageur n'avait rien oublié de tout ce qui pouvait donner une idée de la vie sociale et matérielle des Esquimaux et des autres populations visitées par la *Véga*, lors de son voyage polaire. En voyant cette collection, on se formait de suite une idée des habitudes, des occupations, du dégré de civilisation de ces mystérieux habitants du royaume des glaces. (1)

L'exposition de l'Egypte ne le cédait en rien à celle de la Suède. On s'arrêtait émerveillé devant les vitrines qui renfermaient les sabres, les casques, les boucliers, les kangiars, les couteaux, les riches costumes du Dar For.

Armes, instruments, meubles, étoffes, ornements, monnaies, bijoux, objets artistiques, idoles appartenant aux tribus sauvages du Bahr-el-Gazal, du Bahr-el-Gebel, du Djour, du Bongo, du Niam-Niam, du Tiki-Tiki s'étalaient là avec profusion, tandis qu'à côté, on voyait les produits commerciaux de ces pays, tels que l'ivoire, les plumes d'autruche, les peaux de tigres, les cuirs d'hippopotames et de crocodiles, produits si recherchés en Europe, et que ces tribus échangent contre des pipes, de la verroterie, de la poudre, de l'eau de vie.

Je viens de faire une revue rapide des classes de l'exposition de Venise où figurait la Province de Québec. Je le répète, malgré le court espace de temps qu'elle a eu pour se préparer, elle y a fait excellente figure. Néanmoins, je n'ai pu m'empêcher de regretter, à Venise, l'absence de

(1) Parmi les oiseaux trouvés par cet explorateur dans ces régions lointaines, j'ai remarqué plusieurs espèces appartenant au golfe Saint-Laurent, entre autres le macareux, et un échassier qui ressemble à notre bécasse.—*F. de St-M.*

certaines collections que j'avais tant admirées lors de mon séjour au Canada. Le musée ethnographique de l'Université Laval formé par M. le docteur Joseph-Charles Taché dont la renommée est grande, la collection botanique de cette même université, certaines séries du musée géologique de Montréal, les beaux spécimens de géologie, d'ichtyologie et d'ornithologie qui appartiennent à Laval, à la société Littéraire et Historique de Québec, et à M. J. M. Lemoine, de *Spencer Grange*, auraient dignement figuré dans cette exposition internationale.

Par sa présence ici, par les succès qu'elle vient d'y remporter, Québec, comme les autres pays qui ont pris part à cette exposition, prouvent l'importance que l'on doit attacher à la géographie. Les sciences n'en sont-elles pas tributaires ? car plus que jamais, de nos jours, l'homme étudie avec ardeur ce grand livre qu'on appelle le Monde.

Ma tâche est terminée, M. le Ministre ; mais avant de vous présenter mes respectueux hommages, qu'il me soit permis de vous transmettre les décisions du jury international, relativement à la part que la province de Québec vient de prendre à l'exposition de Venise.

Etaient mises à la disposition du jury pour être distribuées aux exposants :

48 médailles de première classe avec diplômes ;
96 médailles de seconde classe avec diplômes ;
144 diplômes d'honneur.

Lors de la dernière réunion générale du congrès international de Géographie de Venise, le docteur George Schweinfurth fit connaître en séance solennelle le nom des heureux exposants. La section canadienne avait mérité les récompenses suivantes :

III CLASSE.

SECTION DE GÉOGRAPHIE GÉOLOGIQUE.

Lettre de distinction à la commission géologique du Canada.

IV CLASSE.

GÉOGRAPHIE ÉCONOMIQUE, COMMERCIALE, STATISTIQUE.

Diplôme d'honneur de première classe au Gouvernement de la Province de Québec.

VII CLASSE.

MÉTHODOLOGIE, ENSEIGNEMENT ET DIFFUSION DE LA GÉOGRAPHIE.

Mention honorable au Gouvernement de la Province de Québec.

VIII CLASSE.

EXPLORATIONS ET VOYAGES GÉOGRAPHIQUES.

Mention honorable à M. Faucher de Saint-Maurice.

La liste officielle et complète des récompenses décernées par le jury international de l'exposition de Venise a été publiée dans le No 11 du *Diario,* que j'ai l'honneur de vous transmettre avec ce rapport.

Mon travail est terminé, M. le ministre, et je serais heureux si, par mes

faibles efforts, j'avais contribué à établir entre votre pays et le mien des rapports scientifiques et commerciaux. Le Canada commence à être connu dans les cercles savants et dans les maisons de commerce de l'Italie. L'exposition que vient de faire à Venise la Province de Québec, entre pour beaucoup dans ce résultat. Je serai récompensé au-delà de mes espérances, si mon modeste rapport accentue un rapprochement commercial entre mon pays et ce cher Canada, qui m'a laissé de si vives impressions de sympathie, lors de mon court séjour parmi les Canadiens.

J'ai visité particulièrement Québec et sa province. J'y ai reçu le plus bienveillant accueil. En retour, veuillez croire que je ferai en Italie tout ce que je pourrai pour mieux faire connaître votre gouvernement, vos institutions, vos produits, pour augmenter la prospérité d'amis dont je garde le plus doux souvenir.

Comte JEAN-BAPTISTE VIOLA,
Commissaire de la Province de Québec,
à l'exposition Géographique Internationale de Venise.

Venise, ce 3 novembre 1881.

Je me permettrai d'ajouter quelques mots aux observations si flatteuses pour nous, que renferme le rapport de Son Excellence le comte Viola. Dans cette étude sympathique, il démontre le rôle important que Québec a rempli à l'exposition internationale de Venise. Notre instruction publique, notre enseignement géographique, les rapports de nos différents ministères, nos travaux géologiques ont attiré l'attention de ceux qui ont pris part à ce congrès scientifique. Le Canada, Québec doivent être fiers des récompenses qu'ils ont obtenues.

Un journal publié sous le titre de *Venezia e il Congresso*, tiré à un numéro unique, renfermait un excellent article sur notre province. Cette courte étude était due à la plume élégante de votre commissaire M. le comte Viola.

Que dire de la large hospitalité de la ville des Doges? Pendant quinze jours, Venise en fête, ayant à sa tête son syndic—le maire,—M. le comte Allighieri Dante, donnait la main aux hôtes qu'elle avait conviés des cinq parties du monde. Bals, diners, courses, sérénades en gondole, soirée de gala royale à la Fenice, visite officielle à l'Université de Padoue, concert nocturne sur la place de Saint-Marc illuminée par l'électricité, feu d'artifice, conférences, visites d'églises, de palais, de musées, d'arsenaux, de fabriques de bronze, de glaces, de verreries, exposition horticole et arboricole, tout ce qu'une ville riche, spirituelle, artistique, aimable, hospitalière peut inventer pour faire plaisir à ses hôtes, était mis à la disposition des membres du congrès.

Les principaux marchands et banquiers de Venise sont disposés à nouer des relations commerciales avec la Puissance du Canada, surtout avec la Province de Québec. J'ai eu le plaisir de causer longuement avec certains d'entre eux à ce propos. Les membres de la Chambre de

Commerce et des Arts de Venise m'ont fait l'honneur de m'envoyer d'intéressants travaux sur la statistique de la navigation et du commerce de l'Adriatique. Je les ai transmis à la bibliothèque de l'Assemblée Législative de Québec. La chambre de Commerce de Venise se montre désireuse d'entrer en relations avec les chambres de commerce du Canada. L'un de ses membres, M. le conseiller Eugenio Vio, s'est gracieusement mis à notre disposition pour nous donner les renseignements que nous pourrions désirer obtenir sur le commerce italien. Plusieurs négociants m'ont exprimé le désir d'avoir des échantillons de nos cuirs. Si nos peaux, nos cuirs en croûte, nos cuirs à semelle leur conviennent, ils peuvent être d'un commerce très lucratif entre Québec et l'Italie. Il en est de même de nos écorces tannantes travaillées en essence. Elle seraient d'une vente très sûre dans ce pays. Le pétrole blanc bien préparé, nos phosphates travaillés seraient aussi d'un écoulement prompt et avantageux. On s'est beaucoup informé des qualités des charbons du Canada. Quelles sont leurs forces comparées à celles des autres charbons, me demandait-on souvent ?

Presque tout le charbon employé en Italie vient de la Syrie. Il contient $\frac{80}{100}$ de force, comparé à celui de Glasgow. On désire aussi savoir quel est le prix, rendus à bord, de nos lards, de nos blés, de nos orges, et surtout de nos avoines. Comme chargement de retour, nous aurions tous les produits de l'Italie, entr'autres les fruits, les huiles, les vins, parmi lesquels je citerai le fameux crû de Breganze, aussi bon, aussi sec, que le meilleur des Xérès. On peut, me disait le propriétaire de ce vignoble célèbre, avoir ce vin embouteillé, emballé, mis à bord à Gènes, pour 20 francs la douzaine de litres et l'ordinaire plus fin pour 24 francs.

Québec ne peut que gagner à se faire connaître à l'étranger ; nous avons ce qu'il faut pour réussir, tout ce qui fait prospérer, tout ce qui peut enrichir un pays. Pendant ce Congrès international, notre province, tout en obtenant des récompenses que lui ont enviées plus d'un pays, a sû, par son exposition, mériter les éloges du *Times* de Londres, ainsi que ceux des principaux journaux de l'Italie, de l'Autriche, de la Suisse, du Danemark, de la Suède, de la Russie, de la Norvège et de la France. Parmi ces derniers je citerai le *Temps*, où M. Levasseur membre de l'Institut et l'une des illustrations de la Société de Géographie de Paris, a publié une intéressante série d'articles consacrés à l'exposition de Venise.

Avant de conclure, M. le ministre, permettez-moi d'attirer votre attention sur les services qu'ont rendu à la Province de Québec pendant cette exposition, M. Eugène Taché, député ministre des Terres de la Couronne et commissaire canadien à l'exposition de Venise ; MM. Ferdinand Borsari, Alphonse Audinot, le docteur comte de Breganze, tous membres du jury international pour la section canadienne ; MM.

les membres de la Chambre de Commerce de Venise : MM. Eugenio Vio et Ferrari. Si l'exposition de Québec a obtenu pareil succès en Italie, c'est grâce à leur tact et au jugement des membres du jury. Je n'ai pas besoin de vous dire tout le zèle qu'a su déployer en pareille circonstance Son Excellence M. le comte Viola. Québec ne pouvait être entre de meilleures mains.

Notre représentant à Venise a séjourné pendant quelque temps dans notre vieux Québec. Il connaît à fond notre pays, et comme tous ceux qui y ont passé, comme les officiers de navires de guerre qui nous honorent de leurs visites, comme les membres de la commission française de Yorktown que nous avons eu le plaisir de recevoir dernièrement, le comte Viola nous prouve que nous ne sommes pas oubliés. Le mémoire qu'il vous adresse en français, M. le ministre, en est la preuve.

M. Marmier, ce regretté et grand ami du Canada, avait raison de dire qu'elle date de loin " la supériorité de notre langue et qu'elle a été promptement acceptée par toutes les nations." Dès les premiers temps de sa formation elle fut importée à Naples et en Sicile par les compagnons de Guiscard ; en Angleterre par Guillaume le Conquérant ; en Morée, dans l'île de Chypre, à Constantinople, par les armées de Godefroi de Bouillon, de Beaudoin, de Philippe Auguste, de Richard Cœur de Lion. Elle est restée en Angleterre, à l'état officiel, jusqu'à la fin du quatorzième siècle, et l'on ferait une longue liste des jurisconsultes et des poètes qui ont écrit en français sous le règne des successeurs de Guillaume. L'auteur d'une histoire de Venise, dont le manuscrit est à Florence, dit qu'il a composé son ouvrage en français, parce que " cette langue court parmi le monde et est plus délectable à lire et à ouïr que nulle autre." En 1298 Marco Polo, prisonnier à Gènes, dicte la relation de ses merveilleux voyages à son compagnon de captivité, Rusticien de Pise, et cette relation est écrite en français. Une copie en fut faite par M. de Cepsy, ambassadeur de France à Venise qui la remit à Charles de Valois, père de Philippe VI. De là toutes les traductions et publications de cette charmante œuvre.

Chaque membre du Congrès avait la permission de parler sa langue, mais j'ai le plaisir de vous dire, M. le ministre, que la vraie langue de l'exposition internationale de Géographie de Venise a été le français.

Agréez l'expression de mon respect.

Faucher de Saint-Maurice
Commissaire pour la Province de Québec,
Exposition Internationale de Géographie de Venise.

Voilà en quelques mots le résumé du rôle que la Province de Québec a joué à l'exposition internationale de géographie, de Venise.

VIII

20 Septembre. Un train spécial a été mis à la disposition des Congressistes : nous allons visiter Padoue, la ville universitaire, la patrie

de Tite Live. Du Pazs a raison quand il dit que c'est " une ville déserte, presque morte." L'université a compté parmi ses professeurs Galilée et Vesal, parmi ses élèves Albert-le-Grand, le Dante, Pétrarque, le Tasse et Jean Sobieski, roi de Pologne. L'enseignement universitaire que l'on y donne maintenant ressemble à celui qne Brunetière, de l'Académie française, a prêché en France. Cet immortel n'a vu dans l'humanité que des morts illustres qui reposent " dans la paix de la gloire ou DANS LE CALME DU NÉANT."

Cette phrase lui valait dans le temps, cette réplique foudroyante de Paul de Cassagnac.

" Comme c'est bien là l'enseignement universitaire de nos jours !

" Les enfants, les jeunes gens ont le choix entre le scepticisme ou l'athéisme.

" Dès le début, on les passe sous l'effrayant rouleau d'un nihilisme spirituel.

" Après cela, que voulez-vous qu'il en reste ?

" Comment espérer que ces jeunes gens voudront donner leur sang pour la patrie, quand on ouvre d'avance devant eux, en guise de seule et unique récompense, " LE CALME PROFOND DU NÉANT " ?

" Ils ne songeront qu'à bien vivre, à vivre longtemps, et ils auront pour dieu leur ventre.

" C'est avec de pareils enseignements qu'on assassine un peuple.

" Et je trouve que Ravachol, Vaillant, Caserio, qui n'ont tué qu'un homme ou deux, ont fait moins de mal à la nation, à la société, que ces professeurs qui s'attachent à tuer chez nos jeunes générations, la foi, les saintes et fières croyances en une vie éternelle, la certitude d'une récompense finale.

" Pauvres et malheureux parents, qui menez vos fils dans ces étables humaines, où la jeunesse est élevée comme un vil bétail, n'ayant d'autre horizon que la planche de leurs mangeoires, ne vous plaignez pas si, vers la vingtième année vous retrouverez, en place de l'enfant naïf et loyal, un grand vaurien qui ne songe qu'à jouir, et qui empoisonnera votre vieillesse par le spectacle d'une vie couteuse, scandaleuse et inutile !

" Vous n'aviez qu'à ne pas l'envoyer dans ces maisons-là.

" Car l'université n'est plus qu'une maison de tolérance, élevant l'homme pour les besoins du jour, pour la république.

" Et quels hommes !

" Ils ne sauront ni vivre ni mourir.

Une chose qui frappe en Italie, c'est la dépopulation des campagnes. On veut voyager et pour y arriver tout est bon, la harpe, le violon, voire même l'orgue de Barbarie. Coppée avait cent fois raison quand il écrivait :

"L'abandon des travaux des champs, a toujours été considéré, chez tous les peuples et avec raison, comme un très grave symptôme de décadence.

Hélas ! dans nos villages désertés, le groupe scolaire, tout battant neuf, se dresse en face de l'église. Où sont, aujourd'hui, tant d'écoliers à qui l'on serinait, naguère, le *Manuel de morale civique ?* Dans les grandes villes, dans les malsains et grouillants faubourgs, ils sont allés là, comme moucherons à la chandelle. Beaucoup d'entre eux ont glissé dans le vice, sont devenus des paresseux et des ivrognes. Tous ont vu le luxe, connu l'envie, et, grossissant la foule des aigris et des mécontents, ils souffrent, inquiets du lendemain, n'osant pas songer à la vieillesse."

C'est là un véritable péril national, digne de toute l'attention des pouvoirs publics.

Ce soir, Viola nous donne son dîner d'adieu. A la veillée, il ira au bal du prince Gionaneni, et je travaillerai tranquillement à mettre en ordre tous mes bibelots. Demain sera le départ : demain je dirai adieu à toute ces merveilles ; demain je rentrerai dans ma solitude du Nord. Il ne me restera plus alors que la sensation qu'éprouve celui qui a fait un beau rêve. Venise me laisse l'impression qui a tant fait vibrer l'âme de Charles Yriarte.

— " A la majesté de ses grands souvenirs historiques et de sa prodigieuse puissance, la reine de l'Adriatique ajoute l'attrait de l'art, la curiosité de sa situation, la singularité de son origine, le prestige qu'un passé plein de grandeurs donne fatalement à un monde resté tout entier debout, mais qui semble avoir perdu son âme et sa vie, et ne présente plus que le majestueux décor d'un immense théâtre dont la scène est restée vide. Une mélancolie pleine de poésie s'empare du voyageur qui glisse sur la lagune ou qui erre dans ses basiliques,—on dirait que le malheur a revêtu la ville d'une gaze funèbre, mais elle reste imprégnée de la grâce indéfinissable des choses italiennes ; elle a le charme et la grandeur ; et la ville de Saint-Marc, sous le soleil vainqueur, alors que tout scintille et tout flamboie, garde encore on ne sait quelle tristesse éligiaque qui lui vient de son silence et de sa douleur ; tristesse douce et constante qui gagne peu à peu le cœur le plus viril et s'empare de l'esprit le moins sentimental.

" A Venise, celui qui est heureux, celui qui a soif des bruits du monde et qui a peur du silence, se sent bientôt envahi par le boiteux ennui ; mais, quand on a connu les rigueurs de la vie, on y revient toujours ; on se prend peu à peu d'une sorte de tendresse pour chaque place, pour chaque coin ; la légèreté de ce ciel, la clarté unique de l'atmosphère, cette lumière grise, argentée, les reflets d'acier de la lagune, les miroitements de Venise la Rouge, la douceur du parler vénitien, la confiance paisible des habitants, leur indulgence pour toute fantaisie, leur doux commerce, les nuits claires comme des jours, et le je ne sais quoi qui chante au cœur et dans le ciel et sur les eaux ; tout séduit le voyageur et le charme, le prend tout entier, et il va se regarder comme en exil, quand il sera loin de la Piazzetta."

“ Les spectacles qu'offre la vie de chaque soir, après un long séjour à Venise, finissent par l'emporter en intérêt sur tous les autres spectacles ; comme si l'homme devait se lasser vite de l'œuvre des hommes, et garder seulement pour les œuvres de Dieu, la nature et la vie, son appétit et son désir toujours vifs et toujours en éveil. En effet, si épris que l'on soit des choses de l'art, on se blase vite dans un aussi colossal musée ; on arrive à regarder le Tintoret d'un air distrait, on défile devant les Jean Bellin sans émotion, les chefs-d'œuvre s'entassent sur les chefs-d'œuvre, Titien sur Carpaccio, Pordenone sur le vieux Palme ; les bronzes, les émaux, les triptyques, les marbres, les figures de doges couchés dans leurs cercueils, les condottieri fameux ensevelis dans leur armure et dressés, fiers et valeureux dans leur grande tenue de combat, sur leur mausolée, nous laissent indifférents. Je me rappellerai que l'obligeant conservateur du musée m'a fait toucher du doigt, dans son cabinet particulier, le plus merveilleux Véronèse, qu'il restaurait, et que j'ai pu suivre, sur la toile, les procédés du grand artiste sans que cela me causat d'émotion.

Je me souviendrai encore d'avoir touché, sans étonnement une lettre de Galilée à l'inquisition, et lu sans surprise et, comme un voyageur blasé, la signature de Lucrèce Borgia au bas d'une messive. C'est que l'air de Venise, le ciel et ses aspects divers, les colorations extraordinaires dont l'atmosphère revêt toute chose, offrent un charme supérieur à tout ; le large, la lagune, le mouvement du port, les aspects changeants des flots gris-perle, le miroitement qu'a si bien rendu le *Guardi*, le frémissement de la lumière sur la nappe argentée, rayée par les langues de sable et tachée par les points noirs des estacades, ont raison des plus hautes aspirations de l'homme, parceque Dieu est le grand et suprême artiste, auteur de toute chose.

“ S'asseoir à la porte d'un café à la Riva, sans autre but que celui de regarder devant soi, est un plaisir très vif à Venise pour un étranger qui a le sentiment du pittoresque. Le va-et-vient incessant, les lazzis sobres de la foule bigarrée, les colloques singuliers dont le sens échappe malheureusement à qui ne connait pas le dialecte vénitien, la coloration de toute chose, l'influence du soleil, les effets changeants, les horizons séduisants, l'arrivée des grands vaisseaux qui abondent sans cesse, et l'entrée ou le départ des Chioggiotes ou des grecs de Zante et des matelots des Sporades ; leur voile d'un ton de rouille qui fait tache sur la lagune, et qui gonflée par le vent et tendue comme un arc, laisse voir dans l'air transparent la grande Vierge naïvement peinte sur sa trame ; les caravànes d'étrangers qui passent avec le caractère spécial à chaque nationalité ; Anglais méthodiques, et Américains étranges aux longs cheveux flottants ; Italiens du midi, colorés et turbulents, Allemands blonds avec lunettes ; Français rapides qui courent le nez au vent ; soldats italiens à la casaque grise ; enfin les industries bizarres sous d'énormes

parapluies roses ; les artistes de hasard qui jettent du Verdi ou du Gordigiani aux échos de la lagune.

Voilà ce dont on ne se lassera jamais à Venise."

" Et quelle surprise toujours nouvelle dans les rues, les places et les camps. Ici on monte quelques marches pour enjamber un canal, là une route est barrée et un petit escalier descend droit dans l'eau ; les vieilles femmes, dignes copies de la vieille aux œufs dans la *Présentation de la Vierge au temple* du Titien, frôlent les murs, la tête dans leur châle ; de grandes filles bien découplées, coiffées avec soin, avec des verroteries au cou et des sandales aux pieds, laissent traîner leurs jupes sur les dalles

" Le Vénitiens flânent, les gamins nous poursuivent, une femme nous tend un billet de loterie, un prêtre arménien à longue barbe passe, laissant flotter sa soutane qui s'enfle comme une voile, et vous débouchez sur un quai ou sous une treille et les gondoliers dorment sur des bancs en attendant la pratique.

" La nature, l'air ambiant, l'enveloppe, l'atmosphère limpide, transparente, dans laquelle Venise est baignée, reste encore après tout la grande émotion. Après une visite à ce prodigieux palais ducal, on se prend à aspirer l'air pur et on court à la pointe des jardins ; on suit cette rive des Esclavons, on entre dans la Marine, et à mesure qu'on s'éloigne, la façade de Venise apparaît se comprenant mieux dans son ensemble. Il faut se retourner de temps en temps pour jouir du coup-d'œil, car c'est là le plus admirable décor qu'aient jamais rêvé les peintres, et quand on s'appuie sur la terrasse on oublie vite, en face de ce tableau signé par le Maître des maîtres, les immortelles œuvres que l'on vient de voir. Le littérateur et le critique cèdent le pas à l'artiste, et on se sent sous l'influence de ces admirables harmonies. Les terrains du jardin sont gris-clair, l'herbe est verte, les arbres qui font premier plan, encore dépouillés de leurs feuilles, découpent sur le ciel leurs branches finement dessinées, l'eau est gris-perle avec des paillettes brillantes comme des étoiles et des rides diamantées ; les langues de sable et les lagunes sont brun-pâle et coupent les reflets argentés ; Saint-George-Majeur, rose et blanc, accroche un reflet lumineux ; le grand canal et ses palais ferment l'horizon. Tout est soleil dans le jardin, les lézards verts fuient en frétillant, un gondolier crie : *A la barca* ! " une jolie fillette passe, la tête nue, savamment coiffée et drapée dans son châle, et tout autour, étendus sur l'herbe rare, des gondoliers sommeillent au soleil. Tout cela, sans doute, ne saurait remplir les désirs et satisfaire les aspirations des esprits pratiques et des natures avides de mouvement, de changement, de sensations toujours nouvelles et de spectacles toujoure variés, mais c'est un monde qui nous suffit à nous-même ; nous ne sommes pas les seuls d'ailleurs qui subissons le charme de Venise. " On y séjourne avec volupté, a dit Paul de Saint-Victor, on s'en souvient avec délices. Il y a du charme féminin dans le tendre

attrait qu'elle exerce. L'atmosphère rose qui la baigne, le miroitement de ses lagunes, les teintes de pierre précieuses dont chaque heure revêt ses coupoles, les ravissements de ses perspectives, les chefs-d'œuvre de son école lumineuse, l'aimable douceur de son peuple, la joie suave et rêveuse qu'on y respire avec l'air, sont autant d'enchantements qui enlacent. Les autres villes ont des admirateurs, Venise seule a des amoureux."

IX

Et maintenant il faut quitter ces douces choses et fermer les portes d'ivoire de la tour, où reste enfermé le plus beau songe de ma vie, — mais avant d'en laisser tomber les clefs que d'autres ramasseront après moi, causons encore de cette ville de merveilles, qui est allée chercher dans le fond des forêts de l'Illyrie les bois incorruptibles, qui sont devenus aujourd'hui les pilotis sur lesquels elle a voulu asseoir sa grandeur.

Venise est la cité des maîtres. Tout ce que les siens ont touché est devenu immortel. Ses architectes ont étonné le monde. Chaque église ici a son cachet particulier. Allez voir la cathédrale de l'île de Torcello : elle date de 641 ; elle est le plus beau type qui existe de la période romano-chrétienne. Chassés d'Altino par les barbares, les habitants de Torcello, ne voulurent pas oublier la patrie : ils profitèrent des moments de trêve pour apporter dans leur île les débris des monuments de leur ville saccagée, et édifièrent avec les vieilles pierres de la cité où étaient morts leurs ancêtres, les principaux monuments de leur patrie. L'église de San Donato est un pur monument byzantin ; Saint-Marc appartient à l'école orientale. La Salute est une merveille de pierreries ; le pont du Rialto est le chef-d'œuvre de Da Ponte ; il mit trois ans à le construire et il est appuyé sur 10,000 pilotis d'orme, enfoncés à 16 pieds de profondeur. Que dire des sculpteurs vénitiens : La famille du Lombardi a laissé ici des souvenirs ineffaçables. Sainte-Marie des Miracles, le tombeau du doge Mancenigo, l'église de Saint-Zacharie, celle du Sauveur ne peuvent s'oublier, une fois qu'ils ont été vus. La statue équestre du Colleoni par Andrea Veracchio est peut-être une des plus pures conceptions du génie humain. Vous ne passez pas une heure dans Venise sans que ne se dressent devant vous les ombres lumineuses du Tintoret, du Véronèse, du Titien, du Giorgione, du Sanroniano, du Palladio, d'Alexandro Vittoria, de Bellini, du Carpaccio, du Pordenone de Palma. Chaque coin de rue a son histoire. A la Piazetta Calendario, le grand architecte fut pendu, pour avoir pris part à la conspiration du doge Marino Faliero. Dans un coin obscure de Venise, on montre encore l'endroit où Schianova, l'ami de l'Arétin, celui que le Tintoret citait toujours comme modèle à ses élèves, mourut presque de faim, "sans même laisser de quoi payer ses funérailles," dit une chronique de l'époque.

Des arts, passez à l'histoire : jamais cité n'a tenu mieux en ordre ses archives. Elles sont en partie à l'église des *Frari*. Barelet qui

en a fait une étude consciencieuse, dit qu'elles sont réparties entre 274 pièces ; pour la partie antérieure à 1797, il y a 121 archives comprenant cent mille sept cent cinquante-deux cartons et régistres ; pour la partie moderne, 110 autres archives comprenant cent deux mille quatre cent soixante-deux cartons et régistres ; quant aux documents sur parchemin en feuilles détachées, on en constate un nombre de cinquante-deux mille huit cent soixante et dix-huit.

" Se diriger et se reconnaître dans l'édifice sont deux choses peu faciles. L'enchevêtrement des pièces, malgré les numéros qui les distinguent, est si compliqué que pour ne s'y point égarer, une boussole serait un instrument presque indispensable. Il est des pièces qui n'ont pas plus d'étendue que celle qui convient à une chambre ou à un salon ; il en est d'autres qui, tels que les deux anciens réfectoires du couvent, sont assez vastes pour avoir pu, en certaines occasions réunir jusqu'à 1800 moines ; d'autres encore ont la longueur d'une nef de grande église. Tout au long des murailles sont disposés des rayons, et, sur ces rayons, les régistres et les liasses décemment étiquetés. Des inscriptions, peintes en caractères blancs sur fond bleu, indiquent les classifications les plus importantes."

Venise. tout en restant unique en son genre, a touché à tout, s'est rendu compte de tout et a imprimé partout son cachet idélébile. Où peut-on lire des aventures plus curieuses que celles du grand géographe Marco Polo, celles des deux frères Zéni qui en 1380 avaient fait le voyage du Labrador, après avoir touché en Islande et au Groënland, celles de du Morte qui quelque temps après traverse le détroit de Gibraltar, touche à Madère, aux Canaries, au Sénégal et découvre les îles du cap Vert ? Ces choses-là se passaient plus d'un siècle avant la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb.

Aimez-vous les livres ? Ici ont vécu les Atelas, Antoine, Tunti, Francisco, Marcolini, ces princes de la grande typographie. La typographie, la gravure, l'imagerie étaient en honneur à Venise.

Le duc de Rivoli a consacré tout un travail à la *Bibliographie des livres à figures venitiennes.* Il comprend une nomenclature alphabétique et descriptive des livres les plus importants ou les plus intéressants, qui ornent ces volumes ainsi que la bibliographie proprement dite de toutes les éditions qui sont venues à sa connaissance. Les missels y sont repartis par diocèses et par ordres. Puis l'illustre bibliographe ajoute :

— Ces éditeurs venitiens—dont, le premier, Luc-Antonio Giunta commença en 1489 à imprimer des livres ornés, de remarquables gravures au trait—ont publié dans les années postérieures à 1500 de très nombreuses éditions d'ouvrages religieux, notamment des missels et des bréviaires. Les missels atteignent le chiffre de plus d'une centaine ; ils méritent à eux seuls une étude spéciale. Les plus habiles graveurs venitiens gravaient soit au trait simple, soit dans la manière ombrée,

comme les estampes du missel Stagnino. Ces vignettes, rééditées dans plusieurs autres ouvrages de piété, furent copiées par différents graveurs, et aucun d'eux ne possède ni la dextérité, ni le savoir faire de l'original." Les cristaux, la verrerie fine, les beaux vases, les coupes ciselées, les émaux vous plaisent-ils ? Allez à Murano, on vous y montrera des chefs-d'œuvre. Là, vous pourrez admirer à votre aise des verres, des vases " chargés d'inscriptions, de rinceaux, de frises charmantes et de couleurs variées." Et le point de Venise ! en voilà encore une merveille. " Le caractère de cette dentelle consiste, dit M. Piot, dans les reliefs figurant les ornements pleins ou à jour, modelés avec art et disposés en pétales, superposés de fleurs fantastiques d'un jet très large, dont les épanouissements se dégagent de riches rinceaux d'un travail merveilleux et sont reliés par des brides et des points à jour très délicats."

Colbert, qui avait un œil sur toute chose, ne dédaigna pas de s'occuper des deux grandes industries venitiennes. Il embaucha des ouvriers de Murano pour introduire leur art dans le royaume de Louis XIV, et c'est à lui que nos duchesses et nos marquises doivent le point de France, qui ne le cède guère à celui de Venise. Dans un de ses édits en date du 9 novembre 1666, Louis XIV disait :

— L'établissement de la manufacture des points de France est de si grande conséquence pour le bien de mes peuples, et je suis obligé de prendre de si grandes précautions contre la malice des marchands qui avaient été accoutumés de faire travailler à Venise et de débiter dans ma cour et dans mon royaume les ouvrages de cette ville-là, que je désire, non-seulement que vous teniez la main à ce que la dite manufacture s'établisse dans la ville de Sedan, et dans les villages circonvoisins, mais même que vous empêchiez que les ouvrages de la manufacture ordinaire de Sedan soient vendus à d'autres qu'aux entrepreneurs de celle des points de France, afin que, tous les marchands, étant exclus de toute sorte de commerce dans les dites ville et pays circonvoisins, ils perdent l'espérance de pouvoir contrefaire les dits ouvrages, et soient obligés de se joindre de bonne foi à la dite manufacture."

Cet édit devait avoir une grande influence sur le travail des dentellières françaises et belges. Les passements à jour, à mailles très fines de Bruxelles, de Binche, de Flandre, de Bruge, de Gand, de Malines, de Valenciennes, de Grammont, du Brabant, de Liège, de Dinant, d'Alençon ne sont-ils pas fils du fameux, de l'unique point de Venise ? Que de charmes et d'élégance féminins ces merveilleux tissus n'ont-ils pas réhaussés par leur grâce, leur légèreté, depuis le jour où les dames de la suite de Marie de Bourgogne, fille de Charles le Téméraire vinrent enseigner aux Binchaires la manière de préparer, et de faire à peu près le point de Venise. Quand je considère ces œuvres de sylphes, œuvres tellement fines qu'elles sont pour ainsi dire intangibles, je me prends à songer à ces mains invisibles qui, par une belle matinée d'été, apportent

aux fleurs, aux colibris, aux oiseaux-mouches, aux libellules, aux génies de l'air, aux papillons, ces mystérieux fils de la Vierge qui faisaient dire au poète :

Sous les palmiers du Nil la ronce te prit-elle
Au manteau bleu,
Où la Reine des cieux fugitive et mortelle
Cachait son Dieu ?

Je l'ai déjà dit : Viola, la veille nous avait offert un dîner d'adieu. Le lendemain à 7 heures sa gondole nous reconduisait à la gare. Nous nous donnons une dernière poignée de main : elle me sépare peut-être pour la vie de cet homme si loyal, si affectueux, si estimable. La locomotive se met en route ; un coup de mouchoir, agité à la portière, dit au revoir à ce rêve envolé, à ce paysage qui plus tard faisait écrire ces beaux vers au poète américain Samuel Cole :

Alas, the irrecoverable dream !
Cathedral, palace, all things, all too soon
Melted like faces in a troubled stream,
And looking backward over the lagoon ;
I saw the phantom city faintly gleam
As mist blown seaward underneath the moon.

Mais il n'est plus temps de le regretter : reprenons notre route.

21 septembre. — Un souvenir me revient de nos conversations d'hier. Dans l'Italie du nord les routes sont peut-être les plus belles du monde. On peut de Venise se rendre à Vienne par un chemin merveilleux. Il en est de même de la route du Simplon : tout un corps d'armée y a travaillé. Ces grandes voies ont été ouvertes par Napoléon I ; elles ont été si bien faites, qu'il suffit de leur faire la plus légère réparation pour les remettre en ordre parfait. Ici, on retrouve partout les traces du grand homme qui a tant aimé la France. N'est-ce pas lui qui s'est fait donner par la république de Venise ces admirables tableaux de maîtres que l'on voit au Louvre. Dans sa correspondance, Forfait, plus tard ministre de la marine, rend ainsi compte de ce cadeau princier :

" Dans la caisse sous le n° 1, 22 pieds de long, 3½ de largeur, 3¼ d'épaisseur, se trouvent : *un tableau de Paul Véronèze représentant les noces de Cana*, provenant de l'église Saint-Georges ; *un tableau du Titien représentant à la fois saint Marc et divers saints ; un tableau représentant Jupiter foudroyant les vices par Paul Véronèze.* Ces deux tableaux viennent des Palais de Venise.

" Deux autres tableaux de Véronèze peints pour les églises Saint-Sébastien et Saint-Zacharie, *Jésus-Christ chez Siméon le Pharisien*, et *la Vierge, l'Enfant; Sainte-Catherine*, ont été expédiés dans la caisse n° 2, 17 pieds de long, 3½ de largeur, 3¼ d'épaisseur, etc.

" Nous comptons en tout, inscrits sur cet état, *vingt-deux* tableaux de prix, répartis dans six caisses."

Le chemin de fer met trente minutes à franchir la jetée qui unit Venise à la terre ferme. Le hasard du voyage m'a donné pour

compagnon de route le docteur Lacassagne, de la faculté de Lyon. Ce savant est un causeur : il a tout vu, touché à tout et il vous conte tout cela d'une façon charmante. Lorsque je l'ai rencontré, il était à étudier cette curieuse question :

— Tous les tatoués ont-ils une propension à la criminalité ?

Il avait un long dossier là-dessus, et le jour où son travail sera publié, je suis certain qu'il ouvrira de nouveaux horizons à la jurisprudence medico criminelle.

En route nous passons Padoue la savante ; Vicenze le nid des jolies femmes ; Vérone la belle ; Pesquiera célèbre par le combat de ce nom ; le lac de Garde coupe ciselée dans les Alpes ; Brescia ; Treviglio ; Milan. On aperçoit au loin sa majestueuse cathédrale. Du chemin de fer elle ressemble à l'une de ces dentelles superbes qu'une belle femme laisserait onduler au vent par un soir d'été. Ce devait être à ce monument que Victor Hugo adressait ces paroles :

— " Edifice gigantesque et bijou miraculeux ; un Titan pourrait y habiter ; une femme voudrait l'avoir à son cou. "

Non loin de Milan se trouve le champ de bataille de Magenta. C'est une pleine immense coupée par des pièces de blé de maïs, de rizières arrosées par des canaux qui maintiennent d'autant plus la fraîcheur qu'ils sont ombragés par des rideaux d'arbres. Ce champ de la mort n'est plus maintenant que celui de la fertilité ; c'est aussi celui de l'ingratitude. A deux pas de cet ossuaire français, à la gare, on vend des journaux où sans cesse on lit :

— *Guerra à la Francia !*

Fermons les yeux et passons. Tout de même les paroles du général de Baillencourt seront toujours vraies :

— Ces diables d'Italiens, disait-il, n'ont de mémoire que pour la haine.

Il est vrai qu'un autre officier répondait à cette boutade par celle-ci :

— Nous autres Français, assurait-il, nous ne haïssons personne, et c'est peut-être une cause de faiblesse.

Voici Novare célèbre par les sièges qu'elle a soutenus ; voilà Vercelli : elle se trouve tout à côté de Palestro. Encore un champ d'honneur qui a bu le plus pur sang de France.

De station en station nous roulons ainsi jusqu'à Turin, où nous soupons.

Quelle course ! quelle poussière ! mais hue ! hue ! les voyageurs vont vite.

— Partenzà ! crie l'employé de la gare. Et nous voilà encore emporté par la locomotive Par le store du wagon nous entrevoyons Rivoli.

Sonnez clairons ! Roulez tambours ! Nous passons Breolena et pouf ! pouf ! nous arrivons sur le Mont-Cenis, ce qui veut dire une heure d'ensevelissement ; puis, nouveau Lazare, nous sommes rendu à la lumière et à Madone où nous avons l'agréable visite de la douane. J'en profite pour retirer de ma malle mon billet que j'y avais oublié. Il est vrai que le conducteur du chemin de fer avait lui-même oublié de me le demander.

22 Septembre. Aujourd'hui le docteur Lacassagne me dit adieu. Un nouveau venu le remplace dans mon compartiment. C'est un commis voyageur italien qui représente une grande maison de Londres. Il se révèle homme charmant, pas du tout calicot, encore moins Gaudissart. Nous nous installons le mieux possible, et, pendant que nous dormons, nous passons en train éclair St. Jean de Maurienne, Chambéry, Belly, Bocey, Mâcon, où nous déjeunons, Chalons-sur-Saône, Béane, Nuits, Dijon, Tonnerre, Sens, Fontainebleau, Melun, Corbeil. Enfin voilà Paris ! Il est six heures du soir. Nous sommes partis hier matin à 9 heures de Venise : cela me fait trente trois heures de chemin de fer et j'éprouve le besoin de me mettre au plus tôt en portefeuille. En récapitulant mes souvenirs depuis hier, une chose me frappe : le progrès de la saison. En Lombardie on moissonne ; on fait les foins ; on est même rendu à la troisième récolte. Il fait chaud ; tout verdoie. En Bourgogne, c'est la vendange, la pressée. Les couleurs des champs sont plus foncées ; tout est violette, ou vert et jaune comme le pampre. Plus loin, près de Fontainebleau, les récoltes sont faites ; les fougères jaunissent ; quelques feuilles de peupliers pâlissent. Les bestiaux sont dans les champs d'où vient de disparaître la fenaison et la moisson. C'est l'automne. A Paris le quai de la gare est encombré de gens qui reviennent des eaux. Chacun dit :

— Il fait frisquet : l'hiver approche.

Et rien qu'à songer à toutes ces choses, moi qui suis encore tout chaud du ciel de l'Italie, je grelotte sous mes draps.—Bonsoir !

23 Septembre. On ne saurait être trop prudent en voyage. Hier, à la gare Montereau, j'ai acheté le *Figaro*. Il contenait les adieux d'Emile Zola aux abonnés de ce journal, où pendant un certain temps, il avait fait la chronique. L'article était nerveux, raide, anatomique, sentant le cadavre et le naturalisme comme tout ce qui sort de cette plume. Je venais à peine de déployer le journal, lorsqu'un monsieur entre dans notre compartiment, salue et se place à côté de moi.—Mon commis voyageur italien me pria de lui lire les "Adieux," ce que je fis en les commentant joliment mais sincèrement. De temps à autre mon voisin ajoutait quelques observations et défendait faiblement l'auteur. Puis la conversation tomba sur le Canada, sur la chasse, sur les perdreaux—mon voisin en avait deux dans sa gibecière.—A Corbeil, je lui offris un cigare ; à Paris nous nous séparâmes : il me demanda ma carte et exprima le désir de me revoir. En ce moment, nous fûmes divisés par la foule et je le perdis de vue. Eh ! bien, oui ; ce matin je l'ai rencontré, ce voisin. Il flânait sous les galeries du Palais Royal. Il vint à ma rencontre, me serra la main, et me dit en souriant :

—Excusez-moi de savoir votre nom, sans que vous sachiez le mien. Je suis Emile Zola.

Si j'en ai fait une tête ! C'était mon homme d'hier, l'homme aux

deux perdreaux. Sa cordialité n'a pas changé mon opinion sur son compte : ce que l'on ne peut pas dire dans un salon ne saurait s'imprimer dans un livre.

Je suis de l'avis de Henri Lasserre qui, plus tard, lui a lancé cette foudroyante apostrophe :

"— A toutes vos pages, vous évoquez le paradis de votre rêve : le néant, la cessation de l'être. N'ayant, dans vingt volumes, brûlé d'encens que sur l'autel du plaisir, sacerdoce attitré des voluptés immondes, vous aboutissez à l'étrange philosophie de l'horreur de la vie, — si belle pourtant pour celui qui essaie d'aimer et de servir Dieu, et qui comprend que l'éphémère existence terrestre n'est que le point de départ et la préparation de ce que nous serons à jamais.

"De même que Satan, dans Milton, dit ce mot célèbre : "*O mal, sois mon bien !*" de même tous vos écrits se résument en cette ardente invocation : "*O néant, sois mon Ciel !*" Oh ! que vous avez peur de survivre, monsieur ! et comme votre épouvante cherche à s'échapper dans l'anéantissement ! Mais la mort n'est qu'un passage, une porte qui s'ouvre, et une entrée au pays de toute justice. L'anéantissement n'est pas. Pour vous créer l'illusion de le conquérir, votre terreur essaie de tuer Dieu.

"Dieu survivra, monsieur : — et, que nous le voulions ou non, nous sommes immortels."

29 septembre.—Me voilà en route pour Folkstone. Je dois traverser l'Angleterre et retourner, par cette voie, au Canada.

— Ah ! que je viens de voir un beau petit bocage d'ormes, tout près de Boulogne !

Mais, il ne faut plus songer à toutes ces douces choses.

Adieu charmant pays de France !

Tout de même quand mon souvenir se retourne vers Venise, il me revient en tête cette pensée que m'exprimait un jour un ami.

— De tout temps, m'écrivait-il, l'homme a senti le mal incurable des grandes amours, la tristesse des jours rapides, des espoirs déçus, de la mort certaine. Sur les blancs promontoires de la Grèce, du haut des palais de marbre de la Rome impériale, du fond des broussailles de la Gaule, il n'est pas de cœur qui ne se soit serré, ne fût-ce qu'un instant en voyant le soleil perdre ses rayons, rougir comme un globe, s'effondrer derrière les flots ou les montagnes. Il n'est personne qui ne se soit séparé de l'intimité d'un site sans se demander tout bas : "Y reviendrai-je ?" personne qui n'ait pénétré tout ce que renferme d'interrogations et de souvenirs ce simple mot : "Adieu."

Adieu Venise !

FAUCHER DE SAINT-MAURICE

NOTE DE LA RÉDACTION.—Nous laissons à l'auteur la responsabilité des opinions qu'il émet ci-dessus.

CAUSERIE SUR LES BANQUES

Il y a quelques années, je dînais souvent chez une vieille demoiselle Elle s'étudiait à ne garnir sa table que du strict nécessaire pour satisfaire ses invités. si bien qu'il n'y avait à rentrer dans l'office que des os presque dégarnis.

Nous n'ignorions nullement qu'elle n'avait pas sous la main les provisions nécessaires pour nous donner une hospitalité plus large.

Les banques du Canada, dans leurs derniers comptes rendus, prennent les mêmes précautions pour assurer à leurs actionnaires leur repas. Les bénéfices sont suffisants pour servir les mêmes dividendes que par le passé. Il reste quelques os, quelques débris en réserve pour les dépenses imprévues, pour mettre dans l'armoire, en prévision d'un autre dîner.

Ces comptes rendus sont-ils aussi exacts qu'ils doivent l'être ? Nous ne saurions le dire ; mais n'est-ce pas un phénomène remarquable de voir chacune de ces vingt banques réaliser assez de bénéfices pour servir des dividendes, variant de 6 à 12 pour cent? Si ce fait ne doit pas éveiller les soupçons, il provoque au moins l'étonnement. Nous savons que les banques, en agissant ainsi, ressemblent aux tailleurs qui ajustent avec soin leurs habits.

Que fait-on, une fois les profits connus, si le relevé des pertes, que l'on déduit de ces premiers, doit donner un reliquat actif insuffisant pour fixer le dividende à un taux aussi élevé que les années précédentes ? On laisse, sans les produire, quelques-unes de ces pertes qui devront attendre une année meilleure pour disparaître.

Quelques banques ont usé de ce subterfuge chaque année, si bien qu'à la fin, ces mauvaises dettes leur ont crée des difficultés sérieuses. C'est ainsi que nous avons vu, ce printemps, un de nos établissements obligé de prélever une somme considérable sur son fonds de réserve pour payer non pas les pertes de la dernière année, mais celles des exercices précédents qui recélaient déjà ces déficits.

Pour ce motif, il est d'un avantage indiscutable pour une banque, d'avoir un directeur habile et courageux avant tout, assez brave pour s'opposer à tout acte fantaisiste dans les années dures ou à la suite d'entreprises vraiment malheureuses. Les mauvaises dettes sont comme les mauvaises dents, plus vite on les fait disparaître, mieux cela vaut. Voici le dernier état financier de nos institutions de crédit.

	Profits nets.	Percentage sur le capital.	Dividendes.
Banque de Montréal............	1,210,436	10.08	10.00
Dominion Bank	189,561	12.63	12.00
Merchants Bank..................	551,849	9.20	8.00
Banque du Commerce.	441,028	7.35	7.00
Banque de Toronto..............	204,329	10.21	10.00
Banque d'Hochelaga............	88.851	11.10	7.00
Banque Jacques-Cartier.........	45,323	9.06	7.00
Banque Ville-Marie...............	36,221	7.22	6.00
Banque du Peuple	114,280	9.52	7.00
Ontario Bank	97,816	6.52	6.00
Eastern Township Bank........	153,436	10.23	7.00
Hamilton Bank....................	110,709	8.85	8.00
Traders Bank......................	37,418	6.28	6.00

Cette différence évidente dans les profits réalisés par les banques ne doit être attribuée qu'à une seule cause. Plus le fonds de réserve est considérable, plus les avantages sont grands. Il n'y a pas d'intérêts à payer sur ces sommes qui ne peuvent que rapporter un bénéfice net, quelque soit leur emploi.

En règle générale, nous servons un dividende de 6.25 pour cent sur le capital et le fonds de réserve réunis.

Les trois banques qui ont donné de gros dividendes ont fait une répartition très complète, car elles ont juste fait rentrer la somme suffisante pour atteindre le 10 et le 12 pour cent des années passées. En agissant ainsi, elles courent le risque de voir baisser les intérêts des porteurs d'actions dans les mauvaises années ; il serait donc sage de payer moins, avant d'avoir réalisé de gros profits et de pouvoir déclarer alors un bonus.

C'est la Banque d'Hochelaga qui mérite la palme cette année.

Quoique petite, elle a acquis une prospérité remarquable. Elle s'est largement lancée dans le commerce des bestiaux sous l'impulsion d'un exportateur important, membre de son conseil d'administration.

Cette branche d'affaires rapporte de gros bénéfices.

Les transactions sont rares, mais très importantes. Le commerce d'exportation offre de très grands avantages, s'il est bien dirigé ; il amène de sérieux profits et n'occasionne pas de pertes.

La Banque Ville Marie, une autre petite société, a fait de bonnes affaires malgré les temps durs de l'année dernière. La Banque Jacques-Cartier a traversé la crise de 1894-95 en réalisant des bénéfices de 9 pour cent, ce qui vaut une belle plume au bonnet de MM. Desjardins, de Martigny et Bienvenu. Ces derniers ne vont pas trop s'enorgueillir, nous l'espérons, mais nous ne saurions leur ménager nos félicitations.

En voie de réorganisation, la Banque Nationale s'est trouvée en butte à beaucoup d'ennuis. Elle a dû marcher à petits pas ces dernières années, mais nous croyons sérieusement qu'elle s'est relevée, que le temps des épreuves est fini. Le nouveau Directeur, les membres du Conseil d'administration, ont l'expérience et les talents nécessaires pour en faire une banque de premier ordre ; mais le temps, la patience et une extrême prudence sont indispensables pour accomplir cette tâche.

La Banque du Peuple fait merveille sous la direction de M. Bousquet, un jeune, mais qui s'est acquis la réputation d'un vrai banquier. Nous avons l'intime conviction que dans la banque, M. Bousquet va remplir une carrière remarquable.

Maintenant que luisent à l'horizon des jours plus beaux pour les banques et le commerce, nous sommes tous rassurés et réjouis de voir que, dans les moments critiques, et malgré le ralentissement d'affaires qui a été la conséquence de la panique arrivée aux Etats-Unis en 1893, il ne s'est pas produit de désordres sérieux dans un seul de nos établissements de crédit.

La confiance publique ne s'est pas trouvée en désarroi un seul instant. Les directeurs, les administrateurs, dans les réunions annuelles, ont reçu des actionnaires des félicitations et des remerciments, bien mérités d'ailleurs, pour le zèle et l'intelligence qui avaient conservé à nos banques leur crédit pendant ces deux dernières années. C'est enfin à la prudence, à la sagesse, à la pénétration de nos banquiers que nous devons de n'avoir pas eu à enregistrer au Canada comme aux Etats-Unis de véritables désastres financiers.

John Hague.

Note.—Il y a quelques mois, le professeur Robertson, commissaire des *beurreries*, exposait la nécessité d'avoir en ce pays des moyens d'emmagasinage avec glacières pour tous les laitages à l'instar des réfrigérateurs, que les chemins de fer et bateaux à vapeur possèdent déjà dans leur service.

Ce genre d'emmagasinage est utile pour beaucoup d'autres produits que le laitage. Nous voyons avec plaisir que des démarches sont faites en ce moment pour ériger de tels magasins sur nos quais de Montréal. Déjà une puissante compagnie vient de se former avec un fort capital qui est presque souscrit tout entier.

En même temps que cette compagnie pourra rendre des services signalés au public en conservant intacts les produits sensibles aux chaleurs, elle est en droit d'attendre de légitimes profits de son œuvre : On annonce même de forts jolis bénéfices, mais quel que soit le montant de ces bénéfices, l'entreprise paraît être d'un intérêt général et sera appelée, croyons-nous, à rendre de précieux services à notre commerce d'exportation.

J. H.



ETHNOGRAPHIE MEXICAINE

Première partie

Lorsque le voyageur parcourt aujourd'hui les plaines du Mexique et de l'Amérique centrale, il n'est pas rare qu'il voit tout à coup se dresser devant lui des ruines qui le remplissent d'étonnement et d'admiration. S'il pénètre dans la forêt, où il croit fouler un sol vierge, son étonnement redouble en présence des monuments antiques, des temples, des palais, des colonnes, des statues, des tombeaux qui s'offrent à ses regards, et qui lui rappellent ceux de l'Egypte, de la Babylonie, de l'Inde et de la Chine.

" Que de fois, a dit un explorateur qui avait parcouru ces régions, poursuivant un oiseau ou un insecte à travers les forêts qu'ensemençaient les Mayas, le hasard m'a mis à l'improviste en présence d'un de ces édifices élevés par ce peuple mystérieux ! Que d'heures mélancoliques passées à errer à travers ces ruines, à contempler ces murailles croulantes, ces œuvres magnifiques d'hommes dont le monde moderne sait à peine le nom et l'histoire ! Et, pourtant, ces pierres ouvragées, couvertes de dessins bizarres, fantastiques, capricieux en apparence, où des plantes, des fleurs, des objets matériels s'enroulent autour de guerriers à la pose orgueilleuse ou humblement agenouillés en vaincus, racontent les faits des siècles passés. Ces bas-reliefs sont une écriture, ces palais sont des livres de granit. O vanité ! celui qui a donné l'ordre

d'élever ces murailles, d'inscrire sur chaque pierre son nom et ses hauts faits, a dû se croire immortel. Et voilà qu'aujourd'hui des voyageurs égarés, appartenant à des races d'hommes, dont il n'a pas même soupçonné l'existence, contemplent indécis son œuvre gigantesque qui parlait jadis, et qui est devenue muette."

Pendant que les monarques de l'Egypte faisaient ériger les fastueux monuments qui couvrent le sol de ce vieux pays, et qui devaient immortaliser leur règne ; pendant que les potentats de la Babylonie asservissaient les peuples de la plus grande partie de l'Asie, et que, un peu plus tard, Romulus jetait les fondements de cet empire qui, à son tour, devait dominer le monde alors connu, des peuples nombreux, parvenus à un degré identique de civilisation, agissant dans des circonstances à peu près semblables, fondaient des empires, érigeaient des constructions grandioses, élevaient des pyramides aux proportions extraordinaires, remplissaient enfin du bruit de leurs exploits une portion considérable de notre continent. Sans doute, les hauts faits des héros, les actions mémorables des rois, furent inscrits pour être transmis à la postérité, mais les archives qui pourraient aujourd'hui nous renseigner sont en partie détruites ; et, celles qui restent, du moins celles qui remontent à la période la plus ancienne de ces peuples, attendent encore leur Champollion.

Que sait-on du passé du Mexique avant l'arrivée des Espagnols ?

Hormis un nombre assez restreint de spécialistes, tout ce qu'en connaissent la généralité des lecteurs, et encore plus ou moins vaguement, se borne à savoir que lorsque les Européens pénétrèrent pour la première fois dans cette contrée, ils y trouvèrent un peuple appelé les Aztèques, gouverné par un empereur du nom de Montezuma, qu'ils détrônèrent.

En effet, lorsque Cortez apparut au Mexique, il eut affaire à un peuple puissamment organisé, brave à la guerre, et dont il n'aurait pas eu facilement raison, s'il n'eût été singulièrement favorisé par les plus heureuses circonstances. Parvenu au cœur de l'empire, en présence de la capitale des Aztèques, il y vit une ville immense, entourée d'un lac qui en défendait les approches. On ne pouvait pénétrer dans son enceinte que par quatre chaussées, juste assez larges pour que dix hommes à cheval pussent y passer de front. Cette ville embrassait une circonférence de plus de neuf milles, et contenait, au dire des conquérants eux-mêmes, 60,000 maisons. Elle était divisée en quatre grands quartiers ; ses rues principales étaient droites, larges, pourvues de trottoirs et bordées d'un canal ; de sorte que l'on pouvait circuler soit en barque, soit à pied. Tout un système de digues et d'écluses, servant à contenir les eaux et à les faire écouler, entourait la ville. Des aqueducs, formés de tuyaux en terre cuite, amenaient d'une dis-

tance de deux milles l'eau nécessaire aux habitants de la capitale. Ses rues,—fait qui pourrait servir d'exemple à plus d'une ville moderne—ses rues, dis-je, étaient arrosées soir et matin, pour combattre la poussière.

Des brasiers, disposés sur tous les points de son enceinte, l'éclairaient pendant la nuit. Il n'était alors permis à personne, sauf aux soldats de garde, de circuler armé dans les rues ; des surveillants d'ailleurs les parcouraient en tous sens, de sorte que l'on y jouissait de la plus parfaite tranquillité. Des prêtres, préposés à cette fin sur les tours des temples, mesuraient le temps par l'observation des étoiles, et soufflaient d'heure en heure dans des conques marines, pour en faire connaître la marche.

Au centre de la cité et dominant tous les autres édifices par ses proportions cyclopéennes, se voyait le grand temple, formant un parallélogramme régulier de 375 pieds sur 300, et s'élevant par cinq terrasses construites en retrait les unes sur les autres. Quarante autres temples plus petits, couronnant également des pyramides, entouraient l'enceinte sacrée. Puis, à côté, se trouvait le palais de l'empereur, vaste édifice de pierre, avec ses portiques, ses colonnes d'agate et de porphyre, et ses vingt portes donnant sur la grande place du marché et les rues latérales. Ce palais renfermait, outre une centaine de petites pièces, trois cours, des salles en très grand nombre dont les murs étaient couverts de jaspe, de marbre et de peintures. Un témoin oculaire raconte qu'une de ces salles pouvaient contenir trois mille personnes. Outre cette résidence, l'empereur en possédait encore plusieurs autres qui servaient à loger ses femmes, ses ministres, ses conseillers, les étrangers de distinction ou les rois qui venaient lui faire visite. Les demeures aristocratiques étaient construites en pierre ; elles possédaient deux étages, des pièces aménagées, avec toît en terrasses aux parapets crénélés et parfois surmontées de tours, de sorte qu'elles pouvaient être converties au besoin en autant de forteresses. Les murs, blanchis et polis avec soin, reluisaient de telle façon, que les premiers Espagnols qui les virent crurent qu'ils étaient en argent.



M. Arthur Gagnon

Je ne parlerai pas des deux grandes ménageries, l'une pour les oiseaux et l'autre pour les quadrupèdes et les reptiles, établissements pourvus de portiques et de jardins, qui se voyaient alors à Mexico, ni des autres embellissements de cette vaste cité, qui étonnèrent si grandement les Espagnols. L'ancienne capitale des Aztèques n'a pourtant

jamais égalé en grandeur et en magnificence son ancienne rivale de Texcoco, qui comptait, dit-on, 140,000 maisons.

Et le pays lui-même, à l'époque de l'arrivée des Espagnols, était divisé en quatre royaumes, dont le plus vaste et le plus puissant incontestablement était celui des Aztèques, avec Mexico pour capitale, plus, trois républiques et plusieurs autres petits Etats. Parmi ces républiques, il faut distinguer celle de Tlaxcala dont les habitants, ennemis séculaires des Aztèques, firent cause commune avec Cortez, et contribuèrent ainsi par la suite, à l'asservissement final de leur propre pays.

Je me bornerai donc ici à donner un aperçu de ce que l'on connait de l'ancien Mexique, et de faire connaître ce que la légende, la tradition et l'histoire nous apprennent touchant les peuples qui habitaient autrefois ce territoire et l'Amérique centrale.

Malheureusement du moment que nous remontons de quelques siècles au delà de l'époque de la conquête, l'histoire véritable cesse ; l'historien cependant se trouve déjà en présence de peuples nombreux et d'origines diverses, et il lui faut, au milieu des ténèbres qui l'envahissent, chercher à remettre en lumière, par l'étude des ruines qui se voient encore sur le sol, des inscriptions qui ont échappé aux ravages du temps, de la tradition et quelquefois de la légende, un passé qui, certes, ses monuments l'attestent, n'a pas été sans grandeur. C'est ce qu'ont fait, du reste, avec beaucoup de succès, les premiers missionnaires qui arrivèrent au Mexique. Obligés par la nature de leurs fonctions à se familiariser avec la langue des indigènes, ils purent commencer un travail de patientes recherches, lesquelles, réunies à ce que nous révélent de nos jours les découvertes archéologiques et les études poursuivies avec un zèle non moins admirable, nous mettent en mesure de reconstituer, au moins, dans ses traits principaux, ce mystérieux passé. Quant à moi personnellement, je ne suis en ce moment que l'écho fidèle, le rapporteur consciencieux des travaux de tous ces disciples de la science. Ce qui est certain, c'est que, pendant des siècles, des peuples nombreux se sont dirigés du nord au sud vers un point commun, le Mexique et l'Amérique centrale, s'y sont établis de gré ou de force et ont cherché successivement à dominer les races qui les y avaient précédés.

Mais, pour traiter avec quelque avantage une question hérissée de tant de difficultés, il faut procéder avec ordre, et commencer... par le commencement.

Malheureusement, ce commencement, c'est-à-dire l'origine des premiers habitants de l'Anahuac, est si obscure, si enveloppée de ténèbres qu'on ne peut presque rien en dire (1). Les Indiens, d'après une tradi-

(1) Ce nom, qui désignait l'empire des Aztèques à l'arrivée des Espagnols, vient de la langue toltèque, et signifie : " situé près de l'eau " ; il ne s'appliqua d'abord qu'à la vallée de Mexico à cause de ses lacs, puis finit par s'étendre à tout le territoire compris entre le 14e et 21e degré de latitude.

tion conservée jusqu'au moment de la conquête, prétendaient descendre d'une race de géants. Ceci nous reporte du coup aux plus anciens souvenirs de l'humanité, tant en Amérique que sur le vieux continent. En effet, nous dit le livre sacré : "Les géants étaient sur la terre en ces jours." Les découvertes paléontologiques ne permettant pas de supposer que les hommes des temps primitifs, pris en masse, dépassaient en stature ceux d'aujourd'hui, on a émis bien des hypothèses touchant l'interprétation véritable qu'il faut attacher à cette expression de géants ; si l'on arrive jamais à une unanimité d'opinion à ce sujet, et si je suis le premier à l'apprendre, je m'empresserai d'en faire part aux lecteurs de la Revue Nationale et de les entretenir plus au long des géants de l'Amérique, qui devaient avoir les mêmes allures que ceux du reste de la terre... "Tout ce que l'on peut affirmer, a écrit le docteur Hamy, dans son ouvrage intitulé : *Zoologie du Mexique*, c'est qu'un homme dont les caractères anthropologiques sont encore indéterminés, vivait avant les derniers événements géologiques qui ont donné à l'Amérique sa conformation actuelle, et qu'au Mexique en particulier, cet homme fut le contemporain des animaux gigantesques dont, suivant les écrits des indigènes, les Olmèques ont achevé la destruction."

Toutefois, les faits observés jusqu'ici nous permettent d'affirmer que l'Amérique a été originairement peuplée par des habitants appartenant aux trois grandes divisions de l'humanité, c'est-à-dire par les races jaune, blanche et noire. L'élément noir y est pour peu de chose et ne compte guère de représentants ; la race blanche y apparait déjà modifiée par des croisements antérieurs ; le type mongoloïde semble prédominer, et, appliqué à nos Indiens modernes, il s'y accuse de la manière la plus frappante. Les voyageurs qui ont été à même d'étudier et de comparer les deux races, ici et en Asie, ont maintes fois signalé les rapports de tout genre qui existent entre elles ; seulement, en Amérique, l'influence du milieu a fini par les faire tourner à la peau rouge.

Enfin, si l'on prend pour base les traditions, les usages, la classification des langues et quelques particularités anthropologiques, les peuples de l'Anahuac, ou de l'ancien Mexique, pour me servir d'une expression plus familière, peuvent se ramener à trois groupes principaux : les Othomis au centre, les Mayas-Quichés au sud, et les tribus nahuas qui, sorties du nord et dont les Aztèques ont clos les immigrations successives, vinrent se superposer aux premiers habitants. Cette classification n'est pas une division ethnique, les faits acquis à la science ne permettant pas encore une telle distinction ; si je l'adopte c'est seulement à cause du rôle prépondérant que chacun de ces groupes a joué dans l'histoire.

Les Othomis sont généralement regardés comme la plus ancienne, ou du moins une des plus anciennes populations du Mexique ; ils étaient

barbares, et leurs descendants, qui se voient encore aujourd'hui dans les États de Queretaro, Puebla, Vera-Cruz et Michoacan, ont conservé jusqu'à nos jours quelques traits de leur sauvagerie primitive. Ils furent de bonne heure refoulés dans les montagnes où, pendant de longs siècles ils vécurent indépendants sans subir l'influence des civilisations étrangères. De fait ils ne sortirent de leur barbarie que vers le 15e siècle.

Un auteur récent, qui a eu l'avantage de les étudier sur place, écrivait ce qui suit en 1886 : " Antérieurs aux premiers Nahuas, qui semblent remonter à la pierre polie ; antérieurs à la race Maya-Quiché, qui travaillait déjà le cuivre à l'état natif ; antérieurs probablement aussi aux colonies nègres, dont le Mexique a gardé des traces non équivoques, les fils d'Othomis apparaissent dès l'époque paléolithique, habitant les cavernes, menant une vie sauvage et adonnés à la chasse. Ils ont laissé des vestiges assez douteux, il est vrai, d'un culte zoolâtrique. Leurs nombreux dialectes, qui aujourd'hui encore, varient d'un village à l'autre, sont nettement monosyllabiques. Le type, tel qu'il s'est conservé à travers tant de siècles, les rapproche de la race mongole." Le même auteur incline à identifier cette race avec celle dont il vient d'être question un peu plus haut et qui vécut, suivant les traditions mexicaines, à l'époque des grands mammifères disparus.

LES MAYAS-QUICHÉS.—La première des races civilisées dont on constate l'existence sur notre continent est celle des Mayas-Quichés, qui habitaient la presqu'île du Yucatan et dont l'influence civilisatrice a débordé sur l'Amérique centrale.

Orozco y Berra, le plus distingué peut être parmi les modernes archéologues mexicains, a reconnu quinze dialectes se rattachant au Maya. Cette langue et ses dérivés se parlaient dans le Tabasco, le Chiapas, le Guatemala, une partie de San Salvador, du Honduras et du Nicaragua.

Quelques auteurs rattachent l'origine des Mayas à la race Nahua ; pour d'autres ils en sont nettement séparés. Leur idiome, en effet, semblerait favoriser cette manière de voir, si l'on ne savait avec quelle rapidité s'altèrent et se transforment les dialectes provenant primitivement d'une souche commune ; et ceci s'applique particulièrement à l'Amérique où les langues sont nombreuses et diverses plus que nulle part ailleurs ; elles diffèrent souvent de tribu à tribu, tandis que les caractères physiques et l'histoire attestent leur identité ethnique.

Les traditions, les monuments, les textes hiéroglyphiques attribués à cet ancien peuple, revêtent un cachet distinctif. Les Etats actuels de Yucatan, Campêche, Tabasco et Chiapas, renferment encore aujourd'hui un grand nombre de monuments attribués aux Mayas : temples, palais, forteresses qui, par la belle coupe des pierres, l'élégance de l'architec-

ture et le goût et la richesse de l'ornementation, témoignent certainement d'un état de civilisation avancé. Ces ruines, toutefois, si elles comportent un caractère architectural identique, si elles ont de commun les inscriptions hiéroglyphiques, elles ne sont pas toutes de la même époque ni l'œuvre d'une seule génération. On a même cru y distinguer trois époques qui rappellent, à n'en pas douter, la civilisation nahua. Un fait certain, c'est qu'à la chute de l'empire toltèque, au onzième siècle de notre ère, un grand nombre parmi les vaincus émigrèrent vers différents points de l'Amérique centrale et jusque dans la péninsule Yucatèque, faisant partout sentir l'influence de leur civilisation. M. Désiré Charnay qui, par deux fois, étudia minutieusement les ruines de tous ces pays, n'hésite pas à regarder les Toltèques comme les auteurs de la plupart des monuments disséminés dans les contrées anciennement occupées par les Mayas.

Il existe encore d'autres traits de ressemblance entre les deux peuples : les armes des Toltèques, par exemple, rappellent celles des Mayas. Comme ces derniers, ils portaient des vêtements rembourrés en coton, véritables armures que les flèches et les javelots ne pouvaient pénétrer. Ce que nous savons des vases, des outils, des ornements mayas, prête à de nouvelles comparaisons. Le calendrier et le système de numération des deux peuples reposaient sur les mêmes bases. Cependant, l'Indien Yucatèque, tel qu'il existe encore de nos jours, forme, par ses traits comme par son caractère, un type à part parmi les indigènes de l'Amérique centrale. Chez les Mayas la dignité de sacrificateur était réputée impure et dégradante, tandis que les Mexicains proprement dits la regardaient comme une des plus hautes fonctions auxquelles ils pouvaient prétendre. Il est donc impossible, dans l'état actuel de nos connaissances, d'affirmer ou de nier la communauté d'origine des deux peuples ; la lente fusion de deux races voisines est suffisante d'ailleurs pour expliquer comment certaines idées et certains usages toltèques ont pu s'infiltrer de bonne heure chez les Mayas. "La seule conclusion permise à l'heure actuelle, dit l'auteur de *L'Amérique préhistorique,* c'est que si les Mayas et les diverses branches des Nahuas sortaient de la même souche, leur séparation avait sûrement précédé de bien des siècles l'invasion espagnole."

Quoi qu'il en soit, du moment que les Mayas apparaissent dans l'histoire, ou plutôt dans un passé plus ou moins nuageux, on les trouve établis sur les côtes de l'Atlantique. Suivant leurs traditions, ils vinrent par mer, et c'est vers l'an 793 avant l'ère chrétienne qu'ils se fixèrent au Yucatan.

Vinrent-ils par l'Atlantique en passant par les Antilles, ou dirigèrent-ils plus tard des colonies vers ces îles ? Voilà encore une question qui vraisemblablement restera toujours dans l'obscurité, ou qui, dans

tous les cas, ne pourra être éclaircie que par de longues et laborieuses recherches; mais, ce qui est certain, c'est que la langue des Mayas ressemble tellement à celle que parlaient les aborigènes de Cuba, d'Haïti et de la Jamaïque, qu'il existe entre ces peuples une parenté incontestable.

Vers l'époque des origines de l'empire maya apparaît un personnage célèbre, du nom de Votan, qui fut à la fois souverain prêtre et législateur; il fut aussi un guerrier, car c'est par la guerre qu'il établit sa domination et que sa dynastie affermit son pouvoir. Il semble avoir exercé un rôle si prépondérant dans l'histoire des Mayas, qu'il fut placé après sa mort au rang des dieux, tout comme les héros de l'antiquité grecque et romaine.

Les Mayas eurent jusqu'à trois royaumes tributaires, et leur domination s'étendit sur une grande partie de l'Amérique centrale.

Nachan, dans la province de Chiapas, était leur capitale. C'était une ville d'une grande étendue et d'une splendeur extraordinaire, à en juger par les ruines qui en recouvrent encore le sol; ses rues s'étendaient sur une longueur de six à huit lieues. Cette ancienne Babylone américaine, de même que sa contemporaine asiatique, n'est plus aujourd'hui qu'une solitude, rendue d'autant plus profonde que les inscriptions que portent ces monuments, n'ont pu encore être interprétées. Elle a passé, hélas! comme toutes les choses de ce monde, et si quelques pierres n'en marquaient l'emplacement, le souvenir en serait à jamais banni de la mémoire des hommes.

L'histoire générale des Mayas nous offre, d'après la tradition, "une longue suite de victoires et de défaites, de luttes intestines et de guerres extérieures, d'alliances rompues et de révoltes des peuples tributaires; puis, selon la loi générale qui régit l'humanité, l'empire décline, les invasions se succèdent et les luttes de cette race contre les envahisseurs de leur patrie sont celles d'un peuple vieux et usé, ne sachant plus se défendre contre des races plus jeunes et plus vigoureuses." (1)

Voilà à peu près tout ce que l'on sait touchant l'histoire de cet ancien peuple.

Comme je le faisais remarquer il y a quelques instants, on n'est pas encore parvenu à interpréter d'une manière satisfaisante les hiéroglyphes attribués aux Mayas; ces caractères, tout différents des pictographies nahuas, sont muettes pour nous. D'ailleurs, à part les inscriptions gravées sur la pierre que nous trouvons parmi les ruines, nous ne possédons que trois manuscrits mayas échappés à l'autodafé qu'en ordon-

(1) Nadaillac. *L'Amérique préhistorique.*

nèrent les Espagnols en 1569. Les récentes explorations de M. Désiré Charnay, ainsi que les patientes recherches de MM. de Charency, de Rosny et d'autres américanistes, contribuent actuellement à faire un peu de lumière sur le sujet qui nous occupe, et il y a lieu d'espérer que nous serons bientôt mieux renseignés sur l'histoire et la civilisation de ces Américains d'autrefois.

ARTHUR GAGNON.

La fin au prochain numéro.

LES CANADIENS-FRANÇAIS

ET LEUR LITTÉRATURE

Monsieur Louis Fréchette signalait, en avril dernier, dans la *Patrie*, l'apparition d'un livre de M. Virgile Rossel : *Histoire de la littérature française hors de France*, où l'éminent professeur de Lausanne consacre des pages élogieuses à notre pays et à notre littérature. C'est avec le plus vif intérêt que nous avons lu nous-même cette pénétrante étude, et nous voudrions en mettre ici, sous les yeux, les parties les plus saillantes.

D'une plume rapide, M. Rossel esquisse d'abord les origines françaises du Canada, puis les temps qui ont suivi la Cession, où il admire les grandes luttes, finalement triomphantes de nos pères pour conserver leur langue, leurs institutions, leurs lois, et il en vient alors à parler de notre tempérament national.

A ce propos, il cite le mot très fin de M. Joseph Marmette—mort il y a deux mois—à M. Jules Simon : "Nous aimons toujours la France comme une mère ; nous considérions autrefois l'Angleterre comme une marâtre ; aujourd'hui nous l'estimons comme une excellente belle-mère." Et M. Rossel ajoute, par forme de commentaire :

"Anglo-Saxons et Canadiens-Français demeurent séparés, moins encore par de douloureux souvenirs, que par la religion, la langue, les mœurs. Une cloison étanche divise en deux, du haut en bas, la maison canadienne ; les affaires et les intérêts communs y créent des rapports nécessaires de voisinage, rien de plus......." Nous nous permettrons de faire remarquer à l'auteur qu'il s'éloigne peut-être là de la réalité, au moins pour ce qui est de la Province de Québec. Les Anglais individuellement se débarrassent peu à peu de leurs préjugés à notre égard quand une fois ils ont appris à nous bien connaître. Et nous finissons la plupart du temps par sympathiser, par former même de sûres amitiés dans le contact aisé et cordial des relations sociales.

L'habile critique a saisi les caractéristiques de notre race, qui sont, comme il le dit, "la simplicité et l'austérité des mœurs, le culte du foyer, la religion de tous les sentiments et de toutes les traditions qui ont pour objet la famille et la patrie." Sa bienveillance nous découvre encore "des vieilles qualités gauloises d'initiative, de sociabilité, de vaillante humeur, de tenace énergie." "Les Canadiens de notre race, poursuit-il, sont des Français du 17e siècle, des Français du Nord d'ailleurs et de bons catholiques, qui réservent aux idées modernes juste la place nécessaire dans une société moitié patriarcale, moitié bourgeoise, et qui ont fait l'expérience, s'ils ne s'en sont pas appropriés tous les bienfaits, de la liberté."

II

Il s'agit maintenant de la langue. M. Rossel est frappé de la différence "entre notre sentiment national, qui s'est maintenu très ardent, et notre langue qui a perdu de sa précision, de son élégance, de sa vigueur fière et souple pour devenir le français *britannique.*" Avouons-le avec infiniment de tristesse : "notre langue s'est corrompue et s'est appauvrie." Vérité cruelle pour notre amour-propre national et qu'il faut renverser au plus tôt ! M. Fréchette a fait, sur ce sujet, en patriote qu'il est toujours, les plus judicieuses observations. Il ne nous convient pas d'y rien ajouter. Rappelons seulement une noble pensée d'Alexandre Vinet, citée par M. Rossel : "Le respect de la langue est presque de la morale."



M. Hector Garneau.

Ailleurs, M. Rossel explique comment l'école et le journal contribuent à former l'éducation littéraire d'un peuple. Il salue, en passant, la doyenne de nos universités. "C'est l'Université Laval, dit-il, qui a été l'une des plus fermes colonnes de la nationalité franco-canadienne"

A ses yeux, le journalisme a pris de nos jours " un caractère d'originalité infiniment plus marqué qu'autrefois." Voici tout le passage :

"La presse du pays compte des écrivains dont elle a le droit d'être fière, Fabre, Provancher, Dunn, Lusignan, Beaugrand, Dansereau, DeCelles, Routhier, Tardivel, David, Beausoleil, etc. Elle est, au surplus, inspirée par le plus vif patriotisme, elle a conservé, dans les

procédés et dans l'allure, cette fièvre et cette flamme, cette décision et cette crânerie qui sont dans le tempérament latin."

Nous avons hâte d'arriver au chapitre qui concerne plus spécialement la littérature canadienne. C'est ici que M. Rossel exprime toute son opinion, l'opinion d'un critique connaisseur et autorisé, en répondant à la question : Existe-t-il un mouvement intellectuel au Canada ? "La question, dit-il, pouvait se poser en 1830 et même en 1850 ; elle a reçu depuis une réponse victorieuse." S'il faut en croire cet aimable auteur, "la Nouvelle-France a ajouté quelque chose au patrimoine de la pensée et des lettres françaises...." Il continue :

"S'il suffisait qu'un peuple eût une grande histoire pour qu'une grande littérature en sortît, les Canadiens se seraient fait une belle place dans les lettres françaises." Cette réflexion nous remet en mémoire une autre parole d'un illustre historien, Henri Martin, sur nos pères dans la guerre de Sept ans : "Dans l'Inde on avait pu admirer quelques grands hommes ; ici, ce fut tout un peuple qui fut grand."

Cependant, cette seule source d'inspiration ne suffit pas. Il faut, en outre, que la littérature se trouve dans des "conditions particulières de bien-être matériel et de progrès social," car elle est essentiellement "une fleur de civilisation." Et puis, elle a encore besoin du "libre épanouissement du génie national dans un milieu favorable" pour croître et murir.

Rencontre-t-on ici ces conditions voulues de production et de perfectionnement intellectuels? Il faut à regret répondre non ; nous sommes si jeunes parmi les nations ! Nous ne possédons, pour ainsi dire, ni académies, ni écoles, ni chaires, ni musées où, par exemple, la philologie, la critique, les beaux-arts puissent s'enseigner, se développer et se répandre ensuite sur tout le pays. Il n'y a pas encore de public amoureux des nobles ou ingénieuses idées traduites dans un style harmonieux et pur ou épris des œuvres exquises d'art et de génie, un public qui lise, qui s'intéresse au progrès de l'esprit humain, qui honore et encourage les vocations et les travaux littéraires. Il nous manque, par-dessus tout, cette grande élite de penseurs et d'écrivains qui élabore les destinées morales d'un peuple, qui guide l'intelligence de la masse, forme son goût, dirige ses aptitudes et ses énergies, qui soit, en un mot, l'incarnation vivante de ce qu'il y a de plus élevé et de meilleur dans la race. Ajoutez l'éloignement des centres intellectuels, l'influence ambiante d'idiomes étrangers, la pauvreté des auteurs et cet incessant, cet impitoyable *struggle-for-life* quotidien qui paralyse les efforts vers les lettres ou vers les arts, et vous saurez pourquoi nous sommes si loin en arrière de l'Europe artistique et supra-cultivée du 19e siècle. M. Rossel l'a parfaitement compris quand il dit que "nous n'avons pas de

temps pour les conquêtes idéales." Pourtant, ces énormes obstacles n'ont pas empêché des enthousiastes, des audacieux de persévérer dans la carrière. Gloire à eux ! Tel qu'il est, notre avoir littéraire, M. Rossel l'admire. "Des noms comme ceux d'un Garneau, d'un Crémazie, d'un Fréchette.... ne sont-ils pas très honorables pour la littérature d'un petit peuple noyé dans la vaste agglomération anglo-saxonne ?"

III

Ces remarques préliminaires conduisent au vif même du sujet. Sous la domination française, notre littérature n'existait pas encore. Un nom de voyageur peut-être ou de missionnaire français ayant rapporté des impressions, des "sensations" du Nouveau-Monde, apparaît comme le seul et fugitif signe d'une littérature à venir. Il faut descendre jusqu'à la conquête anglaise pour trouver le berceau véritable des lettres canadiennes.

Le sang héroïque qui coula sur les plaines d'Abraham devait devenir une semence féconde d'écrivains et d'hommes d'Etat de notre race. En dépit de l'oppression britannique des premiers temps, les Canadiens gardaient, chaud et palpitant, le souvenir choyé de leurs ancêtres. Peut-être allégeaient-ils la douleur de leur défaite par la conviction "qu'ils avaient fait de l'histoire," une histoire incomparable en sa sublime brièveté. Et devant la perspective de leur interminable séparation de la France, eux qui ne devaient jamais oublier, ils pouvaient espérer que "les expériences, les malheurs et les gloires de leur pays allaient donner une littérature à la Nouvelle-France," une littérature à l'âme française, qui parlerait de la mère-patrie et de leurs anciens frères d'armes, qui raconterait "les grandes choses qu'ils avaient faites ensemble" dans les journées mémorables d'autrefois.

Michel Bibaud, Jacques Viger, quelques autres encore qui s'occupèrent d'histoire sont les premiers défricheurs du champ des lettres canadiennes. Puis vient Garneau "l'historien national par excellence, que les conseils du patriotisme et une réelle vocation d'écrivain déterminèrent à refaire, sur un plan très large, avec une connaissance parfaite des archives de son pays, en érudit, en philosophe et en lettré, l'histoire politique du Canada." Nous prions que l'on nous permette de citer ici ce qui se rapporte à notre illustre aïeul. L'honneur qui lui est rendu rejaillit, il nous semble, sur toute la race qui été l'idole de son cœur et l'unique passion de sa courte vie.

Parlant de son *Histoire :* "c'est, dit M. Rossel, de l'histoire habilement présentée, qui s'élève aux considérations générales, et qui sait allier le charme de la narration à la profondeur des aperçus et à la science

des faits,—du Michelet un peu éteint et sentant sa province..... Garneau possède et gouverne son sujet. Peu de longueurs, pas de superfluités, point de fatras.... Les deux premiers volumes sont d'un esprit clairvoyant.... et peut-être le dernier est-il supérieur aux précédents par la verve et l'éloquence, car il s'agit ici, pour Garneau, d'exprimer les vœux, de soutenir les intérêts, de défendre les droits de son pays, et son *Histoire* est alors mieux qu'un livre : un acte." Et M. Rossel indique une des plus nobles qualités de l'auteur : "Il est de ces écrivains de franc parler qui méprisent les mesquins artifices, les réticences, les atténuations ou les silences plus habiles que courageux. Il va droit au but, sans détours et sans ruses."

Plus loin défilent devant nos regards J. C. Taché, "l'un des meilleurs publicistes français du Dominion ;" Joseph Tassé, "investigateur infatigable ;" l'abbé Faillon, "fureteur heureux, conteur fécond." De l'abbé Ferland, M. Rossel trace ce portrait qui demande à être reproduit : "L'abbé Ferland croit sans doute à la mission providentielle du Canada, comme l'abbé Faillon.... Il a l'esprit alerte, la raison éclairée, le don d'intéresser et d'émouvoir.... Sa science n'a pas de lacunes." Mais "il n'a ni la sûreté du coup d'œil, ni l'élévation philosophique, ni la clarté de méthode, ni l'unité de plan, ni enfin cette flamme du sentiment national qui font de Garneau le grand historien laïque et populaire du Canada. Garneau s'est mis en communication avec l'âme du peuple ; Ferland vise avant tout à glorifier le clergé."

Notre critique a beaucoup d'estime pour l'abbé Casgrain, "un des littérateurs les plus délicats et les plus originaux du Canada contemporain." Il ne ménage pas non plus son admiration à MM. Turcotte, LeMoine "polygraphe fécond et distingué," aux abbés Verrault, Gosselin, à MM. Sulte, Dionne, "tous ces hommes qui ont travaillé, dans un esprit d'absolu desintéressement patriotique, à la glorification du passé canadien." M. Rossel a vite deviné pourquoi nos historiens sont relativement si nombreux : "En pouvait-il être différemment chez un peuple si riche de beaux souvenirs, si fier de sa nationalité ?"

Le critique revient avec une complaisance marquée aux journalistes. Cette fois, il s'arrête devant l'un de nos plus spirituels chroniqueurs, Arthur Buies : "Aucun représentant de la presse au Canada ne l'égale pour le mordant, la saveur, l'entrain, la fougue du polémiste et du moraliste. C'est le Rochefort du Canada, un Rochefort presque aussi dégourdi que l'autre ; mais l'esprit de M. Buies n'est pas malfaisant." M. Rossel va jusqu'à dire "qu'à Paris, il eût été l'émule d'About, de Villemot, de Rochefort ou de Bergerat."

Les pages sur le journalisme canadien se terminent par ces lignes dont l'à-propos n'est pas contestable : "On peut espérer que ceux

d'entre les journalistes qui sont des écrivains délivreront les bureaux de rédaction des faiseurs et des gâte-métiers, en y assurant le respect de la langue. Le journal est le pain quotidien littéraire, au Canada; son influence sur la littérature du pays a été et sera décisive, — et il dépend de lui, en bonne partie, de stimuler cette littérature ou de la perdre."

IV

M. Rossel n'a pas encore parlé des œuvres d'imagination proprement dites, de nos romanciers, de nos conteurs, etc. Il y vient maintenant. "Les romanciers canadiens, écrit-il, n'ont qu'un médiocre souci des complications d'intrigue, des analyses de sentiment, des descriptions minutieuses..." Ils préfèrent "arranger des souvenirs et des légendes." Et pourtant "la couleur locale semble très vive chez la plupart, précisément parce qu'ils se bornent à être les narrateurs consciencieux et naïfs de la vie nationale." Quelque jour, l'un d'eux parviendra peut-être à créer un chef-d'œuvre. "Quoi qu'il en soit, il n'est rien de plus sain, sinon de plus palpitant, qu'une nouvelle ou qu'un roman signé du nom d'un de Gaspé, d'un Gérin-Lajoie, d'un Marmette. On se sent en compagnie d'honnêtes gens qui exaltent l'héroïsme et prêchent la vertu." Et M. Rossel passe à l'appréciation des œuvres en particulier.

Il loue le *Charles Guérin* de M. Chauveau qui est déjà "d'un psychologue et d'un styliste." Parlant de M. Taché: "Il n'est pas d'esquisse de mœurs canadiennes supérieure aux *Forestiers et Voyageurs*, d'un fond si simple et d'une si intense poésie." Les *Légendes canadiennes* de M. l'abbé Casgrain font preuve "d'une sève d'imagination et d'un sens du merveilleux qui ne sont point communs." Aubert de Gaspé se distingue par de "l'observation pénétrante, une charmante bonhommie, un art très curieux de dramatiser l'histoire." Notre très intéressant critique, qui a tout lu, regarde le *Jean Rivard* de Gérin-Lajoie comme "un roman doux et sage, une idylle par la trame, un roman par le talent de l'observateur et du moraliste." "La saveur agreste, le charme d'honnêteté qu'il y trouve lui plaisent infiniment. En M. Napoléon Bourassa, il voit "un franc conteur, avant tout un peintre qui excelle à saisir le pittoresque de la nature ou de la vie." Et il ajoute que "le moraliste est ingénieux, que l'humoriste a cette malice bon enfant qui amuse sans blesser, que le styliste a de la facilité et de l'élégance et qu'il atteint à l'éloquence parfois, tant il laisse passer de son âme dans son œuvre." M. Faucher de Saint-Maurice est à la fois nouvelliste, conteur de légendes et voyageur. Tout en admirant "le style abondant, la phrase harmonieuse et pleine" de l'écrivain, c'est le voyageur que M. Rossel préfère. Ceux qui connaissent person-

nellement le charmant auteur de *A la brunante*, de *Loin du pays* et de *Tribord à bâbord* diront avec M. Rossel que M. Faucher de Saint-Maurice est bien "le compagnon de route idéal, ... le plus gracieux des guides et le gentil causeur." Le patriotisme éprouvé de cet écrivain arrache à notre auteur cette touchante exclamation : "Qu'a-t il donc d'attraits si puissants et si doux, ce pays-là, pour qu'on l'aime tant?" M. Rossel, là-bas, le sait mieux que tout autre.

Il cite, à la suite, des noms aimés parmi nous, comme Mlle Laure Conan, A. B. Routhier, Napoléon Legendre "qui possède un talent vigoureux et prime-sautier," et enfin Joseph Marmette, "l'un des écrivains les plus populaires du Canada." Le romancier applaudi de *François de Bienville*, de l'*Intendant Bigot*, du *Chevalier de Mornac* "montre une évidente supériorité sur tous ses confrères dans la science du dialogue.... Les aventures de François Lemoyne de Bienville rappellent un peu le roman-feuilleton ; les incidents se croisent avec une rapidité, l'action se déroule avec une progression d'intérêt dramatique vraiment remarquables chez un auteur canadien. Cet homme a su son métier sans avoir besoin de l'apprendre ; il est du nombre des heureux qui possèdent la perle rare—le don."

Après l'histoire et le roman, la poésie. Dans notre pays qui, pourtant, a toujours été un théâtre de batailles, livré, tantôt aux combats sanglants de l'épée, tantôt aux luttes ardentes de la politique, les poëtes se sont montrés timides d'abord et isolés. Et à mesure que les cités grandissaient, les entreprises commerciales et industrielles de mille sortes, si étrangères aux suaves et délicates contemplations de l'esprit, ont envahi tous les domaines de l'activité intellectuelle. Presque plus de place alors pour les légères, les délicieuses envolées de l'imagination ou pour les doux repliements intimes et inspirateurs. "Dans un pays jeune, fait parfaitement remarquer M. Rossel, où les loisirs et la fortune sont l'apanage de quelques privilégiés, la muse se tait on chantonne dans son coin." Ce fut le sort réservé à nos poëtes et qui explique la floraison tardive de la poésie au Canada en même temps que le bouquet peu abondant qu'elle a fourni jusquà aujourd'hui. Malgré cela, la muse canadienne a eu des disciples fervents, quelques-uns même fort remarquables.

Notre poésie n'a "ni philosophie quintessenciée," ni "raffinements d'art ;" elle est "simple et sincère," elle respire le patriotisme. C'est ce qui la fait aimer !

M. Rossel, ayant nommé Garneau, Routhier, Fiset, Sulte, Chapman, Poisson, s'arrête aux œuvres de nos classiques : Crémazie, Lemay, Fréchette.

Octave Crémazie, pour commencer : "C'est une âme profonde avec

un coin de génie, écrit M. Rossel. Le souffle des grandes harmonies et des hautes émotions a passé sur lui. Hélas! l'influence du milieu, l'isolement littéraire, les infortunes de sa vie, ne lui ont pas permis d'atteindre à l'œuvre définitive......" Il y avait en lui de belles parties d'un poëte de premier ordre, une imagination féconde, une élévation de pensée, une sincérité de sentiment, une sérénité d'esprit, une noblesse de cœur qui marquent d'une riche empreinte chacune de ses pages." *La promenade des trois morts* apparaît à M. Rossel comme "l'une des plus saisissantes et des plus originales évocations lyriques des mystères de l'au-delà." Et il voit en son auteur "le commencement d'un Milton catholique et français."

Tout autre est M. Pamphile Lemay "le plus persévérant des poëtes canadiens." Celui-ci a "plus de grâce que de force, de facilité que d'haleine, de bonhomie que d'élan. Son style coulant, propret, convient à son inspiration délicate mais un peu molle." Notre critique loue infiniment sa traduction d'*Evangéline*, "traduction charmante, toujours fidèle et souvent heureuse."

Enfin, nous arrivons à l'écrivain tour à tour brillant et robuste, mordant et charmeur, à M. Louis Fréchette "le poëte le plus remarquable du Canada." Déjà son premier livre de vers *Mes loisirs* attestait sa "vocation incontestable." "Bien plus que Crémazie ou que Lemay, il avait le sens et le goût de la forme." M. Rossel dit un mot de Fréchette polémiste "à l'ironie si spirituelle, à la riposte si vive," et il se hâte de revenir au poëte lyrique : "Si M. Fréchette n'a pas toujours la profondeur d'accent et la sereine objectivité de Crémazie, il est infiniment plus égal et plus littéraire que celui-ci. Il a, d'autre part, la veine poétique plus abondante et plus variée, il a plus de verve et d'entrain et il a autant d'envergure." Dans *Fleurs boréales*, dans *Feuilles volantes*, son talent "s'est assoupli, s'est élargi, a mûri.... *La légende d'un peuple* est "toute une épopée.... Après en avoir cité l'épilogue émouvant :

La France est toujours là................
..................La France vit toujours !

M. Rossel résume ainsi le talent et l'œuvre du poëte : "Il célèbre les nobles et saintes réalités de la patrie et du progrès ; il exalte les solidarités et il salue l'avenir de sa race. C'est un croyant et un inspiré qui déploie au vent de la grande poésie le drapeau de son idéal et de sa foi."

Ces paroles terminent l'étude de M. Rossel. Nous avons cru remplir un devoir de reconnaissance en venant parler à nos compatriotes d'un livre de critique littéraire plein de sympathie pour nous autant

que remarquable par la connaissance profonde qu'il révèle de notre histoire et de notre littérature. Cette œuvre d'érudition, pour ainsi dire, est une éloquente revendication en notre faveur d'une place dans la république des lettres françaises. Son auteur n'a voulu voir dans toute notre littérature commençante "que la fière protestation d'une race conquise." Il en a mille fois raison et on ne saurait trop le répéter au dehors.

Après un siècle et demi de domination anglaise, dans le voisinage d'une autre nation anglo-saxonne, nous avons deux fois décuplé notre population et gardé fidèlement notre religion catholique, notre langue et nos lois françaises. Dieu sait combien il nous a fallu déployer d'efforts, de dévouement, d'héroïsme pour arriver à arracher ces droits et ces libertés à nos puissants rivaux. Et c'est toujours à recommencer. M. Rossel sait qu'en ce moment même une bande de fanatiques s'acharnent férocement sur nos écoles et sur notre langue, cette longue exquise et enchanteresse qui nous tient aussi intimement au cœur que la foi de nos pères. Il nous envoie son livre de loin comme un message d'encouragement et de réconfort. Aux craintifs et aux pessimistes, il dit : "Ne désespérez pas ! votre nationalité a jadis subi de plus terribles assauts et elle est restée debout et vivace." A l'oreille des frivoles et des insouciants,il a murmuré :" Sortez de votre torpeur ; luttez sans relâche, luttez toujours : le salut de votre race est à ce prix." A tous, il a répété ce grand mot fortifiant et nécessaire : "Cessez vos mesquines querelles et vos jalousies fratricides. Soyez unis et comptez-vous. Les minorités ne sont fortes que par là et vous ne triompherez que par la concorde."

Être plus unis ! quel enseignement de sagesse renferme cette parole. Si nous n'y prenons garde, notre jeune nationalité éprouvera la morsure corrosive des nationalités environnantes jusqu'à en mourir peut-être. Nous sommes de plus en plus envahis par des masses immigrantes hétérogènes qui se fixent au milieu de nous. Dans cet immense Nouveau-Monde où toutes les races de la terre viennent en contact, il dépend de notre patriotisme seul que la nôtre, la race aux nobles traditions et aux vertus chevaleresques, demeure à la hauteur du passé et maîtresse chez elle. Héritiers du patrimoine des ancêtres, il nous appartient de le transmettre au moins intact aux générations de demain. Pour cela, chérir davantage notre langue, veiller avec plus de vigilance sur nos institutions et sur nos lois, toute la tâche est là, et tout l'honneur....

HECTOR GARNEAU.

CHRONIQUE

Depuis cinquante-cinq ans que j'ai vu le jour—cet aveu m'est arraché par la force de la douleur—je n'ai entendu encore qu'une seule parole sérieuse: c'est la réponse de Foster à Laurier, lui disant de " prendre patience " pour le règlement de la question des écoles séparées du Manitoba. Il n'y a pas plus de quatre ans et demi que cette question, la plus simple et la plus aisée à résoudre qu'il soit possible d'imaginer, est discutée sous toutes ses faces et même *sur* toutes ses faces, comme dirait un apprenti-rédacteur québecquois.

Ce mot peint toute une politique, toute une école de gouvernement, je dirai plus, il peint tout un peuple. " La patience est la vertu des nations," a-t-on dit ; on aurait pu ajouter : " et, en particulier, de la nation canadienne. "

Jamais rien d'aussi profond que ce mot n'a été dit depuis celui d'Alexandre mourant à l'un de ses généraux—je ne me rappelle plus lequel.... Salaberry, je crois—qui lui demandait à qui il laissait son vaste empire, conquis, entre autres moyens, par la force des armes : " Au plus digne," répondit Alexandre. S'il avait été en pleine santé, il n'aurait jamais trouvé rien de si bien que cela. C'était ouvrir la porte à toutes les ambitions. Parmi tous les lieutenants d'Alexandre, il n'y en avait certes pas un qui ne se crût " le plus digne " de succéder au plus grand capitaine de son temps. Il y en avait de toutes les parties de la Grèce, de la Macédoine, de l'Epire, de l'Attique, du Péloponèse, de la Béotie, tout cela ramassé dans un petit pays pas plus grand que le comté de Gaspé. De tous les gens de ces divers petits pays, il n'y avait que les Macédoniens et les Lacédémoniens qui eussent de la patience ; c'étaient les Canayens de ce temps-là. Aussi, à la mort d'Alexandre, tous " les plus dignes " n'ont-ils pas tardé à faire une jolie fricassée de l'empire de leur maître.

Philippe, roi de Macédoine et père d'Alexandre, qui n'avait pas peu contribué à jeter les bases de l'empire futur de son fils, en traitant les Grecs comme on traite généralement les gens de la "race inférieure "

dans le Dominion, avait, lui aussi, de ces mots qu'on n'entend pas à tous les coins de rue. A un farceur d'une ville assiégée par lui, qui lui avait envoyé une flèche dans l'œil droit, il renvoya la flèche avec ces mots écrits dessus : "Si je prends Argos, je te ferai pendre, toi, mon crèvard."

Philippe prit Argos et tint parole, d'où l'on peut conclure, car il faut tirer la morale de toute chose, que Philippe n'était pas un ministre fédéral.

Si je fais de la politique, arrêtez-moi. Une fois lancé, je confonds tous les terrains et je ne suis pas capable de m'arrêter tout seul.

On me permettra une amère réflexion ; c'est qu'il est très difficile de tenir sa parole, d'autant plus qu'on ne la donne jamais guère que pour y manquer, et on y arrive généralement.

Qu'on ne m'accuse pas d'émettre là des principes subversifs ; c'est tout le contraire, puisque je ne fais que constater ce qui est. Au reste, les principes subversifs ne sont guère à la mode de ce temps-ci. On n'entend plus parler d'explosions, ni de bombes de dynamite, ni de têtes cassées, ni de poitrines trouées, ni de maisons sautant en l'air...... Les seuls anarchistes qui restent aujourd'hui, ce sont les orangistes, et ce sont eux précisément qui vont sauter aux prochaines élections !

Je ne sais pas s'il existe une puissance humaine capable d'empêcher le conflit de races qui va éclater d'ici à un an dans cette excellente confédération qui est l'objet de toutes nos affections ; mais ce que je redoute, malheureusement, c'est que ce soient les gens sensés, les gens à l'esprit juste et large, qui paient les pots que se casseront mutuellement sur la tête les fanatiques torys et les fanatiques castors. S'il n'y avait que cela encore, pourvu qu'il y eût beaucoup de ces têtes-là de démolies, ce serait un petit mal pour un grand bien, et notre nationalité pourrait enfin gagner quelque chose dans une tripotée quelconque !......

Je viens de dire "notre nationalité." Il est bien difficile qu'elle gagne quelque chose à quoi que ce soit, notre nationalité. Elle est si difficile à satisfaire ! Nous ne sommes jamais contents de rien, parce que nous ne savons pas ce que nous voulons. Voilà quatre ans passés que nous pestons contre les écoles publiques du Manitoba, sans savoir ce que c'est que les écoles publiques. Demandez-le aux trois quarts et demi de nos politiciens, ils resteront le bec ouvert et les bras tendus, comme ces croque-mitaines qu'on met dans les champs pour effrayer les corbeaux.

Il n'y a qu'en littérature que les canadiens sont aisés à satisfaire. Oh ! là, par exemple, ils avalent tout ce qu'on veut. Quand on pense à ce que la clique grotesque des prétentieux, des impuissants et des hâbleurs, qu'on a appelée "nos plus fines plumes," a pu faire gober au

public depuis vingt-cinq ans, on reste stupéfait du nombre de jobards qu'il y a parmi les nôtres, et des effets que peuvent produire une réclame persistante et l'application continuelle, à haute pression, des plus ridicules et des plus épaisses flagorneries réciproques.

Jamais il n'y eut public plus dupé ni réputations plus usurpées. " Les plus fines plumes," à force de s'encenser mutuellement, ont fini par être acceptés comme des écrivains réels par bon nombre même de gens qui ne manquent pas d'intelligence, mais que le souci du pain quotidien absorbe et qui aiment mieux s'en rapporter à la commune renommée que de se rendre compte par eux-mêmes. C'est là une des raisons pour lesquelles la critique littéraire n'existe pas dans ce pays-ci : on est trop pauvre et chacun a peur de froisser son voisin, même lorsque celui-ci, par le seul fait de se faire imprimer, appelle justement sur lui les arrêts de la critique.

En outre, combien sont-ils ceux qui pourraient critiquer avec autorité ? Ainsi en est-il de la politique. On est trop pauvre, et voilà pourquoi on fait de la politique de chiffonnier. La politique est ici un gagne-pain ; de là l'âpreté et l'acharnement des partis ; on se bat comme des chiens qui veulent s'arracher l'un à l'autre les morceaux de la gueule. Toute honnêteté, toute pudeur est bannie ; tous les moyens sont bons, c'est une question de ventre. Le pouvoir devient une affaire de vie ou de mort ; on l'escalade au cri de " La bourse ou la vie." Quand on l'a, on plonge, pour le conserver, dans les plus horribles débauches de corruption et l'on absout, l'on encourage même les plus éhontés pillages, les plus odieuses injustices, alors qu'il n'y a pas de justice possible à espérer pour ceux qui appartiennent au parti contraire.

Voilà ce que c'est que la politique quand elle est un gagne-pain.

Voyez s'il en est ainsi en Europe. Voyez avec quelle dignité, avec quelle facilité les ministres, en Angleterre, en France, abandonnent le pouvoir. C'est qu'ils n'y sont pas montés pour avoir des omelettes et des confitures, mais pour faire triompher leurs idées, et quand ces idées-là ne peuvent triompher, les hommes, qui s'effacent entièrement derrière elles, donnent la place à d'autres. Ici, au contraire, la politique, qui touche à tout, aux comptes des tailleurs et des épiciers tout aussi bien qu'aux comptes publics, nous interdit d'avoir une opinion à nous sur aucun sujet, une opinion éclairée et justifiée par l'examen, indépendamment de considérations imposées. Essayez, si vous êtes un bleu intelligent et instruit, de réduire à ses justes proportions un tel qui tient constamment l'affiche et qui passe son temps à se faire la plus grossière réclame personnelle dans un journal libéral, aussitôt vous verrez des rouges, également intelligents, vous tomber dessus à bras raccourcis et

vous couvrir d'invectives, à cause d'une simple appréciation littéraire absolument impartiale et justifiée par la démonstration.

Aussi, qu'est-il arrivé depuis vingt-cinq ans ? La critique n'existant point chez nous, que dis-je ! la critique étant impossible avec des mœurs comme les nôtres, on a vu les plus effrontés charlatans prendre le titre d'hommes de lettres, se le donner entre eux avec des déluges d'épithètes grandiloquentes, et faire imprimer des volumes où le plagiat, les coups de ciseaux, les citations et les reproductions régnaient en souverains d'un bout à l'autre. Ces livres, où il y avait par ci par là quelques lignes du cru,—et on les découvrait vite par la tache qu'elles faisaient,—étaient vendus au secrétariat provincial qui les faisait distribuer à la jeunesse canadienne. Ces livres, où il n'y a pas l'ombre d'étude, pas l'ombre de style, pas l'ombre d'un mérite ou d'une valeur quelconque, qui ne sont, pour dire le moins, que des compilations ou des adaptations faites sans discernement, ou des citations réunies bout à bout avec des articulations grossières, formaient ce qu'on a appelé "notre littérature nationale" et prenaient la place des ouvrages qui auraient dû s'imposer, par leur valeur et leur utilité réelles, auprès de la jeunesse canadienne.

C'est que la politique, en cela comme dans tout le reste, intervenait et dictait les choix en maîtresse incontestée. Ajoutez à cela que les "plus fines plumes," par politique aussi, pour grossir le nombre des encenseurs mutuels et former une tribu de thuriféraires sur lesquels ils pourraient toujours s'appuyer, s'esclaffaient, de parti pris, devant les plus sottes, devant les plus barbares productions, et montaient jusqu'aux nues tous les jeunes imbéciles qui s'imaginaient être des Sainte-Beuves, en sortant du collége, et vous verrez quel terrain restait aux hommes de mérite, aux écrivains consciencieux qui ne se servaient pas de leur plume pour badigeonner des portes d'écurie, et qui auraient voulu sincèrement relever le niveau intellectuel de leur race, niveau que contribuaient si vigoureusement à abaisser les misérables barnums qui faisaient de la littérature comme on fait de la camelote allemande, au plus bas prix et pour les plus vulgaires acheteurs.

Mais je m'aperçois que j'ouvre la digue à mes sourdes indignations, pourtant si longtemps contenues ! C'est qu'il y en a long à dire là-dessus, et je ne fais qu'effleurer en ce moment. Il faut que la lumière se fasse aujourd'hui et que la rétribution ait lieu ; la littérature soi-disant nationale, ayant été une des formes de notre infériorité, il est temps que cette forme-là fasse place à d'autres et que les jeunes gens vraiment cultivés, qui se sentent la volonté et le don d'écrire, qui sont prêts à aborder les plus altières études et à se former laborieusement avant d'avoir l'audace de produire, il est temps, dis-je, que ceux-là aient leur tour. Alors, seulement, nous aurons une littérature nationale,

qui pourra occuper avec honneur sa place parmi les littératures étrangères, au lieu de n'être, à juste titre, qu'un objet de dérision.

Débarrassons-nous d'abord des charlatans et le premier pas, un pas immense, sera accompli.

*
* *

La louange est ce qui tue les canadiens. Ils en sont avides, insatiables. Elle n'est jamais ni trop épaisse, ni trop grossière, et ils s'en délectent gloutonnement. Je ne connais que Chapleau qui ait échappé à l'abrutissement de l'adulation, et encore a-t-il fallu qu'il fût rudement secoué de temps à autre. En revanche, que de garçons, certainement bien doués, dont la louange, intéressée sans qu'elle le parût, a fait de véritables idiots, d'insupportables prétentieux ! Madame Dandurand, qui était beaucoup trop forte pour que les adulateurs à titre de revanche osassent l'abaisser au niveau de leurs détestables flagorneries, et attendre rien d'elle en échange, a échappé, elle aussi, à la contagion, grâce à la quarantaine étroite qu'elle a établie autour d'elle ; mais il n'en est pas ainsi pour toutes, et je vois l'œuvre néfaste des louangeurs fétides en train de gâter de dignes et intelligentes jeunes femmes que je tiens en une estime particulière, tant pour leur caractère que pour leur réel talent.

Provencher, Dansereau, de Celles, Alfred Garneau, Couëtteux-Prévost, Chapais ont toujours vécu dans un isolement relatif et digne, comprenant bien qu'ils ne pouvaient avoir rien de commun avec certains gendelettres de fer blanc qui possèdent un nombre étonnant de titres, à défaut de mérite et de savoir . . . . mais laissons-là ce sujet ; peut-être même ai-je été au delà de ce que je voulais dire pour la première fois ; mais je suis loin de le regretter, parce qu'il est grand temps de remettre chacun à sa place et de porter enfin un coup décisif à l'usurpation et au charlatanisme soi-disant littéraires.

*
* *

Maintenant, mon cher directeur, pour finir cette intéressante chronique, je crois qu'il est de la dernière importance que je vous parle de la tempérance obligatoire. Ce sujet s'impose ; il est toujours frais, il rajeunit sans cesse et se présente chaque fois avec des formes de plus en plus attrayantes. — La dernière forme est celle d'une pétition en

plusieurs langues, signée par deux millions de personnes, sachant lire et écrire, qui demandent l'interdiction de la vente des boissons spiritueuses. On a présenté, renfermée dans quatorze grandes caisses, cette pétition au président Cleveland, qui est malade depuis quelque temps et à qui son médecin a recommandé de prendre beaucoup d'exercice. Le président a mis deux jours à faire le tour de la pétition, puis il a conseillé fortement de la porter à lord Roseberry, alors premier ministre de la Grande-Bretagne. Celui-ci a préféré démissionner que d'être obligé de contempler un pareil monument du haut en bas, et voilà la seule raison du changement de ministère en Angleterre ; raison qu'on est allé chercher à quatorze heures, en faisant toute espèce de suppositions indiscrètes.

Depuis, cette pétition, monument impérissable du bon sens contenu dans le nombre, a été expédiée à Paris, d'où elle a fait fuir le président Faure qui est parti précipitamment pour le midi de la France. Elle est, dit-on, l'œuvre d'une société américaine nouvelle, connue sous le nom " d'Union de Tempérance des femmes chrétiennes du monde," titre proportionné à la pétition, et dont font partie des anglaises de l'Afrique centrale, de l'Australie et de l'Hindoustan, ainsi que des allemandes, des suédoises, des norvégiennes, des danoises.... j'allais dire aussi des françaises, mais comme celles-ci ne sont que trois sur quatre mille six cent et quelques, j'aime mieux les considérer comme les victimes d'une aberration que comme les complices d'un mouvement draconien qui condamnerait l'humanité entière au régime cellulaire.

Nous avons encore bien des crimes à commettre, individuellement et collectivement, avant de mériter d'être réduits au pain et à l'eau.

ARTHUR BUIES.

A TRAVERS LA VIE

(Conclusions et fragments du roman de M. Joseph Marmette, fatalement interrompu par la mort de l'auteur.)

A la fin du chapitre IV de son roman *A travers la vie*, Joseph Marmette, qui fut pour moi un confrère affectueux et un ami de cœur, citait les quelques strophes du *Crucifix* de Lamartine, qui commencent par ces mots :

Toi que je recueillis sur sa bouche expirante,
Avec son dernier souffle et son dernier adieu...

Et ces deux vers du grand poète de toutes les tendresses me reviennent à la mémoire, au moment où, la plume à la main pour écrire le triste épilogue qu'on m'a chargé d'ajouter aux pages inachevées de son dernier roman, je feuillette les quelques notes retrouvées sur la table de travail à côté de laquelle mon ami s'est silencieusement éteint, un sourire sur la lèvre et la main sur le cœur.

Ces quelques notes, reliques touchantes pieusement recueillies, sont bien informes, bien vagues et bien incomplètes.

Elles ne peuvent donner qu'une très faible idée de ce qu'aurait été l'œuvre, si l'auteur eût eu le temps de la mener à bonne fin.

Telles qu'elles sont, cependant, je vais tâcher d'en réunir tant bien que mal les tronçons, d'en coudre plus ou moins bien ensemble les différentes parties, et, à l'aide de quelques pages éparses laissées par l'auteur comme des jalons perdus, essayer d'ajouter une conclusion quelconque au livre si tristement interrompu.

Marmette écrivait son roman chapitre par chapitre, au fur et à mesure que chacun d'eux s'imprimait dans la *Revue Nationale*.

De sorte que, même le chapitre qui devait suivre immédiatement ce qui a paru dans l'avant-dernier numéro n'est pas complet.

Voici tout ce que nous en avons retrouvé. C'est écrit un peu à la diable et tronqué par la main de la mort qui est venue s'abattre si inopinément sur la tête du travailleur penché sur son manuscrit.

L'EMPLOYÉ

Après le grand Balzac et le spirituel Gaboriau, qui ont si bien décrit l'existence de l' " Employé," il serait oiseux de raconter ce que devint Lucien Rambaud dans sa vie de tous les jours, après sa nomination au poste qui lui avait été assigné.

L'auteur de ces lignes a eu l'avantage de faire, durant trois ans, des recherches historiques dans plusieurs ministères, à Paris, et de vivre coude à coude avec des " employés " de toutes classes ; et il les a tous trouvés absolument les mêmes que dans notre bien-aimée patrie.

Si donc je m'essayais à une étude des mœurs et des habitudes de l' " employé " canadien, je me rencontrerais sur le même terrain que Balzac, Gaboriau et autres experts analystes, et vraiment je ne m'y sentirais pas à mon aise.

Aussi mon lecteur me permettra-t-il, s'il veut se faire une idée vraie de la vie du fonctionnaire public chez nous comme là-bas, de le renvoyer à l'immortel auteur de la *Comédie humaine*, et au créateur subtil des romans de cour d'assise, comme l'*Affaire Lerouge* et *Monsieur Lecoq*, un autre charmant persifleur de ce petit monde à part.

Ne pas se faire trop de mauvais sang, et retirer avec la plus régulière des ponctualités le bienheureux traitement le jour de la " Sainte-Touche ", voilà ce qui constitue, dans tous les pays civilisés, le principal devoir de tout bon serviteur salarié de l'Etat.

Lucien n'eut certes garde de manquer au respect dû aux traditions à nous scrupuleusement léguées par les vieux pays, et que nous léguerons avec autant de scrupule et dans toute leur intégrité, à ceux qui auront l'honneur d'embrasser après nous l'honorable mais peu lucrative carrière.

Seulement je me hâte d'ajouter, pour la justification complète de mon personnage, que s'il prit parfois quelques libertés avec le temps dû au fonctionnement intègre des affaires de son pays, ce ne fut que pour consacrer quelques minutes de plus aux travaux littéraires qui depuis longtemps passionnaient son âme d'écrivain prédestiné.

Honi soit qui mal y pense ! Le pays n'y perdit rien, car, en moins de deux ans, Lucien lança dans le monde de la publicité un volume de vers et un roman dont il est encore souvent fait honorable mention dans la petite république des lettres canadiennes.

Si tous les employés de nos ministères en faisaient autant, ne croyez-vous pas qu'on devrait leur voter, à chaque session des Chambres, une belle et bonne augmentation de traitement, avec des vacances libérales, conservatrices de leurs facultés productives de littérateurs ou d'artistes ?

Personne ne saurait blâmer le fonctionnaire de talent qui dérobe

quelques heures à une besogne bien souvent oiseuse, pour donner à ses compatriotes quelqu'œuvre qui laisse des traces durables dans l'histoire de la nation.

Il faut aussi mettre en ligne de compte les veilles ardues, prolongées, les préoccupations constantes d'un esprit à la recherche de l'inspiration, la vie intellectuelle à outrance enfin, et surtout la dépense exagérée de ce fluide nerveux qui est au cerveau de l'homme ce qu'est l'huile à la lampe. Et cela, sans rémunération bien tangible, sans honneurs bien marquants, donné sans compter pour la gloire du pays, qui daigne lui permettre de vivre juste assez pour ne pas crever de malefaim.

Le pain quotidien est-il une rémunération suffisante ? Les vrais patriotes se le demandent, pour l'homme de talent qui prodigue ainsi ses belles et vaillantes facultés au service et à la gloire de la patrie ?

Partout ailleurs que chez nous, dans les contrées où les travaux de l'esprit sont rétribués convenablement, l'écrivain se peut suffire à lui-même ; il y trouve même la fortune. Mais, dans un pays comme le nôtre, où les plus brillantes productions ne sauraient faire vivre le plus fécond comme le plus frugal des auteurs, n'est-il pas raisonnable que l'Etat assure le pain de chaque jour aux écrivains de talent qui chantent ou célèbrent les gloires de la patrie, en même temps qu'ils font souvent, du reste, la besogne la plus asservissante et la plus délicate de messieurs les ministres ?

Lucien, fidèle à sa vocation d'écrivain, consacrait donc tous les loisirs que lui laissait sa besogne de fonctionnaire public à ses études et à ses productions littéraires.

Déjà la réputation d'auteur distingué s'attachait à son nom, grâce à l'originalité de sa manière, et à la forte imagination dont ses œuvres étaient empreintes.

Mais, si son esprit était en plein épanouissement, son cœur, depuis l'échec que lui avait fait subir l'indifférence de Caroline de Richemond, s'était comme replié sur lui-même, dévorant les larmes de sa fierté blessée, et se cuirassant de jour en jour contre toute nouvelle surprise possible de son ardente jeunesse.

Froissé d'avoir été dupe de sa sincérité naïve, il se méfiait maintenant de tout ce qui pouvait l'entraîner vers de nouvelles déceptions. Toutes les jeunes filles qu'il rencontrait dans le monde distingué où ses relations de familles lui donnait ses grandes et ses petites entrées, lui semblaient autant de sirènes trompeuses conjurées pour exercer à ses dépens leur puissance séductrice.

D'un extérieur sympathique et doux, avec des talents de société, une jolie situation pour son âge, et sa réputation d'homme de talents littéraires, toujours si attrayante pour le cœur de la femme, notre héros

était très recherché ; mais ses succès ne le grisaient point. Toujours sur ses gardes, il évitait les pièges de l'amour, se bornant à se laisser désirer et à conter fleurette à droite et à gauche, voltigeant, suivant l'expression consacrée, de fleur en fleur, à la manière des papillons volages."

Un jour, cependant, le hasard le mit en rapport avec une jeune fille qui devait se trouver mêlée intimement à son existence. Elle habitait une campagne assez éloignée, et appartenait à l'une des anciennes familles seigneuriales du pays.

La première entrevue eut lieu par une radieuse matinée de juin, sur la terrasse qui fait la gloire de Québec.

Est-il au monde, à part Naples, que j'ai vue, et la Corne d'Or, à Constantinople — dit-on — spectacle comparable à celui qui se déroule, grandiose au possible, du haut de cette incomparable promenade, autour de cet original hôtel moyen âge qui porte le nom glorieux de Frontenac ?

Par un beau soleil matinal, à cette heure où la rosée, pluie de perles, commence à s'évaporer dans l'air, quelle merveilleuse scène s'offre là aux regards charmés du promeneur, et surtout du rêveur— comme l'était Lucien Rambaud !

Tout là-bas, les fières Laurentides marient leur azur avec celui du ciel, et baignent leurs cimes rayonnantes dans la limpidité de l'éther.

En deçà, tranchant par sa verdure sombre, sur la masse bleuâtre de la longue crête et sur le bleu clair de l'horizon lointain, ondulent les lignes reposées de l'Ile d'Orléans, cette poétique baigneuse qui trempe ses pieds dans l'onde fraîche, et se chauffe au soleil, pendant que les grands bras du fleuve l'étreignent avec amour.

Sur la gauche, les coteaux veloutés de Beauport verdoient en serpentant, coupés de cette longue rayure de blanches maisonnettes qui court jusqu'où la vue peut porter.

En face, se dresse la côte escarpée de Lévis, avec ses milliers de toits couronnant le sommet de la falaise.

Tout au bas roule avec majesté la masse des eaux du fleuve ensoleillé, et portant avec nonchalance une flotte venue de tous les points du globe.

Enfin, à deux cent cinquante pieds d'abîme, la ville basse, avec sa ceinture de quais bordée de navires remplis de tous les produits du monde.

Tout y est mouvement et bruit. Le fracas des charrettes qui roulent lourdement sur le pavé des rues, fait la basse du bourdonnement qui monte des profondeurs, tandis que le cri strident du sifflet des bateaux à vapeur qui sillonnent le fleuve, éclate en notes de cuivres dans l'ensemble de cet immense orchestre d'une ville qui vient de s'éveiller.

Surexcitées par le bruit, égayées par le printemps, le soleil et la saison

des amours, les hirondelles s'ébattent dans l'air frais, et, rasant comme des éclairs la cime du roc, saluent le promeneur de petits cris de joie.

De jeunes amoureux qui se sont rencontrés—par hasard, il n'en faut pas douter—au sortir de la messe, à la cathédrale voisine, passent, le sourire aux lèvres et la gaieté dans l'œil.

Ils vont, les heureux enfants, grisés par la jeunesse qui chante dans leur âme.

Ils vont à petits pas, longeant cette allée de lilas épanouis qui secouent leurs pétales et leurs parfums sur ces jeunes et naïves floraisons du cœur.

Ils vont, les chers amoureux, les cheveux dans la brise, le front dans les clartés, le cœur plein de chimères rayonnantes......

Où vont-ils? Ils ne le savent pas... Que leur importe! Ils marchent dans leur rêve vers les fleurs, vers l'aurore, vers l'avenir!

S'ils savaient que l'avenir, c'est la déception, c'est l'effondrement des doux espoirs, c'est le penchant fatal de la vie, le raccornissement du cœur, la décrépitude du corps.... et puis.... la croix du cimetière!

....

Ici — coïncidence singulière autant que touchante — s'arrête le manuscrit régulier de l'auteur.

A cette pensée des vanités de la vie, des rêves déçus, de la vieillesse qui s'approche, avant-coureur de la fin finale, on dirait que le décourageant "à quoi bon?" qui hantait si souvent l'imagination de notre pauvre ami, lui a fait tomber des mains la plume qu'il ne devait plus relever.

Il l'a répété bien souvent, c'est ainsi qu'il désirait mourir, sans affres, sans agonie, dans son fauteuil, la tête penchée comme un enfant qui s'endort.

Son désir a été exaucé, mais il n'en est pas moins déplorable que le travail commencé soit sans épilogue, et que, par malheur, il ne nous reste à peu près rien pour nous guider dans la reconstruction du plan que l'auteur s'était tracé.

C'est à peine si certaines bribes de notes nous laissent deviner quelques-uns des événements qui croisent la vie du héros, en lutte avec les tribulations de l'existence, et les obstacles qu'il rencontre dans la réalisation de ses projets d'homme de cœur et d'ambition.

Essayons d'en débrouiller un peu le fil.

Autour de Lucien Rambaud — les lecteurs le savent déjà — se meut, dans l'atmosphère un peu renfermée de Québec, tout un petit monde de jeunes débutants à l'esprit surchauffé par des aspirations ardentes et des espérances plus ou moins chimériques.

Les uns courent après les satisfactions du moment, c'est-à-dire les jouissances du cœur et de la gloriole; d'autres, plus froids, plus calculateurs—et sans doute plus sages—édifient patiemment leur petit avenir sans regarder autour d'eux ni s'arrêter en route; d'autres enfin, dévorés d'ambitieuses visées, se jettent éperdûment à la poursuite du succès quand même, sans scrupules ni convictions, prêts à passer sur le corps de n'importe qui, pour arriver à n'importe quoi.

Au nombre de ces derniers se trouve Zéphirin Vachon, l'homme positif et pratique par excellence, le contempteur de tout ce qui touche au sentiment, l'antipode par conséquent de Lucien Rambaud.

C'est l'homme que le héros du livre doit trouver sans cesse en travers de sa route, et par qui il sera fatalement écrasé.

Sur cette admirable terrasse de Québec, dont nous venons de lire une si fidèle description, le poète, comme on l'a vu plus haut, avait un jour rencontré une jeune fille admirablement douée, appartenant à l'une de nos familles les plus distinguées de la campagne.

Il était trop fin appréciateur, trop poussé vers les choses du sentiment, et trop ami des femmes en général, pour ne pas porter à sa nouvelle connaissance certaines attentions exagérément empressées, peut-être.

Mais la plaie qui lui saignait au cœur était encore si vive que toute vraie cicatrisation était impossible.

Il pouvait admirer, chérir, désirer ; il ne pouvait plus aimer.

Les ingénuités du cœur, ce charme magique et suprême de la jeune fille, avaient toujours de l'attrait pour lui, mais restaient sans véritable puissance sur son cœur.

Il croyait toujours y sentir quelque calcul subtil, latent et intéressé, qui dépoétisait ses plus délicates impressions.

De sorte que, si captivé qu'il fût par les grâces et la beauté d'Alexandrine Duverdier, Lucien Rambaud retint son cœur sur la pente d'un amour qui aurait pu faire son bonheur.

Ce ne fut chez lui que l'éclosion d'une sympathie profonde et douce.

Malheureusement il n'en fut pas de même pour la jeune fille.

Pour elle, ce fut toute sa vie emportée au souffle d'un rêve qui ne devait jamais se réaliser.

Parmi les notes éparses laissées par Marmette, se trouvent quelques feuillets qui nous font pressentir que cette jeune fille jouera le rôle principal dans le dénouement du drame final.

Je les transcris ici, bien que ce ne soit évidemment que de simples notes :

FRAGMENTS DU JOURNAL D'ALEXANDRINE.

Janvier 6. — Enfin, je serai religieuse.... J'ai eu ma réponse ; c'est *oui*.... J'en suis bien contente.... Papa est plus ému que moi.... pourquoi cela ?....

Maman, qui s'occupe de mon petit trousseau, pleure en cachette, je le sais. Quant à moi, je cours tête baissée vers ma nouvelle destinée, sans trop m'occuper de ce qui adviendra de moi par la suite....

Est-ce parce que certains pressentiments me disent que je reviendrai ?.... Qui sait ?....

....Au noviciat on m'a reçue avec joie.

Février 4.—Je me suis un peu ennuyée, mais j'ai le cœur en paix ; je suis contente.

Février 6.—Je vais souvent au parloir, où parents et amis viennent me faire visite. A tous je dis que je suis contente ; je n'ose pas dire " heureuse "....

Contente.... le serai-je toujours ?

Février 8. — On parle de ma prise d'habits. Il me semble que je serai heureuse quand ce sera fait.

Février 15. — (Pendant la retraite) Mon Dieu, mais où sont donc mes pieux désirs ? Je n'ai aucun goût pour la prière.... Les observances, la règle, je m'y soumets pour faire comme les autres. Je ne puis plus me le dissimuler à moi-même : je regrette profondément d'être venue ici....

Une religieuse, moi ! non, c'est impossible.... Quel caractère, quel cœur, quelle âme ai-je donc ?

....On m'engage à faire le mois de saint Joseph — le mois de mars. Une suite de pieux exercises. Cela m'aidera, m'éclairera, me guidera, paraît-il, Oh ! tant mieux ; mais que le temps va me paraître long !....

Février 21. — Je suis toujours la même ; je ne vis plus que de doute, d'incertitudes, d'indécisions, de misères de toutes sortes.

Février 28. — Communié ce matin, malgré les angoisses et les révoltes de mon âme.

Février 29. — Communié de nouveau par obéissance. Vécu calme, résignée et contente jusqu'à midi.

Puis ennuis, craintes, troubles, affaisement....

O Jésus, vous qui êtes tout-puissant, faites que je vous aime !

Mars 1er — Résumé d'une journée au noviciat : — Lever à 5 heures ; — à 5 heures et quart les petites heures ; — à 5 heures et demie, méditation jusqu'à 6 heures ; — et puis, la messe.

A 7 heures et quart, déjeûner, puis ménage au noviciat et au dortoir.

A 9 heures, étude (de ce temps.ci, je passe cette heure à la sacristie.)

A 10 heures, visite au Saint-Sacrement, et puis les vêpres.

A 11 heures et quart, examen, et puis dîner.

A midi, récréation. A 1 heure, lecture spirituelle ; — à 1 heure et quart, temps libre ; — de 1 heure et trois quarts à 2 heures et demie, aux externes ; — jusqu'à 4 heures et 10 minutes, temps libre ; — à 4 heures, lecture spirituelle ; — à 4 heures et demie, complies et méditation ; — à 5 heures et demie, souper, puis récréation jusqu'à 7 heures moins un quart ; — à 7 heures moins un quart, visite au Saint-Sacrement, récitation de l'office, examen et prière du soir.

A 7 heures et demie, dans nos cellules ; temps libre ; coucher à 8 heures et demie.

Mars 2. — Décès des mères Saint-Xavier et Sainte-Agnès. Exposées toutes deux au chœur....

Ces morts m'ont effrayé.

Je dis à Jésus : " Que votre volonté soit faite et non la mienne ; " mais, je me l'avoue au fond du cœur, je me sens de moins en moins résolue....

Le monde et toutes ses tristesses, plutôt que cet isolement froid, que cette vie sans initiative, sans volonté, avec, pour conclusion, cette disparition qui n'est pas la mort, mais l'effacement.

J'aime encore mieux des pleurs et des regrets que l'ennui inexorable et sans fin.

Mars 4. — Longue confession.... Toujours inquiète.... Je veux et ne veux pas....

La mère supàrieure, après mes nombreuses et franches confidences, semble portée à croire que je ne suis pas faite pour être religieuse.

Mars 6. — Encore une autre longue confession.

Après mes confidences complètes, mon confesseur s'est enfin prononcé : il ne me croit pas appelée à la vie religieuse.

En suis-je heureuse ? En suis-je chagrine ? Pourquoi donc ne vois-je pas plus plus clair au fond de moi ?

O Jésus, tracez-moi ma route ! Je ne me sens pas la force d'avancer.... ni de revenir sur mes pas.

Mars 10. — On a finalement pris une décision sur mon compte. Personne ne croit à ma vocation. On me l'a annoncé, croyant m'être très agréable, et pourtant.... Si je m'étais trompée.... si c'était la paix du cœur, la paix éternelle et douce qui frappait chez moi, et à laquelle je refuserais ma porte !....

Enfin, je suis libre de m'en aller la semaine prochaine.

D'ici là, je vais bien prier.

Mars 12. — Ma décision est prise. Toute la matinée, j'ai préparé mes malles. A la récréation, mes sœurs connaissaient mon départ. Quelle bonté elles m'ont témoignée, et quelles délicates attentions elles ont eu pour moi !

Je les ai toutes embrassées avec reconnaissance, mais aussi avec tristesse.

Maintenant, quelles figures retrouverai-je chez moi ?

Mes parents seront heureux de me revoir au foyer, sans doute ; le chagrin qu'ils ont éprouvé à mon départ, m'en est une garantie. Mais ils n'ont pas paru apprendre la nouvelle de ma prochaine arrivée avec joie.

Ces indécisions de mon caractère doivent les affliger.

Je ne me sentirai peut-être plus chez moi comme je l'étais dans ma petite chambre de jeune fille, où j'ai été si heureuse, où j'ai fait tant de beaux rêves...

Mais voilà encore mes lubies qui me reprennent. Il n'y a donc aucun moyen d'être satisfait ici-bas!

A trois heures, je suis sortie. Mon frère Joseph était là, qui m'a reçue joyeusement.

Merci à son bon cœur!

Nulles connaissances sur la route : merci à la bienveillance du hasard!

A la maison, ma sœur Denise m'a sauté au cou, et m'a manifesté la plus vive affection.

Il n'en a pas été absolument de même de la part de papa et de maman, qui m'ont reçue avec affection aussi, mais avec une certaine froideur mal dissimulée.

Au fond, ils ont raison : je n'avais pas le droit de leur infliger ainsi, à la légère, une des plus sensibles épreuves de leur vie.

Ce journal de jeune fille, où l'on sent la vaillance du cœur filtrer à travers les hésitations et les désespérances, ne devait pas se terminer là.

Le titre : *Dans le monde* qui suit ces lignes, sur le manuscrit de l'auteur—sans un mot à la suite, malheureusement — nous fait prévoir des développements intéressants, mais qu'il nous est impossible de deviner.

A peine si les notes de l'auteur nous font entrevoir une nouvelle rencontre entre Alexandrine et Lucien, qui—on laisse souvent passer le bonheur à sa porte sans l'inviter à entrer—toujours sous l'impression d'une déception première, se ferme la bouche, les oreilles, les yeux et le cœur, et renonce aveuglément à toute la poésie de ses rêves, plutôt que de s'exposer de nouveau à trouver de la cendre sous l'écorce du fruit aux apparences si savoureuses.

Cette naïveté, il la redoute ; cette sincérité d'âme, il la soupçonne.

Son cœur, je devrais dire son imagination, n'est plus ouvert qu'aux impressions capiteuses, aux griseries folles.

Blasé contre les sincérités naïves, il se croit de force à affronter les artifices de la vie mondaine.

Il y est englué.

Pendant que la pauvre Alexandrine s'étiolait dans le silence et l'abandon, dans les regrets d'une âme incomprise et d'une vie sans espoir, Lucien avait fait la connaissance d'une jeune veuve, belle, brillante et riche.

Si étrangère à Québec qu'elle fût, elle connaissait le jeune homme par le prestige qui s'attachait à son nom ; et dans ses aspirations de femme intelligente et cultivée, elle ne pouvait manquer d'éprouver de l'attrait pour cette renommée déjà retentissante.

De son côté, Lucien ne pouvait manquer d'être flatté jusqu'au fond du cœur de l'impression que son talent et sa personne—il s'en aperçut de suite—exerçaient sur l'esprit de cette femme d'élite, entourée de flatteries et d'admirations.

S'aimèrent-ils véritablement ?

Il est plus probable qu'ils subirent plutôt un entraînement mutuel, où il y avait plus de vanité, de penchants factices et de calculs mondains qu'autre chose.

Toujours est-il que Lucien, charmé dans ses sentiments d'artiste—la jeune

veuve était une musicienne accomplie — subit inconsciemment la nouvelle influence qui s'imposait à lui, et crut son sort définitivement scellé.

Hélas! le prosaïsme de la vie le guettait là encore.

"— Oui, lui dit-on, vous êtes aimé. Mais la vie n'est pas un rêve enchanteur; c'est un édifice à construire. Avant les embellissements artistiques, il faut de solides fondations et des murs sérieux. Vous êtes employé public, c'est honorable et satisfaisant à votre âge; mais c'est là une position inférieure à votre intelligence. Vous valez mieux. Il vous faut un autre théâtre, et surtout un autre rôle. J'ai de la fortune, faites-vous une position. Voici les élections législatives qui se présentent; vous avez de la famille; vous vous êtes fait un joli nom; vous avez ce qu'il faut pour réussir; revenez député et je suis à vous!......"

Lucien Rambaud n'avait guère de dispositions pour la vie bruyante de la politique; il aimait mieux ses chers travaux littéraires dans le silence de son cabinet.

Mais ces paroles lui était restées dans les oreilles: "La vie n'est pas un rêve enchanteur; c'est un édifice à construire."

Il se sentait engagé dans un sentier vulgaire, sans issue sérieuse, et trop étroit pour les libres chevauchées de son ambition.

Etre député, c'était la porte de l'avenir ouverte; et pour le moment, c'était la fortune avec la femme brillante et........, aimée!

Son père est prêt à faire les sacrifices nécessaires; l'opinion publique lui paraît favorable. Il part.

Et voilà notre héros devenu tribun populaire, électrisant les masses de son éloquence, et entraînant à sa suite des milliers de partisans enthousiasmés.

Hélas! triomphes éphémères!

Il a affaire à un adversaire d'autant plus redoutable qu'il est sans scrupule: à Zéphirin Vachon, l'homme pratique et roué.

Ce n'est pas que l'individu soit bien populaire, mais il a les influences.

Les hommes d'affaires, les hommes positifs se défient des rêveurs et des doctrinaires, des poètes, enfin!... . ...

Bref, les emballés sont pour Lucien Rambaud, mais les intéressés sont pour Zéphirin Vachon.

Lucien Rambaud a les dévoués, Zéphirin Vachon a les chercheurs de places, les gens pratiques.

Après avoir roulé son adversaire sur tous les hustings, Lucien Rambaud est tout simplement battu au scrutin.

Il a sacrifié sa situation; il s'est endetté; il a perdu toute illusion sur l'indépendance de ses compatriotes; et on le retrouve mourant, cloué sur son lit par une fluxion de poitrine contractée dans une nuit pluvieuse et glaciale, après une assemblée où il a dû se défendre contre les plus infâmantes accusations.

Trois semaines après, le pauvre vaincu de la destinée s'éteint dans sa petite chambre d'écolier, tenant d'une main la main de son vieux père qui pleure, et de l'autre deux lettres qu'il vient de recevoir: une d'Alexandrine mourante elle-même de phtisie galopante, et l'autre de son vieil ami, le poète Franchère, qui lui annonce le mariage probable de la brillante veuve avec le pratique Zéphirin Vachon, député et futur ministre.

Voilà à peu près tout ce que l'on peut tirer des notes laissées par le romancier défunt, pour reconstituer tant bien que mal ce que devait être le roman très saisissant — et sans doute très finement observé — que l'auteur avait intitulé : *A travers la vie.*

De tout l'ensemble, dont on ne se rend compte qu'en devinant mille et un sous-entendus, il ressort ceci : une critique amère, mais vigoureusement sentie de nos mœurs publiques et de la position qu'elles font à ceux de nous qui, au lieu d'avoir l'esprit tourné vers ce qu'on est convenu d'appeler les affaires, vivent un peu de la vie du cœur et rêvent aux choses de l'intelligence.

L'auteur a voulu aussi fronder les abus et surtout stigmatiser les vilains caractères.

Témoin le chapitre détaché qui suit, intitulé : *Les Punaises*, et qu'il m'a été impossible de placer dans l'alvéole à lui destinée par l'auteur :

Connais-tu, disait Lucien Rambaud à son ami Paul Morel, cet insecte, vermine plate et puante que les Latins désignaient sous le nom de *cimex*, mais connu vulgairement chez nous sous la désignation parlante de punaises?

Les savants se plaisent à en reconnaître quarante-trois espèces ; mais ils nous font au moins le plaisir de constater que la commune, celle que la nature — toujours prévoyante — nous a destinée, n'a point d'ailes, qu'elle suce le sang de l'homme et habite principalement dans les lieux où il est censé prendre son repos, c'est-à-dire dans les bois de lit.

— Brrr ! fit Paul en frissonnant.

— Bien, reprit Rambaud, je vois que je n'ai pas affaire à un homme ignorant du sujet que je traite. Ça fait plaisir d'être compris tout de suite !

Il te souvient alors qu'un beau soir...

Allons, ne tressaute pas ainsi d'indignation ; tu vois bien que je ne me sers de ce qualificatif aimable que d'une manière ironique ; et tu dois te rappeler que c'est là ce qu'on appelle en fine fleur de rhétorique, une antinomie.

Il te souvient donc que, par un soir fatal — si cet adjectif te convient mieux — il t'arrivera de te glisser dans un lit étranger pour y chercher un légitime repos, après une journée bien remplie.

Détendant tes membres fatigués, tu pris ta position favorite, côté droit ou côté gauche — je n'ai pas l'honneur de connaître tes préférences sur ce point délicat — et tu fermas les yeux pour laisser descendre sur ton front, innocent de tout crime, le vol discret et bienfaisant du sommeil.

Déjà tu commençais à te sentir glisser sur la pente si douce de l'oubli des misères de chaque jour, tandis que dans tout ton être courait une exquise titillation d'engourdissement, quand soudain une piqûre brûlante t'arracha de ton extase.

Vivement tu portes une main à la partie blessée, et tu te sers énergiquement des ongles dont la nature — toujours prévoyante — t'a doué, pour calmer l'ardeur de la brûlure, lorsque successivement, sans trêve ni merci, deux, quatre, dix, vingt, quarante morsures de plus en plus cuisantes, ardent ton pauvre corps convulsionné.

Je ne sais pas si tu étais encore novice, cette fois-là; mais, vois-tu, quand le fléau atteint ces proportions, le seul moyen de soulagement — peu satisfaisant, il est vrai — est de sauter vivement hors du lit, et plus vivement encore, d'allumer sa bougie. Car le *cimex* abhorre la lumière, et ne se complaît que dans l'ombre profonde pour élaborer son œuvre maudite.

Alors on se précipite, armé du bougeoir, vers le lit de malheur.

Mais déjà notre fuite subite du lit et la soudaine lumière ont donné l'alerte au plus gros du bataillon, qui a disparu pour entrer dans ses ténébreuses retraites.

Cependant, il reste encore quelques traînardes, les plus repues de notre sang, les plus lourdes. Oh! quel bonheur de les apercevoir, de les broyer, les infâmes!

Mais aussi quelle nauséabonde odeur s'échappe de leur carcasse vidée!

— Pouah! les punaises! s'exclama Paul.

— Oui, reprit Lucien, une odeur fétide, auprès de laquelle l'acide sulfureux est un parfum délicat!

Je n'ai pas l'intention, cher ami, d'appuyer sur tout ce qu'une nuit passée en proie à la voracité de ces bêtes féroces a d'abominable, d'horrible, d'affolant.

Je n'ai voulu bien rappeler à ton souvenir les blessures lâches et venimeuses de ces infectes bestioles, que pour t'amener à les comparer avec un animal non moins immonde, non moins lâche et non moins malfaisant.

Ce dernier appartient à l'humanité, et est vulgairement connu sous le nom de "commère".

Il y en a des deux sexes.

Moi qui ai daigné faire des études approfondies sur ce genre de vermine, je me plais à lui donner le nom de femme-punaise ou d'homme-punaise (*mulier-cimex*, *homo-cimex*, pour les savants).

Mes observations attentives m'ont démontré que, dans cette espèce, la femelle est plus commune et plus féroce que le mâle.

Je n'en ai pas moins rencontré quelques mâles qui pouvaient lutter avantageusement de férocité avec ces dames les femelles.

Tu t'en vas, n'est-ce pas? tranquillement dans la vie, faisant par toi-même ton petit bonhomme de chemin, tâchant de te rendre utile, d'être bon, aimable pour tout le monde, et de ne causer de tort à personne.

Si tu n'as pas encore l'expérience de la vie, dans ce qu'on est convenu d'appeler drôlement, par enphémisme sans doute, la société, tu t'imagineras benoîtement que l'on va pour le moins te laisser passer tranquille.

Oh! alors, que tu seras loin de ton compte, mon bonhomme!

Non, chère âme naïve! Les envieux, les méchants sont là qui te guettent, cachés derrière la haie, embusqués comme des bandits, pour te tirer, sans crainte pour eux, au tournant de la route, une bonne balle dans le dos.

Comme *cimex*, vois-tu, la femme et l'homme-punaises aiment à faire dans l'ombre, pour cette raison qu'il y a moins de danger, leur malpropre besogne.

Ils commencent, pour te perdre, toi, de réputation, pour jeter la désunion dans les ménages, par une insinuation malveillante, — première piqûre — reviennent à la charge, agrandissant la morsure d'un coup de dents plus méchamment, plus largement appliqué ; puis, non encore satisfaits, ils s'en vont exciter les appétits malsains de leurs congénères, et toutes ces punaises se ruent à l'envie sur la victime désignée à leur rage.

Ça, c'est le procédé ordinaire, élémentaire de ces êtres venimeux !

Mais certains d'entr'eux, en ont trouvé un autre d'un raffiné autrement perfide, c'est la lettre anonyme. (Ici la femme et l'homme-punaises l'emportent en méchanceté sur la bête).

Ah ! ceci, mon cher, c'est le suprême de l'art ; car plus aucun danger d'être pris.

Parlée, la calomnie peut parfois, à la fin, se retracer, et partant aussi le calomniateur.

Mais la lettre anonyme ! la bonne petite arme empoisonnée, sûre de t'entrer dans les chairs sans que tu puisses jamais savoir d'où est venu le coup de stylet . . .

Oh ! les bonnes âmes ! J'en connais qui, le matin, s'en vont dévotement manger le bon Dieu, et qui, le soir, le soir même, font des festins de cannibales avec le cœur du prochain.

. . . Pouah ! les punaises ! . . .

Mais, dis donc, tu ne m'écoutes plus, dit Rambaud en voyant Paul penché sur un dictionnaire qui se trouvait à portée de sa main :

— Pardon, mon cher, tu as mes deux oreilles à ton service, je te prie de le croire. Seulement mon esprit, toujours curieux, cherchait en même temps à trouver un insecticide pour combattre la punaise.

Je vois bien, dans cet excellent dictionnaire de Boiste, annoté par le spirituel et bon Nodier, qu'on détruit le *cimex* avec la vapeur de l'acide sulfurique versé sur le sel marin, avec du tabac, du soufre, du poivre brûlé, etc.

Mais j'allais te demander de quel contre-poison tu te servirais pour détruire le venin laissé dans tes blessures par l'homme ou la femme-punaise.

— Peuh ! mon cher, repartit Rambaud en allumant sa pipe et en se renfrognant dans son fauteuil, il est bien simple, le remède : c'est un composé de tout le mépris et de tout le dédain qui peut tomber d'un cœur et d'un cerveau d'honnête homme !

On voit que le roman de Marmette *A Travers la vie* n'est pas une simple fiction, mais l'histoire vraie d'un homme, l'histoire vécue d'un cœur.

Hélas ! cette histoire restera inachevée, comme la vie de celui qui voulait l'écrire.

LOUIS FRÉCHETTE.

MAISONNEUVE

Un drapeau à la main, la tête altière, rejetée en arrière dans un air de défi, le corps d'aplomb sur deux jambes tendues dans l'émotion des nerfs et des muscles, la poitrine au vent et les épaules effacées, un regard violent et fier dans un visage énergique, tel Maisonneuve apparait sur son majestueux piédestal, posé au milieu d'un cadre admirable de monuments grandioses et de fraîche verdure.

Une escorte, digne du héros, se groupe à ses pieds.

Ici, une belle figure de soldat, aux traits durs, dans l'affaissement du guet ; là, une tête douce, sur un corps de femme, dans l'accomplissement d'un acte de charité ; puis, l'image frappante de l'homme primitif, du premier possesseur de notre sol dans l'attente anxieuse de l'inconnu, prêt, quand même, à défendre son gite contre l'envahisseur, comme l'aigle défend son nid ; à ses côtés, le symbole de la paix, le cultivateur, ce roi de la terre, dans la pose inquiète et décidée de l'homme, qui protège un bien souvent acquis au prix de son sang.

Des panneaux, rappelant divers événements de l'histoire du Canada, complètent cette œuvre d'art, qui est belle de tous points.

Je défie qui que ce soit de se camper devant ce monument et d'en lire attentivement la physionomie des personnages, sans se sentir pris aux entrailles par une poignante émotion. Ces têtes parlent toutes un langage différent, mais d'une éloquence pénétrante, qui envahit le cœur et l'âme.

L'imagination nous transporte dans ce passé terrible où quelques individus se lançaient seuls dans les dangers et l'isolement, et nous fait assister à leurs anxiétés, à leurs luttes et à leurs espérances.

A travers la banalité, parfois si attristante, de nos heures actuelles, on jette ainsi dans notre existence un souvenir reconfortant, une pensée saine et vivifiante, qui nous empêche de désespérer de l'avenir et nous console de nos déboires les plus cuisants.

Tout est charme dans cette statue de Maisonneuve. Après le cœur

et l'âme, la vue trouve une jouissance exquise dans l'examen des détails de l'œuvre. Les proportions sont minutieusement sauvegardées, les personnages, scrupuleusement revêtus avec des habits de l'époque, les attitudes, les gestes, les poses sont d'une précision remarquable ; enfin, tout est harmonie dans ce monument, qui est certainement l'œuvre maîtresse d'Hébert.

*
* *

Ici, je me pose une interrogation quelque peu inquiétante.

Mes lecteurs savent combien nous sommes extrêmistes en tout au Canada. Ce ne sont que compliments étonnamment exagérés ou critiques d'une violence qui dépasse toute mesure. Si un homme déplaît, aucune insulte, aucune avanie n'est de trop pour le lui faire savoir Si, au contraire, c'est un ami, je ne sais au juste si le dictionnaire contient assez d'épithètes laudatives pour le qualifier.

Je n'échappe pas moi-même à ces travers inhérents à tout peuple jeune, qui se sent d'autant plus porté à exagérer le mérite de ses grands hommes, qu'ils sont plus rares. Si quelques uns de nos compatriotes parviennent à une notoriété honorable, dans n'importe quel domaine de l'intelligence humaine, de suite il marche dans la publicité, escorté d'un nombre écrasant d'adjectifs où le mot national est inévitable : notre historien national, notre poète national, notre artiste national, etc., à tel point que l'homme qui a vraiment du mérite, se sent quelque peu crispé d'être aussi louangeusement accompagné dans la vie.

Je sais bien que tous comprennent que quand ont qualifie de national un homme de valeur, cela veut nécessairement dire qu'il est le premier d'un très petit nombre. Il serait préférable pour nous d'abandonner les extrêmes en tout et de laisser de côté, pour le moment, les mots : éminent, illustre, grand, national, etc., et de se cantonner dans un juste milieu, où les travaux sont appréciés avec une modération bien équilibrée.

Je ne dirai pas que je prêche ici dans le désert, mais je sens très bien que je réformerai jamais chez nous ce travers, d'ailleurs assez anodin. Il faut pour cela du temps, beaucoup de temps, qui, en apportant une évolution aux coutumes, augmentera la galerie de nos hommes illustres et amènera des nuances distinctives dans nos qualificatifs à leur endroit.

Il se produira alors cette réaction fatale qu'entraîne un excès et qui fait que les mots les plus simples prennent beaucoup plus de valeur que les paroles pompeuses.

Ainsi en est-il arrivé avec les modes. Tant que les grandes dames étaient seules à porter des toilettes éblouissantes, rien n'était assez brillant pour les parer. Maintenant que les domestiques s'habillent en dames, celles-ci ont mis plus de simplicité dans leurs atours, par là-même plus de bon goût et de distinction.

Après cette petite homélie inoffensive, je reviens à la question que je me pose au début de ces quelques lignes. Comment puisse-je qualifier l'œuvre d'Hébert?

Hébert est mon ami, et, d'après la note du jour, je devrais l'assommer de louanges. Je veux cependant les lui épargner, car il les mérite trop

Je dirai simplement qu'Hébert est un artiste de tempérament, consciencieux, studieux, amoureux de son travail, plein de respect pour les traditions et la couleur locale, et qu'il possède à un haut degré l'habileté d'exécution d'un maître-ouvrier. La statue de Maisonneuve est incontestablement une œuvre d'art des plus parfaites, sinon la plus parfaite de l'Amérique, et elle tient un rang très honorable parmi les plus beaux travaux de sculpture des vieux continents.

*
* *

C'était un spectacle vraiment beau, le premier juillet, de voir la foule se presser sur la Place d'Armes pour assister à l'inauguration de la statue de Maisonneuve.

Sur l'estrade, plusieurs hauts personnages avaient pris place, et parmi ceux qui attiraient le plus l'attention du public, nous citerons l'honorable M. Chapleau, MM. l'abbé Collin et le docteur Hingston. Trois physionomies bien différentes, mais si caractéristiques et si pleines d'expressions, chacune.

M. le juge Pagnuelo avait certainement la tâche la plus difficile et la plus ingrate, celle d'ouvrir une pareille séance, au milieu du mouvement de la foule, du tassement des sièges et des milles chuchotements du début. Son discours, bien préparé, a été presque entier perdu pour la masse. C'est dans de pareilles occasions qu'on distingue facilement la différence qui existe entre l'éloquence du prétoire et l'éloquence publique.

Habitué aux auditoires restreints, le juge façonne son organe à l'étendue de la salle où il siège, et, si l'occasion l'amène en plein air, sa voix manque de portée et tombe à court.

L'honorable M. Chapleau, après avoir dévoilé Maisonneuve, prit ensuite la parole.

Son discours était bien pensé, rempli d'idées, pleines de noblesse et de beaux sentiments, mais il sentait un peu la hâte et l'improvisation dans sa contexture générale. Peut-il vraiment en être autrement chez un homme public, appelé presque chaque jour à adresser la foule dans des circonstances les plus diverses ?

Mais quelle chaleur dans le débit ! Quel charme dans la voix, dans le geste, dans l'attitude, dans la personne !

Le regard doux et assuré se promène sur le public, l'attire, le fascine ; la voix, chaude, toujours pleine et nette, sans être ample dans son volume, pénètre partout, arrive claire et limpide à toutes les oreilles. L'articulation est lente et précise, la prononciation, très pure et d'une justesse de ton réellement remarquable chez un homme qui n'a pas vécu très longtemps en France.

Je n'apprendrai donc rien à mes lecteurs en concluant que l'honorable M. Chapleau s'est montré éloquent comme toujours et a recueilli les plus chaleureux applaudissements.

M. le Consul général de France succédait ensuite au lieutenant-gouverneur de Québec et prononçait un discours des mieux écrits et des plus appropriés à la circonstance.

Le diplomate, par métier, se défit de l'improvisation et M. Kleczkowski n'a pas failli aux traditions. Pénétré des difficultés, qui entourent tout représentant d'un pays ami à l'étranger, le diplomate doit peser ses paroles et ses actes. M. le Consul général de France a été particulièrement heureux dans ses remarques et ses allusions.

Puis, il a semé en chemin quelques traits aimables de l'esprit français, si captivant pour nos oreilles canadiennes. Sa péroraison, très délicatement présentée et dite avec un sourire plein de fine moquerie — "quand un Français dit du mal de lui, ne le croyez pas, il se vante" — a été particulièrement goûtée de tous. D'ailleurs, M. le Consul général de France, à part son talent d'écrivain, est remarquablement servi par sa prestance physique, sa physionomie sympathique et une voix bien timbrée, qui lui attire de suite les bonnes grâces de l'auditoire.

M. l'abbé Colin, supérieur de Saint-Sulpice, prenait ensuite la parole.

Incontestablement, M. l'abbé Colin fit là le discours, le vrai discours, le discours de circonstance.

Type parfait de l'orateur religieux. Traits maigres, yeux brillants et pleins de feu, voix un peu sourde, mais qui a parfois des accents qui secoue la foule et sème les grandes émotions.

Lui aussi avait soigneusement préparé son discours. Tout était à sa place dans un ordre parfait. Il devait parler de Maisonneuve, et il

le fit dans des termes d'une ampleur magistrale, avec des apostrophes qui atteignirent souvent les sommets de la plus haute éloquence.

M. l'abbé Colin a été heureusement inspiré de se joindre aux hommes qui ont prêté le concours de leur parole à l'inauguration de la statue du fondateur de Montréal, et les applaudissements qui l'ont accueilli à la fin de son beau discours ont démontré que tous étaient unanimes pour l'en remercier et l'en féliciter.

Sir W.-H. Hingston représentait là l'élément étranger, la race-sœur avec laquelle les hasards de la destinée nous ont amené à vivre.

La présence de M. le docteur Hingston, à cette cérémonie, était la note caractéristique de la situation, comme d'ailleurs l'est également la liste de souscription à la statue Maisonneuve. Anglais, français, irlandais, écossais, tous enfin sont fiers de l'homme, qui a fondé notre grande et belle ville, et, la main dans la main, groupés comme des frères au pied de sa statue, ils étaient tous également heureux de proclamer la grandeur de son œuvre et de l'en remercier, dans l'apparât solennel d'une grande démonstration nationale.

Sir W.-H. Hingston fit une improvisation pleine de tact et d'esprit, parsemée de ci de là de mots humoristiques et gais, comme savent si bien les employer les orateurs anglais dans leurs speeches, parfois si originaux et si imprévus.

Puis M. le docteur Hingston est également bien servi par un physique des plus avantageux. Haute stature, droit comme une flèche, malgré son âge assez avancé, avec une fraîcheur de regards et de traits, qui respire le bon ton et les grandes manières.

A M. le maire Villeneuve incombait la tâche de clore cette mémorable cérémonie, et il s'en acquittait d'une manière digne et très satisfaisante.

*
* *

Voilà Maisonneuve avec sa statue.

A ses pieds, le 1er juillet dernier, nous avons vu tous nos compatriotes, canadiens de toutes races, s'unir pour rendre hommage à sa mémoire. Ne serait-ce pas le moment de renouveler ce beau spectacle dans les luttes actuelles de notre cher Canada ?

Comme je le disais plus haut, je crois bien que je prêche ici encore dans le désert et que mes paroles sont autant de sons que le vent emporte sans laisser de traces. Mais doit-on pour cela se décourager ? N'est-il pas du devoir de tout publiciste patriote de faire appel à la confrater-

nité humaine, aux sentiments généreux qui sont un fond de tout cœur et de crier bien haut, à chaque occasion :

—A quoi bon tous ces dissentiments qui nous rongent ? A quoi bon toutes ces acrimonies qui aigrissent notre existence nationale et qui empoisonnent nos heures souvent si tristes d'ailleurs ! Notre pays est vaste, nos espaces sont illimités, notre sol est fertile, notre avenir est rempli d'espérances et il nous serait si facile de vivre tranquillement, sans heurts ni froissements, en laissant à tous le droit d'agir à sa guise, sous la protection réciproque de nos lois fondamentales, conçues dans un esprit certainement très large et très prévoyant.

Je m'arrête, car vous tous qui me lisez, vous êtes comme moi pénétrés des aspirations qui agitent mon cœur de patriote ; et c'est presque une injure que de vous les rappeler si souvent.

Mais, que voulez-vous, chacun obéit irrésistiblement à son tempérament ; tant que je vivrai et que je tiendrai une plume dans ma main, je ne cesserai de dire partout :

—Canadiens de toutes races, unissez-vous dans l'intérêt du Canada, faites-vous des concessions mutuelles. Soyez justes et indulgents les uns vis-à-vis des autres. En cela seul réside la paix, la grandeur et la prospérité future de notre chère patrie !

J.-D. CHARTRAND.

CHRONIQUE DE L'ÉTRANGER

Les deux évènements les plus importants, survenus en Europe, pendant ces dernières semaines, sont la chute du cabinet Roseberry, en Angleterre, et l'inauguration officiel du grand canal de Kiel, reliant la Baltique à la mer du Nord, en Allemagne.

La défaite du ministère Roseberry était pressentie depuis longtemps et les causes premières peuvent en être attribuées à la maladie grave du chef libéral.

Pendant son absence, la zizanie s'était mise dans les rangs de ses partisans et son manque d'énergie et d'activité durant sa convalescence a amené la déroute définitive des forces libérales. Chaque vote était une défaite, chaque élection, un désastre, et, finalement, le 21 juin, après une vigoureuse résistance, le ministère succombait sur une question du budget militaire.

Avec la dignité et le sang-froid, qui sont des vertus traditionnelles du parlementarisme anglais, lord Roseberry se rendait le lendemain auprès de la reine et lui remettait sa propre démission et celle de tous ses collègues.

Et avec non moins de simplicité, selon l'immuable tradition, la Souveraine faisait mander lord Salisbury, qui acceptait de former un ministère conservateur.

Peu après, la dissolution du Parlement était décrétée et les élections générales avaient lieu le 12 juillet dernier.

Les libéraux furent battus par une écrasante majorité et les conservateurs reviennent aux Communes avec une réserve de forces qui leur assurera probablement le pouvoir pour une période très longue.

La maladie de lord Roseberry n'est pas la seule cause de la chute de son ministère. Il faut chercher d'autres motifs dans la politique générale suivie par le parti libéral, depuis son avènement au pouvoir.

Lord Roseberry a presque toujours été malheureux dans ses engagements diplomatiques. Dans le conflit centre-africain, il a été battu à plate couture par M. Hanotaux; au Japon, son intervention intem-

pestive dans les affaires sino-japonaises a été désapprouvée par tous les gouvernements, et, dans la question des massacres arméniens, il s'est laissé distancer par les autres pouvoirs.

Ce sont là sérieux échecs pour l'orgueil britannique, et, après chaque déconvenue, on voyait les libéraux s'effacer, démissionner et remplacés aux Communes par des conservateurs.

Je crois bien que lord Roseberry se console facilement de sa chute, car le pouvoir semblait lui peser beaucoup depuis assez longtemps. Dans son repos, il lui restera toujours le souvenir d'un triomphe, celui d'avoir remporté le grand prix, au Derby.



La note gaie du jour nous est donnée par la présence, en Angleterre, du prince Nazrulla Khan, fils de l'émir d'Afghanistan.

Ce jeune homme, élevé dans les idées primitives de son pays, se fait difficilement aux pompeuses démonstrations de la haute société anglaise. Une chose, particulièrement, semble l'offusquer outre mesure, c'est la vue des bras et des épaules des belles dames anglaises, aux réceptions officielles.

Il n'en revient pas et il dit à tout le monde que si les femmes de son pays s'habillaient ou se déshabillaient ainsi, elles seraient immédiatement brûlées vives.

Ce serait là un argument un peu brusque contre le décolletage mondain, mais ces diables d'orientaux nous ont déjà habitué à tant de surprises.

Avec un peu d'effort, Nazrulla se sert de son couteau et de sa fourchette à table, mais il préfère de beaucoup ses doigts.

Quelques fois il aime bien à dormir le matin, et l'autre jour, il refusait net de se lever pour assister à une grande démonstration faite en son honneur.

Les gens de sa suite ont des manies particulières ; ils couchent par terre sur les tapis, dédaignant les bons lits anglais, et on a toute les peines du monde, quand ils vont dîner quelquepart, de les empêcher d'empocher l'argenterie.

Entre nous, je suis convaincu que la haute société anglaise soupirera d'aise quand ce pauvre petit prince Afghan s'en retournera au pays de ses pères.

De son côté, Nazrulla oubliera facilement les belles épaules anglaises en admirant, à son aise, sans rougir, les beautés copieuses et si lourdement fagotées et voilées de sa chère patrie.



En France, la popularité de M. le président Faure,—une popularité de bon goût,—continue à grandir de jour en jour.

Dans sa visite, en province, il sut plaire à tous, par son aménité et la sympathie, qui se dégage de sa personne et de ses paroles. Il s'est également attiré les bonnes grâces d'une importante fraction de la nation française en restituant aux évêques le titre de Monseigneur, que tous ses prédécesseurs avaient supprimé.

Ceci est beaucoup plus grave qu'on pourrait croire, car si vous saviez quelle grimace on faisait quand un personnage officiel appelait : Monsieur l'Evêque, vous diriez comme moi que l'acte de M. le président Faure est toute une révolution, qui aidera davantage, non pas à consolider la République en France, mais à la rendre plus aimable, plus conciliante.

L'inévitable débat sur l'affaire du canal de Kiel a eu lieu à la Chambre. M. Goblet, ancien premier ministre, dans un langage correct dans la forme mais énergique dans le fond, a reproché au gouvernement d'avoir envoyé la flotte française aux fêtes allemandes de Kiel.

M. Hanotaux, avec non moins d'énergie, s'est posé sur le vrai terrain diplomatique, en affirmant que cette démarche était un acte de courtoisie simple qui, loin d'amoindrir le prestige français à l'étranger, était au contraire destiné à le grandir davantage. Les marins français n'ont rien à craindre et tout à gagner dans une comparaison avec les autres flottes et tant que la France et l'Allemagne vivaient en paix, il était impossible à un pays grand et fort comme la République française, de se soustraire aux obligations de la politesse internationale.

La chambre a donné raison au gouvernement par une majorité écrasante de 257 voix.

Les chauvins ne manquèrent pas, à cette occasion, de faire leur démonstration habituelle.

Ils déposèrent une couronne mortuaire au pied de la statue de Strasbourg, et, ensuite, ils allèrent se promener en corps dans les rues de Paris.

On les laissa faire tant qu'ils furent sages, mais, le tapage ayant un peu commencé, les plus bruyants furent coffrés et les autres, dispersés.

Cette démonstration est digne de respect, car elle part d'un beau sentiment, mais cela finit par être fatiguant comme toutes les bonnes choses dont on abuse.

Grand Dieu ! quand la guerre sera déclarée, il sera temps de tom-

ber sur les Allemands, et soyez certains que parmi ceux qui donneront les premiers coups à l'ennemi, se trouveront bien peu de ces patriotes à tous crins, qui ont couronné la statue de Strasbourg, le 23 juin dernier.

* * *

A Madagascar, la campagne progresse sûrement, mais lentement.

Dans ces régions, presque inhabitées, l'ennemi est bien moins à craindre que le climat. Pour un homme tué par le feu, nous en avons dix de terrassés par la maladie.

Coucher dehors par tous les temps, marcher la journée entière, chargés et harnachés comme des bêtes de somme, manger et boire, quand on le peut, ce qui n'arrive pas toujours une fois par jour ; combattre ensuite quand l'occasion se présente et passer des nuits en faction, voilà le bilan, à grands traits, de la vie militaire en expédition.

Et cela dure souvent des semaines, des mois et parfois des années.

Les constitutions les plus robustes cèdent devant un pareil surmenage, et, le chemin, suivi par une colonne expéditionnaire, est marqué par une série de tas de terre, fraîchement remuée, qui sont les sinistres jalons historiques d'une conquête.

Le général Duchesne a demandé des renforts pour remplacer ses malades.

Les renforts arriveront, Madagascar sera certainement vaincue, mais des milliers de pauvres diables laisseront leurs os là-bas, et de nombreux foyers, en France, pleureront leurs chers morts.

Et tout cela, à quoi bon ? Pour conquérir une colonie qui ne rapportera jamais un sou et qui deviendra probablement la proie d'une nuée de fonctionnaires de toutes catégories.

Ainsi vont les choses. Toutes les récriminations du monde n'y feraient rien. Il faut donc s'incliner devant l'inéluctable. Mais, non sans regretter l'absence de tous nos chers camarades, qui dorment là-bas leur éternel sommeil dans les sombres bois malgaches, loin de leur beau pays de France.

* * *

M. le président Faure vient de recevoir le grand cordon de l'ordre de Saint-André, de Russie. A cette occasion, grande démonstration, à l'Elysée.

M. de Morenheim, ambassadeur russe, a fait un très joli discours, long et bourré de beaux sentiments.

Des paroles, des paroles toujours, mais le bon, le vrai traité, écrit et signé, où est-il ?

Personne ne le sait.

Les russes nous aiment beaucoup, je n'en doute pas, mais ils aiment également les écus français, et peut-être aussi aiment-ils plus encore la prudence et leurs intérêts.

Tout cela c'est bien beau, mais comme j'aimerais à connaître la teneur d'un traité pratique signé par les deux pays, en bonne et due forme. Méfions-nous toujours des sympathies et des promesses, en politique principalement. Il n'y a que les écrits qui font foi.

Encore un scandale qui vient de faire long feu en France.

Il s'agissait des chemins de fer du Sud, où les directeurs étaient accusés d'avoir bu une quantité remarquable de pots-de-vin.

M. Rouvier, ancien ministre des finances, a eu raison des mécontents en donnant de crânes explications.

La tentative de l'opposition a échouée piteusement et le gouvernement a été approuvé par une majorité de 168 voix.

Dans les Alpes, parmi mes anciens camorades, encore un accident, l'accident annuel : quelques chasseurs alpins lancés au fond d'un précipice. Heureusement qu'il n'en eut que six de tués car il était si facile de tuer les autres.

Les anglais, qui ont une dent assez sérieuse contre la diplomatie française, glosent un peu trop sur une histoire marocaine, où la France a donné raison à l'Allemagne.

Voici ce dont il s'agit.

Un citoyen allemand a été tué par des marocains et le gouvernement allemand a de suite réclamé la punition du meurtrier, avec une indemnité pour la famille de la victime.

A l'appui de sa réclamation, il envoyait deux cuirassés, qui, parait-il, portèrent ombrage à quelques journaux français. La presse allemande prit la mouche et riposta vigoureusement.

Le ministère français ne voulut pas suivre la presse dans cette voie et donna raison à l'Allemagne.

Ceci me semble assez naturel. Voilà un pays lésé dans un de ses citoyens, il montre les dents et le voisin l'approuve. C'est parfait.

Et comment aller conclure de là que la diplomatie française a subi un échec ? Elle n'a fait qu'approuver un acte de justice.

Il me semble que la grande presse anglaise, habituellement si sérieuse, pourrait trouver d'autres motifs pour crier victoire et taquiner le gouvernement français, qui, depuis un certain temps, paraît être le cauchemar diplomatique des hommes d'état de la Tamise.

*
* *

L'Allemagne a enfin son grand canal, qui relie la mer Baltique à la mer du Nord. L'inauguration a eu lieu le 23 juin dernier.

A ce propos, il convient de dire un mot des faits et gestes de l'empereur William.

Chaque fois qu'il est question de ce souverain, que je qualifierai de mystique fin-de-siècle, on doit toujours s'attendre à certaines surprises.

La veille de la cérémonie, Guillaume se rendait sur les lieux pour faire une inspection minutieuse des dispositions prises.

A son arrivée, il ne voulut pas monter dans le bateau qui était préparé pour la circonstance, et il faisait venir une embarcation plus petite.

Ainsi pris à l'improviste, l'équipage de ce dernier bateau ne se trouvait pas au complet, et, ce voyant, l'empereur se glissa pardessus les genoux des rameurs et prit lui-même la barre. En riant, il donnait ensuite l'ordre à tout son monde d'embarquer quand même.

Cet acte sans-façon du souverain allemand fut applaudi avec enthousiasme par les nombreux spectateurs présents. Et pour qui connait le formalisme prussien en tout, il lui sera facile de se rendre compte quel étonnement a pu causer une pareille action de la part de Guillaume II.

La cérémonie de l'inauguration du canal a eu lieu sans anicroches et avec une pompe vraiment merveilleuse.

La flotte française, comme toujours, a figuré avec éclat, et ainsi s'est clos un incident international, qui, depuis longtemps, avait causé de graves appréhensions dans le monde diplomatique.

*
* *

En Espagne, le major Clavijo a voulu tuer son général, le commandant de Madrid, Cherchez la femme.

Trois jours après, le major était fusillé et il mourait en brave, comme tout soldat doit le faire. L'exécution a été quelque peu ratée

cependant, à cause de l'émotion des hommes, qui tiraient sur un camarade, calme et souriant, comme s'il était à la promenade. Il a fallu lui poser par deux fois une balle dans le crâne avant d'avoir raison de sa vie.

La scène a été pénible, paraît-il. Je le crois, car j'ai vu cela déjà. Ce n'est pas très drôle.

La foule, indignée, était sympathique au fusillé. Très bien, mais le général, qui avait reçu les trois balles de Clavijo, et qui est mourant, qu'en dit la foule ?

L'Espagne est très ennuyée en ce moment. Cuba tient ferme et le maréchal Campos paraît trouver difficile la pacification de la reine des Antilles.

Il avait fait de riantes promesses à son départ d'Espagne, mais ça ne marche pas tout seul. Et si nous devons en croire les dernières dépêches, il vient de subir un échec grave, dans une rencontre récente, où il eut beaucoup de peine à échapper aux rebelles.

Cuba finira peut-être par être indépendante un jour. Dois-je le souhaiter ? mais certainement.

*
* *

Crispi vient de remporter une éclatante victoire aux dernières élections générales. Il est revenu au pouvoir avec plus de 100 voix de majorité.

Signor Crispi est un homme de race, très ondoyant et varié. Socialiste, anarchiste, royaliste, républicain, royaliste encore, voilà un gaillard qui approche les quatre-vingts ans, et qui bientôt, dit-on, va être fait prince.

Quelle que soit l'opinion publique sur son compte, nous devons admettre que ce n'est pas le premier venu. Je dirai même que cet homme a été trempé d'une manière supérieure et qu'il mérite tous les honneurs que son pays lui décerne.

Dernièrement, les Chambres italiennes ont été le théâtre d'une de ces scènes de pugilat, qui sont si grandement appréciées des sportsmen. A la suite d'une discussion vive, presque tous les députés en vinrent aux mains, en pleine séance, et de magnifiques coups de poings furent échangés avec entrain.

Pareils événements sont certainement contraires à la dignité d'un corps législatif, mais dénotent quand même, chez les coupables, un remarquable attachement à la chose publique.

*
* *

Stambouloff, le fameux Stambouloff, le Bismark bulgare, vient de tomber sous les coups d'une bande d'assassins.

Stambouloff n'avait que quarante ans, quoiqu'ayant déjà fourni une carrière politique bien remplie.

C'est lui qui fit venir le prince Ferdinand, à qui il donna le trône de Bulgarie.

Ironie de la vie, c'est ce même prince qu'on accuse maintenant d'avoir fait assassiné son ancien premier ministre.

Cette accusation est un peu raide, mais aussi Stambouloff a eu trop souvent raison, et dans la vie, surtout en politique, il faut avoir tort fréquemment et être presque une bonne nullité pour avoir des partisans dévoués.

*
* *

Que vous dirais-je encore ?

En Autriche, le comte Killmamsegg a formé un nouveau ministère ; en Suède et en Norvège on se chamaille un peu, avec des idées séparatistes ; la Suisse a élu un nouveau président ; la Turquie a sur les bras une révolte en Macédoine — vous savez cette fameuse révolte annuelle des frontières greco-bulgares ; — le Vésuve exécute une éruption grave, qui fait suite aux tremblements de terre de Florence ; en Belgique, on a beaucoup de peine à former un ministère et la petite reine de Hollande ne veut pas épouser un prince suédois, parcequ'il n'est pas d'assez pure noblesse, son arrière grand-père, Bernadotte, n'étant autrefois qu'un simple ouvrier quelconque. — Par exemple, cette dernière nouvelle ne m'émeut pas du tout. — Bien plus me touchent les 400,000,000 de francs que la Chine vient d'emprunter en France sur la garantie de la Russie. Oh ! la garantie de la Russie ! c'est comme la fameuse alliance franco-russe, soi-disant l'œuvre de Madame Juliette Adam, qu'en adviendra-il ? J'en attends l'échéance avec inquiétude.

Sur ce, je clos mon papier jusqu'au mois prochain.

R. DE LA PIGNIÈRE.

FOLLE



N'ALLEZ pas la troubler. Laissez lui l'espérance.
Elle cherche toujours, et sa persévérance
A quelque chose, hélas ! qui fait mal. Désormais,
Elle va rester seule à pleurer, et jamais
L'être aimé qu'elle appelle, en se penchant sur l'onde,
Ne viendra dans ses mains poser sa tête blonde.

* * *

Henri, le fils de Paul, notre premier voisin,
Venait de prendre femme. Il était mon cousin,
Il était mon ami, mon compagnon d'enfance.
Quand on allait en classe il prenait ma défense
Si j'essuyais les coups d'un garnement mauvais.
Il était fort, plus fort que moi ; je le savais,
Et cela me donnait une audace superbe.
Nous n'étions tous alors que des hommes en herbe,
Et nous voilà des vieux plus ou moins bien bâtis !
Donc, Henri, mon cousin, l'un des meilleurs partis
De nos champs où l'amour est toute la fortune,
Me dit :
— Le célibat, à la fin, m'importune,
Et je prends femme. Il faut embellir son foyer.

Je ne répondis rien, peur de me fourvoyer,
Le temps ne m'avait pas apporté la science,
Et ces mystères-là troublaient ma conscience.

Enfin parut le jour marqué pour le bonheur, . . .
Le bonheur du cousin ! J'étais garçon d'honneur.
Je marchais le premier parmi tous les convives.
Le soleil du matin jetait des lueurs vives ;
Il jetait des lueurs de jeunesse et d'amour.
Le matin de la vie et le matin du jour;
Comme ils sont beaux tous deux !
Nous entrons dans l'église.
Le prêtre est là, debout, en aube. Il faut qu'il lise
Aux deux jeunes promis leur sublime devoir.
Ils ne faiblissent pas. Oh ! l'amour, quel pouvoir !. . .
Ils reviennent bénis comme des patriarches,
Dans leur postérité.
Les jeunes font des marches
Sur les chemins tendus comme de longs rubans
A travers les blés mûrs. Les autres, sur des bancs,
Vont s'asseoir pour causer. Puis l'on danse.
Le fleuve
Coulait tout près, immense. Une pirogue neuve,
Avec son nom en or, à l'arrière tout blanc,
Près du flot, qui montait, reposait sur le flanc.
Pendant que le jour baisse et que la noce danse,
Une troupe d'enfants, oubliant la prudence,
Monte dans la pirogue et brave le danger.

Le flot montait toujours et venait s'effranger
Sur le sable mobile, avec un long murmure.
Je regardais le ciel à travers la ramure . . .
Ce roulement des eaux, vers l'immuable bord,
Me portait à rêver. Je ne vis pas d'abord
La nacelle légère et son jeune équipage.
J'entendais bien, parfois, des cris et du tapage,
Mais, je ne songeais pas au danger du montant.
La nacelle flottait et se berçait pourtant,
Comme un cygne léger sur le flot blanc d'écume.

Quelques moments après, pendant qu'on parle et fume,
Un appel vient du fleuve, ardent, désespéré.

— Les enfants ! m'écriai-je . . . Ils auront chaviré ! . . .
Et je m'élance alors par l'une des fenêtres.

On devine un malheur pour ces chers petits êtres,
Et l'angoisse succède aussitôt au plaisir.
Tous me suivent. Bientôt, nous pouvons les saisir
Et les rendre vivants aux mères affolées.

Nous revenions heureux par les longues *coulées*.
Les mères laissaient voir des pleurs dans leurs souris.
Les marmots, tout trempés, paraissaient ahuris,
Et, près d'elles, marchaient, avec des airs timides,
Pendant que des baisers séchaient leurs fronts humides.
Un cri du champ voisin tout à coup s'éleva :



— Est-il sauvé, le mien ?
                                        Et ce cri s'acheva
Dans un sanglot. C'était Sara, la jeune veuve,
Une femme à qui Dieu n'épargne pas l'épreuve.
Elle accourait, pieds nus, dans un pénible émoi.

— Etait-il avec vous, son enfant, dites-moi,
Demandai-je, aux petits naufragés de la grève ?

Ils parurent alors sortir d'un mauvais rêve,
Et l'un d'eux répondit :

Allez donc le chercher.
Or la veuve arrivait.
— On va le repêcher,
Lui dis-je, étourdiment, retournons à la rive.

Elle me devança. Haletante, elle arrive
En face de ces flots pleins de joyeux reflets,
Qui lui prennent son fils en chantant aux galets.

— Mon enfant ! mon enfant ! gémit-elle, sans cesse.

Le flot chante toujours. Insolent, il caresse
Son pied nu, qu'a meurtri la pierre des chemins.
Soudain, elle s'affaisse, en joignant les deux mains.

Comme un flocon d'écume, ô scène ineffaçable !
Le flot, montant, roulait le petit sur le sable . . .

Depuis, la pauvre mère a perdu la raison.
Regardez, la voici qui sort de sa maison.
N'allez pas la troubler. Laissez-lui l'espérance.
Elle cherche toujours et sa persévérance
A quelque chose, hélas ! qui fait mal. Désormais,
Elle va rester seule à pleurer, et jamais,
L'être aimé, qu'elle appelle en se penchant sur l'onde,
Ne viendra, dans ses mains, poser sa tête blonde.

Pamphile LeMay.



LES SEPT-ILES

Dans le vaste couloir maritime du golfe Saint-Laurent, presque à mi-chemin entre Terreneuve et le port de Québec, on rencontre un groupe d'îles pittoresques rangées presque régulièrement en demi cercle, de manière à former l'un des ports les mieux abrités qui se puissent voir, si vaste en même temps que les plus nombreuses flottes du monde pourraient y évoluer à l'aise. Ce groupe d'îlots, tassés à la côte nord, entre les rivières Moisie et Sainte-Marguerite, porte le nom de *Sept-Iles* En venant du large on accède au port ou bassin intérieur par sept avenues bordées, tantôt de falaises escarpées, de collines bien drapées de verdure, tantôt de cailloux roulants, noirs ou coiffés de perruques de vareck. Les îles sont de vraies montagnes au bain, dans la mer jusqu'aux épaules, des naïades couronnées de feuillage.

Placez des batteries sur la crête de ces rochers et vous faites des Sept-Iles une forteresse imprenable ; mais étant partisan de la paix universelle, je préfère leur prêter le caractère d'une hôtellerie. Il me souvient d'avoir vu, étant enfant, des auberges à pignon sur rue avec enseigne en lettres jaunes simulant l'or, sur fond bleu, tirant l'œil des soiffards, le jour, avec un fanal pendu à un chevron, soigneusement allumé et entretenu, de nuit, pour guider et inviter les voyageurs, tout en balisant les mares des reflets de sa lumière sur la route des habitués regagnant leur domicile, en zigzaguant. Ici, le pignon sur rue, c'est le *Carrousel*, l'île du groupe la plus poussée en mer. Le *Carrousel*, c'est déjà un nom d'auberge sonnant juste la chose à l'oreille des amateurs ; puis, voyez ce phare qu'il porte à grande hauteur, éclairant les passagers, petits et grands, les fiers coursiers de l'Atlantique et le plus humble caboteur, les navires des grandes lignes *Allan*, *Dominion* et autres, et le petit *doric* du pêcheur qui tient si à l'aise dans la main de Dieu. En retrait, vous trouvez au Carrousel, un port d'hiver — chose rare sur la côte nord — qui mérite la désignation de péristyle de l'hôtellerie. Les Sept-Iles sont si bien une hôtellerie que la presqu'île de l'ouest sur laquelle ces îles s'épaulent — un môle naturel et titanesque de plus de cinq milles de longueur — s'avance en mer comme une crémaillerie et porte le nom suggestif de "*La Marmite.*" On ne saurait désirer une aiguade maritime plus fraîche, plus limpide que la rivière des Sept-Iles qui baigne les talons de ce môle.

Au large, et tout autour des îles, jusque dans les avenues — boulevards de cristal — viennent s'ébattre les baleines, les marsouins, les zibars, les phoques, les pourcils, les requins, les germons et autres grands voraces, toujours mangeant, jamais repus, se roulant avec délices dans des flots d'huile et de sang. Ils

viennent de loin, soufflant en syrènes, battant l'eau de leur queue, surgissant par bonds, voguant par bandes — troupes de brigands — courant sus aux harengs, aux capelans, morues, esquilles, encarnets, à tout le menu frétin, à la gente faible et sans défense que nous plaignons, parcequ'elle représente la masse des mortels. Si nous les connaissions mieux pourtant, nous les verrions semer le carnage autour d'eux, dans les rangs d'animaux plus faibles ; et descendant encore dans l'échelle des êtres, nous verrions que partout la vie qui naît de l'amour ne s'entretient que par la mort. Fuyant devant ces terribles ravageurs, des bancs épais de harengs, capelans, voire même de maquereaux viennent chercher un refuge au dedans des Sept-Iles. Il m'a été rapporté, sur place, qu'il y a quelques dix-huit ou vingt ans, une goëlette américaine, sut faire atterrir dans une anse de la Marmite, une *bouillée* vertigineuse de maquereaux de la plus belle eau, de l'étalon le plus marchand, et d'un seul coup elle se chargea à ras de bord, faisant sa cargaison à même le dessus du panier ; puis, étant bonne fille, elle permit aux habitants de l'endroit, de faire ripaille du contenu restant de la senne. Une fois son poisson choisi, trié, encagné avec soin, elle leva ses filets, hissa ses voiles et partit pour les Etats-Unis avec une fortune dans ses flancs.

Mais c'est ici même, à une encablure du rivage, qu'un autre navire américain vint faire cette levée légendaire de flétans dont tout le monde a entendu parler. Il y a longtemps de cela ; tout de même, des pêcheurs Acadiens étaient établis dans l'endroit depuis des années déjà, sans qu'aucun d'eux se fut avisé de pêcher le flétan dans la baie, lorsqu'un beau matin ils virent une goëlette américaine, blanche comme un cygne, venir carguer ses voiles et jeter l'ancre à portée de voix du rivage.

En les voyant préparer leurs lignes et se mettre à pêcher de tribord à babord, les Sept-Ilois prirent les Américains pour des imbéciles. Ils ne tardèrent pas à changer d'avis.



M. A.-N. MONTPETIT.

" *Here is one !*" crie une voix nasillarde, engavionnée par une chique, la voix nicotinée du Yankee. D'un crac, les chaloupes sont à l'eau et un flétan monstre est à peine hissé à bord de l'une d'elles, que d'un bout à l'autre de la goëlette on entend : " *Here is one ! here is an other !*" Les chaloupes aidaient à la capture des plus gros. Cela dura sans désemparer jusqu'au soir, et toute la journée du lendemain, au grand ébahissement des habitants de la côte ouvrant des yeux de pleine lune.

Le pont de la goëlette était radicalement jonché de ces gros poissons en forme de galettes feuilletées qui font les délices de nos voisins. Les saleurs et les tonneliers ne perdaient pas de temps dans la cale ; on entendait grésiller le sel, les marteaux frapper au bruit des chansons, des appels ou des cris de joie.

Durant la seconde nuit, la goëlette appareilla et s'en fut comme elle était venue, sans tambour ni trompettes.

Après son départ, les Sept-Ilois tentèrent la chance au même endroit sans

capturer autre chose que des *crapauds de mer.* Ils se consolèrent en disant qu'il y avait de la sorcellerie là-dessous, que cette goëlette blanche n'était ni plus ni moins que le vaisseau fantôme.

Il est de fait que les pêcheurs américains connaissent mieux que nous les secrets de la pêche au flétan, et les habitudes de ce poisson, qu'ils sont munis d'engins supérieurs, et d'une boëtte droguée irrésistible. Croisent-ils un banc de flétans ondulant à la surface de la mer, au coucher du soleil, ils s'arrêtent, le surveillant, s'assurent de sa route, le suivent à distance jusqu'à ce qu'il se laisse couler au fond pour se reposer. Aussitôt la goelette en chasse s'endort elle aussi, sur son ancre.

Le lendemain, dès le petit jour, la troupe de flétans est cernée d'amorces allèchantes, attirée, gagnée, groupée, puis choyée, dorlotée, affriandée par des esches enivrantes, affolée au point qu'ils sont nettoyés jusqu'au dernier. C'est ainsi que nos bons voisins des Etats-Unis ont presqu'entièrement ruiné cette pêche sur nos côtes où désormais les plus brillantes captures ne représentent pas la dîme de celles d'autrefois.

***

C'était un peu vers la fin de juillet de l'année 1887. J'avais reçu de l'honorable P. Garneau, ministre des Terres de la Couronne, à Québec, mission d'examiner certaines riviéres de la côte nord, entr'autres les rivières Bersiamis, Sainte-Marguerite, Moisie, Olomol shiboo, Saint-Augustin et autres. En même temps, un syndicat de Montréal avait retenu mes services pour aller explorer certains gisements cuprifères signalés vers la ligne de faîte du Labrador Québecquois, dans les environs de la Grande Chute de la branche Est de la rivière Saint-Augustin.

Je pris passage à bord d'un yatch côtier, avec messieurs A. Têtu et Charbonneau, arpenteurs, M. Benoit, étudiant, le capitaine Fortier et un équipage peu nombreux et plus ou moins bien choisi. Nous entrâmes dans la baie des Sept-Iles, par un soir argenté, ruisselant de lumière. La mer houleuse au large se laissait caresser doucement par la proue dès l'entrée du bassin. Là-bas une cinquantaine de maisons blanches, alignées sur la rive dormaient paisiblement comme des oies le cou sous l'aîle. Ce spectacle semait mon imagination de rêves délicieux.

Précisant le point géographique que nous occupons, nous sommes à cinq cents milles du détroit de Belle-Ile, à trois cent cinquante milles de la ville de Québec, par le 50ème degré de latitude et le 6ème de longitude ouest, sur la route des steamers transatlantiques reliant Liverpool à Québec et Montréal.

Au réveil, le lendemain, j'aperçois de notre pont un grand steamer blanc, épais, lourd, entouré de brumes comme une épousée de ses voiles, immobile au fond d'une anse de "*La Marmite,*" comme un cygne majestueux sur son nid.

Nous essayons de prendre langue au pays : nous questionnons les gens accourus sur la grêve :

— Savez-vous quel est le pavillon de ce bateau ?

— Connais pas.

— Des chaloupes sont venues à terre et s'en retournent, que veulent-ils ?
— Ils sont venus prendre de l'eau.
— Leur avez-vous parlé ?
— Oui.
— Et puis, savez-vous à quelle nation ils appartiennent ?
— Ce sont des nègres, dit l'un......
— De faux nègres, des Français déguisés en nègres, reprend un autre.
— Qu'est-ce à dire ?
— Ce sont des nègres en apparence, mais on voit bien que c'est une mascarade, reprend un des oracles de la place ; comment voulez-vous que ce soient des nègres, lorsqu'ils parlent le français comme nous ? (1)

Pour établir la situation, nous partons en chaloupe, dans la direction du steamer. Comme nous allions l'atteindre, il se mettait en marche, en nous montrant son nom "*La Minerve*", vaisseau de guerre français.

Sur ce, l'un de nous entonne de sa meilleure voix :

Salut à la France,
A l'espérance,
A nos amours,
A nos beaux jours.

Sous le régime français, le roi avait un poste ici, aujourd'hui, il y a un comptoir de la compagnie de la Baie d'Hudson, dont la direction est confiée à un M. Wilson, marié à une demoiselle Evans de Montréal. Sa maison est entourée de fleurs et de légumes bien venus, pendant qu'à côté, la chapelle est entourée de chardons et de tessons de bouteilles.

La population fixe est d'environ 200 habitants, vivant presque exclusivement de pêche. Les bancs, au large des Iles sont d'un assez bon rendement, de recolte égale, sans surprise en plus ou en moins, assurant la vie tranquille.

Notre programme étant fait à l'avance, M. Têtu part avec des pêcheurs pour aller essayer sur les bancs du large, une boëtte artificielle dont il est l'inventeur, pendant que M. Charbonneau et moi, nous prenons le yatch pour nous rendre à la Rivière Sainte-Marguerite, en contournant la Pointe-à-la-Marmite. Rendus à l'entrée de la rivière, nous fûmes nous embosser au quai de M. Thériault, en attendant un guide du nom de Chidnish, retenu par M. Têtu et qui devait nous rejoindre en passant à travers bois.

Arrive presque en même temps que nous, un homme d'environ trente ans, de bonne figure, fort en muscles, blond comme Phébus, et portant toute sa barbe.

A.-N. MONTPETIT.

(à suivre)

---

(1) La plupart des Africains que nous avons ici, sont venus des Etats du Nord, de là ce préjugé que les nègres ne parlent que l'anglais. — A. N. M.

ROMUL BERNARD

RÉCIT AUTHENTIQUE



C'ÉTAIT un dimanche du mois de juin. Il faisait chaud et la pluie tombait fine et serrée, une pluie désagréable et bête comme on en voit souvent, surtout les jours où on est mal disposé.

On sait que, dans nos campagnes, les *habitants* apportent souvent leur dîner, le dimanche, lorsqu'ils viennent à la messe. Après l'office du matin, ils se rendent dans une salle appelée : " salle des habitants, " pour y prendre leur léger repas, sur le pouce, et, lorsqu'il fait mauvais, y attendre, à l'abri, l'heure des vêpres.

Or, ce jour-là, j'étais justement dans la salle des habitants, où je m'étais rendu pour causer avec d'anciennes connaissances et même d'anciens amis, avec lesquels j'avais passé la plus grande partie de mon enfance.

Je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais je n'aime rien davantage que ces retours vers le passé avec les petits compagnons d'autrefois, devenus maintenant des hommes plus ou moins importants : marguilliers, juges de paix, conseillers municipaux, députés, sénateurs. Mais, si vous m'en croyez, choisissez plutôt ceux qui ne sont pas arrivés sur ces hauts sommets et qui sont restés dans la même sphère, n'ayant pas exploré de nouvelles couches sociales ; ils ont mieux gardé le souvenir des choses d'autrefois, dont leur vie actuelle leur offre encore, du reste, une répétition presque quotidienne.

Donc, ce jour-là, je me trouvais dans la salle des habitants, entouré d'un groupe d'anciens camarades, gens non *arrivés* — excepté, peut-être, l'un d'entre eux, qui était revêtu de la haute dignité de " maître de poste ". Ils me regardaient tous avec des yeux étonnés, parceque mon titre d'avocat de la

ville leur en imposait et qu'il leur semblait singulier de ne pas apercevoir sur ma personne quelque signe extérieur qui révélât une aussi haute dignité.

Nous avions fumé des pipes et des pipes ; eux, préférant le tabac de la ville, moi, leur tabac canadien. Au fond, je crois que le tabac de la ville était bien supérieur ; en y songeant un peu davantage, j'en suis même certain. Nous avions parlé de tous les sujets possibles et impossibles, et la pluie tombait toujours, implacable et terrible, comme une gravure du "Miroir des Ames."



Il y avait parmi nous un conteur de renom, Romul Bernard, qui, jusqu'ici, n'avait presque pas parlé, se contentant d'appuyer d'un mot ou de protester d'un signe de tête, selon que ce qu'il entendait lui plaisait ou non. Je n'aimais pas ce silence et je voulais le faire cesser.

— Ami Romul, dis-je, tu as mené une existence assez accidentée ; je connais une partie de ton histoire, mais il y a bien des points obscurs. Raconte-nous donc cela, pendant que nous sommes entre amis. Cela fera une leçon pour les autres, et, qui sait, peut-être pourrais-je, un jour ou l'autre, en faire un récit. Le public aime les histoires vraies, et la tienne mérite d'être connue.

Romul se fit prier pendant quelque temps ; mais enfin, devant nos forces réunies, il céda et commença ainsi :

—Tu te souviens du temps où nous étions à l'école, à Saint-Charles ; c'était en 1846. Tu étais parmi les commençants, — les gamins, — et moi, j'achevais mes *études*. J'étais donc avec les *grands*, et même je *m'habillais au chœur*. Je jouissais de certains privilèges qui vous faisaient fort envie. Je me rappelle, entre autres choses, que j'allais fort souvent, le midi, sonner *l'angelus* à la place de Pitre Ledoux, le fils du bedeau. C'était sans doute un bien

grand honneur ; mais je considérais surtout, quant à moi, le côté pratique de l'emploi ; c'est que pour remplir cette dignité, je sortais de la classe dix minutes avant les autres. Ces choses là ont bien leur importance.

A cette époque, nous croyions qu'il était impossible pour un jeune homme de rêver une position supérieure à celle de commis dans un magasin quelconque. Cela nous semblait le plus haut point de l'ambition humaine. Commis ! Songez-y donc, avec un costume complet en drap noir, et un *chapeau de castor !* Est-ce qu'il y a moyen d'arriver plus haut ! Aussi, je vois encore l'admiration avec laquelle vous me regardiez, lorsque je fus installé en qualité de commis chez M. Laurendeau, le marchand de tabac du village. Et je fumais des cigares d'un sou, des *cigares de canelle*, pardessus le marché, et je n'apprenais plus de leçons.

Je me croyais moi-même dans le troisième ciel. Ce troisième ciel a duré juste trois mois ; vous voyez que le nombre *trois* a toujours son importance et sa vertu fatidique. Après cela, je partis pour New-York, où j'ai mangé pendant deux ans, de la *vache enragée* tant que j'ai voulu, et même un peu plus que de raison. Un jour, je fus pris, comme tant d'autres, de la fièvre de l'or.

Les mines de l'Australie battaient alors leur plein ; on était plongé jusqu'au cou dans des visions de fortunes merveilleuses et rapides. De tous les points de l'univers, des processions d'émigrants se dirigeaient vers la grande île mystérieuse, qui jetait bien loin dans l'ombre toutes les merveilles de la vieille Californie.

Entraîné par l'exemple et par mes dispositions aventureuses, je partis, si tu t'en souviens, avec un de tes cousins qui avait déjà été en Californie et qui avait une précieuse expérience de la vie des *placers*. Je quittai donc sans peine mon grand New-York, et chacun de vous, je le sais, en aurait fait autant, à cette époque.

Je partais sans trop de regret, étant à peu près seul au monde. Cependant ce n'était pas sans émotion que j'avais laissé au village la petite Marie Ménard. Vous vous rappelez, sans doute, cette jolie blonde qui fréquentait l'école en même temps que nous et que tout le monde aimait autant, sinon de la même manière que moi.

Je pensais toujours à elle, et ce souvenir me tourmentait quelquefois, quand je songeais que j'allais m'éloigner davantage encore du pays. Mais, il fallait se faire une raison ; à la fin, on n'est plus des enfants !

Bref, nous voilà en route, ton cousin et moi.

Ah ! dame, à cette époque, il n'y avait pas de Pacifique Canadien ni Américain. Il fallait faire le tour des deux Amériques et doubler le cap Horn. C'était une longue navigation qui durait des mois. Car, il n'y avait pas alors ces grands steamers qui, aujourd'hui, raccourcissent les distances et vous déposent, à jour fixe, au terme du voyage. On n'avait alors que des bâtiments à voiles, et grâce aux courants et aux vents contraires, on n'était jamais certain de l'époque de l'arrivée, quand, toutefois, on ne restait pas en route.

C'est ce qui faillit nous arriver.

Notre capitaine était un jeune homme très brave, très énergique ; mais il manquait peut-être un peu d'expérience.

D'un autre côté, il était rempli d'une confiance illimitée en lui-même. Il ne souffrait pas les observations et ne faisait qu'à sa guise.

Or, un jour que nous allions grande largue et grand train, sous une brise assez forte, un vieux matelot, qui avait plusieurs fois fait le trajet, remarqua que nous dérivions peut-être un peu vite dans la direction du sud et qu'un fort courant nous détournait de notre route régulière. C'était sans doute une ramification du grand courant antarctique qui, après avoir contourné l'île de Pâques, gagne l'ouest et redescend ensuite vers le sud, dans les parages de la Nouvelle-Zélande. Le vieux matelot avertit le capitaine qui se contenta de hausser les épaules, en disant :



— Je connais mon affaire !

Il fit néanmoins jeter la sonde qui donna vingt brasses seulement. C'était peu, car nous étions alors en plein Océan Pacifique. Mais le capitaine était un entêté ; il laissa filer le navire sous la même allure.

Vers le soir, la sonde jetée de nouveau ne donna plus que cinq brasses, et pourtant, nous continuâmes dans la même direction.

— Quelle idée, disait le capitaine, de croire que je puis m'échouer en pleine mer !

A minuit, je sommeillais, avec ton cousin Onésime, sur le pont, car il faisait une belle nuit, chaude et étoilée. La lune, déjà assez avancée, penchait son fort croissant du côté de l'ouest et répandait sur l'eau une traînée d'argent Tout à coup nous éprouvons une forte secousse qui m'éveille tout à fait. Nous ne savions pas ce qui était arrivé ; mais le vieux matelot, qui passait à ce moment sur le pont, ne s'y méprit pas.

— Mille noms ! dit-il, nous avons talonné.

On jeta la sonde.

Trois brasses à peine !

Le capitaine, alors, sembla se rendre compte de la situation et fit changer de direction.

Mais il était trop tard ; un fort courant nous entraînait au sud, et, quelques minutes plus tard, la quille du bâtiment grattait le fond et nous nous arrêtions tout net après un dernier choc qui fit trembler toute la coque et claquer les voiles le long des mâts.

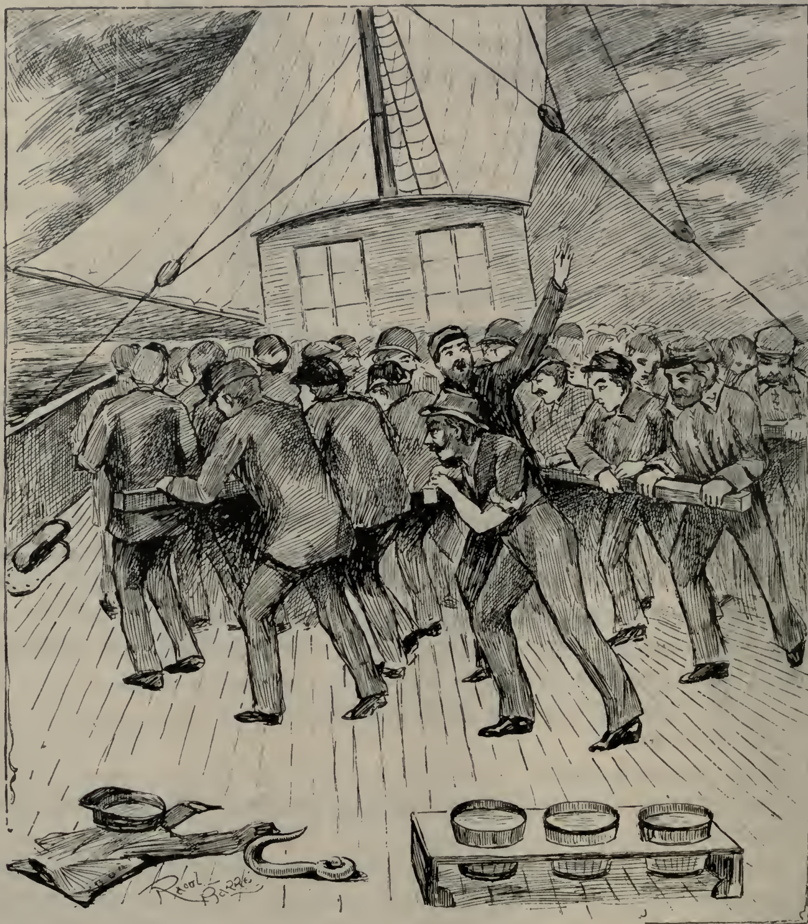
Nous étions échoués.

Heureusement que la mer était relativement calme et que le baromètre était au beau fixe.

D'ailleurs, si le capitaine était entêté il connaissait certaines parties de son métier. La nuit était assez claire. Il envoya des canots pratiquer des sondages dans les environs ; et quand on eut reconnu l'endroit où le fond de la mer semblait s'abaisser, il fit établir deux fortes ancres dans cette direction et

l'on commença à virer aux cabestans, pour dégager le navire et le remettre en eau profonde, car le bas-fond ne paraissait pas avoir une grande étendue. Mais rien n'y fit, et nous restâmes solidement fixés sur le sable, même lorsque la mer atteignit son plein.

Le lendemain matin, au jour, nous n'avions pas bougé, et le capitaine, — ayant, cette fois, pris l'avis de son équipage, — décida qu'il fallait attendre le plein de la lune, qui devait se produire quatre jours plus tard.



Nous voilà donc campés forcément en plein océan pour quatre longs jours, sans même avoir la certitude de pouvoir nous dégager avec la grande mer, et avec la perspective possible d'être mis en pièces si une tempête s'élevait, comme la chose arrive assez souvent, même dans un océan qui porte le nom de Pacifique.

Ce n'était pas très gai. Avec cela que le capitaine était d'une humeur massacrante et semblait vouloir faire retomber sur la tête des passagers et des matelots la responsabilité de l'accident que son entêtement seul avait amené.

Il circulait dans tous les coins du navire, jurant, tempêtant, trouvant partout matière à nourrir son irritation. Il était comme un ours en cage.

D'un autre côté, nous étions mis à la ration ; car on ne savait pas combien de temps nous serions forcés de rester en cet endroit.

Oh ! que je regrettais alors la bonne maison de M. Laurendeau, avec ses repas abondants et ses nuits tranquilles sur la terre ferme ; l'église de Saint-Charles et la maison d'école, dans le champs en arrière ! Il n'y a pas jusqu'au martinet de M. Têtu que je ne regrettasse, et j'aurais volontiers tendu la main pour en recevoir un nombre incalculable de coups, pourvu qu'on m'eût transporté sur le *terrain des vaches* et tiré de ce redoutable et solitaire océan.

Enfin le jour de la haute mer arriva. Tout avait été préparé pour tenter un effort suprême- Une troisième ancre avait été affourchée près des deux autres, et lorsque le plus haut point de l'eau fut atteint, tout le monde, capitaine, équipage et passagers, se mit à virer aux cabestans. Les cables se tendirent, une des ancres dérapa pendant quelques instants, mais, finalement, elle mordit de nouveau le fond.

Enfin, au moment où nous commencions à désespérer, un léger mouvement se fit sentir.........

— " Heave away ! " cria le capitaine.

Nous fîmes un dernier effort et, bientôt, nous dûmes accentuer la marche autour des cabestans, car le navire glissait sur son fond de sable et entrait dans l'eau plus profonde.

Un soupir de soulagement s'échappa de toutes les poitrines.

Une heure après, nous avions repris notre route, et, heureuse inconstance des sentiments humains, nous ne pensions plus qu'à la grande terre sur laquelle nous allions aborder dans quelques jours et où nous attendaient des monçeaux d'or, objets de toutes les convoitises et gages présumés de toutes les félicités.

Hélas ! ce ne fut que quinze jours plus tard que nous entrâmes dans la rivière de Yarra-Yarra et que nous jetâmes l'ancre devant Melbourne.

Ce n'était pas alors la grande et belle ville que l'on voit aujourd'hui. C'était plutôt un campement confus et tapageur, où la vie n'était pas commode, ni à bon marché. Nos trente sous anglais fondaient comme du beurre dans cette ville où tout se payait au poids de la poudre d'or et des pépites.



Aussi, nous n'y séjournâmes pas longtemps.

Nous avions formé un groupe de quinze hommes resolus, dans lequel nous comptions huit Canadiens. (Les Canadiens sont un peu partout).

Après avoir acheté à haut prix tous les outils et les ustensiles qui nous étaient nécessaires, nous nous mîmes bravement en route, à pieds, pour les placers, ou champs aurifères, qui se trouvaient dans les chaînes de montagnes, vers l'intérieur.

Il nous fallut huit jours pour atteindre un endroit convenable et assez isolé pour n'avoir pas à craindre les incursions de voisins entreprenants et peu scrupuleux.

Nous avions dans Onésime un expert qui nous a épargné bien des fatigues inutiles et nous a tirés de plus d'un mauvais pas.

Enfin, après un rude voyage, nous établîmes notre camp pour la dernière fois, un soir, dans une petite vallée très pittoresque, traversée par un ruisseau dans le lit duquel nous comptions trouver la fortune.

Nous dormîmes paisiblement, ce soir-là, et nos rêves furent cousus d'or.

Nous vécûmes dans cet endroit et dans les environs pendant cinq longs mois.

Notre existence était assez dure, je vous prie de le croire. A part le rude travail du lavage de l'or et la chasse pour subvenir à notre nourriture, nous avions encore à faire sentinelle à tour de rôle, la nuit, pour garder le camp ; et j'ai passé là bien des nuits blanches qui me faisaient regretter encore davantage le vieux village avec ses nuits si calmes et si sûres.

Bref, quand nous eûmes à peu près épuisé le ruisseau et le sol des environs, nous nous décidâmes à revenir. Nous avions chacun une provision d'or qu'Onésime estimait à environ mille louis, sans compter tous nos outils et nos bagages que nous devions revendre à Melbourne.

Enfin, nous arrivons dans cette dernière ville, et après avoir fait changer notre or — en payant une forte commission, — et acheté des lettres de change sur New-York, nous nous installons dans un hôtel assez convenable pour attendre le départ du premier paquebot qui devait partir dans un mois.

Ce mois, passé à Melbourne, fut très accidenté. Je n'entreprendrai pas de vous le conter en détail, car comme vous voyez, je glisse rapidement sur les faits. Cependant, nous eûmes, comme tous les autres voyageurs, diverses aventures assez extraordinaires dont nous nous tirâmes avec avantage, grâce à l'espèce d'association qui existait entre les huit Canadiens que nous étions, et qui nous permettait, en face d'un danger commun, de réunir nos forces et de mettre les chances de notre côté. Nous avions les poings solides, et cela suffisait, car le révolver ne jouait pas à cette époque le rôle qu'il joue aujourd'hui.

Nous portions nos précieuses traîtes dans des ceintures de cuir qui ne nous quittaient ni la nuit ni le jour. Et, je vous assure que, dans un pays semblable, c'est une bonne précaution. Souvent, la nuit, quand nous rentrions un peu tard, nous avons été attaqués par des rôdeurs, et même par des escouades de police ; car, à cette époque et dans cet état de société, la police n'était guère moins à redouter que les criminels eux-mêmes et le seul moyen de se protéger était de s'arranger pour être les plus forts dans toutes les rencontres.

Ah ! nous en avons vu de belles, et j'en frémis encore, quand j'y pense.

Enfin, le grand jour arrive et nous prenons place sur le pont du *Royal Albert*, qui doit nous conduire à New-York.

C'était le jour de l'an, 1850.

Nous avions payé très cher pour notre passage ; mais nous en avions les moyens ; et, du reste, il n'y avait pas de choix : c'était à prendre ou à laisser.

Bref, le navire lâche ses amarres, et nous voilà en route vers l'est, avec un bon vent en poupe.

Je ne regrettais certainement pas l'Australie: et pourtant, quand je vis disparaitre la terre, un peu après midi, j'éprouvai un certain serrement de cœur. J'avais vécu plus de six mois dans ce pays et je connaissais assez la mer pour savoir que la vie sur terre, même en Australie, est encore préférable aux flancs d'un navire, si bon qu'il soit.



Nous avons fait une bonne traversée, et assez courte pour l'époque, car, dans les premiers jours de mars, nous étions en rade de New-York.

La grande ville ne nous retint pas plus longtemps qu'il ne fallait et après avoir fait changer nos lettres pour des traites sur Montréâl, nous faisions route avec toute la diligence possible vers cette dernière ville où nous arrivâmes huit jours après. Dame ! on ne voyageait pas en ce temps-là comme aujourd'hui.

Tu te rappelles la visite qu'Onésime vous fit à cette époque, avec ses longs cheveux et sa grande barbe qui lui donnaient l'air d'un patriarche d'Israël. Il retourna ensuite dans ses foyers à Gentilly.

Quant à moi, je revins à Saint-Charles, et, avec une partie de l'argent qui me restait, j'achetai une terre qui m'avait toujours tenté : la ferme du père Baptiste-Charlot ; et je m'y établis confortablement, comptant bien y passer le reste de mes jours.

Le premier dimanche après mon installation, je me rendis à la grande messe et je pris possession du banc que j'avais acheté en même temps que la terre ; il se trouvait juste à côté du *banc d'œuvre*, une belle situation comme tu vois.

Aussi, ai-je produit une certaine impression, quand je vins prendre ma place. Du reste, tout le monde savait que je possédais un peu d'argent et que j'avais acheté mon bien à beaux deniers comptant. Plusieurs me regardaient même comme un homme aussi riche que le seigneur De Bartzch. Dans tous les cas, j'étais ce qu'on appelle un bon parti, et c'est pourquoi bien des regards se tournaient vers moi.

D'ailleurs, dans ce temps-là, on ne voyageait pas autant qu'aujourd'hui, et un homme qui arrivait d'Australie n'était pas un homme ordinaire.

J'avoue que je fus moi-même assez distrait pendant tout l'office. Je regar-

dais les gens entrer et se placer, cherchant à reconnaître tous mes anciens amis. J'espérais aussi retrouver la bonne figure de la petite Marie que j'aurais reconnue entre mille et dont je n'avais pas entendu parler depuis mon retour.

Mais j'en fus pour mes frais et je ne vis point celle que je cherchais.

La semaine suivante, j'étais descendu au village pour régler certaines affaires avec mon notaire ;—car, maintenant, j'avais un notaire.

Au cours de notre entrevue, je lui parlai de Marie.

—Cette pauvre petite, me dit-il, elle a perdu ses parents ; puis, elle a épousé le beau Brioche dit Passe-Carreau dont tu dois te souvenir.

Hélas ! si je m'en souvenais ! c'était mon rival d'autrefois.

—Puis, poursuit le notaire, Brioche s'est mis à se déranger et il lui a fait la vie dure, la pauvre enfant, après lui avoir mangè, ou plutôt bu tous son argent. Enfin, il a eu le bon sens de mourir l'été dernier, et tous les amis sont bien débarrassés.

—Mais enfin, elle, qu'est-elle devenue ?

—Diable, mon garçon, on dirait que ça te tient au cœur ! Du reste, c'est naturel et je ne t'en fais pas de reproche. Eh ! bien, elle, la petite Marie, est entrée en service, il y a trois mois, chez M. Lemire, l'hôtelier. Elle n'avait plus rien pour vivre, pas de famille, et c'était pour elle le seul moyen de ne pas mourir de faim. D'ailleurs, elle est bien traitée dans cette excellente famille, et elle me paraît tout à fait satisfaite de son sort.

Je quittai le notaire beaucoup plus agité que lorsque j'étais entré chez lui.

Songez-y ! domestique, en service, Marie ! Et c'est pour cela que j'avais passé deux ans à New-York et fait le voyage d'Australie ! Je dormis peu cette nuit-là ; et le lendemain, de bonne heure, j'étais au village et je frappais à la porte de M. Lemire.



Je fis demander Marie qui se présenta d'un air inquiet : elle n'était pas habituée aux visites, depuis ses malheurs.

Je la trouvai un peu changée, maigrie et pâlie, mais toujours belle, dans sa simple robe noire de petite servante.

Que vous dirais-je de plus ? Nous nous expliquâmes assez longuement et je n'eus pas de peine à faire vibrer chez elle la corde des anciens souvenirs. Du reste, je l'ai déjà dit, j'étais un bon parti, le meilleur parti de la paroisse à part peut-être le seigneur De Bartzch, qui n'était plus d'âge à se mettre sur les rangs.

Je fis demander M. et madame Lemire, et, avec leurs conseils nous fîmes de suite tous les arrangements nécessaires.

Un mois après, nous étions mariés et j'établissais la petite Marie reine et maîtresse dans la bonne maison du père Baptiste-Charlot, où, toute jeune, elle était souvent venue jouer, et où je vous en réponds, elle n'a pas eu de misère avec moi.

Nous avons passé d'heureux jours dans cette belle vieille ferme qui poussait encore du blé comme dans les bonnes années. Mais un jour, la fièvre des placements nous a pris. Tu sais que c'est là notre défaut à tous. On dirait que nous sommes nés pour les migrations, comme les oiseaux de passage. On parlait beaucoup des nouveaux *townships*, des terres merveilleuses, des *sucreries* inépuisables. Je vins visiter cet endroit ; j'achetai un *lot* que je fis défricher en partie et, deux ans après, j'étais établi ici, parmi les souches et les mouches, mais heureux, en somme, car nous sommes entourés d'amis et de connaissances qui ont émigré comme nous, ce qui fait que nous nous trouvons presque aussi bien que dans nos vieilles paroisses. Du reste, Marie était heureuse, et pour moi, c'est le principal, le reste ne compte pas. Nous avons eu un peu de temps dur, dans les premières années ; les chemins manquaient et le voyage à Maska était toute une affaire. Mais nous avons changé ça depuis, et maintenant, comme tu vois, nous avons deux chemins de fer qui passent à notre porte. Nous vivons comme des seigneurs. Nous avons même un orgue dans notre église, et des musiciens de Montréal, comme toi, pour le faire sonner de temps à autre.

— Et la petite Marie ? demandai-je, qu'est-elle devenue ?

La figure de Romul se rembrunit et il poussa un profond soupir :

— La petite Marie, dit-il, pauvre enfant, nous l'avons enterrée au mois de mars. Nous avions un fils unique, âgé de quinze ans, notre adoration. Les fièvres l'ont emporté pendant l'hiver ; et sa mère n'a pas pu lui survivre. Que le bon Dieu soit béni, c'était une bonne et vaillante femme !

Et Romul essuya, du revers de sa main, deux grosses larmes qui tombaient lentement sur ses joues hâlées.

—Je ferais encore le voyage d'Australie pour la ravoir, ajouta-t-il en se levant, et je partirais de grand cœur tout de suite. Elle valait tout l'or des mines et jamais personne n'aurait pu la payer trop cher.

NAPOLÉON LEGENDRE.



NOTES MILITAIRES

DANS LES FORTS



TRENTE kilomètres de la mer, dans les Alpes, sur la frontière italienne, au fond d'une étroite vallée, se dresse soudain, au milieu d'un chaos de rocs et de montagnes, un immense pain de sucre, pointu, escarpé, une masse énorme de 2500 pieds de hauteur. Sur le sommet, on a posé un fort, qui le coiffe comme un bonnet grec. On dirait une pyramide gigantesque, rugueuse, dont on aurait couronné la cime d'une lourde calotte de maçonnerie et de terre gazonnée.

Dans cette calotte habitent quelques centaines de soldats commandés par un lieutenant d'Infanterie et un officier d'Artillerie.

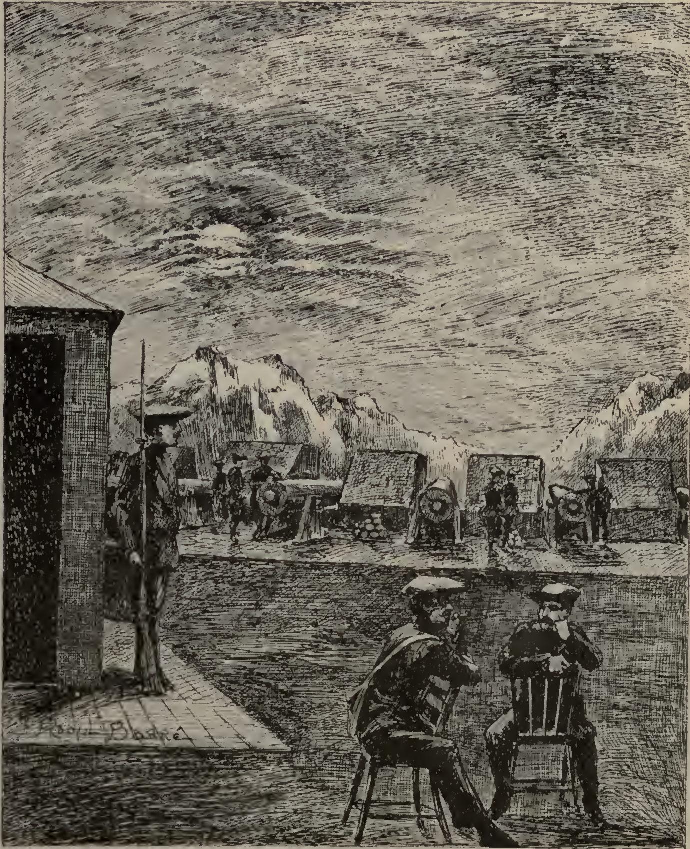
***

Ces soldats s'occupent des choses diverses de leur métier, et principalement, du maniement de longs tubes en acier, dont la fonction principale est de cracher sur tous les points de l'horizon, de gros jouets en fonte du poids de cent cinquante livres à dix ou douze kilomètres de distance. Ces instruments sont bourrés de mélinite, dont l'explosion fait éclater l'enveloppe d'acier qui la contient, en des milliers de petits éclats tranchants comme des lames de couteau. Ces petits éclats s'éparpillent et pénètrent dans les chairs ennemies, tuant net sans laisser de traces. On en eut la triste expérience à Belfort, lors d'un accident qui laissa les quinze ouvriers de la poudrière inertes sur le carreau.

Les magasins du fort sont bourrés de milliers de ces gros cylindres noirs, à capuchons rouges, qu'il faut arrimer et nettoyer souvent ! A l'époque de l'asticage des obus, le lieutenant, inquiet, tend souvent l'oreille, craignant d'entendre le sinistre tonnerre d'une explosion ! Car, voyez-vous, la manipulation de ces projectiles manque de charme sinon d'imprévu.

***

Si les obus sont malfaisants, par contre, rien n'est plus réjouissant à l'œil et aussi inoffensif, quand elles sont vides, qu'une belle théorie de pièces de vingt pieds de longueur, avec leur culasses polies et brillantes comme un louis tout neuf. Le matin, par un beau soleil, quand le lieutenant passe son inspection, son regard s'arrête complaisamment sur ces monstres endormis, dont l'œil sombre surveille la frontière.



Les canons sont accouplés par deux, dans une tourelle en acier, et pivotent sur des galets au moyen d'une machine à vapeur. Tout marche à la vapeur, ou à l'électricité. L'artilleur n'a qu'à placer un curseur sur une division qui donne la direction et l'inclination à la pièce. Tout tourne et quand ce curseur rencontre le commutateur électrique : *Boum*, ça part tout seul.

Mais, grands dieux, quel fracas ! On croirait entendre tous les tonnerres de l'univers réunis sur un même point pour effrayer le pauvre monde, sans

compter que les oreilles et le nez cèdent souvent devant cet épouvantable ébranlement, laissant échapper le sang à profusion. La guerre est décidément une chose bien majestueuse.

En dehors de ces engins graves et pondérés, le fort possède encore quelques instruments de moindre importance, qui se contentent de lancer à sept kilomètres des balles de douze livres, pourvues également de mélinite, faisant partout une fructueuse semaille, quand elles éclatent au milieu de pauvres diables.

Ajoutez à cela quelques centaines de ces mignons fusils Lebel, qui éparpillent jusqu'à trois kilomètres seulement des nuées de petites boules allongées, qui percent cinq hommes de profondeur sans se gêner à cent cinquante mètres de distance.

Quand ce magnifique orchestre, avec tous ses accessoires, attaque un morceau avec entrain, l'oreille du dilettante militaire est agréablement chatouillée. Les voix de basse des gros instruments ne se prodiguent guère, tel qu'il convient à des gens sérieux ; les barytons des pièces moyennes comblent les vides et les nombreux tenors des fusils, qui chantent d'une voix claire et bien étoffée, viennent broder sur l'ensemble, regalant l'auditeur d'un concert du plus pur effet.

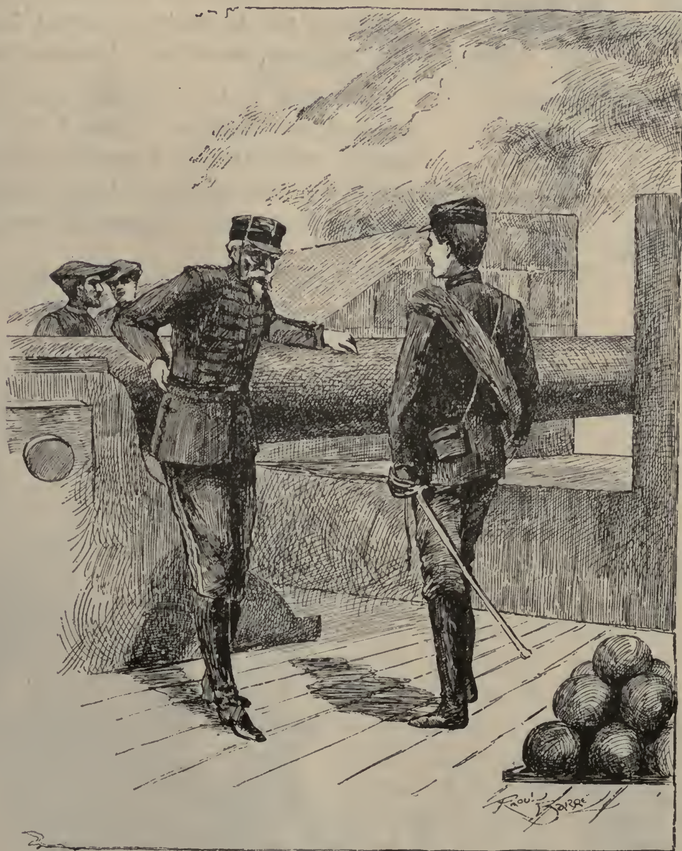
***



L'officier d'artillerie est un vieux bonze de soixante ans, avec quarante ans de service. Il a eu les os brisés et la peau trouée une dizaine de fois en Crimée, au Mexique, en Italie et en 1870. Sa silhouette pourra vous sembler digne de remarque.

C'est une longue perche courbée en arc et surmontée d'une tête maigre, avec deux paquets de soies blanches sur la lèvre supérieure et un pinceau de crins au menton. Ses joues sont labourées de profonds sillons, dessinant des zigzags capricieux qui atteignent le front, entourent les yeux, enlacent les oreilles et descendent jusqu'au cou pour se perdre sous le col de l'habit. Le crâne—un petit crâne pointu terminé en pyramide bosselée—est garni au sommet de cheveux rares, qui dansent dans la mimique de la conversation. Les yeux striés de raies sanglantes, aux cils brûlés, s'enfoncent, sont loin, loin sous les arcades sourcillières que surplombent deux jets de poils blancs, se courbant en panaches. Quant il raconte ses campagnes,—ce qu'il fait un peu trop souvent au gré des auditeurs—sa vieille voix rauque s'anime, sa taille se redresse, et sa bouche, qui souligne un effet, devient expressive et se comprime

sur ses gencives édentées, réunissant la barbiche et la moustache dans un mélange pittoresque, d'un fort curieux effet.



Ce vieil officier, qui a décroché ses galons sur le tard, à la force du poignet, adore son fort, ses canons et ses projectiles. Quand le lieutenant descend aux magasins, il sautille allègrement autour de lui, fait examiner les dispositions prises, palpe amoureusement ses projectiles dodus, passe une main caresssante sur les caisses de munitions et termine sa démonstration habituelle, appuyé sur un canon, dont il lisse l'âme avee tendresse....

.... Il prenait sa retraite l'année dernière après avoir été décoré. Trois mois après il était mort.

***



Les officiers sont logés dans de petites baraques proprettes adossées au Fort. Perchés avec leur famille sur les hautes cimes et séparés du reste du monde par la neige souvent et par de profonds ravins, ils restent ainsi six mois, se suffisant à eux-mêmes.

Les livres et les journaux sont les seules distractions possibles et quand ils rentrent dans la civilisation, ils éprouvent une certaine indécision, les premiers jours, comme des oiseaux qui se sont échappés de leur cage.

CH. DES ECORRES.



L'ÉTRANGER

Deuxième partie

19 juin.



J'AVAIS hâte de la revoir et de connaître l'impression que ces strophes avaient pu produire sur elle. Je les savais plus que médiocres, mais je me flattais que cette plainte m'ouvrirait un peu le chemin de son cœur. Je la revis le lendemain ; elle me parut indifférente et j'en eus de la peine. J'allais me retirer, après quelques paroles échangées lorsque, devinant sans doute mon trouble, elle tira de sa ceinture la poésie que je lui avais fait remettre et me dit d'un ton railleur : "Monsieur le poète, j'ai lu vos vers, mais je n'ai pas le droit de les conserver. Vous avez dû, en les composant, penser à une autre que moi, car je ne vous ai jamais donné l'occasion de parler comme vous le faites. Les voici, reprenez-les," et elle me tendit le papier que sa main nerveuse avait froissé. "Non, lui dis-je, je ne les reprendrai pas, cruelle qui vous jouez de mon amour !" Et je mis dans ces mots un tel accent de désespérance qu'Yvonne surprise, émue et devinant peut-être pour la première fois la profondeur et la sincérité de mon affection, fit un pas vers moi et m'enveloppant d'un regard où il me semblait lire une grande pitié, me dit d'une voix qui tremblait un peu : "O grand enfant qu'un sentiment fugitif abat et bouleverse ! J'ai honte de votre faiblesse. Comment ! Vous ne me connaissez que d'hier et vous dites m'aimer sans avoir eu le temps de saisir mes défauts ? Mais j'en ai beaucoup, je vous le jure. D'abord je suis volontaire et il faut que tout marche à ma guise, et si, depuis que vous êtes ici, vous n'avez été

témoin d'aucun conflit, c'est que mon frère me laisse agir à ma fantaisie. Mais un mari aura sa volonté, voudra être le maître.... Ce n'est pas tout....

"Yvonne, repartis je, ne vous calomniez pas; ne vous faites pas à mes yeux tout autre que vous êtes. Vous voulez, je le vois, que je me détache de vous. Ce langage me fait mal et me prouve que mon assiduité vous importune.

"Si je vous le disais pourtant que je vous aime!...."

—"Vous m'aimez, dites-vous, mais avez-vous songé à toutes les conséquences?"

—"Devenir ma femme serait-il un sort si douloureux?"

—"Laissez-moi finir, reprit-elle avec une vivacité inaccoutumée. Me croyez-vous assez éprise de votre personne pour quitter mon frère, mes amies, ma patrie?"

—"O Yvonne, qui vous demande ce sacrifice? Qui parle de vous enlever à l'affection des vôtres? Mon amour est assez grand pour tout vous sacrifier. Ma patrie sera celle que vous habitez. N'est-ce pas ici, malgré tout, un sol français? Et d'ailleurs là-bas les êtres chers que j'ai laissés dorment au cimetière. Là-bas c'est le passé; ici c'est l'avenir."

Et alors je lui fis le récit de ma vie. Je lui racontai mon père et ma mère morts à quelques mois d'intervalle, le deuil sur l'aube de mes jours, car j'avais à peine douze ans; mon unique frère moissonné à vingt ans sur le lugubre champ de bataille de Wissembourg. Je lui dis l'isolement dans lequel m'avaient jeté tous ces départs subits. Rouen qui n'était plus pour moi qu'un "*vaste désert d'hommes*," le sol de France que j'accusais de cruauté pour avoir englouti tous les miens, l'ennui qui me forçait à voyager. Bref, je la mis au fait de mon existence, ne lui cachant que la modeste aisance que ces décès successifs m'ont laissée.

Elle m'écoutait, attentive, intéressée à mon récit et ses yeux si francs, fixés sur moi comme pour scruter dans les miens, la vérité de mes paroles. Quand j'eus terminé, elle parut songeuse et se décidant à parler après une minute de silence qui me parut une heure, elle me dit d'une voix qu'elle faisait douce et compatissante: "Je vous plains d'être ainsi isolé dans la vie et je vous souhaite une affection qui vous console et vous fasse oublier vos deuils;" et se levant vivement elle me lança plus vivement encore ces mots qui comme une flèche me frappèrent en plein cœur: "Que diriez-vous si je n'étais plus libre?" Elle était déjà loin et je ne pus lui répondre.

Je la regardai s'éloigner, légère et gracieuse, pendant qu'une pensée de désespoir me déchirait le cœur. En me parlant ainsi disait-elle vrai? En aimait-elle réellement un autre ou serait-elle cruelle au point de me mentir pour tuer mon amour? Et alors se dressa de nouveau dans mon esprit le souvenir de cet allemand que j'ai rencontré ici. L'aimait-il? L'aimait-elle? Double problème que je ne pouvais résoudre et qui roulait confusément dans ma pensée inquiète. Une chose pourtant me rassure. Carl Max ne semble pas agir en amoureux car depuis trois semaines que je suis ici je ne l'ai vu qu'une

fois chez Edgar, et rien dans son attitude ne m'a révélé qu'il était autre chose qu'un ami de la maison. Je ne dois pas non plus oublier que ces fils de la race teutonne n'ont pas notre vivacité et conservent leur flegme impertubable jusque dans leurs affections les plus vives. J'ai remarqué d'ailleurs que ma présence sous le toit de notre ami l'a surpris. Evidemment, il n'en avait pas été informé, et notre rencontre de l'autre jour l'a, je crois, un peu intrigué. D'un autre côté, s'il était amoureux d'Yvonne, il prendrait, ce me semble,



ombrage de mon séjour ici et il surveillerait davantage la place. Quoiqu'il en soit, si Yvonne en aime un autre que moi, mieux vaut que ce soit cet allemand qu'un inconnu. De cette façon je connais mon adversaire, et, tout redoutable qu'il soit, il n'est pas invincible. S'il faut se disputer la main d'Yvonne, je suis

prêt à lutter désespérément. Si elle m'échappe, si mon heureux rival est le vainqueur dans ce tournoi d'amour, je me retirerai meurtri, désespéré, et fatigué des vivants; j'irai vivre avec mes chers morts de là-bas.

23 juin.

J'ai reçu ce matin de Québec les épreuves d'un travail assez considérable que j'ai écrit dans mes longues heures de loisir. Malgré les mille agitations de mon cœur, mon esprit plus sage a pu s'occuper de choses sérieuses et mettre à profit les instants passés à la bibliothèque d'Edgar. Ostensiblement ces études sont pour tous la cause de mon séjour prolongé ici, mais si on interrogeait mon cœur, il répondrait que mon attachement pour Yvonne est le lien le plus fort qui me retient sur ces rives. Par mes lectures quotidiennes, j'ai pu me former une assez juste opinion de la littérature franco-canadienne, et j'en ai fait le sujet d'une étude que m'imprime un éditeur de Québec. Cet ouvrage intitulé "Poètes et Prosateurs franco canadiens," je l'ai écrit sans préjugé et avec toute la sympathie que doit avoir un Français pour ce groupe qui s'obstine à conserver sur les rives du Saint-Laurent le doux parler des aïeux. Ce qui frappe le plus l'étranger dans cette littérature encore au berceau, c'est l'effort qu'il lui faut faire pour se dégager de l'influence anglo-saxonne. Mais ce qui est encore plus étonnant, c'est le courage que déploient les écrivains canadiens en face d'une apathie presqu'universelle. De plus, comme les lettres ne sont pas une carrière dans ce pays nouveau où le dieu Dollar est tout puissant et où les fortunes sont encore à faire, la lutte pour la vie, jette les jeunes gens dans les professions libérales et dans les emplois publics, et ce n'est qu'en dérobant quelques heures à leurs devoirs de chaque jour qu'ils réussissent à doter le Canada français d'une littérature qui soutient avantageusement la comparaison avec les lettres anglo-canadiennes. Naturellement ces difficultés influent sur leurs productions et on sent que poètes et prosateurs manquent de cet entraînement qui, par un effort de chaque jour, forme les écrivains de race. Aussi, nul d'entre eux n'a pu encore personnifier les qualités intellectuelles et morales du peuple canadien-français, et cette personalité puissante est à venir. L'état de dépendance et de vassalité est sans doute pour quelque chose dans ce manque d'essor et l'histoire est là pour nous apprendre que les grandes époques politiques ont été de grandes époques littéraires. Certains passages de mon livre pourront m'attirer quelques critiques, mais l'ardente sympathie qni se dégage de l'œuvre entière lui vaudra, je l'espère, un bon accueil du public.

Mon rival est revenu. Il flaire sans doute un danger, et il est venu constater quel ravage j'ai pu faire dans la place. S'il pouvait lire dans mon âme l'angoisse que j'éprouve, il serait rassuré ; mais je ne veux pas lui faire goûter cette joie, et en sa présence j'affecte une gaieté factice qui m'énerve. Quel triomphe pour lui s'il savait l'effort que j'ai tenté pour me faire aimer d'Yvonne et le peu de chemin que j'ai fait dans son cœur !

Il se retire à l'auberge où je suis. Nous nous sommes rencontrés ce matin à la table d'hôte et nous avons causé d'Edgar dont la santé chancelante commence à inspirer de vives inquiétudes. Après le déjeuner il m'a invité à venir,

fumer un cigare sur la terrasse d'où l'œil peut contempler l'entassement irrégulier des blanches maisons du village. Pour faire cesser entre nous tout malentendu et, sans doute aussi, afin que je lui laisse le champ libre, il m'a dit qu'il aimait Yvonne depuis longtemps et qu'Edgar ne voyait pas d'un mauvais œil la cour qu'il faisait à sa sœur.—" Et mademoiselle Yvonne, lui dis-je, faisant un effort pour ne pas trahir mon émotion, partage-t-elle vos sentiments ? " Un sourire contraint courut sur ses lèvres et il me répondit que malgré l'extrême réserve de la jeune fille il se croyait aimé ; qu'un seul obstacle surgissait entre eux : la question religieuse ; qu'il répugnait à Yvonne, catholique fervente. de se donner à un homme qui ne partage pas ses croyances ; que de son côté, il lui en coûtait de renoncer à la foi de ses pères, et qu'il luttait violemment entre son amour et ses convictions religieuses. Puis se penchant vers moi d'un geste nerveux : " Monsieur, me dit-il, il me tarde de savoir si je dois vous considérer comme mon rival. Votre séjour ici sous le prétexte d'études peut avoir un autre but et j'ai des doutes à ce sujet." Cette interpellation étrange, faite cependant en termes mesurés et polis, réveilla en moi tout l'amour que je porte à Yvonne, et, me levant, après avoir jeté mon cigare à moitié consumé, je lui repliquai sur un ton où perçait peut-être trop de raillerie : " Monsieur, un amoureux doit toujours être sur ses gardes ! " Puis je le saluai poliment et le laissai en proie à une vive agitation.

27 juin.

Décidément la guerre est déclarée entre nous. La France et l'Allemagne, cette fois, ne se disputeront pas une province mais un joli brin de fille. Le pauvre garçon ! Il doit m'en vouloir de troubler ainsi sa quiétude. Qui aurait pu lui faire soupçonner que le danger viendrait de si loin et qu'au lieu d'avoir à lutter contre une rivalité des alentours, il aurait à se défendre contre un rival venu de mille lieues ! Que de malice a parfois le hasard, pourrait-il répéter avec Martial. Cependant je ne me fais pas d'illusion car mon adversaire a un avantage sur moi ; il connaît Yvonne depuis longtemps et il a eu le loisir de s'insinuer dans son cœur. Le temps est pour lui un puissant auxiliaire. La dernière fois qu'il est venu à V.... il a veillé seulement ! Cette fois il prolonge sa visite et ce matin il m'a dévancé chez Edgar et je l'ai même vu causer un instant avec Yvonne. Maintenant qu'il me sait son rival il va peut-ètre précipiter les choses et faire en sorte que la lenteur allemande l'emporte sur la furie française. Pour lutter avec chance de succès, il me faut voir Edgar au plus tôt et lui parler franchement de l'affection que m'a inspirée sa sœur. Il a dû la deviner et soupçonner que le seul attrait qui me retienne ici n'est pas seulement mon livre et que d'autres liens que ceux de l'amitié m'empêchent de partir. Je m'étonne qu'il ne m'ait jamais parlé de cette allemand. Cette réserve me froisserait si je ne connaissais pas le caractère loyal de mon ami. D'ailleurs, moi seul suis à blamer. J'aurais du m'ouvrir à lui plus tôt et je saurais à quoi m'en tenir sur la position qu'occupe mon rival dans le cœur d'Yvonne. Je vais tâcher de réparer le temps perdu et une explication franche et décisive avec Edgar va mettre fin au doute qui me torture. Si

mon rival est le fiancé d'Yvonne, je dirai adieu à ce séjour où j'aurai goûté l'amitié, mais où je me serai vu refuser l'amour. Depuis deux jours il me semble que la chère enfant évite de causer avec moi. Me fuit-elle par indifférence ou par craintre de s'attacher à moi? Ah! si je savais seulement qu'elle a peur de m'aimer, comme je me sentirais fort pour la lutte!

30 jour.

Lorsque je me suis levé ce matin Carl Max était parti. Hier nous avions veillé ensemble chez Edgar. Nous avons fait de la musique, puis à la demande de ce dernier, j'ai lu quelques pages de mon prochain volume. Yvonne, un peu gênée entre deux personnes qu'elle sait deux rivaux, parut contente de cette diversion et m'écouta avec un vif intérêt. Carl Max, jaloux de me voir l'objet d'une aussi grande attention m'a semblé un peu mal à l'aise. Livré exclusivement à son commerce, il n'a pas cultivé les lettres et il enrage, j'en suis sûr, de reconnaitre en moi une supériorité qui me vaut certains succès.

Je n'ai pu voir Edgar seul ce soir-là. Les hasards de la conversation nous avaient rapprochés autour d'une table où se trouvaient plusieurs livres. Yvonne ayant pris un volume de Lavater, l'ouvrit à une page qu'elle paraissait connaître d'avance et m'indiqua d'un geste silencieux le passage suivant: "Sois circonspect dans tes liaisons. Une fausse apparence de sympathie pourra te séduire; garde toi de t'y livrer. Sans doute il existe quelqu'un dont l'âme est à l'unisson de la tienne. Prends patience, il se présentera tôt ou tard, et lorsque tu l'auras trouvé, il te soutiendra, il t'élèvera, il te donnera ce qui te manque et il t'ôtera ce qui t'est à charge." Ces paroles de Lavater sur l'amitié et qu'Yvonne me signalait pour les appliquer à mon amour, me jetèrent dans un grand trouble et elle parut regretter ce qu'elle venait de faire. Pendant ce temps Carl Max, intrigué de cette pantomine rapide ne disait pas un mot. Edgar, dont l'a r souffrant s'aggrave, nous tira d'embarras en nous proposant de passer dans la salle à manger. Là, tout en dégustant un délicieux punch, nous avons prolongé la causerie assez avant dans la soirée, car comme nous partions, Carl Max et moi, onze heures sonnaient à l'horloge séculaire qu'Edgar conserve comme une relique du dernier siècle,

2 juillet

Enfin j'ai pu voir Edgar seul et je lui ai fait l'aveu de mon amour. Il se rendait aux champs ponr y surveiller certains travaux de ferme, lorsque je l'ai rejoint dans le petit sentier qui longe la rivière et serpente avec elle entre deux légères collines qui coupent l'horizon. Après quelques banalités j'abordai la question qui depuis si longtemps me brûle les lèvres, et tout le temps que je parlai il parut m'écouter avec intérêt et sympathie. Il ne trahit dans son regard et son attitude nulle surprise, comme s'il se fut attendu à cette confi-

dence. Pour détruire dans son esprit le préjugé qu'il pouvait avoir contre moi en ma qualité d'étranger, je lui racontai comme l'autre jour à Yvonne, toute ma vie, sans cacher cette fois l'honnête aisance que m'ont laissée mes deuils successifs. Je lui dis que, me trouvant sans famille, j'avais caressé l'espoir de former de nouveaux liens sur cette terre hospitalière du Canada et plus particulièrement dans cette famille que j'avais appris à connaître et à aimer. Mais lorsque je prononçai le nom de l'allemand, je crus surprendre une légère altération de ses traits. Il se remit aussitôt et m'écouta sans interruption, surtout lorsque je lui fis part de la jalousie qui me rongeait le cœur. L'émotion me gagnait et je parlais avec l'éloquence que seul peut donner le sentiment profond que j'éprouvais.

Combien de temps parlai-je ? je ne sais, et quand j'eus terminé cette longue confidence, il tourna vers moi son regard si loyal, si sympathique, et prit à son tour la parole : " N'allez pas croire que vos confidences me surprennent. Je m'y attendais. Votre attitude vis-à-vis de ma sœur, votre séjour prolongé ici sous le couvert d'études littéraires, c'en était assez pour ouvrir les yeux à de moins perspicaces. Maintenant me direz-vous, est-ce qu'Yvonne m'aime ? Voilà une question à laquelle je ne puis répondre malgré toute ma bonne volonté. Nier qu'elle vous soit sympathique, qu'elle aime à vous entendre causer, qu'elle se plaise même en votre présence serait difficile malgré que sa réserve ne laisse rien voir de ses impressions ; mais de là à ce sentiment si complexe et en même temps si simple qu'on appelle l'amour il y a loin. Je ne puis rien vous affirmer à ce sujet, car ma sœur est d'une discrétion désespérante, à tel point que j'ignore encore le véritable sentiment qu'elle éprouve pour cet allemand qui vous inspire tant d'inquiétudes. J'en ai causé avec elle deux ou trois fois et j'ai compris par ses réponses laconiques qu'elle a pour lui beaucoup d'estime et une sincère amitié que leurs relations assez fréquentes ont resserrées peut-être au point de leur donner le change sur leurs véritables sentiments. Carl Max lui-même m'a fait part de ses intentions. Il désire prendre Yvonne pour femme, mais une objection sérieuse a surgi. Il est luthérien et ce serait pour ma sœur un obstacle ou comme on dit en théologie un empêchement dirimant. Maintenant, pour vous dire toute ma pensée, car je veux être franc avec vous, je caresse depuis un certain temps l'idée de cette union. Ma santé chancelante ne me permet pas l'espoir de vivre longtemps. Les forces vives de mon être sont attaquées et je ne me fais pas illusion sur mon état. Aussi, avant de mourir j'aimerais à voir Yvonne heureuse au bras d'un mari qui l'aimerait et lui ferait douce l'existence. Depuis deux ans que nous connaissons ce jeune allemand, je me suis fait à l'idée qu'il serait pour Yvonne un mari fidèle et dévoué. J'admets que votre amour est un facteur nouveau dans le petit drame de la vie d'Yvonne et qu'elle doit en être troublée, quels que soient les sentiments qui l'agitent ; mais n'est-il pas trop tard ? L'entente tacite qui semble exister entre eux peut-elle être rompue sans cause apparente ? Au sacrifice de ses croyances religieuses que Max ferait à Yvonne, a-t-elle le droit de répondre par un refus ? Voilà autant de questions que je livre à vos réflexions. Quant à moi quelque soit le choix que fera ma sœur, il me sera agréable et je tiens à ce que tout se décide bientôt car la

mort me presse. Le ton désespéré avec lequel il prononça ces dernières paroles me le fit regarder en face et je me rendis compte encore davantage des ravages qu'une maladie impitoyable avait accomplis dans cette belle organisation Je me rappelai quelques paroles de découragement qui à diverses reprises, lui avaient échappé et je devinai alors que mon pauvre ami était miné par un chagrin moral plus encore peut-être que par un mal physique. La rapidité de sa déchéance ne peut s'expliquer autrement. Ses visites fréquentes chez le notaire du village me font d'ailleurs soupçonner des embarras financiers. Je vais interroger cet homme et savoir la vérité. Yvonne elle-même est très inquiète et a perdu sa gaieté. Je ne l'entends plus chanter le matin et, depuis près de quinze jours, le piano est silencieux. Elle connaît peut-être le secret de son frère et, dans son impuissance à arrêter le cours fatal des évènements, elle pleure et se désole. Puis-je laisser ainsi ces deux êtres si bons, si hospitaliers se débattre au dessus de l'abime sans essayer de les sauver ? Non, je veux tout tenter sans laisser rien soupçonner à Edgar. Il est trop noble, trop fier pour étaler devant moi sa misère. Il craindrait que l'aveu de sa détresse fut considéré par moi comme un appel à son secours.

6 juillet

J'ai vu le notaire hier soir, Hélas ! mes prévisions n'étaient que trop fondées ; Edgar est sur le chemin de la ruine. Une malheureuse spéculation sur propriétés foncières à Montréal a englouti non seulement ses épargnes mais il lui a fallu emprunter une somme assez considérable pour faire honneur à ses obligations. La crise commerciale et financière qui sévit actuellement ne lui laisse aucun espoir de se refaire. L'idée qu'il va mourir en laissant sa sœur dans une position très précaire m'explique maintenant son désir de la voir mariée à cet allemand que je déteste. Ces détails, le notaire me les a donnés non sans se faire prier ; et ce n'est que lorsqu'il fut convaincu que ce n'était pas par vaine curiosité mais par intérêt que je voulais tout savoir, qu'il se décida à parler. " Je vous en prie, me dit-il, ne répétez rien de ce que je vous ai dit. J'ai violé le secret professionnel et je n'en rougis pas car je considère providentielle cette intervention de votre part et j'espère que je n'aurai pas à regretter l'indiscrétion que j'ai commise."

"Au contraire, lui répartis-je, vous n'aurez qu'à vous féliciter, car je veux tout tenter pour tirer mon ami d'embarras. Aussi je désire que vous me donniez un état exact de sa position financière."

"C'est, reprit-il, une nouvelle indiscrétion que je vais commettre."

" N'ayez aucune crainte, ce n'est pas une faute que vous aurez à vous reprocher, mais une bonne action dont vous partagerez la complicité avec moi." Je sus alors que mon ami avait placé sur des terrains de ville à Montréal une somme de dix mille piastres, dont six mille, fruit de ses épargnes, et quatre mille, produit d'un emprunt sur sa ferme ; qu'il doit encore un versement de cinq mille piastres sur ces lots de ville et que faute par lui de les payer sous quinze jours le marché est forfait et le vendeur rentre dans la propriété de ces

terrains sans restitution de deniers. "Il lui faut donc trouver cinq mille dollars? dis-je."

"Voilà le plus difficile, reprit le notaire. Sa ferme est évaluée à huit mille dollars, et comme elle est déjà grévée d'une hypothèque de quatre mille piastres, quel est le capitaliste qui risquera un nouveau prêt de cinq mille." "Ce prêteur imprudent se trouvera, lui dis-je, ou plutôt il est tout trouvé. Ce n'est pas un capitaliste, c'est un ami; et cet ami, c'est moi!" Pour tirer au plus vite Edgar d'inquiétude dites lui dès demain que vous aurez dans quelques jours à sa disposition la somme dont il a besoin, mais ne lui dites rien de notre entrevue car je ne veux pas qu'il sache d'où lui vient le salut."



Le vieux notaire vint me reconduire jusqu'au seuil de son étude, et les larmes de reconnaissance qui coulaient malgré lui de ses yeux me prouvèrent mieux que des paroles l'affection qu'il porte à Edgar et à Yvonne. Ce soir-là je m'endormis content de ma bonne action.

8 juillet

J'arrive de Montréal où j'ai avec toute la discrétion possible pris des renseignements au sujet des lots acquis par Edgar. A l'heure actuelle ces terrains ont perdu les trois quarts de leur valeur, mais l'avenir brillant réservé à la métropole canadienne peut faire espérer dans quelques années un retour favorable et une plus-value qui assurera ma créance. Si Edgar paie le versement dû à son vendeur, la position n'est plus désespérée et la catastrophe est évitée. J'ai donc immédiatement par cable tiré une traite sur une banque de Rouen où se trouve placée mon humble fortune et demain j'aurai l'argent nécessaire pour sauver mon ami de la ruine. Hélas ! il est trop tard pour l'enlever à la mort qui le tient dans ses griffes redoutables, mais je veux au moins qu'il meure sans l'angoisse qu'il laisse sa sœur dans une pénible position. Si je pouvais lui dire : " Edgar, laissez-moi venir à votre secours ! Mais non ! son cœur se révolterait à l'idée de me voir me dépouiller de mon bien. Et puis, ne pourrait il pas soupçonner que j'agis moins par amitié que dans l'intérêt de mon amour ? Il vaut mieux garder le silence et le laisser sous l'impression que c'est le notaire qui lui avance les fonds. Car voilà le projet auquel je me suis arrêté. A mon retour de Montréal je me suis empressé de revoir le notaire et lui ai fait part de ma détermination. Le bon vieillard m'a pressé les mains avec une émotion évidente. Il m'a cependant fait une objection, c'est qu'il est loin de passer pour riche dans le bourg et que ni Edgar ni personne autre n'ajoutera foi à cette généreuse supercherie."

" Comment, dit-il, faire croire qu'avec mon humble étude de campagne j'ai pu économiser cinq mille piastres ? "

" Vous êtes célibataire, vous avez toujours vécu très modestement et il me semble qu'il est facile de convaincre Edgar que trente ans de stricte économie ont pu produire ce résultat. Dites-lui que vous avez pleine confiance dans le succès définitif de sa spéculation de Montréal et que vous entendez non pas tant lui rendre service qu'opérer une transaction avantageuse. De cette façon vous lèverez tous ses scrupules et il sera sauvé."

Oh ! quelle bonne action vous faites ! me dit le vieillard, et comme c'est dommage qu'il ne vous en revienne aux yeux du public aucun mérite ! Sera-t-il dit que monsieur Edgar mourra sans connaître votre généreuse intervention ? "

" Qu'importe, lui répliquai-je, s'il meurt en paix et si mademoiselle Yvonne me doit, sans jamais sans douter, une existence aisée ! "

—" Mais, me dit encore l'honnête homme, je suis vieux et je puis partir bientôt avec le secret de cette bonne action. Il faut donc pour vous protéger contre cette éventualité que je vous donne un écrit qui atteste que cet argent a été fourni par vous afin que mes collatéraux ne se partagent pas votre bien."

Et prenant une plume il rédigea un projet de reconnaissance que j'approuvai et qu'il signera le jour de la transaction.

11 juillet

J'ai causé un instant avec Yvonne hier. La chère enfant est triste et nerveuse. Elle m'a parlé de son frère, de la maladie sourde qui le mine si rapidement, et un sanglot s'est échappé de sa poitrine. Honteuse de cette faiblesse pourtant si naturelle, elle se remit aussitôt et me demanda avec un calme factice comment je trouvais Edgar.—"Hélas! lui dis-je, je crains qu'il ne soit bien malade. Cependant, comme il est dans toute l'efflorescence de l'âge il peut encore vaincre le mal.

—"Vous me faites du bien quand vous parlez ainsi. Et comme pour vous donner raison, ce matin je l'ai trouvé plus dispos et moins défait que d'habitude. De sa dernière visite chez son notaire, hier soir, il est revenu moins abattu, et même il a causé avec une liberté d'esprit que je ne lui connaissais pas depuis quelque temps. Si Dieu voulait nous le conserver, quelles actions de grâces je lui rendrais!"

Par ces dernières paroles d'Yvonne j'ai compris que le notaire avait, en acteur habile, joué la première partie de son rôle et je pris congé, plein de l'espoir qu'en sauvant Edgar de la ruine je l'enlèverais peut-être à la mort.

Au cours de cet entretien, où la pensée d'Yvonne était toute à son frère, je ne jugeai pas convenable de lui parler de mon amour. C'eût été un mouvement égoiste qui eut profané ces heures de tristesse dans lesquelles la plonge l'ombre de la mort qui plane sur cet être aimé. Mais ce que ma lèvre se refusait à dire, ma plume, plus indiscrète, se chargea de l'exprimer, et, à peine étais-je de retour dans mon humble chambrette, que je griffonnais les vers suivants:

A toi mon cœur, à toi mon âme,
A toi mon rêve, à toi mes jours!
Que sur moi ton regard de flamme
Luise toujours!

Quand dans les clameurs d'une fête
Se perdent mes vers palpitants,
Je suis le plus heureux poète
Si tu m'entends!

Je me console quand la gloire
Luit dans ma nuit sans s'y poser,
Si j'ai pu sur ton front d'ivoire
Mettre un baiser!

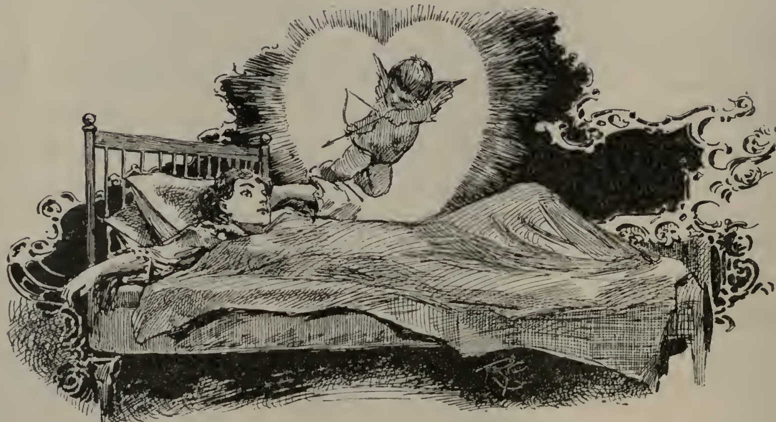
Si tu me dis de tendres choses
Que me font les indifférents?
Même quand tes lèvres sont closes
Je te comprends!

Et si tu m'aimes que m'importe
Partir sans espoir de retour !
Est-ce te laisser quand j'emporte
Tout ton amour !

Ces vers, je les lui ferai parvenir à la première occasion favorable, car je ne veux pas la laisser sous l'impression que j'ai renoncé à son amour, et que j'ai pris mon parti de l'union projetée par Edgar entre elle et Carl Max.

ADOLPHE POISSON.

(*A suivre.*)



QUI SAURAIT ?

Paroles d'Armand Sylvestre.

Musique d'Achille Fortier.

ANDANTE *sostenuto.*

CHANT.

PIANO.

long. *dolce.* *p* *pp* *long.*

Qui sau - rait di - re la ca - resse Où git la plus gran - de dou - ceur, Dont nous en - ivre u - ne maî - tres - se Ou dont nous con-sole u - ne

cresc. *f* *dim.* *poco rit.* *cresc.* *f* *dim.* *suivez.*

tempo.

sœur ?

p

tempo. *mf*

La - quel - le cal - me mieux nos fiè - vres, Et

rall. *tempo.* *mf*

cresc. *piu f*

rend notre cœur plus joyeux, Ou cel - le qui brû le nos lè-vres, Ou

cresc *piu f* *mar - ca - to.*

portez. *dim.* *rit.* *tempo.*

cel - le qui sè - che nos yeux ? Tou -

dim. *suivez.* *p* *tempo.*

tes deux ont de pa-reils char-mes Con-tre les cœurs in - a - pai - sés : Sou-

p

cresc. *f* *dim.*

vent on aime a - vec des lar - mes.... Mieux en - cor qu'a - vec

cresc. *f* *dim.*

rit. tempo.

des bai - sers !

suivez. p tempo.

dim. rall. morendo. ppp



M. Achille Fortier.

MODES ET MONDE

Je ne saurais guère poser aujourd'hui que des principes généraux, attendu qu'il est trop tard pour poser des règles relativement aux toilettes d'été et trop tôt encore pour songer aux costumes d'automne.

Faisons du marivaudage aujourd'hui, ça donne tant de latitude à l'écrivain et mes lectrices pourront suivre ce jargon les yeux à demi clos, bercées doucement par le léger va-et vient qu'on imprime au hamac.

Ce qui m'épouvante un peu en feuilletant les derniers cahiers de modes, c'est que les jupes se font un peu traînantes derrière...... J'en suis marrie car s'il est quelque chose d'encombrant, de malpropre, de désagréable, ce sont bien les jupes à traîne.

Et dire qu'il n'y a pas moyen de se rebeller, car si la mode le décrète ainsi, il faudra plier la tête et passer sous son joug. Cependant, si les maris exigeaient cela de leurs femmes, combien peu obéiraient ! Mais ne soyons pas médisante...

Le fichu Marie-Antoinette, cette beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, est redevenu à la mode. C'est à lui très probablement que nous devrons une diminution dans le volume des manches. Il se compose de trois volants posés l'un au-dessous de l'autre, il croise sur la poitrine et vient se nouer derrière à la taille. C'est très élégant, très gracieux et en même temps si simple d'exécution. Le fichu Marie-Antoinette ajoute, dit-on, un charme à la toilette la plus ordinaire.

Je ne sais si la mode nous prépare des surprises renversantes, mais pour le moment elle reste assez stationnaire.

Les différences sont toutes dans les garnitures, dans la forme des manches, dans l'emploi de la dentelle, du ruban, dont on se sert en grande quantité. Les jupes restent toutes simples et les innovations que l'on cherche à faire adopter, pour peu qu'elles soient un peu excentriques, ne détérioreront pas les formes actuelles si jolies, si pimpantes.

De tous côtés on sème sous nos pas tant de séductions, qu'en dépit des résolutions énergiques, on se laisse tenter malgré soi et il est impossible de ne pas rester au niveau de la mode.

Ce n'est pas d'ailleurs renier les principes d'économie que de le faire, car il est tant de petits moyens pratiques au moyen desquels on peut, tout en demeurant dans les limites d'un modeste revenu, paraître très élégamment mise.

Les crêpons conservent leur vogue, ils sont sans doute modifiés, ils portent des noms nouveaux, mais ils restent toujours les maîtres. Crêpons unis, crêpons

rayés, crêpons mohair, se disputent les faveurs des élégantes, et il faut avouer que ce tissu si léger et si floconneux offre un charme séduisant aux regards.

Les lainages en tissu poil de chèvre sont appelés à jouir d'un grand succès. Mais ceux-ci ne s'emploieront qu'à l'automne, car leur apparence en interdit l'usage pour les journées chaudes d'été.

Combien de nouveautés qu'on annonce ainsi à grand son de trompe et qui ne sont après tout que les anciennes étoffes transformées et présentées sous un autre aspect et sous un autre nom.

Dans le royaume des fleurs, le dahlia aura bientôt son règne sur la tête de nos élégantes. Les pavots et les roses ont aussi grande vogue, mais ces fleurs sont archi-connues. C'est pourquoi on a songé au dahlia qui après le chrysanthème est une des plus récentes fantaisies de la mode.

C'est égal, je n'aime pas le dahlia : c'est trop lourd, trop pesant, trop prétentieux, je pourrais dire. Après la rose qui est sans contredit la reine de toutes les parures, donnez-moi le délicat chrysanthème, que Pierre Loti nous a fait connaître et aimer.

* * *

La coquetterie de quelques femmes n'aura jamais de limites.

Voilà que l'on vient d'inventer le moyen de mettre des cils et des sourcils à celles que la nature n'a pas assez abondamment pourvus de ce côté.

Si le procédé vous intéresse, mesdames, je vous le donne jusque dans ses plus petits détails :

Armé d'une fine aiguille à laquelle pend un long cheveu emprunté à la chevelure de la patiente, l'opérateur attaque l'extrême bord de la paupière entre l'épiderme et le léger ourlet graisseux qui la termine. L'aiguille y est conduite à la façon d'une couture au petit point, le cheveu demeurant lâche et formant à l'extérieur une petite boucle. Quand toute la paupière est ainsi cousue, un coup de ciseau sépare le cheveu en deux rangées de cils épais qu'il suffit ensuite de retrousser à l'aide d'un petit fer à friser, gros tout au plus comme une aiguille à tricoter. On opère de même pour la paupière inférieure.

La patiente conserve ensuite sur les yeux, pendant une demi-journée, un bandeau huilé, et le lendemain même, il ne reste plus aucune trace de l'opération. Le regard acquiert par ce procédé, ajoute-t-on, une langueur et un velouté incomparables.

La fabrication du sourcil n'exige pas l'emploi du bandeau huilé. Seulement, la peau doit subir une préparation de quelques heures dont je ne puis vous donner la recette, ceci demeurant dans les secrets du parfumeur. Qu'il me suffise d'ajouter qu'après cette préparation, l'opérateur peut fabriquer une superbe paire de sourcils à faire froncer d'envie tous les sourcils de vos connaissances.

Mais à quoi se fier, mon Dieu ! maintenant que l'on fabrique tout. Après tant d'altérations, ça ne doit plus être la même personne du tout.

On croirait qu'il n'y a plus moyen de pousser plus loin l'art de la beauté, puisque maintenant on peut avoir le teint qu'on veut, les cheveux qui plaisent, les dents qu'on souhaite, les sourcils à la Byron ; pourtant on a trouvé mieux encore.

Un savant allemand a découvert le moyen de teindre les yeux en quelque nuance que ce soit.

Comme témoignage de la réalité de son assertion le docteur se fait accompagner d'un couple de noirs qui portent d'irrécusables marques de son savoir-faire.

L'un et l'autre présentent le singulier contraste de deux yeux absolument disparates ; l'homme a l'œil droit aussi noir que l'ébène tandis que l'autre rivalise par la teinte avec l'azur des cieux. La négresse, elle, a l'organe visuel de gauche d'une nuance d'argent, tandis que celui de droite brille d'un reflet doré.

Le docteur affirme qu'il est aujourd'hui en état de garantir le succès et l'inoffensité de l'opération.

C'est égal, "guenille si l'on veut, cette guenille m'est chère" et j'aime encore mieux conserver mes deux yeux, tels que je les avais quand ils se sont éveillés pour la première fois à la lumière.

Qu'en dites-vous, mesdames ?

***

Je lisais dernièrement dans un journal français un long compte-rendu d'un mémoire sur le corset que vient de lire à la Société de Médecine Publique à Paris, Mme le docteur Gaches-Sarrante.

J'ai suivi son exposé avec intérêt car il s'agit d'une opinion doublement compétente, puisqu'elle vient d'une femme et d'un médecin à la fois "l'un portant l'autre" comme le remarque spirituellement la revue qui reproduit le texte.

Je suis heureuse de constater que l'éminent docteur au lieu de donner dans l'excès qu'on déplore chez ceux ou celles qui ont déjà traité cette importante question, et prohiber entièrement le corset, le reconnait indispensable à la femme.

Par contre, elle s'élève contre sa forme actuelle qui est défectueuse et donne les moyens de la modifier. Voici ces règles :

" Le corset ne doit pas monter trop haut de façon à ménager à l'estomac une place libre dans l'épigastre. Son bord supérieur sera tenu un peu libre pour permettre le mouvement des côtes. Il devra descendre très-bas en avant, et être muni du plus petit nombre de baleines possibles. "

Combien suivront ces conseils hygiéniques ? Cependant en France on signale un grand mouvement vers le bon côté. Puisse-t-il être suivi de leurs confrères d'outre-mer, sans toutefois tomber dans l'exagération des Jenness Miller et autres personnes excentriques de la république sœur.

***

Les mariages m'intéressent et je n'aurais garde d'omettre de lire tous les détails relatifs aux toilettes et aux cadeaux de noces.

C'est ainsi que j'ai suivi toutes les descriptions données par les journaux parisiens du mariage de la princesse Hélène d'Orléans au duc d'Aoste.

La robe de mariage en satin crême était absolument unie. Elle n'avait au bas de la jupe qu'une simple guirlande fleurs d'orange; le tour du cou simplement drapé, portait sur le côté un petit bouquet de fleurs d'oranger. C'était tout. Rien ne pouvait être plus simple. Détail à noter c'est que les manches très-allongées n'étaient que modérément amples.

Le caractère de toutes les toilettes de la princesse est une grande simplicité et on remarque encore une très-sensible diminution dans l'ampleur des manches.

L'énumération des cadeaux occupe de grande colonnes de journal. Que de diamants, de perles, d'émeraudes, de rubis, de saphirs, de lapis-lazuli, turquoises, émaux ! On croirait à l'intervention de la lampe merveilleuse d'Aladin.

Voici ce que le marié a mis dans la corbeille de noces : parure de perles et diamants, collier de trente-cinq splendides perles avec fermoir en diamants, onze rangs de perles avec agrafe en émeraudes et diamants, un collier d'émeraudes et de diamants formé de cinq diamants carrés et de cinq émeraudes en forme de perles, avec fermoir en diamants.

Et le reste à l'avenant.

***

Montréal est dépeuplé ou à peu près.

Quand je dis dépeuplé, ce n'est pas que le vide se soit fait dans la grande métropole ; au contraire, les rues et les places publiques sont toujours encombrées, mais on regarde en vain à travers cette foule pour un visage ami, tous sont partis pour les pays des prés verts et des fleurs fraîches écloses.

Les maisons ont un air triste avec leurs persiennes hermétiquement fermées et maintes araignés qui n'osaient aborder le seuil de leurs vigilantes ménagères, tissent aujourd'hui en paix leurs toiles devant la porte d'entrée.

Les maris qui ne peuvent, à cause de la longueur du trajet, rejoindre leurs tendres moitiés tous les soirs à la campagne, promènent leurs silhouettes très consolables et très-consolées dans le jardin du parc Sohmer.

Ils ont l'air de savourer leur cigare avec un air de béatitude qui fait rêver. Les apologistes du célibat auraient là un beau thème pour exercer leur verve satirique sur les douceurs de la vie conjugale, mais ne soyons pas méchante : insister davantage serait de la cruauté.

Toute notre société montréalaise est éparpillée un peu partout sur les bords de notre grand fleuve Saint-Laurent. Vous en trouvez qui, dans les places d'eau les plus fashionables, qui dans les petits villages lointains ou obscurs où, Dieu merci, l'air est aussi pur, aussi vivifiant et bon.

Dans les alentours de Montréal, la campagne qui semble le plus avoir de suffrages est sans contredit Vaudreuil.

Un grand nombre de familles montréalaises y ont acheté de jolis cottages qui fixent bon gré, mal gré leurs fantaisies de voyager.

Il n'y a pas à dire, c'est très joli et tout-à-fait gentil Vaudreuil, ou plutôt le village de Dorion, exclusivement peuplé par les touristes. Tout y est bien soigné bien propre et ratissé comme une plate-bande.

On n'oserait jamais dans des lieux comme ceux-là oublier le décorum un seul instant. Il faut aux bergères des houlettes toujours enrubannées et aux bergers des chalumeaux pour y roucouler leurs tendres aveux.

Un grand endroit de ralliement pour cette fraîche jeunesse c'est le *Club House* bâti si près, si près du fleuve que de ses verandahs, on se croirait en plein au milieu des eaux. C'est dans les vastes salles du club qu'ont lieu les mascarades, les *bonnet hops*, les concerts, enfin tout ce qui peut amuser et attirer les jeunes gens.

Et comme ils sont très nombreux, le plaisir est toujours à son comble.

Parmi les familles qui séjournent à Dorion pendant la saison estivale, je cite au hasard les familles Taschereau, Geoffrion, Lacoste, Harwood, Gerin-Lajoie, N. et H. Hamilton, Dumont-Laviolette, Barsalou, Simard, Merril, Horace Archambault, Perodeau, Cadieux, Rainville, Garneau d'Ottawa, et beaucoup d'autres dont les noms m'échappent en ce moment.

Ah ! des Montréalais on peut en disperser à tous les coins du pays qu'il y en aura toujours assez pour peupler toutes les thébaïdes.

Le coquet village de Boucherville a aussi son petit contingent et Dieu sait tout le mal qu'on se donne pour s'amuser.

Hélas ! les jeunes gens s'y font rares, trop, puisque aux dernières nouvelles on ne pouvait seulement organiser un quadrille. On comptait trois *bachelors* pour quarante jeunes filles. C'est bien l'abomination de la désolation.

Cependant, on en a pris bravement son parti ; les jeunes filles s'amusent entr'elles et ne prennent pas trop à cœur cette regrettable rareté dans l'élément masculin.

J'aimerais à parler de Ste-Rose, Ste-Agathe des Monts, Terrebonne et tant d'autres endroits où se sont dirigés nos aimables citadins, mais ça n'en finirait plus.

A peine me reste-t-il un peu d'espace pour parler en passant des places d'eaux du bas du fleuve, de Fraserville, par exemple où M. Arthur Dansereau, un des premiers pionniers de la Pointe, a fait construire un élégant et spacieux cottage.

Son exemple a été suivi. Dans cette forêt si dense et si touffue il y a quelques années s'élèvent, çà et là, perdues dans les bosquets de feuillage, des maisonnettes rustiques où l'on doit passer de bien beaux jours.

Beaucoup de Montréalais à ce dernier endroit ; j'ai déjà nommé la famille Dansereau, ajoutons les familles Henri Archambault, Vautelet, Robillard, Lareau, P.-E. Leblanc, Migneault, Rodolphe Forget, Roy, Désève, Madame juge Mathieu, etc., etc.

Madame le Lieutenant Colonel Prévost passe l'été chez son père, le seigneur Fraser.

Les Malbaiïens sont désolés. Leurs rives sont encombrées cet été par les Américains et là où on entendait gazouiller le doux parler de France, on n'entend plus que le *slang* des millardaires Yankees.

Cependant, il y a des familles canadiennes qui n'ont pu consentir à déserter absolument cette terre mouvementée et pleine d'étranges surprises. Mon courrier me parle des familles Decelles d'Ottawa, Labroquerie Taché de Saint-Hyacinthe, Ls. Taché de Montréal, les Garneau, McLimont, Roy, Ed. Lemoine, Frémont, Burroughs, Lavery de Québec, les Rouer Roy, Théroux, Muir, Doucet, Rodrigue

Masson de Montréal qui sont, on peut le dire, les habituées de cette pittoresque place d'eau.

Eh ! mon Dieu, ce bel été, il passe si vite ! Nous n'avons plus qu'un pauvre petit mois et dejà nous sentons les brises plus fraîches et les jours moins longs.

Sully Prud'homme qui rêvait :

......aux étés qui demeurent toujours

avait sans doute besoin de donner à son âme de poète, faite de soleil et de chansons d'oiseaux, cette douce illusion de jours éclatants et beaux, pour donner plus de chaleur aux sons mélodieux de sa lyre.

Imitons le poète : rêvons à tout ce qui est radieux, ensoleillé, au bonheur qui ne finit jamais......

***

Je voulais faire une innovation dans mon département. J'en avais une envie furieuse et après m'être consultée avec M. le directeur de la REVUE NATIONALE, qui par parenthèse, m'a donné carte blanche, — il se doute peut-être qu'il est dangereux de me contrarier, — voici ce que je propose :

A partir du mois de septembre, on posera une question à laquelle sont priés de répondre tous ceux et celles — remarquez que j'ai dit : ceux, — qui auront quelque chose à dire sur le sujet.

Il ne faudra pas ménager les réponses, qui devront être autant que possible condensées en dix ou quinze lignes. On les signera d'un pseudonyme quelconque et elles seront publiées dans le numéro suivant.

Je crois que ce nouveau mode sera de nature à intéresser les abonnés de la REVUE.

C'est un genre qui se pratique beaucoup aux Etats-Unis et à l'étranger, notamment dans le *Figaro* qui consacre de grandes colonnes de son supplément à des questions et des réponses sur les sujets d'actualité.

Et je serai plus assurée du succès de mon projet si vous voulez bien, mesdames et messieurs, me prêter votre précieux concours.

FRANÇOISE.